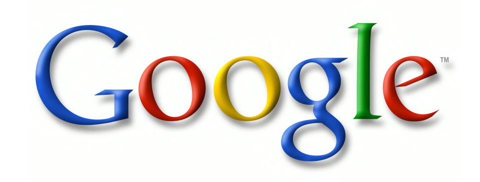



Stanford University Libraries
3 6105 120 068 015



LA

PROVINCE CHINOISE

DU

YÜN-NAN

PAR

ÉMILE ROCHER

PREMIÈRE PARTIE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

DE L'ÉCOLE ...

LA PROVINCE CHINOISE DU YÜN-NAN



VIENNE. — TYP. ADOLPHE HOLZHAUSEN
IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ I. & R.

LA

PROVINCE CHINOISE

DU

YÜN-NAN

PAR

ÉMILE ROCHER

DE L'ADMINISTRATION DES DOUANES IMPÉRIALES DE CHINE

PREMIÈRE PARTIE



SCEAU DU GÉNÉRALISSIME TU WEN-HSIAO.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1879

A

M. ROBERT HART

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES DOUANES IMPÉRIALES DE CHINE

QUI A GÉNÉREUSEMENT POURVU

AUX FRAIS DE PUBLICATION DE CET OUVRAGE

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

L'AUTEUR.

PRÉFACE.

Le voyage dont ces notes contiennent le récit fut décidé en juin 1869, au retour de l'excursion que M. Dupuis, l'explorateur du fleuve Rouge, venait de faire dans le Yün-nan à la requête des autorités de cette province. Aux prises depuis des années avec la formidable rébellion musulmane qui menaçait d'anéantir l'autorité chinoise, le vice-roi et le gouverneur de la province résolurent, afin de réduire leurs adversaires, de faire venir d'Europe un matériel de guerre complet.

Amener des pièces d'artillerie dans une province où la seule voie de communication facile et courte — le fleuve Rouge — était interceptée par les rebelles, n'était pas une faible entreprise. La route du Ssŭ-ch'uan par le Yang-tzŭ restait, il est vrai, ouverte, mais il y avait à la prendre de graves objections : la longueur du trajet et la difficulté de transport. Il ne faut pas moins en effet de soixante-dix à soixante-

quinze jours, dans les conditions ordinaires de navigation, à travers les rapides et les gorges qui marquent le cours du Yang-tzŭ, pour atteindre seulement le point d'intersection de la voie fluviale et de celle de terre. Et, dans cette dernière partie du voyage, que d'obstacles à vaincre, surtout quand il s'agit de transporter, à travers les montagnes abruptes du Ssŭ-ch'uan et du Kuei-chou, des objets encombrants, dont l'énorme poids ne peut être divisé entre des bêtes de somme!

Les mandarins connaissaient toutes les difficultés que présentait un convoi de ce genre; mais souhaitant vivement d'être en possession de canons européens, dont ils avaient entendu raconter les surprenants effets, et sur l'assurance de M. Dupuis que la navigation du fleuve Rouge pouvait être aisément reprise, ils se laissèrent gagner à cette économie de temps et de dépense et résolurent d'acquérir un matériel de guerre et de créer un arsenal. De leur côté, les fonctionnaires civils, voyant dans l'ouverture de la route du Tungking un moyen de rétablir le mouvement commercial que la rébellion avait arrêté, et par suite une fructueuse source de revenus pour le trésor public, promirent de seconder l'entreprise de tous leurs efforts.

Malheureusement, la province était alors dans un complet désarroi : tout le midi était occupé par les bandes des chefs indépendants ou au pouvoir des partisans de Tu Wen-hsiao, sultan de Ta-li. Au mois de

mai 1869, époque à laquelle M. Dupuis se trouvait à Yün-nan-fu, cette ville était assiégée par les musulmans; un seul passage, à l'est, demeurait libre, et encore était-il labouré par les projectiles ennemis.

Vu la situation alarmante des affaires et l'impossibilité d'aller reconnaître la navigabilité du fleuve Rouge, il fut décidé qu'on enverrait aussitôt que possible, par la voie du Ssŭ-ch'uan, quelques pièces d'artillerie légère, et qu'on réunirait le personnel nécessaire pour l'installation d'un arsenal. Quant à l'exploitation des mines, elle devait être entreprise en dernier lieu et dès que la province serait en partie apaisée.

En arrivant au Yün-nan, en février 1871, M. Dupuis, qui avait fait le voyage avec nous, put parcourir le sud et s'assurer par lui-même des difficultés que présentait son entreprise. De retour à la capitale et convaincu du succès, il quitta la province quelques mois plus tard (en septembre), muni des documents officiels qui lui étaient nécessaires pour revenir, l'année suivante, avec le matériel demandé.

Resté seul pour organiser l'arsenal projeté, nous obtînmes, avec les faibles moyens mis à notre disposition, des résultats qui nous firent bien augurer de l'avenir : nous avions commencé d'étudier les ressources métallurgiques du Yün-nan, lorsque vers la fin de 1872 nous fûmes atteint d'une maladie du foie d'un caractère tel, que force nous fut de quitter la province en

novembre 1873 pour aller réclamer à Shang-haï les secours de la science.

Durant notre séjour dans cette contrée, une grande partie de notre temps fut employée à la visiter en différentes directions. Notre situation officielle, nos relations avec les mandarins civils et militaires de tous grades, avec les chefs des musulmans, des Lo-lo et des Pa-i, avec les Miao-tzŭ et les tribus du sud-est, nous permirent, malgré l'état de bouleversement de la province, de prendre des notes et de rassembler des documents qu'il serait difficile sinon impossible de se procurer aujourd'hui que le calme est rétabli. Nous trouvant sur les lieux au moment de la lutte, nous avons raconté les faits tels qu'ils se sont passés. Maintenant que la tourmente a cessé, les Chinois semblent oublier qu'ils ont été les provocateurs et font l'historique des évènements à leur fantaisie.

Depuis que nous avons quitté le Yün-nan, nous avons entretenu une correspondance suivie avec plusieurs fonctionnaires et des notables de différents districts, de manière à pouvoir suivre les changements que s'y sont produits.

Partant du Yün-nan dans les conditions indiquées plus haut avec la ferme volonté de retourner à notre poste, par la voie du Tung-king, nous n'emportâmes que les bagages nécessaires pour faire le voyage. Une partie de notre journal ayant été laissée dans cette

province, ce fut un an après seulement, à cause des difficultés qui surgirent à la suite de l'expédition du lieutenant Garnier au Tung-king, que, voyant l'impossibilité de mettre notre projet à exécution, nous fîmes demander ces documents.

L'idée de mettre au jour des notes recueillies dans une intention tout à fait personnelle était loin de nous; mais, à notre arrivée à Shang-haï, sur les instances d'amis bienveillants et, pensant que nos renseignements pourraient être de quelque utilité aux personnes qui s'intéressent aux pays de l'extrême Orient ou à celles qui désireraient les visiter, nous résolûmes d'offrir au public le résultat de notre expérience et de nos recherches dans ces lointains parages.

Le but que nous nous sommes proposé dans ce travail a été de décrire aussi clairement que possible les localités du Yün-nan que nous avons parcourues, d'exposer les évènements qui s'y sont passés pendant les dix-huit années de guerre civile, et de donner un aperçu des ressources considérables de cette contrée, encore si peu connue, et à coup sûr l'une des plus riches de l'Empire chinois. Nous parlerons de ce que nous avons vu par nos yeux, de ce que nous avons puisé à différentes sources tant officielles que privées. La description du pays et des habitants a été extraite de notre journal, écrit sur les lieux mêmes; la forme littéraire est un peu négligée, certains détails paraîtront

futiles, et d'autres imparfaitement racontés, mais le tout est fait de bonne foi et sans exagération.

L'ouvrage se partage en plusieurs divisions. La première, qui traite de l'itinéraire de Han-kow à Yün-nan-fu, comprend la description des provinces que nous avons traversées et celle du Yün-nan septentrional.

Dans la seconde nous avons résumé, sous forme d'essai, l'histoire de la province entière depuis la conquête jusqu'à nos jours. Il reste à combler des lacunes, à résoudre bien des questions douteuses, ce que les écrivains chinois ont négligé de faire, probablement à cause du désordre dans lequel était plongé le pays à certaines époques; tout imparfaites qu'elles sont, ces annales montrent d'une façon générale comment s'exerçait jadis la politique chinoise. Cependant, nous l'avouons, le but que nous nous étions proposé n'est pas atteint, et les résultats obtenus ne répondent pas aux efforts qu'ils nous ont coûté.

Cet essai est suivi de la section descriptive, commerciale et productive de tout le sud, ainsi que de l'itinéraire de Yün-nan-fu à Man-hao et des excursions intermédiaires.

La seconde partie s'ouvre par une notice sur les tribus autochtones qui habitent le Yün-nan. Le vaste champ que présente cette question au point de vue des races est assurément l'un des plus intéressants

et exigerait des connaissances spéciales; fidèle à notre rôle de témoin impartial, nous avons reproduit ce que nous avons pu apprendre, laissant à de plus savants que nous le soin de parler de ces matières avec autorité.

Vient ensuite un résumé historique de la rébellion musulmane dans ses phases successives jusqu'à la décadence du sultan Tu Wen-hsiao. *Pour ce sujet, nous croyons avoir été favorisé d'une façon particulière: non seulement nous avons assisté à une partie des évènements, mais nous avons obtenu des principaux acteurs de ce long drame de précieux renseignements. Nous citerons* Ma Tê-hsing, *le chef de la religion musulmane et aussi le promoteur de la résistance, qui a bien voulu nous communiquer son propre journal;* Ma Ju-lung, *son aide de camp général, et dans la suite le premier personnage de la province, où il a été dictateur et général en chef pendant plusieurs années, et dont la haute expérience a singulièrement facilité notre tâche; et* Ts'ên Yu-ying, *le gouverneur de la province. Musulmans et Chinois nous ont fourni leur contingent de faits et de documents.*

En dernier lieu, nous nous sommes occupé du traitement des minerais tel qu'il est pratiqué par les indigènes, et nous avons dressé une liste des mines les plus productives de la province, classées par départements.

Il nous a semblé nécessaire, avant de clore ce travail, de jeter un coup d'œil sur les routes commerciales et de détailler les divers avantages qu'elles présentent.

La carte du Yün-nan qui accompagne cet ouvrage a été dressée d'après les cartes les plus récentes et soigneusement corrigée sur les documents chinois et les informations fournies par les chefs de tribus ou les négociants.

Le grand nombre de noms chinois qui figurent dans le texte et la difficulté de les présenter au lecteur français avec quelque régularité nous ont fait adopter, pour toute la partie chinoise, le système d'orthographe de Sir Thomas Wade, ministre plénipotentiaire d'Angleterre en Chine. Il est à notre avis le plus parfait de ceux que nous connaissons et a l'avantage d'être le plus connu. Toutefois, pour faciliter la prononciation aux personnes qui ne le connaissent pas, nous indiquerons ici quelques-unes des principales règles applicables à notre langue : ainsi CH *équivaut à* TCH; — SH *à* CH; — SU *à* SOU; — W *à* OU; — HU *à* HOU; — OU *à* EOU.

Il nous reste à remercier tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à notre travail, nous aider de leurs conseils et nous soutenir de leurs encouragements.

Nous devons plus particulièrement exprimer notre reconnaissance à M. Robert Hart, inspecteur général des Douanes maritimes de la Chine, sous les auspices

duquel cet ouvrage a été publié; à M. Louis Dunoyer de Segonzac, officier de la marine française et sous-directeur de l'arsenal de Fou-tcheou (Chine), qui a bien voulu se charger de la tâche délicate et fastidieuse de surveiller l'impression et de corriger les erreurs qui ne manquent pas de se glisser dans un livre sur la Chine publié en Europe; enfin, à mon frère, Louis Rocher, sous-secrétaire chinois et sous-commissaire de douanes, attaché à l'inspectorat général de Pe-king, dont l'érudition nous a été d'un grand secours pour compulser les historiens chinois.

Amoy, 2 février 1879.

CHAPITRE PREMIER

DE HANKOW A CH'UNG-CH'ING

CHAPITRE PREMIER

DE HANKOW A CH'UNG-CH'ING

DE HANKOW A CH'UNG-CH'ING.

C'est au mois de septembre 1870 que nous quittâmes l'arsenal de Fu-chou pour commencer le long voyage, dont nous mettons le récit sous les yeux du public. Le moment, il faut le reconnaître, était assez mal choisi, et une telle entreprise, qui devait nous conduire au fond de la Chine à travers des provinces à peu près inconnues aux Européens, ne pouvait débuter sous des auspices moins favorables. Le territoire du Céleste Empire n'offrait alors aucune sécurité à l'étranger qui s'aventurait hors de l'enceinte des ports ouverts au commerce. Les tristes évènements qui venaient d'avoir lieu à T'ien-tsin, l'effervescence des passions populaires, la menaçante rumeur d'un grand rassemblement de troupes destiné à combattre les Européens, tout cela rendait difficile notre situation de voyageurs pacifiques; d'autre part, l'efficacité des lettres officielles qui nous accréditaient auprès des fonctionnaires du Yün-nan n'était guère rassurante, car jusque là nous devions voyager à nos risques et périls. Nous allions être entièrement à la merci des mandarins, fonctionnaires imbus de préjuges, qui infatués de leur propre civilisation, dédaignent ce qui y est étranger et, accoutumés aux bassesses de leur entourage, prétendent, loin du pouvoir central, faire

ployer devant eux tout ce qui les approche. Si nous avions prêté l'oreille aux remontrances de nos amis, nous aurions dès les premiers pas rebroussé chemin; mais notre résolution était prise depuis longtemps, nos plans faits, nos préparatifs terminés; en outre, les officiers qui devaient nous accompagner étaient arrivés : nous partîmes.

Afin de circuler avec plus de liberté parmi des populations ignorantes et hostiles, notre premier soin fut de dépouiller, en apparence du moins, la qualité d'étranger en revêtant complètement le costume national.

A Hankow commença en réalité notre voyage. Comme M. Dupuis avait surveillé lui-même les derniers apprêts du départ, nous ne restâmes que deux jours dans cet endroit avant de remonter le fleuve.

La petite flotille, composée de trois barques du pays, quitta Han-yang (漢 陽) par une nuit d'octobre; il avait fallu, pour opérer cette manœuvre, attendre le lever de la lune afin de côtoyer sans encombre les nombreux radeaux qui s'échelonnent le long des murs de la ville. La nuit était sereine; de temps à autre, la brise, soufflant par rafales, enflait les voiles et aidait nos bateliers à remonter le courant, très fort en ces parages; les étoiles scintillaient comme des diamants, la lune qui montait à l'horizon répandait ses mornes clartés sur ce coin de terre si bruyant et si animé tout à l'heure. Dans le lointain se dessinait, à travers les brumes de l'atmosphère, la noire silhouette de la tour Huang-huo-lou, que nous ne devions pas tarder à perdre de vue. Le battement des bambous d'un veilleur de nuit annonçait çà et là le voisinage des lieux habités et troublait seul de son bruit monotone le calme profond qui régnait autour de nous.

Le lendemain fut une riante journée d'automne; le soleil se leva dans un ciel sans nuages et nous trouva voguant paisiblement entre les villages de Hsiao-chün-shan (小 軍 山) et de Chin-k'ou (金 口). Nous fîmes une courte halte dans cette dernière localité, d'abord pour donner le temps de nous rejoindre à une jonque qui était restée en arrière, puis pour faire nos adieux aux amis qui nous avaient suivis jusque là, MM. Guéneau, gérant du consulat de France, et Dillon, employé des douanes impériales. Grâce au vent du matin, la flotille se remit rapidement en route.

Le voyageur qui part de Hankow pour se rendre au Ssŭ-ch'uan a le choix entre plusieurs routes. La plus courte, et celle qui est généralement suivie par les mandarins et petits marchands, est celle des lacs que l'on prend à 30 lis au-dessus de Hankow; elle permet d'accomplir le trajet jusqu'à Sha-shih (沙 市), point où on change de bateau, en huit jours, dans les conditions ordinaires de navigation. En suivant, au contraire, le cours du fleuve, on n'a pas besoin de transborder et l'on peut aller directement jusqu'à I-ch'ang, trajet qui dure de douze à treize jours; mais, si par malheur le vent du nord, qui règne surtout en hiver dans ces parages, surprend le voyageur au milieu des immenses détours que fait le fleuve, il n'a d'autre ressource que celle de chercher un abri et d'y attendre avec patience que le calme soit rétabli. Cette voie, bien qu'exposée à ces fâcheux contretemps, est d'ordinaire suivie par les grandes barques du Ssŭ-ch'uan qui trafiquent entre Ch'ung-ch'ing-fu (重 慶 府) et Hankow.

La route que nous adoptâmes, offre l'avantage de traverser une partie du Hu-nan (湖 南), ainsi que le lac Tung-t'ing (洞 庭), le plus étendu de la Chine et probablement le plus intéressant au point de vue géologique. Cet itinéraire est un

peu plus long que par les lacs et plus court que par le fleuve. Les négociants qui se rendent au Ssŭ-ch'uan, le suivent rarement à cause des barrières ou douanes locales où leurs marchandises sont frappées de droits de transit, tandis que par les deux autres ils passent du Hu-peh dans le Ssŭ-ch'uan en n'acquittant qu'un droit à Kuei-chou-fu (夔 州 府), barrière de cette dernière province.

Par suite du caractère officiel de notre voyage et les armes que nous avions à bord n'ayant rien à payer, puisqu'elles appartenaient au gouvernement, nous résolûmes, quoique la route fût un peu plus longue, de visiter cette partie du Hu-nan.

Après huit jours de navigation, nous arrivâmes à Yao-chou-fu (岳 州 府), qui est situé à l'entrée du lac Tung-t'ing.

Cette ville, bâtie en amphithéâtre, est entourée de remparts, dont on aperçoit de loin les créneaux qui serpentent sur les flancs de la colline. L'intérieur est très bien construit, mais une malpropreté repoussante y affecte aussi désagréablement la vue que l'odorat. Dans le quartier du commerce beaucoup de magasins mettent en montre des articles européens; les rues sont étroites, néanmoins les marchands ne craignent pas d'étaler leurs soieries aux couleurs voyantes pour attirer la clientèle. Yao-chou a un mouvement d'affaires assez considérable, entretient des relations directes avec Hankow et approvisionne les villes de l'intérieur des produits de l'Europe.

Les habitants, comme tous ceux de la province, nourrissent une haine profonde contre les barbares de l'Occident. Nous devons ajouter qu'ils se distinguent par des sentiments de fierté et par un goût marqué pour le métier des armes. Durant la rébellion des T'aï-p'ing (太 平), cette province fut une de celles qui fournit le plus fort contingent militaire; encore

aujourd'hui la plupart des soldats disséminés dans les garnisons sont originaires du Hu-nan. Dès lors on comprend qu'élevés, pour ainsi dire, au milieu des camps, ils en retiennent les coutumes à tel point que, après le licenciement des corps auxquels ils ont appartenu, beaucoup d'entr'eux, trouvant trop pénibles les travaux de la campagne, cèdent à leurs penchants de paresse et de dissipation et vont grossir ces bandes de vagabonds et de mauvais sujets qui cherchent dans les villes à vivre de rapines.

Le Hu-nan, par son climat et par les nombreux cours d'eau qui l'arrosent, par ses gisements métalliques et par la fertilité de son sol, est une des provinces les plus favorisées de l'empire. De ses mines, jusqu'à présent exploitées sur une petite échelle, on tire une grande partie de la houille et du fer brut qui alimentent le marché de Hankow.

Dès notre arrivée, les mandarins de la douane, voyant le pavillon du vice-roi du Yün-nan flotter au haut des mâts, s'empressèrent de venir à bord pour connaître le sujet de notre mission. Après avoir échangé les politesses d'usage et bu le thé, ils demandèrent, avec des formes très courtoises, à examiner nos papiers, s'excusant, au reste, de traiter des fonctionnaires comme eux en vulgaires marchands et alléguant les nécessités du service qui les obligeait, comme le transport des armes était prohibé, à faire scrupuleusement leur devoir. Ici commençaient nos embarras : non contents d'avoir vu tous nos papiers et les dépêches du vice-roi du Yün-nan, ils soulevèrent une difficulté quelconque dans le but d'obtenir une gratification. Comme nous avions hâte de nous remettre en voyage, nous eûmes recours à l'argument décisif, c'est-à-dire à quelques lingots d'argent, dont ces messieurs

Cette affaire conclue et nos provisions faites, nous mîmes à la voile pour traverser le lac. Il offrait en ce moment l'aspect le plus animé: d'innombrables barques le sillonnaient dans tous les sens, tandis que des jonques massives, déployant leurs pavillons multicolores, attendaient à l'ancre près du bord l'heure du chargement.

La brise du matin nous étant favorable, nous dépassâmes rapidement les faubourgs. Bientôt de gros nuages noirs s'amoncelèrent à l'horizon, et nos bateliers, dans la crainte d'un orage, suivirent l'exemple des barques qui nous précédaient et allèrent chercher un abri derrière l'île de Chün-shan (君 山). Nous restâmes là deux jours au mouillage, en attendant que la bourrasque fût apaisée. Ce lac, qui n'a pas moins de 400 lis de long et 120 de large, est d'une traversée dangereuse pendant les coups de vent; aussi, les bateliers qui naviguent sur ses eaux ne s'y engagent-ils jamais par un temps douteux et règlent-ils leur marche d'après les apparences du ciel qu'ils interprètent avec beaucoup de sagacité.

Ce contretemps nous permit de visiter l'île qui nous abritait. Elle est d'un aspect charmant: des arbres de toutes sortes y forment des ombrages inaccessibles aux rayons brûlants du soleil; des temples disséminés de côté et d'autre ménagent un asile aux promeneurs fatigués. Sur la pente de deux coteaux on cultive une variété de thé, spécialement réservée comme offrande aux grands dignitaires de l'empire; en d'autres endroits, clos de murs et sévèrement gardés par des bonzes, croît le thé destiné au Fils du Ciel. Au point culminant de l'île s'élève un pavillon pittoresque, environné d'arbres et de fleurs, de statues, de cascatelles, de pagodes, de tout ce décor enfin que les Chinois, éminemment paysagistes, savent si bien faire servir à rehausser les beautés de la nature.

Une cinquantaine de barques avaient, comme nous, cherché un refuge contre les colères du lac; le péril passé, toutes s'éloignèrent à l'envi, et notre flotille déploya ses voiles.

La navigation devient alors assez monotone. Nous côtoyons plusieurs îles couvertes de verdure; puis d'immenses bancs de sable nous obligent à un grand détour pour aller prendre le chenal qui conduit au canal de T'ai-p'ing; les rivages sont bas et remplis de roseaux. Le sol s'élève peu à peu, les roseaux disparaissent pour faire place aux cultures de plein rapport.

Le premier village que nous rencontrons appartient à la province du Hu-peh, d'où nous sommes sortis en peu avant d'arriver à Yao-chou. Là, comme dans cette dernière ville, on prélève un droit de transit sur toutes les marchandises qui passent. Il suffit de transmettre nos cartes à l'agent de service qui vient nous accoster, et nous passons outre sans plus de cérémonie. Du reste, la même manœuvre se renouvelle à tous les embranchements. Quelques jours plus tard, et en dépit du vent contraire, nous sommes à T'ai-p'ing-k'ou (太 平 口); nous y retrouvons le Yang-tsŭ-chiang, que nous avions quitté plus bas que Yao-chou (岳 州 府).

On fait halte à l'entrée du fleuve. Le lendemain, le vent du nord-est, qui se lève avec le soleil, contrarie notre marche. A midi, nous atteignons le village de Chiang-k'ou (江 口); à cinq heures et demie, celui de T'ung-shih (通 市), et, malgré l'heure avancée, nous poursuivons jusqu'à Mu-chia-wan (穆 家 灣), où nous arrivons à huit heures du soir.

Une foule de bateaux, qui font même route que nous, s'ébranlent au signal du canon; les douaniers le donnent du matin au soir pour avertir les bateaux soit d'interrompre leur course dès qu'il fait nuit, soit de la reprendre, soit enfin

d'acquitter les droits de passage. En quelques minutes ce village, dont le port était plein, est laissé en arrière; chaque patron de barque s'efforce de dépasser son voisin. Vers le milieu de la journée, un de nos mâts se brise et nous force d'arrêter. Pendant qu'on envoie au plus prochain village faire forger des cercles pour le réparer, nous mettons pied à terre pour chasser dans les environs. Les hauteurs qui bordent le fleuve sont couvertes de broussailles et de hautes herbes, parmi lesquelles nous trouvons des faisans et des lièvres. Dans la vallée un grand nombre d'orangers en pleine terre balancent leurs fruits dorés bons à cueillir. Des paysans nous en offrent quelques-uns, en échange desquels ils ne veulent rien recevoir. Ce sont des oranges à écorce très épaisse et dont la pulpe est amère. Enfin le mât est raccommodé, et, après avoir passé la nuit dans cet endroit, nous repartons de grand matin. A huit heures et demie, nous touchons les premières maisons d'I-tu-hsien (益都縣), ville que, sans notre accident, nous aurions dû atteindre la veille. Pressés d'arriver à I-ch'ang, nous passons sans nous arrêter.

Le fleuve est toujours aussi large; de grands bancs de cailloux forment son lit et, en certains endroits, rendent le halage difficile; aussi faut-il ajouter ensemble les cordelles de deux bateaux. De plus, la nécessité de marcher en file, c'est-à-dire un bateau derrière l'autre, fait perdre beaucoup de temps. A cinq heures et demie du soir, nous sommes à Ku-lu-peh (古盧背), et nous n'allons pas plus loin.

Le jour suivant, par extraordinaire, nous avons un ciel pur et la brise pour nous, une brise très fraîche sinon froide. A huit heures, on franchit un endroit où le fleuve est un peu pressé entre les collines; au loin, une tour à sept étages annonce l'approche d'I-ch'ang (宜昌). Nous y arrivons à

deux heures et demie, après vingt-deux jours d'un voyage qui n'exige ordinairement qu'une quinzaine.

Par sa position géographique à 1150 lis, ou 350 milles environ de Hankow, cette ville a une certaine importance au double point de vue commercial et administratif. Une grande partie des marchandises européennes ou indigènes qui montent le fleuve y sont transbordées sur des bateaux du Ssŭ-ch'uan, spécialement construits pour naviguer sur le haut fleuve et franchir sans encombre les nombreux rapides qui en accidentent le cours. Quant aux produits qui viennent du Ssŭ-ch'uan, ils sont également transbordés pour descendre par eau à Hankow, ou bien ils prennent la route de terre et traversent les provinces du Hu-nan et du Shan-tung (山 東).

Ici, comme dans toutes les localités riveraines du fleuve, il y a exubérance de population. Les faubourgs étaient considérables, avant qu'ils eussent été en partie détruits par les inondations de 1868-69. C'est en dehors de la cité qu'on traite en général les affaires commerciales et qu'habite la classe des mariniers, qui forme plus de la moitié de la population *extra muros*.

Les barques qui descendent de Ch'ung-ch'ing n'ont besoin, en raison du courant qui les entraîne avec une vitesse de quatre à sept nœuds à l'heure, que d'un personnel très restreint. Si elles se dirigent en amont, c'est le contraire: ayant à lutter contre une foule de difficultés, il leur faut un nombreux équipage. Or, afin de ne pas manquer de bras, la coutume veut que tous les bateaux qui descendent prennent à leur bord autant de monde que possible. Les matelots ainsi engagés se conforment à la règle, c'est-à-dire qu'ils n'ont droit à aucun salaire pour la descente, ils sont seulement nourris; en arrivant à I-ch'ang, ils débarquent tous et

vont attendre dans le club de la province ou chez les placeurs le moment d'être employés. Sur les grandes jonques marchandes il y a une quarantaine de matelots au moins, chiffre qui tombe à douze ou quinze pour les bateaux de voyageurs. Si tout ce monde ne reçoit pas de gages dans la descente, il se rattrape avec usure lors du retour.

Le port d'I-ch'ang, au moment de notre passage, présentait une grande activité. Les barques de chaque province ont leur mouillage particulier; celles qui ont des marchandises à vendre en hissent au haut de leur mât un spécimen quelconque, en guise d'enseigne. Les *Kua-tzŭ-ch'uan*, navires spécialement destinés aux voyageurs, sont amarrés à quai et sans mâts, ce qui leur donne l'apparence de vieux pontons hors de service; leur construction légère en planches de sapin mal jointes donne à réfléchir avant de prendre passage sur de pareilles carcasses, qui doivent franchir les rapides, qu'on trouve presque au sortir du port.

La population est aussi nombreuse que compacte et variée; les natifs du Ssŭ-ch'uan y figurent pour un cinquième. Les faubouriens d'I-ch'ang, par suite de leurs rapports constants avec les gens de cette province qui passent à bon droit pour de grands chicaneurs, ont pris de leur ruse et de leur mauvaise foi; menteurs effrontés, querelleurs, toujours âpres au gain, ils ont tous les mauvais penchants qui caractérisent les populations cosmopolites; l'activité qu'ils mettent à tout ce qui peut leur rapporter du bénéfice les rend souvent insolents.

Deux jours nous suffirent pour louer de nouvelles barques et faire tous les préparatifs nécessaires. Le retard que nous avions éprouvé dans la traversée du lac Tung-t'ing nous obligeait à partir au plus vite. Quelques hommes manquent à l'appel. Nos maîtres bateliers procèdent néanmoins à la

cérémonie du départ : ils sacrifient à l'avant un jeune coq qu'ils mangent ensuite, et collent quelques-unes des plumes dans le sang qui est tombé sur la proue. Dès lors, nous étions prêts à lever l'ancre.

11 novembre. — Bien que le départ ait été fixé pour ce matin de très bonne heure, personne ne bouge à bord; les patrons questionnés sur ce manque de parole ne savent que répondre et, sous prétexte qu'ils ont besoin de choses indispensables pour le voyage, ils réclament de nouvelles avances. Comme ils ont déjà reçu plus de moitié de la somme qui leur est allouée par le contrat, nous repoussons leurs exigences en les menaçant de porter plainte au Ya-mên. Cette simple menace produit son effet : peu d'instants après, tout se trouve en ordre et nous partons.

A quinze lis environ d'I-ch'ang, le lit du fleuve se resserre entre de hautes montagnes. Plus nous avançons, plus la navigation devient difficile; en certains endroits, des roches obstruent le chenal et déterminent de forts remous que nous traversons péniblement. Nos bateliers, rompus dès leur enfance aux rudes manœuvres du halage, sautent de roche en roche comme des singes et ne craignent pas, malgré le froid, d'entrer dans l'eau, lorsqu'il est nécessaire.

Les bateaux qui trafiquent entre I-ch'ang et Ch'ung-ch'ing-fu sont pourvus à l'avant d'un grand aviron, qui sert à les faire évoluer sur place dans les endroits où le courant a des coudes si brusques que le gouvernail seul serait impuissant à agir.

Le fleuve, qui avait crû de 35 centim. à notre départ, a continué de monter; le patron nous annonce qu'il y a deux pieds d'eau de plus que les jours précédents. Nous mouillons dans une petite baie, à dix heures du soir.

12 novembre. — La journée est magnifique, mais les difficultés de la navigation sont toujours les mêmes : des rochers se montrent à fleur d'eau au milieu du chenal et nous forcent à décrire des zigzags; le courant est plus fort que hier. A trois heures, un gouvernail se casse, et cet accident nous vaut une halte forcée pour faire la réparation. Nous avons parcouru 60 lis.

13 novembre. — On lève l'ancre à six heures du matin. Les passages deviennent si difficiles qu'il faut prendre un pilote et, à l'aide de son bateau, passer la corde de halage quand les circonstances l'exigent.

Dans la matinée, nous dépassons cinq ou six jonques à demi-submergées; l'équipage a établi une tente sur le rivage et les marchandises, consistant en grande partie en coton, sont mises à sécher par terre au soleil, pendant que des charpentiers sont occupés à réparer les dégâts.

A quatre heures, nous pénétrons dans une gorge très étroite: elle a six lis de long et pas plus de 80 mètres de large; les falaises abruptes et coupées à pic surplombent par moments le fleuve et menacent d'engloutir les audacieux passagers. Dans ces endroits le courant est si faible que nous passons facilement à la rame. Nous mouillons à six heures. La température est fraîche.

14 novembre. — Ce matin, nous partons de fort bonne heure afin de franchir le rapide de Ch'ing-t'an (清灘), situé à sept à huit lis plus haut, avant que les bateaux qui nous suivent, soient arrivés. Il y a là une dizaine de grandes barques qui attendent leur tour pour passer; force nous est d'en faire autant. Quarante coolis suffisent à chaque bateau

pour surmonter la difficulté; le salaire ordinaire est de cinq à sept sapèques par homme, mais comme les nôtres ont bien travaillé, on leur donne une gratification en sus.

A une heure, on s'arrête pour laisser aux équipages le temps de prendre leur repas. Le fleuve continue d'être encaissé entre deux rangées de montagnes, tantôt boisées, tantôt plantées de maïs. L'impression générale est celle d'une contrée misérable. Plusieurs cours d'eau de peu d'importance viennent se jeter dans le fleuve.

A trois heures, la barque qui porte les munitions de guerre et une partie des armes touche sur une roche; malgré leur activité, les mariniers ne réussissent pas tout de suite à boucher le trou; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de masquer avec du coton et de la toile à voiles la voie d'eau qui s'est déclarée, afin de nous permettre d'aborder au rivage, où il sera facile, étant tout près de Kuei-chou (歸 州), d'avoir le secours des charpentiers. De même que hier, nous avons rencontré quelques barques échouées en train de réparer leurs avaries.

15 novembre. — Les avaries d'hier sont réparées, mais voici que les patrons refusent de poursuivre le voyage, alléguant que les bateaux sont trop chargés, mauvais prétexte pour faire augmenter leur salaire. Avec ces bateliers du Ssŭ-ch'uan on sait à peu près quand on part, mais jamais quand on arrive; ils inventent sans cesse de nouveaux motifs de plainte, des difficultés sans nombre, dans l'espoir d'en tirer quelque argent. Après beaucoup de paroles, on se remet en route. En passant devant Kuei-chou, Wang, l'agent de M. Dupuis, va vers le mandarin de la ville, pour le prier, comme le convoi appartient aux mandarins du Yün-nan, de

réquisitionner deux petites barques, pour nous servir d'allèges. Le mandarin, comprenant notre position, fait droit à sa demande; le transbordement s'opère sans délai et nous repartons.

Kuei-chou n'a aucune importance commerciale. Bâtie sur le flanc d'une colline, elle offre un aspect misérable; d'énormes blocs de rochers entassés en avant de la ville sur une longueur de plusieurs milles, ainsi que de nombreux tourbillons en rendent l'approche dangereuse, et les bateaux ne peuvent y accoster qu'avec beaucoup de prudence. Les environs sont accidentés; la population riveraine est peu industrieuse et s'occupe uniquement de culture. A trois heures et demie, nous atteignons un second rapide assez fort, que nous passons sans peine avec l'aide de trente paysans attelés à chaque bateau.

Dans l'après-midi, vers quatre heures, nous rencontrons une grande jonque échouée; elle était louée par un mandarin du Yün-nan qui avait quitté Hankow un mois avant nous. Les réparations étant trop considérables, il avait remis la jonque au patron et loué un autre bateau, pour monter jusqu'à Kuei-fu et de là à Ch'ung-ch'ing-fu. Nous mouillons à cinq heures.

16 novembre. — Ce matin le temps est beau et l'air frais, sans être froid. On part à six heures, et bientôt après nous touchons au rapide de Liu-tĕ (劉德). Comme d'habitude, nous utilisons le concours intéressé des riverains et, bien que la différence de niveau soit considérable, nous passons sans accident. L'aspect du fleuve ne varie guère : les montagnes sont parfois aussi abruptes; les vallées sont rares, mais assez bien cultivées.

Plus nous avançons, plus les montagnes étranglent le lit du fleuve. Le courant est très fort, résultat probable de la

crue des jours précédents. A une heure nous arrivons devant Pa-tung-hsien, ville à moitié détruite par les eaux; elle occupe pourtant une position assez élevée sur le flanc droit de la chaîne de montagnes, mais le fleuve est si resserré (sa largeur est d'environ 100 mètres) qu'au moment où il déborde, son niveau monte très haut.

Nous rencontrons là le Chên-t'ai du Hu-peh dont la résidence est à I-ch'ang; il est venu avec toute sa flotille de canonnières pour conférer avec son collègue du Ssŭ-ch'uan, qui est attendu d'un instant à l'autre. C'est dans cet endroit même, qu'ils doivent, d'après les règlements, arrêter ensemble les travaux qu'exige la navigation du fleuve : celui du Ssŭ-ch'uan ne descend pas plus bas, et celui du Hu-peh ne remonte pas plus haut. Ce fonctionnaire porte un revolver à la ceinture; il en est fier et, comme tous les Chinois, l'arme lui suffit; quant aux cartouches, il prétend en avoir cinq mille dans son ya-mên qui a été envahi par les eaux, et il nous en montre quelques-unes tout-à-fait gâtées et hors d'usage. M. Dupuis, pour lui être agréable, lui en donne cent et autant à son aide-de-camp.

Bien que les montagnes soient arides, ce district est réputé parmi les Chinois pour ses choux pommés et ses pommes de terre. Comme depuis longtemps nous sommes privés de ces légumes, nous envoyons nos domestiques chez les paysans et, moyennant quelques sapèques, ils en rapportent d'excellents qui nous rappellent ceux de l'Europe.

Pa-tung-hsien (巴東縣) est la dernière localité du Hu-peh; on entre ensuite dans la province du Ssŭ-ch'uan. Dans les environs on extrait de la houille en plusieurs endroits; elle est de qualité inférieure et ne circule que dans un rayon relativement restreint. La culture des vallées, suffisante pour

les besoins de la population, ne peut rien fournir au commerce.

Ici, d'après les arrangements pris avec le mandarin de Kuei-chou, et comme c'est l'habitude du reste, le bateau qui nous a été donné dans cette dernière ville, doit y retourner; en vain essayons-nous de retenir l'équipage en faisant luire à ses yeux l'espoir d'une forte indemnité s'il consent à nous suivre jusqu'à Kuei-fu, il ne veut rien entendre. Le départ de ces hommes amène de nouvelles complications: non seulement nous ne trouvons pas de barque de charge, mais le patron de la nôtre refuse de prendre la cargaison à bord, nous assurant au surplus qu'à quinze lis en amont il se procurera les bateaux nécessaires; il s'éloigne avec deux mariniers sous promesse d'être de retour dans la soirée; mais la nuit se passe et personne ne paraît.

17 novembre. — Ce matin, désolés de perdre ainsi le temps par suite du mauvais vouloir d'un individu, nous nous décidons à partir sur notre bateau et à laisser l'autre en arrière avec deux hommes de plus pour manœuvrer en cas de besoin. A peine avions-nous fait quelques lis que nous rencontrons le patron qui descendait avec des bateaux; il fut convenu, séance tenante, que nous en garderions trois jusqu'à Kuei-fu pour la somme de 7,000 sapèques chaque. Le beau temps continue; la navigation est meilleure que les jours précédents; nous passons un petit rapide et peu après nous mouillons à Fu-nien-chi (復念機), après avoir parcouru 55 lis.

18 novembre. — L'aspect du pays est à peu près le même. Nos bateliers forcent de rames, car une foule de jonques qui nous suivent font diligence pour arriver avant nous au rapide

de Lêng-shui-chi (冷水磯); il est franchi à sept heures sans accident. Dans l'après-midi notre marche est assez rapide. A trois heures, nous laissons derrière nous le rapide de Pai-shih (白石), où nous jetons l'ancre.

19 novembre. — Départ au point du jour. Le courant est très fort, on avance péniblement, les difficultés sont à peu près les mêmes; nous croisons de temps à autre des bateaux défoncés. Le vent, par extraordinaire, nous est favorable. L'équipage fait tous ses efforts pour arriver à Wu-shan (巫山); mais le courant et les roches empêchent d'aller vite. A six heures, nous mouillons à 15 lis de cette ville.

20 novembre. — L'espoir d'arriver bientôt dans la première cité de la province du Ssŭ-ch'uan réveille nos hommes de très bonne heure. Comme nous, ils ont besoin de se ravitailler.

Nous atteignons Wu-shan dans la matinée; nous dépassons la ville de quatre ou cinq lis, et là nous faisons halte pour donner le temps à nos hommes de renouveler leurs provisions. Il est convenu avec les patrons que nous monterons plus haut avant la fin de la journée, mais il n'en est rien, et nous passons la nuit au même mouillage.

La ville, située sur une colline de dix à douze mètres de hauteur, a eu une partie de ses murs emportés par l'inondation; les faubourgs, qui étaient importants, ont été rasés, mais, avec l'activité qui caractérise les gens de cette province, les dégâts sont presque partout réparés.

Sur chaque rive du fleuve s'étendent de grandes vallées, qui paraissent bien cultivées. Nos yeux se reposent avec plaisir sur les collines en pleine culture, les premières que nous ayons vues depuis notre départ d'I-ch'ang. Tout le pays

que nous avons traversé jusqu'ici avait un aspect sauvage et désolé. Dans ce canton, au contraire, la campagne est riante, la population qui circule dans la ville et au dehors paraît parfaitement à son aise et respire un certain bien-être. On y cultive une qualité d'opium très estimée et dont une partie est destinée aux marchés d'I-ch'ang ou de Hankow. Au nord, dans le district de Ta-ning-hsien (大甯縣), se trouvent des sources d'eau salée, qui sont l'objet d'une exploitation active; les produits descendent en partie dans cette ville par une petite rivière dont l'embouchure en est voisine. On trouve aussi dans la banlieue un peu de soie, du thé et des céréales qui alimentent les marchés des environs.

21 et 22 novembre. — Deux journées nous séparent de Kuei-chou-fu (夔州府). Ce matin, de même que les jours précédents, il fait beau. Les montagnes s'éloignent du cours du fleuve, et çà et là des vallons et des villages s'échelonnent sur les rives. Le courant est moins fort que dans le bas fleuve et la navigation en général plus facile. A neuf heures, nous arrivons au passage du plus grand rapide : la différence de niveau, à cette époque de l'année, est peut-être d'un mètre; mais, comme les rochers n'obstruent pas le chemin, nous passons sans trop de peine, grâce au surcroît de travailleurs qui s'emploient au halage. A quelques lis plus haut, se présente un nouveau rapide moins fort que le premier. S'il faut en croire nos bateliers, la navigation à partir de Kuei-chou-fu devient beaucoup plus facile.

Le 22, après une marche laborieuse, nous voici dans la fameuse gorge de Kuei-chou-fu; elle a 30 lis de long. Les falaises sont élevées et coupées comme par la main des hommes. Dans ce défilé, le fleuve, très resserré, coule

paisiblement, de sorte que la rame suffit à nous faire avancer; nous arrivons à Kuei-fu, située presque au sortir de la gorge, à quatre heures et demie du soir.

23 novembre. — Ce matin, nous prenons nos dispositions pour renvoyer les barques que nous avons engagées en route. Wang va voir le mandarin (Chih-hsien) et porte plainte contre le patron de la barque, qui nous a occasionné tant de tracas. D'après ce fonctionnaire, cet homme était coutumier du fait et il serait puni d'un mois de prison; mais il fallait renoncer à l'espoir de lui faire rendre gorge. Dans la journée, nous trouvons un autre bateau, et on transborde les caisses.

Le port de Kuei-chou-fu est assez bien achalandé; de nombreux bateaux attendent leur tour d'être expédiés en douane; tous ceux qui montent ou descendent sont forcés d'attendre au moins un jour ou deux. Les patrons ou voyageurs qui sont connus des employés, ou qui ont l'art d'intéresser le mandarin par un cadeau quelconque, obtiennent rapidement leur visa; il en est de même pour ceux qui ont des marchandises prohibées : quelques lingots d'argent font signer leur passe.

Cette douane est la plus productive de la province. Les mandarins perçoivent des droits très élevés et ne veulent pas reconnaître les *transit passes* délivrés par les bureaux des ports ouverts au commerce européen. D'après les renseignements que nous a donnés le mandarin[1] qui dirige cette

[1] En 1873, lors de notre retour à Shanghaï, nous fûmes chargé par Ma-Ju-lung (馬如龍), commandant en chef des forces du Yün-nan, de porter une lettre et un paquet contenant de l'opium à Lao, mandarin du grade de Chih-fu, qui avait la direction de la douane. Ce personnage est le fils du vice-roi Lao-Ch'ung-kuang (勞崇光), qui mourut au Yün-nan, après avoir rendu maint service signalé à cette province.

administration, il perçoit environ 250,000 taëls par an. La moitié de cette somme est envoyée à Peking, une partie de l'autre moitié est remise au vice-roi, et la balance rentre dans la caisse du trésorier général et sert à solder les dépenses, etc. Le mandarin préposé à cette administration fait promptement fortune; aussi, ce poste n'est-il donné qu'à des protégés, à de hauts fonctionnaires qui ont rendu d'importants services et dont la situation pécuniaire n'est pas en rapport avec le rang.

La ville, construite sur une petite éminence, est une de celles qui ont le plus souffert des dernières inondations; en 1869, une grande partie de ses remparts furent emportés par les eaux; ses faubourgs, alors considérables, furent complètement rasés; des milliers de personnes perdirent la vie; enfin des bateaux, en grand nombre, précipités dans les immenses tourbillons qui forment l'entrée de la gorge à quelques lis de la ville, furent perdus, corps et biens. Un missionnaire français qui se trouvait là de passage nous fit de cette catastrophe une description émouvante.

Ici, comme dans toutes les villes du Ssŭ-ch'uan, les mœurs paraissent être plus relâchées que dans les provinces limitrophes. Dès que les rayons du soleil déclinent à l'horizon et que le crépuscule enveloppe la ville de ses ombres, la plage, éclairée par les lanternes des marchands ambulants, paraît très animée. Sur l'eau, de nombreuses embarcations, montées par des artistes et des bayadères, sillonnent le fleuve en tous sens. Toutes ces beautés plus ou moins décrépites déploient une ardeur remarquable à faire entendre, aux accords de leurs guitares, leurs voix plus ou moins mélodieuses. Elles vont, d'un bateau à l'autre, présenter le carnet sur lequel est inscrit leur répertoire, et demander aux voyageurs la permission

de chanter. Parées d'ordinaire de leurs plus beaux atours, elles apportent beaucoup de coquetterie à s'ajuster, et surtout à faire paraître leurs pieds les plus petits possible; nous en avons vues dont la semelle des chaussures n'avait pas plus d'un pouce et demi de long; elles sont aimables et gracieuses et s'appliquent par leurs manières séduisantes à exciter la générosité du public. La nuit entière se passa ainsi en concerts; ce bruit d'instruments et de chansons n'était troublé de temps à autre que par la voix criarde des marchands de gâteaux et de comestibles allant offrir leur marchandise aux bateaux qui avaient de la société à bord. L'aurore seule met un terme à cette débauche de musique : peu à peu, ces papillons nocturnes ploient leurs ailes et le calme renaît un instant pour faire bientôt place au brouhaha des transactions commerciales.

A part la douane dont les recettes sont importantes, le district tire peu de ressources de son industrie. Dans les vallées de l'intérieur on cultive l'opium, le riz, l'indigo, le Tung-shu et le mûrier. On nous signale dans les environs quelques gisements métallifères, qui ne sont pas régulièrement exploités.

25 novembre. — Nous quittons Kuei-chou-fu. Beau temps. La température est fraîche le matin, mais chaude dans la journée. La plus mauvaise partie du voyage est passée, les difficultés sont, paraît-il, moins nombreuses. Nous marchons assez rapidement; le courant est moins fort que les jours précédents, le fleuve est plus dégagé, et quelques cultures apparaissent sur les flancs des collines. Rien de particulier dans la journée. Nous mouillons à six heures, après avoir parcouru 90 lis.

26 novembre. — De même que hier, nous mettons à la voile de bonne heure. La brise est fraîche et nous permet de dépasser une foule de bateaux qui étaient devant nous. A huit heures, nous passons le rapide de Miao-chi-tzŭ (廟基址), redoutable aux bateaux qui descendent à cause de deux roches qui se dressent en travers du chenal et qui les obligent à une brusque détour; et l'impétuosité du courant est telle que, s'ils ne manœuvrent pas assez lestement, ils risquent d'être précipités contre un des deux écueils. Après avoir traversé successivement plusieurs villages, nous arrivons à deux heures au rapide de Tung-liang-tzŭ (東梁子), qui est franchi heureusement. Quelques lis nous séparent de Yün-yang-hsien (雲陽縣), où nous entrons à nuit close (six heures et un quart). Après dîner, nous parcourons les faubourgs, qui sont pleins de monde.

La ville, très populeuse, sert de chef-lieu à une riche contrée. Les produits naturels et fabriqués ont beaucoup d'importance et donnent lieu à des échanges très actifs avec les localités en amont et en aval du fleuve. A l'intérieur on exploite des mines de sel gemme; l'eau extraite des puits constitue, une fois évaporée, une espèce de sel noirâtre que les indigènes préfèrent au blanc, malgré sa vilaine apparence, sous prétexte qu'il contient certaines matières organiques très rafraîchissantes. La soie jaune, le Tung-you, l'opium, le thé, etc., sont les principales productions du district. Les mandarins de la douane nous apprennent qu'on extrait de collines voisines beaucoup de soufre; le gouvernement commence les premiers travaux, dirige ensuite l'exploitation à ses frais, et frappe d'une lourde redevance la petite quantité qu'il livre au commerce.

27 et 28 novembre. — Deux jours suffisent à franchir la distance de 180 lis, qui sépare cette ville de Wan-hsien (萬縣). Le fleuve s'élargit; les montagnes s'éloignent et font place à de petites plaines parfaitement cultivées; plusieurs bourgs défilent sous nos yeux; partout la population est dense. Sur tout le parcours les bancs de galets et d'énormes rochers rendent parfois le halage difficile; malgré ces obstacles, le courant est moins rapide, et l'on signale peu d'accidents dans cette partie du fleuve.

Le 28, à midi, nous distinguons le pagode de Wan-hsien, que sa situation sur une éminence fait apercevoir de très loin; mais les sinuosités sans nombre du fleuve ne nous permettent d'atteindre la ville qu'à cinq heures et demie. Nos provisions étant à peu près épuisées, nous envoyons le cuisinier au marché pour les renouveler; les bateliers, qui prétendent n'avoir plus de riz, profitent de l'occasion pour s'en approvisionner. A peine avons-nous jeté l'ancre que des chanteuses viennent à bord faire leurs offres de service; des mandarins, arrivés en même temps que nous, se délassent les ennuis du voyage en écoutant les accords criards des violons chinois.

Wan-hsien, qui s'élève par étages sur la rive gauche du fleuve, se trouve au centre d'une région fertile. On récolte dans les environs une qualité d'opium fort estimée; les céréales de toutes sortes et les fruits sont l'objet d'un commerce étendu. L'huile du Tung-shu (桐樹), ou *Eleococca Vernicifera,* figure au premier rang des cultures locales. On y rencontre aussi du fer, dont l'exploitation est restreinte aux besoins de la consommation. Il n'en est pas de même du tabac : cultivé en grand, il est presque tout expédié dans les provinces du Nord, où il est très recherché.

La population, comme dans toute cette province du reste, est compacte et industrieuse; elle s'occupe surtout de commerce et de navigation. Ce district est connu parmi les Chinois pour donner lieu chaque année à des émigrations de femmes, qui vont gagner leur vie dans les diverses localités de la province. Son commerce était prospère, mais les dernières inondations lui ont causé beaucoup de mal. L'état des choses, lors de notre retour en 1873, s'était déjà singulièrement amélioré : un grand nombre de maisons avaient été rebâties et le mouvement des affaires reprenait de l'activité.

29 novembre. — Nous quittons Wan-hsien par un temps froid et humide, et par un brouillard intense qui se dissipe aux rayons du soleil. Une foule de bateaux partent en même temps que nous. La navigation n'est pas précisément mauvaise, et malgré la force du courant nous remontons sans trop de difficulté. Une brise favorable nous pousse rapidement; les hommes qui halent les cordes sont obligés de courir pour nous suivre. Halte dans un grand village, qu'on nous dit être à 90 lis de Wan-hsien. Il est cinq heures et demie.

30 novembre. — Il pleut ce matin, de sorte que nos bateliers se lèvent tard. Pourquoi les mariniers chinois ont-ils peur de la pluie, eux qui n'hésitent jamais à se jeter, quand il le faut, dans la rivière? A sept heures et demie, nous sommes en route. Vers onze heures, l'horizon s'éclaircit, et bientôt le soleil vient déchirer le voile d'ennui qui s'étendait autour de nous. De même qu'hier, notre sécurité est complète et, quoiqu'il n'y ait pas de vent, le courant étant moins fort, nous marchons assez vite.

A une heure, un vol est commis sous nos yeux au milieu du fleuve. Depuis que nous avons quitté Kuei-chou-fu nous rencontrons plusieurs fois par jour, en certaines places où les eaux sont assez tranquilles, de petites barques montées par des bouchers qui vendent du bœuf et du mouton aux bateaux qui descendent. Un de ces étaux flottants avait accosté une grande barque pour y débiter sa marchandise, et, pendant le règlement du compte, un des garçons enleva deux ballots de literie; les objets volés mis une fois en sûreté, le boucher, sans plus s'inquiéter de savoir si le compte des sapèques était juste, fait détacher sa barque et s'éloigne à force de rames sur la rive opposée. L'équipage, dupé, crie au voleur! et cherche à virer de bord; le courant l'entraîne. Nous arrivons sur le théâtre du délit au moment où les coquins allaient nous croiser; mais nos mariniers, à l'aide de leurs gaffes, les happent au passage. Notre apparition subite les frappe d'épouvante : d'un mouvement unanime, ils se jettent à l'eau, plus soucieux d'échapper au châtiment que de sauver leurs marchandises ou les fruits de leurs rapines. Sur ces entrefaites, l'autre bateau, le volé, qui avait assisté à la scène, s'approche de nous pour rentrer dans sa propriété; mais, non contents de reprendre leur bien, ces gens se mettent en devoir d'emporter celui d'autrui. A voleur voleur et demi. Au bruit de nos menaces, ils consentent en maugréant à rester honnêtes. Le bateau du boucher, que nous avions lancé à la dérive, est bientôt rejoint par ses propriétaires qui étaient allés quérir du secours auprès de leurs camarades.

Cet acte de justice accompli, la jonque reprend sa course et continue à lutter contre le courant jusqu'à cinq heures et demie. Il fait nuit quand elle s'arrête.

1er décembre. — Le beau temps est revenu; ni brouillard ni humidité. Au dire des bateliers, nous serons à Chung-chou de bonne heure et, comme ils ont aussi hâte d'arriver que nous, ils font diligence. Plus nous avançons, plus le pays est riche. Aux gorges et aux montagnes abruptes du bas Ssŭ-ch'uan succèdent des collines d'apparence fertile et des vallées en pleine culture; çà et là les montagnes se rapprochent, l'aspect général du pays est moins sévère et plus peuplé. A deux heures et demie, nous atteignons Chung-chou (忠 州).

Séparée de Wan-hsien par une distance de 270 lis, cette ville est bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche du fleuve. Située au milieu d'un paysage charmant, elle sert de résidence à de riches négociants retirés, ainsi qu'à des mandarins militaires qui, durant la rébellion des T'ai-p'ing, ont accumulé d'énormes richesses.

Chung-chou est un centre très populeux; mais son commerce est peu en rapport avec le nombre de ses habitants. Le riz, la plus importante de ses cultures, croît dans toute la province, sur les collines et dans les vallées arrosées par des cours d'eau qui descendent des montagnes. La végétation est partout luxuriante. L'intérieur produit du chanvre, de la soie et un peu d'opium. La douane de cette ville, selon le témoignage des fonctionnaires qui font route avec nous, prélève un droit sur toutes les marchandises de provenance étrangère importées par les indigènes pour être vendues dans l'intérieur. Nous naviguons jusqu'à six heures du soir.

2 décembre. — Nous nous réveillons au milieu d'un épais brouillard; tout au plus peut-on distinguer les bateaux qui sont devant nous; quant aux haleurs, ils deviennent in-

visibles et nous n'entendons que leurs voix. A onze heures, le soleil paraît, et peu après une forte brise du nord-est vient soulager à propos nos bateliers. La navigation est toujours la même, ni moins ni plus difficile. Cette marche monotone entre des chaînes de montagnes commence à nous peser, puis notre voyage s'allonge tellement qu'une impatience bien naturelle nous gagne. Un bateau est une espèce de prison flottante. Afin d'échapper à l'ennui, nous saisissons toute occasion favorable de toucher terre : ainsi nous faisons à pied de longues marches, et quand le bateau s'avance lentement, nous hasardons une pointe dans l'intérieur à la recherche d'un gibier quelconque; mais en vain battons-nous les buissons, nous ne faisons lever sous nos pas que des tourterelles, qui voltigent d'un village à l'autre, et une foule de petits oiseaux au plumage varié, de la grosseur du moineau de campagne, et qui fréquentent les rochers ou les rives du fleuve. Un paysan nous assura pourtant qu'à quelques journées de marche dans les terres le gibier ne manquait pas.

Nous mouillons à six heures du soir, après avoir parcouru 120 lis.

3 décembre. — Le brouillard de ce matin est plus intense et d'une humidité plus pénétrante que celui d'hier; il persiste jusqu'à la même heure. Point de rapides à passer; mais des bancs de cailloux rendent parfois le halage pénible. Après avoir atteint Fêng-tu-hsien (酆都縣) à une heure et demie, nous ne faisons halte qu'à cinq heures. Après le repas des bateliers, le clair de lune et une brise favorable les décident à remettre à la voile; beaucoup de bateaux agissent de même. Nous mouillons à sept heures et demie, après avoir parcouru 100 lis.

Fêng-tu-hsien occupe la rive gauche du fleuve. L'endroit, vu le chiffre élevé de sa population, n'a pas d'importance commerciale, à cause de la proximité de Fu-chou (涪 州) et de la pauvreté de ses ressources agricoles, qui consistent en riz, opium, fèves, blé et en un peu de soie jaune et blanche. On nous a parlé cependant d'une mine de fer très productive. Le commerce local y déploie beaucoup d'activité et constitue en grande partie le gagne-pain quotidien de la population flottante. Le Chinois du Ssŭ-ch'uan, éminemment pratique et trafiquant, ne recule devant aucune fatigue qui peut lui procurer un bénéfice; il est d'avis que tous moyens sont bons pour atteindre le but et, si la fortune lui échappe chez lui, il n'hésite pas à l'aller chercher ailleurs.

4 décembre. — Nous partons, comme d'habitude, à six heures et quart; le ciel est couvert et, chose digne de remarque, il n'y a pas de brouillard. A dix heures, nous trouvons une grande jonque chavirée : assaillie par un coup de vent, elle a été lancée contre une roche; la cargaison et l'équipage ont été sauvés. Dans certains endroits on remonte de forts courants, occasionnés par des barrages ou des bancs de sable. Nous dépassons plusieurs gros bourgs. A trois heures, nous sommes en vue de la ville de Fu-chou (涪 州) où nous entrons à quatre heures.

Cette ville, située sur la rive droite du fleuve, à l'embouchure d'une rivière navigable qui arrose les confins du Hunan et du Kuei-chou, est considérée, par sa position géographique et par la grande variété des produits du pays, comme un centre d'affaires considérable. A part la richesse du sol plus ou moins commune à tout le bassin, ce district produit une qualité de thé particulier, que les Chinois appellent

Kung-shan-ch'a (公山茶), ou *thé de la montagne Kung-shan.*

La rivière Fu-ling-chiang (涪陵江), qui vient joindre le fleuve en cet endroit, donne lieu à un trafic important entre les villes de cette province et celles du Hu-nan et du Kuei-chou; les articles étrangers prennent cette voie pour pénétrer jusqu'aux frontières des deux dernières provinces. Les barques qui la fréquentent sont d'une construction spéciale, qui leur permet de circuler librement à travers les nombreux et difficiles rapides échelonnés sur leur parcours.

Du 5 au 8 décembre. — Quatre jours de marche seulement nous séparent de Ch'ung-ch'ing-fu, où nous arrivons le 8, à six heures du soir.

En quittant Fu-chou, le fleuve devient plus monotone, les montagnes se rapprochent des rives. Nous franchissons en deux jours la distance qui sépare cette dernière ville de Chang-shou-hsien (長壽縣). Chaque jour nous sommes enveloppés d'une brume, que le soleil dissipe assez tard dans la matinée.

Chang-shou est sur la rive gauche. Ses habitants, qui paraissent actifs et industrieux, travaillent le bambou qui croît en abondance dans les vallées voisines et fabriquent des nattes et des cordages avec le chanvre des plaines. L'opium de cette localité est, à ce qu'on rapporte, très estimé des consommateurs. La canne à sucre, cultivée en assez grande quantité, est le sujet d'un traitement dans les sucreries.

Entre cette ville et Ch'ung-ch'ing-fu une rangée de nombreux villages sont étagés sur les collines qui bordent le fleuve. Les paysans apportent beaucoup de soins à la culture de la canne, dont le rendement est très lucratif et qui leur

permet. en outre, d'utiliser certains terrains impropres à la culture d'autres plantes.

La canne qui croît sur les collines riveraines, diffère de celle du sud : elle est moins grosse et n'excède pas 1^{m}, 60 de haut, le bois en est très dur, mais, d'après les cultivateurs, sa production est plus abondante ; elle a aussi l'avantage d'être plus robuste et peut être cultivée sur les lieux élevés.

Il ne nous fallut pas moins de *quarante-neuf jours* pour franchir le trajet de 750 milles environ qui sépare Ch'ung-ch'ing-fu de Hankow. Cette première partie de la route accomplie dans de bonnes conditions, la seconde, quoique plus pénible, nous semblait de beaucoup simplifiée, habitués que nous étions à toutes les tribulations du voyage ; il ne s'agissait plus que d'une question de temps.

Ce ne fut pas sans émotion que nous aperçûmes pour la première fois les murs de cette grande cité ; nous allions trouver là les missionnaires, nos compatriotes, et des nouvelles d'Europe dont nous étions privés depuis plusieurs semaines.

Ch'ung-ch'ing-fu est une grande ville située à l'angle que fait le Chia-ling-ho (嘉陵河) et le Yang-tzŭ-chiang. C'est une des cités les plus populeuses du Ssŭ-ch'uan. Bâtie sur une colline dont le massif se prolonge au loin, ses remparts crénelés viennent presque baigner dans les eaux du fleuve pour suivre ensuite les sinuosités de la colline. Sa situation sur la rive gauche du plus grand fleuve de Chine et à l'embouchure d'une rivière considérable qui descend des frontières du Shan-hsi (陝西) en fait l'entrepôt naturel des provinces du Yün-nan, du Kuei-chou, du Shan-hsi, du Kan-su et du Thibet. Toutes les grandes maisons de commerce de ces provinces y ont des succursales et des agents chargés de la vente

de l'achat des produits; elles entretiennent, de plus, des correspondants dans tous les ports du Hu-peh et du Chiang-su et font l'échange avec les articles de l'occident.

La quantité de bateaux qui trafiquent entre cette ville et Hankow ou I-ch'ang est considérable. C'est à peu près la seule cité en amont qui soit en relation directe avec les ports ouverts aux Européens. Le climat de cette partie du Ssŭ-ch'uan est salubre et chaud. D'après le témoignage de personnes qui l'habitent depuis longtemps, la chaleur y est assez incommode; le thermomètre monte jusqu'à 40° centigr. pendant les mois de juillet et d'août; l'hiver n'est pas rigoureux, mais brumeux et humide.

Pendant la canicule, les affaires se ralentissent un peu; c'est alors, du reste, que le fleuve atteint sa limite la plus élevée. Le courant, à cette époque de l'année, est si violent et la quantité d'eau si volumineuse que peu de barques osent s'aventurer au milieu des tourbillons effroyables qui se forment de tous côtés. Les gens assez téméraires pour affronter la fureur des éléments payent souvent de leur vie un accès d'impatience et leurs frêles embarcations sont broyées entre les rochers; chaque année le nombre des victimes est considérable ainsi que le chiffre des dégâts matériels. L'impétuosité du courant ne se manifeste d'ordinaire qu'au moment des crues excessives et dure une quinzaine au plus. Les armateurs profitent de ce chômage forcé pour réparer et charger leurs bateaux, et dès que l'eau commence à baisser, ils donnent le signal du départ.

Pour donner une idée de la difficulté que présente la navigation d'été jusqu'à Ch'ung-ch'ing-fu, nous dirons seulement qu'un mandarin de nos amis, ayant quitté Hankow le 1er juillet, n'arriva dans cette dernière ville que trois mois plus tard,

bien qu'il eût pris, en passant à I-ch'ang, la précaution de doubler son équipage.

Ici, nous devons changer de bateaux, parce que les patrons ont de la répugnance à remonter plus haut cette partie du fleuve et que, ne la connaissant pas, ils seraient obligés de recruter, avec plus de frais, un autre personnel. La barque que nous avons louée à Kuei-chou-fu, ayant navigué dans ces parages, consent à nous suivre jusqu'à Na-ch'i-hsien (納谿縣). Quant à la seconde qui nous est nécessaire, le hasard nous en fait trouver une descendue directement de Yung-ning (永寧) et qui ne demande pas mieux que d'y revenir. Les marchandises transbordées, nous sommes encore retenus quelques jours à cause de certaines affaires que M. Dupuis avait à régler avec des mandarins du Kuei-chou.

Nous quittons le lieu du mouillage, appelé T'ai-p'ing-ch'iao (太平橋) et situé sous les murs de la ville, le 20 décembre, à dix heures du matin. Depuis notre arrivée le temps a été brumeux et humide; à peine avons-nous vu le soleil une fois ou deux. Ce matin, sur le fleuve, le brouillard est si épais qu'il est difficile de distinguer un bateau à dix pas; aussi nous ne marchons qu'avec les plus grandes précautions.

CHAPITRE II

ITINÉRAIRE DE CH'UNG-CH'ING A YÜN-NAN-FU

DE CH'UNG-CH'ING A YÜN-NAN-FU

20 décembre 1870. — Au-delà de Ch'ung-ch'ing-fu, les montagnes s'écartent progressivement et font place à des collines, au pied desquelles s'étend une plaine, fécondée par le limon qu'y dépose le débordement annuel du Yang-tzŭ. Le lit de ce fleuve s'élargit, et le courant, moins rapide, ne s'accélère qu'à l'approche des bancs de sable ou de galets que les crues violentes ont formés. Nous avançons lentement, franchissant, sans grands efforts, ces obstacles passagers. Les brumes épaisses qui règnent pendant la saison d'hiver retardent seules, le matin, notre appareillage. L'air est vif et humide; mais, même aux heures les plus froides, le thermomètre n'indique pas moins de 7° centigr.

Toute cette région, favorisée par la nature, offre le plus riant aspect. La terre semble plus riche et mieux aménagée que dans les campagnes du bas Ssŭ-ch'uan (四 川); des arbres fruitiers de toutes espèces, des plantations de canne à sucre, des champs de colza et de moutarde, des céréales s'étagent dans les vallées; sur les rives, la culture reprend possession du sol que l'inondation abandonne en se retirant.

La première ville que nous rencontrons est Chiang-chin-hsien (江 津 縣); sur la rive droite du fleuve, au pied d'une

colline couverte d'orangers, dans une situation ravissante, elle voit s'étendre sur la rive opposée une plaine d'une admirable fertilité. Sans commerce extérieur, elle doit l'aisance, dont semblent jouir ses habitants, aux mœurs laborieuses de ceux-ci, à la fécondité du sol et surtout au transit des marchandises qui descendent des districts du nord. Ses faubourgs, en partie détruits pendant l'inondation de 1869, se relèvent rapidement.

Du 23 au 27 décembre. — Quatre jours suffisent, dans les temps ordinaires, pour franchir les 380 lis[1] qui séparent cette ville de Ho-chiang-hsien (合江縣).

Durant tout ce trajet, de grands villages se succèdent, bâtis, la plupart, sur la crête de mamelons boisés et se détachent sur le fond bleuâtre des montagnes, qui disparaissent dans la brume à l'horizon. A chaque pas, des sucreries, des fabriques de papier, des distilleries de vin de riz apparaissent sur les bords du fleuve; des barques y apportent à peu de frais les matières premières et chargent, en échange, les produits manufacturés destinés aux escales d'amont jusqu'à Sui-fou et surtout au grand marché de Ch'ung-ch'ing. Ces deux villes forment, au reste, les deux points extrêmes desservis par cette batellerie spéciale et fort active.

La navigation devient fatigante, sinon difficile, et quand arrive le soir, nos mariniers sont bien aises, après leur frugal repas, de se reposer jusqu'au lendemain.

Nous passons la nuit à Lung-mên-t'an (龍門灘),[2] après avoir été contrariés par le brouillard et surtout par les bancs

[1] Le *li* a environ 500 mètres; mais, bien que réglementaire, sa longueur varie suivant les provinces et surtout dans celles qui sont montagneuses.

[2] *T'an* signifie *rapide.*

nombreux qui obstruent le chenal. Sur tout le trajet fait aujourd'hui, nous avons passé près de quelques bateaux à moitié coulés, dont les marchandises étaient étalées à sécher, résultat probable d'un choc contre quelque roche.

Ce matin, nous avons franchi le rapide de Lung-mên (龍 門), non sans peine; la différence de niveau en cet endroit est considérable, et les rochers qui obstruent le milieu de la passe obligent les bateaux à des détours qui augmentent beaucoup les difficultés; mais, grâce au concours rétribué, et dès lors toujours empressé, des riverains, nous n'avons pas eu d'accident à déplorer. Pendant la journée, un certain nombre de petits rapides, où le halage a été parfois difficile, ont retardé notre marche; néanmoins, nous mouillons à six heures du soir, à Pei-shan (北 山), gros village assez important.

Le fleuve, quelquefois resserré, devient très large et le courant plus faible; les bancs de sable et les roches ne se montrent plus qu'à de rares intervalles; une petite brise du nord-est nous pousse agréablement, mais il est dit que nous n'arriverons pas sans encombre: à la suite d'une fausse manœuvre, notre gouvernail se brise, et nous profitons de ce contretemps pour aller visiter des sucreries indigènes.

Le 26, deux pagodes à plusieurs étages signalent, à 20 lis en amont et en aval du fleuve, l'approche de Ho-chiang-hsien. Cette cité manufacturière renferme une population très dense, adonnée au tissage de la soie, laborieuse, affable et hospitalière, mais aux habitudes moins mercantiles et aux mœurs plus simples que les habitants des villes situées plus bas sur le fleuve. Elle a été fort éprouvée pendant les inondations de 1868 et 1869; ses faubourgs, qui formaient environ un tiers de la ville, ont été entièrement détruits par les eaux.

Le district produit, en dehors des denrées communes à tout le bassin, de l'indigo, qui s'exporte sur le marché de Ch'ung-ch'ing.

Aujourd'hui 27, après bien des efforts, nous mouillons à six heures du soir à Man-t'ou (饅 頭). A quatre heures, nous avons passé devant Lao-lu-chou (老 瀘 州), qui tombe en ruines; quelques terrassements et des pans de remparts encore debout marquent seuls l'emplacement qu'elle a occupé. C'est là une des nombreuses catastrophes causées par l'inondation. Dans cette partie de la vallée, les montagnes se rapprochent du fleuve, dont le lit, plus étroit, est encombré de bancs de galets. D'énormes quartiers de roche le divisent en deux bras et donnent ainsi naissance à de forts courants, que nos hommes remontent avec peine. Heureusement le magnifique paysage qui se déroule sous nos yeux, à mesure que nous avançons, vient faire diversion à la monotonie et aux lenteurs du voyage.

Malgré la saison avancée, une végétation abondante couvre encore la campagne, et nous éprouvons une impression de bien-être en admirant ces collines et ces montagnes que la culture a partout envahies.

28 décembre. — Lu-chou (瀘 州), situé à l'angle d'un coude que fait le fleuve, était naguère une des cités les plus commerçantes du Ssŭ-ch'uan. Depuis une époque qu'il est difficile de préciser, une grande partie de son commerce s'est transporté à Ch'ung-ch'ing, où les marchands se contentent de maintenir des comptoirs pour l'échange de leurs produits. Cette ville n'en demeure pas moins un lieu de transit fort important, et surtout un centre manufacturier, où sont tissées

toutes les soies récoltées dans cette partie de la province. On y fabrique de la passementerie en tous genres, certains articles de rubannerie dont ses artisans se sont presque fait un monopole, des étoffes de soie teintes ou écrues, recherchées sur les marchés du Hu-kuang (湖廣) et du Chiang-su (江蘇) en raison de leur bon marché; enfin, et surtout, des costumes de théâtre aux couleurs éclatantes qu'on y confectionne mieux et à meilleur compte qu'ailleurs. Les conserves de fruits récoltés dans les environs lui constituent également une branche de commerce assez considérable avec les localités environnantes.

Détruite en partie lors de l'inondation de 1869, ses faubourgs sont déjà presque relevés et le va-et-vient des portefaix, les boutiques en plein vent, les appels des petits marchands qui sollicitent la clientèle, enfin le mouvement d'une population nombreuse et affairée, tout concourt à donner à ces quartiers neufs un caractère pittoresque d'animation.

A quelques jours de marche vers le nord-est, le district possède des puits artésiens à eau saumâtre, exploités activement par les gens du pays et qui fournissent ces grandes quantités de sel gemme qu'on exporte dans l'ouest de la province, dans le Kuei-chou (貴州) et jusqu'à la frontière du Yün-nan. Cette industrie, comme nous l'avons déjà vu, est frappée de droits élevés, perçus par les agents du gouvernement sur les lieux mêmes de production.

29 décembre. — Nous quittons Lu-chou par une matinée ravissante; par extraordinaire, le soleil dore de ses rayons obliques les cimes des collines, et nos bateliers, que la perspective de notre prochaine arrivée à destination rend tout joyeux, semblent plus vigoureux et plus alertes. Une dernière étape de 60 lis nous sépare de Na-ch'i-hsien, où nous devons

Les nouvelles embarcations sont plus longues et moins étroites que celles du Yang-tzŭ, le fond en est également plus solide afin de pouvoir les traîner sur les cailloux, et lorsque, malgré leur faible tirant d'eau, le chenal n'a pas une profondeur suffisante, un aviron, placé à l'avant, aide à évoluer dans les passages difficiles. Nos bateliers sont tous d'avis que, malgré l'assertion des marchands que nous avons rencontrés avant-hier, ils sont certains de passer; cette confiance nous fait espérer que nous n'éprouverons pas de retard. Le lettré qui nous accompagne est parti hier par terre pour Yung-ning; ayant sur nous quelques jours d'avance, il aura le temps de tout préparer, pour la continuation de notre voyage.

La rivière, large de 65 mètres environ à son embouchure, se rétrécit bientôt de moitié et coule encaissée entre des collines verdoyantes; cependant, le courant est à peine sensible, et nous naviguons tout le jour au milieu d'un paysage des plus pittoresques et sans rencontrer un seul rapide. Les hauteurs qui nous entourent sont couronnées de fourrés de bambous presque impénétrables; dans les vallées, bien cultivées, des plantations de thé ou de pavots tranchent sur les cultures potagères en plein produit. Çà et là, on exploite ce bambou d'une qualité spéciale désigné sous le nom de *ching-chu* (景竹), et dont on fabrique des papiers de toutes sortes que cette rivière fournit partout en grande quantité aux marchés du Yang-tzŭ; aussi s'explique-t-on la sollicitude avec laquelle le paysan de ces parages favorisés sait aménager les coupes et prévenir le dépeuplement de ces forêts qui lui procurent son bien-être.

3 janvier. — Nous quittons notre mouillage de très bonne heure; le temps est clair. Nous passons devant plusieurs villages, où tout respire le travail et le calme; des temples

bâtis au milieu de bouquets d'arbres et toujours fréquentés, des colonnes élevées au dieu protecteur des voyageurs, dénotent à chaque pas, en même temps que ses penchants religieux, les mœurs hospitalières de la population.

La navigation devient plus difficile : des roches pointent dans le chenal; les hauts-fonds se succèdent fréquemment et nos barques touchent à chaque instant; néanmoins, le courant est encore si faible que nous parcourons 80 lis dans la journée.

4 janvier. — Vers onze heures, nous pénétrons dans une gorge étroite; la rivière est tellement resserrée entre des falaises presque à pic que deux barques ont beaucoup de peine à se croiser; dans ces passages difficiles le courant est presque nul. Sur le flanc des montagnes un chemin a été taillé dans le roc afin de faciliter le halage; il offre aussi une voie de communication par terre entre Na-ch'i-hsien et Yung-ning-hsien (永寧縣). Aux difficultés sans cesse croissantes s'ajoute bientôt la rencontre de rapides, qui présentent des dénivellements de 1 mètre à 1^{m} $^{1}/_{2}$; mais la nappe d'eau manquant de profondeur, et notre équipage trouvant toujours, aux moments critiques, l'aide intéressée des riverains, nous franchissons sans trop d'encombre ce mauvais pas et, vers quatre heures, nous débouchons dans une vallée fertile, que nous suivons jusqu'à la nuit.

5 janvier. — Ce matin un brouillard intense couvre la campagne; nous passons successivement plusieurs barrages formés par les galets que charrie l'eau à l'époque des crues et sur lesquels il faut littéralement traîner les bateaux; la rivière est presque partout à sec et, d'après ce que disait hier notre chef d'équipage, il est à craindre qu'elle ne descende

en attendant le départ; 105 charges sont déjà prêtes, il nous manque encore 10 à 15 bêtes et un certain nombre de *coolies* pour prendre le restant, mais comme nos gens ont traité à forfait pour un voyage de vingt-deux jours, les chefs veulent se mettre en route. Il est alors décidé que nous les suivrons en compagnie de Tch'êng[1], et de deux domestiques; M. Dupuis et le lettré Wang formeront l'arrière-garde à quelques jours de distance. Les muletiers chaussent leurs grosses bottes ferrées et imperméables; les porteurs attachent aux talons de leurs sandales une sorte de crampon à deux pointes, qui leur permettra d'avancer d'un pied ferme sur les pentes glissantes; on nous amène nos chevaux de selle et des chaises à porteurs. Enfin, en cas d'accident, après un déjeûner aussi copieux que les ressources du pays le comportent, nous donnons le signal du départ.

Yung-ning-hsien, que nous quittons, est une sous-préfecture populeuse, située au centre d'une vallée assez riche; elle sert d'entrepôt aux marchandises qui arrivent des provinces du Kuei-chou et du Yün-nan. La petite rivière que nous avons remontée depuis Na-ch'i-hsien, la divise en deux parties: celle de droite est habitée par les indigènes et les marchands du Kuei-chou; l'autre, la plus importante, comprend la cité murée et ses faubourgs où se traitent à peu près toutes les transactions commerciales. Plusieurs ponts mettent en communication ces divers quartiers.

Avant que la frontière du Ssŭ-ch'uan ne fût reculée jusqu'au Ch'ih-shui-ho (赤 水 河), la rive droite de cette rivière était considérée comme appartenant au territoire du Kuei-chou

[1] Ce mandarin en disponibilité, n'osant faire le voyage tout seul, profita de notre compagnie pour aller au Yün-nan voir son beau-père, qui était à ce moment Chih-chou (sous-préfet) à An-ning-chou, ville située à 70 lis de la capitale.

et administrée par un mandarin, dont les agents prélevaient des droits sur toutes les provenances de la rive opposée.

Yung-ning-hsien abrite sous ses murs une population flottante considérable; des milliers de chevaux et de mulets vont et viennent dans toutes les directions. Il faut également compter par milliers les *coolies* qui transportent les marchandises trop fragiles ou trop encombrantes pour être confiées aux muletiers. Originaires de la partie montagneuse du pays, de plus haute taille et plus vigoureux que leurs compatriotes de la plaine, ces porteurs préfèrent au travail sédentaire la pénible besogne qui leur assure de meilleurs profits et surtout une existence en plein air, nomade et insouciante. On les rencontre dans tout le nord-ouest du Kuei-chou et jusque dans le Yün-nan, où ils apportent la porcelaine de la manufacture impériale de Ching-tê-chên (景德鎮) et prennent en retour du thé de P'u-êrh (普洱), si estimé sur les marchés du centre comme drogue pharmaceutique. C'est par leur intermédiaire que les districts de Pi-chieh-hsien (畢節縣), de Wei-ning-chou (威寧州) et les villages de l'intérieur reçoivent leurs approvisionnements de sel de Lu-chou et expédient en échange des produits pharmaceutiques ainsi que du plomb, tiré des mines de galène argentifère que possèdent ces parages.

Au sortir de la ville, la grande route dallée suit, pendant quelques kilomètres, les berges de la rivière, transformée en un torrent, dont les eaux transparentes sautent de roche en roche en bouillonnant avant de s'engager dans le chenal de la plaine; puis, cette route s'élève par une suite de détours sur le flanc de montagnes escarpées. Il pleut depuis le matin; nos chevaux trébuchent sur le granit humide devenu presque impraticable, et la chaussée longe parfois des ravins profonds

qui forcent le convoi à ne s'avancer qu'avec d'extrêmes précautions; à mi-côte, nous sommes enveloppés par un brouillard épais chassé vers le sud avec une grande rapidité. Au milieu des vallées qu'on aperçoit se groupent des hameaux. Arrivés au sommet, nous ne tardons pas à descendre une pente très dure, rendue plus pénible encore par l'eau qui ruisselle sur son parcours. C'est un triste début de voyage. Vers deux heures, nous rejoignons nos piétons qui fléchissent sous le poids des caisses qu'ils ont entrepris de porter à dos; nous les dépassons en autorisant le chef à prendre du renfort à la première halte.

Il est près de six heures lorsque nous arrivons à Shun-ching (順 境), mais ce village étant envahi par un détachement de troupes revenant du Kuei-chou, nous sommes réduits à continuer notre marche, malgré la nuit close, et de pousser jusqu'à P'u-shih (普 市), où les muletiers nous ont précédés. Notre troupe est en complet désarroi; derrière nous, les *coolies* pataugent encore avec les bagages dans les sentiers de la montagne, en compagnie, hélas! de notre cuisinier. Ce village, de même que le précédent, est encombré de soldats et de voyageurs; néanmoins nous parvenons à nous installer dans une des huttes en paille qui sont les constructions ordinaires de cette région peu fréquentée. Rien de misérable comme ces taudis : l'hôte ne fournit que le riz, le combustible et un abri. Aussi quel dîner! du riz de couleur douteuse, quelques œufs et un poulet étique obtenu à grand'peine, composent notre maigre repas. Dans un coin d'une saleté repoussante, trois planches sont posées à plat sur des bancs et garnies d'une vieille natte : ce sont les lits; on peut s'y étendre, mais non goûter le repos, car, en dépit de la toile cirée qui a été mise pour préserver la literie du contact de

la natte, nous sommes constamment tenus sur le qui vive par toutes sortes d'insectes parasites qui grouillent dans ces lieux.

Vers minuit, l'arrivée du cuisinier et les plaintes des domestiques qui nous ont accompagnés, nous forcent à nous mettre sur pied; *boys* et *coolies* ont été pris de vomissements et geignent à qui mieux mieux. Après enquête, l'hôte nous apprend que, voulant sans doute se dédommager des fatigues de cette rude journée, nos compagnons ont trop copieusement assaisonné leur cuisine d'huile du pays, tung-yu[1] (桐 油) dont ils ignoraient les effets, et ils éprouvent quelque temps toutes les souffrances d'un empoisonnement.

8 janvier. — A l'aube, notre convoi s'ébranle; après la mésaventure d'hier, nous jugeons prudent de surveiller les préparatifs de départ afin de nous assurer que chacun a repris sa place dans les rangs. A la tête s'avancent nos petits chevaux du Kuei-chou, si vifs et si dociles, par détachements de quinze à vingt; chaque troupe est précédée d'un étalon plus vigoureux, la tête ornée de deux grosses queues de renard pendantes, le fronteau rehaussé d'une bande de calicot rouge en guise de cocarde et, à chaque oreille, d'une longue plume de faisan qui ondule à chaque pas; un grand collier de grelots de toutes dimensions fixé au bât et descendant jusque sur le poitrail complète sa parure. Cette espèce de chef de file, marchant d'un pas relevé, s'anime au tintement des grelots qu'il agite et règle ainsi l'allure du convoi. Sur les flancs de la colonne se tient le Lao-pan, promenant sans cesse autour de lui l'œil du maître et gourmandant ses conducteurs; chacun de ceux-ci a cinq chevaux ou mulets sous

[1] Huile extraite de l'arbre *Elæococca vernicifera,* qui abonde dans les bas-fonds

sa surveillance. Des pavillons triangulaires en cotonnade jaune, avec des inscriptions chinoises indiquant que tout ce qu'ils couvrent, est la propriété de S. E. le vice-roi du Yünnan, sont plantés au sommet des bâts de charge et ajoutent encore à l'effet pittoresque de l'ensemble de notre caravane. A l'arrière-garde, les *coolies* portent aujourd'hui gaillardement et deux à deux, à la façon ordinaire, les caisses sous lesquelles ils succombaient au départ de Yung-ning-hsien. Après le défilé qui dure bien un quart d'heure, nous nous engageons dans une vallée pour regagner bientôt les hauteurs.

Il tombe une pluie fine, une sorte de brouillard condensé. Durant toute l'étape, la route s'élève de plus en plus en traversant une série de collines qui s'étagent en gradins successifs dans la direction ouest-sud-ouest; la voie est difficile et glissante, les montées sont fréquentes et raides. Le pays environnant est aride et monotone, noyé dans le brouillard et presque désert; à peine rencontre-t-on, à de rares intervalles, quelques cabanes au centre des défrichements restreints où croissent péniblement le maïs, le sarrasin, la pomme de terre et, dans les bas-fonds, une espèce de riz rouge de qualité inférieure, mais d'un assez bon rendement.

Vers le milieu du jour, les Lao-pan choisissent pour lieu de halte les bords d'un cours d'eau où l'herbe est plus abondante et laissent les chevaux, débarrassés de leurs charges, paître en liberté pendant une heure. Tandis qu'un des muletiers prépare le riz, ses camarades inspectent les harnais et réparent les avaries qui s'y sont produites durant la marche. Ces muletiers sont, du reste, infatigables; qu'une de leurs bêtes boîte ou s'abatte, qu'un fer ou que quelques clous se détachent, aussitôt ils déchargent l'animal et réparent l'accident avec une dextérité singulière. Ils ont toujours par équipe

un cheval de rechange, monté d'ordinaire par le chef, mais toujours prêt à prendre une charge s'il survenait un accident.

Leur frugal repas terminé, un des hommes (on choisit d'habitude le meilleur marcheur) prend les devants de façon à avoir le temps de faire préparer les écuries à la station suivante et aussi pour obvier à l'inconvénient d'y trouver tout encombré, ce qui arrive bien souvent. Arrivés au terme de l'étape, le pansement de leurs bêtes les retient encore debout une partie de la nuit. Il est impossible de trouver des serviteurs plus vigoureux, plus dociles et mieux disciplinés.

Toutes les hautes vallées que nous traversons, renferment de nombreux gisements de houille, exploités à fleur de terre par les indigènes. Chaque famille ouvre une ou plusieurs galeries, dont la profondeur n'excède pas 70 mètres; parfois, si le charbon est de qualité supérieure et si l'extraction en est facile, plusieurs familles s'associent ensemble et continuent les travaux jusqu'à 150 à 200 mètres, mais sans jamais dépasser cette limite extrême. Le combustible que fournissent ces exploitations tout à fait primitives est consommé par les montagnards ou transporté par eux sur le marché de Yung-ning-hsien.

A cinq heures, nous arrivons au village de Wu-li-t'an (五 里 灘), abrité, comme P'u-shih au fond d'une vallée étroite et d'un aspect aussi pauvre. Nous trouvons là le muletier qui nous avait précédé.

9 janvier. — Nos muletiers annoncent une journée fort rude. Dès la première heure, nous avons à franchir, sous une pluie battante, une série d'escarpements rapides et presque impraticables à cause des dalles usées et glissantes qui continuent à former la chaussée. Après trois heures d'une

ascension presque continue, nous arrivons au pied de Hsüeh-shan-kuan (雪山關), point culminant du massif; la route en lacet ouverte dans les parois à pic s'engage sur les flancs de la montagne et est bordée de précipices au fond desquels grondent des torrents qui descendent du sommet. Nos hommes se serrent contre leurs chevaux et ne marchent plus qu'avec des précautions extrêmes. A mesure que nous avançons, un brouillard épais nous aveugle et nous n'entrevoyons que par échappées le danger que nous côtoyons; impossible de se tenir en selle. Il faudra encore deux heures de marche anxieuse et harassante avant de gagner la brèche qui donne accès sur le versant opposé. Enfin, après mille peines, nous arrivons près d'un temple taillé dans le roc et dédié au génie protecteur de la montagne; nos chefs s'approchent de l'autel et sacrifient chacun un jeune coq qu'ils ont apporté à cet effet de Wu-li-t'an, notre dernière étape. La cérémonie de l'offrande est sans doute purement symbolique, car, après avoir versé le sang des volatiles et en avoir arraché quelques plumes, nos prudents sacrificateurs emportent leurs victimes, dont ils souperont ce soir. Il est vrai qu'en guise de compensation, ils donnent quelques sapèques aux bonzes gardiens de ce saint lieu.

Devant nous, aussi loin que la vue peut s'étendre, apparaissent des montagnes aux formes plus régulières et moins abruptes. A nos pieds coule, au milieu des détours de la vallée, le Ch'ih-shui-ho (赤水河), rivière qui sert de frontière aux provinces du Kuei-chou et du Ssŭ-ch'uan. Sur une colline de la rive gauche nous distinguons les ruines d'un village fortifié. La descente est relativement facile, les rayons blafards du soleil remplacent le brouillard de l'autre versant; la température devient à chaque instant plus douce. A mi-côte

nous trouvons des camélias sauvages en pleine floraison et çà et là des églantiers bordent la route; plus bas des plantations d'*Elæococcas*, des céréales et même des orangers, donnent un air de gaîté au paysage, si monotone sur le versant que nous venons de quitter. Un bac est établi sur la petite rivière, à peine large de 30 mètres. Les chevaux, débarrassés de leurs fardeaux, passent d'abord, ensuite les marchandises, puis les voyageurs. Comme ces opérations de transbordement ne laissent pas d'être longues et entraîneraient des retards au début de l'étape, il est d'usage d'effectuer le passage dans la soirée, de telle sorte qu'on couche sur la rive droite en venant du Ssŭ-ch'uan et sur la rive gauche lorsqu'on arrive du Kuei-chou.

La vallée, assez fertile, nourrissait naguère une population nombreuse, active et laborieuse. Mais durant la guerre civile que le Kuei-chou (le nord-ouest en particulier) a eu à soutenir contre les Miao-tzŭ (苗 子), les habitants de ces cantons ont été dispersés, tués ou emmenés par leurs persécuteurs. Aussi les bras manquent-ils aujourd'hui pour reprendre les cultures depuis longtemps délaissées.

Le village de Ch'ih-shui (赤 水), où nous passons la nuit, n'est, à proprement parler, qu'un amas de décombres; on voit que l'invasion a exercé plus de ravages que sur la rive opposée; hommes et femmes sont à peine couverts de guenilles, et les enfants vont tout nus. Tous ces pauvres hères vivent du peu qu'ils récoltent et du passage des voyageurs. Accroupis tout le long du jour autour de foyers qu'ils entretiennent presque sans dépense, ils laissent les terres en friche, attendant sans doute le moment où ils seront assez nombreux pour repousser les maraudeurs. Leur dénuement est si profond que c'est avec la plus grande difficulté que nous pouvons nous

procurer un poulet qu'il faut payer 1000 sapèques (4 fr. 50 c.). Nos domestiques qui croyaient trouver du riz, se voient forcés de partager celui des muletiers.

11 janvier. — Ce matin, nous allons chevaucher sur le territoire du Kuei-chou qui, d'après les Chinois, est aussi le pays des brouillards; il fait à peine jour que nos apprêts sont terminés, et c'est avec un certain soulagement que nous quittons ces parages inhospitaliers. La route est relativement facile pendant la montée; les dalles ont disparu de la voie, ce qui rend la marche moins pénible. Comme chaque jour, un brouillard intense se transformant en pluie fine vers midi, règne sur les hauteurs. Nous arrivons sur un plateau dont la végétation est très active; à droite et à gauche, des bois de chênes, de sapins et d'autres essences d'arbres couvrent les collines basses; en bien des endroits la route est presque envahie par la végétation, mais, à la descente, nous retrouvons la chaussée pavée; elle serpente au milieu de hauteurs très ravinées. Dans le fond, la présence du fer se manifeste de différents côtés par l'épaisse couche de rouille que les petits cours d'eau et les sources déposent sur leur parcours. Toute la région est à peu près inculte et déserte; de loin en loin nous rencontrons sur la route une mauvaise hutte en paille, près de laquelle croissent quelques plantes potagères.

Nous faisons halte, à cinq heures et demie, à Wan-li-p'u (萬里舖).

12 et 13 janvier. — L'étape ne doit être que de 40 lis, aussi avons-nous résolu de gagner d'une seule traite Pi-chieh (畢節), la première sous-préfecture faisant partie du Kuei-chou et où il sera facile de nous ravitailler. Après avoir

dépassé Pa-tsê-p'ing (巴 澤 坪), il nous est donné pour la première fois de voir des Miao-tzŭ (苗 子) en costume national. Un homme et une femme passent à côté de nous et quittent peu après la grand'route pour s'enfoncer dans un sentier qui les conduit sans doute à leur village; ils marchent d'un pas rapide mais ferme, leur regard est vif et dur, leur taille petite, mais ils paraissent robustes. La femme, jeune encore, a des traits fort réguliers et une physionomie sympathique, elle porte un enfant attaché sur son dos par une ceinture de toile, de grandes boucles d'argent se balancent à ses oreilles. Les hommes et les femmes se coiffent à peu près de la même manière : ils ramènent tous leurs longs cheveux sur la nuque et les tortillent en forme de chignon; la plupart du temps les hommes se couvrent la tête de turbans à couleurs voyantes ou d'un petit chapeau pointu. L'accoutrement des femmes consiste en un court jupon en toile et en une petite casaque de même étoffe; celui des hommes, en une blouse en toile serrée à la ceinture et qui descend jusqu'aux genoux. Ils portent les uns et les autres des sandales de paille pour chaussures et ignorent l'usage des bas.

Le pays, jusque là stérile et désolé, prend un aspect plus riant et tout annonce l'approche d'une ville. La population, moins clair semée, paraît plus active, possède des rizières, des jardins potagers assez bien entretenus et se livre à l'élève des bestiaux et de la volaille; elle ajoute à ces ressources la vente d'articles de vannerie qu'elle fabrique pendant la morte saison, la préparation du charbon de bois et l'exploitation des gisements de houille. Sur les lieux d'extraction de la houille on fabrique avec les débris une sorte de coke obtenu au moyen des mêmes procédés que le charbon de bois, c'est-à-dire en disposant au fond d'une fosse des couches de

combustible dans lesquelles des ouvertures sont ménagées et que l'on recouvre de terre lorsque le remplissage est terminé.

Nous marchons entre de hautes montagnes aux flancs dénudés, puis après avoir gravi un mamelon où se dresse une pierre commémorative de la prise de Chü-kung-ching[1] (鞠弓青) par Ts'ên Yü-ying (岑毓英), gouverneur du Yün-nan en 1867, nous apercevons dans la brume les remparts de la cité baignés par une petite rivière qui arrose la vallée, contourne les collines et s'engouffre, à quelques lis plus loin, dans une anfractuosité de la montagne pour reparaître à quelques lieues de là au milieu d'une plaine fertile.

La ville de Pi-chieh est située entre des collines, au centre d'un paysage sévère et d'un aspect original. Sa population n'est pas importante, mais elle semble fort industrieuse. L'importation des tissus de coton et de laine en tous genres, du sel et de maint autre objet de consommation, en un mot, tout le commerce extérieur s'y trouve entre les mains de gens du Kiang-si, du Ssŭ-ch'uan et même de négociants de Canton, qui reçoivent leurs produits de cette dernière province. Les indigènes s'adonnent plus spécialement à la petite industrie et se contentent des profits de main d'œuvre.

Pi-chieh doit à un trafic singulier la réputation d'assez mauvais aloi qu'elle s'est faite parmi les provinces limitrophes. C'est là que s'arrêtent les mandarins ou les voyageurs en quête d'une seconde, voire d'une troisième épouse. Après le départ des bandes rebelles, le malheur des temps contraignit un certain nombre de paysans à se séparer de leurs filles à

[1] District situé au sud-est de la ville de Pi-chieh. Aux Miao-tzŭ qui l'habitent étaient venus se joindre des Man-tzŭ (蠻子), montagnards du Liang-shan (梁山), et, ensemble, ils avaient réussi à s'emparer de quelques fortes positions et menaçaient Pi-chieh.

eaux deniers comptants; puis, la misère continuant, l'usage 'établit dans les familles de se défaire ainsi des bouches nutiles, et peu à peu cette ville est devenue ce qu'on pourrait ppeler par euphémisme la grande agence matrimoniale du pays. Des maisons particulières reçoivent les jeunes filles auxquelles, la plupart du temps, leurs familles, quoique malheureuses, n'ont pas manqué de mettre les pieds à la torture dans l'espoir de leur procurer un parti avantageux. Tandis que les matrones les hébergent, les parents s'occupent de leur *placement* et traitent avec l'acquéreur, le tout moyennant une commission dont les termes sont fort modérés. Notre ami Ch'êng, qui nous transmet ces détails avec le plus grand sérieux, paraît assez enclin à profiter de la circonstance pour se pourvoir lui-même; mais au dernier moment reculerait-il devant la dépense ou bien songerait-il qu'un marché semblable ne se conclut pas sans mûre réflexion et qu'il y aurait danger à fixer son choix au pied levé? Toujours est-il que notre brave compagnon rentre seul le soir au logis sans faire d'allusion nouvelle à cette fantaisie.

Non loin de la ville, au milieu de collines bien cultivées sont établis des Miao-tzŭ, qui vivent de fruits, de sarrasin, de maïs et de pommes de terre; ils ne récoltent pas le riz en quantité suffisante pour en faire la base de leur alimentation et ils préfèrent le vendre pour la consommation des citadins. Actifs et vigoureux, ils entretiennent avec grand soin les forêts d'où ils retirent les bois de construction nécessaires au district; ils exploitent aussi avec beaucoup d'activité des gisements assez productifs de galène argentifère, mais le manque d'argent et la crainte d'être volés ne leur permet pas de donner à cette industrie plus d'extension.

Au sortir de la ville, une marche de quelques heures nous conduit au village de Kao-shan-p'u (高山舖), bâti sur une éminence au centre d'une exploitation de houille en pleine activité.

14 janvier. — Le mauvais temps semble nous accorder quelque répit; la route est passable, et nous cheminons sans trop de fatigue au milieu de collines de formes coniques élancées comme des aiguilles et boisées jusqu'à leur sommet. Çà et là, dans les bas-fonds, des terrains ont été défrichés par les Miao-tzŭ ou par les montagnards chinois, des masures sont élevées à proximité de la route et servent d'abri provisoire aux époques de mise en culture et de récolte; mais les villages sont toujours placés sur les hauteurs isolées et sont entourés d'un système de défense capable d'arrêter les maraudeurs et de protéger les troupeaux contre les nombreux léopards[1] (豹子) qui infestent les environs. Le gibier de toutes sortes abonde dans cette région, et quelques heures de chasse en suivant le convoi nous permettent de faire une provision de faisans, d'outardes et de chevreuils, à la plus grande joie générale, car ce soir notre personnel se promet de profiter de l'aubaine. Ces détails ont leur importance pour des gens privés de leurs provisions presque dès le début du voyage et réduits depuis cinq jours à la portion congrue.

15 janvier. — Ce matin, nous avons quitté Sa-na-ch'i (洒納谿) par un temps couvert et froid, mais, par exception, sans brouillard. Ce village, construit sur le côté droit de la route conduisant au Yün-nan, est assez insignifiant; une partie de ses maisons conservées en assez bon

[1] Pao-tzŭ.

état dénotent suffisamment que la rébellion y a fait moins de ravages que dans les passages stratégiques; les habitants en petit nombre, il est vrai, sont, comme le reste des montagnards, travailleurs, doux et hospitaliers; la moitié des maisons sont disposées pour recevoir les chevaux qui vont et viennent sans cesse par cette voie. Situé dans un endroit très pittoresque, ce village voit se développer, entre une suite de collines boisées, des vallons où l'on cultive le riz et d'autres céréales.

L'étape est fort courte et la route assez monotone, sauf les accidents de terrain inséparables d'un pays de montagnes. En descendant sur le versant occidental, nous passons devant de nombreuses ruines. Parmi les pierres des temples et des pans de murs noircis par l'incendie, quelques malheureux, chassés par les bandes, sont revenus prendre possession de leurs petits héritages et ont construit des cahutes en paille pour se garantir, tant bien que mal, contre les intempéries des saisons. A onze heures, nous arrivons, par une descente en zigzags, au bord d'une rivière encaissée entre des montagnes : c'est un affluent du Chin-sha-chiang (金 砂 江). Un pont de pierre à trois arches, mesurant à peu près 70 mètres de longueur, est le seul ouvrage d'art qu'on trouve sur ce parcours; plus nous avançons, plus les gisements métallurgiques se multiplient. L'oxyde de fer se présente dans bien des endroits, et, non loin de la route, une mine de galène argentifère, jadis très productive, est abandonnée faute de ressources.

Nous entrons à P'ing-shan-p'u (平 山 舖) à quatre heures.

16 janvier. — Il règne un froid intense sur les hauteurs; le plateau que nous suivons est fort ondulé et le brouillard

s'y cristallise en tombant. La nature a revêtu sa parure d'hiver : l'herbe, les buissons, les arbustes, toute la végétation est recouverte d'une mince couche de grésil, et aux branches des arbres sont suspendues de fines stalactites de trois à quatre pouces de long. Malgré les fourrures qui nous préservent du froid, il est impossible de rester à cheval ; la chaussée est glissante et difficile. Bientôt pourtant nous passons dans une zône moins rigoureuse et la dernière partie de l'étape s'opère le long d'un sinueux cours d'eau, et enfin nous débouchons par le travers d'une plaine, parsemée de villages, la plus vaste et la plus féconde de celles que nous ayons traversées depuis Yung-ning.

Quelques jours avant notre arrivée, ce petit pays avait été le théâtre d'un vol audacieux, commis en plein jour, par des bandes de maraudeurs, au préjudice de deux délégués du vice-roi du Yün-nan qui retournaient dans leur province accompagnant un convoi d'argent de 60,000 taëls (environ 450,000 francs). Ces derniers furent assassinés par les malfaiteurs qui emmenèrent ensuite, sous les yeux des villageois terrifiés, les chevaux chargés du précieux butin. Les recherches du mandarin du district n'avaient abouti, lors de notre passage, à aucun résultat favorable pour l'arrestation des coupables. Aussi comprend-on que les exploits des voleurs défraient les propos de nos hommes pendant la soirée que nous passons au hameau de Ch'i-chia-wan (漆家灣).

17 janvier. — Quoique la plaine où nous sommes soit encaissée entre des montagnes, on a été obligé, pour combattre le froid et l'humidité, d'entretenir de grands feux pendant la nuit. Le charbon est, du reste, partout à fleur de terre, et il suffit de quelques coups de pioche pour

renouveler la provision quotidienne. Dans ces régions de pluie et de brouillard une telle abondance de combustible est un véritable bienfait pour la population et les voyageurs, car, après une fatiguante journée de marche, on est bien aise de trouver un foyer pour sécher ses vêtements imprégnés d'eau.

Au sortir du hameau, qui se compose de quelques cabanes en paille, le chemin s'enfonce dans une gorge étroite; des géodes et des roches gigantesques, détachées de la masse par quelque convulsion souterraine, en encombrent l'accès à l'ouest. Au pied des montagnes, entre des falaises presque verticales qu'on dirait taillées de la main des hommes, coule paisiblement un ruisseau qui s'engouffre plus loin avec fracas dans une excavation, où il disparaît.

La montée est pénible à mi-côte, une pluie glaciale nous enveloppe et, malgré nos chaussures ferrées, il devient à chaque instant plus difficile d'avancer. A peu de distance du plateau, nous rencontrons les cadavres raidis de deux portefaix que la nuit a surpris au milieu de ces affreux parages. Le chêne nain et d'autres arbrisseaux couvrent les montagnes, le bois mort pourrit partout; cependant les indigènes préfèrent brûler du charbon qui est un peu sulfureux, mais ne fait pas de fumée et surtout n'exige pas d'entretien et ne coûte guère plus que la peine de le prendre.

Notre descente s'effectue par une rampe très rapide. Dans un fond rocailleux, un torrent sort du pied de la montagne, et à gauche, dans un renfoncement, se trouve le village de Ta-ch'iao[1] (大 橋), d'aspect tout à fait misérable; il est habité seulement par quelques familles et situé près d'une exploitation de galène argentifère, où l'or se rencontre égale-

[1] Ce hameau est aussi appelé Hsin-ch'iao (新 橋).

ment; quatre galeries ouvertes sur le côté droit sont abandonnées depuis le passage des bandes de maraudeurs, les ouvriers manquent, et ceux qui restent se bornent au lavage des terres. Quoique fait sur une petite échelle, ce procédé donne de bons résultats; le fourneau et le soufflet sont disposés à cent mètres de là, au bord du torrent qui leur sert de moteur. Le plomb qui provient de ce traitement est vendu en partie à l'état de litharge; l'autre partie, mise en saumons, est portée jusqu'à Yung-ning à dos de mulet ou par des *coolies*.

Après une halte d'une heure pour faire reposer les chevaux, nous nous dirigeons vers Hêng-shui-t'ang (横 水 塘), et nous y passons la nuit.

18 janvier. — Ce village, composé d'une seule rue dont les maisons bordent chaque côté de la route, est habité par soixante-dix à soixante-quinze familles. L'hôtellerie en est confortable si on la compare aux réduits infects où nous avons logé jusqu'ici; la vie y est plus active, la population plus industrieuse, symptômes qui en tous pays dénotent le voisinage d'une ville.

La portion de route qui nous sépare encore de Wei-ning (威 寧) est des plus mauvaises; les montées et les descentes sont fort pénibles; par-ci par-là, quelques villages aux toits couverts de chaume donnent de l'animation au paysage. Aujourd'hui, comme chaque jour précédent, nous croisons des convois, dont les muletiers échangent des compliments avec les nôtres et s'interrogent réciproquement sur les conditions de leur engagement.

Ici, la nature du sol change : les pics, indices de soulèvements volcaniques, font place à des massifs qui se relient

entre eux; le granit coloré et un peu de marbre se montrent sur les hauteurs.

Le ciel, couvert à notre départ, se dégage peu à peu et le soleil ne tarde pas à nous gratifier de son doux éclat; sur le plateau, de grandes mares où s'accumulent les eaux de pluie servent d'abreuvoirs aux chevaux et aux troupeaux qui passent dans les environs. Nous apercevons bientôt les eaux bleuâtres du lac de Wei-ning, sillonné de nombreuses barques aux voiles blanches; les abords de la ville sont signalés par des cultures qui s'avancent jusque dans les montagnes. Là où l'herbe est encore verte, des pâtres gardent des troupeaux de chèvres et de moutons; des enfants, montés sur des buffles, descendent, au pas lent et cadencé de leurs montures, les collines d'où l'on domine la ville. Nous y arrivons à trois heures.

19 janvier. — Wei-ning-chou (威寧州) est le point le plus élevé qu'on atteigne pendant les onze jours de marche qui la séparent de Yung-ning; c'est juste la moitié du trajet pour aller à Yün-nan-fu.

Bâtie sur une légère éminence, Wei-ning-chou domine plusieurs vallons cultivés autant que le permet la température de ces régions élevées. Ses remparts suivent les sinuosités de la colline et baignent à l'ouest dans les eaux du lac. L'intérieur offre un aspect paisible et monotone, et la population, composée, en dehors des Chinois natifs du pays, d'individus de toutes les provinces, semble vivre en bonne intelligence avec les Miao-tzŭ et quelques I-jên (夷人), qui peuplent les montagnes. Ses faubourgs, peu étendues, donnent asile à la population flottante, que son genre de travail oblige à être sur pied à toute heure de la nuit.

de la montagne de Mo-kou (沒溝); de ce côté, la rébellion musulmane n'ayant pas permis aux mandarins d'entretenir la voie, toute trace de chaussée dallée disparaît, et nos chevaux avancent d'un pas plus sûr et plus rapide. Après avoir atteint le plateau, nous contournons les contreforts du massif raviné du Liang-shan (梁山), dont les pics élevés se profilent à l'horizon du nord au sud-est. Le pays que nous traversons a l'aspect sévère et garde l'empreinte profonde des convulsions violentes qui l'ont assailli.

Partout se montrent des affleurements de grès très friable, rouge, vert ou violet, et le sol recèle de nombreux gisements métallurgiques où le cuivre domine. La route est large, mais accidentée et pénible jusqu'à la couchée.

21 janvier. — Tan-tan (倘倘), où nous passons la nuit, est bâti en amphithéâtre, sur le versant d'une colline, au confluent de deux ruisseaux, qui descendent des hautes montagnes dont ce district est entouré et qui trouvent vers l'est une issue commune. Ce village sans importance entretient cependant un mandarin[1] chargé de la surveillance des mines et de la justice civile. Une grande partie des habitants sont musulmans.

Sur presque toutes les ramifications que présente la chaîne du Liang-shan, il y a des hameaux peuplés de musulmans, auxquels se mêlent rarement les I-jên (夷人) ou naturels de ces montagnes. Malgré la présence de trois races distinctes, Chinois, Musulmans et I-jên, la rébellion musulmane n'a compté en cet endroit que de rares adhérents, et durant les dix-sept ans de guerre civile, la paix n'a cessé d'y régner.

[1] Fonctionnaire inférieur, du neuvième rang, second ordre (從九).

L'industrie minière du district est assez active; des galeries d'extraction fournissent des échantillons de minerai de cuivre de diverses qualités, tels que le minerai panaché gris et l'oxyde de cuivre; ce dernier surtout est en grande abondance, mais d'un rendement bien inférieur au premier. Deux autres gisements de minerai sulfuré, autrefois exploités, sont aujourd'hui à peu près abandonnés.

22 janvier. — Au sortir de Tan-tan, on suit, dans la direction du nord-ouest, le cours d'un ruisseau jusqu'à sa source avant d'escalader des hauteurs. Sur le plateau qui domine la vallée de Hsüan-wei-chou (宣威州), les montagnes sont moins abruptes; des hameaux bâtis en pisé et à couvertures de chaume, sont à moitié enfouis parmi les noyers et les noisetiers qui les entourent; de vastes champs de maïs et de pommes de terre couvrent le versant des collines, et dans les déclivités de terrain jaillissent des sources, que le paysan utilise pour ses rizières.

La nature du sol change sensiblement; on retrouve la zone houillère parmi les cultures en plein rapport; cette houille, bien différente de celle que produit le Kuei-chou, est très grasse, mais peu employée par les indigènes à cause de la fumée excessive qui s'en dégage. Un certain minerai que les indigènes nomment *huang-hua*[1] (黃花), est expédié à dos de mulet jusqu'au Ssŭ-ch'uan et par eau jusqu'à Ching-te-chên (景德鎮), dans la province du Chiang-hsi (江西); là, il est acheté par la manufacture impériale pour fabriquer les couleurs qui servent à peindre la porcelaine.

[1] Ce minerai n'est autre que du sel de plomb à l'état naturel; on s'en sert dans la peinture sur porcelaine. Cette branche de commerce est entre les mains des Chinois de la province du Chiang-hsi.

Plus on avance, plus la culture devient active: bi nous rencontrons des chariots attelés de bœufs ou de bu et, malgré leur imperfection, nos yeux se portent avec p sur ces véhicules primitifs, les premiers que nous v depuis que nous avons quitté les ports ouverts au comr européen. Les roues de ces chariots sont pleines, r ensemble par un essieu en bois et tout simplement for d'un assemblage de planches coupées en disque et de 80 mètres de diamètre; avec le temps elles affectent les f les plus bizarres.

Depuis qu'ils foulent le sol du Yün-nan, ceux d muletiers qui en sont originaires, et que les parages et pluvieux du Kuei-chou empêchaient de se livrer à goût musical, reprennent leurs mandolines et ne cessen faire résonner les cordes à la cadence des grelots de chevaux. Sans doute les habitants du Yün-nan ont, c les Espagnols, une affection particulière pour ce gen divertissement, car la plupart des muletiers ou charr que nous rencontrons, portent en bandoulière cet i ment, qu'ils rejettent sur le dos à la moindre néc Passe-temps aussi inoffensif qu'agréable, et surtout coûteux, vu que, pour la modique somme de cinq cents sapèques[1], ils peuvent ainsi charmer les ennuis route.

Admirablement assise au fond d'une grande plaine, à trémité de laquelle coule une rivière qui descend des I shan et se dirige vers le sud-est, la ville de Hsüan-wei (宣威州) a réuni ses faubourgs dans son enceint une ligne de remparts, construits par les habitants eux-n

[1] Environ 2 fr. 50 c., le taël ne valant ici que 1,600 grosses sapèqu change est, d'ailleurs, très variable dans ces différents districts.

alors que l'invasion mahométane les menaçait; quoique éloignée du foyer d'opérations des rebelles, elle a subi des pertes cruelles. La population, douce, fière et hospitalière, a malheureusement, quand les environs ont été dévastés, été mise en fuite ou dispersée par la tourmente; mais les vides causés par la guerre ne tarderont pas à être remplis par le Ssŭ-ch'uan, qui a dirigé de ce côté un assez fort courant d'émigration.

23 janvier. — Route facile, large et sans dalles; point de hautes montagnes. En quittant la plaine pour entrer dans un district accidenté, nous cessons de voir des chariots, que nous retrouverons à Yen-fang[1] (炎方), d'après le dire de nos conducteurs. Le temps est clair, et les rayons du soleil seraient chauds si une brise du nord-est ne rafraîchissait l'atmosphère.

Sur tout ce parcours il n'y a que des ruines : des pans de murs, des ponts à moitié détruits indiquent la place d'un village; des arcs de triomphe élevés à la Piété filiale gisent renversés au milieu de débris de toutes sortes; les auges en pierre, ménagées sur la route par les soins du gouvernement pour abreuver les chevaux de passage, ont seules été respectées.

Du haut des collines qui dominent Yen-fang, on embrasse d'un coup d'œil le tranquille paysage au milieu duquel cette cité est construite; une petite rivière, qui va de l'ouest au

[1] Dans cette ville réside un mandarin militaire du grade de Hsün-kuan (汛官), chargé de la police de cette localité. Nous l'appelons *ville*, parce qu'elle a des remparts comme toutes les villes chinoises; mais elle n'est pas considérée comme telle par les Chinois. D'après ce que nous disent les notables, elle fut construite pour servir de forteresse au moment de la conquête; elle n'a aucune importance administrative.

Chan-i-chou, qui occupe une éminence au nord-ouest de cette plaine, forme un rectangle régulier. De loin, des temples aux toits verts parmi des massifs de verdure, la fumée des habitations semblent annoncer une vie active et une population considérable. En approchant, la désillusion commence; les bastions, couronnés de pavillons, qui servent de corps de garde, ont encore des créneaux en briques séchées au soleil; les fenêtres ont aussi conservé leurs meurtrières; deux portes, celles de l'est et l'ouest, sont seules ouvertes à la circulation comme si les rebelles venaient de lever le siège. Quoique peu importante sous le rapport commercial, cette ville et le district qui en dépend sont administrés par un mandarin civil du grade de Chih-chou (知 州).

Toutes les affaires de ce département se font à Ch'ê-ch'ing-fu (曲 靖 府), qui est à 30 lis (14 kilomètres) plus au sud, dans un pays très productif. Cette ville, adossée au flanc d'une montagne, est le principal marché de cette partie de la province. Occupée par le chef rebelle Ma Lin-shêng [1] (馬 林 升), elle fut rendue à l'administration provinciale en 1865 par Ma Ju-lung et le Fu-t'aï, et depuis cette époque les musulmans, les Chinois et les Lolo ou I-jên, qui l'habitent, y vivent en bonne intelligence.

Dans un rayon de 45 lis au sud et à l'ouest de cette ville, on trouve quelques gisements de blende, de fer et de galène argentifère; ces trois exploitations ont été abandonnées au début de la rébellion; celle de blende a seule été reprise depuis que cette partie de la province jouit d'une tranquillité relative.

26 janvier. — En quittant Chan-i-chou, la route monte sur des collines boisées; çà et là le riz, encore sur pied,

[1] Voir les notes rétrospectives sur la rébellion musulmane, chap. V.

pourrit dans les rizières humides : les cultivateurs ont fui devant la peste qui, depuis quelques années, a fait dans cette contrée des ravages épouvantables. Cette maladie, qui n'est, croyons-nous, qu'une peste sous forme de boutons d'Alep, éclate le plus souvent vers le mois de mai et continue de sévir jusqu'au mois de novembre, mais en changeant de lieu. Ce qui ferait croire que cette épidémie est due à des exhalaisons du sol, c'est que les rats sont les premiers victimes du fléau; dès qu'ils sont malades, ils sortent de leurs trous, se réfugient dans les habitations, font quelques tours sur eux-mêmes et meurent. Les buffles, les bœufs, les moutons, les chèvres sont atteints ensuite, mais, sur ces dernières, le mal a moins de prise. Aussitôt que ces symptômes avant-coureurs se déclarent, la population ne tarde pas à en être attaquée. Afin de purifier les maisons, on allume du feu dans toutes les chambres et, dans certaines villes, on cesse de manger du porc.

Cette maladie s'annonce par une fièvre violente, et au bout de quelques heures, une tumeur d'un rouge foncé commence à se former sous les bras, à l'aine ou au cou; la fièvre augmente et la tumeur se développe d'habitude jusqu'au second jour, après quoi elle est stationnaire. A partir de ce moment, le malade est en grand danger, car, si cette tumeur, jusque là très dure, devient molle, et si la fièvre ne diminue pas, le malade est considéré comme perdu; dans le cas contraire, il y a espoir de le sauver, mais ces exemples sont très rares. Quelques docteurs chinois ont essayé d'exciser ces tumeurs, mais peu de malades ont survécu à cette opération. Le remède le plus énergique qu'ils emploient dans ces circonstances est le musc qu'ils prescrivent à fortes doses comme dernière ressource. Signalons un fait étrange : il

arrive souvent que le fléau, après avoir ravagé la plaine, envahit les montagnes, où il fait de nombreuses victimes. Les hauteurs voisines des villes sont aussi éprouvées[1].

Cette partie de la province est très fréquentée : à chaque instant, nous croisons des convois chargés de différentes marchandises et des bandes de *coolies* qui transportent des porcelaines venant de Ching-te-chên. Dans les vallées, des touffes d'arbres, des ronces et des lianes se développent au milieu des décombres, les herbes foisonnent dans les champs naguère cultivés; seul, le chemin que suivent les voyageurs n'est pas envahi par cette végétation parasite; les sources qui jadis arrosaient les rizières ont changé de lit et ravinent le sol à leur gré.

Après quelques heures de marche dans ces parages où, depuis les premiers symptômes de la guerre civile, aucun être humain n'est venu fixer sa résidence, on ne tarde pas à arriver sur un plateau, à l'extrémité duquel se dessinent les remparts de la ville de Ma-lung-chou (馬龍州).

27 *janvier*. — Les fortifications de Ma-lung-chou s'étendent, à l'ouest, le long de la montagne à laquelle elle est adossée, et au nord, au sud et à l'est une série de mamelons assez élevés entourent le plateau qu'elle occupe. La ville, vue de l'extérieur, semble avoir été épargnée par la terrible invasion qui, pendant plusieurs années, a décimé la province; ainsi les pavillons qui surmontent les bastions ont conservé, comme au moment où le pays jouissait d'une grande tranquillité, leurs clochettes qui se balancent au gré du vent; les remparts, noircis par l'âge, ne portent pas la moindre trace

[1] La carte qui accompagne cet ouvrage montre la marche de l'épidémie pendant les années 1871 à 1873.

d'avaries causées par l'investissement. Il n'en est pas de même à l'intérieur : édifices et maisons, presque tout y a été rasé ; le Ya-mên du mandarin, du rang de *Chih-chou,* n'a pas résisté à la tourmente. Les artisans et les marchands, qui vivent en grande partie du passage des voyageurs, ont ouvert quelques pauvres boutiques dans les deux rues qui forment les faubourgs du sud et du nord. La production de ce district, quoique très limitée, entretient un certain courant d'affaires avec la banlieue, et les foires qu'on y tient certains jours de la semaine sont fort animées. Tous les produits étrangers, tels que coton en pièces ou filé, les draps et autres lainages, viennent de Ch'ü-ch'ing-fu ; les autres produits et le sel arrivent de la capitale.

La population, bien clair-semée, a les mœurs rustiques qui caractérisent les montagnards ; on y trouve quelques I-jên noirs descendus du nord, et même des Miao-tzŭ, mais ceux-ci en petit nombre.

28 janvier. — Presque au sortir de cette malheureuse cité, on traverse une petite rivière, dont le cours encaissé se dirige du nord au sud ; des plantations d'arbres fruitiers sont échelonnées sur les collines. Quatre-vingts lis nous séparent de I-lung (易 龍), village où nous serons ce soir. Dans toutes les localités inhabitées, la végétation, favorisée par une température douce, a tout envahi ; les réserves forestières d'où l'on retirait les bois de construction sont presque perdues et envahies par les buissons et une foule d'autres arbustes. Les cultivateurs qui viennent reprendre leurs travaux aiment mieux s'installer dans les plaines aux lieu et place des propriétaires disparus que de défricher les vallées, où la terre est plus ingrate.

Le village de I-lung, bâti sur des collines d'aspect très fertile, a été totalement anéanti par les rebelles; une seule maison, appartenant à un musulman, a échappé à la destruction parce qu'elle servait de quartier au mandarin qui commandait les troupes; c'est là aujourd'hui que s'arrêtent les voyageurs. Les habitants, en partie venus des montagnes, se relèvent difficilement des pertes qu'ils ont eu à supporter.

29 janvier. — La route descend en pente douce pour s'engager dans une suite de vallées, où le travail semble renaître; des cabanes de fraîche date, adossées à de vieilles bâtisses en ruines, montrent de loin leurs toitures en paille. Nous faisons halte, au milieu de la journée, entre des mamelons couverts de verdure; sur les hauteurs, on aperçoit la rivière de Yang-lin (楊 林), dont les eaux limpides coulent vers le nord-nord-est.

Dans la banlieue de la capitale, les villages ont été reconstruits et les vallées sont en pleine culture. Sur le bord de la rivière qu'on suit avant de traverser la plaine, des roues hydrauliques et des moulins à écraser les graines oléagineuses sont les seuls vestiges d'anciennes industries que l'insurrection a ruinées; bien que les Chinois ne soient pas d'humeur à négliger ce qui peut avoir une utilité quelconque, ils semblent respecter ces ruines depuis longtemps abandonnées.

On suit quelque temps la rive du lac, dont la surface disparaît en partie sous les roseaux et les plantes aquatiques; puis on entre dans une vallée, d'où l'on peut voir la ville.

?0 janvier. — Située sur le versant sud d'une petite émi-
ce, Yang-lin a peu d'importance commerciale; c'est le
t de jonction de la voie de Hsü-chou (叙 州) par Chao-
g-fu (昭 通 府). Occupée par les Impériaux presque
début de la guerre civile, les rebelles[1] voulurent s'en
arer, mais, forcés de lever le siège pour porter leurs
es sur d'autres points, ils brûlèrent toute la partie occi-
tale qu'ils occupaient. Dans celle du sud s'étend une
ne parfaitement cultivée. La population est assez com-
te et s'occupe peu d'industrie; on y fabrique cependant
espèce de colle-forte très renommée dans la province et
Kuei-chou.

Tous retrouvons ici les mêmes charrettes lourdes et gros-
es que nous avons vues à Chan-i-chou : elles sillonnent
lateau dans tous les sens, et, malgré les montées un peu
es, elles contribuaient, avant que l'insurrection eût en-
magé la voie, aux approvisionnements de la capitale.

1 janvier. — Patrons et muletiers nous comblent de
tesses; comme le voyage touche à sa fin, ils ne manquent
une occasion de se montrer obséquieux, afin qu'on n'ou-
pas la gratification sur laquelle ils comptent.

u sortir de la ville, nous traversons un plateau peu
é et cultivé avec soin au bout duquel la route monte
un plan incliné. C'est sur tous ces coteaux, où croissent
forêts de sapins, que les entrepreneurs de la capitale
nent chercher une partie des bois de construction dont
ont besoin. Sur une hauteur, quelques ruines envahies
les ronces marquent l'emplacement du village de Ts'ang-
(滄 埠); à droite et à gauche, des charpentiers et des

[1] Voir les notes rétrospectives sur la rébellion musulmane, chap. V.

maçons travaillent à de nouvelles bâtisses: deux temples d'assez grandes dimensions, à en juger par ce qu'il en reste, n'ont plus de toit pour abriter leurs idoles, la plupart mutilées.

Plus nous avançons, plus le trafic devient important : des convois de toutes sortes de marchandises suivent la grand'-route jusqu'à Yang-lin et de là se répartissent dans différentes directions.

A moitié chemin de Pan-ch'iao (板 橋), nous prenons les devants pour arriver aujourd'hui même à Yün-nan-fu et procéder aux préparatifs du déchargement: nos hommes passeront la nuit dans le premier village, ce qui leur permettra d'entrer demain de bonne heure en ville.

Situé à 30 lis de la capitale, Ta-pan-ch'iao (大 板 橋) a été dévasté à diverses reprises par les différents corps d'armée qui opéraient dans ses environs lors de l'insurrection; maintenant, ce village ne possède plus qu'une longue rue où sont disposées de nombreuses écuries ou *ma-tien* (馬 店) destinées à recevoir les bêtes de somme qui fréquentent cette voie et celle d'I-liang-hsien (宜 良 縣); la population est éminemment commerçante et une grande partie des cultures sont entretenues par les I-jên, très nombreux dans les montagnes voisines.

Au sortir du village, on retrouve la voie pavée; elle longe les collines et se dirige vers l'ouest. Des maisons de campagne en ruines au milieu de jardins et de bouquets d'arbres sont les seuls débris d'une aisance disparue. On remarque de nombreux temples, aux murs restaurés depuis peu et ornés de peintures grotesques; c'est là que les passants dévôts vont déposer leurs offrandes et remercier le ciel de les avoir protégés durant leur voyage.

Du haut des mamelons qui bordent, à l'est, la plaine de K'un-ming-hsien[1] (昆明縣), se déroule un paysage grandiose : au loin, le lac de K'un-yang-chou[2] (昆陽州), que les indigènes nomment K'un-yang-hai[3] (昆陽海), étend au loin ses eaux bleuâtres, que sillonnent une foule de grandes barques aux voiles en nattes. Ce lac est bordé à l'ouest par une chaîne de hautes montagnes, dont les cimes aiguës s'arrondissent et s'abaissent progressivement vers le sud; de ce côté, une immense plaine s'étend entre nous et le lac depuis les montagnes qu'on aperçoit à peine au nord, derrière la ville, jusqu'à Ch'êng-kung-hsien (呈貢縣) et Chin-ning-chou (晉寧州), sur un parcours d'environ 90 lis.

Pendant la descente, des tourbillons de poussière soulevés ar le vent nous aveuglent et contrarient notre marche.

La culture des champs qu'il faut traverser pour arriver à ville est en pleine activité; dans presque tous les villages, travaille avec ardeur à faire disparaître les traces de ccupation; les paysans, dispersés dans la campagne, la rrue en main, défrichent les rizières depuis longtemps andonnées et pressent par des cris bizarres la marche de urs buffles indociles. Quoique la chaussée soit large, les nvois se heurtent et s'accrochent à chaque instant et quelque-is même interceptent la voie. Les muletiers du sud se nt remarquer par leur costume aux couleurs éclatantes et les harnachements singuliers de leurs chevaux. Ces muletiers, dont le teint hâlé contraste avec le turban blanc qu'ils portent enroulé plusieurs fois autour de la tête, causent à

[1] District administré par le Chih-hsien (知縣) ou sous-préfet de Yün-nan-fu.

[2] Ville située à l'autre extrémité du lac, à 120 lis au sud de la capitale.

[3] C'est-à-dire *mer* de K'un-yang. Presque tous les habitants l'appellent ainsi, cependant, son véritable nom est Tien-ch'ih-hai (滇池海).

l'Européen une impression d'étonnement : vêtus d'une veste courte, ornée d'une quantité de gros boutons d'argent, ils ont une physionomie parfois sévère et un air mâle et même un peu sauvage. Chaussés de sandales de paille et les jambes fortement serrées par des bandes de coton, ils marchent une grande partie de la journée sans éprouver de fatigue.

Bien que déjà habitués à toutes les péripéties que ne manque pas de créer un voyage de ce genre, ce ne fut pas sans un vif contentement, mêlé d'une certaine émotion, que nous aperçûmes pour la première fois la silhouette des remparts de Yün-nan-fu ; ainsi que le marin à l'issue d'une longue traversée, nous allions bientôt pouvoir jeter l'ancre et goûter quelques moments de repos.

1er février. — Au bout de trois mois et sept jours de marche, par une belle journée de février (cinquième jour, onzième lune, dixième année de T'ung-chih), nous atteignîmes la capitale. M. Dupuis, parti deux jours après nous de Yung-ning-hsien, où il était resté pour régler quelques affaires, n'arriva que deux jours plus tard.

Notre entrée dans cette grande cité, peu connue des Européens, ne fut pas plus remarquée qu'elle ne l'aurait été dans un port du littoral où les indigènes sont accoutumés à voir des étrangers ; il est vrai que le costume chinois que nous avions adopté dès notre arrivée dans le Ssŭ-ch'uan, et la facilité avec laquelle nous nous exprimions dans la langue du pays contribuèrent beaucoup à tenir les curieux à distance. En outre, comme par la position géographique de la province les habitants sont en rapports suivis avec des peuples du dehors, tels que les Tonkinois (東 京 人), Thibétains (西 藏 人) et Birmans (緬 甸 人), dont le teint, les mœurs

habillement diffèrent totalement des leurs, ils sont un peu iliarisés avec ces changements. Cependant, malgré cette itude, ils ne sont pas exempts de ce penchant à la curiosité caractérise la race chinoise, et un Européen costumé d'une n originale, la tête couverte d'un chapeau à haute forme a canne à la main, ne manquerait pas d'entraîner à sa e des milliers d'individus, et cela dans les endroits même grâce à notre déguisement, nous passons inaperçus.

a cité offrait en ce moment un coup d'œil étrange, le ne ordinaire de la population ayant fait place à une xcitation causée par les évènements qui se passaient sur différents points de la province occupés par les troupes. s les rues circulaient des soldats de tous les corps : sur uniforme bizarre ils portent presque tous une cuirasse; paire de sabres est attachée à leur ceinture; des bandes coton de couleur leur font des espèces de jambières; ils chaussés de sandales en paille; leurs traits bronzés et ou moins accentués, qui contrastent avec les couleurs antes de leur accoutrement, contribuent à leur donner apparence martiale. Tous ces défenseurs du gouverne-t, armés en grande partie de lances ou de tridents, mbrent les maisons de thé et les fumoirs d'opium, en ndant que leurs chefs soient disposés à mettre leur bra-re à l'épreuve. Des mandarins militaires, porteurs de êches expédiées des différents camps, se rendent en hâte ya-mêns; des métis de Chinois et d'I-jên aux vête-nts bariolés se frayent avec peine un chemin dans la le, que les convois de marchandises ou de munitions de erre rompent à chaque instant.

Ce n'est pas sans anxiété que cette population, qui, depuis s années, avait pour ainsi dire ses moyens d'action limités,

[illegible] à [illegible] mais aussi qu'elle n'était [illegible] elle avait à [illegible] alternatives en bien ou en mal [illegible] car le temps n'était pas [illegible] quoique [illegible] la distance qui la [illegible] était à peine d'une journée et demie. [illegible] un jour ou l'autre. [illegible] pas à rassembler ses armées [illegible] continuer la campagne. Dans toute autre circonstance, on aurait [illegible] cette hypothèse comme impossible [illegible] malgré l'activité [illegible] par le Fu-taï et ses [illegible] devant Chêng-chiang ([illegible]江). Ils n'arrivaient à aucun résultat, ce dont les pessimistes se plaignaient tout haut [illegible] mécontentement. La prolongation du siège était, il est vrai, de nature à inspirer des doutes sur [illegible] de cette opération.

Le gouvernement, pour assurer la tranquillité, essayait [illegible] à l'aide de fausses nouvelles, de faire espérer un dénouement prochain ; malheureusement, le théâtre de la guerre était si rapproché de la capitale que les moindres évènements y étaient colportés et grossis outre mesure, selon la coutume chinoise. Malgré cet état d'incertitude, le commerce, longtemps interrompu, reprenait un peu d'activité en renouant les anciennes communications avec les districts qu'abandonnaient les rebelles. Dans les faubourgs qui formaient, avant la guerre, plus des deux tiers de la ville marchande, les propriétaires présents travaillaient à relever les ruines de leurs établissements.

Au sud est de la plaine, quelques villages presque entièrement rebâtis laissaient voir leurs maisons blanches décorées

des peintures les plus bizarres; à droite et à gauche, parmi des constructions neuves, des charpentes en haut desquelles flottaient des banderoles de papier rouge[1] indiquaient que la bénédiction avait été faite avant que la carcasse fût livrée aux maçons.

Les autorités provinciales, tout occupées de pourvoir aux exigences de l'administration militaire, n'avaient encore tenté aucun effort pour faire disparaître les traces de l'occupation.

Du côté de l'est, la plaine, depuis la porte du sud jusqu'au lac, présentait un aspect de désolation, et le sol, bouleversé comme par des convulsions intestines, était troué de mille crevasses. Les routes, naguère larges aux abords de la ville, n'avaient même pas été déblayées; aux endroits d'un accès difficile, on s'était contenté de pratiquer des ouvertures dans les fortifications provisoires et l'on avait comblé quelques tranchées pour donner passage aux chevaux. Sur la route de Chêng-chiang, qui, depuis le commencement de l'expédition, était très fréquentée, rien n'avait été fait, et les paysans la réparaient à leurs frais afin d'y passer avec leurs lourdes charrettes[2].

[1] Les Chinois ne mettent jamais en place la pièce de bois appelée *liang* (樑), qui forme le comble de leurs maisons, sans procéder à une cérémonie religieuse suivie d'un repas offert au maître charpentier; ils choisissent à cet effet un jour heureux de leur calendrier.

[2] Ces véhicules sont construits sur le même modèle que ceux que nous avons vus pour la première fois à Hsüan-wei-chou.



DE YÜN-NAN-FU A CHÊNG-CHIANG.

Le Fu-t'aï (gouverneur), que nous espérions rencontrer dans la capitale, était, ainsi qu'on l'a vu plus haut, devant les murs de Chêng-chiang; comme il était indispensable que nous le vissions le plus tôt possible, il fut décidé, après quelques jours de repos, pendant lesquels M. Dupuis arrangea certaines affaires, que nous irions le trouver au milieu de son camp.

14 février. — A une heure de l'après-midi, laissant derrière nous le gros de nos bagages et n'emportant que ce qui était nécessaire, nous nous mettons en route. Du côté de la porte du sud, par laquelle nous sortons, il reste à peine des traces du luxe d'autrefois; les maisons occupées par les chefs insurgés ont seules échappé à la destruction. Nous suivons, dans la direction du sud-est, une chaussée pavée, encore obstruée de décombres. Bientôt nous traversons un pont couvert que les rebelles avaient fortifié pour arrêter la marche des troupes impériales; à droite et à gauche s'ouvrent de larges fosses, garnies de pieux en bambou, et deux tourelles, flanquées aux issues du pont, montrent leurs créneaux écornés par les projectiles. Parmi ces ruines, tristes vestiges de la

guerre civile, le sol reste en friche : pas la moi
parasite n'a encore poussé dans ces sillons évent
mine.

Depuis que Yün-nan-fu a été délivrée de l'
fer qui menaçait de l'anéantir, tout ce qui regar
vernement est resté dans le même état que le j
rebelles ont abandonné leurs positions. Au-delà des
s'élèvent de distance en distance une foule de
tourés de fossés; d'après l'état des murailles et
de débris, on devine que des combats acharnés
livrer.

La vaste plaine de Ch'êng-kung (呈貢), qui
à nos yeux, nous offre un paysage plus riant. L
tation est très active : aussi loin que la vue peut
la plaine est couverte de fèves presque mûres.
énormes pertes qu'ils ont subies, les paysans,
laisser abattre, ont compris que la culture de
féconde pouvait, en peu de temps, les aider à
de la misère dans laquelle la guerre les avait pl
pourtant ici encore il y a des ruines : l'emplace
ciens villages se reconnaît à quelques pans de
milieu des ronces; ceux qui bordaient la route
souffert que les autres.

Après 30 lis de marche à travers un pays
coupé de canaux et borné à l'est par le lac, à
des montagnes qui s'échelonnent à l'horizon, no
au village de Hsiao-pan-ch'iao (小板橋): comme
ce village a vu s'éloigner la tourmente, car de
maisons en briques ont fait place aux huttes de p
jour de marché; les paysans des environs, q
vendre leurs denrées et faire leurs achats, s'e



est si heureux de rencontrer un compatriote qu'il nous offre une hospitalité aussi cordiale que son *ya-mên* délabré le lui permet. Tout, chez lui, dénotait une gêne extrême; un mandarin civil de ce grade s'accommoderait malaisément dans une autre province d'un ameublement aussi mesquin; mais au Yün-nan, et surtout à la suite du fléau qui venait de s'appesantir sur eux, les fonctionnaires, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, souffraient de la plus profonde misère. Beaucoup d'entre eux ne supportaient leur malheureux sort que dans l'espoir d'un avancement rapide ou d'un poste avantageux ailleurs.

Il était dix heures quand nous pûmes enfin satisfaire notre appétit. La table du mandarin nous eût semblé, en d'autres circonstances, peu confortable; mais ventre affamé n'est pas difficile, et, d'ailleurs, s'il y avait à redire à la qualité des mets, ils étaient du moins copieux. Après dîner, nous prîmes congé de notre hôte, et les domestiques nous conduisirent dans un grenier, où des grabats avaient été préparés à notre intention. Il ne fallait pas s'attendre à autre chose dans ces parages où les rebelles avaient fait un long séjour; cela valait mieux, après tout, que de camper à la belle étoile.

15 février. — Ce matin, à peine le soleil levant a-t-il doré les cimes des montagnes qui bordent le lac que nous sommes en selle. La porte du sud, vers laquelle nous nous dirigeons, est fermée; nous éveillons le portier qui, tout en cherchant ses clefs, ne peut s'empêcher de grommeler contre les âmes peu charitables qui viennent troubler son sommeil à une heure si matinale.

Les faubourgs du sud sont dans le même état de dévastation que ceux de l'est. Nous longeons quelques rizières

avant de déboucher dans une vallée plantée d'arbres fruitiers[1]. De chaque côté, la route est bordée de cercueils, contenant les cadavres des soldats impériaux tués sous les murs de la ville et qu'au fur et à mesure de l'exhumation, l'on restitue à leurs familles; l'odeur nauséabonde qui s'exhale de cette pourriture est si forte que nous sommes obligés de prendre un chemin de traverse. Les hommes qui procèdent à cette opération y semblent fort peu sensibles, car ils causent tranquillement sans avoir l'air d'éprouver la moindre gêne. Selon le rapport des gens du pays, quarante à cinquante cadavres suivent chaque jour la même voie, sans compter ceux qui ont été enterrés sur les lieux.

A 10 lis de la ville, sur le versant d'une petite colline, nous apercevons les restes du village de Ta-mi-lo (大彌羅); quelques maisons encore debout sont occupées par les *Liang-taï* du Fu-t'aï. C'est là que les troupes de Chêng-chiang viennent renouveler leurs vivres; tous les jours, un détachement de chaque bataillon, muni d'une planchette sur laquelle est collé le permis délivré par le chef de corps et visé par l'intendant général, reçoit, sur sa présentation, le nombre de rations nécessaires.

Ce village passé, nous poursuivons notre route à travers les montagnes et ne tardons pas à arriver sur le plateau qui forme le point de partage des bassins de Chêng-chiang et de Ch'êng-kung. Au sud, un immense ravin sert de lit à un ruisseau qui, un peu plus bas, se grossit des eaux des collines voisines, fort abondantes pendant la saison des pluies;

[1] Ce district produit une grande quantité de fruits, tels que poires, pommes, prunes, pêches, qui se débitent fort bien sur les marchés de Yün-nan-fu, I-liang-hsien, K'un-yang, Hsin-hsing; les poires représentent au moins la moitié de la production totale.

celles du versant nord descendent dans la vallée, serpentent dans la plaine de Ch'êng-kung et se jettent dans le lac de K'un-yang, tandis que celles du sud vont tomber directement dans le lac de Chêng-chiang.

La nature de ce sol montagneux paraît peu propre à la culture : le grès coloré et des roches granitiques le composent en grande partie : par ci par là, dans les bas-fonds, croissent des chênes et des sapins ; plus loin, au sud-est, sur la croupe des collines, les I-jên ont profité de l'abondance des eaux pour établir des rizières dans les vallons. Sur les hauteurs où l'eau manque, ils cultivent le sarrasin, le maïs et les pommes de terre. L'écobuage, qui se pratique sur tous ces terrains élevés, est indispensable pour assurer les récoltes.

Avant de descendre par un sentier très escarpé, quoique en lacet, nous jetons un regard sur Chêng-chiang, dont le panorama se profile à l'horizon ; de temps en temps, de légers tourbillons de fumée blanche s'élèvent dans l'atmosphère, et, bien que le vent soit contraire, nous entendons le bruit sourd des canons qui bombardent la ville.

Au pied de la vallée formant l'entrée de la plaine, le sol est partout bouleversé ; des trous coniques de 3 à 4 mètres de profondeur indiquent la place des fortins construits par les rebelles et que les Impériaux ont fait sauter par la mine.

Le 15, à trois heures de l'après-midi, nous arrivons au quartier général du Fu-t'aï (gouverneur), qui est absent ; en attendant son retour, nous allons faire visite à Yang-ta-jên (楊大人).[1] Ce mandarin, ayant gardé un excellent souvenir

[1] Son véritable nom est Yang Shêng-tsung (楊盛宗). C'est ce fonctionnaire qui reçut les membres de la mission de Lagrée et ce fut chez lui, à Tung-ch'uan, que M. de Lagrée fut opéré par le docteur Joubert. Cette opération frappa



du passage de la mission de Lagrée, nous offre de partager son logement, dont une partie est en ruines; nous acceptons son hospitalité avec plaisir. Ce personnage, d'un caractère jovial, se mit avec tant de rondeur à notre disposition qu'en peu d'instants nous nous trouvâmes parfaitement à l'aise. Il ne manqua pas de nous demander des nouvelles du docteur Joubert, « ce célèbre médecin, » disait-il, « qui sait ouvrir les corps humains et les remettre en état sans tuer le malade ».

Le Fu-t'aï, aussitôt revenu de l'inspection générale qu'il venait de passer, nous envoya chercher. Après la présentation et les politesses accoutumées, nous lui exposâmes le but de notre voyage; au moment de nous retirer, il nous invita à visiter son camp le lendemain matin, sous la conduite de notre hôte, qui nous avait accompagnés, et à dîner ensuite avec lui.

16 février. — La journée s'annonce par une matinée ravissante et, malgré la fatigue, nous ne pouvons résister à la curiosité d'aller jeter un coup d'œil sur les environs; notre excursion se prolonge plus longtemps que nous ne l'aurions voulu, car à notre retour le mandarin nous attendait et nous nous rendons ensemble à l'invitation du Fu-t'aï. Ce dernier étant en palanquin et nous à cheval, il nous fit prendre les devants, en nous donnant rendez-vous à Hung-shan (紅山), ou *le Mont rouge,* petite éminence qui domine la ville au nord et où les Impériaux avaient placé quelques pièces d'artillerie. De cette hauteur occupée par les troupes

tellement l'imagination de Yang Shêng-tsung qu'il en parla de tous côtés et fit une réputation considérable au docteur; ce dernier guérit aussi, pendant son séjour en cet endroit, de nombreuses maladies d'yeux, de sorte que son souvenir est resté gravé dans la mémoire des habitants comme celui d'un bienfaiteur.

de Yang-ta-jên, on pouvait suivre les mouvements des rebelles. L'intérieur de la ville présentait un aspect étrange : pas une âme dans les rues; les habitants, par crainte du bombardement, s'étaient réfugiés dans des souterrains qu'ils avaient creusés autour des remparts; durant le jour chacun restait enfermé; les gens de service ou de corvée circulaient seuls en courant et en faisant des zigzags, car les Impériaux, de leurs positions élevées, ne manquaient pas de tirer sur quiconque s'offrait à leur vue. Sur le rempart l'ennemi avait établi des postes de cent en cent mètres; solidement bâtis en terre, ces postes abritaient chacun deux hommes chargés de surveiller les assiégeants, et, comme leurs munitions commençaient à s'épuiser, ils les ménageaient en ne tirant qu'à coup sûr; mais les canons lisses fabriqués à l'arsenal de Nankin (南 京) sont si mal pointés que l'effet en est presque nul. Au nord-est, près de 2,000 hommes travaillent activement à creuser des mines pour détruire les fortifications: c'est surtout à ce travail et à celui des tranchées que les Impériaux perdent beaucoup de monde, car ils sont forcés de se mettre à découvert pour charrier les déblais.

En redescendant, Yang-ta-jên nous mène chez un de ses amis, Shao-ta-jen (邵 大 人), où nous trouvons le gouverneur, qui examinait par une fenêtre les progrès de ses troupes. Ce généralissime, quoique ayant montré une certaine bravoure alors qu'il était petit mandarin, craint aujourd'hui pour sa personne et ne s'aventure pas trop près de l'ennemi de peur d'être assassiné, car il sait qu'il a beaucoup d'envieux; par précaution, il porte toujours une épaisse cotte de mailles.

Dans l'après-midi, un grand nombre d'officiers, les plus distingués parmi les commandants de corps, étaient conviés par le Fu-t'aï pour prendre part au dîner qu'il nous avait

offert; le repas fut somptueux et, quoique préparé un peu à la hâte, dans une tente en nattes et papier, rien n'y manquait. Au début, la présence du général en chef jeta un peu de froideur, mais dès que le vin Shao-chiu (燒酒) eut circulé plusieurs fois à la ronde, chacun s'anima, les plaisanteries commencèrent, et les joyeux convives auraient peut-être fini par oublier qu'ils assistaient à un dîner officiel, si le Fu-t'aï n'avait fait presser le service. Ce procédé, qui n'était tout simplement qu'une façon polie de nous congédier, fut très bien compris de tout le monde; on vida les verres et on avala la tasse de riz traditionnelle qui complète les dîners chinois. Shao T'ien-kuei (邵天桂), ou Son Excellence Shao, que nous avions vu au camp dans la journée, se trouvait à la même table que nous; il nous invita à dîner pour le jour suivant, mais notre départ étant arrêté pour le lendemain matin, nous déclinâmes son invitation.

Avant de se retirer, chacun des convives vint à tour de rôle s'incliner devant le gouverneur et le remercier de l'honneur qu'il lui avait fait en l'admettant à sa table. Dans la soirée, le Fu-t'ai vint nous rendre visite et nous entretint longuement de ses projets futurs : il esquissa en peu de mots les avantages matériels que la province retirerait de l'ouverture de la voie du Tung-king, et nous parla surtout de l'impulsion qu'il se proposait de donner à l'exploitation des mines aussitôt que la tranquillité serait rétablie. « Mon ambition », disait-il, « est de pouvoir faire arriver sur les marchés de nos villes, par la voie du Tung-king, qui est la plus courte et la plus économique, les produits étrangers qui nous arrivent actuellement par la voie du Ssŭ-ch'uan, ces produits étant considérablement surchargés par suite des frais de transport et des nombreuses barrières que les

» négociants ont à passer. Les routes du sud me permettront, » tout en favorisant sérieusement le commerce, de créer des » revenus importants au moyen de l'établissement de douanes » à Man-hao (蠻號) et sur la frontière du Kuang-hsi, et de » donner une grande extension à nos produits métallurgiques. »

Yang Shêng-tsung (楊盛宗), chez lequel, dans nos deux voyages à Chêng-chiang, nous avions trouvé une hospitalité large et cordiale, désirait abandonner la carrière des armes, dans laquelle il avait essuyé beaucoup de revers, pour s'occuper spécialement de l'exploitation des mines. Cette question, du plus haut intérêt pour lui, fut entre nous le sujet de longues conversations. En le quittant, il nous fit promettre d'aller le voir à Tung-ch'uan. Habitué à la direction des exploitations, il comprit, d'après l'esquisse qui lui était faite des procédés européens, l'avantage considérable qu'ils présentaient; aussi manifesta-t-il le désir d'être un des premiers à suivre la voie du progrès.

17 février. — Nous quittons Chêng-chiang le 26 de la douzième lune chinoise, à neuf heures du matin. Pendant toute la nuit, le bombardement n'a pas cessé, et quelques fusées de guerre, faites par les indigènes, ont été lancées, mais sans succès. En passant à Ch'êng-kung, le *Chih-hsien* insiste pour nous retenir à dîner; comme nous désirons profiter des quelques heures de jour pour arriver à Hsiao-pan-ch'iao, nous le remercions et continuons notre route. A quelques lis de Ch'êng-kung, un triste spectacle nous attendait : vingt-huit têtes fraîchement coupées se balançaient au bout d'autant de perches, et les corps décapités gisaient dans le plus hideux état au fond des fossés de la route.

Ce ne fut pas sans peine que nous pûmes trouver à Pan-ch'iao un asile pour passer la nuit; les rares auberges de ce village étaient occupées par des marchands et des soldats qui allaient à Chêng-chiang. Le taudis qu'un des hôteliers parvint à nous procurer était si repoussant de saleté, si grouillant de vermine, que, malgré les ténèbres, nous le quittâmes à deux heures du matin pour reprendre le chemin de la capitale. Cette partie du trajet eut lieu sans accident, quoique, dans l'obscurité, nos chevaux, trompés par le reflet des dalles, trébuchassent à chaque pas.

Les portes de Yün-nan-fu s'ouvraient au moment où nous sortions des faubourgs pour rentrer en ville. M. Dupuis, de retour du sud depuis la veille, attendait notre arrivée avec impatience afin de descendre ensemble à Hsin-hsing (新 興), où Ma Ju-lung comptait sur nous. Malgré notre diligence, les fêtes du nouvel an étaient si proches qu'il fut impossible aux autorités civiles de trouver un bateau pour passer le lac jusqu'à K'un-yang (昆 陽). La route par terre était bien ouverte et même facile, mais, comme il ne faut pas moins de deux jours pour accomplir ce trajet à cheval, tandis qu'une nuit suffit en bateau, nous décidâmes, de concert avec Ma I-chang (馬 義 章), beau-frère de Ma Ju-lung, d'attendre jusqu'au quatrième jour du premier mois chinois pour faire ce voyage.

La capitale, privée des amusements auxquels donne lieu la plus grande fête de l'année, à cause des dangers plus ou moins sérieux qu'elle courait depuis le commencement de la rébellion, allait enfin pouvoir, maintenant que ses environs étaient tranquilles, s'y livrer en toute sécurité. Chêng-chiang, il est vrai, n'était pas encore au pouvoir du gouvernement,

mais cela ne tarderait pas, et, escomptant le bénéfice de sa chute prochaine, les habitants faisaient des préparatifs pour commencer la nouvelle année au milieu des réjouissances. La cité offrait en ce moment un coup d'œil des plus animés: les boutiques étalaient leurs plus belles marchandises, et, à voir un tel déploiement de luxe, on n'aurait pas cru, si des ruines encore récentes n'avaient été là pour le rappeler, que l'épouvantable fléau de la guerre avait passé par là.

Les Chinois, on le sait, attachent une extrême importance à la célébration de ces fêtes : l'artisan, après avoir travaillé sans relâche, voit avec plaisir arriver une époque qui lui permettra de goûter quelques jours de repos au sein de sa famille; les commerçants, gros et petits, règlent leurs comptes, hâtent les recouvrements et établissent l'état de leur bilan; les fonctionnaires de tous rangs, se conformant aux ordres venus de Pékin, mettent leurs sceaux sous clé pendant un mois (du 15 ou 20 de la douzième lune environ jusqu'au même quantième du premier mois) à moins d'affaires graves, telles que la guerre ou la sécurité générale. Pendant cette période, les administrations civiles et militaires sont regardées comme en vacances; cependant, avant la fermeture des sceaux, on a soin d'estampiller un nombre suffisant de dépêches en blanc, afin de pourvoir aux nécessités urgentes. On passe la dernière quinzaine du douzième mois à amasser des provisions de bouche et à acheter les objets destinés aux cadeaux; depuis le plus haut dignitaire jusqu'au pauvre hère vivant au jour le jour, chacun se conforme à la coutume selon ses moyens. C'est dans la basse classe et parmi les gens surchargés de famille que se font relativement les plus fortes dépenses, car les enfants sont alors tous habillés de neuf. L'occasion est unique pour les

de nouveaux corps qu'il a fallu lever afin de soutenir la guerre. Ces officiers, que nous voyons passer à cheval, sont revêtus de leurs insignes et portent à leur chapeau le bouton rouge, bleu, blanc ou de cristal, suivant leur grade. Ils semblent mal à l'aise sous l'uniforme de cérémonie. La plupart d'entre eux, officiers de fortune ou de hasard, n'ont pas rompu avec les habitudes grossières et les façons brusques des campagnards : ils auraient bien meilleur air avec la veste courte des gens du Yün-nan et une pelle entre les mains que dans ce costume de mandarin, qui fait ressortir leur manque d'éducation et leur peu d'habitude du monde.

Le mandarin civil, qui, d'après la loi chinoise, doit être né hors de la province où il occupe des fonctions, conserve sa dignité et cette attitude fière et pleine de morgue qui le caractérise. Il est juste d'ajouter, cependant, qu'au Yün-nan, tenus longtemps en bride par les militaires qui avaient la haute main sur tout, ils sont un peu moins autoritaires qu'ailleurs. Les nouveau-venus, installés après l'occupation des rebelles, ont essayé de trancher du maître pour opérer des bénéfices ou réformer l'état des choses, c'est-à-dire la direction des affaires par les *Kuan-shih*[1] (管 事) ; mais ils ont appris, souvent à leurs dépens, que la population, quoique encore malheureuse, n'était pas d'humeur à subir leurs caprices.

Depuis le début de la guerre civile jusqu'en 1872, où elle a pris fin, un grand nombre de mandarins civils ont été tués ou ont beaucoup souffert. Les chefs militaires qui gouvernaient les districts ne voulaient rien avoir à démêler

[1] Les *Kuan-shih* sont des notables désignés dans chaque district pour traiter des affaires locales. Dans les villes, et depuis que le calme est rétabli, ils aident les mandarins à percevoir les taxes parmi les paysans.

avec eux et, abusant du caractère officiel dont ils étaient revêtus, ils prenaient possession de leurs *ya-mên;* si ces derniers se montraient dociles et ne s'occupaient plus de rien, on tolérait leur présence et on leur donnait les moyens de vivre; sinon, ils étaient mis dehors sans autre forme de procès. Il arrivait quelquefois que des chefs, d'un naturel moins accommodant, ne voulaient même pas les laisser entrer en ville, les reléguaient dans les faubourgs et refusaient de leur fournir les objets de première nécessité. Dans l'un comme dans l'autre cas, la situation des fonctionnaires civils était très précaire et, au lieu de s'entourer, comme ils en ont l'habitude, d'une foule de domestiques entretenus la plupart du temps aux dépens des malheureux qui viennent demander justice, ils avaient le strict nécessaire pour leur service. Leur toilette si recherchée et le décorum dont ils s'accompagnent toujours avaient complètement disparu : la robe de soie et les fourrures avaient fait place à la modeste robe de coton; chez eux tout respirait la gêne; çà et là, cependant, l'on trouvait encore des traces d'ancienne splendeur. Ceux qui étaient envoyés dans les villes que les rebelles venaient d'évacuer n'avaient pas moins de tracas et se voyaient contraints, malgré l'autorité dont ils étaient investis, de faire des concessions regrettables aux militaires en garnison; ils étaient, en outre, accablés de travail et assaillis de réclamations sans nombre, car, dans beaucoup de districts, le cadastre n'existait plus et toute l'administration civile se trouvait dans le plus complet désarroi.

Pendant que la population de Yün-nan-fu se divertissait, les affaires étaient suspendues. Nous profitâmes de cette espèce de vacances pour entreprendre une excursion de deux

jours aux environs de la capitale. L'endroit qui nous fut recommandé comme étant le plus pittoresque et le mieux conservé était Hei-lung-t'an (黑龍灘) ou *le Bassin du dragon noir*.

Nous quittons la capitale à une heure de l'après-midi; la porte de l'est, par laquelle nous sortons, généralement la plus fréquentée, est déserte, mais dans le faubourg quelques débits de thé sont ouverts. A peine avons-nous fait quelques centaines de mètres que les cordes de nos bagages se rompent; pour ne pas perdre de temps, nous engageons un muletier qui passe avec un cheval; il est convenu qu'il prendra tous les bagages et les conduira à destination pour la somme de 550 grandes sapèques[1]; puis nous nous remettons en marche. Pendant ce temps d'arrêt, de gros nuages noirs montent à l'horizon, et à peine sommes-nous à moitié route, c'est-à-dire à 5 lis de la ville, qu'une pluie battante nous oblige à chercher un abri sous la toiture d'un fortin en ruines, qui barre le passage. Sur cette route les rebelles ont élevé de nombreuses fortifications, et pourtant le pays n'a pas eu trop à souffrir de leur présence, probablement à cause du peu de résistance qu'ils y ont rencontré. De tous côtés les cultures sont en bon état et convenablement arrosées; les travaux de la campagne ont repris leur activité, et dans les villages voisins il y a beaucoup de maisons neuves.

Le but de notre excursion s'annonce par une forêt de sapins, au milieu de laquelle se détachent trois ou quatre bâtiments dispersés sur la colline. Avant d'arriver, un bruit sourd nous avertit que nous approchons d'une chute d'eau; en effet, à côté d'une cabane en paille, est établie une roue

[1] Le change actuel est de 2,000 sapèques pour un taël d'argent, qui équivaut à 7 francs de notre ...

hydraulique horizontale mue par une chute, d'un mètre de haut et de trente centimètres de large sur dix d'épaisseur. Cette roue met en mouvement une petite meule d'un mètre de diamètre et du poids d'environ 150 kilogrammes, qui tourne dans une auge en forme d'U et dont le mouvement circulaire légèrement prolongé décortique le riz. Ce n'est pas sans une certaine curiosité que nous avons visité ce simple appareil de décortication, où, pour la première fois depuis le début de notre voyage, nous voyons l'eau appliquée comme moteur[1].

A quatre heures, nous arrivons enfin au premier temple; nos domestiques, qui nous avaient précédés, ont déjà tout préparé pour le dîner. L'intérieur de l'édifice est propre et en bon état; les dépendances extérieures sont remplies (quelques-unes du moins) de pièces de bois de construction, appartenant, nous dit le gardien, au général Ma Ju-lung. Un grand bassin, d'où jaillit une source limpide et abondante, renferme une quantité de poissons de toutes les grosseurs; nous leur jetons des grains de riz sur lesquels ils se précipitent avec voracité. Ces poissons sont considérés comme sacrés. A quelques pas de ce réservoir, coule une source d'eau minérale presque chaude et non gazeuse, mais d'un goût acidulé; malgré sa température élevée, elle ne paraît avoir aucune qualité médicale.

Bien que depuis quelques mois nous soyons rompus aux tribulations d'une vie nomade et accoutumés à coucher sur la dure, notre arrivée dans la capitale semble nous avoir rendus plus exigeants, car les lits qu'on nous a improvisés sont si durs et si secs que nous en sommes presque à regretter

[1] A Yang-lin (楊林), nous avions déjà vu des roues hydrauliques hors d'usage et des exploitations abandonnées.

les grabats des auberges du Kuei-chou et du Yün-nan, où il était toujours facile, moyennant une faible rétribution, d'obtenir le luxe de quelques bottes de paille fraîche. Enquête faite, nous apprenons que les domestiques, n'ayant trouvé dans l'établissement que des bottes d'herbes sèches coupées dans la montagne, en avaient composé notre coucher en étendant les couvertures par dessus.

A cette époque de l'année, les nuits ne sont déjà plus froides et le printemps s'annonce par quelques beaux jours qui font revivre la nature. Le soleil, dès son lever, nous caresse de ses rayons obliques, et nous nous empressons de quitter une couche où nous avons cependant réussi à goûter le repos.

Ce matin de bonne heure, quelques bonzes d'un temple voisin, secouant leur indifférence habituelle et poussés par la curiosité, viennent nous faire visite, et, après nous avoir questionnés sur l'usage de tous les objets qu'ils ne connaissaient pas, nous invitent à aller voir leur petit jardin, *où*, disent-ils, deux arbres seulement ont été épargnés. Ce souvenir leur rappelle les vexations qu'ils ont subis de la part des rebelles : ils nous en font le long récit, mais nos oreilles sont tellement rebattues des histoires de ce genre que nous leur prêtons peu d'attention. Le jardin en question confine au bâtiment que nous habitons; quelques pots de fleurs fanées et deux magnifiques camélias sont, en effet, tout ce qu'on y trouve; mais si l'ensemble manque d'entretien, la vue est largement récompensée par les innombrables fleurs et boutons doubles, rouge et blanc, plus ou moins ouverts, qui se balancent à ces arbres dont la hauteur atteint au moins cinq mètres. Ces prêtres de Bouddha paraissent très fiers de leurs arbres et en prennent le plus grand soin. Il est

rai que cette attention n'est pas précisément désintéressée: dès que les boutons sont bien développés, ils les coupent pour les offrir aux grands mandarins qui, à leur tour, font un cadeau en argent à celui qui les porte.

Les temples, quoique ayant logé des troupes rebelles, n'ont pas souffert; tout y a gardé le cachet pittoresque que les Chinois, avec leur goût naturel, savent si bien distribuer. Dans le bois, au milieu des chênes et des sapins sur lesquels gambadent une foule d'écureuils, on rencontre également autres essences, telles que le Huang-lien-t'ou (黃 歛 頭) le Tzŭ-you-mu (自 有 目), espèce de gaïac particulier u Yün-nan[1]. Tout ce paysage est charmant, et, d'après ce ue nous disent les bonzes, on y voit en temps ordinaire de nombreux visiteurs, surtout des lettrés qui aiment à méditer à l'ombre des massifs. Les gardiens de ces saints lieux, loin d'être las de cette curiosité, en sont enchantés au contraire, puisque grâce aux offrandes qui en résultent pour eux, elle sert à accroître leurs moyens d'existence.

Les sectateurs du Coran doivent avoir été sans pitié pour les bonzes et les Tao-shih, car ce n'est qu'à de rares intervalles et dans les grandes villes que l'on rencontre des prêtres de ces cultes.

Sur les collines, à 5 lis au nord-est de la capitale, est situé le temple de Tsu-shih (祖 師). Cet édifice, qui date du dix-septième siècle, est tout en cuivre : pas la moindre parcelle de bois n'est entrée dans sa construction; tuiles, portes, fenêtres, etc., tout est du même métal. Il est difficile

[1] Ces deux espèces d'arbres ont de petites feuilles d'un vert brillant par essus et mat par dessous; avec le temps elles atteignent des proportions considérables; l'une et l'autre sont d'un bois très dur. Le premier, quand il est exposé l'air, prend une teinte jaune; le second est veiné comme le gaïac et aussi ésistant.

de savoir quel est le mobile qui a inspiré un travail artistique de cette singularité et aussi coûteux. A notre connaissance, il n'existe en Chine qu'un autre spécimen de ce genre, mais de plus petites dimensions, c'est le temple élevé sur un des versants de la colline de Wan-shou-shan (萬壽山), à Pékin. Il est possible que, l'industrie minière florissant à cette époque au Yün-nan et durant une paix profonde, les mineurs et les artisans de la province aient voulu donner à Bouddha un témoignage de leur reconnaissance en lui consacrant un temple tout en cuivre. Cette hypothèse, qui paraît être la plus logique, est vigoureusement combattue par un grand nombre de personnes autorisées, qui prétendent que la matière ainsi que les frais de construction ont été payés en partie par le gouvernement à titre de don, et en partie par une souscription publique entre les négociants et industriels. On célèbre dans ce temple une fête particulière : au cinquième mois, les artisans, laboureurs et travailleurs de toutes sortes, y vont en grand nombre porter des offrandes. Avant la rébellion, ce pèlerinage était en vogue, aujourd'hui il est tombé en désuétude et les dévots préfèrent se rendre à Hei-lung-t'an, dont le site, plus vaste, est beaucoup plus pittoresque.

Nous quittons Hei-lung d'assez bonne heure, le 4 de la première lune, afin de terminer nos préparatifs pour nous embarquer le lendemain, ainsi que nous l'avait fait espérer Ma I-chang. Il avait hâte, d'après les ordres qu'il avait reçus de son beau-frère Ma Ju-lung, de nous voir en route; mais tous ses efforts pour nous procurer un bateau restèrent infructueux : réquisitions, offres avantageuses d'argent, rien ne put ébranler la paresse des bateliers. Il est juste d'ajouter

que, n'ayant pas eu, depuis bien des années, la satisfaction de célébrer en paix les fêtes du nouvel an, tout le monde, même les négociants, était enclin à en prolonger les plaisirs.

Enfin, après deux jours d'attente, un bateau venant de K'un-yang pour faire des achats, fut réquisitionné et, bien que d'ordinaire on ne passe le lac que la nuit à cause du vent qui règne le jour, nous fîmes embarquer nos bagages de très bonne heure et, à dix heures du matin, nous franchissions les remparts de la cité.

CHAPITRE IV

ITINÉRAIRE DE YÜN-NAN-FU A HSIN-HSING-CHOU

DE YÜN-NAN-FU A HSIN-HSING-CHOU

7 mars 1871. — Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à sortir du canal qui conduit au lac, tant il était encombré de bateaux de plaisance richement décorés qui attendaient l'arrivée du vice-roi. Ce haut personnage profitait des fêtes du jour de l'an pour aller faire une promenade sur le lac et dîner ensuite au pavillon de Huang-hua-lou[1] où il avait invité un grand nombre de fonctionnaires et de mandarins en disponibilité. Tout à fait à la tête du convoi, une barque plus élevée et plus grande que les autres, au mât de laquelle flottait le pavillon du vice-roi, avait à bord quelques mandarins occupés à surveiller les préparatifs de départ. Cette plaine de K'un-ming, d'habitude si tranquille, était couverte de milliers de curieux qui étaient venus des environs pour assister au passage du cortège.

On compte, depuis la capitale jusqu'à K'un-yang-chou, 120 lis; ils sont, en général, franchis dans l'espace d'une nuit par les bateaux que le négoce attire dans l'une ou l'autre ville. A moins de cas pressants et aussi pour économiser le temps, on traverse rarement le lac de jour, à cause

[1] Cette maison de campagne fut bâtie par Ma Ju-lung pendant sa dictature; elle est située à l'entrée du lac.

du vent violent qui y règne; mais aussitôt que le so décline à l'horizon, le vent tombe pour s'élever de nouve dès le lendemain matin. Ce jour-là cependant, nous fûm particulièrement favorisés : le ciel était couvert et une bon brise du nord-ouest, qui amena de la pluie, seconda no marche.

Ce lac, l'un des plus grands du Yün-nan, est très profon il fournit de poisson toutes les localités environnantes, n seulement les villes, mais la plupart des villages disper à l'est dans la plaine. Les montagnes qui bordent ses riv à l'ouest s'abaissent graduellement jusqu'à Haï-k'ou (海 口 bourg situé à 30 lis au nord de K'un-yang; près de les eaux du lac se déversent dans une petite rivière q passe à An-ning-chou, continue sa course au nord et fi par se réunir au Chin-sha-chiang ou Yang-tzŭ.

Bâtie sur le versant oriental d'une colline isolée, la vil de K'un-yang se trouve au point de jonction de deux chaîne de montagnes; l'une côtoie le lac, comme nous l'avons vu, l'autre part du nord-est de la capitale, décrit un grand arc de cercle et vient presque se joindre à l'autre, ne laissant entre elles qu'une étroite vallée. Sa position géographique au milieu d'un pays florissant fait de cette ville une sorte d'entrepôt, où viennent s'accumuler tous les produits de la frontière du Laos, des districts de Yüan-chiang, de P'u-erh-fu, etc., pour être ensuite dirigés par eau sur la capitale et les villes du centre. Occupée par les rebelles, son commerce se ralentit sensiblement, et depuis 1870 qu'elle est rendue aux Impériaux, elle n'a pu reprendre son importance d'autrefois.

L'intérieur, en partie en ruines, offre l'aspect d'une solitude; la classe laborieuse que la révolution a chassée n'est pas encore venue réclamer ses droits. Dans les faubourgs,

nombre d'hommes de corvée et six chevaux, s'ils nous sont nécessaires. Ce genre d'organisation réduit beaucoup les bagages des militaires en voyage et permet d'exécuter des mouvements assez rapides, surtout dans cette province où les transports se font presque tous à dos de mulet.

8 mars. — Nous quittons K'un-yang à onze heures du matin. La chaussée, d'abord très large, se rétrécit peu à peu et finit par n'être plus qu'un sentier qui court entre des rizières et des champs de pavots. Pendant 15 lis environ, on suit la petite vallée, flanquée d'escarpements arides; un cours d'eau, venant de l'ouest, du côté d'I-mên, l'arrose en diagonale. On ne tarde pas à le quitter pour prendre sur les hauteurs un chemin rocailleux. Le spectacle habituel de fortins ruinés et d'habitations en désordre n'a cessé de s'étaler sous nos yeux. Au tournant des collines, la nature change de physionomie : les terrains arides de K'un-yang font place à des montagnes boisées, où la végétation paraît vigoureuse. A gauche de la vallée, parmi des touffes de bambous et des chênes, pointent les toits de quelques hameaux. Tout ce côté semble avoir bien moins souffert que le côté droit, où passe la route : là règne un affreux désordre. Un temple qui s'élève au pied d'une colline est le seul édifice en bon état; le théâtre, qui lui fait face, n'a pas éprouvé trop de dommages. Chaque année, avant la rébellion, les propriétaires campagnards et les habitants des environs venaient dans ce lieu se réjouir et fêter ensemble le succès de la récolte; ils faisaient venir de la capitale une troupe d'acteurs, qui jouaient les pièces en vogue au son de leur musique assourdissante. Les arbres séculaires qui embellissent les approches du temple, une source d'eau vive qui jaillit à l'entrée du bois font de c

endroit une charmante oasis où le voyageur goûte un moment d'agréable repos.

Près de Hsin-kaï (新街), beaucoup de terrains sont en friche; les habitants, la plupart I-jên, ont été décimés par la peste, et une partie d'entre eux ont abandonné leurs demeures pour aller sur les plateaux attendre la fin de l'épidémie.

Dans le fond de la vallée, au milieu d'une atmosphère brumeuse, on aperçoit le village de Hsin-kaï; nous y arrivons à trois heures, après avoir essuyé plusieurs averses. Ce village, en quelque sorte perdu dans les bois, est entouré de fortifications en terre; mais, sentant qu'il ne pouvait résister aux troupes rebelles, il a jugé prudent de leur ouvrir ses portes; de cette manière il a échappé à la destruction. Nous sommes logés dans une auberge assez malpropre, où une dizaine de pauvres musulmans venant de Hsin-hsing ont mis pied à terre : c'est une famille entière qui retourne dans ses foyers du côté de Chao-tung, et qui en est encore éloignée d'au moins huit jours de marche.

9 mars. — Nous quittons Hsin-kaï au matin, par un ciel gris et un temps froid et humide. La porte du sud[1], par laquelle nous sortons, est encore en partie barricadée; on monte une pente très douce et l'on arrive, 2 lis plus loin, à un village d'I-jên appelé T'ieh-liu-kuan (鐵六關). Les habitants, quoique d'apparence pauvre, ont des maisons assez vastes; ils exploitent les bois et font un peu de culture dans

[1] Les Chinois donnent des noms aux portes et aux barrières sans s'occuper de l'importance des lieux. Nous avons vu des hameaux composés seulement d'une vingtaine de masures, dont chaque porte ou barrière avait son nom respectif. Au Yün-nan, depuis les débuts de la rébellion, tous les villages, petits ou grands, sont entourés de remparts en terre.

la vallée. A trois cents mètres plus haut, un temple, nouvellement restauré, s'élève sur le faîte d'une colline : c'est le point de partage des eaux du bassin de K'un-yang et de Hsin-hsing-chou. A partir de là, on descend presque à pic dans un ravin profond au moyen d'une suite d'escaliers de pierre, au bas desquels prennent naissance deux petites sources, formant un des cours d'eau dont la plaine de Hsin-hsing est arrosée. Dans cette gorge, la température est sensiblement plus chaude, et de chaque côté les montagnes sont très boisées; dans les clairières, les I-jên ont défriché le terrain et y ont établi des rizières. Le cours du ruisseau au milieu duquel nous chevauchons est très tortueux; il reçoit plusieurs affluents avant d'entrer dans une vallée, à l'entrée de laquelle est bâti le village de Tzŭ-tung-kuan. là est une douane[1], qui forme la limite entre les districts de K'un-yang et de Hsin-hsing-chou.

La route, point trop malaisée jusqu'ici, présente quelques difficultés, car le ruisseau est considérablement grossi et les montagnes, en s'élevant, sont entrecoupées de vallons. La récolte de fèves ou de blé, qui, sur le plateau de Hsin-kan est encore en vert, est ici prête à moissonner. Entre deux montagnes boisées, on aperçoit un village musulman, en partie ruiné, et, sur la route qui longe ces ruines, où des marchands ambulants vendent sous une tente aux rares passants du thé et de la canne à sucre, deux têtes fraîchement coupées se balancent au bout de longues perches.

[1] Cette douane fut établie en 1870 par Ma Ju-lung pour faire face aux dépenses de l'expédition qu'il préparait contre Hsin-hsing et Tung-k'ou. Elle a été supprimée en décembre 1873, de sorte que les marchandises venant du sud, c'est-à-dire de Yüan-chiang et du Laos, n'ont qu'un droit à payer à Hsi-o-hsien et peuvent aller ensuite en franchise jusqu'à la capitale.

Plus on avance, plus la culture augmente, et les hameaux incendiés sortent peu à peu des décombres. De K'un-yang jusqu'ici nous n'avons aperçu qu'une qualité de riz rouge; d'après les indigènes, cette espèce est bien plus productive et plus vigoureuse que celle du riz blanc, par conséquent elle résiste mieux aux intempéries et aux vents qui règnent sur les plateaux. Entre les montagnes, où le terrain est plus fertile, on cultive une petite quantité d'indigo et des arachides.

A mesure que nous avançons, les villages sont plus pressés, la vie devient plus active et les convois qui vont et viennent nous indiquent l'approche d'une ville. Les montagnes, qui jusque là avaient fermé l'horizon, s'écartent, et bientôt, du flanc de la colline où monte la route, on peut admirer le charmant coup d'œil que présente la plaine de Hsin-hsing. Après quelques lis de marche à travers des hameaux en ruines, où des arbres sont seuls restés debout çà et là, nous arrivons au village de Ta-ying-t'ou (大營頭), appelé aussi du nom générique de Chiu-ts'un (九村), parce qu'il fait partie des neuf localités musulmanes qui occupent la base des montagnes de l'est[1]. Au fond d'une gorge aux falaises escarpées coule une petite rivière, qui inonde toutes les rizières, passe au midi du village et arrose dans son parcours une partie de la plaine qu'elle traverse en diagonale. Des plantations d'arbres fruitiers de toutes sortes couvrent les hauteurs au pied desquelles les bourgades musulmanes de Tung-ying (東營), Hsiao-tung-ying (小東營), Ta-hsi-

[1] De tous les villages musulmans de la plaine, Ta-ying-t'ou est le plus important : il abrite environ deux cents familles et est défendu par une ceinture de remparts en pierre. C'est là que Ma Tê-hsing vint fixer sa résidence quand il quitta la capitale.

ying (大西營), Hsiao-hsi-ying (小西營), Yao-tzŭ-ying (腰子營), Ta-ying-t'ou et plusieurs autres, dont les noms nous échappent, sont construites.

Derrière Ta-ying-t'ou, il y a une source d'eau minérale gazeuse, que les gens de l'endroit emploient beaucoup contre les affections de l'estomac. Au cinquième mois, c'est-à-dire à l'époque où commence la plantation du riz, les paysans accourent en foule, de tous les coins de la plaine, boire cette eau, à laquelle ils attribuent la propriété d'éloigner les maladies et surtout la peste, qui se montre vers cette époque de l'année et exerce des ravages considérables.

A 4 lis plus loin, presque à l'extrémité septentrionale de la plaine, on trouve le bourg de Pei-ch'êng-kaï (北城街), où, tous les deux jours, une foire amène une partie considérable de la population. Depuis l'occupation de Hsin-hsing par les rebelles, tout le commerce de la plaine s'est transporté dans cette localité : occupée plusieurs fois, elle a été livrée au pillage et aux flammes. Sa position au centre d'un grand nombre de villages lui a permis de se relever rapidement au point d'effacer en peu de temps les traces des ravages que la guerre y avait causés. Un octroi, également établi par le T'i-t'aï Ma Ju-lung[1], perçoit des droits minimes sur toutes les marchandises locales. Le sel qui entre dans le district paie trois dixièmes de taël par charge de cheval; environ un demi-taël est aussi perçu sur le coton qui vient de Yüan-chiang. Ce dernier produit, considérablement augmenté par les frais de transport, valait en 1872, sur le marché de Pei-ch'êng-kaï, 32 taëls et demi les cent livres chinoises. Tous les villages de la plaine, quels qu'ils soient,

[1] Cet octroi a été supprimé en 1873.

ont des foires, où un octroi fonctionne dans les mêmes conditions.

En traversant la plaine de l'est à l'ouest, on trouve, au bas des montagnes, un grand temple appelé Chiu-lung-ch'ih (九龍池), remarquable par le gracieux paysage qui l'environne. A la base même du bâtiment principal coule une source d'une extrême abondance : elle sort en bouillonnant entre des rochers, et se dirige vers l'ouest de la plaine, qu'elle arrose sur une longueur de 10 lis avant de se joindre aux autres cours d'eau qui ont des points de départ différents. Cette source, qui forme à elle seule une petite rivière, n'est, paraît-il, que le trop plein du lac de K'un-yang, qui filtre à travers les hauteurs et vient se déverser en cet endroit. Des savants chinois, pour se rendre compte du fait, auraient jeté dans le lac à K'un-yang une grande quantité de résidus du décorticage du riz, et cette matière, au bout d'un certain temps, aurait trouvé une issue par la source; jusqu'à quel point cette anecdote est vraie, nous ne saurions le dire.

La production du district est très importante. Le riz, le blé, les fèves, les fruits de toutes sortes, les graines oléagineuses, l'opium, l'indigo, etc., y sont cultivés en grand; la canne à sucre y croît aussi, mais en petite quantité, et, comme il faut près de deux ans à cette plante pour se développer, elle n'est pas soumise à un traitement particulier. La nature du sol est si féconde qu'à peine le riz coupé, une autre récolte de blé, de fèves ou de moutarde[1] est sur pied et prête à récolter vers la fin de l'année. La population de ce district est douce, active, hospitalière et surtout

[1] Cette plante a pris beaucoup d'extension; la graine est vendue aux marchands d'huile, qui en fabriquent une qualité plus appréciée que celle d'arachides.

commerçante; c'est peut-être la seule région de la provinc où les gens du Chiang-hsi (commerçants par excellence qu l'on rencontre partout et dont la réputation d'habileté es établie dans tout l'Empire) n'aient pas réussi à prendre pied aussi cette quintessence que les gens du pays savent tire du négoce leur a valu le nom de Hua-ni-ch'iu[1] (滑鯢鰍

Bâtie presque à l'extrémité orientale de la plaine, la vill de Hsin-hsing, bien que rendue aux Impériaux depuis 187(n'a encore repris ni son rang, ni son commerce et atten avec impatience que ses quartiers se remplissent. Sur quatr portes, deux seulement sont ouvertes à la circulation; le autres sont barricadées avec les sacs de terre comme si l siège venait de finir. Ses rues sont larges mais désertes une grande partie des maisons sont en ruines et on en voi quelques-unes de crénelées.

Depuis que nous sommes dans cette ville, nous avon constaté durant nos excursions la rareté de la populatio masculine, tandis qu'au contraire les enfants sont très nom breux. Un des *Kuan-shih* (notables) auquel nous demandon l'explication de cette particularité, nous apprend que presqu tous les hommes valides ont pris les armes et se trouvent Kuan-shan sous les ordres de Ma Ju-lung. Les femmes, e assez grand nombre, se cachent à notre rencontre comme s nous leur inspirions de la frayeur, mouvement auquel, d reste, nous ne faisons plus attention et qui rentre tout-à-fai dans les habitudes de la civilisation chinoise. Au momen de notre passage, la ville, d'après le recensement opéré pa

[1] Poisson qu'on trouve dans les rizières avant la plantation du riz et dont l Chinois sont très friands; il est tellement glissant qu'on a beaucoup de peine le prendre. De là l'origine du nom *Hua-ni-ch'iu.*

les *Kuan-shih,* ne comptait pas 2,000 âmes, au lieu de 30,000 qu'il y avait avant l'occupation.

Un fait que nous avons observé depuis notre entrée dans le Yün-nan, c'est que les villes sont, en général, peu peuplées, mais, comme elles sont toujours situées en pays plat, ou du moins à proximité des plaines que couvrent de nombreux villages où ont lieu des foires à un jour fixe de la semaine, les indigènes préfèrent se tenir en dehors de la cité, ce qui leur permet de vaquer à leurs occupations à n'importe quelle heure de la nuit, sans aucune difficulté. Presque au centre de Hsin-hsing-chou, dans la partie est, une grande mosquée a été construite avec le produit de souscriptions recueillies par les soins du chef Tien; c'est le seul édifice qui n'ait pas souffert. Dans la même enceinte est renfermé le temple de Ch'êng-huang-miao (城隍廟), d'origine ancienne, mais aujourd'hui complètemet délabré. De ce côté, les remparts sont dans un piteux état : les briques, rongées par le salpêtre[1] que contient la terre, tombent en poussière.

Aujourd'hui, premier de la lune, il y a marché au bourg de Ta-ying-kaï (大營街), situé à 15 lis à l'ouest de la ville. Nous profitons de la belle journée et du peu de temps qui nous reste à passer ici pour aller y faire une excursion. Dès le matin, les sentiers qui conduisent à Ta-ying-kaï sont encombrés de marchands ou d'acheteurs; sur celui que nous suivons, il y a aussi de braves vieilles femmes qui, malgré

[1] Pendant l'occupation musulmane, le chef rebelle, ayant eu connaissance de la nature de ce terrain, monta une espèce d'usine et y fit traiter les terres par lavages; il en retirait ainsi une quantité considérable de salpêtre, plus que suffisante pour ses besoins, et vendait le surplus aux chefs des environs. La ville prise, Ma Ju-lung, voulant se procurer sa poudre lui-même, fit continuer cette exploitation, qui a été abandonnée depuis.

la souffrance que la marche cause à leurs petits pieds. n craignent pas de faire à pied 10 à 15 lis pour aller s'a| provisionner au marché. L'entrée du bourg présente un aspe bizarre : les uns mènent des buffles, des bœufs, des cochoı ou tout autre animal domestique, les autres portent des chaise des tables, des armoires, etc., d'autres encore des céréal ou des graines de semence. Les chaudronniers, avec leu soufflets et leur attirail d'outils qu'ils portent sur l'épaul ne manquent pas une si belle occasion.

Dans les rues, chaque catégorie de marchands a sa pla désignée d'avance par le mandarin préposé à l'octroi. To ce que produit le district figure sur le marché, depuis buffle et le porc jusqu'à l'oiseau qu'ils appellent Hua-m (畫 眉) et que nous connaissons en Europe sous le no d'*alouette de Mandchourie.* On y trouve aussi des caill vivantes qu'ils gardent à l'abri de la lumière pour les fai battre entre elles; ce genre d'amusement est très en vog et sert quelquefois de prétexte à de gros paris. En fait tissus, nous ne voyons aucune marque européenne, mais l pièces de cotonnades[1] appelées Ho-hsi-pu (河 西 布), do la longueur est environ de trente pieds chinois sur un large et qui valent 1 taël à 1 taël 30 (7 fr. à 9 fr. 10 c sont en grande faveur. D'après les renseignements que no fournissent quelques marchands et le mandarin de l'octr il arrive d'Europe peu de lainages et de cotonnades, l marchands allant eux-mêmes faire leurs achats à la capital Sur un banc, parmi des capsules avariées, des aiguilles e ropéennes et une foule d'objets de quincaillerie chinois nous apercevons quelques boîtes d'allumettes étiquetées *Safe*

[1] Les cotonnades du district de Ho-hsi-hsien sont renommées dans toute province par leur finesse ainsi que par la durée et la régularité du tissage.

match, de provenance allemande; on en demande 50 grosses sapèques par boîte avec garantie que chacune contient quatre-vingts allumettes; afin d'en connaître le prix réel, nous les faisons marchander par nos Chinois, qui les obtiennent à 35 grandes sapèques.

Au milieu de cette foule affairée, les Chinois, les I-jên et les Musulmans présentent un aspect original. Pour la seconde fois, il nous est donné d'examiner avec attention les I-jên: ces montagnards descendent dans les plaines pour vendre des pommes de terre, du sarrasin, du maïs, du charbon de bois et quelques arbres et bois d'agriculture dont ils se servent pendant la morte saison. Les mœurs, les coutumes et le langage de ces tribus diffèrent entièrement de ceux des Chinois. Parmi les villages bâtis sur les hauteurs qui bordent la plaine de Hsin-hsing, on rencontre des Lo-lo noirs, qui viennent des montagnes situées au nord de la capitale; mais leur nombre est si restreint qu'on ne saurait les confondre avec les indigènes de ces districts. Les femmes Lo-lo, de même que celles du nord, sont robustes; elles courent les foires, chargées comme des bêtes de somme, et aident leurs maris dans les travaux des champs.

Dès que le soleil décline à l'horizon, les débitants emballent leurs marchandises et chacun se dirige paisiblement vers sa demeure; le départ du marché est aussi curieux que l'arrivée. Ceux qui se sont attardés dans les fumeries d'opium ou dans les cabarets causent avec bruit en marchant et quelquefois même perdent l'équilibre.

A notre retour, Ma Chung qui nous attendait, nous informe que Ma Ju-lung, ne pouvant revenir en ville, nous prie d'aller le rejoindre.

Nous quittons Hsin-hsing-chou un jour de la première lun (mars 1871), à deux heures de l'après-midi. La route passe pendant 10 lis environ, à l'est de la plaine, en partie e friche. Encore des villages en ruines et, à chaque passag important, des fortins pour en défendre les abords. Nou montons une colline en pente douce, qui sépare la plaine d Hsin-hsing de celle de Hou-i-hsiang. Sur cette hauteur, le habitants du district ont établi une espèce de camp retranch où ils entretiennent à leurs frais un certain nombre de sol dats pour défendre l'accès de leur territoire contre les rebelle de Hsin-hsing; grâce à cette précaution, ces derniers n'o jamais pu pénétrer dans ce petit pays.

Sur le versant méridional de la colline, un paysage ravis sant se déroule devant le voyageur : les montagnes presqu pelées qui bornent la plaine font place à des éminence très boisées; chaque village est masqué par des massifs d verdure; de longues et sinueuses rangées d'arbres indiquen le cours des ruisseaux; partout la campagne est parfaitemen cultivée. Au débouché d'un vallon, nous arrivons au villag de Ku-ch'êng (古 城). Les habitants ont profité de sa posi tion élevée pour y élever des fortifications. Tout y est propr et en ordre; la population, de race homogène, se compos de 40 à 45 familles, qui paraissent jouir d'une certain aisance.

Wu Kuan-shih (吳 管 事), informé de notre arrivée, nou reçut très cordialement et se mit à notre disposition. Ayan appris notre désir de voir Ma Ju-lung, il nous dit que l général avait quitté ce village depuis quelques jours et s'of frit à nous accompagner jusqu'à Liang-haï-ts'un, lieu d son quartier général. Bien que la distance qui sépare le deux localités ne soit que de 6 lis, il était nuit quand nou

atteignîmes le village. Dès que nos cartes lui eurent été présentées, Ma Ju-lung lui-même vint nous recevoir à la porte avec une amabilité et une bonhomie rares chez un fonctionnaire chinois. A peine avions-nous eu le temps d'échanger les politesses d'usage et de lui faire nos compliments sur le succès qu'il venait d'obtenir contre les rebelles, qu'il nous pria de passer dans un local voisin, où il avait fait servir un repas. A dix heures, pensant que nous avions besoin de repos, il nous accompagne jusqu'au logement préparé à notre intention.

Wang Tu-ssŭ, dans la maison duquel nous recevons l'hospitalité, est le chef immédiat des I-jên de tout le district. Son père, originaire de Nan-king, descendait d'un de ces nombreux soldats de fortune qui, durant le seizième siècle, s'attachèrent au conquérant Wu San-kuei et, par la suite, s'établirent dans le pays. En récompense des services rendus jadis par ses ancêtres dans la soumission de la province, le gouvernement impérial octroya à sa famille le titre héréditaire de *Commandant* (土 司). Ce chef, âgé seulement de vingt-cinq ans, quoique habitué à vivre au milieu de ses subordonnés, a des manières très distinguées, la physionomie avenante et douce; son teint plutôt pâle que bronzé lui donne un air féminin, et il est si timide qu'il répond à peine aux questions qu'on lui adresse.

Le village de Tung-shan, qui sert passagèrement de quartier général à Ma Ju-lung, n'est distant que de 30 lis de Tung-haï, l'un des foyers de la résistance des rebelles; malgré ce dangereux voisinage, la population de la vallée de Liang-haï-ts'un, où nous avons provisoirement fixé notre résidence, paraît peu s'occuper de ce qui se passe autour d'elle et continue à vaquer à ses occupations journalières. Après n'avoir

eu sous les yeux que le spectacle des ravages faits par la guerre civile, on est heureux de les arrêter sur ces endroits favorisés. Dans les hameaux de Ku-ch'êng, Tung-shan (東山), Liang-haï-ts'un (梁海村), Hun-shui-t'an (渾水灘), etc., les maisons sont en bon état et bien construites.

Depuis quelques jours, on fait de grands préparatifs pour célébrer la fête de Ma Ju-lung, qui se trouve être le 24 de la première lune. La cour de la maison qu'il habite a été transformée en théâtre; tous les jours, des *wei-yüan*, envoyés par les hauts fonctionnaires ou par ceux que les affaires retiennent chez eux, apportent des lettres et le cadeau traditionnel, dont la valeur varie selon le rang et la fortune du donataire. Comme il est impossible au général de recevoir tous les fonctionnaires qui accourent à l'envi pour lui présenter leurs compliments, une tente particulière a été dressée à l'entrée de la porte, et là son aide-de-camp reçoit les visiteurs et fait inscrire leurs noms sur un livre destiné à cet usage; les cadeaux sont mis de côté et marqués du nom du donateur. Cette cérémonie terminée, les visiteurs sont introduits par des officiers dans la salle du banquet; autour d'un grand nombre de tables ils prennent place à un repas, dont le service continue toute la journée; pendant ce temps, une troupe de comédiens joue sur la scène improvisée les pièces en vogue. De tous les coins du district les paysans et les montagnards sont venus en foule, non pas précisément pour offrir leurs hommages à Ma Ju-lung, mais bien pour assister aux représentations théâtrales, dont tout le monde raffole. Les rebelles aussi veulent profiter de la fête du général pour obtenir des conditions moins dures, car ils ont député des notables pour faire des propositions, qui ne sont pas acceptées; le général ne les accueille pas moins

avec cordialité et, pour se montrer plus libéral avec eux qu'il ne l'est en réalité, il les invite à passer la journée à son théâtre. La semaine de fêtes terminée, chacun retourne à ses affaires, et Ma Ju-lung lui-même va planter sa tente au milieu de ses troupes afin de hâter les opérations militaires.

Durant notre séjour dans ce district, nous profitons de l'obligeance toujours empressée de Wu kuan-shih et de Wang tu-ssŭ pour aller visiter les mines de fer des environs. A 10 lis au sud de Tung-shan, dans une gorge rocailleuse au fond de laquelle coule un petit ruisseau, nous trouvons deux exploitations abandonnées depuis quelques années; le minerai d'oxyde de fer qui se montre à l'entrée de la galerie supérieure paraît de très bonne qualité et, d'après le dire des I-jên qui habitent près de là, la couche en est considérable. Le manque d'argent et le besoin d'une force motrice plus puissante ont fait abandonner les travaux. D'autres gisements à peu près semblables sont dispersés dans les environs, mais aucun d'eux n'est exploité.

Notre intention étant de visiter les fabriques d'acier de Lao-lu-kuan (老魯關) et n'étant retenus par aucune affaire importante, nous décidons d'entreprendre cette excursion. Wu kuan-shih nous remet les recommandations nécessaires pour les localités que nous avions à traverser et nous envoie des guides.

De Tung-shan à Hsi-O-hsien (習峩縣) on compte 35 lis. La route, au sortir du hameau, se dirige vers l'ouest, traverse une partie de la plaine et contourne la base d'une colline dans un vallon planté d'arbres fruitiers; parmi les poiriers, pommiers, cerisiers, pruniers, pêchers, etc., nous

remarquons des châtaigniers, les premiers que nous voyons depuis notre arrivée au Yün-nan. Au tournant de la colline, nous arrivons au hameau de Hun-shui-t'an[1], dont les maisons sont en grande partie disposées de façon à abriter les chevaux de passage; un bureau de douane, dirigé par un mandarin de Ma Ju-lung, perçoit les droits sur les marchandises en transit.

En sortant du village, on ne tarde pas à monter les collines sur lesquelles quelques carrières de pierre à plâtre ont été exploitées et abandonnées pour d'autres plus productives, situées un peu plus à l'ouest. La route est assez accidentée; par ci par là, dans les vallées, on traverse des villages d'I-jên et partout on croise des groupes d'aborigènes chargés de provisions qu'ils portent au marché de Ku-ch'êng; une femme, entre autres, tient à la main un magnifique faisan lady Amherst qu'elle refuse de nous vendre sous prétexte qu'il est destiné au Tu-ssŭ de Tung-shan. Nous débouchons bientôt dans une jolie vallée où tout a conservé l'empreinte sévère des luttes que le peuple a eu à soutenir contre les bandes de maraudeurs; les cimes des mamelons sont encore hérissées de fortins, les maisons situées à l'entrée de la vallée sont entourées d'un système de défense, et des meurtrières sont pratiquées dans les murs. Tous ces travaux, nous disent les habitants, ont été élevés contre les rebelles de Tung-k'ou, qui, prévenus quelquefois par leurs espions du passage de grands convois venant du sud, se postaient dans les gorges, tuaient les muletiers et emmenaient chez eux bêtes et charge-

[1] Ce hameau est situé sur la grand'route, qui va directement de Yuan-chiang à Hsin-hsing et de là à la capitale. La douane, de même que toutes celles du district de Hsin-hsing, a été établie en 1870 par Ma Ju-lung pour faire face aux dépenses de son expédition contre cette dernière ville.

ments; ils trouvaient ensuite à placer le produit de leurs rapines sur les marchés des environs.

Les collines entre lesquelles nous chevauchons sont couvertes de jeunes sapins; dans les bas-fonds, les terrains sont incultes et la population des villages est clair-semée. La ville, comme toutes celles de la province, est bâtie à l'extrémité d'une petite plaine très productive; une rivière qui descend des montagnes de l'ouest et qui confond, un peu plus bas, ses eaux avec une autre venant de Hsin-hsing, continue sa course vers l'est et passe à Ch'i-chiang-p'aï. Les remparts de la cité sont en terre et mal entretenus; à l'intérieur, les habitations sont en partie en ruines. Quoiqu'elle n'ait pas été occupée par les rebelles, elle a eu à lutter contre eux, et les musulmans n'ont jamais pu s'y établir. La population, composée en grande partie d'I-jên, paraît très laborieuse et s'occupe activement, outre les travaux des champs, de l'industrie du fer; celle-ci est en grande réputation dans la province pour les grosses pièces en fer forgé qu'elle travaille[1] ainsi que pour la quantité des forgerons qu'elle emploie.

Depuis le début des hostilités, cette ville a toujours été gouvernée par un chef I-jên appelé Li Taï (李 岱) et par son frère Li Chung (李 忠). Les rebelles, repoussés du cœur de la province, et les chefs ne voulant pas se créer de difficultés avec les autorités provinciales, reconnurent ce mandarin jusque là resté passif, et peu à peu tous les intransigeants

[1] Ce que les Chinois appellent de grosses pièces sont simplement de grandes barres cylindriques de 5 à 8 centimètres de diamètre et d'environ 2 mètres de long, au bout desquelles sont soudées de grandes lames plates en forme de couteaux. Ces couteaux, dont le poids varie de 150 à 300 livres chinoises, sont employés par les mandarins de l'armée. C'est en pratiquant l'exercice de ces espèces de hallebardes et celui de l'arc qu'ils obtiennent les grades militaires.

rentrèrent dans le devoir. Cependant, bien que n'exerçant plus la dictature, Li Taï n'en a pas moins conservé une notable influence sur la population et dans beaucoup de circonstances, le Chih-hsien a recours à son intermédiaire.

Dès notre entrée en ville, un milicien, auquel nous demandons de nous indiquer la demeure du chef, s'offre lui-même à nous conduire et à annoncer notre arrivée. L'ex-dictateur de Hsi-O était en train de fumer de l'opium; malgré l'inopportunité de notre visite, il tint compte des recommandations de Wu kuan-shih, nous reçut avec aménité et voulut absolument nous garder à dîner: sur notre désir de repartir aussitôt que possible, il fit écrire une lettre qu'il nous remit pour le Kuan-shih de Lao-lu-kuan. En prenant congé, il nous fit promettre de passer une journée chez lui à notre retour.

Nous sortons de la ville par la porte du sud pour aller traverser la rivière, un peu en amont, sur un pont de pierre long d'environ une centaine de mètres. Nous quittons la rive droite de la rivière pour suivre un autre cours d'eau qui coule encaissé entre des montagnes, dont les flancs taillés à pic nous rappellent les gorges du Ssŭ-ch'uan. La physionomie de ce site sévère ne manque pas d'une certaine grandeur. Après une quinzaine de lis de marche, les pentes deviennent moins abruptes et le paysage s'égaie un peu; les hauteurs sont boisées et de temps à autre, dans les clairières nous trouvons des villages d'I-jên et des roues hydrauliques qui mettent en mouvement des meules à décortiquer le riz des champs en culture, que nous avions perdus de vue depuis Hsi-O, s'étendent de chaque côté du ruisseau; et dans les champs, hommes et femmes sont activement occupés à rentrer la récolte. Le cours d'eau que nous suivons est très

tortueux, de sorte que, par moments, nous entendons le bourdonnement de voix humaines sans apercevoir personne. A la jonction de deux ruisseaux, nos guides ne savent quel chemin choisir. Sur l'indication d'une femme Lo-lo, nous quittons le torrent pour suivre le lit d'un ruisseau desséché. La vallée s'élargit pour se rétrécir ensuite avant d'arriver à Lao-lu-kuan. Les habitants de tous ces parages, à peu d'exceptions près, sont I-jên.

Nous sommes à Lao-lu-kuan à quatre heures. Le Kuanshih, prévenu de notre arrivée, nous fait les honneurs de la maison commune. Ce village, situé près d'un ruisseau, entre des montagnes dont les parois sont presque perpendiculaires, présente un aspect misérable. Une suite de fourneaux établis pour le traitement de l'acier s'échelonnent sur la rive gauche. Les maisons, au nombre de cinquante à soixante, sont construites en briques séchées au soleil et couvertes presque toutes de toitures plates en forme de terrasses. Le hameau tout entier, y compris les ouvriers et les cultivateurs, ne compte pas plus de cinquante à soixante familles, dont dix à peine sont chinoises; le reste est de la race des I-jên. Les habitants, malgré le manque d'air et la chaleur excessive qui règne au fond de ces défilés, ne paraissent nullement incommodés. Durant le jour, le calme n'est troublé que par le bruit intermittent des clapets du soufflet des fourneaux en marche. Ces machines soufflantes sont disposées pour être mues par une chute d'eau, mais comme le ruisseau est presque à sec, chaque soufflet est mis en mouvement par deux ou trois femmes Lo-lo qui, tout en faisant parcourir au piston toute sa course, chantent à l'unisson des espèces de complaintes aussi lugubres que monotones. Les forgerons, fatigués par une nuit de travail pénible, dorment

des coups de marteau sur le bloc de métal étincelant. Ces ouvriers, presque tous I-jên, sont nus jusqu'à la ceinture; leur peau est si endurcie à ces rudes travaux qu'ils semblent presque insensibles aux étincelles ou aux scories qui à chaque instant viennent les atteindre; ils se contentent de porter la main à l'endroit lésé et tout est fini. Toute la nuit règne la même activité; mais aussitôt que le jour parait, les forges s'éteignent et chacun regagne sa chaumière, où il va chercher le repos.

Le Kuan-shih, dont nous n'avons qu'à nous louer, est prévenant au possible; sur notre désir d'aller visiter les galeries d'où l'on extrait le minerai traité dans le village, il se propose pour nous accompagner.

Les exploitations sont situées à 20 lis du hameau, et pour y arriver il faut suivre un sentier très accidenté et pénible. Nous faisons halte devant un trou de 1^{m} de large environ sur 1^{m},80 de profondeur; il paraît que cette galerie est la plus productive. Le percement, ouvert sur le flanc de la montagne, y pénètre sur une inclinaison approximative de 15 à 18 degrés. Le filon de minerai est très puissant et offre par places des couches épaisses; l'extraction n'en est pas précisément difficile. Les travaux paraissent être conduits avec lenteur; il est vrai que le traitement (que nous exposerons dans un chapitre spécial) est assez long; et, de plus, les propriétaires de fourneaux, n'ayant pas de grands



débouchés pour leurs produits, à cause des frais de transport, ne font extraire le minerai qu'au fur et à mesure des commandes. L'acier que fournit ce district, d'une qualité relativement supérieure, n'est pas exporté au-delà de la capitale, toujours pour la même cause : les droits de douane.

Sauf cette industrie, qui, de l'aveu des intéressés, serait peu lucrative, et la canne à sucre qu'on cultive sur une grande échelle dans la vallée de Hua-nien, le district ne produit rien d'autre susceptible d'exploitation. En certains endroits, et surtout aux environs de Lao-lu-kuan, la contrée est très montagneuse; toutefois les vallées, grâce à l'infatigable ardeur des indigènes, produisent un peu plus de céréales que n'en consomme la population.

La grande route de Yuan-chiang, délaissée depuis la rébellion, reprend son ancienne activité; chaque jour nous voyons défiler des caravanes qui apportent du coton et d'autres marchandises du Laos dans la capitale ou les villes de l'est, tandis que d'autres, suivant la direction inverse, descendent vers le sud, chargées de toutes espèces de produits qu'elles vont échanger avec les peuplades de la frontière. Ces jours derniers, il est passé plusieurs troupes, de soixante hommes chacune, qui transportent de la porcelaine à P'u-erh-fu et recevront du thé en échange. Dans toute cette région les indigènes emploient les bœufs comme bêtes de somme pour les fardeaux de toutes sortes; ils les harnachent à peu près à la manière des chevaux et obtiennent de ces animaux, qui ont le pied plus sûr que ces derniers, un excellent service dans tous ces sentiers de montagnes.

Notre intention était de pousser cette excursion jusqu'au-delà de Hsin-p'ing, où l'on nous avait signalé des gisements d'oxyde de cuivre, du charbon, de la galène et du fer; mais

n'ayant reçu, depuis notre départ, aucunes nouvelles de Tung-k'ou, nous résolûmes de retourner à Liang-haï-ts'ung, en ajournant l'exécution de notre projet à un moment plus fa-vorable.

De retour dans ce village, nous reçûmes de Ma Ju-lung l'invitation de nous rendre au quartier général. Là, faute de maisons, notre hôte nous offrit une partie de sa tente. La campagne se poursuivant avec activité, il nous fut permis pour la première fois d'être témoins de la résistance opiniâtre des musulmans : ces fanatiques, embusqués dans les ravins se laissaient décimer par les Impériaux plutôt que d'aban donner leurs positions. Le village de Hsiao-tung-k'ou, qu'ils avaient forcé de faire cause commune avec eux, n'attendai qu'une occasion propice pour s'en détacher; en effet, peu de jours après notre arrivée, les notables envoyèrent, pendan la nuit, leur soumission, qui fut acceptée. Le lendemain dix-huitième jour de la deuxième lune (8 avril 1871), Ma Ju-lung prenait possession du village, à la grande conster nation des rebelles.

Nous profitâmes de notre séjour dans ces parages pour aller visiter les villes des environs : Chiang-ch'uan, T'ung-haï et Ning-chou, dont les territoires, du reste, ne présenten rien de particulier. Si l'on en excepte quelques gisements de fer, des traces de houille et des amas de kaolin, cette zone n'est pas intéressante au point de vue minéralogique Nous signalerons pourtant de nombreux gisements d'argile près de Ning-chou : elle sert à fabriquer dans le pays une quantité considérable de poteries fort estimées dans toute la province.

Le 15 juin 1871, nous nous mîmes en route pour des cendre à Hsin-hsing-chou. Depuis vingt jours déjà, la saison

des pluies avait commencé; de tous les côtés les simples ruisseaux étaient transformés en torrents impétueux. Dans les plaines, toutes les communications étaient interrompues; les cours d'eau avaient renversé leurs digues et des champs entiers étaient devenus leur proie. Les pluies, qui, cette année-là, se succédèrent pendant cent sept jours, détruisirent une grande partie des récoltes.

Dans la capitale, le vice-roi et le Fu-t'aï, afin de mettre obstacle à l'irruption des eaux qui avaient inondé non-seulement la plaine, mais la partie basse de la ville où un grand nombre de maisons s'étaient écroulées, décidèrent dans leur haute sagesse, que le dragon noir de la source, que nous connaissons sous le nom de Hei-lung-t'an, étant la seule cause du fléau, il était urgent de le contraindre par la force à rentrer dans sa tanière. En conséquence, ils quittèrent la capitale en grande pompe, accompagnés d'une forte escorte traînant à sa suite deux canons pour bombarder le dragon rebelle; arrivés dans l'endroit suspect, les artilleurs exécutèrent leurs ordres et tirèrent pendant deux jours sur cette source bouillonnante. Cette ridicule démonstration n'eut, cela va sans dire, aucun résultat; et pourtant elle suffit à convaincre le peuple et les mandarins qu'on avait ainsi prévenu de plus grands désastres.

Retenus dans le village de Ta-ying-t'ou, situé dans la plaine de Hsin-hsing, pour y surveiller l'établissement d'une fonderie de canons et d'une fabrique de munitions de guerre, ce ne fut qu'au mois de novembre 1871 que la marche satisfaisante des travaux nous permit de continuer notre excursion jusqu'au-delà de Hsin-p'ing-hsien.

Nous quittâmes Ta-ying-t'ou par une journée claire et une température très douce. Sur notre parcours jusqu'à Lao-lu-

kuan nous trouvâmes les chefs ou Kuan-shih aussi prévenants que par le passé. La population de ce dernier village, si calme d'habitude, était un peu alarmée : la peste venait de se montrer dans le voisinage et avait déjà fait quelques victimes. Le Kuan-shih se préparait à aller camper sur les hauteurs; aussi nous engagea-t-il de toutes ses forces à quitter ces parages malsains et surtout à ne pas passer outre, car, nous dit-il, le fléau sévit sur toute la route. Malgré ses assurances, nous décidâmes de continuer notre voyage.

En sortant de Lao-lu-kuan, la route s'élève sur les hauteurs, elle est étroite et pierreuse. Nous croisons plusieurs caravanes chargées de coton et de thé de P'u-erh-fu; des convois de bœufs qui rapportent du sucre de Hua-nien à Hsi-O. Le chemin est quelquefois si resserré qu'il est difficile de faire place aux voyageurs. Sur les plateaux, autant que la vue peut s'étendre, on aperçoit un massif de montagnes, entrecoupées çà et là de gorges profondes qui facilitent l'écoulement des eaux. Dans les bas-fonds la végétation est vigoureuse, tandis qu'elle est à peu près nulle sur les sommets. Les I-jên, presque les seuls habitants de cette région, tirent un bon parti de la canne à sucre. Après avoir traversé quelques bourgades insignifiantes, au centre d'une vallée en pleine culture, nous faisons halte, dans l'après-midi, sur un petit plateau où l'herbe encore fraîche engage nos muletiers à faire reposer leurs bêtes.

L'autre partie de la route jusqu'à Hsin-p'ing ne présente rien d'intéressant. Cette dernière ville, construite à peu de chose près sur le modèle de celles que nous connaissons, est sans importance au point de vue administratif. De même que ses voisines, elle n'a pas été épargnée par la rébellion, et, de plus, ses chefs, non contents d'avoir combattu les

musulmans, en vinrent aux armes pour des questions personnelles. Au moment de notre passage, la querelle était terminée, cependant chacun n'en restait pas moins sur le qui vive. Dans tout ce district, les I-jên sont les plus nombreux. Une grande partie des familles chinoises que la révolte a chassées de leurs foyers n'y sont pas encore rentrées. Le sol de ces vallées, que favorise une chaude température, est partout fécond, et les habitants paraissent y réparer promptement leurs pertes.

Il est très difficile, malgré les lettres qui nous recommandent expressément aux notables de l'endroit, d'obtenir des renseignements précis sur les gisements métallifères qui nous ont été signalés; il règne une telle incohérence d'opinions à ce sujet que force nous est de repartir sans avoir rien pu obtenir de précis.

Ainsi que les jours précédents, la route est pénible et étroite; tous les villages que nous traversons sont peuplés d'I-jên, auxquels sont mêlés quelques Pa-i. Vers le milieu de la journée, un accident nous oblige à retourner sur nos pas : un cheval monté par un petit mandarin qui nous accompagne s'étant abattu, son cavalier a été jeté à terre d'une façon si malheureuse qu'en tombant il s'est démis le genou droit. Les soins que nous essayons de lui donner ne calment pas ses douleurs, et il faut envoyer au village le plus proche pour faire fabriquer une litière, qui permettra de transporter le blessé. Les paysans se font un peu tirer l'oreille pour s'engager comme porteurs, et ce n'est qu'en doublant le prix ordinaire qu'ils acceptent cette corvée. De retour à Hsin-p'ing, notre malade reçoit les premiers soins d'un charlatan, qui se qualifie de médecin. Soit confiance en ce prétendu disciple d'Hippocrate, soit tout autre motif,

il finit par cesser ses lamentations, lui qui se croyait mort quelques heures auparavant.

Cette ville, qui paraît tout à fait morte, prend un peu d'activité les jours de marché; on y trouve des écuries spacieuses, destinées aux bêtes de somme des caravanes qui la traversent. Dans un de ces *ma-tien* (auberges-écuries), nous apercevons quelques balles de coton et du thé de P'u-erh-fu. D'après ce que rapportent l'hôte et les marchands qu'il loge, le coton s'est vendu sur le dernier marché T[ls] 22 (154 fr.) le picul, soit 100 livres chinoises, environ 60 kilos. Ces marchands, à qui nous demandons de nous expliquer la différence de ce prix avec celui de l'an dernier, assurent que la récolte a été excellente dans le sud et qu'en outre, le nombre de chevaux circulant entre la frontière et les villes de la province ayant beaucoup augmenté, le prix du transport qui était de T[l] 0,45 (3 fr. 15 c.) par jour est maintenant réduit à T[l] 0,30 (2 fr. 10 c.). Nous ne voyons pas de cotonnades européennes; presque tous les Chinois qui nous entourent sont vêtus en cotonnades tissées dans le pays; quelques-uns portent un veston en drap d'Europe, mais ils sont rares. Un Kuan-shih, qui avant la rébellion s'est beaucoup occupé des mines, nous signale un gisement de galène argentifère au sud de la ville, dans les montagnes, et regrette que le manque de bras l'empêche de l'exploiter.

En passant devant Hsi-O, Li Taï, dans la demeure duquel nous nous arrêtons quelques instants, paraît désolé de l'insuccès de notre excursion. Afin de soulager nos porteurs, il nous en donna quatre de plus, qui, malgré la différence de langage (c'étaient des I-jên) s'arrangèrent bien vite avec les nôtres. Nous rentrâmes à Ta-ying-t'ou sans

Rien de nouveau n'avait eu lieu depuis notre départ. Ma Ju-lung, guéri de sa blessure, était parti pour Tung-k'ou, où ses troupes, par la négligence des chefs, avaient été battues.

DE HSIN-HSING A FA-CH'UNG.

Janvier 1872. — Un mois après notre retour, un message, venant de la part du directeur et propriétaire de la mine de fer de Fa-ch'ung, nous apprit que, les pluies ayant endommagé une partie des fours à charbon, les I-jên demandaient des avances pour faire les réparations nécessaires; que, sans cela, il allait être forcé, faute de provisions de houille, d'arrêter la fourniture de fonte. Il nous priait, en conséquence, de nous rendre sur les lieux pour régler cette affaire.

La provision de fonte de l'arsenal étant presque épuisée, nous nous rendons sans retard à son invitation. Mais le mandarin, qui nous a accompagnés une première fois dans cette localité, semble fort ennuyé d'avoir à recommencer ce voyage.

Nous quittons Ta-ying-t'ou de bonne heure et traversons la plaine pour prendre les montagnes qui la bordent à l'ouest; la montée est si raide qu'il est difficile de se tenir à cheval, et encore moins en chaise, comme nous l'avions tenté au début. Le pays, vu à vol d'oiseau, présente le même aspect que les endroits que nous connaissons déjà : toujours cette masse confuse de montagnes, qui se profilent à l'horizon. Dans les ravins, creusés par les pluies torrentielles, la végétation est active; dans les vallées et sur le plateau sont

dispersés quelques villages d'I-jên; on retrouve ces infatigables travailleurs partout où le terrain est susceptible de produire. Nous montons et descendons plusieurs chaînes de collines cultivées ou plantées de sapins et de chênes; nous rencontrons des bûcherons qui font du charbon de bois.

Le minerai de fer doit abonder, car les lits des torrents en contiennent tous. Dans chacun des villages que nous avons traversés depuis le matin, il y a une ou deux ruches d'abeilles, particularité d'autant plus frappante que les fleurs font absolument défaut sur ces hauteurs. Il y a aussi des troupeaux de moutons, de chèvres ou de bœufs, et nous en avons vus qui, sous la garde d'un pâtre, paissaient l'herbe des montagnes. Chèvres et bœufs sont en général de petite taille; le mouton, bien que plus petit que celui d'Europe, paraît être de la même famille, car il n'a pas la queue plate comme celui du littoral chinois.

Après une fatigante journée de marche, nous arrivons à destination. Le village de Fa-ch'ung, qui s'élève sur le flanc nord d'une colline, est entouré d'une épaisse plantation de noyers qui dérobe la vue de ses maisons basses et étroites. Wang, le chef du village, bachelier militaire et propriétaire de l'usine, vient au devant de nous et nous offre l'hospitalité. Il y a ici un mandarin militaire de notre connaissance qui régit un octroi pour Ma Ju-lung; il perçoit des droits sur tous les articles de consommation qui entrent dans le district. L'heure trop avancée ne nous permettant pas d'aller à l'usine, notre hôte, fier de son administration, nous propose de visiter les environs du village. On ne saurait trop admirer le zèle des I-jên, leur amour du travail et leur patiente industrie; dans les endroits secs, ils ont profité des eaux torrentielles pour irriguer leurs champs au moyen de grossiers aqueducs

élevés sur les pentes des montagnes. Notre guide nous désigne à l'est du village une montagne, de laquelle il prétend avoir vu couler une rivière de feu qui allait s'éteindre dans le ruisseau. Cette historiette nous fait rire; mais les indigènes qui nous accompagnent, plus crédules que nous, pressent le Kuan-shih de questions sur le prétendu phénomène. Dans les idées superstitieuses de ce dernier, il était dû à quelque mauvais esprit et présageait des calamités prochaines; afin de les éloigner en même temps que leur malicieux auteur, les habitants n'avaient qu'à se réunir tous ensemble en frappant sur leurs gongs avec le plus de vacarme possible.

De retour au village, un frugal repas nous attendait; du riz blanc, mets de luxe dans les montagnes, un chapon, des légumes frais et salés, composaient le dîner. Notre hôte, selon l'usage chinois, et malgré notre insistance, refusa de s'asseoir avec nous à table et surveilla le service. A peine la nuit close, les paysans revenus des champs, poussés par un sentiment de curiosité, se présentèrent chez leur chef pour voir les étrangers; mais, comme nous avions à parler d'affaires, les portes furent fermées et personne ne fut introduit.

Le matin, au lever du soleil, nous nous mettons en route pour aller visiter les exploitations. Malgré l'heure matinale, quelques habitants attendent notre sortie, nous adressent des compliments et s'informent si notre séjour se prolongera parmi eux. L'un des curieux, sachant que nous allions aux mines, s'empresse de nous conter que, la veille, un mulet qui paissait sur la montagne avait été dévoré par un léopard (Pao-tzŭ), et que ces fauves étaient assez nombreux dans les environs.

Au sortir du village le chemin est des plus mauvais, et nos montures, bien que habituées à faire journellement la haute école, avancent avec difficulté. En haut, le terrain change complètement d'aspect; des montagnes aux cimes aiguës s'étagent, pour ainsi dire, à perte de vue. Dans ces altitudes peu fréquentées croissent des arbustes et des chênes nains, dont les bouquets forment des fourrés peu élevés mais presque impénétrables. Nous quittons la route qui conduit à I-mên pour tourner à gauche, et bientôt après nous atteignons un plateau, couvert de jeunes sapins : c'est là le centre de l'exploitation minière de notre guide. Toute l'éminence sur laquelle nous faisons halte n'est qu'un immense amas de minerai de fer; quelques galeries horizontales ont été ouvertes et abandonnées ensuite pour l'extraction à ciel ouvert. Si l'on en juge par la direction des filons, on est porté à conclure (et les affleurements le prouvent) que le district entier recèle de riches dépôts de minerai de fer. Nous mettons pied à terre pour descendre, par un sentier en zigzags, jusqu'au fond d'un défilé, où gronde un torrent; c'est en cet endroit qu'on a installé le haut fourneau afin d'utiliser le cours d'eau comme force motrice.

Le gibier paraît assez commun dans ces parages écartés; car, dans notre descente, nous avons fait lever plusieurs faisans lady Amherst, qui s'envolent à tire d'ailes et dont la longue queue en éventail cache presque tout le corps. Cette espèce d'oiseaux, qui se rencontre particulièrement dans les montagnes du Yün-nan et au nord du Ssŭ-ch'uan, est d'un caractère très farouche; aussi ne les trouve-t-on que sur les hauts plateaux et dans les endroits sauvages. La poursuite en est difficile; ils courent parmi les herbes et se lèvent rarement à l'arrêt du chien; leur vol est très rapide et leur

queue, qui ne mesure pas moins de $1^m,50$, égare souvent le tir du chasseur. Les I-jên, qui connaissent à fond leurs habitudes, en prennent au lacet et les vendent au marché pour la modique somme de 100 à 150 grosses sapèques (environ $0^{fr},40$ à $0^{fr},50$). Leur corps est bien moins gros que celui du faisan ordinaire et leur chair n'a pas grand goût.

Plus bas, à une centaine de mètres, un ouvrier de l'usine nous fait remarquer trois chèvres sauvages, qui cessent de brouter à notre approche et s'enfuient en bondissant. C'est la seconde fois, depuis notre arrivée dans cette province, que nous avons occasion de voir ces animaux à l'état sauvage, mais trop loin pour essayer d'en tuer. D'après les indigènes que nous avons consultés dans différents districts, ils vivent très retirés et par troupes; se tenant d'ordinaire dans les lieux les plus inaccessibles, ils s'approchent bien rarement des habitations. A plusieurs reprises, nous avons promis une bonne récompense pour la capture d'une de ces chèvres; mais il n'a pas été possible de les surprendre. D'une taille semblable à celle de leurs congénères d'Europe, elles ont le poil long et grisâtre, le corps élancé, le cou long et gros, les cornes développées.

Nous arrivons à l'usine. Le fourneau, qui est la pièce la plus importante de l'outillage, est en pleine activité; le soufflet marche au moyen d'une roue hydraulique; quelques I-jên concassent du minerai tandis que d'autres préparent les charges de matière. Deux contre-maîtres, tout en surveillant l'opération, fument, suivant l'habitude générale dans cette province, des feuilles de tabac roulées en forme de cigare et qu'ils emmanchent dans leurs longues pipes.

Pendant notre visite, une troupe d'I-jên, hommes et femmes, apportent du charbon de bois, qu'ils déposent dans un hangar

de l'usine; le charbon, en bûches de 30 à 40 centimètres, n'est qu'à demi brûlé. Tous ces gens ont l'aspect misérable; la plupart sont en guenilles et n'ont même pas aux pieds de sandales en paille; certaines femmes portent, outre leur fardeau sur le dos, un enfant sur leur poitrine. Le charbon pesé et les comptes réglés, chacun, avant de s'en aller, tire de sa poche un morceau de linge, dans lequel est enveloppé le déjeûner, qui consiste soit en galettes de sarrasin, soit en riz rouge, qu'on fait griller sur les plaques de fonte encore chaudes, en y mêlant du piment. Le maître désaltère ces pauvres diables à ses frais en leur donnant une infusion d'une herbe sauvage, qui croît sur les hauteurs et qu'on nomme *Shan-ch'a* (thé de montagne).

Les chefs des villages qui ont demandé des avances viennent s'entendre avec nous, et, après avoir entendu les explications qu'ils nous donnent sur la situation pécuniaire des montagnards, il est convenu qu'on leur accordera ce qu'ils réclament.

De retour au village et au moment de partir, des paysans des environs nous offrent du musc, au prix de T[l] 1,75 les deux bourses, prix d'autant plus raisonnable que, les bêtes ayant été tuées la veille, nous sommes assurés que la marchandise n'a pas été fraudée, comme il arrive si souvent quand on l'achète au marché.

En retournant à Hsin-hsing, nous laissâmes la voie que nous avions déjà suivie pour en prendre une autre au sud, qui nous permettait de visiter, en passant, des gisements de minerai de fer, situés seulement à 45 lis de la ville. A peine avons-nous fait 30 lis vers l'est que nous tombons dans un hameau habité par douze familles d'I-jên; moyennant rétribution, un guide nous conduit au milieu d'une ancienne

exploitation. Le minerai en est de très bonne qualité; mais, paraît-il, la cherté du combustible qu'on était obligé d'aller chercher au loin, à cause du déboisement des environs, réduisait à rien les bénéfices. De cette mine, jadis florissante, il ne reste que le fourneau tout à fait hors de service.

Rien de nouveau n'avait eu lieu depuis notre départ de Ta-ying-t'ou. Dans chaque village on commence à faire des préparatifs pour recevoir la seconde récolte qui, favorisée par une douce température, s'annonce sous de bons auspices. Le prix des céréales, qui avait sensiblement augmenté, diminue dès les premiers arrivages du sud, où la récolte est plus précoce. Le Chih-chou (sous-préfet), à qui nous faisons visite en passant à Hsin-hsing-chou, nous apprend que le gouverneur pour faire face aux exigences de la guerre, lui a donné l'ordre d'opérer des réquisitions en argent et en nature aussi bien chez les I-jên que parmi les Chinois. Malgré tous les efforts du Fu-t'aï, Kuang-I n'avait pas encore été pris; Yang Yu-ko était le seul chef qui eût, dans l'ouest, remporté quelques avantages.

Depuis cette époque jusqu'au mois de septembre 1873, la situation politique du Yün-nan changea tout à fait de face au bénéfice du gouvernement impérial. Dans le sud, l'entreprise du Fu-t'aï ayant réussi, Liang Shih-meï fut assassiné le cinquième mois. Cette partie de la province, jusque là restée entre les mains du dictateur, fut définitivement rendue à l'administration régulière. Dans l'ouest, Hsia-kuan, cette forteresse naturelle que les troupes de Yang Yu-ko contemplaient depuis plusieurs mois sans oser l'attaquer, ayant été livrée par le traître Tung Fei-lung, aucun obstacle sérieux ne pouvait désormais empêcher les Impériaux d'avancer. Cette

dernière victoire changea les desseins du Fu-t'aï. Lui, qui avait juré de se venger d'une manière exemplaire de la résistance héroïque des habitants de Kuang-I, tourna ses regards vers l'ouest et se décida à offrir des concessions aux assiégés, qui capitulèrent[1].

Bien que certains points de la province fussent encore occupés par les rebelles, la confiance dans l'avenir commençait à renaître; les propriétaires, écartés pendant plusieurs années de leurs foyers, revenaient peu à peu, et bien des endroits, naguère déserts et en friche, étaient maintenant habités et mis en culture; c'est surtout dans les districts éloignés des grands centres que cette amélioration se faisait le plus sentir.

Nous allons interrompre le cours de notre récit pour donner une esquisse historique du pays que nous venons de parcourir et où nous sommes appelés à résider pendant quelque temps.

[1] Voir, au chapitre V, les détails sur la rébellion musulmane.

CHAPITRE V

ESSAI HISTORIQUE SUR LE YÜN-NAN

ESSAI HISTORIQUE SUR LE YÜN-NAN.

Nous avons résumé, dans ce chapitre, tous les renseignements historiques que nous avons pu recueillir sur la province qui nous occupe. Dans le nombre il y en a qui proviennent, soit de recherches dans les historiens chinois, soit des chroniques indigènes ou de manuscrits des Tu-ssŭ et de différents ouvrages publiés à la même époque. Ces derniers, en beaucoup de circonstances, nous ont permis d'éclaircir plusieurs faits sur lesquels les historiens chinois ont gardé le silence. Autant que possible, nous avons écarté les traditions et légendes qui n'étaient corroborées par aucun document authentique, et nous avons cru devoir nous borner à reproduire les évènements les plus marquants qui ont eu lieu depuis environ deux mille ans, époque où le Yün-nan a été, pour la première fois, en rapport direct avec la Chine.

Ce n'est que sous Han-kao-ti (漢高帝), le premier souverain de la dynastie des Han (226 avant J.-C.), que les historiens chinois commencent à parler des régions occidentales de la Chine.

L'an 106 avant notre ère, l'empereur Han-wu-ti (漢武帝 dont la capitale était Hsien-yang-hsien (咸陽縣), ville la province du Shan-hsi (陝西), prépara une expédit pour aller reconnaître les contrées situées à l'ouest de s empire. Les peuples de ces contrées étaient divisés en grand nombre de principautés, gouvernées chacune par ou plusieurs chefs indigènes. Celui qui était à la tête la principauté de Tien (滇), le plus puissant de tous, p nait le titre de Wang (王) ou *prince de Tien*[1]. Ce fut lui que l'armée de reconnaissance eut d'abord affaire. Bat dans une première rencontre, il n'en continua pas moins lutte jusqu'à ce que, réduit à l'impuissance, il fit sa soumi sion à l'empereur. L'an 104, Han-wu-ti, persévérant da ses projets de conquête, envoya les généraux Kuo-ch'ar (郭昌) et Wei-kuang (衛廣) combattre les peuplades sa vages du sud-ouest. Une partie de ces dernières, intimidées p l'arrivée des troupes impériales, ne tentèrent pas de résiste A la suite de cette campagne, Han-wu-ti, voulant récon penser Tien Wang de sa fidélité ainsi que des services qu' avait rendus, lui donna le gouvernement de tout le pays appe I-chou-chün[2] (益州郡) et lui envoya, comme marque distinction, un sceau en jade. A cette époque, selon le T shih-t'ung-chien (杜氏通鑑), le Tien Wang avait résidence à Paï-yaï[3] (白崖).

[1] Prince du pays de Tien, dénomination ancienne sous laquelle étaient co pris le Kuei-chou et le Yün-nan.

[2] Voir le Pên-chi-hsi-nan-i-chuan (本紀西南夷傳).

[3] Il nous a été impossible d'avoir la signification exacte de ce nom. L aborigènes, et même les Chinois du Yün-nan, ne savent là dessus que qu'en dit le Pên-chi-hsi-nan-i-chuan. Nous connaissons deux villages d'I-j appelés Paï-chaï, et situés, l'un au sud de Kien-yang et l'autre près de Ch tung.

Dans la trente-sixième année du règne de Han-wu-ti (60 avant J.-C.), les tribus barbares de la principauté de K'un-ming[1] (昆明) se révoltèrent. Tien Wang, ne pouvant venir à bout de la rébellion, demanda du secours, et l'empereur chargea de nouveau le général Kuo-ch'ang d'aller rétablir l'ordre.

A partir de cette époque jusqu'à l'avènement des Tung-han (東漢), il n'est plus question de ces contrées dans les annales chinoises. Dans la vingt-septième année du règne de Kuang-wu (光武), c'est-à-dire en 52 après J.-C., un chef indigène nommé Hsien-li (賢栗) alla faire sa soumission à l'empereur et reçut de lui les titres de Chün-chang (君長) et de Yueh-hsi (越嶲).

A la mort de Kuang-wu (58 après J.-C.), son fils Ming-ti (明帝) lui succéda sous le nom de Yung-p'ing (永平). La première année de son règne, le chef des I-jên d'un endroit appelé Ku-fu-i (姑復夷), se révolta et marcha contre le Tsu-shih[2] d'I-chou; ses bandes furent taillées en pièces et lui-même fut fait prisonnier et condamné à mort; on envoya sa tête à l'empereur, qui résidait à Lo-yang[3], alors capitale. La douzième année du même règne (70), nous lisons dans le Pên-chi-ai-lao-chuan (本紀哀牢傳) que les barbares d'Ai-lao étaient sous la conduite d'un chef nommé Liu-mao (柳貌). Ce chef, qui se parait du titre de Ai-lao Wang

[1] Ce district était alors important; il forme aujourd'hui la sous-préfecture administrée par le Chih-hsien de Yün-nan-fu.

[2] Ce terme, en usage aujourd'hui pour désigner un Chih-chou, servait, sous la dynastie des Han, à qualifier une espèce d'intendant qui, tout en exerçant des fonctions civiles, avait le droit de lever des soldats et d'en disposer selon ses besoins.

[3] La ville de Lo-yang-hsien (洛陽縣), province du Ho-nan, fut choisie comme siège de l'empire et prit le nom de Tung-ching (東京) ou *capitale de l'Est.*

(哀 牢 王), divisa son territoire en deux districts q
nomma Ai-lao (哀 牢) et Po-nan (博 南); ayant ensı
soumis la partie occidentale du territoire d'I-chou-cl
(益 州 郡), il la partagea en six districts : Pu-wei (不 韋
Hsi-t'ang (巂 唐), Pi-su (比 蘇), Yeh-yü[1] (楪 榆), Hsi
lung (邪 龍) et Yün-nan (雲 南), et forma, avec ces
districts, le département de Yung-ch'ang-chün (永 昌 郡
A la date de l'année suivante (71), le T'ung-chien-ka
mu (通 鑑 綱 目) rapporte que la province du Yün-ı
était alors divisée en six royaumes, à savoir : Mêng-hsi-cl
(蒙 巂 詔), Yueh-hsi-chao (越 析 詔), Lang-chiung-cl
(浪 穹 詔), Teng-shan-chao (登 賧 詔), Shih-lang-cl
(施 浪 詔) et Mêng-shê-chao (蒙 舍 詔). Le plus
portant de ces royaumes, situé à l'ouest et gouverné
Mêng-shih, était borné au sud-est par le Tong-kin et au no
ouest par les T'u-fan (吐 蕃). Dans la suite, ces prin
régnèrent sur une partie du Ssŭ-ch'uan et du Yün-nan, et
fut de Mêng-shih que descendirent les rois de Nan-cl
(南 詔).

A l'avènement de l'empereur Shang-ti (77), le prince
lao Wang appelé Lei Lao (類 牢) se révolta et entra
à sa suite un grand nombre de tribus. Le T'ai-shou[2] (太 守
de Yung-ch'ang-chün appelé Wang Hsin (王 尋) marc
contre lui et le poursuivit jusqu'à la principauté de Yeh-
L'année suivante, un autre chef nommé Lu-ch'êng[3] (鹵 承
leva des soldats, attaqua Lei Lao, le mit en déroute et le
prisonnier dans le district de Po-nan, où il fut mis à mo

[1] Ancien nom de Ta-li-fu.

[2] Titre équivalant aujourd'hui à celui de préfet, mais qui, sous les Han, respondait à celui de prince.

[3] On ne sait d'où vient ce chef; l'histoire n'en parle que dans cette circonsta

L'empereur, en reconnaissance de cette victoire, donna à Lu-ch'êng le titre de I-hou[1] (邑 侯), l'an 78.

La neuvième année du règne de Ho-ti (和 帝), en 99, un chef qui prenait le titre de Tan-kuo Wang (撣 國 王) fit sa soumission et envoya de riches présents à l'empereur. Depuis cette époque jusqu'à An-ti (安 帝), en 115, l'histoire dit bien peu de chose sur ce qui se passe dans ces royaumes. La première année du règne de An-ti, Tan-kuo Wang[2], appelé Yung Yu-tiao (雍·由 調), reconnut de nouveau par des présents la suzeraineté de la Chine.

Sous les souverains de la même dynastie qui se succédèrent ensuite[3], les discordes civiles empêchèrent de s'occuper de cette contrée éloignée. L'empereur Hsien-ti (獻 帝), en 221, se laissa dominer par un de ses ministres nommé Ts'ao-ts'ao (曹 操), auquel il avait donné le titre de prince (Wang) et qui fut plus particulièrement connu sous le nom de Wei Wang (魏 王). Hsien-ti, d'un caractère trop faible pour résister à tous les caprices de son favori, n'eut plus qu'une autorité nominale, à tel point, dit le *San-kuo-chih,* que Wei Wang fit mettre à mort un des membres de la famille impériale. Ce général, qui, par ses talents militaires, retarda de trente ans la chute complète de la dynastie des Han, en prépara une nouvelle dans sa propre famille.

Son fils, Ts'ao-p'i (曹 丕), non moins illustre par ses qualités administratives, s'empara du pouvoir souverain et força le débile Hsien-ti à lui remettre son sceau. L'empereur, poussé à bout, le lui fit remettre par un de ses ministres, mais Ts'ao

[1] Voir le *Ai-lao-i-chuan,* titre de noblesse.

[2] Ni le *Ai-lao-i-chuan,* ni le *T'ung-chien-kang-mu* ne disent quel était le pays que gouvernait ce prince.

[3] L'empereur Shun-ti régna dix-neuf ans, Ch'ung-ti et Chih-ti un an chacun, Hêng-ti vingt-un, Lin-ti vingt-deux et Hsien-ti trente-un.

exigea, afin de consacrer, pour ainsi dire, son usurpation, qu'on élevât une terrasse sur laquelle il recevrait le sceau des mains mêmes de l'empereur, qui abdiquerait publiquement en sa faveur. Ce qui fut fait. Ts'ao donna à sa dynastie le nom de Weï.

A partir de cette époque (221), l'empire chinois fut divisé en trois royaumes. Chang-wu (章武), de la famille des Han, régna sous le nom de Hou-han (後漢) et établit sa cour à Ch'êng-tu (城都), capitale actuelle du Ssŭ-ch'uan. Cette famille conserva alors tout le pays connu sous le nom d'I-chou[1] (益州) et la province du Shan-hsi. Le prince de Weï, qui avait sa capitale dans le Ho-nan, aux lieu et place de l'empereur Hsien-ti, gouverna les provinces du Shan-tung, du Chih-li et du Shen-hsi. Le prince Wu, bien que n'ayant pas plus que Weï droit à une part de l'empire, s'installa à Chien-yeh[2] et étendit son autorité sur les provinces du Chiang-su, du Chê-chiang, du Hu-kuang et du Chiang-hsi.

Chang-wu, premier empereur des Hou-han, régna trois ans; à sa mort, en 213, son fils A-tou (阿斗) lui succéda et régna sous le nom de Chien-hsing. Ce monarque avait poûr conseiller un lettré de grand mérite, Chu Ko-liang (諸葛亮), qui avait été le précepteur de son père; Chien-hsing lui accorda toute sa confiance et, comptant sur son dévouement à sa famille, le nomma gouverneur d'I-chou.

Ce pays, en partie soumis autrefois, était partagé entre des chefs que la dynastie des Han avait reconnus en leur donnant des titres. Le plus puissant des chefs, Mêng-ho, se

[1] A cette époque, le pays d'I-chou comprenait la province du Ssŭ-ch'uan, le Kueï-chou, le Yün-nan et une partie du Laos.

[2] Ancien nom de la ville de Nankin.

souleva contre les Chinois qui menaçaient d'envahir son territoire, où, à ce qu'il prétendait, sa famille régnait depuis des siècles; quelques tribus voisines suivirent son exemple. La troisième année de Chien-hsing (建興), la cour impériale, informée de cette révolte par un messager du T'aï-shou de Yung-ch'ang, appelé Wang-k'ang (王伉), se disposa à la combattre énergiquement. L'armée de Mêng-ho, forte de 100,000 hommes, et ayant à sa tête Yung-kaï, gouverneur de Chien-ning (建寧), Chu-pao (朱褒), gouverneur de Tsang-ho (牂牁), et Kao-ting (高定), gouverneur de Yueh-hsi (越巂), se mit en marche. Wang-k'ang, gouverneur de Yung-ch'ang, et Lü-k'aï (呂凱) refusèrent de se joindre à eux et demeurèrent fidèles.

L'armée impériale, sous les ordres de Chu Ko-liang, ne tarda pas à rencontrer les rebelles, et plusieurs combats eurent lieu où l'avantage resta à Chu Ko-liang. Chu-pao et Kao-ting, troublés des bons sentiments que Chu Ko-liang avait manifestés à leur égard en rendant la liberté à leurs prisonniers, songèrent à faire leur soumission. Ils invitèrent Yung-kaï à un banquet, dans l'intention de se saisir de sa personne et de le livrer ensuite comme l'instigateur de la révolte; mais celui-ci, pressentant une trahison, n'y alla pas. Les chefs l'attaquèrent ouvertement : il tomba entre leurs mains et fut mis à mort par O-huan (鄂煥), un des officiers de Kao-ting. Ce dernier se rendit chez Chu Ko-liang avec la tête de Yung-kaï et fit sa soumission, qui ne fut reçue qu'à la condition qu'il tuât aussi Chu-pao, ce qu'il accepta, et il fut ensuite réintégré dans ses fonctions de gouverneur de Yüeh-hsi-chün (越巂郡). Peu de temps après, Chu Ko-liang, mieux connu sous le nom de K'ung-ming (孔明), trouvant ce territoire trop étendu pour un seul

administrateur, forma, avec la partie située à l'est de Yung-ch'ang, un nouveau district : il lui donna le nom de Yün-nan-chün (雲南郡) et en confia la direction à Lü-k'aï. La partie du territoire appelée Tsang-ho fut aussi organisée différemment et prit le nom de Hsing-ku-chün (興古郡); Ma-chung (馬忠) en devint le gouverneur.

Mêng-ho, bien que abandonné par les chefs qu'il avait poussés à la révolte, n'en continua pas moins la lutte. Dans une bataille, il fut fait prisonnier; mais, comme il se plaignait d'avoir été pris dans une embuscade, K'ung-ming le rendit à la liberté et lui permit de recommencer la guerre. Sept fois Mêng-ho combattit et sept fois il fut fait prisonnier. S'inclinant enfin devant les talents militaires de son adversaire, talents qu'il attribuait à un pouvoir surnaturel, il vint se prosterner aux pieds de Chu Ko-liang, jura fidélité à l'empereur et s'engagea, pour lui et sa postérité, à lui garder une reconnaissance éternelle. Malgré ces protestations solennelles, les officiers de Chu Ko-liang firent tous leurs efforts pour décider leur général à remplacer par des Chinois les chefs indigènes; Chu Ko-liang persista dans ses prudentes résolutions de ne rien changer à l'état politique de ce pays, car il n'est pas douteux que ces peuples à demi sauvages n'eussent pas vu sans une secrète irritation l'arrivée de fonctionnaires chinois et qu'un nouveau soulèvement aurait pu en être la conséquence.

Les Impériaux, sous la conduite d'un capitaine aussi habile et aussi éclairé que K'ung-ming, qui aimait mieux employer la douceur que la force, gagnaient beaucoup de terrain; en 227, Lung Yu-na (龍佑那), autre chef indigène, qualifié de *Chiu-chang*[1] (酋長), posa également les armes. Chu Ko-liang

[1] Chef de tribu.

lui accorda en récompense le nom chinois de Chang-chien-ning[1] (張建寧).

« C'est en partie à dater de cette époque », rapporte le *T'ung-chien-kang-mu*, « que cette région, couverte de forêts » désertes et presque impénétrables, commença à être dé- » frichée; qu'on y bâtit des maisons et que la culture d'un » grand nombre de plantes utiles originaires de Chine y fut » introduite. »

Chu Ko-liang, après avoir conquis cette vaste contrée, ou après y avoir du moins fait reconnaître l'autorité de l'empereur, retourna au Ssŭ-ch'uan. Il mourut dans cette province à Wu-chang-yüan (五丈原), dans la douzième année du règne de Chien-hsing, en 232, à l'âge de cinquante-quatre ans[2].

Après la dynastie des Hou-han, les troubles qui éclatèrent dans les trois royaumes firent perdre de vue cette partie écartée du territoire. Durant une période d'environ trois siècles pendant laquelle les dynasties de Chin (晉), Tung-chin (東晉), Sung (宋), Chi (齊), Liang (梁), Chên (陳), Sui (隋) et quarante-un empereurs se succédèrent sur le trône, on ne trouve dans les annales de la Chine aucune trace des évènements qui eurent lieu dans l'ouest. Ce n'est que sous T'ai-tsung (太宗), second prince de la race des Tang, qu'on s'en occupe de nouveau. Nous voyons dans le *Yün-nan-chiu-chih* (雲南舊志) qu'il y avait à cette époque, dans le district de Chien-ning-chün, un chef indigène nommé Chang Yo (張樂), auquel par la suite l'empereur octroya le titre de Shou-ling (首領); bien que l'histoire

[1] Voir le *Yün-nan-t'ung-chih* (雲南通志).

[2] Le souvenir de cet homme remarquable s'est perpétué dans le Yün-nan; on voit encore aujourd'hui, au sud de Chao-chou, une colonne en fer qui a été élevée à sa mémoire.

soit obscure sur ce point et ne donne aucun détail sur ce personnage, nous sommes portés à croire qu'il descendait de Lung Yu-na, dont Chu Ko-liang changea le nom en celui de Chang-chien-ning.

A la date de 660, on lit dans le *Yün-nan-t'ung-chih* que Chang Yo abdiqua son titre de Chiang-chün (將 軍) en faveur d'un chef de la principauté de Mêng-shih (蒙 氏) appelé Hsi-nu-lo (細 奴 羅). Des six princes qui, comme nous l'avons dit, se partagèrent le pays, ce dernier était le plus puissant; ses états étaient situés plus au sud, de là son surnom de Nan-chao (南 詔). C'est de lui que descendent les princes dont nous allons parler. Ils régnèrent sur une partie du Yün-nan et du Ssŭ-ch'uan.

Mêng-shih Hsi-nu-lo (蒙 氏 細 奴 羅) établit sa cour à l'ouest de Chao-chou (趙 州); au sud, son royaume était borné par le Tong-kin et au nord-ouest par les T'u-fan (吐 蕃). Sa postérité, ainsi que nous le verrons par la suite, acquit une grande puissance. A la mort de Hsi-nu-lo (685), son fils Lo Shêng-yen (羅 盛 炎) lui succéda. La ville de Yao-chou (姚 州) se sépara et passa sous l'autorité des T'u-fan. Les indigènes de ces parages, composés d'Ai-lao (哀 牢), d'I-jên (夷 人) et de Man-tzŭ (蠻 子), se révoltèrent; malgré cette défection, Lo Shêng-yen resta fidèle aux Chinois. L'an 713, Shang Lo-p'i (晟 羅 皮) lui succéda; il envoya des présents à la cour de Chine et l'empereur lui conféra le titre de T'ai-têng-chün Wang (臺 登 郡 王). De même que sous le règne de son père, la rébellion continua, étouffée dans un endroit, se rallumant dans un autre. Menacé de tous côtés, il envoya des ambassadeurs à l'empereur, en 716, et fit bâtir une ville ceinte de remparts, à laquelle il donna le nom de To-tung-kuei-ch'êng (拓 東 龜 城).

P'i Lo-ko (皮羅閣), plus heureux que son père, parvint à soumettre les cinq royaumes voisins, et les réunit au sien. Décoré en conséquence par l'empereur Jui-tsung (睿宗) du titre de Kuei-I Wang (歸義王), il transporta sa résidence à T'ai-ho-ch'êng[1] (太和城) en 738. Afin de fortifier ses bonnes relations avec l'empire, il envoya son petit-fils Fêng Chia-I (鳳迦異) en ambassade auprès de son suzerain, qui le qualifia de Hung-lo-ch'ing (鴻臚卿). Ce prince, un des plus remarquables de cette dynastie locale, mourut en 748, léguant le pouvoir à son fils Ko Lo-fêng (閣羅鳳).

En 750, ce monarque, irrité des exactions commises par les mandarins chinois qui commandaient les troupes cantonnées sur son territoire, voulut faire un exemple : un d'eux, non moins débauché que rapace, avait séduit des femmes de la cour; Ko Lo-fêng le tua de sa main. En même temps il leva l'étendard de la révolte[2] et s'empara de trente-deux villes. L'empereur envoya contre lui le général Hsien-yü-chung-t'ung (鮮于仲通) à la tête de forces considérables. Ko Lo-fêng, pour gagner du temps, demanda à traiter de la paix, mais son envoyé fut jeté en prison. Alors il marcha en avant. Dans une grande bataille, qui eut lieu près de la rivière Hsi-erh (西洱河), les Chinois furent mis en déroute et un de leurs généraux appelé Wang T'ien-yün (王天運) perdit la vie; à la suite de cette défaite, ils évacuèrent tout le territoire qu'ils occupaient. Ko Lo-fêng s'y établit en maître et donna au pays le titre de Ta-mêng-kuo (大蒙國). Puis il s'allia avec le roi des T'u-fan (Thibet)

[1] On voit encore aujourd'hui des vestiges de cette ville, au sud-ouest de Ta-li-fu.

[2] Voir GAUBIL, *Mémoires concernant les Chinois.*

par crainte d'un retour offensif des Chinois, et fit graver sur une table de marbre, qu'on montre encore aux environs de Ta-li, une inscription où il expliquait les motifs qui l'avaient obligé à prendre les armes. Les Chinois firent de nombreuses tentatives pour replacer sous leur autorité le vassal révolté, mais sans succès. En 754, par exemple, ils envahirent le Yün-nan sous les ordres du général Li Mi (李 宓); mais à peine arrivés sur les bords du Hsi-erh[1] que, décimés par les maladies et la faim, ils ne tardèrent pas à rebrousser chemin; pendant leur retraite, Ko Lo-fêng les atteignit et acheva de les disperser.

Ko Lo-fêng mourut en 779; son fils Fêng Chia-I étant mort presque aussitôt après, son petit-fils I Mou-hsün (異 牟 尋) prit les rênes du gouvernement. Le nouveau roi, qui avait eu pour précepteur un lettré chinois nommé Ch'êng-hui (成 會), que Ko Lo-fêng avait appelé à sa cour, s'empressa de l'élever au rang de ministre. Mettant à profit son influence dans l'intérêt de son pays, le favori manœuvra de telle sorte qu'il amena le faible monarque d'abord à rompre l'alliance avec le Thibet, puis à se replacer sous la suzeraineté de la Chine. En 793, il marcha contre les T'u-fan, les battit et s'empara de quinze de leurs villes. A la suite de ce succès, l'empereur Taï-tsung (代 宗) envoya l'ordre à Wei-kao (韋 皐), gouverneur du Ssŭ-ch'uan, d'inviter le roi du Yün-nan (794) à reprendre son ancien titre de Nan-chao, de quitter celui que le souverain du Thibet lui avait donné et d'expulser les Thibétains de son territoire. I Mou-hsün consentit à tout et, en 795, prononça le serment solennel d'allégeance dans un temple situé au pied de la montagne de Tien-

[1] Cette rivière prend sa source au nord de Ta-li-fu et se jette dans le lac Erh-hai.

ts'ang[1] (點 倉 山), en présence de l'ambassadeur Ts'ui Tso-shih (崔 佐 時).

A la mort d'I Mou-hsün (808), son fils Hsün Ko-ch'üan (尋 閣 勸) reçut de l'empereur, en signe d'investiture, un sceau en or; mais il mourut l'année suivante et Ch'üan Lung-ch'êng (勸 龍 晟) lui succéda. Ce prince, cruel et débauché, fut assassiné en 816 par un grand de sa cour.

Le gouverneur du Ssŭ-ch'uan, Wei-kao, grâce à son habileté politique et à ses talents militaires, pacifia presque tout le sud de l'empire. Il avait fondé à Ch'êng-tu-fu (城 都 府) des collèges, où les fils des princes de Nan-chao et des royaumes voisins étaient élevés avec soin. Ce fonctionnaire mourut en 836. Li Tê-yü (李 德 裕), qui le remplaça, ne songea qu'à vivre dans les splendeurs et à s'enrichir aux dépens de ses administrés; le nombre des étudiants de Nan-chao fut diminué, la discipline cessa d'être maintenue sur la frontière et les soldats, qu'on ne payait pas, firent des incursions dans le territoire de Nan-chao[2].

Le roi de ce pays, nommé Fêng-yu (豐 佑), qui avait succédé à Ch'üan Lung-ch'êng en 829, s'en plaignait, mais inutilement. Courroucé du peu d'attention qu'on prêtait à ses réclamations légitimes, il envahit à son tour le Ssŭ-ch'uan, s'avança jusqu'à Ch'êng-tu, qu'il rançonna, et emmena avec lui un gand nombre de femmes et de filles. En 858, on le trouve guerroyant dans le Tong-kin.

Chiu-lung (酋 龍) monta sur le trône en 859; mais l'empereur Hsüan-tsung (宣 宗) refusa de lui accorder l'inves-

[1] Cette montagne, au pied de laquelle est bâtie Ta-li-fu, est appelée Ts'ang-shan (倉 山); elle est très élevée et couverte de neige durant neuf mois de l'année.

[2] Malgré sa détestable administration, Li Tê-yü, en quittant le Ssŭ-ch'uan (832), fut appelé à présider le tribunal de la guerre.

titure parce qu'il avait pris un caractère de son propre no
Pour se venger de ce refus, il se fit appeler Huang-ti[1] (皇帝
et, à l'exemple des monarques chinois, donna son nom a
années de son règne et celui de *Ta-li* (大理) à sa dynasti
Les tribus du Yün-nan méridional, maltraitées par les ma
darins qui occupaient l'Annam[2] et trop faibles pour le
résister, se placèrent sous la dépendance du roi (861). L
progrès de ce prince inquiétèrent la cour impériale, non moi
que son attitude équivoque : on résolut de profiter de la cél
bration solennelle des funérailles de son père pour tenter av
lui un accommodement; une ambassade devait y assister po
lui faire honneur et en même temps lui remettre le diplô
d'investiture (862). Les préparatifs de cette mission étai
en bonne voie lorsqu'on apprit que Chiu-lung venait de
clarer la guerre à la Chine.

En effet, le roi se porta avec une grosse armée sur
ville de Chiao-chih (交趾), qui appartenait au royau
d'Annam que les Chinois occupaient. Le général Ts'ai-
(蔡西), qui commandait les troupes impériales, résista pe
dant deux mois, mais, se voyant sur le point de succomb
il fit une sortie, qui fut repoussée; dès lors, plutôt que
tomber aux mains des barbares, comme il les appelait,
préféra se précipiter dans la rivière, où il se noya. I
ville fut prise par les envahisseurs (863); les Chinois pe
dirent dans ce siège plus de 40,000 hommes.

En 866, un envoyé de Chiu-lung, ayant refusé de parl
à genoux au gouverneur du Ssŭ-ch'uan, fut mis en priso

[1] A sa mort (874), son fils Fa, pour honorer sa mémoire, lui donna le ti
posthume de Ching-chuang-huang-ti (景莊皇帝).

[2] L'Annam comprenait alors le royaume de Tong-kin et une partie de la Coch
chine. Ce pays dépendait de la Chine; sa capitale était Chiao-chih (交趾
aujourd'hui Ké-cho ou Ha-noï (河內), capitale du Tong-kiu.

L'empereur I-tsung, dont le caractère débonnaire s'accommodait beaucoup plus de la société des bonzes que de celle des guerriers, se contenta de changer ce gouverneur, qui fit relâcher l'officier du roi et le renvoya à son maître en grande cérémonie. Ce fut peut-être pour reconnaître cet acte de justice qu'en 869 le roi du Yün-nan envoya un ambassadeur à l'empereur; mais à peine eut-il franchi la frontière du Ssŭ-ch'uan, que ce dernier fut arrêté et mis à mort par Li Shih-wang (李師望), commandant des troupes chinoises, lequel était un ennemi personnel du roi. Outré d'un pareil affront, Chiu-lung envahit le Ssŭ-ch'uan (870) : il s'empara des villes de Chia-ting (嘉定), de Yao-chou et alla jusqu'à Ch'êng-tu-fu; l'arrivée du général Kao-p'ien (高便) avec des renforts l'obligea de battre en retraite. Durant la seconde lune (874), Chiu-lung mourut, après avoir ruiné ses états pour faire la guerre à la Chine.

Son fils Fa (法) lui succéda et prit aussi le titre de *huang-ti.* Mais, au rebours de son père, il abandonna à ses ministres le soin des affaires publiques et ne songea qu'à se plonger dans les plaisirs; aussi l'un de ses premiers soins fut-il de conclure la paix avec son puissant voisin (875). Toutefois ce ne fut qu'en 881 qu'il se reconnut le vassal de la Chine. Comme marque de reconnaissance, l'empereur Hsi-tsung (僖宗) lui donna une princesse chinoise[1] en mariage. Son fils Shun-hua (舜化), qui monta sur le trône en 885, fut avide, cruel et oppresseur, se fit beaucoup d'ennemis et finit par être assassiné par son ministre Chêng Maï-ssŭ (鄭買嗣). Comme il n'avait pas d'enfants, la famille de Mêng-shih (蒙氏), qui régnait au Yün-nan depuis environ huit siècles, fut éteinte (899).

[1] Voir le *T'ung-chien-kang-mu* (通鑑綱目).

Après la mort de Shun-hua, plusieurs tribus se révoltèrent le pays tomba dans l'anarchie. Chêng Maï-ssŭ, qui s'étai emparé du pouvoir, réussit à rétablir l'ordre; il prit le titr de *Ta-chang-ho-kuo* (大長和國). Rien de notable n'arriva durant son règne non plus que durant celui de son fil Chêng-min (鄭旻), qui dura dix-sept ans (910—927). A reste, la Chine était alors en proie à un trouble profond : à l dynastie des T'ang (唐), tombée violemment sous le fer d'u soldat ambitieux, avait succédé une sorte de féodalité, et le gouverneurs qui s'étaient rendus indépendants de l'autorit centrale avaient trop à faire pour s'occuper des états tributaires.

Chêng-lung (鄭隆), fils de Chêng-min, régna un an à peine La première année du règne de l'empereur Min-tsung (明宗) un mandarin de Tung-ch'uan (東川), appelé Yang Kan-chê (楊干貞), du grade de Chieh-tu-ssŭ[1] (節度使), le tu et proclama roi Chao Shan-chêng (趙善政). Ce nouvea monarque prit le titre d'*empereur* et nomma son territoir Ta-t'ien-hsing-kuo (大天興國). Mais le mandarin qu l'avait porté au pouvoir, mécontent de sa conduite et du titr qu'il avait pris, le chassa du pays (930), prit sa place et adopt pour sa dynastie le nom de *Ta-i-ning-kuo* (大義寧國) En 936, le Chieh-tu-ssŭ de T'ung-haï (通海), appelé Tua Ssŭ-p'ing (段思平), se souleva contre Yang Kan-chên e le chassa à son tour du trône; celui-ci trouva la mort dan sa fuite. L'année suivante, Tuan Ssŭ-p'ing, devenu puissant prit le titre de *roi de Ta-li* et donna à son royaume l nom de *Ta-li-kuo* (大理國). Il établit sa cour à Yang

[1] Mandarin spécial, dont les attributions étaient de veiller aux finances d la province qui était sous ses ordres; il avait aussi la direction des affaire militaires.

ch'ieh-mieh-ch'êng[1] (羊苴咩城). Après sa mort (945), son fils Tuan Ssŭ-ying (段思英) lui succéda; son règne fut marqué par les plus grands désordres. En 951, Tuan Ssŭ-liang (段思良), son oncle paternel, le dépouilla de la couronne et mourut peu de temps après, en laissant son fils Tuan Ssŭ-ts'ung (段思聰) pour successeur.

Sous la dynastie des Sung (宋), la troisième année du règne de l'empereur Chao T'ai-tsu (趙太祖), un mandarin nommé Wang Ch'üan-pin (王全斌) fut chargé d'aller dans le Ssŭ-ch'uan comprimer une rébellion qui venait d'y éclater; cette province apaisée, ce fonctionnaire proposa un plan pour la conquête du Yün-nan; mais l'empereur, trop faible pour exécuter un tel dessein, y refusa son approbation.

970, avènement de Tuan Su-shun (段素順). 987, Tuan Su-ying (段素英). Sous ce dernier prince, rapporte le *Nan-chao-i-chuan,* quelques tribus, qui, jusque là, avaient fait partie du royaume, s'en détachèrent et se battirent entre elles. — 1011, Tuan Su-lien (段素廉). Ce prince régna quatorze ans et, à sa mort en 1025, le neveu de Tuan Su-ying, appelé Tuan Su-lung (段素隆), lui succéda. Peu de temps après, las des troubles continuels qui agitaient son pays, il abdiqua en faveur de l'arrière-petit-fils de Tuan Su-lien, nommé Tuan Su-chên (段素貞), et se fit bonze. Ce dernier eut, en 1029, son petit-fils Tuan Su-hsing (段素興) pour successeur. Les tribus, épuisées par les guerres qu'occasionnaient les changements de gouvernement, se révoltèrent à la fois, et le désordre fut porté au comble; renversé du pouvoir par le peuple, Tuan Su-hsing trouva la mort et fut remplacé par Tuan Ssŭ-lien

[1] Il nous a été impossible de faire le rapprochement de ce nom; les vieilles chroniques, telles que *Nan-chao-i-chuan,* n'indiquent pas sa position géographique.

(段思廉), arrière-petit-fils de Tuan Ssŭ-p'ing (1043); mai celui-ci, jugeant l'autorité royale un trop lourd fardeau, ab diqua en faveur de son fils, Tuan Lien-i (段廉義).

Le nouveau roi envoya des ambassadeurs à l'empereu avec de nombreux présents. Il parvint, grâce à une ferm et prudente administration, à étouffer l'anarchie et à ramene la paix, et punit sévèrement ceux de ses subordonnés qu prétendaient se mettre au-dessus des lois; il fit aussi rentre dans l'obéissance plusieurs tribus qui jusque là n'avaien montré que de l'insubordination. Un de ses ministres, Yan I-chên (楊義貞), l'assassina en 1082 et usurpa le trône Le châtiment de ce forfait ne se fit pas attendre : au bou de quatre mois, un soulèvement général se produisit, et Ka Chih-shêng (高智昇), autre ministre du feu roi, fit donne la couronne au fils de Tuan Lien-i, appelé Tuan Shou-hu (段壽輝), en 1086. Dépossédé à son tour par Kao Shêng t'ai (高昇泰) en 1088, il céda le pouvoir au petit-fils d Tuan Ssŭ-lien, appelé Tuan Chêng-ming (段正明); ce der nier abdiqua en 1100, et le peuple élut alors Kao Shêng-t'ai qui prit le titre de *Ta-chung-kuo* (大中國). Le fils d celui-ci, T'ai-ming (泰明), suivant les avis paternels, refus de lui succéder et désigna pour souverain le frère d Tuan Chêng-ming, nommé Tuan Chêng-ch'un (段正淳 qui changea le titre de Ta-chung-kuo en celui de *Hou-li-ku* (後禮國).

Sous l'empereur Hui-tsung (徽宗), le roi du Yün-nan en voya une ambassade avec des cadeaux. En 1108, Tua Chêng-ch'un abdiqua en faveur de son fils Tuan Chêng-yei (段正嚴). Une nouvelle ambassade fut envoyée en 111 à l'empereur, qui, en retour, octroya au roi de Yün-nan l titre de Ta-li-kuo Wang (大理國王) ou *roi de Ta-li*. Ce

à partir de cette époque que ce pays fut connu sous le nom de *royaume de Ta-li.*

Sous cette dynastie, la capitale de l'empire fut transférée plus au sud, dans le Cheh-chiang (浙 江), d'où lui vient son nom de Nan Sung (南 宋).

Le roi du Yün-nan, se conformant à l'usage établi, envoya en 1140 à l'empereur Kao-tsung (高 宗), en signe de vassalité, des éléphants et des chevaux; ses ambassadeurs furent très bien reçus et retournèrent dans leurs foyers, emportant des lettres de remercîments pour leur souverain et des titres pour eux. En 1153, Tuan Chêng-yin, roi de Tali, abdiqua en faveur de son fils Tuan Chêng-hsing (段 正 興). Pendant son règne, il soumit plusieurs tribus qui s'étaient séparées du royaume et répara en partie les pertes que les guerres de ses prédécesseurs avaient fait subir au pays. A sa mort (1169), son fils Tuan Chih-hsing (段 智 興) lui succéda. Obsédé par les T'u-fan qui menaçaient de lui déclarer la guerre, il conclut une alliance avec eux, mais il ne tarda pas à se repentir de cet acte de faiblesse. Dans la suite, il prit les armes contre le roi du Thibet. — 1198, avènement de son fils Tuan Chih-lien (段 智 廉), qui régna six ans et mourut sans postérité. — Son frère, Tuan Chih-hsiang (段 智 祥), prit les rênes du gouvernement (1205). Ce fut, de tous les rois du Yün-nan, celui qui fit le plus de bien à son pays : il fit fleurir non-seulement la concorde parmi ses sujets, mais, par l'autorité qu'il exerçait sur les peuples voisins, il sut conserver la paix. Après trente-trois ans de règne, parvenu à un âge avancé, il abdiqua en faveur de son fils, Tuan Hsiang-hsing (段 祥 興), en 1236. Ce prince était sur le trône depuis six ans quand il apprit que les Mongols (蒙 古) le menaçaient

d'envahir ses États. Son fils Tuan Hsing-chih (段 興 智) lu succéda.

Nous avons vu que le Yün-nan était partagé entre diver chefs qui avaient formé des principautés indépendantes. Ta-l était la capitale d'un de ces états que Hu Pi-lieh (忽 必 列 entreprit de réduire. Le premier qu'il rencontra sur le Chin sha-chiang (金 沙 江) et qu'il soumit, fut Moussoman[1]. A l onzième lune, Hu Pi-lieh envoya Yü Lü-chu (玉 律 术) pou traiter avec le roi de Ta-li; quelque temps après, ne voyan pas revenir son ambassadeur, il partit avec son armée pou assiéger la ville de Ta-li. Tuan Hsiang-hsing y régnait alors c'était un prince d'un esprit borné et sans autorité; Kao chang (高 張) et Kao-ho (高 禾), deux frères qui étaien ministres en même temps, avaient pris sur lui un tel ascen dant qu'ils dirigeaient toutes choses à leur fantaisie. L'arrivé des troupes de Hu Pi-lieh produisit une vive impression dan Ta-li. La première bataille qui se livra dans ses environ coûta la vie à Kao-ho; son frère prit la fuite, mais, arrêt par les envahisseurs dans la ville de Chao-chou, il fut mi à mort. Sur ces entrefaites, Hu Pi-lieh, ayant appris que so envoyé avait été massacré dans cette ville, ordonna d'e passer tous les habitants au fil de l'épée; mais le sag Yao Shu (姚 樞) et Liu Shih-chung (劉 時 中) le sup plièrent de faire grâce, en l'assurant qu'ils n'avaient pris au cune part au meurtre de son envoyé. Cédant à leurs instances il fit faire un grand nombre d'étendards en soie sur lesquel on inscrivit en gros caractères qu'il était défendu sous pein de mort d'attenter à la vie des habitants; ces étendard

[1] Nous ne pouvons reconnaître dans ce nom que le pays de Mousso, dont l race du même nom habite aujourd'hui la partie comprise entre Li-chiang-fu et l Thibet.

furent plantés tout autour des murailles, et quelques jours après, le clément vainqueur fit son entrée dans la ville, sans avoir versé d'autre sang que celui de Kao-chang et de Kao-ho, véritables instigateurs de la mort de Yü Lü-chu. Hu Pi-lieh donna à Liu Shih-chung le grade de Hsüan-fu-shih[1] (宣撫使) et le désigna pour aider le roi Tuan Hsing-chih à rétablir l'ordre dans son royaume (1254).

Après que le pays de Ta-li eut entièrement reconnu l'autorité des Mongols (1257), Hu Pi-lieh rentra à la cour, laissant à Liu Shih-chung et à Tuan Hsing-chih le soin de conquérir les peuples voisins de Ta-li. Liu Shih-chung attaqua ensuite les T'u-fan, dont la soumission lui coûta plus de peine qu'il ne l'avait pensé; leur chef Ying Ta-li (英大禮) soutint longtemps les efforts des Mongols et les battit en plusieurs rencontres. Hu Pi-lieh continua de faire la guerre aux Sung (宋) et inaugura en 1280 la dynastie des Yüan (元) ou Mongols.

A peine Hu Pi-lieh fût-il sur le trône que Tuan Hsing-chih, roi de Ta-li, quitta sa capitale pour aller le féliciter de son avènement; mais, trop vieux pour entreprendre un si fatigant voyage, il mourut en route. Son fils Tuan Hsin-ch'ieh-jih (段信苴日) lui succéda. Hu Pi-lieh, ne voulant plus avoir de roitelets dans son empire, se borna à le nommer Tsung-kuan (總管) de Ta-li; l'année suivante (1282), bien qu'il n'eût pas obtenu le titre que sa famille avait porté depuis si longtemps, il entreprit le même voyage dans lequel son père avait succombé et porta de magnifiques présents à Hu Pi-lieh, qui, au lieu de l'investiture souveraine, lui conféra le titre de Ping-fu[2] (兵符). A son retour, Tuan Hsin-

[1] Ce grade équivalait à cette époque à celui de juge et gouverneur en même temps.

[2] Grade conférant des pouvoirs militaires illimités; sorte de dictature.

ch'ieh-jih comprima une révolte qui avait eu lieu dans l'oue
ce qui lui valut de l'empereur les titres de Tu-yüan-sh
(都 元 帥) et de Hsüan-fu-shih (宣 撫 使) en 1283.
1294, Hu Pi-lieh mourut dans sa quatre-vingtième année
la trente-cinquième[1] de son règne. Son fils, Ch'êng-tsu
lui succéda sur le trône impérial.

A la mort de Tuan Hsin-ch'ieh-jih, son fils Tuan Ch'ing
succéda. Hu Pi-lieh refusa de lui donner le titre de
(Wang), mais lui laissa celui de Tu-yüan-shuai qu'av
porté son père et le nomma Tsung-kuan. Par la suite,
fils Tuan Lung (段 隆) et son arrière-petit-fils, les deux d
niers de la famille, n'eurent que le titre de Tsung-kuan.

Wen-chih (文 志), ministre d'état, rappelant à l'emper
les vastes conquêtes de son prédécesseur Hu Pi-lieh, lui p
posa d'illustrer son nom par une expédition guerrière con
un état sauvage jusque là resté en paix, situé au sud-ou
du Yün-nan. Ch'êng-tsung (成 宗) prêta l'oreille à un con
qui s'accordait avec son humeur belliqueuse, et confia le c
mandement de cette expédition à Liu-hsün (劉 尋). Du
la marche, les maladies exercèrent de si grands ravages
l'armée, forte au début de 30,000 hommes, qu'en arr
au Yün-nan, Liu-hsün se trouva hors d'état de rien
prendre. Pour combler les vides, il leva de force la
lation du Yün-nan, réquisitionna les mandarins et tax
ticulièrement la femme (Shên-tui) d'un Tu-ssŭ du
9,000 taëls d'argent et à un grand nombre de ch
Cette mesure inique révolta les indigènes et Sung Lu
(宋 隆 志), un des principaux d'entre eux, donna l

[1] Il avait régné dix-neuf ans en Mongolie avant son avènement a
Chine; il régna en tout trente-cinq ans dans les deux pays. Il est connu
sous le nom de *Koubilaï*.

joui auparavant, et que Chu Ko-liang, dans sa haute sagesse, lui avait laissé. Cette sage résolution ne fut pas sans doute mise en pratique, car, en 1330, le prince de Tu-chien se souleva, s'empara d'un district et l'organisa en principauté. D'autres chefs suivirent son exemple, prirent plusieurs villes, rasèrent des forteresses et mirent le feu aux magasins publics. Les généraux chinois envoyés contre eux trouvèrent l'état des affaires pire qu'ils ne l'avaient cru. Les chefs indigènes, soumis depuis longtemps, au lieu d'étouffer la révolte, firent cause commune avec les Lo-lo (猓 猓) et les peuplades voisines. Les Impériaux furent battus et forcés d'implorer du secours. L'ordre fut donné aussitôt de lever 25,000 hommes dans les provinces du Hu-kuang (湖 廣), du Chiang-hsi (江 西) et du Hu-nan (湖 南) et de les envoyer en toute hâte au Yün-nan. Cette dangereuse rébellion fut enfin vaincue par le général mongol Chieh-I (傑 義). Un chef, La-yü (辣 玉) et trois fils de Tu-chien réussirent à s'enfuir dans les montagnes.

Cette rébellion, toutefois, ne fut pas la dernière; les habitants, de mœurs indépendantes et guerrières, se pliaient difficilement aux exigences des conquérants et, malgré leurs divisions, faisaient éprouver de graves inquiétudes à la dynastie des Yüan.

Dans la vingt-neuvième année de Shun-ti (順 帝), en 1362, les hommes au turban rouge, appelés Hung-chin-tsé (紅 巾 賊), reparurent sous les ordres d'un chef nommé Ming Yü-chên (明 玉 珍); plus nombreux qu'auparavant, ils s'emparèrent d'un grand nombre de forts, brûlèrent plusieurs villes et envahirent le Yün-nan tout entier ainsi qu'une partie du Ssŭ-ch'uan. Le général mongol Cho-li (琢 禮), qui commandait dans le Shen-hsi, les battit en partie et les con-

traignit à se retirer. De son côté, le Tsung-kuan de Ta-li, Tuan-kung, les refoula jusqu'à Yü-kuan-t'an (于關灘) et Hui-têng-kuan (回蹬關). Mêng Yü-chên passa dans le Ssŭ-ch'uan, s'empara de Ch'êng-tu-fu, où il se fit proclamer empereur, et donna à sa dynastie le nom de Hsia (夏); il mourut en 1365 et son fils Min-hsing (民典), âgé de dix ans, lui succéda.

Durant ces années de guerre continue, le prince de Liang, appelé T'ieh-mu-pu-hua (帖木不花), ouvrit, en 1367, une campagne contre le Tsung-kuan de Ta-li; battu à plusieurs reprises, il proposa Tuan-pao (段寶), chef qui lui avait rendu de grands services, pour le grade de Tso-ch'êng[1] (左丞). Pendant cette période, la dynastie mongole, ébranlée de tous les côtés, finit par faire place à la dynastie chinoise des Ming.

Chu Yüan-chang (朱元璋), fondateur de la dynastie des Ming, était le second fils d'un pauvre laboureur; il monta sur le trône en 1368 et donna le nom de Hung-wu (洪武) aux années de son règne et celui de Ta Ming (大明) à sa dynastie. Hung-wu était sur le trône depuis peu, lorsque Tuan-pao, que nous avons vu élevé au grade de ministre par le prince de Liang, envoya au nouveau souverain sa soumission.

En 1373, le général Wang-wei (王禕) entra dans le Yün-nan pour engager le prince de Liang à reconnaître l'autorité impériale; n'ayant pu réussir par la persuasion, il eut recours à la force et resta impuissant contre ce prince qui s'était emparé de tout le Yün-nan. Wu-yün, autre général des Ming, alla à son secours sans arriver à de meilleurs résultats. Tous deux moururent dans le pays.

[1] Ce titre équivalait alors à celui de ministre.

En 1381, Hung-wu, voulant réduire les restes de la dynastie mongole qui s'était fixée au Yün-nan, leva une armée de 300,000 hommes et en remit la conduite à Fu Yu-tê (傅友德), en le décorant des titres de Ying-ch'uan-hou (潁川侯) et de Chêng-nan Chiang-chün (征南將軍). Ce général divisa son armée en trois corps, dont deux furent placés sous les ordres des généraux Lan-yü[1] (藍玉) et Mu-ying[2] (沐英); il se réserva le troisième. Le prince du Yün-nan, T'ieh-mu-pu-hua, de cette famille Liang qui gouvernait depuis la mort de Lao-ti[3] (老的), informé de l'approche des Chinois, chargea son général mongol Ta Li-ma (答里馬) d'occuper, avec 100,000 hommes, Ch'ü-ching[4] (曲靖), passage important où l'ennemi pouvait facilement être arrêté. Les combattants ne tardèrent pas à être aux prises; un moment Mu-ying fut sur le point d'être battu, mais Fu Yu-tê l'ayant secouru à propos, Ta Li-ma fut accablé sous le nombre et fait prisonnier avec une multitude des siens. Cette catastrophe frappa de terreur les localités voisines, qui s'empressèrent de faire leur soumission. Le prince, non moins effrayé, se réfugia dans la montagne de Lung-ma-shan[5] (龍馬山). Un des officiers du général mongol, ayant échappé à la mort, vint le trouver dans cette retraite et lui peignit en termes tellement vifs la détresse de l'armée que le prince, en proie à un accès de désespoir, se précipita avec sa famille et son ministre dans le lac de Yün-nan-fu[6], qui les engloutit tous. Lan-yü et Mu-ying, à leur

[1] Il avait le titre de Yung-chang-hou (永昌侯).

[2] Hsi-p'ing-hou (西平侯).

[3] Le vieux prince de la famille de Liang; ils se succédaient de père en fils.

[4] Aujourd'hui Ch'ü-ch'eng-fu; alors c'était un lieu fortifié.

[5] Située à quelques lis au nord de Yün-nan-fu.

[6] Tien-ch'ih-hai.

arrivée à Pan-ch'iao (板橋), reçurent la soumission d'un grand nombre d'officiers. Le lendemain, ils campèrent à Chin-ma-shan (金馬山), montagne des environs de Yün-nan-fu, où un officier vint déposer entre leurs mains le sceau du malheureux prince.

A l'approche des troupes impériales devant Yün-nan-fu (1381), beaucoup de vieillards et de notables, selon la chronique, vinrent au-devant des vainqueurs en brûlant des parfums. Les généraux de Fu Yu-tê défendirent à leurs soldats sous les peines les plus sévères de se livrer au pillage et, après ces recommandations, ils entrèrent dans la ville sans causer le moindre désordre. Pendant que, dans Yün-nan-fu, l'on s'occupait de tout remettre en ordre, Fu Yu-tê détachait 25,000 hommes pour pacifier les villes voisines de la capitale. En 1382, à la quatrième lune, les tribus du nord-ouest se mutinèrent et Fu Yu-tê se concerta avec Mu-ying pour les faire rentrer dans le devoir. Celles de Tung-ch'uan et de Wu-ting furent durement châtiées; elles perdirent 3,000 des leurs et une grande quantité de chevaux et de bestiaux. Fu Yu-tê, s'étant aperçu que les peuples limitrophes du Ssŭ-ch'uan étaient plus faciles à gouverner que ceux du Yün-nan[1], demanda à l'empereur que ces derniers fussent réunis aux premiers.

Tuan-pao, que nous avons vu reconnaître l'autorité des Ming, étant mort, l'empereur donna l'ordre à Fu Yu-tê de donner à ses deux petits-fils les noms de Kuei-jen (歸仁) et de Kuei-i (歸義) et en récompense des services rendus jadis par leur grand-père, ils furent nommés, l'un Chên-fu[2]

[1] Le Yün-nan était alors divisé en 52 *fu*, grands départements, 53 *chou* et 52 *hsien*.

[2] Un mandarin de ce grade a, en même temps, des attributions civiles et militaires.

(鎮 撫) de Wu-ch'ang[1] (武 昌) et l'autre Chên-fu à Yênmên[2] (鴈 門).

En 1384, le Yün-nan étant à peu près tranquille et les mandarins civils se voyant impuissants à gouverner seuls le pays, et préférant l'amener par la douceur à des sentiments pacifiques, acceptèrent l'autorité des chefs indigènes; dès lors, avec le concours de ces derniers, leur tâche fut rendue plus facile et la prospérité sembla renaître. Fu Yu-tê retourna avec ses officiers à la cour et l'empereur les récompensa libéralement des services qu'ils avaient rendus. Fu Yu-tê reprit encore la campagne pour repousser les derniers rejetons des Yüan, qui, de temps à autre, cherchaient à semer la discorde dans l'empire.

Le Yün-nan ainsi organisé, à part quelques troubles qui se manifestaient dans les districts éloignés, on n'eut aucun évènement grave à enregistrer; les tribus indépendantes des frontières, la plupart ruinées par les guerres sans relâche qu'elles avaient eu à soutenir, parurent momentanément apaisées.

En 1438, un chef nommé Ssŭ-jên (司 仁), dont le territoire était situé au sud du Chin-sha-chiang, se révolta. Avant d'en venir aux armes, on lui dépêcha des députés pour lui faire entendre raison; ce fut peine perdue. Ssŭ-jên envahit à la tête de ses partisans le territoire de Mêng-yang (蒙 羊) et obligea Tiao Ping-yü (刁 炳 玉), chef de ce district, de se retirer à Yung-ch'ang, où il mourut. Ssŭ-jên, enorgueilli de cet avantage, se para du nom de *Fa* (法) qu'avaient porté les anciens rois Nan-chao. Quoique cette rébellion eût peu d'importance en comparaison des précédentes, elle ruina

[1] Dans le Hu-peh.

[2] Dans le Shan-hsi.

néanmoins l'extrême ouest du Yün-nan; le gouvernement en conçut des craintes et s'efforça de la comprimer. Ssŭ-jên Fa remporta plusieurs succès sur les troupes chinoises, mais, après de nombreuses vicissitudes, abandonné de ses partisans, il fut réduit, en 1448, à chercher asile auprès du roi de Birmanie. Celui-ci, menacé d'une guerre avec la Chine s'il gardait à sa cour un pareil hôte, le fit arrêter avec sa famille et les envoya, chargés de chaînes, aux Chinois. Ssŭ-jên Fa, convaincu qu'on ne lui ferait pas de quartier, se tua au moment où il allait être livré; selon l'usage, on lui coupa la tête et on l'envoya à la cour.

A dater de ce moment, la tranquillité commence à régner sur les frontières sud-ouest de l'empire et le Yün-nan se résigne à la domination chinoise. Malgré l'indépendance et les concessions que la dynastie des Ming accorda aux nombreux chefs indigènes qui, sous sa direction, se partageaient l'administration locale, elle ne put jamais calmer les différends qui s'élevaient sans cesse entre ces chefs. Les impôts étaient néanmoins payés assez régulièrement. Les Ming, dans l'impossibilité de changer le courant des idées de ces peuples à moitié sauvages, bornèrent leur autorité à une protection nominale.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les troubles passagers qui se produisirent dans cette province depuis la première occupation des Ming jusqu'à la fin de cette dynastie, à l'arrivée du célèbre Wu San-kuei (吳三桂). Ainsi que nous le verrons, ce général, grâce à son habile administration et à la connaissance qu'il avait des tribus indigènes, sachant aussi employer la force où elle était nécessaire, réussit à conquérir et à pacifier entièrement ce vaste territoire.

Nous placerons ici quelques notes historiques nécessaires à l'explication des évènements qui ont amené le triomphe de la dynastie tartare et qui, en même temps, ont contribué à la conquête du Yün-nan, à la soumission totale du Ssŭ-ch'uan et d'une partie du Kuei-chou, où des tribus insoumises menaçaient de troubler la tranquillité; ces notes nous permettront, en outre, de suivre la marche du conquérant Wu San-kuei et nous donneront une idée de son caractère ainsi que de son administration.

En 1644, Ch'ung-chên (崇 禎), dernier empereur des Ming, à la nouvelle de la marche de Li Tzŭ-ch'êng (李 自 成) sur la capitale, fit quelques tentatives pour éviter à son peuple les horreurs de la guerre; mais les révoltés recevaient partout un bon accueil et partout des traîtres leur venaient en aide. Devant la capitale, Li Tzŭ-ch'êng trouva, comme ailleurs, des fonctionnaires prêts à trahir leur souverain pour se ranger du côté du plus fort, et, pendant que dans la ville les mandarins fidèles tentaient de repousser l'envahisseur, l'eunuque Tu Hsün (杜 勳), auquel on avait confié la garde de la porte de Chang-i-mên (彰 儀 門), la livra aux rebelles.

Dès lors, l'empereur se voyant perdu et voulant sauver sa famille du déshonneur, tua l'impératrice et frappa sa fille d'un coup de sabre, laissant cette dernière pour morte. Après avoir écrit avec son sang ses dernières paroles, qui finissaient ainsi : « Il faut que le prince meure puisque l'État meurt » aussi, » il monta sur la colline appelée Mei-shan (煤 山) et se pendit à un arbre au moyen de sa ceinture.

Li Tzŭ-ch'êng s'installa dans le palais impérial; plusieurs ministres, par affection pour le régime déchu, se suicidèrent pour ne pas en servir un autre. L'usurpateur, reconnaissant

que la trahison des mandarins de l'empire était la principale cause du suicide du souverain, qui, en somme, était estimé du peuple, résolut de faire des exemples : à cet effet, il ordonna l'arrestation de tous les grands mandarins qui avaient livré la capitale et les fit exécuter.

Le général Wu San-kuei, alors en garnison à Shan-haï-kuan (山 海 關), informé de la mort de l'empereur, conçut aussitôt le projet de le venger. Se conduisant plutôt en sujet zélé qu'en prudent politique, il ne vit pas de plus sûr moyen de battre Li Tzŭ-ch'êng que d'appeler à son secours ces mêmes Tartares qu'il était chargé de combattre. Li Tzŭ-ch'êng, informé de ce qui se passait, fut effrayé des conséquences que pouvaient amener les démarches de Wu San-kuei; il fit venir en sa présence le père de ce dernier, Wu Hsiang, et lui ordonna, sous peine de mort, d'écrire à son fils pour l'engager à se soumettre. Wu San-kuei, auquel la lettre de Wu Hsiang fut remise par un officier de Li Tzŭ-ch'êng, indigné des propositions qui lui étaient faites par cet envoyé, le chassa sans tenir compte de l'épître paternelle et se mit en marche pour Pékin. Li Tzŭ-ch'êng, à la tête d'une armée de 60,000 hommes, ayant à sa suite le prince héritier des Ming, qu'il avait fait prisonnier, et le père de Wu San-kuei, alla à sa rencontre. La bataille engagée, ce dernier aurait été écrasé sans l'intervention d'un corps de 7,000 Tartares, sous les ordres de T'ien-ts'ung, qui décida la victoire.

Li Tzŭ-ch'êng, battu, rentra à Pékin d'où il envoya un parlementaire pour négocier la paix, mais les conditions de son ennemi lui parurent si exorbitantes que les hostilités recommencèrent. Dans d'autres engagements, les rebelles subirent plusieurs échecs. Li Tzŭ-ch'êng, furieux, fit couper la tête au père de Wu San-kuei et la fit exposer sur les

remparts de la cité qu'il assiégeait. Le même jour, il fut proclamé empereur par ses mandarins sous le nom de Li-ch'uang-wang (李闖王).

Li Tzŭ-ch'êng ne tarda pas à comprendre que la couronne qu'il venait de mettre sur sa tête était trop lourde à porter et, bien qu'il cherchât par sa conduite à se rendre populaire, il ne put réussir à faire oublier à la population qu'il était l'auteur de tous les maux qui affligeaient l'empire. Redoutant Wu San-kuei, dont les forces étaient réunies sous les murs de la capitale, il se décida à quitter Pékin, où il pensait que ses jours étaient en danger; il réunit à cet effet tous ses trésors et, avant de quitter la ville, fit mettre le feu aux portes et au palais impérial. Wu San-kuei, n'ayant d'autre but que sa vengeance, laissa la garde de la ville au général tartare T'ien-ts'ung (天聰), son allié, rassembla toutes les troupes dont il put disposer et se mit à la poursuite du meurtrier de son père. Il l'atteignit rapidement et engagea le combat. De chaque côté, on lutta avec bravoure et les pertes furent considérables; à la fin, l'usurpateur, jugeant la position difficile pour lui et son armée épuisée, battit en retraite jusque dans le Shan-hsi.

Wu San-kuei, avant d'achever la déroute de son ennemi, voulut rétablir sur le trône la famille impériale sans le secours des Tartares qui commençaient à l'inquiéter, et, ces alliés ne lui étant plus nécessaires, il leur fit des présents considérables, les remercia de leur aide et les pria de rentrer dans leur patrie. A cette demande, ils répondirent par des flatteries, prétextant que leur dévouement à l'empire chinois leur faisait un devoir de pacifier les provinces que la rébellion occupait. Wu San-kuei s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise en appelant les ennemis naturels



de l'empire à son secours, mais, impuissant à les renvoyer, il fut forcé d'approuver ce qu'il ne pouvait empêcher. Établis solidement à Pékin, les Tartares s'emparèrent de tous les points stratégiques de la capitale et leur général T'ien-ts'ung, qui y était resté pour maintenir l'ordre, fit reconnaître comme empereur son fils, qui donna aux années de son règne le nom de Shun-ch'ih (順 治). Cet évènement se passa en 1644 et fut l'origine de la dynastie actuellement régnante.

Le souverain étranger essaya d'adoucir le chagrin que ressentait Wu San-kuei de voir les Tartares maîtres de l'empire, et lui décerna le titre de P'ing-hsi Wang (平 西 王) ou Prince pacificateur de l'occident. Un mouvement en avant que fit Li Tzŭ-ch'êng tira Wu San-kuei de sa torpeur; il sentit sa haine revivre à l'approche du meurtrier de son père. Se trouvant dans l'impossibilité absolue d'arracher des mains des Tartares, dont l'armée grossissait de jour en jour, l'empire usurpé, il résolut de poursuivre l'accomplissement de sa propre vengeance. La dignité de prince que l'empereur lui avait conférée lui parut moins odieuse, et il partit avec le dessein arrêté d'anéantir Li Tzŭ-ch'êng et ses partisans. Ce fut dans le Shan-hsi que les deux armées se rencontrèrent de nouveau, et cette province, ravagée déjà par différentes rébellions, eut encore à supporter des maux cruels. Li Tzŭ-ch'êng en fut chassé; harcelé par Wu San-kuei et délaissé de ses partisans, il fut réduit à se cacher avec quelques hommes dans les montagnes de Lo-kung. La faim les en fit sortir: reconnus par les paysans et emmenés prisonniers, ils furent mis à mort, et la tête de Li Tzŭ-ch'êng fut envoyée à Wu San-kuei. Sa vengeance assouvie, celui-ci revint dans le Shan-hsi, dont l'administration lui avait été confiée par les Tartares, et il travailla à réparer les maux que la guerre y avait causés.

Les provinces du Fu-chien, Chiang-hsi et Shan-hsi soumises et la rébellion éteinte, les Tartares se préparèrent à poursuivre leurs conquêtes dans le midi, c'est-à-dire jusque dans le Ssŭ-ch'uan, le Yün-nan, le Kuei-chou, le Kuang-hsi et le Kuang-tung. Ils commencèrent en 1649 par le Ssŭ-ch'uan, que le rebelle Chang Hsien-chung (張 獻 忠) avait presque entièrement dépeuplé. En effet, après avoir mis le Hu-kuang à feu et à sang, il avait fait irruption dans le Ssŭ-ch'uan. Le vice-roi Lung Wên-kuang (龍 文 光) opposa quelque résistance, mais il fut tué d'une flèche; rien n'empêchait les rebelles d'occuper Ch'êng-tu, la capitale, et tout plia devant eux. Le prince de Jui (瑞), de la famille des Ming, fut saisi et mis à mort, forfait dont s'autorisa sans doute Chang Hsien-chung pour prendre le titre de Hsi Wang et donner le nom de Ta-shun (大 順) aux années de son prétendu règne. Ignorant et grossier, par conséquent ennemi des lettrés, il fit mourir un de ses officiers, homme instruit, pour lui avoir proposé une réforme utile; le même sort fut réservé à tous les lettrés des environs, « afin », disait-il, « de se défaire de tous ces donneurs de conseils »[1]. Plus il versait de sang, plus son caractère devenait sombre et féroce. Dès qu'il apprit que les Tartares marchaient contre lui, il ordonna à un de ses généraux d'occuper Han-chung-fu (漢 中 府), qui était la clef de la province; mais cet officier, que révoltaient les cruautés de son chef, livra la ville et passa dans les rangs de l'ennemi. Furieux de cette trahison, Chang Hsien-chung jura d'exterminer jusqu'au dernier les habitants du Ssŭ-ch'uan, horrible serment qu'il accomplit en partie, et, pour laisser des traces durables de sa vengeance, il fit mettre le feu à toutes les villes de la

[1] Voyez de Mailla.

province. Wu San-kuei fut un des généraux employés à combattre ce rebelle, qui mourut percé d'une flèche. La mort du tyran fut accueillie de tous côtés avec enthousiasme, et les quatre lieutenants de Chang Hsien-chung, abandonnés d'une partie de leurs soldats, passèrent dans le Yün-nan.

Deux d'entre eux réussirent à maîtriser presque toute la province. En 1651, ils firent semblant, afin de se procurer un appui, de se soumettre au prince Kuei (桂 王), dernier rejeton des Ming. Celui-ci, craignant de tomber entre les mains des Tartares, qui poursuivaient sans pitié les membres de sa famille, et n'osant se fier à ces farouches rebelles, aima mieux sortir du territoire de l'empire et aller chercher un asile dans le Mien-tien[1] (緬 甸), où il demeura sept ans. Avec le concours du roi de ce pays qui l'avait très bien reçu, il tenta vainement de rétablir la dynastie de ses ancêtres.

En 1657, un parti se forma dans le Kuei-chou en faveur du prince Kuei : les chefs Ma Ch'ing-chung (馬 清 忠) et Ma Hui-hsing (馬 會 興) parvinrent, à force d'intrigues et de patience, à mettre une armée sur pied et à entraîner le vice-roi dans leur projet de soulèvement. En très peu de temps, toute la province s'étant déclarée en faveur du prince exilé, les meneurs envoyèrent des courriers dans le royaume de Mien-tien pour informer Kuei Wang de ce qui se passait et l'inviter à revenir. Ce succès, que ses partisans venaient de remporter dans le Kuei-chou, éveilla dans l'esprit du prince des idées ambitieuses. Il vendit tout ce qui lui restait d'objets précieux, réunit une petite troupe de soldats et se mit en route, en 1658, de façon à traverser le Yün-nan, où on lui avait fait espérer que la population ferait cause commune avec lui.

[1] Birmanie.

Le fameux Wu San-kuei, à qui l'empereur avait donné, en récompense de ses services et à titre de principauté, les provinces du Yün-nan et du Kuei-chou, guerroyait à l'ouest du Yün-nan contre des tribus de la frontière, lorsqu'il apprit le départ du prince Kuei. Aussitôt il renonça à ses opérations contre les sauvages et se porta rapidement en avant pour attendre le prince au passage. Grâce à d'habiles manœuvres, il réussit à le surprendre et à s'emparer de sa personne et de son fils, sans être obligé de recourir à la force; une partie des serviteurs qui formaient la suite du prince se donnèrent la mort et ses soldats se débandèrent. Comme le prince et son fils étaient les seuls rejetons directs de la dynastie déchue, Wu San-kuei, afin d'ôter aux Chinois tout prétexte de révolte et jusqu'à l'espérance de rétablir cette dynastie, les fit étrangler tous deux.

Puis il passa dans le Kuei-chou et dispersa la rébellion; de là, il entra dans le sud du Yün-nan et arriva à T'ien-shêng-ch'iao[1] (天 勝 橋), la quinzième année de Shun-ch'ih (1658). Dans ces parages, il combattit les chefs de tribus soumises jadis en partie auxquels la dynastie des Ming, préférant employer la persuasion, avait laissé une grande indépendance; il les refoula non sans peine et laissa en certains endroits stratégiques des corps d'occupation[2], espèce de colons militaires auxquels il distribua plus tard les plaines, et continua sa marche sur Lin-an (臨 安), mettant tous les petits chefs à la raison.

[1] Ce district fait partie aujourd'hui du département de K'ai-hua-fu (開 化 府).

[2] Une grande partie des soldats qui les composaient étaient du Hu-kuang et du An-huei; cela explique le grand nombre de familles originaires de ces provinces que l'on trouve dans ce pays.

Le midi du Yün-nan et une partie du centre pacifiés, Wu San-kuei, après trois ans de luttes continuelles, arriva dans la plaine de K'un-ming (昆 明) et établit sa résidence à Yün-nan-fu. Ses relations avec Péking, un moment interrompues, reprirent leur cours. L'empereur, ne sachant comment récompenser un si grand guerrier qui, non-seulement avait amené la dynastie tartare sur le trône après en avoir chassé l'usurpateur Li Tzŭ-ch'êng, mais encore avait considérablement agrandi ses possessions, lui octroya toutes les distinctions, tous les honneurs susceptibles de flatter son ambition.

Le Yün-nan, quoique plus peuplé à cette époque de véritables indigènes qu'il ne l'est aujourd'hui, avait la plus grande partie de ses plaines, qui forment actuellement ses meilleures terres, couvertes de forêts vierges et de marais; les habitants d'alors, créatures à demi sauvages, s'occupaient peu de leur bien-être et ne cultivaient la terre que selon leurs modiques besoins. L'aspect de la province, d'après les descriptions qu'en ont laissées les historiens chinois, était des plus pittoresques: les forêts vierges se prolongeaient sur toutes les montagnes et occupaient une grande surface du pays. Les habitants des vallées, pour être à l'abri des bêtes féroces, construisaient leurs demeures sur des arbres ou sur des hauteurs qu'ils entouraient de palissades. Malgré leur grossière ignorance, il paraît que la nécessité de se défendre contre les bêtes fauves ou contre leurs voisins leur avait suggéré l'idée de travailler les métaux, le fer surtout, qui leur servait à fabriquer des instruments tranchants et aussi des outils d'agriculture. Dans leurs guerres continuelles, l'arc semble avoir été l'arme favorite; ils le façonnaient avec une essence de bois particulière qui croissait dans les forêts.

Wu San-kuei profita du crédit que lui donnait le succès de ses armes pour obtenir du gouvernement central des sommes considérables d'argent qui lui permissent d'étendre ses conquêtes; il fit aussi des levées chez les indigènes et dans les provinces voisines pour augmenter le nombre de ses soldats, et il prit les mesures nécessaires pour pacifier la région au-delà de Ta-li-fu. Il renforça les troupes d'occupation qu'il avait laissées dans toute la partie méridionale et distribua aux soldats en garnison les terres que les indigènes avaient été forcés d'abandonner. Ces colons militaires se mirent à défricher avec ardeur cette terre fertile afin de se créer des ressources, et en peu de temps, ce pays, naguère inculte, produisit beaucoup plus que ne l'exigeaient les besoins de la population.

Afin de se rendre populaire parmi les aborigènes qu'il avait si durement traités en les expulsant de leurs vallées natales et en leur interdisant d'y reparaître sous peine de mort, Wu San-kuei se relâcha de cette rigueur vis-à-vis de gens malheureux dont il n'avait plus rien à craindre et leur permit de revenir dans leurs foyers afin de donner plus de développement aux exploitations. Cette concession, d'une adroite politique, fut saluée avec reconnaissance par les indigènes, qui, trouvant chez les nouveaux propriétaires du sol une existence facile, perdirent peu à peu la grossièreté de leurs mœurs primitives.

La partie du Yün-nan située dans les environs de la capitale, où l'autorité chinoise était plus puissante, se pliait sans murmure aux exigences de la dictature. Quant aux districts un peu écartés, ils conservèrent leur indépendance. En dépit des efforts de Wu San-kuei, ce ne fut qu'avec le temps que ces peuplades se laissèrent aller au courant

civilisateur qui les entraînait. Le contact des fonctionnaires instruits, civils et militaires, qui furent envoyés dans cette province, amena une grande amélioration dans les idées naïves d'un peuple simple et ignorant. Les vétérans, auxquels Wu San-kuei avait distribué des terrains, se marièrent et, au bout de quelques générations, le pays fut entièrement transformé. Les Chinois, secondés par les aborigènes, étendirent leurs cultures et défrichèrent les vallées jusque là restées en friche, de sorte que les revenus publics devinrent bientôt plus que suffisants à défrayer les dépenses de l'administration.

Quand toutes choses furent en voie de prospérité, Wu San-kuei s'établit définitivement dans le Yün-nan. Il aimait beaucoup ses peuples et les gouvernait en père, mais, ayant fait longtemps la guerre et sachant par expérience le peu de confiance qu'il devait avoir dans la soumission des turbulentes tribus de la frontière, il continua d'entretenir sur pied une armée considérable, toujours prête à agir selon l'occasion. Ces précautions inspirèrent de l'ombrage à la cour de Péking; certains ministres, jaloux de son indépendance, le représentèrent comme méditant une révolte. L'empereur K'ang-hsi (康 熙), tenant compte de l'âge de Wu San-kuei, feignit de ne pas croire à ces insinuations et refusa d'user contre lui de violence; toutefois, pour s'assurer de sa fidélité, il l'invita à venir en personne lui rendre hommage (1672), formalité dont il ne s'acquittait plus depuis longtemps.

La coutume des Man-chou étant de garder à la cour les fils aînés des généraux ou princes qu'ils envoyaient en mission pour mieux s'assurer de leur fidélité, le fils de Wu San-kuei figurait au nombre de ceux que l'on retenait comme ôtages; informé des soupçons élevés sur la conduite de son

père, il lui écrivit pour le prémunir contre le danger qui le menaçait. Ainsi averti, Wu San-kuei répondit qu'accablé par l'âge et les infirmités, il était hors d'état d'entreprendre le long voyage qu'on exigeait de lui et que, du reste, il avait chargé son fils de présenter en son nom à l'empereur l'hommage accoutumé. Cette réponse évasive donna de nouvelles armes à ses ennemis, qui pressèrent d'autant plus le souverain de châtier le rebelle.

K'ang-hsi, différant encore, se contenta d'insister de nouveau auprès de Wu San-kuei pour qu'il accomplît lui-même la prestation de l'hommage. Celui-ci reçut les ambassadeurs impériaux avec toutes les marques de respect dû à leur caractère et les combla de cadeaux magnifiques; mais après avoir appris d'eux l'objet de leur mission, il leur demanda avec colère si les Tartares avaient oublié que c'était lui qui les avait introduits en Chine. « Croit-on, » ajouta-t-il, « que » je sois assez aveugle pour ne pas voir le motif de l'ordre » qui m'appelle à Péking? Je m'y rendrai si on le veut » absolument, mais ce sera à la tête de quatre-vingt mille » hommes pour rappeler à la dynastie tartare ce qu'elle me » doit. »

Aussitôt que les envoyés de l'empereur furent partis, il reprit l'habit chinois[1], et tout le Yün-nan suivit son exemple. Il interdit l'usage du calendrier des Ch'ing (清) et en fit publier un nouveau. Puis il se mit à la tête des troupes, entra dans la province de Kuei-chou, qui se déclara en sa faveur; celles du Ssŭ-ch'uan et du Hu-kuang en firent autant.

Pendant ce temps-là, le fils de Wu San-kuei, qui était à la capitale, travaillait à favoriser les desseins de son père en ourdissant un complot, qui, s'il avait réussi, aurait porté un

[1] C'est-à-dire le costume des Ming, avec les cheveux longs.

coup mortel à la dynastie naissante des Tartares; malheureusement pour lui son projet fut découvert la veille du jour où il devait être mis à exécution, et tous ceux qui y avaient participé furent arrêtés. Malgré la gravité du crime, K'ang-hsi, ne voulant pas faire couler le sang de tant de coupables, en gracia une grande partie; les principaux seuls, et à leur tête le fils de Wu San-kuei, eurent la tête tranchée (1673).

Wu San-kuei, déjà maître des quatre provinces citées plus haut, se fit proclamer empereur et réussit à entraîner dans son parti les princes du Fu-chien et du Kuang-tung, qui se soulevèrent en 1675. Non-seulement le mouvement national s'accentuait dans des proportions alarmantes en Chine, mais un autre orage se préparait en Tartarie. La dynastie mandchoue ébranlée de tous côtés abandonna l'ouest de la Chine pour s'occuper de la Tartarie et fit ensuite tous ses efforts pour ramener à elle les princes du Fu-chien et du Kuang-tung. Les affaires de Tartarie arrangées d'une façon satisfaisante, une armée tartare marcha en 1676 contre le prince du Fu-chien, qui finit par se soumettre; peu après, celui de Canton, redoutant la colère des Tartares, rentra sous leur bannière en 1677.

Wu San-kuei, réduit à ses propres forces, ne perdit pas courage, évacua le Hu-kuang et se retira dans le Ssŭ-ch'uan. Il n'y rencontra plus la même ardeur pour sa cause et, malgré la défection de ses partisans, il eut l'habileté de s'y maintenir jusqu'à la fin de 1677, sans que l'ennemi, bien supérieur en nombre, osât l'attaquer. S'apercevant de jour en jour que son âge avancé secondait mal son courage, il se décida à repasser dans le Yün-nan. A peine arrivé, il réunit autour de lui ses principaux officiers, leur indiqua la conduite

qu'ils auraient à suivre pour se défendre contre les Tartares et leur recommanda son jeune fils, encore enfant. Il mourut peu de temps après.

Wu San-kuei était un habile administrateur; il sut acquérir l'affection d'un peuple qu'il avait vaincu et laissa partout un bon souvenir. Pendant les quelques années de son règne, il fit beaucoup d'améliorations dans le Yün-nan, province qu'il affectionnait, et ne négligea rien pour secourir les indigènes; par ce moyen il fit prospérer son pays. C'est surtout sous son gouvernement que l'industrie des métaux, jusqu'alors dans l'enfance, prit de grands développements; ce fut aussi lui qui, afin d'amener les aborigènes à de meilleurs sentiments, donna un peu d'importance à leurs chefs en reconnaissant les Tu-ssŭ.

Aussitôt que la mort de Wu San-kuei fut connue, l'armée tartare, qui jusque-là n'avait osé livrer bataille, se mit en marche pour le Yün-nan, battit les troupes du fils[1] de Wu San-kuei dans trois rencontres différentes et s'avança vers Yün-nan-fu, qu'elle assiégea. La population de la capitale, en reconnaissance des services rendus à la province par Wu San-kuei, était disposée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de voir tomber le jeune prince entre les mains de ses ennemis. Après avoir résisté pendant deux mois, il se pendit, et sa mort mit un terme à une révolte qui, dans le principe, menaçait d'anéantir la puissance tartare.

Une fois maîtres de la ville, les vainqueurs exterminèrent toute la famille de Wu San-kuei et firent exhumer le corps de ce dernier, qu'ils emportèrent à Péking. Au lieu de respecter les dépouilles de l'homme qui les avait amenés au

[1] Wu Shih-fan.

pouvoir et ajouté, par son génie militaire, de nouveaux territoires à leur empire, ils livrèrent ses ossements au feu et en jetèrent les cendres au vent.

L'occupation du Yün-nan par les Tartares donna lieu à une vive effervescence et causa dans la vie sociale une sorte de révolution. La population chinoise s'accrut, et les aborigènes, qui avaient rendu tant de services, furent refoulés de toutes parts, traités avec mépris et réduits à l'impuissance.

La dernière lutte que les Tartares eurent à soutenir contre les indigènes du Yün-nan remonte à 1775. A cette époque les Miao-tzŭ des frontières du Ssŭ-ch'uan, les Man-tzŭ, habitant la région située entre P'in-ch'uan (賓 川 州) et Chao-tung jusqu'à la frontière du Kuei-chou, les Ming-chia, I-chia (夷 家) et Li-su de l'ouest, les Hei-lo-lo (黑 猓 猓), les Pai-lo-lo (白 猓 猓), les Shui-pa-i de Han-pa-i et une foule d'autres tribus qui jusque là avaient été très divisées, firent cause commune contre leurs oppresseurs. Ce mouvement, qui menaçait de s'étendre dans le Kuei-chou, donna de graves inquiétudes aux Tartares qui, poussés à bout, accordèrent des concessions; avec le temps les esprits se calmèrent et l'ordre fut rétabli. Depuis cette époque, le gouvernement impérial, malgré sa persistance à faire disparaître ces races si vivaces, il y a deux siècles, mais bien divisées aujourd'hui et n'ayant pas de chefs capables, rencontre parfois de la résistance à l'exécution de ses mesures politiques.

Ces peuples qui, du nord au sud et de l'est à l'ouest du Yün-nan, ont conservé presque intactes les mœurs et coutumes de leurs ancêtres, sont partout animés d'un sentiment hostile contre le pouvoir central, auquel ils ne pardonnent pas la conquête de leur territoire et l'humiliation de leurs chefs

particuliers. Soumis en apparence, ils n'oublient pas leurs griefs; aussi tous les troubles qui ont eu lieu depuis l'avènement de la dynastie actuelle ont toujours recruté parmi eux de nombreux partisans. Il n'y a pas de doute que si les fonctionnaires avaient su, par une administration sage et éclairée, s'attirer la sympathie des aborigènes au lieu de les mépriser, et s'ils n'avaient voulu chasser de la province les habitants dont les mœurs, coutumes et religion diffèrent des leurs, la formidable rébellion qui, pendant ces derniers temps, a dévasté ce pays, n'aurait pas eu lieu, et cette province, presque dépeuplée aujourd'hui et couverte de ruines, serait aussi prospère que par le passé.

CHAPITRE VI

ITINÉRAIRE DE HSIN-HSING A MÊNG-TZŬ ET DE TA-CHUAN A YÜN-NAN-FU

DE HSIN-HSING A MÊNG-TZŬ

Vers la fin de septembre 1872, au retour d'une excursion aux mines de Lu-fêng-hsien et de San-chia, nous trouvâmes à l'Arsenal des lettres des autorités de la capitale qui nous invitaient à faire de nouveau nos préparatifs. Cette fois il s'agissait d'aller à Man-haò, en compagnie de deux mandarins militaires, pour y attendre M. Dupuis, dont l'arrivée devait avoir lieu dans la première quinzaine d'octobre, et y prendre en même temps livraison du matériel de guerre qu'il apportait pour le compte du gouvernement.

Dès que les deux mandarins, l'un appelé Ma Kuang-wen[1] et l'autre Na Ssŭ-I[2], furent arrivés à Ta-ying-t'ou, nous nous disposâmes à partir. Ma Tê-hsing, le grand prêtre musulman, nous remit des lettres de recommandation pour les différentes localités de sa religion que nous devions traverser. Le chef des I-jên de Hsin-hsing, nommé P'u-lao-t'a, nous remit des lettres semblables pour tous les *Tu-ssŭ* du district de Lin-an.

[1] Chinois d'origine qui embrassa l'islamisme en même temps que Ma Ju-lung et fut adopté par lui.

[2] Musulman d'origine et cousin du T'i-t'ai Ma Ju-lung.

Deux voies de communication s'offrent au voyageur qui veut se rendre de la capitale du Yün-nan à Man-hao, point où s'arrête la navigation du fleuve Rouge ou Son-koï : l'une longe le lac jusqu'à K'un-yang, passe à Hsin-hsing, T'ung-haï, Kuang-i, Lin-an et Mêng-tzŭ; l'autre, plus particulièrement la voie de l'est, passe par I-liang, Chu-yüan, A-mi-chou et Mêng-tzŭ, et l'on atteint Man-hao après onze jours de marche. La première, quoique plus accidentée que l'autre, est généralement suivie à cause de la faible distance qu'elle présente et de l'économie de temps, avantage énorme dans un pays où les moyens de transport les plus rapides se font à dos de mulet. Restée pendant des années au pouvoir de chefs indépendants qui percevaient des droits excessifs sur toutes les marchandises, elle fut abandonnée par le commerce, qui aima mieux, malgré l'accroissement de frais, suivre la voie de l'est. Depuis l'assassinat de Liang Shih-mei et la soumission de chefs établis dans d'autres parages et bien que Kuang-i ne soit pas entièrement réduit, cette route est de nouveau ouverte au mouvement commercial.

Comme nous en avons déjà décrit la partie qui sépare la capitale de Hsin-hsing, nous la continuerons au sortir de cette ville.

Ici, de même qu'à Yün-nan-fu, deux chemins conduisent à T'ung-haï : l'un, en pays de plaine, passe par Liang-haï-ts'un, Tung-k'ou et Ho-hsi, sur un parcours de 110 lis environ; nous le connaissions pour l'avoir suivi plusieurs fois en 1871 lorsque Ma Ju-lung faisait son expédition contre Tung-k'ou. Cependant nous nous déterminâmes pour le second, d'abord parce que nous ne le connaissions pas, ensuite parce qu'il nous épargnait quelques jours de marche.

Notre petite caravane quitte Ta-ying-t'ou le 17 octobre 1872, à dix heures du matin, par une journée charmante. Avant d'arriver à Hsin-hsing, on oblique à l'est pour suivre un ruisseau, dont le lit est la plupart du temps à sec. La première localité que nous rencontrons, Pu-miao, est entourée de champs cultivés et habitée par une vingtaine de familles chinoises. Presque aussitôt après, on quitte le ruisseau pour prendre, à travers des collines, un sentier qui se dirige au sud-est. Sur ces hauteurs formant une espèce de plateau et plantées de jeunes sapins, nous traversons plusieurs villages chinois et I-jên, où la population est assez nombreuse, et qui sont à peu près en bon état, ce qui porte à croire qu'ils ont été moins exposés aux visites des bandes rebelles. Cette partie du trajet serait assez facile si le chemin, déjà coupé de nombreux torrents, n'avait été détruit en beaucoup d'endroits. Dans un pli de terrain, parmi les arbres voisins d'une habitation, nous apercevons deux ou trois mûriers; comme ce sont les premiers que nous ayons rencontrés dans la province, nous sommes curieux de connaître comment s'y pratique l'élevage des vers à soie; mais le propriétaire nous répond qu'il n'a jamais songé à pareille chose et que ces arbres, en triste état d'ailleurs, ont été plantés par d'autres que par lui. Après avoir grimpé une succession d'escarpements, nous redescendons pour escalader ensuite la montagne qui forme la ceinture du lac de T'ung-haï et de la plaine de Na-chia-ying, village musulman, où nous arrivons à cinq heures du soir.

Nous retrouvons là de vieilles connaissances et, malgré notre désir de continuer notre voyage, les Kuan-shih veulent absolument nous garder au moins jusqu'au lendemain. Afin de ne pas avoir la mauvaise grâce de refuser une hospitalité

si généreusement offerte, nous acceptons les invitations qui nous sont faites chez différents notables.

18 octobre. — Au lieu de traverser le lac comme le font d'ordinaire les voyageurs qui vont à T'ung-haï (通 海), ce qui abrège de beaucoup, et tandis que les bagages et marchandises partent par terre et contournent le lac à l'orient, nous décidons de suivre la voie de l'ouest, quoique plus longue, pour passer à Ho-hsi, où nous devons voir le Chih-hsien (sous-préfet).

Les villages s'étendent jusqu'au pied des montagnes et la campagne est parfaitement cultivée. C'est jour de marché à Ch'i-kaï (七 街), l'un des gros bourgs de ce district; une foule de barques sillonnent les eaux dans cette direction, vers laquelle se rendent, de leur pas tranquille, à pied ou en charrette, les paysans de la montagne. Les Kuan-shih, qui nous ont accompagnés jusqu'ici, vont faire leurs provisions, et nous poursuivons notre route jusqu'à Ho-hsi (河 西), où nous arrivons à onze heures.

Cette petite ville est bâtie presque à la pointe occidentale du lac. Quoique au milieu d'un centre des plus fertiles, elle n'a pas d'importance commerciale; autant T'ung-haï, sa voisine, est remuante et active, autant celle-ci est calme et monotone. Il est toutefois juste d'ajouter que l'occupation par les rebelles du village de Tung-k'ou (東 口), qui en est séparé seulement de 15 lis, n'a guère dû rassurer tout ce qui vit du négoce; aussi vit-elle avec le temps les marchands s'éloigner et son commerce diminuer au profit de T'ung-haï.

D'après Wang I (王 義), le chef des I-jên de ce district, la plupart des habitants qui résident en ville sont propriétaires et s'occupent de faire valoir leurs biens; ils paraissent

porter un intérêt médiocre au commerce et ne s'inquiètent guère de ce qui se passe autour d'eux. Au lieu de tenir des marchés réguliers chez eux, ils apportent leurs céréales et autres productions agricoles sur celui de T'ung-haï, qui, par sa situation entre deux villes[1], réunit un grand nombre de vendeurs et de chalands.

Ho-hsi-hsien a subi passagèrement la présence des rebelles, et pourtant on y voit peu de monde. Le lac, qui baigne presque ses murailles, ouvre aux habitants une voie sûre et commode pour se transporter aux diverses foires qui ont lieu dans les environs, sur l'une ou l'autre rive.

Au sortir de la ville, on côtoie la droite du lac, puis on s'avance au milieu d'une plaine bien cultivée, où des villages ceints de remparts en terre et des maisons bien construites dénotent une certaine aisance. Les 30 lis qui séparent Ho-hsi de T'ung-haï sont franchis sans la moindre fatigue et au milieu d'un paysage doux et tranquille.

T'ung-haï, sur le même plateau que Ho-hsi, présente une des plus belles vues du Yün-nan : les montagnes qui bordent la plaine s'élèvent à mesure qu'elles s'avancent vers le nord; le lac, aux eaux poissonneuses et limpides, s'étend en longueur de l'est à l'ouest, toujours couvert de barques de pêche ou de voyage.

L'indigo, que nous avons remarqué dans la plaine de Hsin-hsing, ne se montre pas de ce côté, l'altitude du plateau nuisant sans doute au rendement avantageux de cette plante. Les arbres fruitiers qui couronnaient les hauteurs de T'ung-haï s'échelonnent à présent sur l'une et l'autre rive; partout où l'eau alimente difficilement les rizières, on cultive le blé, le riz, les fèves, les pois, la moutarde et une

[1] Ho-hsi au nord-ouest et Ning-chou au nord-est.

foule de légumineuses dans cette fertile plaine; les fruits de toutes sortes, dont elle est abondamment pourvue, sont en grande partie livrés aux confiseries du pays, qui les préparent d'une façon particulière pour les distribuer ensuite sur tous les marchés de la province.

Sur la route que nous venons de suivre, c'est-à-dire quelques lis avant d'arriver à la ville, se trouve, vers le sud, au pied d'une colline boisée, une source d'eau minérale qui dégage de l'acide carbonique. Les Chinois, admirateurs de tout ce qu'ils ne comprennent pas dans la physique terrestre, y ont élevé un fort joli temple, où les fidèles viennent adresser leurs dévotions au terrible dragon protecteur de la montagne qui, d'après eux, a le pouvoir de faire jaillir des torrents de feu si les habitants lui donnent des sujets de colère. Des bassins adroitement disposés retiennent une certaine quantité d'eau, tandis que le trop plein se déverse dans le lac par une rigole ménagée à cet effet.

Cette ville présente un rectangle régulier; la porte du nord, qui s'ouvre sur le lac, n'en est distante que de quelques centaines de mètres, et les faubourgs forment une grande rue qui occupe toute la façade sud; c'est là qu'on trouve des écuries assez vastes pour remiser toutes les bêtes de somme qui servent au commerce de transit. La cité est très peuplée; ses habitants, actifs, doux et hospitaliers, ont compris dès les premiers jours que le soin de leurs intérêts leur faisait un devoir de s'entendre avec les rebelles. Ayant vécu jusque là en bonne intelligence avec les musulmans des environs[1], ils

[1] Quatre villages voisins, Na-chia-ying, Ku-ch'eng, Hsiao-tung-k'ou, Ta-tung-k'ou, étaient, avant la rébellion, entièrement habités par des Musulmans. Ho-hsi en comptait environ 50 à 70 familles et autant d'I-jên.

n'avaient pas pris les armes contre eux alors que les édits des mandarins les invitaient à le faire. Quand les troupes musulmanes se présentèrent victorieuses devant leurs murs, une députation de notables sortit pour traiter avec le général en chef[1], qui accepta leur soumission à la condition d'approvisionner ses soldats tant qu'ils camperaient dans le pays. Voilà comme ils évitèrent le fléau de la guerre qui, de ce côté plus qu'ailleurs, exerça des ravages épouvantables. Aussi, dès qu'on approche, on voit au premier coup d'œil que cette ville n'a point souffert; ses rues, ses maisons, ses temples, les mamelons couverts d'arbres sont en bon état de conservation et ont gardé intact le caractère qui distingue les villes chinoises.

Au sud-est, non loin des remparts, on prend la route qui descend à Kuang-i (廣 驛) et de là à Lin-an (臨 安); l'intervalle entre les collines est si étroit et si bien dissimulé par la végétation que de loin ces hauteurs semblent se souder sans interruption l'une à l'autre.

Jusqu'à Ch'i-chiang-paï (七 江 稗) la route est des plus accidentées; presque tout le temps, on ne fait que monter et surtout descendre des pentes abruptes, entre lesquelles s'écoulent de nombreux torrents, dont l'œil ne saurait suivre les détours. La nature du sol varie sensiblement : en certains endroits dominent les grès friables colorés, en d'autres, ils sont plus consistants et les sommets sont en général couverts de blocs de granit; plus loin, une couche de terre végétale très rouge, qu'on prendrait de loin pour de l'oxyde de plomb étendu à sécher si les sapins ne croissaient par là en abondance, tapisse les flancs de quelques collines.

[1] Ma Ju-lung avait le commandement des troupes et le grand'prêtre Ma Tè-hsing était l'administrateur général ou grand chef, *Ta-yüan-shuai* (大 元 帥).

De temps à autre, on traverse quelques villages. Les habitants de ces parages, natures ardentes et actives, cultivent les petites vallées et font, quand ils ne travaillent pas aux champs, des coupes de bois à brûler qu'ils apportent sur le marché de Tung-haï-hsien (通海縣). Cette route, l'année dernière, était peu fréquentée à cause des chefs rebelles qui occupaient les districts de Kuang-i et autres dont nous avons déjà parlé; elle a repris quelque animation et, çà et là, nous croisons des convois apportant les marchandises du sud. Il n'est pas besoin de demander d'où elles viennent : on le devine aisément au costume des muletiers. Ceux de Yüan-chiang[1] (元江), le teint hâlé par le soleil, se font remarquer par leurs habits aux couleurs éclatantes et par l'énorme turban qu'ils enroulent non sans grâce autour de leur tête. Ceux de Lin-an, qui se parent de couleurs assez régulières, tranchent sur les autres par leur teint un peu cuivré, et au lieu du turban, ils portent un petit chapeau tressé en paille de bambou, de forme conique; leur regard, vif et hardi, leurs façons décidées et leur démarche, un peu théâtrale, impriment à leur physionomie un caractère d'indépendance particulier aux populations méridionales; ici, plus encore peut-être que dans le nord-est de la province, cette classe de gens est passionnée pour la musique, et il est bien rare d'en rencontrer qui ne portent pas avec eux l'indispensable mandoline[2] (三弦子).

La route continue à serpenter le long des flancs escarpés d'une montagne, au pied de laquelle un torrent, qui prend naissance sur les hauteurs, roule avec fracas; de chaque

[1] Prononciation française : Yuen-tsiang.

[2] Le San-hsien-tzü.

côté s'ouvrent çà et là des précipices. Cette route, naturellement difficile, est dans un état complet de bouleversement. Depuis le début de la guerre civile, on a négligé d'en réparer les dégâts; les ravines creusées par les fortes pluies de mai à juillet et quelquefois d'août, l'ont détruite en bien des endroits, et ce n'est qu'avec d'extrêmes précautions qu'on parvient à franchir ces obstacles passagers.

Liang Shih-mei[1] (梁 士 美) avait profité de ces points stratégiques pour y élever quelques fortins[2]; une petite garnison les défendait, mais, quelque faible qu'elle fût et grâce à la disposition naturelle des lieux, elle suffisait à barrer le passage à un corps d'armée chinois. Un petit mandarin qu'il avait installé dans ces postes percevait un droit de péage de quelques sapèques sur tout ce qui suivait cette voie, voyageurs et marchandises; ce fonctionnaire était chargé en même temps de protéger les voyageurs contre les mauvais sujets qui infestaient ces parages.

Le torrent, grossi en route par de petits affluents, continue sa course bruyante entre les rochers qui forment son lit. En avançant vers la plaine, on trouve quelques ponts en pierre qui, afin de faciliter le chemin, ont été construits entre l'un et l'autre côté de la montagne. Ces travaux d'art paraissent remonter à une époque assez éloignée; ils ont beaucoup d'analogie avec ceux que les souverains de la dynastie des Ming ont établis sur le grand canal, dans le Chiang-su et les autres provinces du littoral.

L'entrée de la plaine de Ch'i-chiang-paï[3] (七 江 稗), qu'on aperçoit bientôt, se dessine au sein d'une atmosphère

[1] Il commandait à Lin-an. Voir les notes sur la rébellion musulmane.

[2] Mandarin et fortifications ont été supprimés en 1873 par Ts'ên Yü-ying (岑 毓 英) lorsqu'il revint de son expédition de Kuang-i.

[3] Paï, en chinois, signifie plaine.

brumeuse; depuis le départ de T'ung-haï, et quoiqu'on ai quelques hauteurs à escalader, on descend néanmoins sensible ment, et plus on avance, plus le changement de températur est appréciable. On entre dans un pays au milieu duque la rébellion a longtemps séjourné; tous les passages un pe importants sont fortifiés et les villages, grands et petits, so entourés de murs en terre qui en défendent l'approche. l'entrée de la plaine, sur une légère éminence, se trouve l village de Ts'ang-pu (滄 埠), où s'arrêtaient les voyageu qui venaient du nord ou qui ne voulaient pas s'aventurer passer la rivière de crainte de tomber entre les mains d rebelles de Kuang-i.

Une rivière, assez considérable en effet, arrose le pays ainsi que la plupart des cours d'eau en Chine, elle pren un nouveau nom dans chaque endroit qu'elle traverse; i elle est appelée Ch'i-chiang-ho (七 江 河); elle coupe l plaine d'un bout à l'autre; d'une largeur d'environ 100 mètre elle en atteint 200 à 300 à l'époque des pluies et couvr ainsi de sable et de galets une grande surface du sol. Pa tant de Hsin-hsing-chou, elle passe à Hsi-o, où elle reço un affluent important qui vient des montagnes de Lao-lu-kua (老 魯 關), et grossit son cours de nombreux tributaire entre autres le Si-tsao-t'ang (洗 澡 塘), qui vient la joindr au sud-est de la plaine. En quittant cette dernière, elle r monte au milieu des montagnes, va baigner P'u-hsi (浦 西 autre village musulman, et finit par se réunir à d'autres cour d'eau qui forment l'artère supérieure du *fleuve de Canton*.

Deux ponts, l'un en pierre et l'autre en bois, sont jeté sur la rivière : le second, passerelle pour les piétons, e en face de Sha-pa (沙 垻), grand village fortifié ; le premier situé presque à l'extrémité orientale de la plaine, est cel

que prennent les convois quand les eaux sont trop hautes pour permettre de passer à gué; il est peu fréquenté des voyageurs, car il exige un détour de près de 15 lis pour revenir à la grand'route.

La plaine de Ch'i-chiang, bien qu'en partie envahie par le sable et les galets, compte, après Lin-an, comme une des plus productives de ce département, et cela grâce à son climat salubre, très doux en hiver et peut-être un peu chaud en été; ses habitants, actifs et travailleurs, favorisés par un sol d'une fertilité remarquable, font aisément deux récoltes par an. Comme presque toutes les plaines de cette province, elle est enfermée dans un cirque de montagnes assez élevées au nord, et qui vont en s'abaissant vers le sud. Cette disposition naturelle écarte les changements atmosphériques trop brusques ainsi que les coups de vent et les ouragans. Des conditions avantageuses permettent la culture de certaines plantes, qui ne se développeraient pas aussi bien si le pays était entièrement découvert. L'indigo, que nous avons vu dans la plaine de Hsin-hsing-chou, est ici de qualité supérieure et croît beaucoup plus vite; il en est de même de l'opium et de la canne à sucre. A ces produits il faut ajouter les récoltes ordinaires, telles que le riz, le blé, les fèves, la moutarde, le chanvre et une foule de plantes oléagineuses. Sur les terrains un peu élevés qu'il n'est pas facile d'arroser, on plante des arachides, qui poussent en très peu de temps.

Le village de Sha-pa, près de la rivière, est solidement fortifié; son enceinte rectangulaire mesure de 200 à 300 mètres en largeur et de 400 à 500 en longueur; elle est flanquée de quatre tourelles, une à chaque angle, qui servent de portes. Ce village, d'origine musulmane, a été fort mal-

traité; quand la rébellion éclata, ses habitants, chassés de leurs foyers par les autres villageois, allèrent rejoindre ceux de leurs coreligionnaires qui habitaient Kuang-i, composé alors d'une population mixte. Une foule d'autres villages chinois et I-jên sont dispersés à l'ouest, au sud et au nord de la plaine, mais assez loin de la rivière.

Une petite chaîne de collines basses sépare la plaine de la rivière de Si-tsao-t'ang[1]; celle-ci coule de l'ouest à l'est, entre des mamelons et le plateau plus élevé sur lequel est bâti Kuang-i. Le passage de ce cours d'eau, presque à sec en hiver, a lieu sur un pont en pierre à deux arches, sur lequel les rebelles avaient établi des fortifications. Au-delà, on monte une pente douce par une chaussée dallée, ancienne route impériale, sur le plateau de Kuang-i.

Cette dernière localité, dépourvue qu'elle est de murailles en pierre ou en briques, n'en a pas moins autant d'importance que beaucoup de Hsien et même de Chou. Ce qui a largement contribué à son accroissement dans le passé, c'est que, située à 90 lis de Lin-an, elle est la première station qu'on atteigne en sortant de cette ville, ou en descendant de T'ung-haï, dont elle n'est éloignée que de 60 lis. Les musulmans, après avoir expulsé les Chinois qui l'occupaient avec eux au début des hostilités en 1857 (la sixième année du règne de Hsien-fêng), en restèrent maîtres jusqu'en 1872, époque à laquelle elle fut rendue au gouvernement par capitulation[2].

[1] Ce nom, qui veut dire *bassin pour se baigner*, est porté par un petit village, situé à 10 lis de Kuang-i, dans une vallée très fertile. Près du village, qui a été rasé par les bandes, coule une source d'eau presque bouillante. Un lièvre, une heure après avoir été tué, a été plongé dans cette source, et en le retirant, les poils de sa peau tombaient sans efforts.

[2] Voir dans les notes sur la rébellion les détails du siège et les événements qui l'accompagnèrent.

Aujourd'hui presque en ruines, Kuang-i était, avant les hostilités, un lieu de halte pour toutes les caravanes qui montaient ou descendaient vers le sud; des auberges bien garnies, des vastes écuries, des élégantes maisons particulières avec terrasses, des temples et des mosquées, il ne reste qu'un amas de décombres. L'aisance a fait place à la misère, et c'est bien péniblement que la population, après avoir longtemps erré, commence à se relever. Les Impériaux, durant un siège mémorable dans les annales de la rébellion, n'ont rien épargné pour se rendre maîtres de ses défenseurs; mais ceux-ci, quoique en petit nombre et assiégés par des forces puissantes, ont préféré se défendre jusqu'au dernier plutôt que d'être livrés sans merci au bourreau. Ce fut alors que le Fu-t'aï se décida à accepter les conditions de capitulation qui lui étaient soumises.

A partir de cet endroit, le mode de bâtisse change : presque toutes les maisons sont construites en terre avec des terrasses qui leur servent de toits; cette disposition donne plus d'espace pour réunir les récoltes et a, en outre, l'avantage de produire plus de fraîcheur.

Le petit plateau de Kuang-i, naguère si bien cultivé, est encore en friche, et malgré l'empressement des habitants à rentrer en possession de leurs terres, il leur faudra quelques années encore pour recouvrer leur ancienne prospérité. Autour du plateau, le sol, déchaussé en maint endroit par les eaux des pluies, laisse à découvert les différentes couches dont il est formé : la partie supérieure paraît formée d'une épaisse couche de terre végétale, tandis que les parties basses et intermédiaires se composent de grès blanc et coloré, très friable, et entremêlé de galets de quartz de forme arrondie.

Un peu plus au sud, et aussitôt qu'on quitte le plate
pour les collines, la nature du sol paraît plus homogèn
Après une faible marche de 8 lis, on arrive au grand cam
de Liang Shih-mei[1], assis sur un tumulus, entre la route e
les collines. On passe un pont nommé par les indigène
Paï-ma-ch'iao (白 馬 橋) ou *Pont du Cheval blanc.*

A partir de là, la route est caillouteuse, et les colline
se rapprochent de façon à former un défilé entre leque
s'étend un vallon jadis bien entretenu, livré à présent au
herbes sauvages; çà et là, sur les côtés, quelques pans de
murs et des fortifications délabrées marquent la place d'un
hameau disparu. Sur tout ce parcours, la population a fui
devant les voisins aussi farouches que les gens de Kuang-i. A 20 lis de ce dernier village, un hameau que protégeait un fortin n'a plus que deux maisons habitées; la terre est inculte aux alentours. Dans ces parages presque déserts aujourd'hui, la végétation est active; la vallée est fermée au sud par une montée très raide, au faîte de laquelle on arrive par des sentiers en zigzags. En descendant sur l'autre versant pour entrer dans le vallon de Li-chia-ying (李 家 營), on rencontre un torrent qui suit, en contournant les collines, la direction de l'ouest, et deux hameaux qu'on aperçoit de la route.

La marche devient pénible; après avoir fait quelques lis au milieu d'une gorge très sombre envahie par une végétation tropicale, l'horizon, que nous cachaient les montagnes, s'ouvre, et nous passons dans une vallée plus riante. Les grès colorés deviennent plus rares à mesure que nous avançons, et dans plusieurs endroits nous trouvons le même grès friable,

[1] Ce chef fit bâtir cette espèce de camp retranché, où il entretenait une forte garnison, afin d'empêcher les habitants de Kuang-i d'aller faire des *razzias* dans les villages situés au sud de cette partie du département.



mais les hauteurs sont généralement couronnées par du granit et quelques géodes.

Li-chia-ying, où nous ne tardons pas à arriver, est bâti dans un site pittoresque; comme tous les villages que traversent les grandes routes, il a beaucoup souffert du passage des troupes et des bandes de maraudeurs qui infestaient ce canton alors que les deux partis étaient en lutte. Les réquisitions nombreuses qu'on a exigées de part et d'autre l'ont réduit à la misère, état de choses d'autant plus affligeant que la nature semble plus féconde. La population qui, avant la rébellion, était estimée par les notables à cinquante ou cinquante-cinq familles, était au moins réduite de moitié; il faut encore déduire de ce nombre les habitants qui sont venus réclamer leurs droits depuis que les troupes impériales étaient devant Kuang-i. Au moment de notre passage, le village était entièrement désert, les habitants avaient fui leurs demeures pour aller camper sur les hauteurs, abandonnant leurs récoltes sur pied, afin d'éviter les atteintes d'un ennemi plus impitoyable que les rebelles, la peste. Le terrible fléau, cette année-là, s'était abattu avec tant de fureur sur ce malheureux district, que presque toutes les bêtes à cornes, après les rats, y avaient péri. Aussi ne fût-ce qu'avec grande difficulté que nous parvînmes à découvrir un vieux temple pour y passer la nuit, et nos serviteurs furent forcés d'aller sur les hauteurs s'approvisionner des objets de première nécessité. Ce petit endroit offrait l'aspect d'un désert : personne dans les champs ni dans les maisons, les gerbes de riz gisaient par places, à moitié faites et comme si l'on allait venir les achever; point d'animaux domestiques, plus de fumée s'échappant des cheminées, nul bruit, nul mouvement; la vie paraissait suspendue.

En sortant de ce triste gîte, la chaussée dallée, dont reste encore des traces, suit le flanc des hauteurs, couvert jusqu'au sommet par une forêt de sapins. Nous décrivo un arc de cercle avant de prendre la route pavée qui esc lade presque en droite ligne la cime qui sépare les deı versants. On longe la droite des hauteurs entre lesquell coule un ruisseau, qui va grossissant jusqu'à Lin-an, où se confond avec d'autres cours d'eau.

Au pied de ce massif, qui forme le partage des eaux d bassin de Lin-an, il y a sur une éminence, à gauche d ruisseau, un village fortifié; c'est là qu'est né Li Hsing-k (李 興 古), aujourd'hui mandarin militaire (général de b gade) et l'un des chefs qui ont combattu la rébellion de l'ouest.

De chaque côté de la route, les montagnes sont bois les localités qu'on rencontre ont conservé leurs fortificati comme si, du jour au lendemain, elles allaient être appe à continuer la guerre. Le torrent que nous côtoyions tou l'heure est considérablement grossi; on le quitte au pas d'un pont en pierre, pour obliquer à l'est et escalader au les flancs escarpés des montagnes qui enserrent la plai Lin-an. De toutes parts, des ravins profonds ont creva sol, et le patient laboureur a utilisé les sources qui s'éch de ces terrains calcaires pour disposer des rizières é nées en amphithéâtre.

Sur le point culminant de ce massif s'élève u temple assez bien conservé : là, un magnifique pa déroule sous nos yeux. La plaine de Lin-an, bord côtés, sauf au nord, par une chaîne de colline laisse entrevoir la silhouette de la ville au milieu atmosphère brumeuse; de nombreux villages se déta

Ju-lung, ont seuls été respectés; au milieu des pans de murs dont le plus élevé n'atteint pas un mètre, les paysans des villages voisins cultivent des plantes légumineuses et des arachides; les terrains bas, qui naguère étaient les rizières les plus fertiles de la plaine, sont aujourd'hui presque entièrement couverts de sable déposé par les crues annuelles; pont en pierre, qui reliait ce village à la route, a presque un tiers de son arche enfoui sous le sable.

Cette plaine, l'une des plus vastes et des plus fécondes du Yün-nan, renferme une population considérable; une quarantaine de villages très peuplés sont dispersés sur toute son étendue. Deux cours d'eau, originaires du sud-est et sud, la fertilisent, en l'arrosant le premier presque diagonalement, le second dans toute la partie du sud-ouest.

Sans parler des céréales et autres plantes communes à district, le département possède des mines d'une grande richesse : le fer, le cuivre, l'étain, l'argent, l'or, le plomb, la houille de qualités diverses s'y trouvent réunis; c'est, du reste, cette abondance du règne minéral qui a fait, pour ainsi dire, l'éducation métallurgique des habitants qui, poussés par le désir d'exploiter les richesses de leurs montagnes, n'ont pas hésité à se livrer à une industrie presque stationnaire chez leurs voisins du nord. Cette aptitude séculaire aux travaux des mines et l'expérience qu'ils y ont acquise ont contribué à établir solidement la réputation dont ils jouissent d'être les plus forts *minéralogistes* de la province.

Comme dans toutes les autres parties du Yün-nan, on tient des foires dans les localités un peu importantes. Les marchands ou acheteurs s'y rendent armés jusqu'aux dents; d'ordinaire ils portent un fourreau en cuir contenant deux sabres ou coutelas, à poignées recouvertes d'une feuille d'argent ou

de tout autre métal et quelquefois ornées de pierres précieuses, suivant la fortune du propriétaire. Ce fourreau est assujetti au côté gauche, au moyen d'une ceinture en soie, de couleur voyante, qu'on passe sur l'épaule droite et qui fait ensuite plusieurs fois le tour de la taille. Cet arrangement très simple permet de tirer aisément les lames du fourreau, sans gêner la liberté des mouvements. Les moins belliqueux ou ceux qui ne veulent pas s'embarasser d'armes ostensibles se contentent de petits couteaux, longs de 16 centimètres, également disposés par paires dans un fourreau de même genre, mais fixés en dedans de la ceinture que cache leur espèce de jaquette; d'autres, qui ont pu se procurer le luxe d'armes plus recherchées, ont un pistolet à la ceinture, parfois même des revolvers qu'ils portent de la même façon, mais, par prudence, fixés par un cordon quelconque. Ces dernières armes sont habituellement familières aux individus qui ont fait campagne pendant les longues années de guerre civile. Enfin les paysans et ouvriers qui, bien qu'ayant servi sous les drapeaux, n'ont pu être équipés d'une manière aussi effective (le matériel des armes à feu ayant à peine suffi à armer un dixième des hommes valides) ont conservé les tridents, les fourches ou les lances qu'ils avaient fait fabriquer pour se défendre; ce sont ces armes primitives qu'ils emportent toutes les fois qu'ils vont à une foire.

Ayant assisté, dans la plaine de Lin-an, de Hsin-hsing et ailleurs à des réunions de ce genre, nous ne fûmes pas peu surpris de trouver dans une d'elles, tenue aux environs de Lin-an, un bazar, où figuraient pêle-mêle certains articles européens, tels que jouets d'enfants, aiguilles, fil et surtout les boîtes d'allumettes anglaises et d'autres, plus petites, de marque allemande, contenant chacune 82 allumettes, et

vendues pour la modique somme de 35 Tao-kuang-ch'ien[1] (道光錢) ou grosses sapèques. On est frappé du bon marché extrême de cette utile marchandise quand on réfléchit à la distance qu'elle a dû parcourir et au temps qu'il lui faut pour pénétrer dans cette province reculée, aux innombrables barrières à traverser et par conséquent à tous les droits qu'on exige d'elle. Sachant qu'à cette époque depuis quelques années déjà, la voie du Tong-kin, la plus directe de toutes et la seule qui permette de vendre les produits européens à bas prix en réalisant de beaux bénéfices, était fermée, nous cherchâmes à connaître le chemin qu'ils avaient pris pour arriver jusqu'au Yün-nan. Les allumettes chimiques, de même que beaucoup d'autres articles d'Occident, sont importés dans cette province par les Wei yüan, agents inférieurs qui sont envoyés en mission auprès des hauts fonctionnaires des autres provinces. Comme le gouvernement les rétribue médiocrement, il leur accorde des pièces officielles et des passeports, qui leur donnent le privilège de passer en franchise des bagages ou marchandises et aussi de réquisitionner des corvéables dans chaque ville qu'ils traversent. Les autorités locales, prenant en considération leurs modiques appointements, ferment les yeux sur cette sorte d'abus, tout autant que les commerçants ne s'en plaignent pas. Voilà comme il arrive jusqu'au public une certaine quantité de marchandises qui n'ont acquitté aucun droit, et qu'il est possible d'acheter à bas prix. Quant aux produits des provinces méridionales et à la majeure partie de ceux de l'Europe, ils arrivent par la voie de Canton et par

[1] Dans le sud, les petites sapèques n'ont pas cours; on ne trouve sur les marchés que la monnaie fondue sous les empereurs Tao-kuang et Hsien-fêng.

le Ssŭ-ch'uan. Tous les habitants des différents villages, aux costumes bariolés et párés de leurs plus beaux atours, s'occupent avec ardeur à vendre ce qu'ils ont apporté, tandis que les chalands, ceux qui sont venus dans l'intention de faire des provisions, s'efforcent d'acheter le moins cher possible; aussi en voit-on passer quelquefois, à la façon chinoise, des heures entières dans l'acquisition d'un objet, et encore est-il rare que l'affaire se conclue sans l'intervention d'un tiers.

Le costume national (nous parlons des gens de Lin-an) diffère de celui des autres districts : il consiste en un veston fermé sur le devant par de gros et larges boutons d'argent, en un pantalon à la zouave, en cotonnade ou en soie, relevé à mi-jambe; en bottines d'étoffe, bas blancs à découvert, et chapeau pointu en paille tressée et vernie, décoré au sommet, outre quatre boutons symétriquement disposés, d'une petite garniture d'argent en filigrane sur un fond de drap rouge. Ceux qui n'ont pas de bottines en drap bordées sur tous les côtés portent des sandales aussi en drap, genre de chaussure assez usitée en été et qui dispense de mettre des bas. Dans certains villages de Lo-lo[1] (猓 猓), peu éloignés de la plaine, on s'est conformé à la même coutume, et tous, femmes et hommes, en se rendant aux foires chargés de fardeaux comme des bêtes de somme, ont aussi leurs armes défensives ou offensives. Parmi cette foule bigarrée accourue des plaines et des montagnes voisines, l'indigène de Lin-an se fait remarquer par son attitude qui respire l'indépendance et par ses dehors d'homme satisfait de lui-même. Être de Lin-an est un titre de gloire; il en est très fier, et si l'on se trompe sur sa terre natale, il a soin de relever promptement l'erreur.

[1] D'après WILLIAMS, ce caractère (猓) se prononce *Kuo*. Nous avons cru bien faire en conservant la prononciation du Yün-nan qui est *Lo-lo* (猓 猓).

Les femmes de ce pays sortent plus souvent que cell du nord de la province, et quand elles ont affaire au dehor au lieu de monter en chaise, comme cela se pratique dai la capitale et ailleurs, ce qui est du reste le bon genre (Chine, elles vont à pied, armées d'un parapluie rouge franges pendantes, tout à fait semblables à ceux des ma darins, et qu'elles manœuvrent de façon à dérober leu traits à la vue des passants. A côté de ces chétives timides Chinoises, de fortes et vigoureuses Lolotes[1], do les pieds n'ont pas été torturés par une absurde coutum ne craignent pas de gâter leur teint en bravant les inter péries de la saison, en s'occupant des travaux des cham ou en transportant de lourds fardeaux; elles ne craigne pas non plus de se montrer en pleine foule et vienne bravement faire elles-mêmes leurs emplettes; et, le marcl fini, elles font encore sans fatigue quarante ou cinquante l pour regagner leurs montagnes et reprendre leurs rud travaux.

Le voyageur qui veut aller directement à Man-hao (蠻 peut éviter de décrire dans son trajet ce grand angle qui, partant de l'extrémité nord de la plaine, a pour som la ville de Lin-an, en se rendant à Ma-chia-ying (馬 家 village situé à 10 lis à l'est, pour prendre la route q conduira à Man-hao. Celui qui, partant de Li-chia-yi veut pas s'arrêter, suit la route qui longe les colline qu'une pagode à plusieurs étages, et peut atteind difficulté Mien-tien-erh (面 店 兒) dans la même tandis qu'en passant par Lin-an, la route, plus agré le touriste, est allongée de 25 lis.

[1] Femmes des Lo-lo ou I-jên.

En allant à Ma-chia-ying, on suit, pendant 10 à 12 lis, une chaussée entretenue avec le plus grand soin; partout la population semble vivre dans l'aisance. Le village que nous venons de citer a été le théâtre d'une vengeance de Liang Shih-meï, qui voulut faire expier aux habitants la sympathie qu'ils avaient montrée à Ma Ju-lung au moment où ce dernier avait marché contre lui[1]. Tous les villages des environs s'étant ligués contre Liang Shih-meï, il se vit forcé de battre en retraite, mais auparavant il fit brûler les temples extérieurs, qui avaient servi de magasins d'approvisionnement aux troupes du général Ma. Ces murs calcinés et ces débris sont les seules ruines que l'on trouve dans cette partie de la plaine.

Située presque au fond de la plaine, Ma-chia-ying possède une population laborieuse, adonnée aux travaux des mines, mais qui, depuis des années, est tenue en échec par les discordes civiles. Les vieillards, qui ont vu se développer l'industrie minière et qui ont traversé toute une période où le pays était en paix et florissant sous tous les rapports, prennent plaisir à raconter les histoires de cette époque et s'animent au récit de leurs aventures dans les nombreuses mines dont les flancs généreux semblaient ne devoir jamais tarir; ils espèrent encore voir, avant la fin de leur existence, arriver le moment où le commerce et l'industrie refleuriront comme par le passé. C'est aussi avec émotion qu'ils relatent l'importance du trafic qui s'opérait entre les villes du sud et le fleuve du Tong-kin; plusieurs d'entre eux, propriétaires de chevaux ou intéressés dans les affaires, ont eu à subir des pertes considérables, mais quelque pénible et ruineuse qu'ait été la fermeture inattendue de cet important débouché,

[1] Voir le chapitre sur la rébellion musulmane, tome II.

ils attendent avec impatience qu'il leur soit rendu. D
beaucoup de mines, le travail n'a point été repris parce
les moyens actuels de transport à dos de mulet ne permet
pas aux produits d'aller loin; mais ces mines se rouvri
aussitôt que la voie sera déclarée libre, et toute cette pa
de la province qui, en ce moment, est plongée dans
sorte de torpeur, reprendra son activité.

En sortant de Ma-chia-ying par la porte de l'est, on p
sur un magnifique pont en pierre à trois arches, jeté su
rivière, presque sans eau à l'époque de la sécheresse; c
ces terrains sablonneux, les paysans élèvent des barra
de distance en distance afin de retenir au moins la quan
d'eau nécessaire à l'irrigation de leurs cultures qui couv
les deux rives.

Peu après avoir quitté le village, on s'engage parmi
hauteurs, et la poussière est si incommode dans la pl
qu'on remonte avec plaisir dans le pays haut. La r
d'abord très large, se rétrécit et finit par se diviser en
embranchements; sur tout son parcours, des buffles tra
des charrettes[1] chargées de houille et descendent pa
ment vers Lin-an, puis, une fois déchargés, ils repr
le même chemin que nous pour retourner aux lieux
traction, que nous allons visiter.

L'exploitation a lieu par galeries et d'une façon ré
la couche est épaisse et suit à peu près la direc
ouest. La houille extraite est très homogène, exces

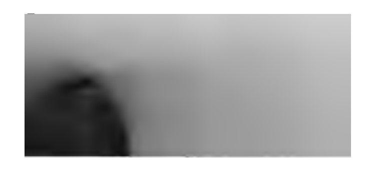
[1] Ces véhicules ressemblent à ceux que nous avons vus à
(宣 威 州), lors de notre entrée dans la plaine. Les animaux
tels que buffles, bœufs, moutons, chèvres, etc., sont beaucoup plus
district que dans aucun autre du Yün-nan, et ils sont en géné
qu'en Europe.



légère et brûle presque sans fumée; tout à fait semblable d'apparence à nos meilleures houilles grasses, elle se détache sans difficulté et en blocs. Les galeries, dont la plus profonde ne dépasse pas 150 mètres, n'exhalent aucun gaz inflammable, car les ouvriers travaillent sans précaution aucune, et avec de grosses lampes ordinaires suspendues, au bout d'un bambou fixé à leur turban. Des sondages exécutés depuis peu à quelque distance, ont signalé la présence d'une couche non moins puissante qui court de l'est au sud, c'est-à-dire suit les collines qui se divisent en deux branches dans cet endroit. Depuis que les rebelles ont détruit les voies de communication ou du moins depuis que ces voies ne sont plus entretenues par les mandarins, le combustible, qui avait un débit assuré dans les mines et villages des environs grâce au bas prix auquel il pouvait être vendu et à la facilité avec laquelle on le transportait sur des charrettes, ne sert plus aujourd'hui ou peu s'en faut qu'à alimenter la plaine de Lin-an; on l'y emploie avec succès dans les fabriques de boissons alcooliques et les sucreries.

En reprenant la bifurcation que nous avons quittée pour nous rendre aux mines, la route se rétrécit beaucoup et suit le flanc des collines du côté de l'est pour descendre peu après dans la vallée de Mien-tien-erh (麵店兒). D'après les ravins creusés par les pluies, nous étudions la nature du sol, qui change, pour ainsi dire, à chaque chaîne de collines: ici domine le granit; là le grès friable et le bigarré présentent d'épaisses assises; la stratification est très régulière dans quelques endroits, tandis qu'en d'autres elle a été très tourmentée. Dans la vallée, quelques sources qui coulent des montagnes dénotent la présence du fer par la rouille qu'elles déposent sur leurs bords.

Le village de Mien-tien-erh, séparé de Lin-an par une distance de 35 lis, est situé à gauche d'un cours d'eau formé par les torrents. Il n'a presque pas d'importance, surtout pendant tout le temps que le commerce local est resté stationnaire; quelques auberges pour les voyageurs et les muletiers sont seules visibles à l'entrée, et de toutes parts, des fortins en ruines rappellent que la lutte a été engagée contre l'ennemi commun. Les habitants, non satisfaits d'avoir eu à repousser les rebelles, ont, à la suite de querelles survenues entre chefs de villages voisins, continué à guerroyer entre eux. Ainsi, non loin de là, sur un pont en pierre, il y avait encore, au moment de notre passage, un détachement de paysans ennemis qui, le fusil à la main, défendait contre les gens de Mien-tien-erh l'accès du pont; on avait même élevé des fortins à droite et à gauche de la rivière. Rien de plus curieux à étudier que ces velléités d'indépendance, ces coups de tête belliqueux entre chefs : ils demeurent longtemps à s'observer de part et d'autre, sans cependant commander le feu, et ils n'en viennent aux mains que si l'un des partis essaie de forcer le camp ou les positions de son adversaire. Ces querelles, causées le plus souvent par des motifs futiles, tournent quelquefois au sérieux, et alors il est rare de les voir se terminer sans effusion de sang. Un fait curieux, c'est que les gens étrangers au district peuvent circuler dans les deux camps sans être molestés le moins du monde. Bien souvent, lorsque des différends de ce genre traînent en longueur de façon à devenir nuisibles aux parties belligérantes, les chefs du voisinage s'assemblent, imposent leur médiation et réconcilient en général les adversaires, qui rentrent alors chez eux en songeant à ce que la guerre leur a coûté.



Cette route, naguère fréquentée par une quantité de charrettes, est dans le plus grand désordre, et en maint endroit elle a été emportée par les torrents. A gauche de la vallée, les villages semblent avoir moins souffert, tandis qu'en ceux de la droite, où nous passons, presque tout a été détruit, et la végétation se réduit à des buissons de ronces et à quelques arbres. Cette partie du trajet est assez accidentée; on y franchit plusieurs chaînes de collines pour descendre ensuite en pente douce dans une vallée assez grande, où était le village de P'an-chih-hua[1] (潘枝花), dont il ne reste rien depuis qu'il a été livré aux flammes. Toutefois les habitants, dispersés par la tourmente, reviennent peu à peu et se construisent des abris provisoires au milieu des décombres.

Nous suivons toujours la vallée; les collines qui la bordent sont plantées de jeunes sapins très clairsemés; celles que nous gravissons ensuite sont assez nues et n'offrent rien de particulier. Les postes de soldats, que Liang Shih-meï avait échelonnés le long de cette route pour y maintenir la sécurité, sont remplacés par des *braves* (Yung) à la solde du gouvernement. Quoique rétribués par le district auquel ils appartiennent, cela ne les empêche pas de réclamer de fortes gratifications aux marchands ou particuliers qui voyagent seuls. On ne peut contester l'excellence des services rendus par ce genre de surveillance, malheureusement il tourne trop vite à l'abus; ceux-là qui en sont chargés ne songent plus qu'à en profiter, et au lieu de protéger l'homme sans défense, ils spéculent sur sa venue pour lui extorquer une rançon.

[1] Nom d'un arbre originaire de ces parages : il produit une matière qui ressemble beaucoup au coton, mais qui ne peut être filée; les indigènes s'en servent pour garnir les coussins qu'on place sous le bât des chevaux pour les préserver des écorchures; on en fabrique aussi des matelas de voyage.

Il est vrai d'ajouter que la plupart des soldats qui occupent ces postes sont si mal rétribués que leur solde suffit à peine à leurs premières nécessités, et comme beaucoup d'entre eux fument l'opium ou aiment les liqueurs fortes, ils trouvent dans leur métier les ressources nécessaires pour assouvir leurs passions.

A travers les collines, le terrain est très pierreux; des rochers de quartz bigarré découvrent leurs cimes noircies par les intempéries de l'atmosphère. Nous voici en vue de la plaine de Ch'i-tien (七店), qu'entoure, comme toutes celles de la province, une ceinture de montagnes plus ou moins hautes. Une .rivière qui prend sa source dans le sud-est serpente au milieu et l'arrose à peu près dans tous les sens. A mesure qu'on descend, l'air, frais sur les hauteurs, devient chaud et lourd.

Un pont en pierre, d'une seule arche, est jeté sur la rivière; semblable à celui de Mien-tien-erh, il n'a pas été déblayé de ses fortifications, et c'est avec peine que nos chevaux de charge parviennent à le franchir sans encombre. Dès les premiers pas dans ce district, très riche à en juger par la nature du sol, on constate qu'il n'a pas été épargné par le fléau destructeur; comme d'habitude, des ponts obstrués, des maisons en ruines et la rareté de la population, voilà ce qui à première vue frappe le voyageur. Cette plaine qui, d'après les gens du pays, est des plus fertiles, se relève difficilement de tous les désastres qu'elle a éprouvés, quoique depuis quelques années il y règne une tranquillité complète. Une grande partie des rizières, naguère en pleine culture, sont envahies par les herbes, faute de bras pour les entretenir. Les villages que l'on traverse sont habités tantôt par des I-jên et quelques Chinois, tantôt par des

Pa-i (擺 伊). Ces familles, revenues depuis que le calme est rétabli, ont, comme partout, rebâti des espèces de refuges avec les débris des vieilles constructions et elles vivent là misérablement en attendant que leurs ressources, qui, à force d'économies, augmentent chaque année, leur permettent d'agrandir leurs exploitations. Après avoir subi l'invasion des Musulmans du Nord, ce district rompit ses relations avec ceux de Sha-tien (沙 店) et leur déclara la guerre; entreprise malheureuse où il fut battu et refoulé dans ses foyers.

En franchissant la chaîne de montagnes qui borde la plaine de Ch'i-tien au sud-est, on entre dans l'arrondissement de Mêng-tzŭ. Au pied de la montagne se trouve la bifurcation qui va directement à Sha-tien, éloigné seulement de 15 lis[1], tandis que l'autre voie, celle qui longe la plaine, permet d'arriver à Mêng-tzŭ après un trajet de 40 lis.

Afin de presser notre voyage, nous allions adopter le chemin le plus court, lorsque les notables et Kuan-shih, prévenus de notre passage, vinrent nous inviter à passer quelques jours à Sha-tien et à Ta-chuang, avant d'aller affronter, en descendant à Man-hao, les fièvres des bois et les miasmes malsains (Chang-ch'i, 瘴 氣)[2] qui règnent continuellement sur les bords du fleuve. Malgré notre vif désir de voir M. Dupuis et d'autres compatriotes, nous acceptâmes la cordiale hospitalité qui nous était offerte. En conséquence, quittant la grande route de Mêng-tzŭ, nous nous dirigeons avec nos hôtes vers Sha-tien. La petite rivière qui descend de ce village rentre, à quelques centaines de mètres de cet

[1] Le *li*, nous croyons l'avoir dejà dit, équivaut à 500 mètres environ.

[2] Nom que les indigènes donnent aux exhalaisons miasmatiques qui se dégagent des forêts.

endroit, au milieu des collines et va se, jeter au-delà d'A-mi-chou (阿迷州), dans un cours d'eau qui vient de Ta-chuang.

En arrivant sous les murs de Sha-tien, quelques chefs, que nous avions connus à la capitale, vinrent nous présenter leurs devoirs et nous souhaiter la bienvenue; entre autres Sai-ts'un, ancien colonel, nommé général de brigade par Ma Ju-lung pendant la campagne de Tong-k'ou.

Sha-tien, adossé à une petite éminence, n'a aucune importance au point de vue du commerce ou de l'industrie; c'est un pays purement agricole. Il a beaucoup souffert du siège de Liang Shih-meï et Chang Lao-pan; toutefois il s'est relevé rapidement. Ses habitants, qui sont musulmans, semblent aisés et leurs maisons sont d'une propreté qui étonne quand on les compare à celles des Chinois.

Dès que nous fûmes installés à Sha-tien, notre premier soin fut de chercher un homme dévoué pour porter une lettre à M. Dupuis que nous pensions être sur le point d'arriver à Man-hao. Malgré les efforts de nos hôtes, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et seulement sous promesse d'une récompense pécuniaire, qu'on vint à bout de trouver un paysan pour faire ce voyage, mais, au moment de partir, il réfléchit qu'il pourrait peut-être bien tomber malade en route et il demanda qu'on lui adjoignit un compagnon; grâce à la bonne volonté du premier, il fut relativement facile d'en trouver un second et, conventions faites, ils se mirent en route. Ils devaient passer quatre à cinq jours à Man-hao et revenir ensuite, s'ils n'avaient eu alors aucune nouvelle de M. Dupuis.

Les courriers partis, le Tsung-t'ung, qui était venu nous faire visite, voulut absolument nous emmener avec lui, et comme celui de Sha-tien avait besoin d'aller à Lin-an pour

y régler quelques affaires, nous profitâmes de cette circonstance pour prendre congé de lui.

La distance qui sépare ces deux villages, n'étant que de 30 lis presque sans sortir de la plaine, nous quittâmes Sha-tien après déjeûner, vers onze heures, et à trois heures nous touchions à Ta-chuang. Rien de bien particulier durant ce trajet; hors de Sha-tien, la route se dirige vers le nord, côtoie pendant vingt minutes la base des collines, s'y engage jusqu'au sommet, tourne à l'ouest et descend peu après dans la plaine de Ta-chuang, qu'elle coupe dans sa plus grande largeur. Sur toute son étendue sont disséminés des villages Lo-lo et quelques hameaux chinois, ceux-ci en minorité. Nous traversons la petite rivière, qui prend sa source dans les hautes montagnes abruptes au pied desquelles le village est bâti, poursuit son cours vers le nord, s'engouffre dans un souterrain et va reparaître non loin d'A-mi-chou.

Ta-chuang possède dans ses environs des gisements métallurgiques et des couches importantes de houille.

Les Lo-lo ou I-jên, tout en faisant produire à cette excellente terre tout ce qu'elle est susceptible de rendre, exploitent des gisements de houille, de nature bien différente; quelques-uns de ceux-ci appartiennent à la même chaîne de collines, qui court de l'ouest à l'est et que nous avons vu former la démarcation entre les districts de Mêng-tzŭ et d'A-mi-chou; d'autres, situés au nord, en remontant du côté d'A-mi-chou, fournissent une espèce d'anthracite qui présente le même caractère que celui de Lin-an, ce qui ferait croire à une ramification de cette dernière couche. L'autre extrait de la chaîne de collines dont nous avons parlé plus haut donne un produit très friable et sulfureux; le filon de cette partie, quoique inférieur en qualité, est beaucoup plus puissant

et l'extraction plus facile. Comme il serait impossible, cause de son état terreux, de l'employer dans les fourneaux les indigènes le mélangent avec une petite quantité de ter glaise et en façonnent des briquettes, qui font un bon usa dans les pressoirs à huile.

En suivant la chaîne de montagnes abruptes, qui court nord au sud et prolonge sa course jusque sur la frontiè du Tong-king (東 京) pour remonter de là vers le no le long du Kuang-hsi (廣 西), on rencontre un gran nombre de gisements métallurgiques dont quelques-uns seulement sont exploités. Non loin de Ta-chuang, en gravissan la montagne qui surplombe ce village, il y a des gisement de galène argentifère où un commencement d'exploitation donné de fort bons résultats, mais qu'il a fallu abandonne à cause du lavage du minerai. Les indigènes prétender que les eaux bourbeuses du torrent mêlent au lavage cer taines matières étrangères, et comme ce torrent est le seu qui arrose cette plaine, ses eaux détruisaient toutes les ré coltes. Malgré la richesse des filons et la bonne qualité d minerai, les mandarins, pour éviter un soulèvement immi nent, jugèrent prudent d'interrompre l'exploitation.

Le versant sud-ouest de la même montagne renferm plusieurs gisements de cinabre et de mercure natif, travaillé avec succès pendant longtemps par les indigènes; mais l manque d'air et les frais d'extraction y ont fait renoncer.

Pendant l'absence des courriers, nous profitâmes des quelque jours que nous avions devant nous pour faire des excursion dans les environs. A A-mi-chou, Mêng-tzŭ et Kuo-chiu (國 舊 nous trouvâmes la population très bien disposée pour le étrangers : les notables ou chefs de ces districts et les mar chands avec lesquels nous avions lié connaissance ne savaie

trop comment exprimer leur gratitude envers M. Dupuis, le premier pionnier européen qui allait leur ouvrir une source de richesse et de prospérité si malheureusement tarie par les dissensions civiles. Ces braves gens s'efforçaient de nous expliquer, dans leur dialecte provincial et rustique l'avantage considérable que tout le pays devait retirer de la réouverture des voies de communication; comme ceux de Lin-an, ils se plaisaient à énumérer les désastres que cette fermeture malencontreuse leur avait fait subir, soit en suspendant le commerce, soit en obligeant, faute d'écoulement des produits, à réduire le personnel des mines et même à en fermer une partie.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ des courriers et nous n'avions pas encore de nouvelles, ce qui nous donnait à espérer que peut-être, après leurs cinq jours écoulés, ils avaient entendu dire que les convois allaient arriver et qu'ils avaient retardé leur départ en conséquence; cette hypothèse seule nous faisait attendre patiemment.

Durant ces jours d'anxiété, passés à Sha-tien ou à Ta-chuang, les notables ou anciens négociants qui avaient la plupart fait le voyage de Man-hao cherchèrent à nous convaincre de la témérité qu'il y avait pour les Européens et les Chinois qui nous accompagnaient à se risquer dans un foyer pestilentiel comme celui de Man-hao. L'incrédulité que nous manifestions au sujet du tableau effroyable qu'ils nous traçaient de ces parages, affectait beaucoup les Chinois de notre suite, et ceux-ci à leur tour s'efforçaient, par tous les moyens possibles, de nous faire abandonner notre projet. « Si vous n'y allez, » disaient-ils, « que pour rester quelques » heures et remonter ensuite à Yao-t'ou (腰頭), comme nous » le faisions jadis, vous pouvez, en prenant de grandes

» précautions et surtout en ne buvant que de l'eau de ce » dernier village, risquer d'entreprendre ce dangereux voyage; » mais, si vous voulez séjourner à Man-hao, cette décision » pourra vous être funeste. » Avec des gens aussi convaincus, il était difficile, sinon impossible, de raisonner ou de combattre des préjugés enracinés dans leurs têtes depuis des années; cependant nous hasardâmes une question: « Comment se fait-il, » leur demandâmes-nous, « que les étrangers » vivent parfaitement dans ce pays? Nous ne faisons pas » allusion aux indigènes, qui doivent être accoutumés à tous » les fléaux qui règnent chez eux; mais les Cantonais et » ceux de leurs compatriotes qui y ont fixé leur résidence, » ne pensent pas que le pays soit aussi malsain que vous » voulez bien le dire, car, bien que le commerce soit encore » interrompu, ils n'en restent pas moins parmi vous ». A cette question, ils répondirent, avec cette naïveté qui caractérise les gens de la campagne, que les Cantonais possédaient une médecine souveraine contre ces sortes de maladies, que c'est par leur entremise que les quelques maisons du Yün-nan ont connu cette panacée et que, pour empêcher les autres habitants des montagnes de profiter des avantages lucratifs du commerce qui se fait par cette voie, ils ont toujours gardé le secret de leur remède; aussi, tous les habitants du plateau du Yün-nan qui descendent dans ces parages pour y passer quelques jours, s'en retournent-ils empoisonnés par cette atmosphère viciée et ne tardent-ils pas à succomber.

Le fils adoptif du T'i-t'aï, ainsi que l'autre mandarin qui était avec nous, effrayés des sombres perspectives qu'on déroulait à nos yeux, cherchaient un moyen de battre en retraite. « Nous aimerions mieux, » disaient-ils dans les

conversations intimes que nous avions ensemble, « courir à » la bataille et braver les chances de la guerre, où l'on » connaît et où l'on peut même voir son ennemi, que d'aller » faire un voyage, si court qu'il soit, dans un endroit que » tout le monde, et les précédents le prouvent, déclare des » plus pernicieux. » Ils n'osaient pas, à cause des ordres sévères qu'ils avaient reçus de leur chef, refuser ouvertement leur concours, mais ils usaient de tous les arguments qui leur semblaient plausibles pour s'opposer à ce voyage.

Les derniers jours de la belle saison s'écoulaient, et nos courriers ne se montraient pas. Enfin, au retour d'une promenade dans les environs, au moment de nous engager sous l'espèce de portique en terre, élevé à l'est du village de Ta-chuang, nous rencontrâmes un des domestiques du Tsung-t'ung[1], qui nous annonça la nouvelle si impatiemment attendue.

La maison du Tsung-t'ung que les mandarins habitaient avec nous, d'ordinaire si tranquille, paraissait, à voir les allées et les venues, livrée à une vive agitation. Aussi ne fut-ce pas sans une certaine anxiété mêlée de crainte que nous montâmes rapidement l'escalier. Les deux courriers étaient de retour, et les mandarins les accablaient déjà de questions. Au premier coup d'œil nous fûmes frappé de l'altération considérable de leurs traits. Après avoir expliqué en quelques mots l'insuccès de leur mission, ils nous remirent une lettre du chef de Man-Hao. Voici ce qu'il nous apprenait: il avait retenu les courriers pendant dix jours dans l'espoir

[1] *Tsung-t'ung* est le titre que prennent les chefs des villages musulmans. C'est une espèce de maire qui administre le village sous les ordres du préfet. Il a, pour l'aider dans ses fonctions, des conseillers pris parmi les notables du district, qui sont appelés *Kuan-shih* (管事) et qui s'occupent des différentes branches du service.

de recevoir des nouvelles d'un moment à l'autre; puis, s'apercevant que leur santé déclinait, il s'était décidé à les renvoyer; le matin même de leur départ, un bateau qui venait de Lao-kaï (老 街) n'avait fait aucune rencontre sur son chemin ni rien entendu dire au sujet de l'expédition.

Cette missive n'était point de nature à nous rassurer sur le sort de nos amis; cependant, connaissant la ferme volonté de M. Dupuis, nous n'en comptions pas moins sur son arrivée prochaine.

Le lendemain, après que nos gens, exténués de fatigue et affaiblis par une forte fièvre intermittente, eurent pris du repos, ils nous racontèrent tous les détails de leur voyage. Le premier, d'un tempérament robuste, avait le plus souffert, au point d'avoir été forcé, n'ayant pas la force de revenir à pied, de se faire porter en chaise jusqu'au village; le second, plus vif et moins vigoureux, quoique atteint du même mal, avait résisté à l'abattement. Nous essayâmes de couper cette fièvre avec de la quinine; le second se remit au bout de quelques jours de traitement, et son rétablissement était presque complet lorsque, par une cause inconnue, une violente irruption de clous lui vint sur tout le corps, laissant à sa suite des taches de mauvais augure. Quant au premier, dont la maladie, plus avancée, n'avait pu être assez énergiquement combattue, il allait toujours s'affaiblissant, et il rendit le dernier soupir huit jours après son retour. Cette mort ne fit que donner plus de force aux arguments d'une population déjà épouvantée, et les pessimistes redoublèrent de crainte.

N'ayant pas réussi par cette voie à obtenir le moindre renseignement sur l'expédition qui, d'après les lettres de M. Dupuis, était partie le 15 octobre, il nous restait à nous informer du côté de la frontière chinoise; car, pour envoyer de

nouveaux messagers à Man-hao, il n'y fallait plus songer. De concert avec le Tsung-t'ung, nous décidâmes de dépêcher à Hsin-kaï[1] (新街) deux autres courriers, qui, de là, devaient descendre jusqu'à Lao-kaï[2], s'il était nécessaire. Ce ne fut pas sans quelque appréhension que nous mîmes ce projet en avant, surtout après la funeste issue du premier voyage, et parce que nous croyions qu'il fallait passer par Man-hao; mais il n'en fut rien : les autorités nous assurèrent qu'il serait d'autant plus facile de trouver des messagers qu'il y avait un chemin détourné pour aller de Mêng-tzŭ à Man-hao, chemin qui, d'après eux, bien que laissant beaucoup à désirer sous le rapport de la commodité, permettait aux habitants des plaines de s'y engager sans crainte.

Cette fois on recruta des hommes sans difficulté et, ainsi qu'à leurs prédécesseurs, il leur fut remis des lettres de recommandation pour certains petits chefs de la route ainsi que pour Yang-ming (楊明), chef de Hsin-kaï, et pour M. Dupuis et ses compagnons.

Dans l'espoir que ces courriers nous rapporteraient des renseignements positifs sur l'arrivée de l'expédition, nous nous empressâmes d'ordonner les préparatifs nécessaires en hommes et en chevaux, pour transporter d'un seul coup tout notre matériel, afin, comme le disaient les chefs de Ta-chuang, qu'hommes et chevaux pussent le même jour prendre leurs charges et remonter d'une traite jusqu'à Yao-t'ou.

Les autorités du district ne perdirent pas un moment pour lancer les réquisitions, et, comme il ne fallait pas moins de

[1] Petit village, situé sur les bords du fleuve entre Lao-kaï et Man-hao; il est administré par un chef Pa-i nommé Yang-ming (楊明).

[2] Frontière du Tong-king; ce village a un fort qui fait partie du royaume annamite.

cent cinquante-six mulets ou chevaux et au moins deux cents *coolies,* il fallut un certain laps de temps pour réunir ce personnel afin de l'avoir prêt à partir au premier signal. D'après nos informations, la portion de route entre Yao-t'ou (腰頭) et Man-hao étant en très mauvais état, on fit fabriquer un certain nombre de pioches et de pelles pour réparer un peu les ornières, de façon à faciliter le passage.

Les préparatifs étaient en bonne voie à Ta-chuang, lorsque nous quittâmes ce village pour aller faire un tour à Sha-tien et voir où en étaient les préparatifs dans cet endroit.

Le fils d'un des grands chefs de Kuo-chiu, P'êng, en retournant dans son village, apprit en route que nous étions à Sha-tien. Bien qu'il ne fût pas en bons termes avec les musulmans de ces parages, contre lesquels il avait guerroyé pendant quelques années, il nous invita à l'aller voir. Nous nous rendîmes auprès de lui en compagnie de Ma Kuang-wên[1] (馬廣文), fils adoptif du T'i-t'aï. Ce chef nous fit un accueil très amical : avant de partir, il nous fit promettre d'accepter l'hospitalité chez lui à Kuo-chiu, pendant quelques jours, et nous donna jusqu'au lendemain pour faire nos préparatifs.

Quelques-uns des Kuan-shih *(notables)* n'étaient pas retournés à Kuo-chiu depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire depuis que les musulmans, avec l'aide des soldats de Ma Ju-lung, étaient, à plusieurs reprises, venus attaquer les villages disséminés dans cette riche contrée; aussi dési-

[1] D'origine chinoise et musulman par adoption, il est natif du village de Ma-chia-ying, où ses parents résident encore. Son père appelé Yang était très connu dans le département de Lin-an et parmi les industriels de Kuo-chiu; à sa mort, il pria Ma Ju-lung, son ami particulier, de l'adopter.

raient-ils profiter de l'occasion qui leur était offerte pour visiter avec nous cette localité où, pendant longtemps, ils avaient espéré de s'établir en maîtres. Quoique ces rivalités se fussent apaisées depuis des années et que le commerce eût repris son cours, les chefs de Kuo-chiu n'avaient pas perdu la mémoire des désastres occasionnés par les anciennes agressions; à les entendre, le premier de ces chefs qui mettrait le pied sur leur territoire serait retenu comme ôtage jusqu'à l'entier recouvrement des dépenses auxquelles avait donné lieu la restauration des temples qu'ils avaient brûlés. Néanmoins, malgré la haine qui animait les chefs de Kuo-chiu, plusieurs de leurs notables étaient en relations suivies avec ceux de Sha-tien et de Ta-chuang, et ils venaient même dans ces deux villages tandis que les chefs de ceux-ci s'abstenaient d'y paraître, par crainte de soulever de nouvelles difficultés.

Les préparatifs terminés, nous montons en selle et nous nous rendons au lieu du rendez-vous, où notre hôte nous attendait.

Nous escaladons, par un sentier rocailleux, une des ramifications des montagnes où se trouve Kuo-chiu. A la descente un chemin aussi pénible nous conduit dans une riche vallée, au milieu de laquelle est bâti le village de Ch'a-tien. Un petit cours d'eau, grossi en ce moment par les pluies, vient des gorges de l'ouest, arrose la plaine, et va se perdre entre les hauteurs du sud, où il disparaît. Non loin du village, des orangers en plein rapport balancent gracieusement leurs fruits dorés; comme nous venons de faire halte auprès d'un petit pont, sous lequel coule un ruisseau d'une limpidité remarquable, des paysans qui travaillent aux champs, ayant reconnu le chef, nous apportent quelques oranges que nous acceptons avec reconnaissance.

dévastées et leurs familles dispersées ou entraînées dans tourmente.

Ici, la route commence à être dallée convenablement; ell serpente entre les gorges, les ravins et s'élève enfin sur un suite de collines. Çà et là, dans quelques vallons sauvages, des familles d'I-jên ont construit des huttes et préparent du charbon de bois, qu'ils débitent à Kuo-chiu pour le traitement du minerai. Cette partie du chemin est très animée. A chaque instant passent des convois de chevaux chargés de céréales qui se dirigent vers Kuo-chiu, tandis que d'autres portent des métaux. Bientôt, du haut d'une colline, nous apercevons au loin, encaissé entre des montagnes, les toits du village, où nous arrivons peu de temps après.

Notre hôte, avec cette largesse dont se plaisent à faire parade ceux qui, comme lui, sortis de la basse classe, ont réussi par leurs efforts à posséder une grande fortune, nous fait les honneurs de son logis. Fier des fonctions que lui ont confiées ses concitoyens et jaloux de se montrer digne de leur confiance, il néglige parfois ses affaires personnelles pour s'occuper de celles de la communauté.

Les habitations sont la plupart commodes et bien bâties; de nombreux temples, dus à la dévotion des confréries de mineurs de différentes provinces, décorés les uns mieux que les autres et soigneusement entretenus, s'échelonnent à droite et à gauche dans la montagne. Le mouvement continuel, les transactions commerciales, le bien-être de la population témoignent de la richesse du pays et de l'aisance des

habitants. Tout ce qui trafique réside sur le flanc droit de la montagne; quant au village même, il couvre l'un et l'autre côté d'une espèce d'entonnoir, au fond duquel coule un mince filet d'eau, qui sert au lavage du minerai. On se demande comment les habitants n'ont pas préféré s'établir à quelques lis au-dessous, dans une vallée charmante, au lieu de s'enfermer dans une gorge au fond de laquelle les usines métallurgiques sont entassées les unes sur les autres. A cette question il nous fut répondu que les premiers mineurs qui s'aventurèrent dans ces parages, à la recherche de terrains d'exploitation, trouvant réunis en cet endroit le minerai en abondance et l'eau qui leur était nécessaire, n'allèrent pas plus loin : les fourneaux et les machines, d'une simplicité primitive, furent installés près du ruisseau et les nouveau-venus, peu soucieux de leur bien-être ou de la beauté des lieux, élevèrent leurs huttes dans le voisinage.

L'exploitation, en voie de prospérité, le nombre des industriels et des ouvriers s'accrut de jour en jour; or, comme le pays est des plus montagneux et qu'il ne produit pas une quantité suffisante de céréales, les plaines d'alentour se chargèrent de fournir à la colonie naissante le trop plein de leurs ressources. C'était en même temps pour elles un excellent débouché, car toutes les céréales de Sha-tien, de Ta-chuang, de Mêng-tzŭ, de Ch'a-tien, etc., qui, en raison des frais de transport, ne pouvaient pas aller loin, trouvèrent de ce côté une facile défaite.

Bientôt une foule de marchands de toutes sortes vinrent chercher fortune dans ce nouveau centre industriel. Avec le temps de bonnes et solides maisons bourgeoises remplacèrent les huttes et autres habitations primitives. Les mineurs et commerçants des provinces voisines y devinrent assez nom-

breux pour se former en sociétés et grâce au sentiment solidarité qui anime le peuple chinois surtout lorsqu'il éloigné de sa patrie ou même de son lieu natal. ils recue lirent entre compatriotes des souscriptions dont le prod servit à élever des temples spacieux et richement décoré Ces temples selon l'usage, sont à deux fins : non seuleme les associés y vont accomplir leurs devoirs religieux et d mander à l'esprit de la montagne de les protéger dans leu recherches, mais ils s'y réunissent aussi pour traiter tout les affaires qui les intéressent. Il y a dans l'enceinte ces temples des chèvres[1] dont on prend un soin particuli toutes les fois qu'un des leurs a la bonne chance de d couvrir un filon avantageux, ils ne manquent pas de sac fier un de ces animaux et le mangent ensuite, arrosé copieuses libations. Cette cérémonie est scrupuleusem observée, et le mineur ou propriétaire qui négligerait s'en acquitter serait chassé de la société pour avoir ma qué de respect au génie protecteur de la corporation. C sociétés ne s'en tiennent pas là : elles viennent enc en aide à ceux de leurs confrères que les spéculatio malheureuses ou l'insuccès d'une entreprise ont réduit la misère.

Bien que les premières galeries ouvertes continuassent produire beaucoup, le nombre des ouvriers était devenu considérable qu'il fallût songer à exploiter d'autres parti de la montagne. Ceux qui avaient les moyens de tent des recherches choisirent dans les environs les endroits q paraissaient, d'après les indices, devoir donner de bo

[1] La chèvre est choisie entre d'autres espèces d'animaux comme étant ori naire de la montagne ainsi que l'indique son nom: shan-yang (山 羊), bre de montagne.

résultats. Ils adressèrent une demande de concession[1] au chef de la localité.

De tous côtés on signala la présence du minerai d'étain, de galène argentifère et de zinc, mais en quantité parfois si minime que les entrepreneurs, découragés, préférèrent renoncer à leurs travaux et à leur droit de propriété. Le marchand ou industriel chinois, fidèle à ses habitudes de sévère économie, n'aime pas à dépenser son argent quand, aux premiers pas qu'il fait, ses efforts ne sont pas couronnés de succès. C'est ainsi que des concessions abandonnées furent reprises par des travailleurs plus persévérants, qui virent dans la suite leurs sacrifices compensés au-delà de toute espérance.

Les produits augmentant, les sentiers tracés dans la montagne devinrent trop étroits pour donner passage aux nombreux mulets ou bœufs employés à transporter le minerai jusqu'aux fourneaux. On ouvrit de larges voies de communication, parfaitement dallées, qui, partant du village, s'étendaient, à travers les ondulations du massif, jusqu'au centre des exploitations; elles permettaient de plus, en diminuant

[1] Le mot *concession de mine*, qui signifie en Europe monopole d'exploitation octroyé sous certaines réserves à une compagnie, a, en Chine, une acception différente. Toute personne qui demande à ouvrir une ou plusieurs galeries en reçoit toujours l'autorisation des fonctionnaires locaux sans avoir rien à débourser; elle opère à ses frais, et le sol qu'elle fouille devient sa propriété exclusive; si elle suspend ou abandonne l'exploitation pour un motif quelconque, nul n'a le droit d'y travailler sans le congé préalable du propriétaire.

Bien que plusieurs galeries soient ouvertes dans le même endroit par un seul ou plusieurs propriétaires, tout nouveau venu, dûment muni d'une autorisation, peut, en vertu des règlements des mines en vigueur dans le Yûn-nan, s'établir où bon lui semble, sans être exposé à la moindre récrimination, à moins qu'il n'interrompe ou n'entrave les travaux de l'occupant voisin. En ce cas, le litige est porté devant un jury composé d'industriels et de mineurs, et les deux parties se soumettent rigoureusement à la décision prononcée.

les frais de transport, de voyager en tous temps et sans se préoccuper des intempéries, qui souvent arrêtaient la marche des convois par suite des ornières impraticables formées dans la saison des pluies.

Notre hôte, ainsi qu'une grande partie des habitants de ce district, avait ouï dire que les Européens étaient passés maîtres dans la métallurgie et qu'en outre de leurs connaissances pratiques, ils avaient le don de voir à six pieds sous terre et d'être ainsi en état de déterminer la direction des filons; que, si la vue n'était pas suffisante, ils y suppléaient au moyen de la canne qu'ils portaient toujours avec eux. Poussé par un sentiment de curiosité, ou peut-être dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements précieux pour lui, notre hôte s'empressa de nous proposer d'aller voir la montagne. Cette proposition fut, on le pense, la bien venue, car avec un tel patronage, les difficultés que nous aurions pu rencontrer si nous avions été seuls, s'aplanissaient d'elles-mêmes.

La route dallée, dont nous avons parlé plus haut, est assez large pour que quatre chevaux puissent passer de front; elle monte en pente douce, en suivant de nombreuses sinuosités.

Sur le plateau, la plupart du temps envahi par des brouillards, la nature prend un aspect sévère. Des géodes et des cônes aigus, dont quelques-uns boisés, sont disséminés çà et là; quelques temples, adossés aux collines, donnent asile au mineur dévot, qui n'a pas le temps de descendre au village pour remplir ses devoirs religieux.

Une foule de sentiers qui viennent aboutir à la route rayonnent dans tous les sens et desservent les galeries éloignées. A droite et à gauche, devant et derrière, des

excavations béantes et le sol fraîchement remué, annoncent des travaux en pleine activité. Partout où se porte le regard on voit entrer et sortir l'infatigable mineur; ses vêtements de toile grise, rougis par le frottement des parois des galeries et par la poussière de minerai lui donnent une apparence fantastique. En beaucoup d'endroits, les passages sont si étroits et si bas que les ouvriers sont obligés, pour y pénétrer, de ramper comme des lézards; ils sont du reste munis de fortes genouillères en cuir, et, comme il leur serait impossible de porter leur charge entière sur le dos, le minerai extrait est placé dans des sacs, ce qui permet de le diviser en deux parties qu'ils font passer moitié sur les épaules, moitié devant eux. Ils ont pour coiffure un grand turban de même étoffe que leur vêtement, ou un chapeau à cornes, auquel est suspendue une lumière fumeuse, soutenue par un tuyau de bambou qu'ils allongent ou raccourcissent à volonté selon les endroits qu'ils ont à traverser.

Les ouvriers chargés d'abattre le minerai et ceux qui le portent au dehors sont ordinairement choisis parmi les plus jeunes et les plus vigoureux. Le manque d'air et les difficultés que présente l'extraction altèrent singulièrement leurs forces, et c'est tout au plus si, passé trente ou trente-cinq ans, un mineur peut continuer ce dur métier. Ceux d'entre eux dont la santé est épuisée par un séjour trop prolongé dans les galeries font place à de plus jeunes; mais comme les premiers ont acquis beaucoup d'expérience, on leur confie la surveillance et l'inspection des travaux souterrains.

Les galeries que nous avons visitées ont généralement à l'entrée 1^{m},90 de haut sur 0^{m},90 de large; ces dimensions, qui seraient suffisantes pour permettre une extraction relativement facile, diminuent peu à peu, jusqu'à n'être plus

souvent que des trous de renard où il faut se glisser - rampant. Toutes les galeries prennent jour dans les flan de la montagne; parfois les filons sont assez réguliers et s prolongent assez loin sans trop de détours : par contre, i suivent d'autres fois une direction très irrégulière, disp raissent presque tout-à-fait et présentent des amas consid rables, ou bien encore descendent des pentes rapides, même plongent verticalement.

Dans les endroits où le minerai, au lieu d'être en filo est aggloméré, tout a été parfaitement débité, et ces e droits forment des refuges, où les ouvriers viennent se r poser. Comme il serait impossible à un nombreux personn de se mouvoir dans des passages où un seul homme a bea coup de peine à sortir, des gares sont ménagées de distan en distance afin d'assurer le va-et-vient sans interruption.

Quand les galeries se prolongent à plusieurs centaines mètres, la raréfaction de l'air fatigue les travailleurs; bient les lumières s'éteignent, et l'exploitation doit être abandonn si l'on ne peut, en perçant des puits ou de nouvelles gal ries, rétablir le courant d'air. Mais la plupart du temps semblable travail est au-dessus de leurs moyens, alors su tout qu'ils ont déjà fait de grosses dépenses en pure pert aussi aiment-ils mieux recourir à une méthode plus simpl donnant des résultats médiocres, mais peu coûteuse.

Les machines employées en cette circonstance sont cell qui servent communément à vanner le grain. Ils installe une de ces machines à l'endroit où l'air, quoique impur, e encore respirable; placée de façon à ne pas intercepter passage, elle est munie d'un tuyau de décharge en bois, 25 à 30 mètres de long, qui va s'adapter à une ouvertu percée à l'arrière d'une autre machine placée plus en ava

laquelle aspire l'air envoyé par la première. On en établit ainsi quelquefois jusqu'à une quinzaine. Ces grossiers appareils, mus à force de bras, sont loin de remplir les conditions nécessaires à une bonne ventilation; et malgré la peine qu'on prend à les installer, leur imperfection est si grande et la force motrice si irrégulière, que ce n'est qu'avec de pénibles efforts qu'on parvient à alimenter d'air une profondeur de 100 à 150 mètres. Dans plusieurs galeries, on a tenté de produire l'aération à une plus grande profondeur, mais sans succès. Il est inutile d'ajouter qu'un tel système ne peut être employé que dans les galeries dont le filon se développe assez régulièrement, car dans le cas où il faudrait suivre des inclinaisons trop rapides ou des angles trop brusques, il n'est pas applicable.

Voilà pourquoi une foule de galeries, où le minerai est abondant et de bonne qualité, sont abandonnées; dans d'autres, les mineurs s'obstinent, bien que leur lampe s'éteigne, à travailler dans les ténèbres, et ils sont quelquefois victimes de leur témérité.

Le jour où nous allâmes visiter, avec le chef P'êng, une des entrées principales, que les indigènes appellent Lao-ch'êng-mên-tung (Grotte vieille porte de rempart), où viennent converger beaucoup de galeries, dont certaines sont ouvertes depuis un siècle et demi, il arriva un accident de ce genre. Un ouvrier d'une vingtaine d'années fut entraîné par quelques-uns de ses camarades, qui avaient réussi à atteindre un amas considérable de minerai, au risque d'être étouffés par le manque d'air; mais à peine eut-il ramassé sa charge qu'il fut suffoqué et ne put revenir sur ses pas. Dans la soirée, ses camarades, ne le voyant pas de retour, ne doutèrent point qu'il fût tombé dans la galerie, mais au lieu d'organiser des moyens

de secours, ils attendirent, selon leur habitude, jusqu'au lend(main pour retirer le cadavre. Quand ces accidents se pr(duisent, les préjugés superstitieux des Chinois comprimei en eux les sentiments d'humanité, et ce n'est jamais qu'aprè un laps de temps plus ou moins long qu'ils font ce q1 est nécessaire, non pour sauver la vie de la victime, ma pour rendre son corps à sa famille, et aussi parce qu' serait un obstacle à la continuation des travaux.

« S'il lui est arrivé malheur, » disent-ils, « c'est sans dout » parce qu'il aura offensé le génie de la montagne, ou bie » qu'il avait fait du mal ou volé un de ses camarades; l » ciel, dans sa juste colère, ne frappe que les coupables, e » si la punition est terrible, c'est qu'ils l'ont méritée. » Alor au lieu de déplorer le sort de ces infortunés, on épluch leur passé, on passe leurs défauts en revue, on les con mente, on les grossit, et le moment n'est pas loin où l légende raconte les choses les plus extraordinaires sur lei compte.

Si ces idées superstitieuses ont leur mauvais côté, il coı vient d'ajouter qu'elles empêchent aussi beaucoup de m(faits, qui ne manqueraient pas d'avoir lieu dans des exploita tions où les ouvriers sont si nombreux et aussi peu éloigné les uns des autres. Entre eux, ils sont tellement convaincu que celui qui serait ce qu'ils appellent Kou-hsin-tzŭ, c'est-à dire *cœur crochu,* deviendrait victime d'un accident, qu chacun poursuit son travail sans être jaloux du voisin. Cett raison explique la grande confiance que les mineurs ont le uns vis-à-vis des autres. Ainsi, au lieu de garder avec soi leur minerai de crainte des maraudeurs, chacun l'amoncell près des trous d'extraction, où il reste nuit et jour, sans qu jamais il y ait le moindre dérangement. Ces préjugés, transmi

par les vieillards et que l'ignorance tend à exagérer, leur défendent de secourir un ami ou un parent dont une négligence quelconque a pu causer la mort, quand il leur serait possible, sans grands efforts, de porter un secours efficace et de rendre ainsi à la vie un fils ou un père, qui, par son travail journalier, fait vivre une famille.

Bien souvent, dans nos excursions, il nous est arrivé de voir des galeries obstruées par de simples roches faciles à extraire; aucun ouvrier n'aurait dégagé le passage, soit avec la mine soit avec un instrument quelconque, sous prétexte que, chaque fois qu'on frappait ces pierres d'un marteau, la montagne gémissait, et que si l'on employait un ciseau pour abattre l'obstacle, des bruits épouvantables éclataient dans les galeries; ces plaintes et ces bruits, on les attribue au génie de la montagne, et dans la crainte de provoquer de sa part un accès de colère qui pourrait anéantir la richesse des filons, on s'abstient de poursuivre les travaux.

Des exploitations dans le genre de celles de Kuo-chiu présentent un coup d'œil très curieux. Au dehors, sur de petites plates-formes, des ouvriers concassent le minerai et le divisent en plusieurs catégories. Comme il n'y a sur ces hauteurs aucune source qui permette de lui faire subir un premier débourbage, ils ont profité de toutes les déclivités de terrain pour creuser de grands bassins, où ils reçoivent les eaux de pluie et celles qui descendent des collines voisines. La saison des pluies durant de juin à septembre, ils font en sorte pendant ce temps-là de recueillir assez d'eau pour qu'elle suffise aux travaux de toute l'année. Sur le bord de ces bassins, qui servent en général à l'usage commun, ils font des installations spéciales de manière à perdre le moins d'eau possible, et, après un premier lavage,

le minerai est vendu la plupart du temps sur place et descendu dans l'usine, où il subit différentes préparations avant de passer au fourneau.

Près de cent cinquante à deux cents galeries, produisant seulement du minerai d'étain, sont en voie d'exploitation à Kuo-chiu, bien que la rébellion ait singulièrement éclairci les rangs des travailleurs et ébréché la fortune de beaucoup de propriétaires; toutefois la population industrielle est naturellement attirée par la richesse du district, et peu à peu les vides se comblent et la production augmente.

Depuis la première heure du jour jusqu'à la tombée de la nuit, les bêtes de somme, qui descendent du minerai ou qui montent des provisions, font résonner leurs grelots; les bœufs, dont le pas lent est plus cadencé que celui des chevaux, portent des clochettes en fer battu : les notes lugubres qu'elles font entendre produisent avec le son aigu des grelots un carillon discordant. Ce va-et-vient et ce carillon monotone ne sont interrompus que pendant une heure au milieu du jour, pour laisser paître les animaux.

En rentrant de notre promenade sur les montagnes, nous trouvâmes au village Li Ch'êng-kung (李 成 功), un des chefs de Mêng-tzŭ; il était venu dans ces parages pour traiter de quelques affaires en litige. Nous fûmes heureux de rencontrer ce chef, qui, par ses relations continuelles avec Man-hao, Hsin-kaï et Lao-kaï, était plus capable que personne de nous renseigner sur les courriers que nous avions envoyés, ainsi que sur le sort de l'expédition, dont les résultats étaient attendus avec autant d'impatience par les gens du pays que par nous-même.

Chacun sentait que, les Européens s'occupant de cette affaire, on pouvait regarder l'ouverture du fleuve comme un

l'intelligence plus prompte saisissait bien l'explication des procédés européens, se rendaient à l'évidence et s'informaient si, avec les moyens du pays, on ne pourrait pas fabriquer les machines nécessaires. D'autres, généralement les vieux ouvriers, ne pouvant s'imaginer qu'il y eût au monde des procédés plus pratiques que les leurs, prenaient ce que nous leur disions pour des contes destinés à les amuser ou à déprécier leur savoir.

Ce fut avec regret que nous quittâmes notre hôte, qui nous avait reçu d'une façon si cordiale, de même que les nombreuses connaissances qu'un séjour relativement limité nous avait permis de faire. Nous emportions le meilleur souvenir de ces habitants naïfs et industrieux, qui forment la majeure partie de la population de Kuo-chiu.

Li Ch'êng-kung, qui nous avait invité plusieurs fois à aller le voir à Mêng-tzŭ, voulut profiter de notre départ pour nous emmener avec lui. Nous quittâmes le village par une matinée ravissante; quelques heures plus tard, nous pouvions apercevoir au loin, du haut du massif de Kuo-chiu, la silhouette brumeuse de Mêng-tzŭ se dessinant sur le fond noir de la montagne à laquelle elle est adossée; et les villages de Ta-chuang, de Sha-tien et autres nous apparaissaient comme des points blancs, perdus au milieu d'une immense plaine. Quoique la distance de Kuo-chiu jusqu'à Mêng-tzŭ ne soit que de 30 lis, nos montures avaient pris une allure si lente que, la conversation aidant, nous ne nous en étions pas aperçu, en sorte que nous arrivâmes à la ville à quatre heures de l'après-midi.

Quand on quitte la montagne pour prendre cette partie de la grande plaine de Mêng-tzŭ, qu'il faut traverser pour se

rendre à la ville, on est étonné, malgré l'habitude qu'on peut avoir de cette province, de rencontrer des gens en armes, les paysans par exemple, qui, tout en conduisant leurs buffles et leurs charrues, portent des sabres ou des lances, comme si d'un moment à l'autre ils s'attendaient à être attaqués par l'ennemi.

Cette partie de la plaine est pauvrement peuplée; quelques villages d'I-jên notamment sont dispersés çà et là. A mesure qu'on avance vers la ville, le terrain s'abaisse progressivement, les centres d'habitation se multiplient, et les rizières font place à ces vastes champs où, malgré la fertilité du sol, le manque d'eau ne permet pas d'établir des rizières.

On voit encore, au nord-est des faubourgs, les ruines provenant des efforts tentés en 1857 par Ma Ju-lung lors des premiers troubles; les trous de mine qu'il fit creuser afin d'abattre les remparts, quoique inondés depuis et en partie bouleversés, sont encore visibles; les indigènes ne s'empressent guère de faire disparaître ces traces de leurs maux passés, comme s'ils voulaient se remémorer l'année et les causes néfastes qui leur ont amené tous ces désastres.

En présence des larges routes, des nombreuses auberges et des vastes écuries, on peut juger du premier coup d'œil de l'importance comme entrepôt commercial que devait avoir cette ville, alors que le Yün-nan était paisible et que les communications avec le sud étaient ouvertes au commerce.

Le poste de Chih-hsien, mandarin civil du district, est peut-être le plus considérable de la province au point de vue pécuniaire, à cause des nombreuses mines sur lesquelles il perçoit des droits; celles de Kuo-chiu seulement lui rapportaient avant la rébellion 10,000 à 15,000 taëls par an. Ce poste, bien connu parmi les fonctionnaires comme très lucratif,

a toujours été occupé par des protégés de quelque grai dignitaire, qui avaient besoin de refaire leur fortune. Ai revenus des mines il faut ajouter ceux qui proviennent d marchandises circulant par le Tong-king et par Man-hao, do une partie est réservée au mandarin. Tous les jours, dise les gens du pays, des centaines de chevaux étaient employ à monter ou à descendre les marchandises qui arrivaient qui partaient par cette voie, dont Mêng-tzŭ était le princiį entrepôt, pour être ensuite réexpédiées dans diverses localit

La ville de Mêng-tzŭ présente, ainsi qu'un grand nomb de villes du Yün-nan, un rectangle assez régulier. Bâ presque à l'extrémité sud-est de la plaine, elle voit s'étend au-delà de ses murs de nombreuses plantations d'arbı fruitiers, des jardins potagers et de vastes rizières. Quoiq cette plaine ne soit pas moins grande que celle de Lin-a elle est loin d'être aussi productive à cause de l'inég distribution des eaux.

L'intérieur de la cité n'offre rien de particulier; les templ les maisons, les rues y ressemblent à ceux des autres vill Sauf A-mi-chou, c'est assurément celle de la province où population aborigène est en majorité; néanmoins, Chinois I-jên vivent côte à côte en bonne intelligence. Cet acco des habitants permit à Mêng-tzŭ de résister victorieusem aux rebelles et d'échapper ainsi à une ruine certaine. Apı la retraite de l'ennemi, en 1857, les chefs, qui avaient a de concert devant le péril, ne s'entendirent plus et toı nèrent leurs armes les uns contre les autres.

Trois d'entre eux, Chang Laï-ch'ing, Yang Chiu-kueï Fêng T'u-ssŭ, avaient pris en main la dictature; natuı grossières et brutales, sortis des rangs inférieurs de la s ciété, enorgueillis par leurs succès, ils devinrent jaloux l'

de l'autre et cherchèrent à se supplanter. Chang Laï-ch'ing, surnommé Chang Lao-pan, jadis petit épicier, se crut plus puissant que ses collègues et s'empara d'une grande partie des terrains situés à l'est de la ville, et dont les propriétaires n'étaient pas encore revenus. Le Chinois Yang Chiu-kueï et Fêng T'u-ssŭ, Lolo d'origine et chef de tous les aborigènes du district, suivirent son exemple en s'appropriant des terrains; mais leur part étant de beaucoup inférieure, ils se liguèrent ensemble contre Chang Laï-ch'ing. A la suite de pourparlers qui n'aboutirent qu'à aigrir les esprits, la discorde éclata : chacun des deux partis réunit autant qu'il put de soldats et s'apprêta à défendre ses intérêts par la voie des armes. Fêng T'u-ssŭ et Yang Chiu-kueï, auxquels se joignit par la suite Li Ch'êng-kung, commencèrent par arrêter sur la route de Man-hao tous les convois appartenant à Chang Laï-ch'ing.

La guerre ainsi déclarée, chacun se tint sur ses gardes. Yang Chiu-kueï et ses collègues restèrent maîtres de la ville et Chang Laï-ch'ing, redoutant une surprise, se retrancha dans ses maisons. Les habitants, que ces armements avaient d'abord un peu surexcités, s'habituèrent bientôt à cet état de guerre et continuèrent leur train de vie comme devant.

Il eût été trop onéreux pour les chefs ennemis d'entretenir un grand nombre de partisans pour surveiller leurs mouvements respectifs; aussi les envoyaient-ils travailler aux champs par petits groupes et surtout armés, de crainte de surprise : ceci expliquait les laboureurs armés que nous avions vus en entrant dans la plaine. Ce singulier état de choses dure depuis des années. Il arrive parfois qu'en se rendant à leurs travaux les partis hostiles se rencontrent : on se dispute et des injures on passe aux coups; les couteaux et les lances

entrent en jeu, et bien souvent ces bagarres se terminent d'une manière funeste à plusieurs combattants. Dès que les esprits sont calmés, les blessés rentrent au logis, et les autres, aussi peu émus que s'il n'était rien arrivé, s'en vont travailler comme à l'ordinaire.

Chang Laï-ch'ing, tout en gardant son caractère indépendant, et luttant contre ses adversaires, faisait tous ses efforts pour gagner les bonnes grâces du Fu-t'aï, auquel, de temps à autre, il envoyait des sommes d'argent, dans l'espoir d'obtenir l'impunité sur ce qu'il avait volé à ses concitoyens; et peut-être comptait-il un jour être nommé administrateur du district.

Le Chih-hsien, qui, depuis la mort de Liang Shih-meï, avait acquis un peu plus d'autorité, essaya, à différentes reprises, d'apaiser cette querelle; ses tentatives n'aboutirent au contraire qu'à la rendre plus vivace. Le gouvernement provincial intervint à son tour et manda Chang Laï-ch'ing dans la capitale avec ses troupes, afin qu'il participât à une expédition qui se préparait pour l'ouest. Celui-ci une fois parti, Yang Chiu-kueï et Fêng T'u-ssŭ profitèrent de son éloignement pour piller et saccager ses propriétés. Chang Laï-ch'ing, averti, rebroussa chemin en toute hâte, et son retour fut le signal d'un branle-bas général : on se battit pendant plusieurs jours; enfin, sur le conseil du Chih-hsien, Chang Laï-ch'ing se décida à poser les armes. Durant cette lutte, les rues de Mêng-tzŭ présentaient une animation peu ordinaire : les habitants, tout habitués qu'ils étaient à ces sortes de manifestations, évitaient autant que possible de se risquer dans le quartier occidental, où se livrait la bataille; ils restaient spectateurs et n'osaient manifester leur sentiment pour l'un des deux partis, de peur d'être maltraités par les soldats de l'autre camp.

Quelques jours avant notre entrée en ville, une de ces scènes de violence avait eu lieu : un des partisans de Chang Laï-ch'ing, pendant qu'il travaillait aux champs, avait été tué par un des hommes de Yang Chiu-kueï. Ce meurtre avait causé une grande agitation : on procéda à une enquête minutieuse, et il fut prouvé que la victime avait été provoquée. Fêng T'u-ssŭ, reconnaissant son homme coupable, consentit à payer une somme de 250 taëls à la famille du défunt et le calme se rétablit.

Nous étions depuis une quinzaine à Mêng-tzŭ, occupés à explorer les environs, en attendant des nouvelles de l'expédition Dupuis, lorsque nous reçûmes des dépêches qui nous appelaient dans la capitale. Nous nous éloignâmes aussitôt de cette ville, où nous avions été l'objet d'une cordiale hospitalité, pour aller à Ta-chuang faire nos préparatifs de départ.

La route de Mêng-tzŭ à Ta-chuang est non moins facile qu'agréable. D'abord on se dirige droit au nord, et, après 12 à 15 lis de marche, on arrive dans une sorte de bas-fond, où les eaux de quelques torrents réunis ont formé un petit lac. Un pont de pierre, qui n'a pas moins de vingt arches, jeté sur le bras du lac, évite de faire un long détour ; c'est le seul travail d'art qu'on trouve dans ces parages. Dans toute cette partie de la plaine, qui s'étend en longueur sur un parcours de 35 lis et environ la moitié en largeur, la nature sablonneuse du sol et le manque d'eau ne permettent pas de cultiver le riz ; elle est aujourd'hui à peu près abandonnée, et pourtant, d'après le rapport des paysans, elle était, avant la rébellion, occupée par les aborigènes, qui y récoltaient du maïs, du sarrasin, des pommes de terre et des pois. Depuis que la population a diminué, l'on ne met en culture que les endroits dont la fertilité

assure des bénéfices. Les villages du nord, d'apparence très humble, sont en général peuplés d'I-jên; les arbres de toutes essences, qui ailleurs contribuent beaucoup à égayer l'aspect de ces pauvres demeures, sont ici très clair-semés. Aux approches de Ta-chuang, la plaine se resserre entre de petits mamelons, au tournant desquels le paysage s'anime, et l'œil se repose avec plaisir sur des cultures disposées en amphithéâtre. Nous arrivons dans l'après-midi.

Une inflammation du foie, occasionnée, au dire des médecins chinois, par les fatigues du voyage, vint désagréablement interrompre nos préparatifs de départ et nous força de garder la chambre pendant plusieurs jours. La convalescence s'opérant lentement, et notre état de faiblesse nous interdisant de monter à cheval, nous résolûmes de partir en palanquin par la voie de l'est, plus longue il est vrai, mais d'un parcours plus facile.

Na Ssŭ-i, avec tout le personnel, resta à Ta-chuang pour y attendre l'arrivée de l'expédition.

Ma Kuang-wen, qui nous avait accompagné dans presque toutes nos excursions, voulut venir avec nous à la capitale.

Le 28 novembre 1872, nous quittâmes Ta-chuang par une délicieuse journée; étant partis tard, nous n'allâmes pas plus loin qu'A-mi-chou, où nous passâmes la nuit. Tout ce district, jusqu'à Chu-yüan et au-delà, produit beaucoup de cannes à sucre. On y rencontre des mines de houille, qui paraissent être des ramifications de celles de Lin-an et de Ta-chuang, à en juger par les produits qui sont de même nature; l'exploitation en est abondante. Bien que la route soit relativement commode, le mouvement de la chaise à porteurs nous fatigue considérablement; aussi, en arrivant aux gîtes d'étape, le moindre effort nous est impossible.

Nous traversons deux grosses rivières, qui, d'après les cartes du pays et les renseignements qu'on nous donne sur les lieux, ne sont que des affluents de la rivière de Canton. Les gens du pays n'ont rien de particulier; les I-jên, qu'on trouve de ce côté en assez grand nombre, sont, comme partout ailleurs, retirés dans leurs montagnes. Jusqu'à la capitale cette région semble mieux cultivée que celle de Lin-an, ce qui s'explique par le séjour moins prolongé qu'y ont fait les rebelles. Après avoir couché à Pan-ch'iao, nous repartons de grand matin et nous entrons dans la capitale du Yün-nan à huit heures et demie. Il y a peu de monde dans les rues. La population, plus ou moins habituée à fumer l'opium, est loin d'être matineuse : les artisans et les marchands, qui dans d'autres villes travaillent ou vaquent à leurs affaires, sont ici à peine réveillés et n'ont pas ouvert leurs boutiques. Çà et là nous rencontrons des paysans chargés de provisions et des vidangeurs attardés dont les tinettes, hermétiquement fermées, sont portées par couples à dos d'âne.

Malgré l'heure matinale pour un fonctionnaire chinois, nous trouvons Ma Ju-lung occupé de mettre en ordre sa belle collection d'armes. La salle de réception offre l'aspect d'un véritable arsenal; à côté des fusils de chasse on aperçoit des fusils de guerre de toutes sortes : le chassepot, le Remington, le fusil à aiguille, le Martini, le Snyders, et beaucoup d'autres appartenant à des systèmes nouveaux ou perfectionnés et dont nous ne connaissons pas les noms. C'est avec un certain orgueil que le général énumère ses armes, dont la plupart lui ont été données en présent.

Après avoir échangé quelques paroles sur la marche des affaires dans le sud et sur l'insuccès de notre voyage, il fit servir le déjeûner. Le repas terminé, il nous conduisit dans

un appartement où des ouvriers étaient en train de réparer des cottes de mailles. Il paraît attacher beaucoup d'importance à ces vêtements de guerre, car il s'occupe lui-même d'en diriger les réparations.

Ces cuirasses de combat qu'on nomme *Mien-chia* sont des gilets sans manches, très longs, qui servent à protéger le corps contre les balles, sans gêner les mouvements. En usage parmi tous les militaires du Yün-nan, elles sont fabriquées en toile, en soie ou en drap, et doublées avec de la bourre de soie préparée tout exprès et qui vient du Kueï-chou. L'épaisseur moyenne, et celle qui donne les meilleurs résultats, varie entre 3 ou 4 centimètres. D'autres ressemblent à un gilet ouaté ordinaire; on les rehausse de lames en fer forgé, en cuivre ou en argent, selon les ressources du propriétaire.

Trois de celles que nous voyons en réparation se composent en dessous d'un plastron de 10 à 15 millimètres d'épaisseur, et en dessus de plaques d'argent découpées en forme d'écailles de poisson. Ces sortes de cottes d'armes coûtent assez cher : la plus petite, bien que les écailles, qui sont d'argent, soient plus minces, contient 250 taëls de ce métal (ce qui équivaut à 1,750 francs), sans compter la main d'œuvre. Les deux autres, faites pour résister aux fusils européens, descendent plus bas, sont garnies d'écailles bien plus épaisses, et pèsent 410 taëls d'argent (environ 2,870 francs). Ces dernières cuirasses, les seules que nous voyons de ce genre, ont été fabriquées, nous dit le général, pendant sa dictature.

Il nous montre aussi deux cottes de mailles, faites avec des anneaux de fil de cuivre. Le prix actuel d'une armure de ce genre ne dépasse pas 50 taëls. Excellentes contre les

›alles des fusils chinois, on s'en sert peu toutefois à cause le leur poids considérable. On leur préfère celles en bourre .e soie du Kuei-chou, qui réunissent la résistance à la égèreté.

Dans une cour du même bâtiment, sous un hangar à peine ouvert, sont entassés trois ou quatre mille fusils, de fabrique ndigène. C'est là que les chefs de corps ou de milices qui onnaissent le général viennent choisir les armes qui leur ont nécessaires. Dans cette diversité de calibres et de lonueurs, chaque militaire peut satisfaire son caprice.

CHAPITRE VII

DE MÊNG-TZŬ A MAN-HAO

ARRIVÉE DE L'EXPÉDITION DUPUIS



DE MÊNG-TZŬ A MAN-HAO

ARRIVÉE DE L'EXPÉDITION DUPUIS

A notre arrivée dans la capitale, le *Yamên* du vice-roi et la résidence du T'i-t'aï, distants seulement d'une centaine de mètres l'un de l'autre, présentaient, à cause des préparatifs d'expédition, un caractère d'animation peu ordinaire. Les mandarins militaires de tous grades, qui, depuis que le gros de la rébellion a été dispersé, ont été licenciés, venaient offrir leurs services. La foule de ces solliciteurs formait deux courants, se portant l'un chez le vice-roi, l'autre chez le T'i-t'aï; ils se confondaient en politesses avec tous les employés et faisaient appel à toutes les ressources de leur esprit pour trouver un moyen d'avoir accès auprès de l'un de ces personnages. Maîs ils n'étaient pas les seuls visiteurs; il y avait aussi les chefs de district, les notables *(Kuan-shih)*, les Tsung-t'ung, mandés officiellement pour arrêter le chiffre des contingents qu'ils peuvent fournir; ceux-là, dès leur entrée dans la salle d'attente, on les reconnaît facilement à leur air confiant et à leur démarche assurée : on voit qu'ils sont venus, non pour demander, mais pour donner.

Bien que le gouvernement central ait obligé les autres parties de l'Empire à contribuer, pour une certaine somme

par mois, à la pacification définitive du Yün-nan, cet argen dont la rentrée était fort irrégulière du reste, ne suffisa pas aux besoins de la situation. Voilà pourquoi les autorit de la capitale avaient appelé les chefs et notables des di tricts placés sous leur dépendance, afin de connaître nombre de soldats que chacun d'eux pouvait fournir, sa entraver la culture et l'industrie. Les corps ainsi formé nommés Min-ping ou *peuple soldat*, ne recevaient rien d gouvernement : ils étaient payés par le Kung-ts'u (mais commune) de l'endroit où ils avaient été recrutés. Comm en outre des impôts ordinaires, il y avait une taxe e guerre, qui s'acquittait en nature ou en argent, au cho x des contribuables, on exemptait de cette dernière les famill s qui avaient un de leurs membres sous les drapeaux. e système d'enrôlement s'applique plus particulièrement a x districts éloignés du théâtre de la guerre; car, dans l s parages où ont lieu les hostilités, si l'on a besoin de solda s ou hommes de corvée, les mandarins réquisitionnent la pop lation qui se trouve sous leur main; ils en font même quelqu fois autant pour les chevaux, mulets, bœufs, de sorte qu après la défaite des rebelles, les malheureux indigènes so t plus misérables que pendant l'occupation.

A ce vice du recrutement chinois viennent se joindre u e foule d'autres imperfections administratives non moins i portantes, qui apportent des entraves sérieuses au bon e ploi des corps d'armée. Nous n'en citerons qu'une, et cel e qui laisse le plus à désirer : le service de l'intendance. l fonctionne depuis longtemps en Chine. Les mandarins q i en ont la charge sont connus sous le nom de *Liang-t'a* ; leur devoir est de devancer l'armée et de rassembler en ce tains endroits où elle doit passer, et cela avec le concou s



des chefs de district, les vivres et provisions nécessaires. Choisis parmi les fonctionnaires en disponibilité (Hou-pu), ils n'ont en général qu'une maigre solde, mais ils disposent de pouvoirs si étendus, qu'ils peuvent, sans qu'il soit possible de contrôler leurs actes, réquisitionner un quart, un tiers et parfois la moitié en plus que n'exige le règlement; aussi pressurent-ils les populations par toutes sortes de moyens et sont-ils en butte à leur colère, après avoir épuisé leur patience.

Pendant que Ma Ju-lung était à Tung-k'ou, nous fûmes témoins d'une émeute excitée dans deux villages voisins par la rapacité du Liang-t'aï. Ce mouvement aurait pris de grandes proportions si le général n'y avait mis ordre, d'abord par une enquête confiée aux notables, ensuite par la destitution du mandarin coupable, qui fut, en outre, dégradé.

Le même défaut de contrôle existe, mais sous une autre forme, dans les rassemblements de troupes. Les chefs de corps font généralement figurer sur les états de solde et sur ceux d'approvisionnement le tiers ou le double des hommes qu'ils ont en réalité. Comme la ration de riz d'un homme en campagne est presque insuffisante, c'est une façon de se rattraper; et l'excédant de solde va grossir la caisse du mandarin. C'est encore là une source de mécontentements dont le gouvernement ignore la plupart du temps la véritable cause.

Pendant notre séjour dans la capitale, nous fûmes témoins de l'arrivée de plusieurs corps de miliciens, recrutés par les chefs de district, pour prendre part à l'expédition que le vice-roi et Ma Ju-lung préparaient contre Shun-ning et Yung-ch'ou.

La plupart d'entre eux, ayant déjà pris les armes dans les moments difficiles, avaient répondu au premier appel de leur chef et quitté la charrue ou leurs travaux domestiques afin de contribuer à la délivrance de la province. Rien de plus curieux que leur accoutrement, qui, par la diversité des formes et le bariolage des couleurs, nous rappelait les déguisements de carnaval : les uns avaient la tête couverte d'un casque en cuir, assez semblable au casque prussien, mais enjolivé d'une longue queue de renard qui venait balayer leurs épaules, ornement de grande utilité, selon eux, pour parer les coups de sabre; d'autres étaient coiffés de turbans rouges, bleus ou jaunes. Presque tous portaient la cuirasse dans le genre de celles que nous avons décrites; mais, au lieu d'être en bourre de soie, ce qui serait d'un prix trop onéreux, elles consistaient en papier ou bien en plaques de fer forgé, superposées les unes sur les autres comme des écailles de poisson, et maintenues entre deux petites épaisseurs de coton pour les empêcher de faire du bruit pendant la marche. Un pantalon bleu, en simple cotonnade, serré à la taille par une large ceinture, et une paire d'espadrilles en paille tressée complétaient leur costume. L'armement était aussi bigarré que l'uniforme : les chefs avaient distribué à quelques-uns de leurs hommes les armes perfectionnées dont ils pouvaient disposer, et comme elles étaient en nombre très restreint, la plupart n'avaient pour se défendre, outre la paire de sabres traditionnelle au côté gauche, que des lances et des instruments tranchants en forme de croissant.

Ces soldats, ainsi équipés, sans discipline aucune, marchent par files aussi irrégulièrement qu'un troupeau de moutons; les chefs, au lieu de se tenir à la tête des colonnes, arrivent

chaque bataillon, poussé par l'appât de l'argent. allait à tou de rôle porter son contingent de victimes!

Tous ces préparatifs militaires nous ayant retenus dan la capitale plus longtemps que nous ne le pensions, ce n fut que le 27 décembre 1872 que nous nous embarquâme pour descendre à Hsin-Hsing. Nous ne fûmes pas pe étonnés de trouver dans le village de Ta-ying-t'ou, naguèr si paisible, un peu d'animation et des figures nouvelles. M Tê-hsing, à qui nous en demandâmes la cause, nous répond qu'un grand nombre de familles musulmanes ayant été forcée de quitter les maisons qu'elles occupaient à Hsin-hsing pou faire place aux Chinois qui étaient venus réclamer leur dro de propriété, il leur avait offert un asile momentané à Ta ying-t'ou, en attendant qu'elles fussent en état de regagne leurs foyers. Cette population flottante donnait au villag une physionomie plus riante; la mosquée, à peu près dé serte auparavant, était encombrée par les dévots et le enfants.

Ce n'était pas le seul spectacle qui nous était réservé car, quelques jours plus tard, nous fûmes par curiosité (n voulant pas croire sur parole ce qu'on nous en avait dit témoins de la lecture et de l'exécution d'un jugement de plus barbares : deux femmes étaient condamnées à être er terrées toutes vives. Voici les causes qui avaient détermin une si terrible sentence :

Un jeune homme des environs, d'origine chinoise, tomb éperdument amoureux de la jeune veuve d'un musulmar placée en tutelle chez son beau-frère (aussi musulman), depui la mort de son mari. Ne pouvant arriver jusqu'à elle pou lui faire part de sa passion, il eut recours, selon l'habitud du pays, à des entremetteuses ou Mei-jên (媒人). Il choisi

dans cette intention deux voisines, également veuves, et en relations quotidiennes avec l'objet de son amour. Celle-ci, âgée seulement de dix-huit ans, soit que la tutelle de son beau-frère lui parût gênante, soit pour mettre fin à la solitude où l'avait plongée la mort de son mari, ne resta pas sourde aux propositions qui lui étaient faites. On lui fit voir son soupirant par une croisée, et, avant qu'il eût ouvert la bouche, ses traits et ses manières lui plurent. Quant au tuteur, il s'était bien aperçu des allées et des venues de sa pupille, mais il n'y attacha aucune importance.

L'affaire, ainsi engagée, ne pouvait s'arrêter en si beau chemin : sur les instances de notre amoureux, les matrones lui préparèrent un rendez-vous chez elles. Le jeune homme, perdant toute retenue et convaincu d'ailleurs que sa qualité de Chinois était un obstacle insurmontable à l'union qu'il désirait, conçut le fatal projet d'enlever sa future. Les deux entremetteuses, quand elles en furent informées, refusèrent avec indignation de s'y associer; mais, afin d'endormir leurs scrupules, il leur promit 20 taëls à chacune (environ 140 fr.). Toute modeste qu'elle était, cette somme offrait à ces pauvres créatures une ressource inespérée. Honnêtes jusqu'alors, elles se laissèrent gagner à la tentation, et n'épargnèrent rien pour assurer le succès d'une action regardée comme un crime. Les préparatifs terminés, l'enlèvement eut lieu.

Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées depuis le départ des jeunes gens que le Tsung-t'ung, sur la plainte du tuteur, envoya à leur poursuite; ils n'avaient pas fait grande diligence, car on les arrêta chevauchant entre Haï-k'ou et An-ning-chou. Comme on les ramenait, le jeune homme eut le temps de réfléchir aux conséquences de sa conduite et réussit à s'échapper; les uns disent qu'il corrompit ses

gardiens avec de l'argent, les autres qu'il dut son salut à la vitesse de sa monture. La malheureuse abandonnée, ramenée à Ta-ying-fou, fut interrogée : elle avoua tout. Les deux intermédiaires furent arrêtées et toutes les trois furent mises en prison jusqu'à la fin de l'enquête. On expédia toutes les pièces de cette affaire à la capitale, où le jugement fut prononcé : la jeune veuve fut rendu à sa famille et les deux matrones, déclarées seules coupables, furent condamnées à être enterrées vives.

Au jour fixé pour l'exécution de la sentence, le Tsung-fung, en costume de cérémonie et le bâton de commandement à la main, attend devant sa porte l'arrivée des victimes. La garde, composée d'une quarantaine de soldats, s'avance en armes et toutes bannières au vent. Les gongs, qui ouvrent la marche, commencent à faire entendre leurs notes lugubres ; la foule est nombreuse et paraît très émue ; les femmes surtout se pressent dans les rues pour voir passer le cortège. Les deux coupables ont l'air parfaitement calmes et vont au supplice d'un pas ferme et sans que la moindre impression de douleur se manifeste sur leur visage.

Le lieu choisi pour l'exécution est situé au sud du village, sur la rive droite d'un ruisseau ; bien que le trajet soit d'environ deux kilomètres, la foule ne renonce pas à sa cruelle curiosité : elle suit l'escorte, qui passe, tout le long du chemin, entre deux haies de villageois, accourus exprès des environs. Là aussi, ce sont les femmes qui viennent en plus grand nombre, malgré la torture à laquelle elles soumettent leurs pieds impropres à la marche.

Enfin l'on fait halte, et l'on procède à la funèbre toilette des victimes, en liant leurs jambes avec des bandelettes. Debout, dans la même attitude passive et en apparence

insensible, elles regardent d'un œil hagard les fosses creusées d'avance, et qui vont tout à l'heure les engloutir. Huit soldats, armés de pelles, sont rangés, de droite et de gauche, prêts à accomplir l'œuvre de mort. Sur un signe du mandarin, les condamnées sont précipitées, la face en avant, dans les fosses, et, avant qu'elles aient eu le temps de se reconnaître, des bras vigoureux les ont couvertes de terre. Un léger tremblement se produit à la surface du sol mouvant... et tout est fini. Elles ont cessé de vivre.

En retournant au village, des Kuan-shih des environs nous racontent que, quelques années avant la rébellion, la plaine de Hsin-hsing avait été le théâtre d'un fait analogue, qui avait eu alors un grand retentissement. Un homme du pays avait été surpris en flagrant délit d'adultère avec une femme mariée. Les deux coupables furent remis au mandarin, qui les condamna ensemble au même supplice.

Malgré ces peines sévères, qui, à notre connaissance, n'ont été appliqués que dans le département de Ch'êng-chiang, les infractions conjugales ne sont pas rares dans certaines parties du Yün-nan. Ce relâchement des mœurs est dû plus particulièrement au contact de quelques tribus, qui ont conservé les mœurs libres et grossières de leurs ancêtres nomades.

Les gens que nous avions recrutés pour attendre à Ta-chuang l'arrivée de M. Dupuis n'ayant pu obtenir aucune information sérieuse sur l'époque de son retour, et les fêtes du renouvellement de l'année étant d'ailleurs prochaines, quittèrent ce village pour revenir à la capitale.

Trois mois s'étaient écoulés depuis notre voyage à Sha-tien et Ta-chuang, et pas la moindre nouvelle de l'expédition Dupuis. Les mandarins, n'ayant aucune idée des difficultés

que présentent de pareilles entreprises, manifestaient to haut leur mécontentement. Nous avions beau nous épuis en démonstrations, rien ne parvenait à les convaincre : i repoussaient nos meilleurs arguments, et tous nos efforts po les persuader venaient se heurter contre la question de temp Ceux qui au début n'avaient pas douté un seul instant d la réussite se répandaient en commentaires et élevaient doute sur doutes.

Les promoteurs de l'affaire commençaient à considére l'ouverture de cette voie comme chimérique lorsque, penda la première quinzaine du mois de mars 1873, nous reçûme enfin les nouvelles si impatiemment attendues : dans une lett apportée de Ta-chuang par un courrier spécial, M. Dupu nous informait de son heureuse arrivée à Lao-kaï avec so personnel et le matériel de guerre.

Après avoir expédié un courrier à la capitale, nous prîme le même chemin afin de nous concerter avec les autorit supérieures. Ce fut pour nous un véritable soulagement une vive satisfaction pour tout le monde. Dès notre arrivé il fut convenu qu'on prendrait immédiatement livraison. C nous pria de descendre à Man-hao en compagnie de M Wei-ch'i, Tsung-t'ung de Ta-chuang, qui se trouvait en c moment à la capitale avec un certain nombre de ses a ministrés qu'il devait commander dans l'expédition dont no avons parlé. Ma Kuang-wen, qui avait déjà fait le voyag avec nous, fut aussi désigné. Un jour leur est accordé po mettre ordre à leurs affaires, et nous partons.

Malgré la maladie dont nous souffrions depuis quelqu mois, le désir de revoir des compatriotes, qui nous avaie quittés il y avait bientôt deux ans, nous donna de nouvell forces. Il nous fallut encore, à notre corps défendant, remont



en palanquin. Cette fois, il est vrai, notre Lu-p'iao[1] nous donnait le droit de mettre vingt hommes de corvée en réquisition. Ils se relaient à chaque station : attelés à de longues cordes, ils tirent ou retiennent le palanquin, suivant le cas, et de façon à faciliter la tâche des porteurs.

En arrivant à Ts'ang-pu, nous allions passer la rivière de Ch'i-chiang-paï, lorsque nous rencontrâmes Ma Chung[2], qui voulut absolument nous avoir pour hôte jusqu'au lendemain. Au passage de la rivière, un de nos chevaux de charge manqua le gué et fut emporté par le courant; grâce à la présence d'esprit de nos muletiers, les bagages ne furent point perdus.

A peine avons-nous fait quelques lis dans la direction de Kuang-i, qu'un de nos serviteurs, qui avait pris l'avance, revient en courant nous annoncer qu'un homme ressemblant beaucoup à un Européen, à en juger par ses moustaches, s'avançait de notre côté, suivi d'un mandarin et de quelques domestiques. En effet, au tournant de la route, nous apercevons l'étranger : c'était M. Dupuis. Afin d'être plus libres dans notre entretien, nous laissâmes les mandarins continuer leur route jusqu'à Lin-an pour retourner à Ts'ang-pu. Le lendemain de très bonne heure, tandis que M. Dupuis s'acheminait vers la capitale, nous allions rejoindre les mandarins.

Depuis notre premier passage en 1872, la capitulation de Kuang-i avait ramené le calme dans la plaine de Lin-an. Les musulmans, que le gouvernement forçait de quitter la

[1] Passeport donné par le vice-roi.

[2] C'est ce même général qui servait d'intermédiaire au Fu-t'aï à Ch'êng-chiang. Ce dernier, ayant été obligé de quitter le siège de Kuang-i pour se rendre dans l'ouest, l'avait chargé de le remplacer.

ville, s'occupaient activement de relever les ruines de Hui-lung, où plusieurs maisons étaient déjà debout.

Une journée suffit pour franchir la distance de 120 lis qui sépare Ma-chia-ying de Sha-tien. A notre grande satisfaction, nous apprenons dans ce dernier village que toutes les dispositions sont prises aussi bien à Ta-chuang qu'ici; il est vrai que, depuis la réception de la lettre qui annonçait l'arrivée de l'expédition, on a eu tout le temps nécessaire pour faire les réquisitions et réunir le personnel.

Avant de partir, de nouvelles difficultés se présentent : les deux mandarins, et Ma Wei-ch'i en particulier, suscitent toutes sortes de prétextes pour rester au logis; l'idée seule d'aller à Man-hao les rend malades. Néanmoins, l'ordre est précis, il faut obéir. Quoique une grande partie des gens de service et des muletiers eussent été avertis de se tenir prêts de bonne heure, ce ne fut qu'à une heure de l'après-midi que le convoi défila, les porte-faix, porteurs de pioches et de bambous en tête et les chevaux ensuite.

La première étape ne fut pas longue, mais nous étions en route et c'était l'essentiel; la seconde journée promettait d'être meilleure.

Avant d'arriver à Mêng-tzŭ, point désigné pour faire halte, nous devançons le convoi afin d'avoir le temps, avant la nuit, de visiter d'anciennes connaissances. Cette ville, malgré la discorde qui existe toujours entre les chefs, est tout-à-fait calme; aucune prise d'armes n'avait eu lieu depuis notre dernier séjour. Les affaires, d'après ce que nous disent les notables et marchands, reprennent un peu, et tous attendent avec impatience l'ouverture de la voie du Tung-king.

Nous quittons Mêng-tzŭ de grand matin; il a plu pendant la nuit, mais à l'aube le ciel se nettoie. Après 10 lis de

marche dans la direction du sud-est, nous touchons à Hsin-an-so[1] (新安所), vieille cité fortifiée, construite sous la dynastie des Ming. Rien ne la distingue des autres villes chinoises, si ce n'est qu'on la regarde, à cause de ses remparts, comme le boulevard du sud. La population est presque toute composée d'I-jên, qui semblent vivre en bonne intelligence avec les Chinois. Cette place forte étant située presque au pied des montagnes, les habitants n'ont en plaine qu'une banlieue restreinte; aussi se bornent-ils à cultiver les versants montagneux où, grâce aux cours d'eau qui descendent des hauteurs, il leur est facile d'arroser leurs plantations. Au mois de mars 1873, toutes ces cultures en amphithéâtre étaient soigneusement entretenues et couvertes de pavots ordinaires[2] *(Papaver somniferum)*, dont quelques fleurs retardataires animaient un peu la sévérité du paysage.

Nous côtoyons, pendant une vingtaine de lis environ, un torrent qui coule entre deux rangées de collines. Dans un hameau d'I-jên, presque enfoui sous un massif de verdure, nous faisons halte pour donner le temps aux muletiers d'abreuver leurs bêtes, avant de monter sur les hauteurs. Cette montée est raide et pénible. A mesure qu'on s'élève, la température fraîchit et l'air devient plus vif; nous traversons plusieurs plateaux pour remonter ensuite. Cette région est fort accidentée; le grès friable se présente presque

[1] C'est là, que le célèbre Wu San-kuei, après avoir pénétré dans le Yün-nan à T'ien-shêng-ch'iao, vint établir son autorité en refoulant les indigènes. D'après une tradition chinoise, c'est aussi là que se réfugièrent les princes de la même dynastie (Ming); l'histoire n'en parle pas.

[2] Bien que le gouverneur Ts'ên Yu-ying eût en 1872 rendu un édit dans lequel il interdisait la culture de l'opium et que des agents eussent parcouru la province pour détruire les plants de pavots, cette règle fut peu observée cette année; car après notre départ de la capitale, nous trouvâmes partout les champs où croît ce narcotique aussi nombreux que l'année précédente.

partout sur le flanc des montagnes, tandis que les somme[ts] sont généralement couronnés de roches granitiques; partout [la] stratification semble avoir été tourmentée dans sa formatio[n.]

Vers le milieu du jour, un des porteurs I-jên est sai[si] d'une violente attaque d'épilepsie; ceux de ses camarad[es] qui le savaient atteint de ce mal s'arrêtent pour lui jet[er] de l'eau au visage. En même temps, le bruit court parmi les gens du convoi qu'un des leurs vient de mourir. Il n'en fallait pas davantage pour réveiller leurs idées superstitieuses: tous de s'écrier que le Ch'ang-ch'i (miasmes) de Man-hao commence à se faire sentir, et, sans l'énergique intervention de quelques chefs qui leur apprennent la vérité, une partie d'entre eux auraient refusé de faire un pas de plus. Le malade, rétabli de son accès, se remet en route comme s'il ne lui était rien arrivé; les pessimistes reprennent courage, néanmoins la plupart, redoutant la fièvre dont la légende a fait un épouvantail, se pincent jusqu'au sang la peau du cou et des jambes. Singulier préservatif!

Cà et là quelque misérable hameau s'offre à nos yeux. Aux I-jên qui y habitent se joignent des Chinois et des Pa-i[1]. Toute cette partie du trajet, à cause de la stérilité de ces montagnes dénudées, paraît à peine peuplée.

La route s'élève toujours; bientôt nous sommes enveloppés d'un épais brouillard, qui court du nord au sud avec rapidité. Nous chevauchons quelque temps sur un plateau, où se trouvent des géodes et une foule de pics d'origine volcanique, à peu près de même forme que ceux que nous avons observés dans le Kuei-chou.

[1] On rencontre aussi sur ces montagnes des indigènes appelés T'ou-laos, Ha-mi, P'u-la et Lung-jên; ces tribus, peu importantes du reste, ne sont, d'après nos informations, que le résultat de croisements entre les Pa-i et les Lo-lo.

En dehors de la grand' route, un sentier nous conduit dans un vallon, qui abrite le village de Lêng-shui-k'ou (冷水口). Nous espérions y rencontrer Fêng T'u-ssu, d'après ce que nous avaient dit ses amis de Mêng-tzŭ; mais il était allé passer une inspection dans les environs. Ses gens nous offrent l'hospitalité; nous la refusons dans l'espoir d'atteindre Shui-t'ien (水田) à la nuit. Sur le plateau qui domine Lêng-shui-k'ou jusqu'à Shui-t'ien, le sol est d'une nature plus productive; au milieu de ces plis de terrain où le buffle promène péniblement la charrue, les indigènes pratiquent en grand l'écobuage et cultivent des pommes de terre, du sarrasin et du blé de Turquie.

A peu de distance de Lêng-shui-k'ou, nous reprenons la grand' route, du haut de laquelle nous pouvons voir, à quelques lis plus bas, au centre d'une vallée très fertile, le modeste village de Shui-t'ien, encadré de tous côtés par de hautes et abruptes montagnes. Comme son nom l'indique, Shui-t'ien occupe un terrain à rizières; il se compose d'une vingtaine de maisons en terre et couvertes en chaume, habitées par autant de familles, qui, plus heureuses que leurs voisines, peuvent cultiver du riz et d'autres céréales. Malgré son isolement, tout s'y vend très cher relativement aux autres villages de montagnes; peut-être les marchands abusent-ils de la nécessité où nous sommes de leur acheter : ainsi ils nous demandent 500 grosses sapèques ou Tao-kuang ch'ien[1] pour un chapon, qui dans n'importe quelle ville n'en aurait pas coûté plus de 300, et dans la crainte de ne pas le

[1] Les sapèques frappées sous le règne de l'empereur Tao-kuang sont beaucoup plus grosses que les autres et la composition en est meilleure; elles ont par conséquent plus de valeur. A Lin-an, pour un taël de bon argent, on reçoit en échange *seize cents* sapèques.

vendre, ils finissent par nous le céder à ce prix. N passons la nuit dans une chambre contiguë aux écur heureusement on avait préparé notre coucher sur des fa; de roseaux, car sans cette précaution, nous aurions été rangés toute la nuit par des visiteurs inattendus : à cha instant, une famille entière de jeunes pourceaux, qui ava leur niche dans l'écurie, venaient nous rappeler, si nous avi pu l'oublier dans notre sommeil, que nous étions dans ferme chinoise en route pour Man-hao.

Au point du jour, les muletiers et gens de corvée parent leur déjeûner; chacun règle ses dépenses, et la ca vane se met en marche.

La route est difficile et les endroits qu'elle traverse d'un aspect sévère. On suit le lit du torrent qui descend Shui-t'ien, lequel va s'engouffrer, avant d'arriver à Yao-t dans un souterrain.

Yao-t'ou, séparé de Shui-t'ien par une distance de 15 s'élève sur un petit mamelon; c'est un hameau comme précédent. Nous retrouvons ici une partie des porte-faix bêtes de somme, qui n'avaient pas trouvé à passer la dans l'autre localité. Ce qui a beaucoup contribué à fa connaître Yao-t'ou plus que les autres villages échelon sur la route, c'est que les muletiers et marchands ne cendaient à Man-hao, qui en est à 35 lis, que pour fa leurs affaires et remontaient le même jour à Yao-t'ou, t jours convaincus qu'ils n'auraient pu rester une nuit à Man- sans être malades. C'est aussi à Yao-t'ou que le gouver ment a établi la douane-frontière pour tous les produits suivent la voie du Tung-king, parce qu'il n'y a point passage plus commode. Les maisons y sont bien mi bâties que celles des villages que nous avons traversés de

Mêng-tzŭ; et les familles, au nombre d'une vingtaine, y semblent vivre à l'aise. Au reste, dans les montagnes, les dépenses de la vie sont si minimes, que si la terre rapporte un tant soit peu, cela suffit à les défrayer. De chaque côté s'ouvre un vallon cultivé avec soin. Nous rentrons dans une zone qui paraît plus privilégiée sous le rapport du climat: la végétation est beaucoup plus active, et dans les bas-fonds et ravins croissent des bambous très élancés, dont quelques-uns atteignent 12 et 15 centimètres de diamètre; la verdure est éclatante comme au printemps; des bœufs et des chèvres paissent sur les mamelons; la culture est à peu près la même que dans les parages que nous venons de quitter.

Au sortir de ce village, la chaussée, pavée en granit, s'élève, par une suite de lacets, le long d'une montagne très escarpée; la végétation disparaît peu à peu, le sol devient rocailleux. Sur le faîte, la plupart du temps couvert de brouillards, le voyageur a atteint un des points les plus élevés du Yün-nan. S'il est favorisé par un temps clair, il peut embrasser d'un coup d'œil le vaste panorama qui se déroule devant lui : une mer de montagnes, qui, de cette hauteur, moutonnent à l'horizon comme un grand nombre de tumulus dispersés dans une plaine, s'étend dans toutes les directions; vers le sud, on peut deviner le cours du Hung-chiang, qui serpente entre deux chaînes de montagnes dont les cimes calcaires s'infléchissent en s'éloignant vers le Tung-king.

La descente jusqu'à Man-hao n'a pas moins de 25 lis. Pendant les dernières années de la rébellion, aucun travail de réparation n'a été fait; en plusieurs endroits, les torrents ont changé de cours, et des éboulements ont eu lieu, ce qui contraint les muletiers à faire office de cantonniers, s'ils ne

veulent pas voir rouler leurs bêtes dans les précipices qu' rencontre à chaque pas; ce n'est qu'avec beaucoup de pr cautions qu'il est possible de franchir certains passages. il n'y a de place à peine que pour un homme.

A peu près à mi-côte, sur une plateforme, un petit temp est adossé à un immense bloc de granit. C'est là où, su vant l'usage, les voyageurs et muletiers viennent présent un morceau de bois quelconque de la grosseur d'un cray qu'ils déposent dans les fentes du rocher, pour remercier génie de la montagne de les avoir protégés pendant cet partie du trajet. On dirait que ces milliers de copeaux de bâtonnets, qu'on s'est appliqué à faire entrer dans pierre, ont servi de jouets à une multitude d'enfants.

Au bout de cette plateforme entre laquelle coule un rui seau, on peut voir au bas de la montagne le fleuve Roug (Hung-Chiang) couler paisiblement entre les montagnes q resserrent son lit.

Cette seconde partie de la descente ne présente pas moin de difficultés que la première. Plus nous descendons, plus l changement de température est sensible : l'air vif et frai des hauteurs fait place à une atmosphère lourde et chaude La végétation, qui était presque nulle, devient de plus e plus active et forte : les lianes et les herbes de toutes sorte se mêlent aux arbustes et aux tamariniers. Sur le flanc d la montagne, partout où la couche de terre végétale est asse épaisse, l'infatigable indigène, trouvant, depuis la fermetur de la voie du Tung-king, à vendre le coton à un très hau prix, défriche avec activité cette terre, jusque là resté vierge, pour y cultiver le cotonnier; cette culture toute re cente a donné de bons résultats en ces dernières année aussi se développe-t-elle dans tous les environs.

Plus bas, avant d'arriver au village, nous trouvons sur de petits plateaux, les ananas et les bananiers en plein rapport. L'alouette de Mandchourie que les Chinois appellent *hua-mei* paraît se plaire au milieu de ces solitudes, car on la trouve en grand nombre, ne cessant de faire entendre le timbre sonore de sa voix que l'écho repète dans les vallons. Le coq de bruyère, la perdrix grise et quelques chevreuils sont à peu près le seul gibier qu'on y rencontre; de temps à autre, quelques léopards font leur apparition, mais rarement. Dans la descente, nous sommes constamment surpris par les perdrix ou les coqs de bruyère, qui chantent presque sous nos pieds; ces animaux, n'étant pas chassés, courent dans les herbes sans s'envoler.

Nous entrons à Man-hao par une chaleur accablante; pas le moindre souffle d'air au fond de ce défilé, il a plu un peu la veille, et les vapeurs qui s'exhalent de la terre rendent la chaleur encore plus insupportable.

Nos compatriotes, arrivés depuis le 27 février avec M. Dupuis, qui les avait quittés deux jours plus tard pour se diriger vers la capitale, commençaient à trouver le temps long; aussi interrogeaient-ils souvent les sinuosités de la montagne pour voir si l'on ne venait pas enfin les relever de leur longue faction. L'un des chefs cantonnais du village de Chung-hu, et l'un des plus gros marchands de l'endroit, nous reçut très cordialement; comme on nous attendait, il avait fait préparer des logements dans sa maison à notre intention. C'est lui, qui, à l'arrivée de l'expédition, s'était acquitté, d'accord avec M. Dupuis, de toutes les démarches nécessaires pour nourrir et loger les quatorze Européens qui, pour la première fois, pénétraient dans le Yün-nan par la voie du Tung-king.

Le lendemain, la plupart des marchands cantonnais vinrent nous faire visite; quelques-uns avaient habité Hong-kong et, pour nous convaincre du fait, baragouinaient des mots anglais. Tous ces marchands, que la fermeture de la rivière avaient en partie ruinés, ne savaient comment féliciter le hardi pionnier européen du voyage qu'il venait d'accomplir et se réjouissaient des conséquences avantageuses qui en devaient résulter pour eux.

Hsin-man-hao[1], bâti sur la rive gauche du fleuve, au pied de la montagne de Wang-t'ai-p'u, n'a aucune importance administrative; mais c'est là que s'opère le transit des marchandises qui viennent par mer ou qui sont dirigées sur les ports du littoral. Au moment de notre passage, il n'y avait pas plus de cinquante familles, dont les deux tiers environ sont cantonnaises et le reste appartient au Yün-nan ou aux autres provinces; fixées dans le pays depuis longtemps, elles relèvent, pour le commerce, des maisons de Hong-kong, de Canton, de Macao ou de quelque port de la côte. Une grande partie du village est occupée par de vastes remises, où sont emmagasinées les marchandises de transit.

D'après les établissements et l'organisation qui subsistent encore aujourd'hui, l'on peut se rendre compte du grand mouvement commercial et des transactions considérables qui avaient lieu alors que cette voie était libre. Depuis l'inter-

[1] Sur la rive droite est le vieux Man-hao, qui ne compte pas plus de trente à quarante familles; il a été de tous temps habité par les Pa-i et I-jên. Quand les Cantonnais firent irruption dans ces parages, par la voie du Tung-king, afin de ne pas être confondus avec les aborigènes et pour être plus à proximité de la route qui descend de Mêng-tzŭ, ils bâtirent leurs demeures et magasins sur la rive gauche. Le vieux Man-hao fut le sujet de grandes disputes entre Chang Lai-ch'ing et Yang Ming, chef Pa-i, qui l'administrait; le premier, malgré l'appui des Cantonnais, fut repoussé dans ses prétentions.

parviennent à s'emparer de quelques individus pour les atteler à la charrue. Quant aux moutons, on en trouve beaucoup sur les montagnes de l'intérieur, et fort peu sur les bords du fleuve; les chèvres sont communes. Comme les membres de l'expédition Dupuis, depuis leur arrivée, n'avaient pour nourriture que des chèvres, du mauvais poisson[1] et du porc, on juge si les dix moutons que nous avions amenés de Ta-chuang furent les bienvenus.

Il y a une assez grande variété de légumes, les jours de marché seulement : pommes de terre, aubergines, tomates (nous n'en avions pas encore vu au Yün-nan), etc.; peu de fruits, par exemple des ananas et des bananes encore vertes. Tous les autres produits de consommation chinoise y figurent pour une grande part; du coton, récolté dans le pays, est offert sur le marché au prix de T^ls 19 (133 fr.) le picul, soit 100 livres chinoises (environ 60 kilos); quelques pièces de cotonnade tissées par les indigènes sont vendues à T^l 0,90 (6 fr. 60 c.) la pièce longue de 10 mètres et large d'environ 30 centimètres. Absence complète d'articles européens.

Le sel est peut-être dans ce marché ce qu'il y a de plus cher : la route du Tung-king étant fermée, il est apporté des mines de Lin-an. A cette époque, il valait 130 sapèques la livre (56 c.). Un I-jên vient nous offrir un morceau de cristal de roche, du poids d'une livre et demie, et nous demande deux livres de sel en échange. Ce marché conclu, il nous donne quelques renseignements sur la provenance de cette matière, qui, à ce qu'il semble, est assez commune dans les environs. « Dans une vallée, » dit-il, « je préparais, avec

[1] La pêche en rivière est aussi abondante que facile, mais la chair des poissons n'a aucune saveur.

» mon frère, le terrain qui devait recevoir un plant de riz, » quand le soc de la charrue, en retournant la terre, mit » au jour une pierre brillante ; nous arrêtâmes le buffle et, » en quelques secondes, nous retirâmes un bloc de cristal » pesant environ 6 livres. Mon frère ayant exigé immédiatement sa part, nous le divisâmes à coup de bêche ; une » grande partie fut réduite en poudre, et le morceau à peu » près de la grosseur de celui que vous tenez a été vendu » par mon frère. » Des informations recueillies à d'autres sources nous apprirent qu'en effet le cristal abonde dans ce district; les indigènes ne l'exploitent pas, mais ils en trouvent souvent en travaillant leurs champs.

Les quelques barques que nous voyons amarrées devant le village naviguent entre Lao-kai, Hsin-kai et Man-hao; faites d'un bois rouge très dur qui croît en abondance dans les forêts voisines du fleuve, elles ont le même type (sauf une forme plus allongée) que celles qui transportent les marchandises sur le Chin-sha-chiang. Ainsi que ces dernières, et à cause des nombreux défilés où des falaises s'élèvent de chaque côté du fleuve, elles ont des voiles qui se déroulent le long du mât et se fixent à la façon des bannières; les courants du vent ne permettent pas un autre genre de voilure. Elles sont également pourvues à l'avant d'un long aviron, qui sert à faire évoluer rapidement le bateau dans les passages difficiles. Les barques venant de Ha-noï dépassent rarement Lao-kai; à partir de ce point, les rapides sont nombreux et la profondeur du chenal diminue beaucoup. En outre, plusieurs barrages ajoutent aux difficultés de la navigation et, bien que le chargement des barques qui trafiquent entre Lao-kai et Man-hao n'excède pas plus de 100 à 150 piculs, on est obligé, pendant

l'hiver, de les haler[1] sur les galets, faute d'un tirant d'eau suffisant[2].

Quant aux barques qui naviguent entre Lao-kai et Ha-noï, elles portent de 230 à 270 piculs; ce chargement est considéré par les gens du pays comme la moyenne. Les marchandises sont en général transbordées[3] dans ce village sur les barques qui vont à Man-hao. Les Chinois et indigènes, qui n'aiment pas les longs voyages, circonscrivent les leurs entre Man-hao et la frontière annamite.

Depuis l'interception de cette voie, le nombre des barques affectées au transport des marchandises ou des passagers a diminué; Liu Yung-fu, chef des rebelles de Lao-kai, en a saisi beaucoup; or, comme le commerce était mort, les constructeurs ont cessé leurs travaux.

Un sentier, tracé sur le flanc de la montagne, du côté de Lao-man-hao, est la voie que suivent les habitants ou voyageurs qui se rendent par terre à Hsin-kai, Lung-p'u, Lao-kai et les villages de l'intérieur.

Pendant notre séjour, le fleuve crut subitemnt de 1m,50 environ. Le courant, presque insensible dans les jours précédents, avait considérablement augmenté, surtout du côté des bancs de galets situés à quelques lis en aval de Man-hao. Ces crues subites sont dues, selon les habitants, à des

[1] La même difficulté se présente dans le Ssŭ-ch'uan. Sur la rivière de Yung-ning, par exemple, quand les eaux sont basses, on est bien souvent obligé de faire entrer les bateliers dans l'eau pour franchir certains bancs de galets roulés, où l'eau manque.

[2] Cet inconvénient ne se produit sur le fleuve du Tung-king que pendant les mois de janvier, de février et d'une partie de mars; le reste de l'année, d'après ce qu'affirment les gens de Man-hao, l'eau coule en abondance.

[3] En arrivant à Lao-kai, en 1873, M. Dupuis, afin d'éviter les ennuis du transbordement, fit aller jusqu'à Man-hao, et sans difficulté, une barque chargée à Ha-noï, capitale du Tung-king.

pluies torrentielles qui surviennent dans le haut pays. Pendant ce temps la navigation est interrompue; les bateliers, habitués à ces brusques variations, dont la durée ne dépasse pas une semaine, prennent leurs précautions en conséquence et se garantissent contre le choc des troncs d'arbre ou autres objets que le courant charrie avec impétuosité. En amont de Man-hao, le fleuve offre encore quelques endroits navigables, mais par petits trajets, comme à Yüan-chiang, où les gens du pays ont des barques pour faire le service entre ces points. En d'autres endroits, le fleuve coule très encaissé au milieu de hautes falaises presque perpendiculaires; ailleurs, il se précipite si tumultueusement entre des rochers qu'il serait téméraire de vouloir s'y hasarder.

A Man-hao, nous avons pu nous rendre compte des motifs qui ont contribué à faire regarder, par les habitants du plateau du Yün-nan, cette localité comme un endroit pestilentiel. Sur les deux cent cinquante personnes qui composaient notre convoi, quatre seulement ont eu la fièvre, et encore faut-il l'attribuer à leur négligence.

Les habitants des régions élevées, accoutumés à une température peut-être un peu chaude dans le milieu du jour et qui fraîchit sensiblement au déclin du soleil, descendent dans ces parages sans observer la moindre précaution. Dès leur arrivée à Man-hao, situé environ à 1,600 mètres plus bas que la plaine de Mêng-tzŭ, ils éprouvent des embarras respiratoires, occasionnés par une atmosphère chaude, lourde et qui se renouvelle difficilement. Incapables de la supporter, ils ôtent leurs vêtements ouatés, qu'ils portent toute l'année sur le plateau, et croient obtenir un peu de fraîcheur en passant les nuits fenêtres ouvertes et sans couvertures. Chaque nuit ou à peu près, un brouillard intense s'élève

du fleuve, accompagné d'un vent froid qui le condense. On comprend ce qui doit en résulter pour les nouveaux débarqués : la plupart se réveillent le matin avec un malaise général, précurseur de la fièvre, dont, au reste, quelques gouttes de quinine ont toujours raison, en s'y prenant à temps. Les médecins chinois, n'ayant pas à leur service un remède si efficace, se contentent de dire que le malade est en proie aux Ch'ang-ch'i (miasmes), et qu'ils n'y peuvent rien.

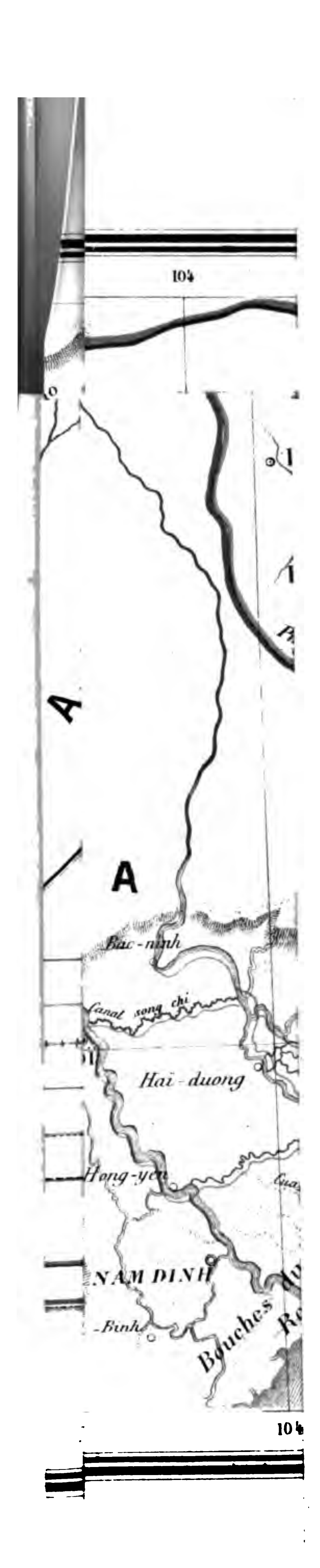
Les Européens qui accompagnaient M. Dupuis sont restés près d'un mois dans ce village, allant toute la journée à la chasse, à la pêche ou à la recherche des pierres précieuses; jamais ils n'ont ressenti la moindre indisposition.

Les riverains et les Cantonnais en résidence à Man-hao, quoique dans un état de santé satisfaisant, ont le teint très jaune; ils sont loin d'avoir l'œil vif et l'énergie des habitants du plateau. Que les bords du fleuve, encaissé comme il l'est entre de hautes montagnes, soient un séjour malsain, surtout durant la saison des pluies, c'est incontestable; néanmoins, nous croyons qu'avec quelques précautions il est facile de se soustraire à cette fièvre particulière et qu'on peut, sans crainte de maladies sérieuses, résider à Man-hao.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE



104
A
A
Bac-ninh
Canal song chi
Haï-duong
Hong-yen
NAM DINH
Bouches
104

LA

PROVINCE CHINOISE

DU

YÜN-NAN

PAR

ÉMILE ROCHER
DE L'ADMINISTRATION DES DOUANES IMPÉRIALES DE CHINE

DEUXIÈME PARTIE



SCEAU DU GÉNÉRALISSIME TU WEN HSIAO.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1880

LA

PROVINCE CHINOISE

DU

YÜN-NAN



VIENNE. — TYP. ADOLPHE HOLZHAUSEN.
IMPRIMEUR DE LA COUR I & R. ET DE L'UNIVERSITÉ.

LA

PROVINCE CHINOISE

DU

YÜN-NAN

PAR

ÉMILE ROCHER
DE L'ADMINISTRATION DES DOUANES IMPÉRIALES DE CHINE

DEUXIÈME PARTIE



SCEAU DU GÉNÉRALISSIME TU WEN-HSIAO

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
1880


HOOVER
188803
LIBRARY

CHAPITRE PREMIER

LES ABORIGÈNES DU YÜN-NAN

LES ABORIGÈNES DU YÜN-NAN

ans le résumé historique qui précède cette partie, nous
s vu qu'antérieurement à la conquête du Yün-nan par
Chinois, cette vaste région, connue alors sous le nom
ou, et répartie aujourd'hui entre les trois provinces du
I-uan, du Kuei-chou et du Yün-nan proprement dit,
it de domaine à un grand nombre de tribus vivant à
barbare; de mœurs et de coutumes à peu près sem-
es, elles étaient sous la conduite de chefs différents,
poussés par un sentiment belliqueux ou par l'ambition
andir leur territoire, se déclaraient la guerre sous le
léger prétexte. La suprématie passagère que parve-
t à exercer certains chefs, en abusant vis-à-vis des
es de moyens violents ou perfides, entretenait l'état
rchie.

lle était la situation de l'ancien Yün-nan quand l'em-
r Han Wu-ti y envoya une armée, sinon pour le sou-
e, du moins pour y faire reconnaître l'autorité de la
. Les tribus, dont l'invasion étrangère menaçait l'in-
ndance, firent trêve, en face du péril commun, à leurs
tes éternelles, et les chefs, redevenus un moment unis,
guèrent contre l'ennemi. Nous avons vu également

1*

l'heureux succès des armes chinoises et, enfin, comment les tribus, naguère libres et maîtresses du sol, furent l'une après l'autre refoulées dans les montagnes.

Les tribus qui, malgré tous les efforts du gouvernement, n'ont jamais voulu subir le joug des Chinois, sont réduites à deux : les Miao-tzŭ et les Man-tzŭ.

Nous parlerons d'abord des Miao-tzŭ.

Avant l'occupation, ils habitaient la partie orientale du Yün-nan et une grande partie du Kuei-chou; chassés des plaines où s'étaient établis les nouveau-venus, ils se concentrèrent presque totalement dans le Kuei-chou et se retranchèrent dans les districts montagneux de cette province. Depuis lors, bien que quelques-uns d'entre eux, sous la pression du gouvernement impérial, se soient soumis en apparence, la majorité a conservé son indépendance.

Se tenant tout-à-fait en dehors de la population chinoise, les Miao-tzŭ installent leurs villages au sommet des montagnes, et les entourent de murailles en terre ou de palissades, destinées à les protéger contre les maraudeurs et les bêtes féroces. Ils cultivent aux environs du blé de Turquie, beaucoup de sarrasin, et du riz, si le sol est favorable à cette plante. Outre les travaux des champs qui ne les occupent qu'une faible partie de l'année, ils se livrent à l'élève des chevaux et des bestiaux et à l'exploitation de quelques mines de galène argentifère.

Parmi ceux que nous avons vus dans l'est du Yün-nan et dans le Kuei-chou, on distingue trois variétés : les *Blancs*, les *Rouges* et les *Noirs*. Ces épithètes leur ont été appliquées pour désigner non la couleur de leur peau, mais celle de leurs vêtements. Il serait, du reste, fort difficile, si ce

n'est de cette manière, de remarquer dans les uns et les autres la moindre différence : ils appartiennent tous à une seule et même race.

De petite taille en général, les Miao-tzŭ sont robustes et bien pris; leur teint est un peu bistré, mais leurs traits sont réguliers et ils n'ont pas les yeux obliques; ils portent les cheveux très longs et les massent au sommet de la tête en forme de chignon. Néanmoins la toilette ne les préoccupe guère, et chez les femmes on ne constate que le sentiment de coquetterie naturel à leur sexe. Chasseurs adroits et déterminés, ils se mettent en campagne durant la morte saison; ceux des frontières du Yün-nan chassent le cerf musqué et le léopard, et comme ces animaux y sont nombreux, leur chasse est lucrative : les peaux et les poches à musc sont vendues ou échangées par eux sur le marché voisin, et quelquefois, pour s'éviter la peine de descendre jusque dans la plaine, ils traitent avec les colporteurs ou les petits marchands qui de temps à autre vont trafiquer dans leurs villages. Les Miao-tzŭ détestent les Chinois : aussi saisissent-ils toutes les occasions propices de se venger sur leurs ennemis des exactions de toutes sortes que les mandarins leur font subir; or, comme il est difficile aux soldats de les poursuivre au milieu de leurs rochers, on se contente d'exercer à leur égard une active surveillance.

Il n'est pas douteux que si les hauts fonctionnaires, dès leur installation dans cette nouvelle conquête, avaient su par de bons procédés s'attirer, comme avaient fait Chu-ko Liang d'abord et Wu San-kuei ensuite, l'affection de ces peuplades, elles auraient fini par oublier leurs griefs, et avec le temps elles se seraient rangées docilement sous la bannière impériale. Loin de suivre cette politique prudente

que de grands hommes avaient les premiers mise en pratique, les Chinois, avec l'orgueil d'une race supérieure, ont employé la force pour dompter les vaincus, et leur ont témoigné en toute circonstance un profond mépris en les prétendant issus de reptiles ou d'animaux malfaisants. Ils ne savent point s'assimiler les races moins civilisées qu'eux-mêmes, et ce trait de leur caractère social peut être constaté partout où ils ont étendu leur autorité, dans le Kuei-chou comme dans le Thibet.

Les aborigènes qui, après les Miao-tzŭ, ont le plus lutté contre l'invasion chinoise, sont sans contredit les Man-tzŭ. Ce peuple qui, selon les historiens chinois, était très nombreux avant la conquête, occupait le nord du Yün-nan et le sud du Ssŭ-ch'uan; malgré une résistance opiniâtre, il a été rejeté dans les hautes montagnes qui bordent le cours du Yang-tzŭ-chiang, et dont les ramifications s'étendent à l'ouest jusqu'à Ta-li-fu et à l'est jusque dans le Kuei-chou. C'est la seule des tribus primitives qui nous paraisse à peu près mériter cette qualification de sauvage ou de barbare, dont les Chinois sont prodigues. Affaiblis par la guerre sans relâche qu'on leur a faite pendant une longue période de temps, et, malgré les progrès introduits chez leurs voisins les Hei Lo-lo, ils n'en continuent pas moins à s'isoler du reste des hommes à tel point que, les Chinois, fatigués de lutter, ne les tourmentent plus.

Le sol des plateaux qu'ils habitent, bien que situé à une altitude qui varie entre 2,000 et 3,000 mètres, est assez productif; ils cultivent un peu de maïs, du sarrasin et des pommes de terre; ils élèvent des bestiaux et s'adonnent avec passion à la chasse. Leur nourriture consiste en galettes de

céréales, en pommes de terre, en gibier, bœuf et mouton; ils cuisent la viande au feu d'un brasier et la mangent presque saignante.

Il n'est pas facile d'obtenir des renseignements précis sur leurs mœurs et coutumes; les Chinois de leur voisinage ne les connaissent même pas, et se plaisent à débiter sur leur compte les histoires les plus extravagantes. Un fait certain, c'est que, quand la récolte manque ou qu'elle est détruite par les bouleversements qui se produisent fréquemment sur ces régions élevées, il n'est pas rare que, poussés par la famine, les Man-tzŭ descendent dans les plaines, pillent les villages et souvent y enlèvent des ôtages qu'ils rançonnent le plus qu'ils peuvent. C'est dans une irruption de ce genre qu'un missionnaire, qui se rendait dans le nord pour aller voir son évêque, fut pris par une bande de ces pillards et emmené, malgré ses protestations, dans leur repaire, où il eut à supporter toutes sortes d'avanies : on le déshabilla et on lui fit tourner la meule d'un moulin à maïs, à la place d'une bête de somme. Ce violent exercice ne tarda pas à le fatiguer, et sur son affirmation qu'il était à bout de forces, l'un des chefs, plus humain que ses subordonnés, le fit exempter de cette corvée. Après quelques jours de détention où à chaque instant le sabre était levé sur sa tête, les chefs, convaincus qu'ils n'obtiendraient aucune rançon, le mirent en liberté, mais sans lui rendre ses habits. On comprend que les Chinois aient quelque raison d'avoir peur de ces terribles montagnards, qu'ils sont forcés de supporter à cause de leur impuissance à les réduire par les armes.

Si nous jugeons ces barbares d'après ceux que nous avons vus durant notre séjour dans cette province, ou par ce que nous avons appris de différentes sources et particulièrement

de quelques-unes de leurs victimes, nous n'hésiterons pas un seul instant à les ranger parmi les autochtones du Yün-nan: ils appartiennent à la même race que les Miao-tzŭ, les Lo-lo et les Lissou. Séparés depuis très longtemps de ces derniers, ils ont gardé avec plus de fidélité les coutumes de leurs ancêtres; dans quelques localités, ils habitent les mêmes plateaux que les Lo-lo noirs, et pourtant ils ne s'allient pas avec eux ou du moins très rarement, et en d'autres endroits ils leur font une guerre ouverte; ils se croient de beaucoup au-dessus d'eux et regardent avec dédain tous ceux qui ont accepté la servitude chinoise.

Au premier abord, on est frappé de l'aspect vigoureux de ces montagnards : ils ont les traits accentués, les yeux bridés, le regard hardi, l'air dur et quelquefois féroce. Nous en avons vus de barbus, mais ils sont rares; ils portent tous leurs cheveux; la couleur n'en est point, dans certains cas que nous avons vérifiés, de ce noir d'ébène qui caractérise la race mongole, mais presque châtaine, et ils sont plus souples que ceux des Chinois. Ces indigènes sont assez grands et robustes, avec les épaules larges, les formes parfaitement dessinées, le teint presque toujours d'un brun sombre. Insouciants de leur naturel, ils sont en général mal vêtus et sales.

Leurs femmes, de même que celles des Lo-lo, paraissent bien proportionnées : elles sont fortes et vigoureuses, et travaillent plus que les hommes. Les traits de leur visage, bien que grossiers, n'ont pas cette dureté qu'on trouve chez l'homme et offrent sous tous les autres rapports beaucoup d'analogie avec ceux des femmes Lo-lo.

La dénomination de Man-tzŭ ou *sauvages*, terme de mépris dont les Chinois les ont gratifiés, ne remonte qu'à

l'époque de l'invasion du pays. Le gouverneur, alors chargé de l'administrer, n'ayant pu parvenir à les vaincre ni à leur faire accepter la domination étrangère, s'avisa de les distinguer des autres naturels qui s'étaient nominalement soumis, en leur infligeant cette qualification.

Il serait intéressant de connaître à fond les mœurs et coutumes de ce peuple, qui a jusqu'ici mis son indépendance au-dessus des bienfaits de la civilisation; malheureusement les Chinois, nous l'avons déjà dit, n'en connaissent presque rien ou n'en veulent rien connaître, et leurs historiens n'en parlent qu'incidemment et en termes sommaires et ambigus.

Après les Man-tzŭ, nous citerons les Lo-lo comme étant les plus réfractaires à l'état social de leurs envahisseurs.

Ces indigènes, connus au Yün-nan sous le nom générique d'I-jên ou Lo-lo, se divisent en deux classes : les Lo-lo noirs ou Hei Lo-lo et les Lo-lo blancs ou Pai-lo-lo.

Les Noirs sont ainsi appelés, non parce que leur teint est peut-être un peu plus bronzé que celui des Blancs, mais à cause de l'indépendance de leur caractère et des efforts qu'ils ont faits jusqu'à présent pour éviter de se mêler aux Chinois. Ils vivent plus à l'écart, et malgré la persévérance du gouvernement impérial, il a été impossible de les amener à une soumission complète.

Cette variété d'autochtones, particulière au Yün-nan, constitue la plus importante de toutes les tribus qui l'habitent. Forcés de quitter leurs terres que les Chinois envahissaient peu à peu, ils se retirèrent en grande partie sur les hautes montagnes du nord; on en trouve aussi dans l'est, le sud et l'ouest, mais en petit nombre.

Ainsi que les Man-tzŭ, ils vivent sur les hauteurs où ils cultivent les mêmes produits et se montrent rarement dans la plaine. Toutefois, leur répugnance à adopter les coutumes chinoises a cédé dans quelques localités, et on les voit, à l'exemple des Pai-lo-lo, fréquenter les marchés. Avec le temps, leurs goûts et leurs passions aidant, ils se laisseront aller, comme tant d'autres, au courant et à l'influence irrésistible du progrès.

Les Lo-lo blancs, quoique mélangés avec les noirs et habitant les mêmes lieux, s'étendent sur toute la province; un grand nombre portent la queue, signe de servitude que les Lo-lo noirs ont toujours refusé d'admettre, et c'est de toutes les populations mixtes celle qui a été le plus assouplie par la civilisation étrangère, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait renoncé entièrement à suivre les coutumes de ses ancêtres.

Travailleurs infatigables, ils sont doués d'une force peu commune chez des Asiatiques, et l'on est étonné de rencontrer parmi eux des types dont l'organisation forte et nerveuse peut être comparée à celle des Européens. Leur physionomie énergique est exempte de cette dureté qu'on remarque chez les Man-tzŭ; les traits du visage sont assez réguliers; le nez est en général un peu aplati et la barbe rare. Dans nos excursions nous avons vu plusieurs fois des Lo-lo à chevelure sinon blonde[1], au moins châtaine.

Quoique hâlés par les intempéries de l'air et la vie rude qu'ils mènent, on trouve chez eux des sujets presque blancs. Les hommes sont d'ordinaire mal vêtus et paraissent peu s'occuper de leur toilette; leur aptitude aux travaux qui

[1] Cette couleur de cheveux est assez commune au Yün-nan; c'est surtout chez les musulmans que nous l'avons remarquée le plus souvent.

exigent un certain déploiement de force physique et leur extrême activité prouvent qu'ils ne sont pas encore adonnés aux nombreux vices qui abâtardissent de plus en plus la race mongole. Dans les localités où ils possèdent des terres en plaine, notamment au midi, ils cultivent un peu d'opium; mais cette drogue n'entre pas dans leur consommation; s'ils boivent des liqueurs fortes, ce n'est que par exception et surtout les jours de marché.

Les femmes, plus coquettes que celles des autres indigènes, sont vigoureuses et travaillent aux champs comme les hommes; elles ne se mutilent pas les pieds, aiment beaucoup le plaisir et ont l'humeur assez joviale; leur visage est agréable, et en quelques districts elles passent pour les plus jolies femmes de la province.

Les Lo-lo blancs se nourrissent principalement des produits qu'ils récoltent dans les montagnes ou les petites vallées dont ils ont à grand' peine défriché le sol. C'est dans ces derniers endroits qu'ils placent leurs plantations de riz rouge et blanc. Le riz est pour eux un mets de luxe que peu de familles se permettent, aussi n'en consomment-ils qu'une faible partie; le reste est porté au marché. Leurs principaux aliments sont la pomme de terre, qu'on trouve partout et qui croît en abondance sur les montagnes du Yün-nan, le sarrasin qu'ils appellent Ch'iao-mai (蕎麥), et le blé de Turquie, mais surtout ces deux derniers.

La façon dont ils préparent une espèce de pain qu'ils fabriquent avec du sarrasin est des plus primitives. Dès que la récolte est rentrée, le grain est séché et moulu ensuite imparfaitement. Avec la farine grossière qui en résulte, ils font une pâte très consistante, qu'ils ne laissent pas fermenter, et l'aplatissent ensuite en galettes qui sont cuites

sur un feu de braise. Ces galettes ainsi préparées servent à ce qu'ils appellent *les repas de voyage*, c'est-à-dire qu'ils les emportent avec des poivrons pour leur repas de midi, lorsqu'ils vont travailler loin de leurs habitations, ou qu'ils se rendent à quelque foire de la plaine.

Le maïs, qui leur tient lieu de riz, est préparé de la manière suivante : ils le concassent et le font cuire à la vapeur par le même procédé que le riz. Beaucoup de familles, et non des plus aisées, mettent toujours de côté une certaine provision de riz pour en offrir aux amis et connaissances qui vont les visiter.

En dehors des travaux de la terre qui ne les occupent qu'une partie de l'année, les Lo-lo vont chercher de l'emploi chez les Chinois de la plaine, notamment lors de la plantation du riz (cinquième lune). On sait qu'à cette époque la plantation de cette céréale exige des soins tout particuliers: le succès de la récolte dépend beaucoup du moment propice à cette opération. Les propriétaires chinois, et surtout ceux qui sont aisés, n'aiment pas à faire ce travail pénible et malsain : ils prétendent que rien n'est plus nuisible à leur santé que de rester une journée entière dans l'eau vaseuse des rizières et que ce séjour prolongé leur cause des plaies aux jambes, maladie assez commune parmi eux.

A cette saison, la campagne est très animée : de tous côtés les champs sont occupés par des travailleurs qui préparent le terrain pour recevoir les plants; les hommes transportent dans des paniers les plants de riz, et les femmes, avec une dextérité et une symétrie qui dénotent une longue habitude, les piquent rapidement. Les pieds dans l'eau jusqu'à la cheville, et les pantalons retroussés, elles laissent voir des jambes bien faites et des mollets accusés, avantages qui font

le désespoir des Chinoises, d'autant plus que la nature s'en est montrée avare à leur égard. Au milieu de leurs travaux pénibles, ces filles des montagnes gardent une gaîté communicative, elles ont toujours le mot pour rire et forment un contraste frappant avec la timide et sérieuse Chinoise, qui se croirait compromise si un étranger lui adressait la parole.

Chaque soir, le travail terminé, au lieu de demander à un repos bien mérité des forces pour le lendemain, elles se réunissent par groupes et vont dans les prés ou sur le gazon danser avec la jeunesse de l'endroit au son de la guitare et des castagnettes; leurs danses originales et variées ont beaucoup d'analogie avec celles des Indiens. D'après la coutume, dès qu'une ronde est finie, l'une des danseuses offre un petit verre d'eau-de-vie de riz à l'invité de son choix, et quand celui-ci a bu, elle boit à son tour; chaque couple en fait autant jusqu'à ce que le tour soit complet. Peu à peu, la gaîté gagne tous les cœurs; les chants viennent se mêler à la danse, toujours au son des mêmes instruments, et la nuit seule vient clore ces divertissements champêtres, qui font les délices des soirées de printemps. Chacun retourne chez soi, pour recommencer de plus belle le lendemain.

Les plantations de riz terminées, hommes et femmes rentrent dans leurs foyers pour y reprendre leurs habitudes rustiques; mais, comme à cette époque de l'année, les champs ne réclament pas leur présence, les hommes fabriquent du charbon de bois, et les femmes des objets de vannerie, destinés à être vendus dans les villages de la plaine.

Dans presque tous les départements, les Lo-lo ou I-jên pratiquent beaucoup l'élève des bestiaux et de la volaille. Chaque maison est pourvue d'une ou de plusieurs ruches

d'abeilles, de sorte que le voyageur se procure du miel presque partout, à moins que la saison soit trop avancée ou que la provision soit vendue. Avant la rébellion, ce produit faisait l'objet d'une exportation assez régulière entre le sud du Yün-nan et les ports du Tung-king par le fleuve Rouge. Depuis l'interception de cette voie, les éleveurs d'abeilles, n'ayant plus un débouché suffisant, ont beaucoup négligé leurs ruches et n'ont conservé que ce qu'ils pensent pouvoir débiter.

Malgré leurs rudes façons et leurs mœurs rustiques, l'hospitalité s'exerce parmi les I-jên avec franchise et cordialité. C'est un véritable plaisir pour eux de recevoir un étranger sous leur toit, et tout le temps qu'ils l'ont pour hôte, ils s'efforcent, dans la mesure de leurs moyens, de lui rendre le séjour agréable. Simples et crédules, il leur arrive souvent d'être dupes de la mauvaise foi des marchands chinois, qui, avec leur finesse accoutumée, n'épargnent pas les paroles pour les faire tomber dans leurs filets et tirer, quand ils le peuvent, tout l'avantage de leur côté.

Le trait le plus remarquable des coutumes de toutes les tribus de Lo-lo qui habitent le Yün-nan ou les frontières est assurément le mariage.

Quand une famille a un fils ou une fille à marier, on a recours aux mêmes préliminaires que les Chinois, ou à peu de chose près : ainsi les deux familles se concertent ensemble, et dès que les accords sont arrêtés, la famille du futur offre les cadeaux d'usage, qui consistent en boucles d'oreilles, en bracelets en argent plus ou moins riches, ou en tout autre article de parure. Dans bien des cas, les jeunes gens qu'on unit de la sorte, sans se préoccuper de

leur consentement, n'ont aucune sympathie l'un pour l'autre et leur préférence s'adresserait ailleurs; mais quand les parents ont parlé, il ne reste aux enfants qu'à obéir, ce qu'ils font du reste sans murmurer.

Au jour indiqué pour la cérémonie, les invités de chaque famille se réunissent chez leurs hôtes respectifs. Les amis de la mariée l'accompagnent jusqu'au logis du futur; au lieu de s'y rendre en grande pompe, c'est-à-dire en palanquin rouge à quatre porteurs, où elle serait enfermée à clef et dérobée à la vue des passants, selon l'usage chinois, notre épousée marche simplement à pied; ou si la famille a de la fortune, ce qui est rare, elle monte un cheval, dont le harnachement est garni de bandes de calicot rouge. Quelquefois même, d'après l'importance du village et la position des parents, une troupe de musiciens jouant de la mandoline, du tam-tam et du fifre exécute, à la tête du cortège de noces, un concert des plus discordants. En arrivant chez son futur, la fiancée commence par aller droit à lui et par lui adresser un profond salut; après quoi, elle en fait autant à chacun des parents et des invités. Et c'est tout, la voilà bien et dûment mariée. Il n'y a pas d'autre cérémonie. Les invités, parmi lesquels se trouve toujours le chef du district, remplissent par leur présence le triple rôle du maire, du curé et du notaire.

Les politesses d'usage échangées et lorsque les deux familles ont reçu les félicitations des invités, on dresse des tables et des bancs, la plupart du temps dans les cours (car les maisons sont trop petites pour y recevoir à la fois une trentaine de personnes); chacun prend place, de même que la mariée ce qui ne se fait pas chez les Chinois, et un repas des plus copieux est servi. Le vin de riz, comme

chez les Chinois, figure sur la table en même temps que les mets, et les convives, en savourant cette boisson capiteuse, à laquelle ils ne goûtent pas souvent, picorent à l'envi, au moyen de leurs baguettes, dans le plat qui leur convient le mieux. Les libations se succédant, la gaîté ne tarde pas à dérider les visages; on échange de joyeux propos, les jeux se mêlent de la partie, le vacarme devient tel qu'on finit par ne plus s'entendre. Cependant, comme la coutume exige (coutume commune aux Chinois) qu'après avoir bien bu l'on doit clore le repas en mangeant une ou plusieurs tasses de riz, sous peine, croit-on, de porter malheur au nouveau ménage, la plupart font de sincères efforts pour satisfaire à cette tradition. Les repas de noces, que les I-jên appellent « manger le Ts'ao-huo-yen », commencent dans l'après-midi pour finir à la nuit close et quelquefois même à une heure assez avancée. Avant de se retirer, chaque invité vient, d'un pas chancelant, présenter ses compliments aux nouveaux époux.

Ici se placent certains détails caractéristiques que l'on remarque chez toutes les tribus de Lo-lo.

Un vieil usage veut que le lendemain des noces la mariée quitte le toit conjugal au lever du soleil et revienne chez ses parents, sans autre souci de son mari ni de sa nouvelle famille; elle n'a le droit de retourner auprès de son époux que quand elle ressent les premiers symptômes de la maternité. Pendant toute la durée de cette séparation, elle jouit d'une liberté complète, et ne se fait faute de courir les villages voisins ni de prendre sa bonne part des fêtes et des amusements de la jeunesse. Si, au bout d'une certaine époque qui varie entre un an et dix-huit mois, elle n'éprouve aucun symptôme de maternité, le mari, convaincu qu'il n'a

nul espoir de progéniture avec elle, retire sa parole, droit qu'il tient des anciennes coutumes, et cherche ailleurs une autre femme. Lorsque, au contraire, après quelques mois, la femme rentre sous le toit conjugal pour devenir mère, dès lors, le mari, assuré d'avoir par la suite une postérité nombreuse, ne lui demande aucun compte de sa conduite et la traite avec les égards que mérite sa fécondité. Celle-ci, de son côté, dit adieu aux plaisirs de la jeunesse pour commencer la vie active et laborieuse du ménage.

Le premier enfant issu du mariage, quoique élevé avec les mêmes soins et la même attention que ceux qui viennent ensuite, n'est pourtant pas reconnu par le mari qui le considère en quelque sorte comme un étranger. C'est au second, fille ou garçon, qu'appartient le titre d'aîné.

Les I-jên, gens grossiers et ignorants, sans cesse aux prises avec la misère sur leurs montagnes où ils sont obligés de travailler comme des bêtes de somme pour gagner le pain quotidien, ont un profond respect des liens de famille. D'après nos propres observations et ce que nous ont conté les T'u-ssŭ[1] (土司) de différents départements, le vif instinct de paternité qui se manifeste chez eux, surtout lorsqu'ils n'ont qu'une femme, pousse très souvent cette dernière à nouer des relations illicites qu'elle conserve parfois sous le toit conjugal; de là naissent une foule de querelles et de rixes sanglantes entre I-jên et Chinois qui habitent les mêmes localités.

Les femmes Lo-lo du département de Lin-an et en particulier celles du district de Shih-p'in-hsien, sont réputées pour être les plus belles de la province : leur physionomie agréable,

leurs manières douces et gracieuses, leurs traits réguliers et leur gaîté inaltérable, en font des compagnes bien préférables aux Chinoises. Elles ont un costume original : sur leur tête, couronnée d'une chevelure abondante, elles mettent un petit chapeau, en paille tressée et vernie, rehaussé parfois de boutons d'argent; à leurs oreilles se balancent de larges anneaux de même métal. Ce chapeau est ordinairement l'apanage des femmes mariées. Les jeunes filles remplacent cette coiffure par une espèce de bonnet en cotonnade bleue, brodé par dessus en couleurs voyantes et garni de cinq pointes; elles le posent coquettement comme une étoile et le fixent par des rubans sous le menton; à chaque pointe est suspendu un grelot en argent, ce qui le fait ressembler à un bonnet de Folie. La façon particulière dont les femmes Lo-lo arrangent leurs cheveux permet de dire à première vue si elles ont ou non des enfants. Une fois mariées, elles quittent le bonnet à pointes pour prendre le chapeau. En outre, filles et femmes rassemblent uniformément leurs cheveux en arrière et les compriment près de la nuque avec un cordon en coton rouge; cette ligature, d'environ 4 centimètres, s'observe chez toutes; le reste de leur chevelure est enroulé autour de leur tête. La femme devient-elle mère, à cette première ligature elle en ajoute une seconde, en laissant entre les deux un léger intervalle; puis elle continue de même pour le second enfant; mais là s'arrête cette enseigne de maternité, et quel que soit le nombre d'enfants qui viennent à la suite, la coiffure ne varie plus. Une robe courte se boutonnant sur le côté droit avec des galons de différentes couleurs, un col garni de deux ou trois rangées de perles fausses et de boutons d'argent, un pantalon court et bouffant serré à la taille par une ceinture de couleur

voyante, complètent leur costume; elles ne portent jamais de souliers ni de bas et ont des sandales en drap ou en paille. Celles qui ont séjourné quelque temps dans les villes ou qui sont mariées à des Chinois (cas très nombreux dans le même département et surtout à Mêng-tzŭ), ont pris chez elles l'habitude de mettre des bas.

Dans ce département, comme au reste dans tout le sud et une grande partie du sud-ouest, où les vrais Chinois n'ont pu vaincre la résistance énergique des habitants et imposer leur volonté, comme au centre et dans le nord, leur autorité n'est que nominale. Bien que méprisant cette race qu'ils traitent de *sauvage* et qu'ils considèrent comme inférieure, il n'est pas rare de les voir choisir des femmes Lo-lo à grands pieds pour épouses légitimes; celles qu'ils prennent ensuite sont regardées comme des concubines et doivent se conformer aux ordres de la première. C'est surtout après la conquête de cette province que les soldats auxquels Wu San-kuei avait distribué les terres, ne trouvant pas à s'allier à des femmes de la même race qu'eux, finirent par s'unir aux filles de barbares. C'est de ce croisement, qui a en grande partie peuplé le Yün-nan, que sont dérivés beaucoup de types particuliers, tels que les K'un-ming-jên, les Lin-an-jên, les Hsin-p'in-jên, les K'aï-hua-jên, les Ta-li-jên, les Tung-ch'uan-jên, etc.; en un mot, tous les Chinois qui se distinguent par une constitution robuste, une humeur indépendante et des coutumes rustiques. C'est cette dernière catégorie que nous appellerons les vrais Chinois du Yün-nan, qui dans bien des cas n'ont pas hésité à se ranger du côté des aborigènes pour faire opposition au gouvernement. Ceci nous explique en partie pourquoi, même avant la rébellion, dans tous les départements du sud et dans une partie de ceux de l'est

et de l'ouest, l'autorité des mandarins n'a jamais été que nominale.

De même que les Lin-annais sont fiers d'appartenir à ce dernier département, les types que nous avons signalés plus haut se croient supérieurs aux Chinois et disent franchement: « Nous ne sommes pas Chinois, nous sommes du Yün-nan », ce qui pour eux veut dire : « Nous ne sommes pas soumis aux » Chinois, nous sommes indépendants ». Les Chinois pur sang de leur côté ne les considèrent pas comme civilisés et les appellent P'ên-ti-jên (本 地 人), « natifs du pays », qualification qui employée dans ce sens veut dire *sauvage*.

Les I-jên ont conservé l'organisation particulière que leur avait donnée Wu San-kuei, il y a plus de deux siècles. Ils n'ont rien à démêler avec les mandarins et, quoi qu'il leur arrive, ils ne sont pas admis au Ya-mên, à moins d'y être expressément appelés. C'est par l'intermédiaire du chef du district auquel ils appartiennent, le T'u-ssŭ, que les mandarins traitent les questions qui les concernent. Chacun de leurs villages, et ils sont nombreux, a un chef élu par les habitants et placé sous la direction immédiate du T'u-ssŭ. Toute affaire un peu considérable, crime, vol, etc., est de sa part l'objet d'un rapport au mandarin, qui décide selon la loi chinoise. Quant aux affaires de moindre importance, où les Chinois ne sont pas mêlés, le T'u-ssŭ les règle lui-même, et chacun se soumet à son jugement.

Le T'u-ssŭ, fonctionnaire reconnu par le gouvernement et dans certains cas nommé par lui, est toujours un Lo-lo, qui jouit d'une certaine influence dans le district, parlant bien le chinois et ayant même quelque instruction. Chaque Fu, T'ing, Chou, Hsien relève d'un ou de plusieurs T'u-ssŭ, selon l'importance du district et la population des montagnes. Le

salaire de ces fonctionnaires est bien minime; c'est plutôt un emploi honorifique; néanmoins, comme ils sont responsables vis-à-vis des mandarins, ceux-ci leur permettent en certains cas de prélever une faible somme sur toutes les taxes qu'ils perçoivent pour le compte du gouvernement. Il y a des localités où le mode de rétribution diffère, et n'a rien de régulier; dans les endroits où il est indemnisé comme nous l'avons dit, il ne reçoit rien de l'autorité centrale. En d'autres, au contraire, c'est-à-dire quand il ne prélève aucun droit sur les taxes, il est alloué au T'u-ssŭ un traitement égal à celui de Shou-pei (守 備). Mais, à cause de l'insuffisance de cette ressource, les habitants pourvoient aux frais qu'exige son déplacement. Ces montagnards aiment beaucoup leurs chefs et leur témoignent le plus grand respect; s'ils ont dans leur basse-cour un beau chapon[1] ou tout autre animal supérieur à ceux qu'on peut trouver sur les marchés, ils ne manquent pas d'aller le leur offrir. Ces cadeaux en nature, joints au peu d'argent qu'ils reçoivent d'ailleurs, sans compter le revenu de leurs propriétés, tout cela constitue aux T'u-ssŭ une situation très enviable.

Du mélange des Lo-lo avec les Chinois, les Lao-tiens au sud, les Thibétains au nord et les peuplades encore barbares qui habitent le midi du Ssŭ-ch'uan, sont sortis une foule de types que l'on désigne par des dénominations différentes. Les Min-chia[2] et les I-chia[3] sont les plus notables et ceux

[1] Les chapons abondent au Yün-nan. Les habitants de cette province paraissent professer un goût particulier pour la chair de ces volailles. Il y a dans toutes les plaines des individus dont le métier est de châtrer les jeunes coqs; une opération de ce genre coûte 10 à 15 sapèques (1 à 2 sous). Sur les marchés on trouve le *Yen-chi* (chapon), à un aussi bas prix que les autres volailles.

[2] Nom formé des caractères *min* (民), natif, et *chia* (家), famille.

[3] Ce nom se compose du mot *I* (夷), sauvage, non civilisé, et *chia* (家), famille.

qui se sont le moins écartés de leur origine. Les Min-chia habitent les plaines et les environs de Ta-li jusqu'à Chien-nan-chou; ils sont bons agriculteurs, très actifs, se livrent à l'élève des bestiaux, traient les vaches, et font avec le lait une espèce de fromage qu'ils sèchent avant de le vendre; ce produit, que les Chinois nomment Jou-pin, est apporté jusqu'à la capitale, où il est très estimé des habitants. Ailleurs ils font aussi du beurre, mais en petite quantité, et ne le mettent pas dans le commerce. Les I-chia, plus nombreux que les précédents, s'étendent depuis Ta-li jusqu'au sud et même au centre de la province, et s'occupent à peu près des mêmes travaux; ils sont tous soumis à la même organisation civile que les Lo-lo, c'est-à-dire qu'ils ont pour chefs des T'u-ssŭ.

Les Pa-i, que nous désignerons comme les aborigènes du sud et du sud-ouest du Yün-nan, sont divisés par les Chinois en deux branches : les Han-pa-i[1] et les Shui-pa-i.

Cette race, que les Chinois prétendent être les autochtones du Yün-nan méridional, semblent être les anciens habitants des cinq Mêng que Mêng Shihhsinolo, le premier roi du Yün-nan, vainquit et réunit à ses états. Ils s'étendent depuis le département de K'aï-hua jusqu'au Tung-king et à l'ouest jusqu'au Laos. Quoique occupant les mêmes massifs montagneux que les Lo-lo et ayant même fait longtemps cause commune avec eux, ils se mêlent rarement à ces derniers et ont leurs villages séparés. La région où ils résident est plus chaude

[1] Les Chinois, afin de distinguer les Pa-i de la montagne et ceux qui s'établissent près des cours d'eau, ont ajouté à leur nom de tribu les mots *han* (旱), qui veut dire sec, et *shui* (水), eau, de sorte que les premiers sont appelés *Han-pa-i* et les seconds *Shui-pa-i*.

que les autres parties de la province; malgré cela, ils sont en général plus blancs que les Lo-lo; leur physionomie est plus douce; leurs traits sont allongés; quelques-uns portent des moustaches claires et fines, et se coiffent d'un turban qui les fait ressembler aux Tung-kinois qu'on trouve du côté de Man-hao.

Les femmes Pa-i ont la peau d'une blancheur remarquable si on les compare aux Chinoises de cette région; leur visage est généralement agréable; elles sont actives, sans cette brusquerie de mouvements qu'on remarque chez les femmes Lo-lo; cette douceur de caractère, que les Chinois prisent par-dessus tout, fait que dans certains endroits, et malgré la différence de race et de costume, ils les choisissent pour concubines. La façon dont elles s'habillent ne manque pas d'une certaine élégance : elles portent une petite veste, dont le col, ainsi que celui des femmes Lo-lo, est rehaussé de deux ou trois rangées de boutons d'argent; leurs boucles d'oreille ont différentes formes, mais la plus commune est le grand anneau d'argent. Elles roulent leurs cheveux en torsades autour de la tête, et se coiffent, comme presque toutes les femmes du sud, d'un petit chapeau qui les garantit des rayons du soleil. Elles n'ont pas de robes qui se boutonnent par côté comme les Chinoises, mais bien des jupons ajustés à la taille, en cotonnade du pays et bordés de larges bandes de calicot de couleur. De même que les femmes Lo-lo, elles vont jambes nues et chaussent leurs pieds de sandales en paille.

Le peu de temps que nous avons passé dans le sud ne nous a pas permis de nous familiariser avec les habitudes de ce peuple, comme nous avons pu le faire pour les I-jên, dispersés dans toutes les parties de la province. Les Chinois des localités que nous avons traversées et auxquels nous

même que les tribus du sud, de l'est et du centre, régis par des T'u-ssŭ.

Il résulte de l'examen que nous venons de faire dans les notes qui précèdent que tous les autochtones de cette région sont, sans exception, d'une race beaucoup plus forte et plus robuste que les Chinois, mais en revanche ces derniers sont plus industrieux et habiles commerçants.

On est étonné, quand on voit ces indigènes de près, que le gouvernement n'ait pas cherché à faire par la douceur ce qu'il a été impuissant à imposer par la force. Au lieu de ramener vers lui ces puissants auxiliaires, cette classe de travailleurs infatigables qui auraient pu lui rendre les plus grands services dans les nombreuses exploitations métallurgiques qui ont toujours plus ou moins manqué de bras, il s'est appliqué, par orgueil national, à les maintenir dans l'ignorance; il a sans doute été mû également par la crainte de les voir un jour ou l'autre revendiquer leurs droits.

CHAPITRE II

LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

Une des industries les plus importantes du Yün-nan, celle qui, depuis la conquête chinoise, a occupé une grande partie des capitaux ainsi qu'un nombre considérable d'ouvriers, est sans contredit celle des mines. Il serait difficile de trouver un pays aussi favorisé de la nature sous ce rapport; les métaux et pierres précieuses de toutes sortes y sont répandus avec une véritable profusion. La variété des minéraux est non moins remarquable que leur richesse, et l'on ne peut que s'étonner des résultats obtenus par les indigènes lorsqu'on examine les machines et les instruments primitifs qu'ils emploient.

Le pays est très accidenté; plusieurs des grands fleuves qui le sillonnent prennent leur source dans le Thibet, d'autres dans la province même, et tous reçoivent encore sur leur parcours les eaux de nombreux affluents, grossis à leur tour par les ruisseaux et les torrents qui creusent leur lit à travers les vallées.

L'exploitation des gisements métallurgiques est une source de bien-être pour la population; mais comment a-t-elle pu donner naissance à la formidable rébellion musulmane qui devait ruiner non-seulement le Yün-nan, mais encore faire

sentir ses conséquences désastreuses dans le Kuei-chou et le Ssŭ-ch'uan ? Car, ce n'est pas une exagération de dire que ce soulèvement a paralysé dans ces provinces le commerce et l'industrie, et dispersé cette population active et laborieuse, dont une grande partie a péri, par suite des privations sans nombre et des luttes continuelles dont presque tous les points du sud ont été le théâtre.

Pour expliquer l'origine du conflit, il faut remonter à la cinquième année du règne Hsien-fêng (咸豐), c'est-à-dire à 1855, époque à laquelle les mines de galène argentifère de Shih-yang-ch'ang (施楊廠), département de Ch'u-hsiung (楚雄), étaient en pleine voie d'exploitation. Ces gisements, situés sur la route de Ta-li-fu, à cinq jours de marche de la capitale, sous un climat des plus sains et parmi des habitants paisibles, offraient alors un bel avenir aux nombreux ouvriers que l'espoir de faire fortune avait attirés dans ces parages.

Les premiers qui se présentèrent furent les Chinois de Lin-an (臨安) et les musulmans du même département. Ces derniers, quoique éloignés du foyer de leur religion, ont conservé intactes les croyances de leurs ancêtres et ils observent rigoureusement les prescriptions que leur impose le Coran. Cette différence d'idées et d'habitudes fut cause que les musulmans se séparèrent, tout d'abord, des gens qui se nourrissaient d'une chair qui est pour tout croyant un objet de dégoût ; cet isolement, cette dualité d'intérêts, renfermaient naturellement des éléments de discorde, qu'une administration sage et vigilante se fût appliquée à dissiper, mais que nous allons voir se développer, grâce à l'incurie des fonctionnaires.

Au commencement, les gisements métallurgiques étant d'une grande étendue et très abondants, les deux camps rivaux n'eurent aucun sujet de jalousie; une certaine sympathie existait même entre eux, et ils s'obligeaient réciproquement lorsque les circonstances l'exigeaient. Les Lin-annais, réputés pour leurs connaissances minières, sont de mœurs simples et d'un caractère indépendant; habitués de bonne heure aux travaux souterrains, ils étaient plus aptes à ce pénible labeur que leurs camarades du nord de la province. La plupart des terrains, du sud à l'ouest, étaient entre leurs mains. Les musulmans de Lin-an, plus robustes et plus fiers que les Chinois du même département, ne le cédaient en rien quant à l'activité; ils accouraient toujours les premiers dans les districts qui offraient le plus de ressources.

Les filons de galène argentifère étaient alors d'une grande richesse; l'extraction en était facile et donnait des résultats lucratifs; aussi, le nombre d'ouvriers de toute catégorie croissait-il de jour en jour. L'esprit d'accaparement dont tout bon Chinois est animé poussa les Lin-annais à s'étendre le plus possible afin d'empêcher l'extension des musulmans. Ces derniers, dont les galeries ne rendaient que des produits médiocres, n'en poursuivaient pas moins leur tâche ingrate avec calme et résignation, dans l'espoir qu'un jour ou l'autre le succès, sur lequel compte le mineur, viendrait enfin récompenser leurs efforts.

A l'époque où nous nous sommes reportés, tout indiquait l'aisance et la prospérité. Plus de dix-huit cents mineurs, tant chinois que musulmans, étaient dispersés dans les nombreuses galeries ou desservaient les fourneaux échelonnés sur le flanc des montagnes, où les I-jên apportaient chaque jour le charbon de bois nécessaire au traitement du minerai.

Ce district, naguère silencieux, respirait une fiévreuse activité. Dans toutes les directions le sol était bouleversé et donnait accès à une quantité de galeries, à l'entrée desquelles étaient installées des cabanes couvertes en chaume, servant de hangar et d'asile aux ouvriers qui, en vêtements de toile grise, venaient y déposer la charge de minerai qu'ils allaient immédiatement renouveler. Le long des sentiers, les chevaux du pays, habitués à gravir les montagnes, transportaient dans les différents hameaux d'alentour des provisions ou le plomb dégagé du minerai.

Le soir, la scène changeait d'aspect : les mineurs, harassés de fatigue, allaient, après un frugal repas, demander au sommeil des forces pour le lendemain. Les fourneaux continuaient leur œuvre de transformation et vomissaient des colonnes d'une fumée jaunâtre, qui s'élevait lourdement dans l'atmosphère ; à chaque coup de piston du soufflet s'échappait un jet de feu qui, en illuminant les ténèbres, prêtait au paysage une teinte à la fois fantastique et sinistre.

Cette période prospère devait être d'une courte durée. Les filons exploités par les musulmans donnèrent bientôt de meilleurs résultats. La quantité de minerai n'était peut-être pas plus considérable, mais elle était beaucoup plus riche et assurait à leur travail une rémunération abondante, tandis que du côté des Chinois le contraire avait lieu, par suite de l'augmentation notable de la population ouvrière et de l'affaiblissement des veines ; de là, diminution importante des bénéfices. Ces derniers décidèrent d'abandonner leurs lots et allèrent demander du travail chez les musulmans, qui répondirent par un refus formel. Il n'y a pas de plus vif stimulant que le besoin ; les Chinois ne se tinrent pas pour battus et renouvelèrent leur tentative, qui n'aboutit malheureusement

qu'à aigrir les esprits et à détruire l'harmonie qui avait existé jusqu'alors. C'était, à la vérité, une situation sans issue; les musulmans se trouvaient aux prises avec leurs intérêts et leurs principes, tandis que les Chinois essayaient d'échapper aux étreintes de la misère. Il y avait d'ailleurs dans le camp de ceux-ci une foule de ces gens sans aveu qui, ennemis du travail, voient dans le désordre une source facile de gain et recherchent avec avidité le moindre prétexte pour vivre aux dépens de leurs semblables. Cette vile engeance ne se fit pas faute d'exciter ceux qui réprouvaient encore les actes de violence. Les débits de thé devinrent des foyers d'agitation; des réclamations on pàssa aux disputes, puis aux menaces, et finalement on en vint aux mains. La guerre était déclarée. Les propriétaires qui dirigeaient les exploitations s'épuisèrent en vains efforts pour sauvegarder leur position et faire rentrer les égarés dans le devoir : il était trop tard. Tous les esprits étaient surexcités, et la masse, entraînée par le courant, n'attendait plus que le moment propice pour commencer les hostilités.

Les premières rixes coûtèrent la vie à quelques individus et donnèrent au conflit un caractère de plus en plus alarmant. Le mandarin[1], qui, au début, aurait facilement pu calmer l'effervescence, faisait maintenant d'inutiles efforts et ne réussissait pas à prévenir la tourmente, qui s'annonçait avec une violence particulière. Craignant pour sa vie au milieu de cette multitude affolée, ce fonctionnaire abandonna son poste et retourna à Yün-nan-fu, où il rédigea un rapport accablant contre les mahométans.

[1] Dans toutes les exploitations un peu considérables, le gouvernement désigne un mandarin civil et des attachés militaires, qui ont pour mission de maintenir l'ordre et de percevoir en même temps les droits exigibles; le grade du mandarin est, d'habitude, en rapport avec l'importance des lieux.

Ceux-ci, quoique bien inférieurs en nombre, mais beaucoup plus vigoureux et plus braves, avaient repoussé les Chinois et étaient restés maîtres du terrain minier.

Cette victoire ne fit cependant que leur inspirer des appréhensions, et, au lieu de continuer leurs travaux, ils fortifièrent leur camp, convaincus que les gens de Lin-an, aussi téméraires que méchants, chercheraient à venger leur défaite. Bien leur en prit, car cette fois l'ennemi se présenta avec des forces imposantes. Les gens de Lin-an avaient réuni sous leur bannière tout le rebut de la population, tacitement protégés dans leur entreprise par les petits mandarins qui, n'aimant pas les musulmans, fermaient les yeux sur les préparatifs qui s'organisaient au grand jour. L'autorité supérieure, en Chine plus qu'ailleurs, est obligée de compter avec les masses; elle gardait donc, entre temps, une attitude expectative.

Les musulmans, attaqués par des forces supérieures et n'ayant pas assez de provisions pour soutenir un siège, furent vaincus et refoulés dans les forêts voisines. Ce fut pour eux une catastrophe : une partie des leurs trouva la mort sur le champ de bataille; leurs blessés furent massacrés, et ce qu'ils possédaient tomba presque entièrement aux mains de leurs adversaires. Dénués de ressources au milieu des montagnes, ils se décidèrent à regagner leur pays (département de Lin-an) dans le but de ramener, à l'exemple des Chinois, des renforts pour chasser les envahisseurs.

Ma Hsü-ch'êng (馬 盧 成), frère de Ma Hsien (馬 先), que nous verrons plus tard à la tête du mouvement, fut tué dans cette échauffourée, et un exprès fut envoyé à la famille pour l'informer de la mort de son chef. Ma Hsien, jeune encore, avait quitté depuis peu les mines de l'est et était rentré

chez lui pour se préparer aux examens militaires. Il venait d'être reçu Wu-hsiu-ts'ai[1] (武秀才) lorsqu'un de ses compagnons lui apporta la nouvelle du triste sort de son frère. Il quitta immédiatement ses foyers et rejoignit les musulmans.

Les Lin-annais, non contents d'avoir battu les musulmans et de les avoir chassés des exploitations, les poursuivirent jusque dans les villages voisins, massacrèrent tous ceux dont ils purent se saisir et allèrent jusqu'à Ch'u-hsiung-fu (楚雄府), où ils commirent les plus grandes cruautés contre tous les sectateurs de Mahomet qui ne cherchèrent pas leur salut dans une prompte fuite.

Pendant ce temps-là, les mines étaient abandonnées, et le besoin commençait à se faire sentir des deux côtés; mais, chacun s'attendant à une nouvelle attaque, ne songeait qu'à multiplier ses moyens de défense.

Les musulmans ayant, depuis leur échec, réuni des forces sérieuses, revinrent, avec Ma Hsien à leur tête, pour rentrer dans leurs droits. Après une lutte acharnée, les Chinois, voyant leurs rangs s'éclaircir, battirent à leur tour en retraite. Ils furent vivement poursuivis jusque sous les murs de Yün-nan-fu, où les musulmans, satisfaits de leur victoire, s'arrêtèrent.

Les mandarins, jusqu'alors, avaient laissé agir les combattants, mais songeant enfin à calmer les griefs des musulmans, ils s'interposèrent entre les deux partis avec d'autant plus d'efficacité qu'ils avaient éprouvé l'un et l'autre des pertes sérieuses, et les ramenèrent à de meilleurs sentiments; ils firent si bien qu'au bout de quelques jours les travaux reprirent leur cours. La misère ne contribua pas peu à

[1] Ce titre signifie *bachelier militaire*.

apaiser les esprits, mais cette [illegible] ne pouvait effacer le souvenir des [illegible] qu'ils s'attribuaient mutuellement.

En effet, bientôt les troubles recommencèrent. Les Chinois, fiers de la [illegible] des mahométans, accablaient d'injures et d'avanies leurs ennemis, qui, n'ayant pas le caractère endurant, ne tardèrent pas à riposter par des voies de fait.

Les gens des deux camps se réunirent, et les combattants qui avaient, de part et d'autre, reçu des renforts considérables, en vinrent aux prises. Les Chinois furent encore une fois refoulés jusqu'à la capitale, que les musulmans menacèrent de prendre, si le vice-roi ne promettait de leur accorder à l'avenir une protection efficace. Ch'ing Liang-chih s'employa de toutes ses forces à conclure un arrangement; il promit de punir les coupables, et de prendre les mesures nécessaires pour arrêter de nouveaux désordres. Les musulmans, confiants dans ces promesses, retournèrent à leurs travaux, et ceux qui avaient joint la révolte regagnèrent, peu satisfaits, leurs foyers.

Le vice-roi, homme juste et bon, avait évidemment à cœur de donner satisfaction au peuple, mais il n'était pas libre de le faire, surtout à cause d'un personnage influent, nommé *Huang Chung* (黃 忠), ancien vice-président du ministère de la guerre, qui détestait les mahométans et voulait à tout prix en débarrasser la province. Cet ancien fonctionnaire réussit, après quelques pourparlers, à faire partager ses vues par le Fu-t'ai Su Hsing-a (蘇 興 阿) : il ne s'agissait de rien moins que d'un massacre général des sectateurs de l'Islam. Ils adressèrent, dans cette abominable intention, de nouveaux rapports au gouvernement impérial, dans lesquels ils présentaient ces derniers comme prêts à fomenter un soulèvement, si l'on ne prenait des mesures énergiques, pour

expulser une secte qui complotait de soustraire la province à la domination chinoise en se concertant avec la Birmanie.

Le vice-roi, débordé sur tous les points par le Fu-t'ai[1], le Fan-t'ai[2] (藩台) et le Nieh-t'ai[3] (臬台), qui étaient tous trois d'intelligence avec Huang Chung, voulut imposer son autorité et refuser de prêter son concours à un acte aussi arbitraire. Ses subordonnés parvinrent cependant à vaincre ses scrupules en lui démontrant la nécessité de mener leur entreprise à bonne fin, but qu'ils se proposaient d'atteindre à l'aide d'une politique adroite et des troupes qu'on avait levées sous prétexte de punir, tout en maintenant l'ordre, les gens hostiles aux musulmans. Quelques jours suffisaient, à les entendre, pour débarrasser le Yünnan de cette race maudite.

Que pouvait faire le vice-roi en cette occurrence? Dépourvu de toute aide, dans l'impuissance d'arrêter le fléau de la guerre civile et ne voulant pas attacher son nom à un massacre que sa conscience réprouvait, il prit le parti des lâches : après avoir écrit un long mémoire qu'il envoya à Pékin par un exprès, il se suicida. Le lendemain, lui et sa femme furent trouvés pendus dans une des salles du Ya-mên.

Sa mort laissait forcément le champ libre au parti de la guerre. Le Fu-t'ai, prenant, comme il en avait le droit, possession du sceau du vice-roi, s'empressa de mettre à exécution l'exécrable plan de Huang Chung. Des ordres expédiés dans toutes les villes enjoignaient aux fonctionnaires de rassembler le plus d'hommes possible et de massacrer à jour

[1] Gouverneur de la province.
[2] Trésorier général de la province.
[3] Juge provincial.

fixe tous les musulmans se trouvant dans un rayon de 800 lis de la capitale. Ces instructions, quoique expédiées dans le plus grand secret, furent connues des musulmans, qui déjà se méfiaient du semblant de protection qui leur était octroyé depuis quelque temps. Ils n'en restèrent pas moins à leurs postes et attendirent de pied ferme le moment choisi par leurs agresseurs.

Les mandarins, obéissant servilement aux instructions qu'ils venaient de recevoir, enrôlèrent sans bruit tous les gens dont ils croyaient pouvoir attendre une soumission aveugle. Du côté des mahométans, le grand-prêtre Ma Tê-hsing (馬德興), vieillard âgé de soixante-cinq ans, qui, par sa haute position et la réputation sans tache dont il jouissait dans la province, avait l'entière confiance de ses coreligionnaires, leur transmit des ordres secrets en indiquant la conduite à tenir au jour désigné pour le massacre.

Cette nouvelle Saint-Barthélemy, tant désirée par la coalition anti-musulmane, eut lieu le 19 mai 1856 (sixième année Hsien-fêng, quatrième lune, seizième jour). Du moins ce fut le commencement. Des bandes levées et soudoyées par les mandarins entrèrent en campagne, suivies d'une partie de la populace attirée par l'appât du butin. Les musulmans, bien que prévenus, n'avaient pas, en général, pris de grandes précautions et s'étaient laissés aller à une sorte de quiétude, dans la conviction que leurs voisins et amis de la veille ne pourraient, tout d'un coup et sans motif, devenir leurs bourreaux du lendemain. Le peuple, excité par les autorités et alléché par des promesses de pillage, oublia tout sentiment du devoir et se rua sur des familles innocentes avec ce fanatisme sauvage dont on a vu

tant d'exemples pendant les luttes religieuses de tous les pays. Dans les endroits où ils étaient peu nombreux, les musulmans furent massacrés sans pitié; dans d'autres, ils résistèrent, mais, succombant sous le nombre et manquant de ressources, ils abandonnèrent leurs demeures après y avoir mis le feu. Les vieillards et les enfants auxquels la fuite était impossible, ne trouvèrent pas grâce devant les égorgeurs; si les jeunes femmes eurent la vie sauve, ce fut pour être livrées à d'indignes brutalités.

Le grand-prêtre Ma Tê-hsing, qui avait tenté d'organiser la défense, réunit ses forces éparses et ordonna aux différents chefs de se former en groupes afin d'opposer à l'ennemi une résistance plus efficace. Ceux de Lin-an étaient déjà parvenus, non sans peine, à se concentrer à Hui-lung (回 龍), village situé dans la partie nord-est de la plaine.

La situation changea bientôt d'aspect. Les autorités, qui s'étaient flattées de l'espoir d'écraser sans obstacle ces groupes dispersés, furent sensiblement désappointées lorsqu'elles virent la résistance énergique qu'on opposait sur tous les points. Leurs bandes, battues de tous côtés, furent obligées de s'abriter sous les murs des villes. Les meneurs, effrayés des proportions qu'avait prises la résistance, ébauchèrent quelques démarches pour détourner le cours des évènements; mais les musulmans avaient été trop cruellement éprouvés pour se laisser séduire par de nouvelles promesses. La révolte, allumée aux quatre coins du Yün-nan, devait dévaster presque tout le pays avant que l'on pût songer à l'arrêter.

Dans l'ouest, la ville de Ta-li-fu, où les musulmans étaient nombreux et avaient de grands intérêts, fut le théâtre de mêlées sanglantes. Depuis trois jours, les deux partis s'entretuaient, et les Chinois, malgré leur supériorité numérique,

ne venaient pas à bout d'un adversaire, qui se défendait avec le courage du désespoir, lorsque le jeune Tu Wen-hsiu[1] (杜文秀) amena des renforts et fit pencher la balance en faveur des musulmans. Il était à Mêng-hua-t'ing (蒙化廳) pour des affaires de famille, lorsque la nouvelle des massacres vint à sa connaissance. Homme d'une énergie remarquable, très considéré dans le pays où il avait acquis une grande réputation d'intégrité, il fut choisi par ses coreligionnaires pour se mettre à la tête de la défense. Sans se dissimuler les difficultés et les sacrifices que cet honneur allait lui imposer, il l'accepta sans hésitation et ne négligea rien pour assurer le succès. Bien que quelques-uns de ses gens ne fussent armés que de coutelas, de piques et même de fourches, il s'ouvrit bravement un passage vers la ville et jeta le désordre parmi les Chinois. Les musulmans, au contraire, qui ne comptaient pas sur ce secours, redoublèrent de courage et finirent par se rendre maîtres de Ta-li-fu.

Cette victoire donna aux mahométans une place importante et une grande quantité de butin. Quelques jours leur suffirent à mettre un peu d'ordre dans la ville; ceux des habitants qui n'avaient pas pris les armes furent respectés et il leur fut permis de vaquer à leurs affaires comme par le passé, tandis que les coupables furent châtiés sans pitié. Les rangs des vainqueurs, grossis par la masse des montagnards qui, eux aussi, avaient des griefs contre les Chinois, ainsi que par une foule de gens attirés par leur succès, ne tardèrent pas à devenir vraiment imposants. Maîtres de Ta-li-fu et de ses environs, y compris le lac Erh-hai

[1] Il venait d'être reçu *Hsiu-ts'ai*, bachelier.

(洱海), défendu par les barrières Hsia-kuan (下關) et Shang-kuan[1] (上關), ils pouvaient se croire en sûreté et s'occuper activement de leur armement, car les fortifications naturelles qui défendent ces deux passages sont si importantes que les Chinois ne pouvaient songer à les attaquer; la possession de la vaste plaine qui s'étend entre la ville et le lac leur était donc assurée.

Tu Wên-hsiu, voulant mener rapidement la campagne commencée, s'entendit avec des négociants musulmans qui avaient des intérêts en Birmanie, pour faire des achats d'armes et de munitions. Des caravanes furent immédiatement organisées, dont le retour devait leur assurer les moyens de poursuivre leurs succès; ce n'était plus désormais qu'une question de temps.

Dans le sud, Hui-lung (回龍), centre de la résistance mahométane, fut attaqué par les forces réunies de la plaine de Lin-an, avant qu'on eut reçu les renforts sur lesquels on comptait. Les assiégés, qui avaient pris très peu de précautions avant le massacre, soutinrent néanmoins avec succès les assauts des Chinois et auraient probablement fini par lasser leurs adversaires, si un fléau cruel et implacable, la famine, ne fut venu s'abattre sur eux. Ils avaient bien l'espoir d'être ravitaillés, mais les vivres ne seraient-ils pas interceptés par l'ennemi et ne valait-il pas mieux tenter une sortie au lieu d'attendre que la faim eut épuisé le peu de forces qui leur restait encore? Ils résolurent donc de se frayer un passage par la porte du nord, la seule qui leur

[1] Ces deux barrières situées la première au sud de Ta-li et la seconde au nord, forment des fortifications naturelles d'un accès très difficile et protègent la ville contre toute attaque. Voir le plan de Ta-li et de ses ouvrages de défense.

permit de gagner les montagnes, et de gagner Kuang-i (廣驛), autre centre de défense situé à 90 lis, pour y rallier leurs frères d'armes.

Ils profitèrent de la nuit pour mettre leur dessein à exécution. A la faveur des ténèbres et grâce à la négligence des soldats improvisés et mal armés qui les assiégeaient, ils firent sortir les femmes et les vieillards escortés d'une partie des défenseurs, emportant avec eux le peu d'argent qu'ils possédaient. Le lendemain, ceux qui restaient mirent le feu aux quatre coins du village qu'ils avaient défendu pendant un mois avec un véritable héroïsme, et l'abandonnèrent. Les Chinois essayèrent bien de les arrêter, mais ils furent repoussés avec perte. A peine arrivés sur les hauteurs qui dominent la charmante plaine de Lin-an, ils purent contempler leur œuvre et voir du haut des collines, où leurs ennemis n'osaient pas les poursuivre, les flammes dévorer les derniers restes de leurs demeures.

Jamais peut-être retraite plus pénible que celle-là ne fut effectuée. Il faut connaître les sentiers tortueux et mal tracés par lesquels la prudence leur conseillait de passer pour se faire une idée des difficultés que dut éprouver ce cortège composé d'individus que plusieurs jours de souffrance avaient déjà affaiblis. Les femmes surtout, dont les petits pieds rendent la marche des plus difficiles, eurent à subir une torture affreuse. Grâce toutefois à la parfaite connaissance du pays que possédaient les fugitifs, ce trajet de 90 lis eut lieu sans accident, et ils arrivèrent le lendemain sur les montagnes qui avoisinent la jolie vallée de Ch'i-chiang-pai (七江壩), à l'extrémité méridionale de laquelle se trouve Kuang-i, où ils devaient trouver un asile protecteur et des compagnons d'armes.

Avant le massacre, la population de Kuang-i se composait d'environ deux tiers de Chinois et un tiers de musulmans. Comme partout ailleurs, les Chinois furent entraînés, par les émissaires des mandarins, à s'armer contre leurs concitoyens. L'attaque eut lieu simultanément aux quatre portes du village; les musulmans se montrèrent, là aussi, plus vaillants que leurs agresseurs et réussirent, après des combats sanglants, à chasser les Chinois. Ceux-ci, vu le nombre considérable d'hommes dont ils disposaient, avaient escompté leur victoire, mais ils se trouvèrent sans ressources et durent aller demander l'hospitalité à leurs voisins de la plaine.

Kuang-i, situé sur un plateau au sud de la vallée, présente un accès difficile; une petite rivière qui descend des montagnes de l'ouest, coule au pied du plateau, et un pont de pierre, faisant suite à la grand' route, est la seule voie qui accède à ce village, dans lequel les musulmans tenaient une position stratégique d'une importance réelle; il devint donc rapidement un centre de refuge et de résistance. Ce fut quelque temps après cette affaire que les fugitifs de Hui-lung voulurent se réunir à leurs amis afin de donner plus de force à la défense.

Comme nous l'avons vu, les hauts fonctionnaires commençaient à s'apercevoir qu'au lieu d'étouffer le mouvement, ils n'avaient fait que le généraliser. Ce fut bien pis lorsqu'ils apprirent que les mandarins des districts du sud et de l'ouest avaient été chassés ou tués par le peuple révolté et que les Kuan-shih et d'autres chefs, élus à leur place, avaient pris les rênes de l'administration. Tous les chefs indigènes qui, de père en fils, se partageaient l'influence dans le pays, gardaient une attitude neutre, sans dissimuler leur antipathie pour le gouvernement provincial, qui les avait dépouillés de

leurs fonctions, et ils n'attendaient qu'un moment propice pour se déclarer en faveur des insurgés mahométans. En outre, une foule de lettrés et de mandarins militaires, que le gouvernement avait mis en disgrâce, saisirent avec empressement cette occasion de faire valoir leurs talents contre lui. Ils recrutèrent un peu partout des gens de toutes sortes, appartenant, en général, aux dernières classes de la population, et ils se mirent à parcourir le pays, semant sur leur passage la ruine et la désolation.

Dans un tel état de choses, le commerce ne pouvait plus fonctionner avec son activité accoutumée. Les marchandises, qui naguère affluaient de tous côtés, n'arrivaient à destination qu'à de rares intervalles, étant le plus souvent pillées en route. Les voies de l'est et du sud, comprenant, la première, la rivière de Canton, et la seconde, le fleuve Rouge, étaient en possession de chefs indépendants, qui ne laissaient passer les marchandises que lorsqu'ils le jugeaient convenable, et non sans avoir perçu au préalable des droits exorbitants; de là l'abandon de ces deux voies importantes. Il ne restait donc plus aux transactions commerciales que deux routes libres : celles de Chao-t'ung-fu (昭 通 府) et de Yung-ning-hsien (永 寧 縣), par lesquelles les produits de première nécessité circulaient sans danger, non, toutefois, sans un renchérissement considérable par suite de l'augmentation des frais de transport. Les négociants de la capitale et ceux des villes non encore envahies réalisèrent leurs fonds et allèrent dans le Ssŭ-ch'uan attendre la fin des troubles. L'émigration prit des proportions effrayantes, et le moment était proche où ce pays, naguère si commerçant et si industrieux, ne serait plus que le théâtre d'une formidable insurrection.

Au milieu de ce désordre croissant, les revenus de l'état ne cessaient de diminuer. Chaque chef percevait des taxes dans son district et en affectait le produit à ses propres besoins. Les impôts considérables que rapportait le département de Ta-li échappèrent naturellement au contrôle du gouvernement provincial au fur et à mesure que les localités tombaient au pouvoir de la rébellion.

Chaque jour marquait un nouveau désastre pour les impériaux. Après la défection des villes de Ta-li qui ne firent aucune difficulté pour accepter le nouvel état de choses, vint celle des régions qui avoisinent la Birmanie et le Thibet, la plupart habitées par des races mixtes[1]. Les mandarins des districts encore fidèles, cédant aux suggestions d'une prudence qu'on peut qualifier d'excessive, vinrent à la capitale faire des rapports décourageants sur l'état des esprits, et chercher sous les murs de la cité un abri pour eux et leurs familles.

Lorsque le suicide du vice-roi et les motifs qui l'avaient poussé à cet acte de désespoir furent connus à Pékin, la nouvelle causa une extrême sensation. Chang Liang-chih (張 良 志) fut nommé au poste vacant, et ce n'est qu'à son arrivée dans le Yün-nan que la cour fut mise au courant d'une faible partie de ce qui avait eu lieu, les mandarins coupables s'étant bien gardés de signaler les désordres toujours croissants que leurs actes avaient provoqués. Accablé par la rébellion des T'ai-p'ing et sur le point de signer un traité avec les Français et les Anglais, le pouvoir central ne put s'occuper avec efficacité de ce point éloigné de

[1] Min-chia, I-jên, Pa-i, I-chia, Hsi-fan, Sham, Lissou etc.

l'empire, et laissa toute latitude au vice-roi, dont les ressources étaient malheureusement bien restreintes.

Pendant que les mandarins restaient inactifs, les chefs ou Kuan-shih, qui avaient pris en mains la direction des affaires de leurs districts, faisaient de grands préparatifs et attendaient le moment favorable pour se prononcer en faveur des musulmans. Les nombreux amis du gouvernement déployaient de leur côté une louable énergie pour faire face aux rebelles. L'un d'eux surtout, un ancien muletier du nom de Lin Tzŭ-ch'ing (林子卿), originaire du Kuei-chou, montra une audace remarquable qui lui valut le commandement d'un petit corps de partisans; il rendit dans ce poste des services signalés et acquit plus tard le grade de général de brigade. Du reste, à cette époque de confusion, tous les belligérants jouissaient d'une grande indépendance et éclipsaient complètement l'autorité civile, trop heureuse de voir ses troupes garder une fidélité nominale.

La lutte prit ainsi tout le caractère d'une guerre civile, dans laquelle le gouvernement, impuissant à intervenir momentanément, se contenta de prodiguer ses sympathies à ceux qui lui témoignaient une soumission apparente.

Les musulmans s'empressèrent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de compléter leur organisation. Ma Tê-hsing fut élevé par ses coreligionnaires au rang de Yüan-shuai (元帥), titre équivalant à celui de dictateur et qui lui donnait tous les pouvoirs.

Ce grand-prêtre, d'origine musulmane, était né en 1793, la cinquante-huitième année de Ch'ien-lung (乾隆), dans un village de la vallée de Hsia-kuan (下關), à 10 lis de Ta-li-fu. Fils de commerçants établis dans le district, il fut mis à l'école dès son enfance, et à l'âge de dix-sept ans il

avait une teinture suffisante de la littérature chinoise. A cette époque, il alla dans une mosquée suivre un cours de langue arabe et s'assimila très vite les connaissances indispensables aux examens; il fut reçu O-hung[1] (阿洪) par le doyen des religieux. La soif de s'instruire le fit passer dans la province du Shan-hsi (陝西) pour y compléter ses études en théologie. Quatre années d'assiduité suffirent pour lui donner une éducation arabe aussi complète qu'on puisse le désirer dans un pays où cette langue est peu cultivée. Brûlant du désir de visiter le tombeau de Mahomet, il résolut de partir pour la Mecque. A cet effet, il réunit le peu de ressources dont il disposait et réalisa une somme d'environ 45 taëls d'or, soit au cours du pays 765 d'argent, et se mit en route dans le courant de l'année 1839.

Il se joignit aux caravanes des marchands qui font le négoce entre le Yün-nan et la Birmanie, pour traverser les montagnes abruptes qui forment la limite de ces deux territoires. A cette époque, ce trajet était des plus dangereux: les caravanes ne partaient pas à moins d'être assez considérables pour pouvoir au besoin repousser les attaques des montagnards insoumis[2] et des voleurs de grand chemin qui infestaient ces parages solitaires. Arrivé à Bhamo, Ma Têhsing monta sur un bateau du pays, qui le transporta à Ava et à Rangoon, où il s'embarqua à bord d'un voilier chargé de pèlerins, qui se rendaient, comme lui, à la Mecque pour

[1] Ce titre équivaut à celui de *softa* en Turquie; c'est celui que prennent tous les prêtres musulmans au Yün-nan.

[2] Depuis lors, la plupart des tribus qui bordent cette partie de la province, ont accepté nominalement la domination chinoise, et, comme elles ne paient qu'un tribut insignifiant, elles évitent autant que possible les difficultés qui pourraient s'élever entre leurs chefs et les autorités chinoises. C'est ce qui explique l'état de sécurité que trouvent maintenant les voyageurs.

y célébrer les fêtes du Ramadan. Après avoir fait quelque séjour dans la ville sainte, où il continua l'étude de la langue arabe, il parcourut toute l'Égypte et alla jusqu'à Constantinople, où, en sa double qualité de Chinois et de prêtre musulman, il fut bien accueilli. Il demeura deux ans dans cette ville, s'occupa de sciences et acquit des notions d'astronomie et de mécanique. Ses ressources pécuniaires touchant à leur fin, il lui fallut retourner dans son pays. D'Alexandrie, où il s'arrêta peu de temps, il partit directement pour Singapour. Il demeura un an dans cette colonie afin de s'assurer que les jours y sont égaux toute l'année, ainsi qu'un astronome de Constantinople le lui avait affirmé. Son retour eut lieu en 1846 par la rivière de Canton.

L'intéressant voyage de sept années qu'il venait d'accomplir, les objets qu'il avait rapportés de l'étranger, les connaissances qu'il avait acquises, le renom de sainteté qui s'attache aux pèlerins de la Mecque, ne firent qu'accroître le prestige dont il jouissait avant son départ, et, dès son arrivée à Lin-an, où il était allé visiter un de ses parents, les notables de Hui-lung le sollicitèrent de venir se fixer parmi eux en qualité de grand-prêtre. Il se rendit à leur désir et s'établit dans cette localité. Peu de temps après, il visita tous les hameaux musulmans des environs, où il fut reçu avec un véritable enthousiasme. On a de lui plusieurs ouvrages en chinois sur l'astronomie et la géographie de l'Occident. Tel était l'homme intelligent qui fut mis, en 1857, à la tête des affaires et qui devait partager avec Ma Hsien la gloire des armes musulmanes.

Il n'est peut-être pas sans intérêt d'esquisser en quelques traits la biographie de ce dernier. Cadet d'une famille

honorable, et destiné de bonne heure au sacerdoce, Ma Hsien apprit l'arabe sous la direction de Ma Tê-hsing; mais l'élève montra si peu de dispositions pour cette étude que sa famille le laissa libre de suivre ses goûts pour les exercices gymnastiques, auxquels le portait, d'ailleurs, une constitution robuste. Il s'adonna ensuite aux travaux de mines; l'expérience qu'il y gagna ainsi que ses aptitudes administratives lui valurent le titre de K'o-chang[1]. Il prit également quelques leçons chez un professeur qui préparait les candidats aux examens militaires, et fut, plus tard, grâce à sa force physique, à son agilité et à son adresse au tir à l'arc, reçu bachelier militaire. Ses connaissances et son énergie firent prospérer l'association minière à laquelle il appartenait; il visita les gisements de l'ouest et, quand le massacre commença, il était à Ma-lung-ch'ang (馬龍廠), département de Ch'u-hsiung.

On a vu comment la mort de son frère lui inspira des idées de vengeance et contribua à le placer au premier rang des insurgés. Quittant les mines de l'ouest, alors en plein rapport, il se rendit à Hui-lung, où il se distingua par son audace téméraire pendant tout le temps que dura le siège; ce fut lui qui, assumant la responsabilité d'une retraite de nuit, sauva ses frères d'une perte certaine. Quelques mois avaient suffi aux défenseurs de Hui-lung pour fortifier solidement le village de Kuang-i et réunir toutes les provisions nécessaires pour continuer la campagne.

[1] Le *K'o-chang* (客長) est une espèce de contre-maître qui dirige un certain nombre d'ouvriers et indique ce qu'il faut faire en cas d'interruption dans les filons. Il est aussi chargé de vendre aux agents des fourneaux le minerai extrait. Ce poste est très important, surtout dans les mines d'argent, où le minerai, en raison de sa grande valeur, exige la présence d'un homme qui, du premier coup d'œil, puisse former un jugement exact sur sa nature et son rendement.

Les talents dont Ma Hsien avait fait preuve dans ces circonstances difficiles lui valurent l'estime et la confiance de ses coreligionnaires, de sorte qu'il fut, par la force des choses, appelé au commandement des troupes que la révolution naissante se proposait de lancer contre ses persécuteurs. Leurs rangs, grossis tous les jours par de nouveaux exilés, formaient alors une armée imposante. Les premières questions de sûreté générale réglées, Ma Hsien, à la tête d'un corps de 20,000 hommes, composé de musulmans et des I-jên qui avaient suivi leur fortune, se mit en marche. Son plan était de surprendre les villes du sud, où il espérait, tout en châtiant les Chinois, trouver des ressources pour l'entretien de son armée.

Ne voulant pas suivre la grand' route qui mène directement à Lin-an, de crainte de se heurter aux forces en voie d'organisation dans cette ville, il conduisit son armée par les sentiers mal tracés qui se croisent dans les montagnes boisées du sud-est. Sur tout le parcours, il trouva beaucoup de sympathie de la part des I-jên qui habitent ces parages; ceux-ci, par suite de la haine qu'ils avaient vouée aux Chinois et dans l'espoir du pillage, se mirent en foule sous ses ordres. L'armée, renforcée de la sorte d'une multitude de gens dont la seule utilité était de faire nombre, arriva sous les murs d'A-mi-chou (阿. 迷 州), avant que les Chinois eussent eu connaissance de ses mouvements.

Au bout de quelques jours de siège, les musulmans donnèrent l'assaut, escaladèrent les murailles et s'emparèrent de la ville. La population, saisie d'épouvante, ne lui opposa qu'une faible résistance. Les aborigènes de la place, ignorant que beaucoup des leurs se trouvaient parmi les assaillants et prêtant l'oreille aux bruits malveillants que les

Chinois répandaient sur le compte des musulmans, n'eurent aucune confiance dans la lettre que Ma Hsien, avant de livrer l'assaut, leur avait fait parvenir; ils se préparaient même à résister lorsque les assiégeants pénétrèrent dans la ville. Malgré la méfiance dont ils avaient fait preuve à l'égard de ces derniers, ils furent épargnés, tandis que les Chinois convaincus d'avoir pris les armes furent mis à mort. Les villages de la plaine qui avaient participé au massacre des mahométans furent brûlés et leurs habitants dispersés.

Dans l'intention de rattacher plus solidement les I-jên à sa cause, Ma Hsien leur confia la police et l'administration de la ville, à condition qu'ils lui fourniraient la quantité de riz nécessaire à l'entretien de ses troupes. Ils acceptèrent avec reconnaissance cette proposition, et nommèrent une commission de notables, qui fut chargée des affaires municipales. Les T'u-ssŭ[1] des districts relevant de la juridiction d'A-mi-chou se joignirent à la population urbaine, prirent le commandement de la milice et ne tardèrent pas à chasser les Chinois qui restaient encore dans la ville.

Sur ces entrefaites les musulmans du département de K'ai-hua-fu étaient expulsés et obligés de se réfugier à Ta-chuang (大 庄), village à 30 lis au sud-est d'A-mi-chou. L'élément chinois représentait les deux tiers de la population de ce village, qui tomba, après une faible résistance, aux mains des musulmans, et les réfugiés des environs, y trouvant une hospitalité cordiale, s'y fixèrent, après s'être emparés des biens et propriétés des vaincus.

Cependant, la prise d'A-mi-chou ne procura pas aux vainqueurs les avantages auxquels ils s'attendaient. Les habitants

[1] Chefs directs des I-jên, comme nous l'avons déjà dit.

des villes voisines, effrayés des progrès que faisait la rébellion et des récits exagérés de la conduite des musulmans faits par les Chinois aux I-jên (presque en majorité dans tout le sud), s'apprêtèrent à défendre énergiquement leurs foyers.

Après avoir réglé toutes les questions pendantes avec les I-jên, Ma Hsien installa des mandarins chargés de l'intendance, et dirigea des troupes sur Mêng-tzŭ-hsien (蒙自縣), ville située à 60 lis au sud de l'endroit où il se trouvait. L'armée traversa sans difficulté les collines qui forment la ligne de démarcation entre les plaines de ces deux villes, laissant à l'est Ta-chuang avec ses murs en terre. Les villages de la plaine de Mêng-tzŭ, la plupart occupés par des I-jên, voyaient passer cette armée avec une certaine appréhension. Arrivé à 15 lis de la ville, le général apprit par ses espions que la population aborigène, entraînée par l'élément chinois, était fermement décidée à résister. Avant de commencer l'attaque, et afin de ne pas être inquiété par les gens de la banlieue, qui, en cas de défaite, auraient pu rendre sa retraite désastreuse, Ma Hsien envoya un corps de 1,000 hommes, sous les ordres de Ma Ch'êng-lin (馬成林), occuper dans les environs quelques points stratégiques et s'emparer des riches mines d'étain de Kuo-chiu (個舊), situées à 35 lis de la ville. Ce petit district, perdu au milieu des montagnes et habité en grande partie par des mineurs et de riches industriels, se défendit avec opiniâtreté. Le chef musulman, qui avait compté sur une victoire facile, fut désappointé lorsque, après trois jours de combats sanglants, et au prix de grands sacrifices, il ne réussit qu'à se rendre maître d'une partie des faubourgs. Il aurait, néanmoins, atteint son but, mais manquant de provisions, il revint sur ses pas et alla rejoindre la petite armée qui opérait

devant Mêng-tzŭ. Sa retraite sauva les Impériaux qui, ne pouvant plus soutenir un siège aussi meurtrier, avaient pris la résolution de fuir la nuit suivante.

Ma Hsien n'avait pas été plus heureux; tous ses efforts étaient restés inutiles. A la fin, il conçut l'idée de creuser des mines aux quatre portes, afin de faire sauter les remparts; mais à peine ces travaux étaient-ils terminés que le changement de saison amena une pluie torrentielle, comme il y en a souvent au Yün-nan; les galeries furent inondées et s'écroulèrent. Ce dernier échec décida le général à revenir à A-mi-chou, et de là dans ses quartiers de Kuang-i.

A Lin-an et dans ses environs, la défense se montra plus active que partout ailleurs. On se rappelle que, dès le début de l'insurrection, les musulmans furent chassés du village de Hui-lung. Plus tard, lorsque Ma Hsien vint menacer Mêng-tzŭ, les Lin-annais qui, jusque là, n'avaient qu'une organisation imparfaite, reconnurent la nécessité de rassembler toutes leurs forces et ils mirent à leur tête un riche Kuan-shih des environs nommé Shên Ch'ao-fu (沈 朝 富). La milice armée constitua une force suffisante pour repousser les corps de rebelles, qui manifestaient l'intention d'effectuer une descente dans la plaine. Shên Ch'ao-fu, homme d'un certain âge, manquait d'énergie et d'initiative dans les occasions difficiles; ayant conscience de ses défauts, il fit désigner pour le seconder un homme, jeune encore, du nom de Liang Shih-mei (梁 士 美). Celui-ci se fit remarquer dans ses fonctions par une volonté de fer et par une haine implacable contre les sectateurs de Mahomet. De plus, l'organisation et l'administration du département reçurent de lui

une forte impulsion; des douanes et des *li-chin*[1] (厘金) furent établis dans toutes les villes et aux principaux passages; les revenus, considérablement augmentés de la sorte, lui permirent de compléter l'armement des hommes placés sous ses ordres. La population vive et turbulente du sud, voyant les innovations introduites par ce jeune capitaine, le considérait déjà comme un libérateur et lui accorda son entière confiance. Shên Ch'ao-fu, inactif, se vit délaissé pour son lieutenant; il tenta de ressaisir l'autorité; mais il était trop tard et il dut même la remettre toute entière à Liang Shih-mei. Celui-ci choisit parmi les siens des gens capables et dévoués et leur distribua les commandements. Il réunit également les T'u-ssŭ et les petits chefs des I-jên, auxquels il fit quelques avantages pour s'assurer de leur fidélité.

A peine Ma Hsien eut-il réparé ses pertes, qu'il apprit que la plupart des villages musulmans du nord étaient assiégés et sur le point de tomber au pouvoir des troupes chinoises. Il quitta Kuang-i à la hâte, délivra les points menacés qui étaient sur son parcours et résolut d'aller investir Yün-nan-fu, la capitale (huitième lune de la septième année Hsiên-fêng, 1858). Il ne rencontra pas d'obstacles sur sa route. Les villes, loin de suivre l'exemple de Mêng-tzŭ, prévinrent les exigences de l'envahisseur et satisfirent à tous les besoins de l'armée. Comme lors de sa première marche, les aborigènes qu'il rencontra sur son passage lui offrirent leur concours. A la vue de l'attitude favorable de la population, il put croire un instant que la prise de la capitale viendrait couronner ses faciles succès, mais son illusion fut de courte durée.

[1] Les *Li-chin* (ou *Li-kin*), bureaux secondaires de douane, doivent leur nom à la taxe de 1 *li* (le millième du taël) qu'ils perçoivent sur toutes les marchandises.

Lin Tzŭ-ch'in, que nous avons vu suivre la carrière des armes, était maintenant à la tête de la défense; il refoula à plusieurs reprises les bandes éparses qui menaçaient les environs de la cité, et augmenta considérablement les forces impériales, succès qui lui valut une grande popularité. Ses partisans soutinrent avec tant de fermeté le choc de l'armée musulmane, que Ma Hsien, voyant les difficultés de son entreprise, se replia de nouveau sur Kuang-i.

Avant de suivre les opérations ultérieures des généraux musulmans, résumons la situation des deux partis à cette époque.

Les forces musulmanes, quoique opérant de concert, sous les ordres de Ma Tê-hsing, étaient divisées en deux corps complètement distincts, et avaient, par conséquent, deux administrations différentes. Tu Wen-hsiu, que ses victoires avaient conduit jusqu'à Chên-nan (鎮南), était à la tête des troupes de l'ouest et Ma Hsien de celles du sud.

Les aborigènes : Pa-i, I-jên, Miao-tzŭ, Man-tzŭ, Lissou, Min-chia, etc., profitent partout de la faiblesse des Chinois pour revendiquer leur ancienne indépendance et descendre dans les plaines d'où ceux-ci les avaient chassés.

Du côté des Chinois, tout est désordre, chacun s'arrange à sa guise. On manque surtout de chefs, et cela explique comment certaines villes restent indifférentes au mouvement, tandis que d'autres se défendent avec opiniâtreté. A Yün-nan-fu, nous avons vu Lin Tzŭ-ch'in montrer une certaine activité et repousser les attaques de Ma Hsien, succès qui lui valut le grade de T'i-tu (提督) ou général de division. Dans cette nouvelle position, se sentant fort de l'appui du peuple, il efface bientôt l'autorité du vice-roi, qui, pas plus que les autres mandarins, n'était à même de prendre la

direction de la défense. Lin Tzŭ-ch'in était, malheureusement, d'un caractère impérieux et irascible, et c'est dans un de ses fréquents accès de colère qu'il fit exécuter deux mandarins civils pour ne pas avoir obéi ponctuellement à ses ordres. Il portait au fond un dévouement sincère aux affaires de la province, et faisait tous ses efforts pour alléger les maux de la guerre; mais cet acte arbitraire le voua à la haine de ses collègues et le fit mettre au rang de ceux qui, plus tard, devaient rendre compte de leur conduite au gouvernement central.

Durant cet intervalle, le Fu-t'ai Su Hsing-a mourut; Hsü Chih-mei (徐 志 美), qui faisait partie des Ssŭ-tao[1], fut nommé à sa place. Cette nomination porta le dernier coup à l'autorité du vice-roi, laquelle de nominale qu'elle était, finit par devenir tout-à-fait passive. Ce haut mandarin, qui, depuis son arrivée dans la province, avait fait de son mieux pour réconcilier les partis, fut humilié de la position où on le plaçait, et, ne voulant pas être plus longtemps le jouet d'une opposition systématique, il quitta son poste et se rendit à Pékin. Lin Tzŭ-ch'in, resté maître du terrain, poursuivit l'organisation de la défense, tandis que le Fu-t'ai prit la direction intérieure.

Pendant qu'on se prépare à la guerre, des bandes armées parcourent la campagne et portent partout la terreur et le

[1] Les *Ssŭ-tao* (司 道) ou les *quatre administrateurs* de la province, sont, après le vice-roi et le Fu-t'ai, les mandarins civils qui occupent les plus hautes fonctions. Ainsi:

Le Fan-t'ai (藩 台) ou Pu-chéng-ssŭ a la haute direction des finances;

le Nieh-t'ai (臬 台) ou An-ch'a-ssŭ est le grand juge provincial;

le Yen-yün-ssŭ (鹽 運 司) est chargé de l'administration du sel;

le Liang-t'ai (粮 台) est chargé de faire rentrer l'impôt qui est payé en grain.

désordre. La province devient un vaste champ de bataille. La population aisée fuit tous les jours; le commerce est entièrement arrêté; chacun n'aspire qu'à se mettre à l'abri des luttes qui se préparent. Les artisans, privés de travail, embrassent presque tous le métier des armes qui leur permet le plus souvent de vivre au jour le jour, et si quelquefois la solde fait défaut, ils ont recours au maraudage pour ne pas mourir de faim. L'argent, la sécurité et tous les éléments de prospérité ont disparu pour faire place au vol et aux spoliations organisées.

Les musulmans sont maîtres de la situation, et les Chinois, faibles et divisés, peuvent tout au plus remporter quelques succès dans la défense.

CHAPITRE III

LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

(SUITE)

LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

(SUITE)

1858. — Ma Hsien, que nous avons vu rentrer à Kuang-i, se remit en campagne dans le sud, afin de se venger du mal que lui avaient causé les gens de Lin-an.

Il parvint facilement à l'entrée de la plaine, mais il se heurta là contre des fortifications solidement défendues. Il fallut de vigoureux efforts pour franchir ces passages et arriver à Lin-an-fu. Deux mois d'un siège meurtrier pour les deux partis n'ayant amené aucun résultat décisif, Ma Hsien tenta un effort suprême à la tête de ses soldats d'élite ; repoussé avec perte, il se retira et revint à Kuang-i. Ce fut son dernier fait d'armes en 1858.

1859. — Dans le nord, Yang Shêng-tsung[1] (楊盛宗), dont la famille, originaire du Ssŭ-ch'uan, avait fait une fortune considérable dans l'exploitation des mines de galène et de cuivre que possède le département de Tung-ch'uan

[1] Il occupe aujourd'hui le poste de Chên-t'ai ou général de brigade à T'êng-yüeh-t'ing (騰越廳). C'est ce même mandarin, commandant alors à Chao-tung, qui reçut chez lui la mission de Lagrée. On sait que M. de Lagrée mourut à Tung-ch'uan dans la maison de ce même fonctionnaire, qui a conservé un très bon souvenir des membres de la mission française et surtout du docteur Joubert.

(東 川), voulut, à l'exemple des chefs de district voisins, présider à la défense de son département. Il ne négligea rien du reste pour recruter des volontaires et, afin de les rendre plus redoutables, il fit fabriquer des fusils chez tous les fabricants des environs. En attendant, il les arma de son mieux, dans le but de protéger la campagne contre les nombreuses bandes de maraudeurs qui l'infestaient.

Son armement terminé, il fit quelques expéditions heureuses contre les rebelles. Ces avantages stimulèrent son ambition, si bien qu'il s'arrogea bientôt toute la direction du département. Le préfet de Tung-ch'uan-fu (東 川 府), qui, malgré l'état de confusion où se trouvait le pays, était resté à son poste, s'opposa de toutes ses forces aux prétentions et aux mesures arbitraires de ce mandarin parvenu, et refusa de lui laisser employer les fonds du gouvernement; malheureusement, il ne fut pas secondé par la population, qui éprouvait le besoin d'avoir un chef capable d'arrêter les progrès des rebelles. Yang Shêng-tsung, fort des sympathies populaires, résolut de se débarrasser d'un fonctionnaire dont l'attitude mettait un frein à son despotisme, et, sous prétexte qu'il nuisait à la défense, il le fit décapiter (1859). Il commanda dès lors en maître. Cependant, malgré toute sa bravoure et l'intégrité de son administration, il ne put effacer la tache qu'il venait de faire à son nom en ordonnant la mort d'un mandarin dont la famille ne manquerait pas tôt ou tard de lui en demander compte.

Le repos de Ma Hsien fut de courte durée. Il fit d'abord quelques excursions aux environs de Kuang-i, puis leva le camp en emmenant toutes ses forces, sans pourtant dégarnir son quartier général, qui pouvait être attaqué d'un moment à l'autre.

Il soumit successivement les localités de T'ung-hai-hsien (通海縣), de K'un-yang-chou (昆陽州), de Hai-k'ou (海口), d'An-ning-chou (安寗州), de Lao-ya-kuan (老雅關), de Lu-fêng-hsien (祿豐縣) et de Kuang-t'ung-hsien (廣通縣), qui, incapables de résister, allèrent au-devant de ses exigences. Ce n'est qu'à Yao-chan (腰站) qu'il éprouva de la résistance, et dans une rencontre qu'il y eut avec les habitants et des troupes de Ch'u-hsiung-fu (楚雄府), il eut la cuisse traversée par un fer de lance. Quoique blessé, il n'en conserva pas moins le commandement et poursuivit sa marche jusqu'à Ch'u-hsiung (楚雄). Là il eut affaire à une défense sérieuse. Ne voulant pas cette fois épuiser ses troupes par des assauts désastreux, il fit creuser des mines près de la porte du sud-ouest.

La population, un moment alarmée en face d'un nombre aussi considérable d'ennemis, reprit confiance lorsqu'elle vit les lents travaux des assiégeants, car elle attendait d'un moment à l'autre des renforts du gouvernement impérial. Deux mois s'étaient à peine écoulés que les galeries étaient terminées, chargées et prêtes à accomplir leur œuvre de destruction. Par une matinée calme et claire, Ma Hsien, qui avait disposé ses soldats en colonnes, donna l'ordre de faire sauter les remparts. Une détonation épouvantable se produisit et, lorsque le nuage de fumée et de poussière fut dissipé, on put voir une immense brèche par laquelle le flot musulman se précipita dans la ville. Les vainqueurs commirent beaucoup d'excès et massacrèrent sans pitié tous ceux qu'avait signalés d'avance leur antipathie contre les mahométans. On ne pouvait attendre, du reste, autre chose de la part de troupes mal disciplinées qui emportaient une ville par force. Les mandarins furent presque tous pris et passés

par les armes; le préfet Sung Yen-ch'un (宋延春) réussit seul à s'échapper sous l'habit d'un paysan; sa famille fut dispersée, et son fils, jeune encore, tomba aux mains de Ma Ch'eng-lin, qui le remit à Ma Hsien quelques années plus tard pour le rendre à son père, nommé dans la suite Fan-tai de la province.

La prise de Ch'u-hsiung-fu eut des résultats considérables pour la cause musulmane. Non seulement elle fit passer de grosses sommes d'argent entre les mains de ses partisans, mais elle releva le moral de ses soldats que les derniers échecs avaient abattus; elle permit, en outre, aux deux armées de faire leur jonction et décida les habitants des environs, effrayés du sort de la malheureuse cité, à se soumettre aux vainqueurs.

Les troupes de Ma Hsien, stimulées par le butin qu'elles venaient de faire, demandaient à marcher en avant; mais leur chef, dans le but de combiner ses mouvements avec ceux de Tu Wen-hsiu qui devait arriver bientôt, modéra leur ardeur et resta dans la ville. Dès que le pavillon blanc, couleur adoptée par celui qu'il attendait, se montra à l'horizon, Ma Hsien qui souffrait beaucoup de sa blessure, lui remit la cité et se retira. A An-ning-chou, se trouvant dans de meilleures dispositions de santé, il résolut, de concert avec ses officiers, d'aller de nouveau assiéger la capitale. Il s'avança lentement jusque dans la plaine de K'un-ming-hsien[1] (昆明縣) pendant qu'une partie de son armée, contournant les montagnes qui bordent la ville au nord, vint prendre position à l'est. Informé que la ville manquait de provisions, Ma Hsien jugea plus sûr de la prendre par

[1] Nom du district qu'administre le Chih-hsien de la capitale.

la famine, et, ayant besoin de repos pour guérir sa blessure, il profita des loisirs que lui offraient les lenteurs de l'investissement pour prendre un congé; il confia donc le commandement au meilleur de ses lieutenants, Hsü Yüan-chi (徐元吉), qui, en sa qualité de prêtre, jouissait en outre de toute sa confiance.

Ce nouveau chef, tout en comptant affamer la ville, poussait rigoureusement le siège, lorsqu'il trouva la mort dans l'attaque d'un poste avancé. Ce malheur jeta un grand désarroi dans le camp musulman, chaque chef se croyant autorisé à prendre la direction et plus apte que les autres à commander. Cette mésintelligence désorganisa l'armée, qui, ne sachant à qui obéir, se débanda et se rendit partiellement à Kuang-i et à Ch'êng-chiang-fu[1] (澂江府). Les musulmans de cette dernière ville avaient chassé les impériaux dès le commencement de l'insurrection, et avaient demandé à Ma Tê-hsing, alors à Kuang-i, de venir, avec les troupes dont il pouvait disposer, fixer son quartier général parmi eux.

Lorsque les impériaux virent la retraite inattendue des assiégeants, ils reprirent confiance et cherchèrent à profiter de la faiblesse momentanée de l'ennemi pour passer à l'offensive. Ils ignoraient, du reste, le motif qui avait causé le départ des assiégeants, et ils sentaient qu'un succès, quelque léger qu'il fût au point de vue militaire, ranimerait l'esprit des troupes et ramènerait à eux cette multitude nombreuse qui se range toujours du côté du vainqueur.

[1] Ch'êng-chiang-fu est entouré de toutes parts de hautes montagnes, qui en rendent l'accès difficile. A environ 1,000 mètres de la porte du sud, s'étend un lac magnifique, auquel de nombreuses barques prêtent un aspect très animé; son importance commerciale n'est pas grande et ses environs ne renferment aucun gisement métallurgique assez riche pour être exploité.

1860. — Le T'i-tu Lin Tzŭ-ch'in prit pour objectif de son mouvement la ville de Ch'êng-chiang-fu, où nous avons laissé le corps de Ma Tê-hsing. Ses dispositions prises et ses troupes de marche équipées, il s'avança sans peine jusqu'aux avant-postes rebelles, et chassa ceux-ci des positions qu'ils occupaient dans les montagnes situées au nord de la ville. Encouragés par ce premier succès, les soldats forcèrent l'entrée de la vallée; une distance de 15 lis les séparait seulement de la ville, lorsque leur chef apprit que ses communications avec la capitale avaient été coupées par Ma Hsien.

Celui-ci, quoique souffrant encore, avait à peine été informé des évènements qui avaient suivi son départ, qu'il rassembla les troupes disséminées aux environs de Kuang-i et se porta vivement au secours de Ma Tê-hsing. Par un mouvement tournant bien exécuté, il s'empara de Chin-ning-chou (晋寧州) et de Ch'êng-kung-hsien (呈貢縣) et menaça, par cette opération, les derrières de l'armée impériale; ce coup hardi y sema le désordre et, se voyant entre deux feux, elle perdit courage et donna le signal d'une débandade générale.

Maîtres de Ch'êng-chiang-fu, de Chin-ning et de Ch'êng-kung, les musulmans pouvaient, du jour au lendemain, mettre le siège devant Yün-nan-fu; aussi, le conseil, présidé par le grand-prêtre généralissime[1] (大元帥), décida-t-il d'envoyer un nouveau corps de 45,000 hommes devant la capitale. Il n'y avait du reste que ce moyen pour en imposer aux mandarins qui, aussi longtemps qu'il restait un espoir, cachaient, autant que possible, leur échec au gouvernement central.

[1] Ma Tê-hsing.

Cette déroute avait été doublement funeste aux impériaux; elle avait détruit le moral de leurs troupes et compromis la défense de la capitale. Les habitants des villes voisines, craignant pour leur vie, étaient venus demander un abri protecteur aux remparts de Yün-nan-fu. Tout cela ne fit que rendre la tâche des mandarins plus difficile. Ils n'eurent pas le temps de faire les approvisionnements nécessaires pour soutenir un long siège, et purent tout au plus, en prévision des désastres qui s'annonçaient, recruter parmi les hommes valides assez de soldats pour offrir une résistance sérieuse.

Pendant que le gouvernement central préparait les moyens nécessaires pour réprimer la rébellion, les musulmans de l'ouest faisaient des progrès. Tu Wen-hsiu, infatué de ses succès, venait de prendre le titre de Yüan-shuai, ou généralissime, et se voyait déjà au faîte du pouvoir. Une foule de courtisans, venus des villes qu'il considérait comme soumises à son autorité, s'empressaient autour de lui et déployaient tous leurs talents à le faire accepter comme l'élu du Prophète, appelé à renverser le colosse qui prétendait anéantir la religion musulmane. Par son énergie et son activité, il avait, en très peu de temps, organisé une armée considérable. Les localités eurent d'abord à se plaindre des désordres causés par les troupes, mais lorsqu'il y eut nommé des administrateurs délégués, tout rentra dans l'ordre.

Le territoire compris entre T'êng-yüêh-t'ing et Chên-nan-chou reconnaissait la loi des musulmans, qui, depuis le temps qu'ils occupaient cette dernière ville, eussent pu porter leurs postes jusqu'à Ch'u-hsiung que Tu Wen-hsiu avait abandonné pour concentrer ses forces et faire un mouvement vers l'est; mais, en homme prudent, ce dernier avait préféré

fixer son autorité sur des bases solides avant de poursuivre ses avantages.

Le commerce, longtemps interrompu dans cette partie de la province, commençait à reprendre quelque activité; des caravanes, transportant les produits indigènes, circulaient assez régulièrement entre Ta-li et les possessions birmanes. Tu Wen-hsiu lui-même, donnant l'exemple, ouvrit plusieurs comptoirs à Bhamo et à Rangoon. Il travailla à renouer avec le Ssŭ-ch'uan les relations interrompues depuis la guerre. Il est vrai que les autorités provinciales n'avaient pas craint de faire des sacrifices en exerçant une surveillance sévère sur l'introduction des produits du Ssŭ-ch'uan[1]. Toutefois, et malgré la rigueur des ordres prohibitifs, du jour où le gouvernement de Ta-li offrit assez de sécurité aux marchands, la contrebande s'établit dans de grandes proportions. Les menaces de mort adressées à ceux qui seraient découverts ne furent d'aucun effet. En Chine, comme en bien d'autres pays, l'argent est le meilleur des passeports, et les mandarins chargés des postes situés sur la frontière, et qui étaient mal rétribués, ne négligèrent pas l'occasion d'accroître leurs ressources, et, moyennant quelques lingots, ils fermaient les yeux sur ce qui se passait à leurs côtés.

Quelques mois suffirent à cette voie pour devenir le point de mire de tous les marchands du Ssŭ-ch'uan qui avaient eu des relations dans ces parages. A peine les dernières lueurs du soleil avaient-elles disparu derrière la cîme des hautes montagnes qui couvrent ce pays, que les sentiers qui les sillonnent voyaient une grande activité succéder au calme

[1] Ce fut à la demande des autorités de Yün-nan-fu que le vice-roi du Ssŭ-ch'uan envoya des troupes vers cette partie de la province, afin d'empêcher la contrebande et rendre la défense plus facile.

de la journée. Les convois, muletiers en tête, profitent des ténèbres pour passer loin des barrières dont les employés, qui sont payés pour ne rien voir, dorment paisiblement sans s'occuper du va-et-vient régulier qui s'opère près d'eux. Les chefs de convoi, habitués à ce genre de trafic, prennent le plus de précautions possible, et, au lieu de suivre la grand'-route, ce qui parfois pourrait compromettre les employés et les mandarins, ils s'enfoncent au milieu de gorges où le bûcheron et le voyageur ont tracé des sentiers plus directs; tout ce qui peut rompre le silence est soigneusement évité et les grelots des chevaux sont bourrés de paille. Les propriétaires de marchandises suivent en général les convois et aplanissent les difficultés qui peuvent survenir.

Si, du côté de la frontière impériale, les marchands étaient inquiétés, il n'en était pas de même du côté de Ta-li. Des détachements rebelles étaient échelonnés dans toutes les gorges, afin de veiller à la sécurité des passages. Un vol était-il commis, la valeur en était remboursée en partie, en attendant l'arrestation des coupables.

Les districts de l'ouest, quoique surchargés d'impôts destinés aux frais d'entretien d'une armée considérable, jouissaient d'une tranquillité relative; le petit nombre d'hommes qui n'étaient pas sous les armes ou au service de l'administration, cultivaient la terre et exploitaient les mines dont la richesse était d'un grand secours pour les besoins militaires. Les chefs se laissaient déjà aller à une douce quiétude en voyant le Yüan-shuai aussi puissant parmi ses conquêtes que l'empereur de la Chine avec lequel il était en guerre.

Le corps de Ma Hsien ne rencontra aucune résistance pour arriver sous les murs de Yün-nan-fu, qu'il investit de

toutes parts. Ce troisième siège ne fut pas de longue durée. Malgré leur organisation défectueuse, les impériaux tentèrent à plusieurs reprises de faire une trouée à travers les rangs de l'ennemi, mais leurs efforts vinrent se briser contre la solidité des lignes musulmanes. Manquant de vivres pour nourrir l'excès de population qui s'était réfugiée dans la ville, les assiégés n'avaient plus d'autre alternative que de se rendre ou de mourir de faim. Quelle fin humiliante pour les mandarins qui avaient, par leur mauvaise foi autant que par leur insigne maladresse, allumé l'insurrection et qui s'étaient flattés jusqu'au dernier moment de parvenir à la maîtriser! Ils reculèrent autant que possible cet inévitable résultat. Le peuple en était cependant aux dernières extrémités; chaque jour voyait plus de cent personnes périr d'inanition, et ceux qui pouvaient encore supporter les rigueurs du siège commençaient à murmurer. Lin Tzŭ-ch'in, jugeant enfin la position désespérée, prit le parti de demander une entrevue au général musulman afin de connaître ses exigences.

Ici se place un évènement qui va changer la face des choses et imprimer à la guerre un nouveau caractère.

Le grand-prêtre Ma Tê-hsing et Ma Hsien, quoique vainqueurs sur toute la ligne, comprenaient-ils qu'ils avaient atteint l'apogée de leurs succès et que leurs conquêtes ne pourraient être qu'éphémères? Se doutaient-ils que le gouvernement impérial allait enfin diriger ses forces vers le Yün-nan? S'apercevaient-ils que leur armée renfermait ces germes funestes de désorganisation et cette absence d'homogénéité qui caractérisent toute insurrection en Chine? Ou bien, étaient-ils sincères et ne demandaient-ils pas mieux que de mettre d'une façon satisfaisante un terme aux maux

qui affligeaient la province? Il est difficile de préciser laquelle de ces causes prédominait en eux; toujours est-il que les négociations, loin de se borner à la capitulation de la capitale, embrassèrent bientôt des questions de paix. Tout d'abord, le langage conciliant de Ma Hsien parut suspect aux mandarins, qui redoutaient de tomber dans quelque piège. Puis lorsqu'ils comprirent que ni lui ni le grand-prêtre n'étaient disposés à se prévaloir de leurs avantages pour venger le passé et exiger des conditions onéreuses, ils se rassurèrent, et ne songèrent plus qu'à tirer le meilleur parti possible de leur fâcheuse situation.

Huang Chung, qui jusque là avait été l'âme du mouvement anti-musulman, se suicida en voyant que sa cause était perdue. Le Nieh-t'ai, qui agissait de concert avec lui et avait rendu le fameux édit d'extermination[1], cause première de la révolte, fut appelé à Pékin pour y rendre compte de sa conduite.

Dans la position critique où se trouvait la province, la lutte n'était du reste plus possible aux impériaux. Les chefs musulmans étaient assez forts pour imposer les conditions qui leur conviendraient. Si Ma Tê-hsing, poussé par des motifs d'ambition personnelle, avait voulu, avec l'aide de sa forte armée, se déclarer indépendant, il ne lui eût pas fallu plus de deux mois pour occuper les deux tiers de la province et s'établir dans la capitale en qualité de Yüan-shuai ou commandant en chef. Tu Wen-hsiu de son côté, aurait pu en faire autant dans l'ouest, et tous deux auraient formé, comme au seizième siècle, les royaumes indépendants de Ta-li et de l'Est.

[1] Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de nous procurer un exemplaire de ce document, envoyé en secret, ainsi que nous l'avons déjà dit, à tous les fonctionnaires de la province.

Les mandarins, comprenant toute la portée de la situation qui, en cas de refus, amènerait forcément le démembrement de la province, profitèrent, pour traiter, des bonnes dispositions des chefs musulmans et tentèrent de ramener à eux, par une diplomatie astucieuse, les rebelles victorieux. Le gouvernement provincial, pour se montrer généreux, offrit à Ma Hsien le grade de *Chên-t'ai* (général de brigade) et aux chefs subalternes des grades correspondants dans l'armée impériale; de larges gratifications étaient réservées aux soldats.

Le général musulman promit que l'entrée des troupes dans la ville ne donnerait lieu à aucun désordre et que quiconque se livrerait au moindre acte de violence serait passé par les armes. Ajoutons à l'honneur de Ma Hsien que cet engagement fut scrupuleusement tenu, et que la capitale fut occupée sans que les mandarins et les négociants, qui avaient craint pour leur vie et leurs biens, fussent le moins du monde molestés (novembre 1860).

Il ne s'agissait donc plus, pour arriver à une convention de paix durable, que d'obtenir la ratification du gouvernement impérial, et c'était peut-être la partie la plus difficile du programme que les évènements avaient suggéré aux mandarins. Eux qui, jusqu'alors, avaient dépeint la situation avec des couleurs brillantes, comment pourraient-ils apprendre spontanément à la cour de Pékin la capitulation de Yün-nan-fu et les conditions humiliantes auxquelles ils avaient obtenu la soumission des vainqueurs? Depuis le commencement, ils avaient signalé Ma Hsien comme l'âme de la rébellion et l'instigateur de tous les méfaits qu'ils reprochaient aux musulmans; par quel subterfuge pourraient-ils maintenant, sans se contredire, faire ratifier l'élévation du chef rebelle à l'une des hautes dignités militaires? Ils persuadèrent à Ma Hsien,

sous prétexte de faciliter la négociation, de changer la dernière syllabe de son nom, *Hsien* en celles de *Ju-lung*, et celui-ci y ayant consenti avec l'approbation de Ma Tê-hsing, le Fu-t'ai et ses collègues purent, sans offusquer leurs supérieurs, représenter comme le libérateur du pays celui qui, la veille encore, était d'après eux le pire des malfaiteurs.

Ne voulant pas être en reste vis-à-vis de Ma Tê-hsing, ils lui offrirent le grade de Tao-t'ai (intendant de cercle), mais le grand-prêtre déclina cette faveur et se déclara satisfait d'avoir été l'un des promoteurs de la paix. Il accepta toutefois une pension mensuelle de 200 taëls, que les mandarins, désireux de conserver son appui, lui offrirent avec une rare délicatesse.

En ce moment, le gouvernement impérial se trouvait dans une situation très embarrassante et ne pouvait soumettre à une enquête minutieuse les nominations qu'on lui proposait; néanmoins, il les approuva. La grande rébellion des T'ai-pings régnait alors dans plusieurs provinces; les mahométans du Shan-hsi et du Kan-su et les Miao-tzŭ du Kuei-chou tenaient tête aux armées impériales, et ces luttes intestines avaient épuisé le trésor et le pays. Le gouvernement, hors d'état de s'occuper efficacement du Yün-nan, était trop heureux d'approuver les changements officiels, proposés même irrégulièrement, qui pouvaient ramener l'ordre et la tranquillité.

La soumission de Ma Hsien (que nous appellerons désormais Ma Ju-lung, de son nouveau nom) et de son armée, n'entraîna pas, comme on pourrait le croire, la pacification de la province et n'inaugura point encore une ère nouvelle de prospérité; elle ne fit que donner des forces au gouvernement et changea le courant de l'insurrection. Elle ôtait aux

musulmans tout motif sérieux de continuer leur campagne puisque, grâce aux concessions des autorités, et forts de l'appui de Ma Tê-hsing et de Ma Ju-lung, ils pouvaient dorénavant se livrer au travail. Leur vengeance même ne pouvait exiger plus que le châtiment qu'ils avaient, depuis le début des hostilités, réussi à infliger à leurs persécuteurs; néanmoins, la province ne rentra pas dans le calme. Beaucoup de gens avaient contracté l'habitude de cette vie de combats et de pillage et répugnaient à reprendre des occupations paisibles; d'autres étaient mécontents de la position subalterne qu'on leur offrait dans l'armée impériale. Ces considérations firent que Ma Ju-lung et son armée furent presque seuls à se soumettre. Toute la partie occidentale qui obéissait aux ordres de Tu Wen-hsiu, alors Yüan-shuai resta plus que jamais hostile aux autorités chinoises.

D'un autre côté, Liang Shih-mei, qui montra tant de vigueur dans le département de Lin-an lorsque ce district était menacé, furieux et jaloux du compromis qui accordait tant de faveurs à ses ennemis, se déclara indépendant du gouvernement provincial. Ce dernier se trouvait donc aux prises avec une double insurrection, mais sa situation était bien meilleure qu'auparavant puisqu'il pouvait compter sur la forte armée de Ma Ju-lung, lequel s'occupait déjà activement des armements militaires afin de pouvoir entreprendre une campagne contre Liang Shih-mei.

1861. — Lorsque Ma Ju-lung fut installé dans ses nouvelles fonctions et qu'il fut au courant de la marche des affaires, le Ti-tu Lin Tzŭ-ch'in, qui voulait se retirer, lui remit la direction des opérations militaires. Ce mandarin, que nous avons vu exercer la dictature dans la capitale et

condamner à mort plusieurs fonctionnaires civils qui ne relevaient pas de son administration, quitta la vie publique et retourna au Kuei-chou, son pays natal (mars). Son repos ne fut pas de longue durée : la cour de Pékin, obsédée par les réclamations des parents de deux de ses victimes, donna l'ordre au Fu-t'ai du Kuei-chou de le faire disparaître; en conséquence, on s'empara de lui et il fut décapité. La nouvelle de son exécution produisit une vive impression sur les habitants de Yün-nan-fu, qui, malgré ses défauts et son caractère impérieux, avaient gardé un bon souvenir du dévouement dont il avait fait preuve dans des occasions difficiles.

Peu de temps après le départ de Lin Tzŭ-ch'in, Ma Julung, à qui la dictature pesait, manda au vice-roi P'an (潘), successeur de Chang Liang-chih[1], et qui était resté jusqu'alors dans le Kuei-chou, qu'il pouvait en toute sécurité venir prendre possession de son poste; et il envoya à cet effet une nombreuse garde d'honneur à sa rencontre. P'an se rendit à cette invitation et prit les rênes de l'administration.

Ma Ju-lung usa du pouvoir presque discrétionnaire dont il était investi pour faire nommer au grade de trésorier général de la province, un sous-préfet, alors préfet par intérim, du nom de Ts'ên Yü-ying (岑毓英), qu'il avait souvent combattu et dont il avait eu l'occasion d'apprécier les talents militaires. Cette nomination sans précédent ne passa point sans une vive opposition de la part des mandarins, qui protestèrent contre un acte dont l'arbitraire n'était justifié, en effet, par aucune raison d'état. Ma Ju-lung, croyant au dévouement de Ts'ên Yü-ying, menaça de se

[1] Ce haut fonctionnaire, craignant de pénétrer dans le Yün-nan dont on lui avait fait un effrayant tableau, préféra la dégradation au danger de courir, disait-il, à une mort certaine.

retirer si sa proposition n'était pas adoptée. En présence d'une détermination aussi formelle, les mandarins, après s'être réunis en conseil, décidèrent de se soumettre, car la retraite de Ma Ju-lung et de ses partisans aurait été des plus funestes à la province.

L'autorité supérieure de la province étant reconstituée, Ma Ju-lung termina ses préparatifs militaires et quitta la capitale; le vice-roi P'an conserva la direction générale, Hsü Yüan-chi l'administration provinciale et Ts'ên Yü-ying le service des finances. Ma Tê-hsing, appelé par les musulmans *Lao Pa-pa,* quoique sans position officielle, leur était, en l'absence de Ma Ju-lung, d'un grand secours pour les affaires musulmanes.

La marche de Ma Ju-lung sur Lin-an fut ralentie par la difficulté de se nourrir, les liang-t'ai[1] (糧臺) ayant beaucoup de peine à subvenir aux besoins de l'armée. Arrivé à Chiang-ch'uan, ville située au sud de la capitale (département de Ch'êng-chiang), il trouva les liang-t'ai aux prises avec les habitants qui, soutenus par leurs chefs et les Kuan-shih (管事), non seulement refusaient de fournir les provisions nécessaires, mais prétendaient aussi disputer le passage. Une lutte s'engagea, où les habitants furent écrasés et forcés d'expier chèrement l'indépendance qu'ils s'étaient arrogée un instant. Ma Ju-lung continua sa marche, avec lenteur toutefois, car plusieurs années de guerre avaient épuisé le pays.

[1] Les *liang-t'ai,* comme le nom l'indique, sont chargés de pourvoir aux besoins des troupes; ils précèdent généralement l'armée et envoient des agents au nom de l'autorité supérieure chez les habitants pour acheter ou réquisitionner les vivres nécessaires.

A cette époque se place la mort de l'empereur Hsien-fêng (21 août 1861), évènement qui passa presque inaperçu et n'eut aucun effet sur la situation.

Ma Ju-lung parvint ainsi jusqu'aux abords de la plaine de Lin-an, dont la population, n'oubliant pas qu'il était leur ennemi de la veille, le reçut avec beaucoup de malveillance et entrava ses mouvements. Les indigènes, que Liang Shih-mei avait su gagner par d'adroites promesses, figuraient, eux-mêmes, dans les rangs des défenseurs et, connaissant à fond le pays, ils auraient réduit à néant le plan de Ma Ju-lung, si quelques villages à l'est ne lui avaient conservé leurs sympathies.

Cette campagne ne fut qu'une succession de combats meurtriers, mais Ma Ju-lung, malgré la résistance opiniâtre qu'il rencontra, fut constamment victorieux et put arriver sous les murs de la ville. Ce général faisait de grands préparatifs de siège lorsque des dépêches urgentes le rappelèrent immédiatement à la capitale et lui firent perdre le fruit de ses succès.

1862. — Que s'était-il passé dans le chef-lieu de la province? Un certain Ma Yung (馬榮), auquel Ma Ju-lung avait donné le grade de ts'an-chiang[1] (參將) et qui était depuis la convention à Wu-ting-chou (武定州), avait profité du départ de son supérieur pour venir à Yün-nan-fu sous prétexte de prendre part à l'expédition contre Liang Shih-mei. En réalité, il était mécontent de sa nouvelle position et n'attendait qu'une occasion de faire un coup de main. Afin de ne pas donner l'éveil aux autorités, il entra d'abord dans la ville avec une faible partie de ses soldats, puis,

[1] Grade équivalent à celui de colonel.

lorsque ceux qui étaient restés dans le voisinage l'eurent rejoint peu à peu, il s'empara de toutes les positions stratégiques de Yün-nan-fu. Le vice-roi lui enjoignit en vain de continuer sa marche sur Lin-an : il n'en fit rien, et bientôt même il lança ses soldats sur la ville qu'ils pillèrent en partie, et établit ensuite de forts campements aux différentes portes.

Peuple et mandarins, terrifiés par cet audacieux coup de main, tournèrent leurs regards vers Ma Tê-hsing qui pouvait seul, par le respect qu'il inspirait à tous les partis, réprimer ce soulèvement. Le grand-prêtre s'épuisa en vains efforts pour persuader Ma Yung de rentrer dans le devoir; ce dernier lui avoua cyniquement que son but était de s'emparer des richesses de la ville et de se déclarer indépendant; il proposa même à Ma Tê-hsing de le mettre à la tête de ses partisans.

C'est dans cet état de choses que le vice-roi P'an alla en personne trouver Ma Yung pour tâcher d'arriver à un arrangement amiable, mais cette honorable démarche n'aboutit qu'à un nouveau méfait : Ma Yung, irrité de l'attitude calme et impassible du vice-roi, se laissa aller à l'impétuosité de son caractère, et le fit assassiner au moment où il se disposait à entrer dans son palanquin (20 mars).

La population consternée voyait déjà dans cet assassinat le signal du massacre et du pillage. Au milieu de la perplexité générale, on ne songea qu'à gagner du temps afin de donner à Ma Ju-lung les moyens de délivrer la ville.

C'est probablement ce motif qui guida les mandarins, poussés par l'opinion publique, à offrir la vice-royauté à Ma Tê-hsing qui, pensaient-ils, grâce à ses anciennes relations

avec les rebelles et comme chef de leur religion, pourrait peut-être détourner l'orage dont la ville était menacée. Le grand-prêtre accepta avec empressement cette dignité temporaire (mai). Il prit possession du Ya-mên du vice-roi, où tous les mandarins vinrent lui présenter leurs hommages et lui remirent le sceau officiel. Le Fu-t'ai Hsü Yüan-chi, épouvanté des conséquences que cette nomination pouvait avoir pour lui, et réduit à l'impuissance par l'extrême danger de la situation, en perdit la raison.

Le grand-prêtre à peine nommé, Ma Yung entrevit l'espoir d'agir de concert avec lui et ouvrit les négociations à cet effet. Ma Tê-hsing, afin de gagner du temps, fit traîner ces négociations en longueur et donna ainsi le temps à Ma Ju-lung de paraître, avec son armée, sous les murs de la ville. Désespéré d'avoir perdu des moments précieux en pourparlers, Ma Yung n'avait plus qu'un parti à prendre : conserver par les armes ce qu'il avait conquis par la ruse.

Ma Ju-lung, qui avait des intelligences dans la place, en força vite l'entrée, et une lutte meurtrière s'engagea dans les rues; ce ne fut qu'au bout de cinq à six jours qu'il réussit à chasser les intrus de la cité (juillet). Il déposa immédiatement Ma Tê-hsing, dont la mission était du reste terminée, et s'occupa de réparer les désordres commis pendant son absence. Il envoya une partie de ses troupes à la poursuite de Ma-Yung, qui, avec ceux de ses soldats restés fidèles, s'était réfugié dans les montagnes de Hsün-tien-chou (尋甸州). C'est là qu'il fut pris après une courte résistance, au moment où il se préparait à rejoindre les rebelles qui occupaient les environs de Hui-li-chou (會理州), dans le Ssŭ-ch'uan. Ramené sous bonne escorte à la capitale, il

fut exposé pendant un mois dans une cage de fer, puis, lorsque le peuple eut été convaincu de son identité, il fut condamné à avoir les jarrets coupés et à être ensuite décapité par dix coups de sabre.

La conduite de Ma Ju-lung dans cette affaire et la punition cruelle qu'il infligea à Ma Yung furent, aux yeux des mandarins, un nouveau gage de sa sincérité, et donnèrent au peuple une nouvelle confiance dans l'avenir.

L'ordre rétabli, des dépêches furent envoyées à la cour de Pékin pour l'informer de ce qui venait de se passer. Celle-ci approuva les actes de Ma Ju-lung et nomma Lao Tsung-kuang (勞宗光), alors Fu-t'ai du Kuei-chou, aux fonctions de vice-roi du Yün-kuei[1] (雲貴). Ce fonctionnaire, qu'une disgrâce avait amené dans ces parages, avait eu une carrière accidentée. Il occupait un poste élevé à Canton quand les Anglo-Français se présentèrent devant cette ville, et, à cette occasion, il fut accusé d'avoir entretenu des relations avec l'ennemi et mis en disponibilité. Sa punition fut toutefois de courte durée, et il fut bientôt nommé Fu-t'ai du Kuei-chou. Il se distingua dans l'exercice de cette charge en réorganisant une administration bouleversée. Il accorda aussi une plus grande latitude aux missionnaires, qui se plaignaient des entraves que le gouvernement apportait à la liberté de leurs mouvements.

1863. — Ma Ju-lung, depuis son retour à la capitale, ne pensait plus à renouveler son expédition contre Lin-an; il attendait l'arrivée du vice-roi avec impatience, afin d'aller réprimer les rebelles de Ta-li, qui menaçaient d'avancer au-delà de Chên-nan.

[1] C'est-à-dire du Yün-nan et du Kuei-chou.

L'arrivée du nouveau vice-roi du Yün-nan fut saluée avec joie par la population et déchargea Ma Ju-lung des fonctions administratives qu'il avait dû exercer depuis son retour de Lin-an. Le Fu-t'ai, comme nous l'avons vu, avait été frappé d'aliénation mentale lors de l'irruption de Ma Yung dans la ville; il succomba quelque temps après à la suite d'une longue maladie. Ma Ju-lung, quoique s'étant débarrassé de l'administration civile, conserva une grande influence sur le vice-roi, qui avait de la peine à se retrouver dans le désordre actuel de l'administration. En effet, la situation était encore très tendue; non seulement les esprits étaient surexcités, mais les ressources commençaient à manquer, de sorte que le vice-roi s'en remit entièrement à Ma Ju-lung, qui était plus à même que tout autre de parer aux évènements.

Il fallait sans retard envoyer des troupes pour arrêter la marche des rebelles. En conséquence, Ma Ju-lung expédia deux corps, l'un sous les ordres de son ami Ts'ên Yü-ying, qui devait prendre pour objectif Ch'u-hsiung-fu, et l'autre, qui devait opérer vers le nord, fut confié au musulman Yang Chêng-p'êng[1] (楊 正 鵬). La campagne fut des plus désastreuses : ce dernier général était parvenu jusqu'à Pin-ch'uan-chou (賓 川 州), lorsque les rebelles, qui avaient laissé ce point dégarni, accoururent en force et lui infligèrent des pertes cruelles. Le général fut fait prisonnier et conduit en triomphe à Ta-li-fu. Au sud, Ts'ên Yü-ying ne fut guère plus heureux. Arrivé à Ch'u-hsiung, il voulut s'y fortifier; mais les bandes de Tu Wen-hsiu lui coupèrent la

[1] Cet homme, d'une force et d'une adresse peu communes, avait passé de très beaux examens militaires : on l'avait reçu *Chin-shih* (進 士), le plus haut des grades conférés pour les exercices de corps, et qui donne au titulaire le droit d'avoir un mât dressé devant sa demeure.

6

retraite et il essuya une défaite désastreuse. Les débris de son armée rentrèrent à Yün-nan-fu après avoir laissé tout le matériel aux mains des vainqueurs.

Ce double désastre suggéra l'idée d'envoyer un parlementaire au nouveau sultan dans le but de lui faire des propositions et aussi de demander la liberté de Yang Chêng-p'êng, s'il n'était déjà exécuté. Ma Ju-lung communiqua cette idée au vice-roi qui l'approuva. Il s'agissait de trouver une personne qui pût se rendre sans crainte d'être inquiétée dans le territoire de Ta-li; ce fut Ma Tê-hsing qui, en sa double qualité de grand-prêtre et de natif de Ta-li, fut choisi pour cette mission.

Connaissant le caractère altier et impérieux de Tu Wen-hsiu, Ma Tê-hsing envisagea cette démarche sous toutes ses faces et fit part de ses appréhensions à Ma Ju-lung et aux mandarins; pourtant, afin de leur être agréable, il se décida à partir (septembre). Cette mission était d'autant plus délicate que les succès du sultan l'avaient enflé d'orgueil et que son entourage s'appliquait à le représenter comme le plus puissant et surtout le plus terrible des monarques. Il était assez téméraire d'aller offrir à un tel personnage un simple grade dans l'armée impériale (1).

Sur tout son parcours, il fut, quoique rallié à l'administration chinoise, traité avec beaucoup d'égards. En arrivant à Hsia-kuan, il fit connaître son arrivée au sultan en lui demandant audience. Celui-ci le reçut avec quelque froideur,

(1) Les détails qui suivent nous ont été communiqués, en 1872, par Ma Tê-hsing lui-même, avec son journal à l'appui. Il fut décapité par le général Ma Chung (馬忠), le 25 mai 1874, suivant l'ordre du Fu-t'ai, qui, n'osant agir pendant que Ma Ju-lung était présent, profita du départ de ce dernier pour Pékin pour assouvir sa haine.



mais par condescendance, et à cause de leurs relations antérieures, il lui fit, somme toute, un accueil digne de son rang.

Le grand-prêtre, après lui avoir exposé l'objet de sa mission, retraça les avantages matériels que la population retirerait de la paix, et lui fit sentir qu'il serait plus louable de servir comme officier supérieur dans les rangs des impériaux que d'établir une monarchie éphémère sur les ruines du pays. Rien ne put ébranler l'obstination ambitieuse de Tu Wen-hsiu : sourd à toutes ces considérations, il exprima en termes amers le mépris qu'il éprouvait pour ceux qui, à la tête d'un mouvement légitime, avaient lâchement posé les armes pour accepter un grade quelconque de la main de leurs persécuteurs. Ma Tê-hsing fit en vain valoir la nécessité d'arracher la province au fléau de la guerre civile et lui prédit que son élévation n'avait aucune chance de durée. Il ajouta qu'un jour viendrait, où le gouvernement central, délivré des troubles qui agitaient les autres parties de l'empire, tournerait toutes ses forces contre une contrée dont la richesse métallurgique lui était précieuse.

Quoique peu disposé à rien céder des droits qu'il croyait avoir acquis par les armes et voulant couper court aux négociations, Tu Wen-hsiu exprima le désir de garder Ma Tê-hsing auprès de lui et lui promit une position plus brillante que celle qu'il occupait à la capitale. Celui-ci refusa ces vains honneurs et se retira, désolé de n'avoir pu attacher son nom à la pacification complète de son pays natal, mais ramenant avec lui Yang Chêng-p'êng, qui fut mis en liberté à sa prière.

Ma Tê-hsing, à son retour à Yün-nan-fu, trouva la situation des esprits peu rassurante. Les troupes musulmanes

qui avaient suivi Ma Ju-lung dans la soumission, commençaient à se lasser de la vie régulière qu'elles menaient, et à murmurer contre le gouvernement. Tous les chefs subalternes, habitués depuis longtemps à la licence de camps, ne pouvaient se plier aux exigences d'un pouvoir qu'ils regardaient comme leur ennemi. Les mandarins, de leur côté, étaient enclins à attribuer ce mécontentement aux menées secrètes de Ma Ju-lung et appréhendaient quelque trahison. L'échec de la mission de Ma Tê-hsing les confirma dans leurs soupçons; mais Ma Ju-lung, loin d'en ressentir une légitime colère, leur donna une nouvelle preuve de sa bonne foi en ordonnant une enquête sévère parmi ses soldats: vingt-huit des principaux meneurs furent arrêtés et mis à mort en présence de l'armée.

L'autorité provinciale, quoique tenant compte des actes d'indiscipline qui se commettaient de toutes parts, n'était pas en état de reprendre la direction des affaires qui lui avait échappé, ni de se montrer sévère vis-à-vis des chefs qui, tout en protégeant leurs districts contre l'invasion, s'en attribuaient indûment les revenus. Elle devait se résoudre à laisser subsister un état de choses, dont son impuissance et la faiblesse de ses ressources ne lui permettaient pas de changer le courant. Il était donc nécessaire, avant d'attaquer le sultan de Ta-li, de donner une certaine cohésion aux forces impériales, et cette cohésion dépendait bien plutôt d'une politique conciliante et ferme que de mesures violentes qui eussent eu pour résultat d'exaspérer des gens qui avaient pris l'habitude de la domination.

Malheureusement, une complication inattendue vint interrompre cette œuvre de réparation. La route de Yung-ning,

que suivaient les convois réguliers et les marchands qui se rendaient au Yün-nan depuis la fermeture des voies du sud, venait d'être coupée entre Pi-chieh-hsien (畢節縣) et Chü-kung-ch'ing (鞠弓青), village situé à 30 lis de cette ville, par les Miao-tzŭ, auxquels s'étaient joints des Man-tzŭ, descendus des montagnes de Liang-shan (novembre).

Ces Man-tzŭ, chez lesquels il a été impossible au gouvernement impérial, si persévérant et si insinuant d'ordinaire, d'introduire jusqu'ici les principes de la civilisation chinoise, ces Man-tzŭ, disons-nous, sont disséminés sur des hauteurs escarpées; ils exploitent les bois et cultivent, dans les vallées, quelques céréales d'un rendement médiocre, mais qui suffisent à leurs besoins. Ils ne se montrent aux marchés des environs qu'à de rares intervalles. Dans la saison d'hiver, ils s'adonnent à la chasse du daim musqué et du léopard, qui abondent dans ces parages[1]. Livrés à eux-mêmes, vivant presque au jour le jour, ils logent pêle-mêle dans de misérables huttes avec les animaux domestiques qu'ils élèvent. Insouciants comme des sauvages, ils se trouvent en proie à une extrême misère lorsque la récolte est mauvaise ou détruite par les intempéries qui se font sentir d'une manière excessive dans ces hautes régions; poussés alors par la faim, ils descendent dans les plaines et volent tout ce qui leur

[1] Une grande partie du musc apporté sur les marchés du Yün-nan et du Ssŭ-ch'uan est vendue par ces Man-tzŭ. D'après les Chinois qui les ont vus à l'œuvre, ils sont d'une adresse remarquable, surtout à la chasse du daim, dont ils connaissent les habitudes et qu'ils prennent à l'aide de pièges ou en les forçant avec des chiens du pays. Les armes dont ils font usage sont des fusils chinois à mèche, longs de plus de trois mètres et d'un très petit calibre; ils se servent pour ajuster de la crosse qui est recourbée, et n'épaulent pas; aussi sont-ils forcés de tenir le bras droit allongé pour ne pas se brûler les yeux lorsque la poudre du bassinet prend feu. Cette poudre, qu'ils fabriquent, est très mauvaise; ils complètent la charge avec de la grenaille de fer.

tombe sous la main. D'autres fois, ils suivent les montagnes et vont se joindre aux tribus indigènes du Kuei-chou, qui ne reconnaissent pas non plus l'autorité chinoise. C'est dans une expédition de ce genre que nous les voyons sous le même drapeau que les Miao-tzŭ, interceptant les routes, pillant les convois et menaçant Pi-chieh-hsien et d'autres localités du district.

En présence d'une révolte dans le Kuei-chou, surtout dans ces parages éloignés des grands centres, il était urgent d'y porter le plus prompt remède, car la population de cette région n'avait que cette voie pour tirer du Ssŭ-ch'uan les matières premières nécessaires à son industrie. Le vice-roi, sur lequel pesait toute la responsabilité comme administrateur des deux provinces, se rendit compte de cette situation critique, et, bien qu'il lui en coûtât d'affaiblir la garnison de la capitale, il décida, de concert avec Ma Ju-lung, d'entreprendre immédiatement une expédition contre les indigènes. Ts'ên Yü-ying, qui venait d'être battu dans l'ouest, en sollicita le commandement pour se réhabiliter par quelque action d'éclat.

CHAPITRE IV

LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

(SUITE)

LA RÉBELLION MUSULMANE
AU YÜN-NAN

(SUITE)

1864. — Sur la route que devait parcourir le corps expéditionnaire, se trouvait un chef rebelle du nom de Ma Lin-shêng (馬林盛); il avait établi son quartier général à Ch'ü-ching-fu (曲靖府) et ses avant-postes s'étendaient du nord jusqu'à Chan-i-chou (霑益州). Il laissait circuler les convois de marchandises parce qu'il en retirait de fortes redevances, mais il devait se montrer hostile au passage d'une armée chinoise et menacer ses communications avec la capitale.

Ts'ên Yü-ying et ses corps chinois se mirent en route (les troupes musulmanes de Ma Ju-lung restaient pour garder la capitale) et se présentèrent devant Ch'ü-ching-fu, qu'ils attaquèrent. Cette ville, située à cinq journées de marche à l'est de la capitale, est, par sa position, assez difficile à défendre; aussi les impériaux comptaient-ils, vu leur nombre, la réduire en peu de temps. Il n'en fut pas ainsi. Les rebelles, sachant que pour eux la défaite était la mort, se battirent avec acharnement, et Ts'ên Yü-ying, ne voulant pas exposer ses soldats à un feu meurtrier, fut obligé d'entreprendre un siège régulier, ce qui demandait du temps et de l'argent,

deux choses dont le gouvernement ne pouvait disposer en ce moment.

Le vice-roi, voyant les lents progrès du Fu-t'ai, pria Ma Ju-lung d'aller hâter les opérations. A son arrivée au camp des assiégeants, ce dernier noua des intelligences avec la ville, et les habitants, qui n'auraient pas traité avec le général chinois, lui promirent de déposer les armes et de livrer leurs deux principaux chefs à la condition que le reste aurait la vie sauve et qu'on respecterait les propriétés. Ma Lin-shêng et son collègue furent livrés et exécutés, et leurs têtes envoyées à la capitale (mars).

Le jour fixé pour l'entrée des troupes dans la ville, Ts'ên Yü-ying, qui avait ratifié l'engagement contracté avec Ma Ju-lung, permit néanmoins à ses soldats de la piller. Les premiers qui se présentèrent assaillirent les maisons pour les dévaliser; les habitants, se croyant trahis, reprirent les armes et allaient peut-être chasser les envahisseurs lorsque l'arrivée opportune de Ma Ju-lung vint mettre un terme aux exploits des pillards. Il reprocha vivement à Ts'ên Yü-ying son manque de parole, qui avait failli être la cause d'un désastre. L'altercation qui venait d'avoir lieu entre Chinois et musulmans ralluma leurs vieilles haines et rendit pour le moment une action commune impossible.

Ts'ên Yü-ying, resté seul, chercha à se rendre populaire et négligea la discipline. Ses soldats se livraient au maraudage et détroussaient les paysans; les malheureux qui venaient se plaindre au général étaient fort mal reçus, souvent menacés de la peine capitale. Il alla même jusqu'à réquisitionner des sommes considérables qu'il distribua en partie à ses troupes, moyen infaillible mais dangereux de gagner une popularité factice.

Ma Ju-lung, de retour à la capitale, trouva quelques chefs des villages musulmans de Ta-chuang et de Sha-tien (沙店), qui venaient implorer son appui contre le dictateur de Lin-an. Celui-ci, en effet, qui avait résisté avec succès à Ma Ju-lung, et qui, du reste, gouvernait assez bien le territoire où il s'était affranchi de l'autorité provinciale, chercha noise aux musulmans ralliés et leur défendait de souiller son département de leur présence. Il fit de grands préparatifs militaires et, d'accord avec Chang Lao-pan (張老板) et Yang Chiu-kuei[1] (楊九貴), deux chefs qui avaient la haute main dans les affaires de Mêng-tzŭ-hsien, il entreprit de détruire les villages de Sha-tien et de Ta-chuang. La distance de 125 lis qui les sépare de Lin-an leur permit d'être sur les lieux en très peu de temps et sans beaucoup de dépenses; quant aux troupes de Mêng-tzŭ qui n'avaient que 30 lis à parcourir, elles furent bientôt rendues à leur poste (juillet).

Les musulmans, qui voyaient grossir l'orage, avaient fortifié leurs maisons et rappelé de la capitale ceux des leurs qui étaient au service des impériaux. Ma Ju-lung, quoique dans une position difficile, leur envoya un millier de volontaires et une somme d'argent de ses propres deniers. Les I-jên d'A-mi-chou, qui gardaient un bon souvenir de leurs anciens alliés, fournirent, de leur côté, un contingent aux villages menacés.

Liang Shih-mei et ses alliés furent étonnés de rencontrer une résistance si opiniâtre, car, loin de culbuter les assiégés, comme ils l'avaient espéré, ceux-ci les bravaient derrière leurs faibles murailles que, faute d'artillerie, ils ne pouvaient renverser. Des mois se passèrent sans qu'ils fussent plus

[1] Ces deux chefs dirigeaient la défense de Mêng-tzŭ, lors de l'expédition de Ma Ju-lung contre cette ville.

avancés; plutôt que de battre en retraite, ce qui les eût fait déchoir dans l'opinion de leurs administrés, ils eurent recours à un stratagème. Comme le sol de cette vallée est assez plat, ils coupèrent par des barrages considérables la rivière qui arrose le village de Sha-tien, afin de forcer les habitants, par l'inondation qui allait se produire, à abandonner les positions qu'ils défendaient si héroïqùement. Ce procédé leur réussit en partie; les fortifications et les maisons, construites en briques séchées au soleil, furent déchaussées à la base et ne tardèrent pas à s'écrouler; mais les habitants, au lieu de fuir ou de se rendre, quittèrent simplement le fond de la vallée pour aller se loger dans des galeries creusées dans la colline à laquelle est adossé le village, laissant entre eux et leurs ennemis un rempart naturel formé par les eaux que les assiégeants ne pouvaient franchir.

Le temps s'écoulait sans aucun incident qui fît entrevoir la reddition prochaine de la place. Les assiégés avaient des vivres pour longtemps; il ne fallait pas songer, dès lors, à les réduire par la famine. D'ailleurs, ils avaient toujours la liberté de communiquer avec Ta-chuang, qui, bien qu'investi, pouvait, à un moment donné, envoyer des renforts par A-mi-chou. Liang Shih-mei, perdant l'espoir d'une prompte solution, quitta le camp en remettant le commandement à son frère Liang Shih-wei (梁 士 威). Après plusieurs tentatives infructueuses, les chefs se concertèrent pour lever le siège : la digue, élevée à grands frais, venait d'être emportée par les eaux. Cette retraite causa aux Lin-anais une amère déception en même temps qu'elle fut un signe de la décadence de Liang Shih-mei.

Dès que les troupes de Lin-an et de Mêng-tzŭ eurent disparu à l'horizon, les volontaires qui avaient combattu

dans les deux villages, rentrèrent dans leurs foyers avec la satisfaction d'avoir défendu leurs frères et tenu en échec un ennemi bien supérieur en nombre.

Par contre, le corps expéditionnaire de Lin-an fut assez mal accueilli par le peuple, qui manifesta tout haut son mécontentement. Liang Shih-mei, quoique humilié de sa défaite, avait une telle confiance dans la stabilité de son pouvoir qu'il résolut de punir sévèrement ceux qui osaient blâmer sa conduite. Le village de Ma-chia-ying[1] (馬家營) lui était particulièrement odieux parce que, lors de l'expédition de Ma Ju-lung, il avait accueilli celui-ci avec sympathie, lui avait fourni des vivres et l'avait renseigné sur les forces des rebelles. Pour se venger de l'échec qu'il venait d'essuyer devant Sha-tien et Ta-chuang, il se rendit avec quelques bataillons au village en question pour y mettre le feu. Les habitants opposèrent une vive résistance, et les soldats, malgré les ordres de leurs chefs, fraternisèrent avec eux; quelques temples et maisons furent seuls mis au pillage et brûlés ensuite, et cela par les mauvais sujets de l'armée.

Cette exécution brutale fit perdre beaucoup d'influence à Liang Shih-mei. A partir de ce moment, plusieurs villages, qui jusqu'alors avaient tenu pour lui, refusèrent de payer les impôts et se déclarèrent ouvertement en état d'opposition. Assez intelligent pour comprendre que cette façon d'agir lui serait funeste, et jaloux de conserver le concours de ceux qui lui restaient fidèles, il n'hésita pas à changer de politique : ainsi il supprima les taxes onéreuses qu'il avait décrétées pour subvenir aux frais de son expédition, rouvrit les routes commerciales de Yüan-chiang (元江) et de

[1] Ce village est situé à 10 lis à l'est de la ville; la grand' route qui conduit à Sha-tien le traverse diagonalement. (Voir l'*Itinéraire de Yün-nan-fu à Man-hao.*)

P'u-êrh (普洱), et offrit toute sécurité aux marchands que ses actes arbitraires avaient éloignés du district; de plus, il encouragea l'exploitation des mines et prit des arrangements avec les industriels de Kuo-chiu (個舊) pour diminuer les droits qu'il percevait sur les métaux (plomb, étain, argent et cuivre). Ces réformes, en donnant un nouvel essor aux transactions commerciales, rachetèrent en partie les fautes du dictateur, et la population, absorbée par les affaires, s'occupa peu, dès lors, de l'administration. Craignant cependant le retour offensif des troupes impériales, il ne voulut pas licencier les siennes qui lui avaient prêté une aide efficace, et les répartit dans les villes situées sur les frontières des départements voisins.

1865. — Revenons un instant sur nos pas pour suivre les mouvements du Fan-t'ai que nous avons laissé à Ch'ü-ching-fu sur le point de continuer sa marche contre les aborigènes. Il ne tarda pas, en effet, à se diriger, avec un corps de 5,000 hommes, composé exclusivement de Chinois, vers les régions élevées d'où il fallait débusquer l'ennemi. Tout alla bien jusqu'à Hsüan-wei-chou (宣威州); sa marche était lente, il est vrai, mais il trouvait encore sur sa route les objets nécessaires à l'approvisionnement journalier. Il n'en fut plus de même lorsqu'il quitta la zone productive du Yün-nan pour gravir les montagnes abruptes du Kuei-chou; les fatigues de la marche, les privations de plus en plus sensibles amenèrent une foule de traînards, qui ralentirent les progrès de la colonne.

A Wei-ning-chou (威寧州), le peuple, craignant d'avoir à subir les exigences des mandarins, vit d'un fort mauvais œil l'arrivée des troupes du Fan-t'ai. A peine celui-ci fut-il

installé que, sans prendre en considération la situation misérable de la ville, il lui imposa de fortes réquisitions en argent et en nature. Cette année-là, l'hiver fut très rigoureux, et les soldats, qui la plupart manquaient d'argent pour acheter du bois et ne voulaient pas user de charbon de terre, allèrent dévaliser les maisons inhabitées. Les nombreux muletiers qui fréquentent ces parages, et dont les services auraient pu être d'un grand secours pour le transport du matériel et des bagages, s'éloignèrent, et les convois de marchandises firent des détours de peur d'être victimes de l'arbitraire. Seuls, les petits marchands ambulants ne quittaient pas l'armée, à laquelle ils vendaient l'opium et quelques autres produits, propres à assouvir les passions des soldats qui la composaient.

Enfin, le Fan-t'ai partit pour Pi-chieh, but de l'expédition. Cette dernière partie du trajet est encore plus hérissée de difficultés que les autres par suite de la plus grande élévation des montagnes et des pentes plus rapides qu'elles présentent. A Pi-chieh, l'on fit au général une réception assez froide, résultant plutôt du caractère des habitants que d'un mauvais vouloir envers celui qui venait les délivrer des rebelles. Ts'ên Yü-ying ne s'en rendit pas compte et fut blessé de ce qu'il croyait être un manque de confiance à son égard; aussi se promit-il d'en tirer vengeance.

Les rebelles, à l'approche des Chinois, quittèrent la plaine pour s'abriter dans les montagnes derrière leurs fortifications[1]. Leurs villages, entourés de murailles en pierre sèche, sont bâtis sur des hauteurs à pic qu'un seul sentier étroit et tortueux relie d'habitude aux vallées, et dont les flancs presque perpendiculaires semblent avoir été créés par la

[1] Le district de Pi-chieh est rempli de montagnes fort élevées, entre lesquelles on trouve quelques vallées cultivées par les aborigènes.

nature pour servir de refuge. Les troupes qui se présentèrent devant ces positions furent mal reçues et obligées de battre en retraite; elles eussent été écrasées si les rebelles, au lieu de longues lances d'une utilité contestable, avaient eu à leur service une plus grande quantité d'armes à feu.

Cet échec mit le comble au mécontentement des troupes qui, souffrant beaucoup, manifestaient hautement l'intention de rentrer dans leur province. Ts'ên Yü-ying commençait à se repentir d'avoir accepté une tâche si pénible; mais, avant de quitter la partie, il eut recours à la diplomatie. Il promit aux chefs insurgés de les faire nommer mandarins et les assura qu'aucun des leurs ne serait molesté s'ils consentaient à se soumettre. Ces chefs, gens simples et crédules, ajoutèrent foi aux paroles d'un homme si haut placé, et, malgré les objections de leurs subordonnés, acceptèrent la paix.

Ts'ên Yü-ying, dont nous avons vu la duplicité à Ch'ü-ching-fu, n'avait aucunement l'intention de tenir ses promesses. Il se proposait au contraire de faire expier chèrement aux vaincus le temps et l'argent qu'ils lui avaient coûtés. Dès que ses soldats eurent pris possession des différents villages rebelles, ils en massacrèrent sans pitié les habitants qui, en grande partie, avaient livré leurs armes. Les femmes furent violées et les jeunes filles vendues ou emmenées en captivité. Lorsqu'il ne resta plus de victimes pour exercer leur cruauté, les vainqueurs se retirèrent dans leurs campements de la plaine et revinrent peu de jours après à Ch'ü-ching-fu avec autant d'empressement qu'ils avaient montré de lenteur au départ.

Ts'ên Yü-ying s'arrêta à Hsuan-wei-chou pour régler les affaires administratives auxquelles avait donné lieu son expédition et établit ensuite à Ch'ü-ching-fu son quartier

général afin d'avoir le moins de rapports possibles avec les autorités de Yün-nan-fu.

On sait que Ma Ju-lung, grâce à son énergie et son habileté à résoudre les questions difficiles ainsi qu'à ses bonnes relations avec le vice-roi, jouissait d'un pouvoir à peu près discrétionnaire; il présidait aux promotions dans l'armée et suspendait les officiers dont les services lui paraissaient peu utiles.

Le vainqueur de Ch'ü-kung-ch'ing, espérant être nommé Fu-t'ai à la suite de son expédition, désirait autant que possible se tenir à l'écart et être éloigné de la capitale, afin que ses actes ne pussent être contrôlés par Ma Ju-lung. Jaloux de tous ceux qui lui étaient supérieurs en influence ou en grade, il aurait voulu, du jour au lendemain, devenir le chef suprême de la province et n'aurait reculé devant aucun moyen pour atteindre à ce but. Il méprisait les musulmans en général et son bienfaiteur en particulier. Egoïste dans toute l'acception du mot, il mettait les intérêts publics au service de son ambition et les aurait volontiers sacrifiés s'il eût été nécessaire.

Afin de prévenir son rappel à Yün-nan-fu, il écrivit au vice-roi qu'à la suite d'une expédition longue et pénible, sa santé ainsi que celle de ses troupes (pour lesquelles il préparait une demande de récompenses) était tellement compromise qu'il se voyait forcé de solliciter l'autorisation de rester quelque temps dans la ville qu'il avait délivrée l'année précédente. Le vice-roi consentit à sa demande et, quelques mois plus tard, il recevait de Pékin le décret qui l'élevait au grade de Fu-t'ai. Cette dignité, si ardemment souhaitée, endormit momentanément son insatiable ambition. Comme gouverneur de la province, il avait le droit de correspondre

7

nature pour servir de refuge. Les troupes qui se présentèrent devant ces positions furent mal reçues et obligées de battre en retraite; elles eussent été écrasées si les rebelles, au lieu de longues lances d'une utilité contestable, avaient eu à leur service une plus grande quantité d'armes à feu.

Cet échec mit le comble au mécontentement des troupes qui, souffrant beaucoup, manifestaient hautement l'intention de rentrer dans leur province. Ts'ên Yü-ying commençait à se repentir d'avoir accepté une tâche si pénible; mais, avant de quitter la partie, il eut recours à la diplomatie. Il promit aux chefs insurgés de les faire nommer mandarins et les assura qu'aucun des leurs ne serait molesté s'ils consentaient à se soumettre. Ces chefs, gens simples et crédules, ajoutèrent foi aux paroles d'un homme si haut placé, et, malgré les objections de leurs subordonnés, acceptèrent la paix.

Ts'ên Yü-ying, dont nous avons vu la duplicité à Ch'ü-ching-fu, n'avait aucunement l'intention de tenir ses promesses. Il se proposait au contraire de faire expier chèrement aux vaincus le temps et l'argent qu'ils lui avaient coûtés. Dès que ses soldats eurent pris possession des différents villages rebelles, ils en massacrèrent sans pitié les habitants qui, en grande partie, avaient livré leurs armes. Les femmes furent violées et les jeunes filles vendues ou emmenées en captivité. Lorsqu'il ne resta plus de victimes pour exercer leur cruauté, les vainqueurs se retirèrent dans leurs campements de la plaine et revinrent peu de jours après à Ch'ü-ching-fu avec autant d'empressement qu'ils avaient montré de lenteur au départ.

Ts'ên Yü-ying s'arrêta à Hsuan-wei-chou pour régler les affaires administratives auxquelles avait donné lieu son expédition et établit ensuite à Ch'ü-ching-fu son quartier

général afin d'avoir le moins de rapports possibles avec les autorités de Yün-nan-fu.

On sait que Ma Ju-lung, grâce à son énergie et son habileté à résoudre les questions difficiles ainsi qu'à ses bonnes relations avec le vice-roi, jouissait d'un pouvoir à peu près discrétionnaire; il présidait aux promotions dans l'armée et suspendait les officiers dont les services lui paraissaient peu utiles.

Le vainqueur de Ch'ü-kung-ch'ing, espérant être nommé Fu-t'ai à la suite de son expédition, désirait autant que possible se tenir à l'écart et être éloigné de la capitale, afin que ses actes ne pussent être contrôlés par Ma Ju-lung. Jaloux de tous ceux qui lui étaient supérieurs en influence ou en grade, il aurait voulu, du jour au lendemain, devenir le chef suprême de la province et n'aurait reculé devant aucun moyen pour atteindre à ce but. Il méprisait les musulmans en général et son bienfaiteur en particulier. Egoïste dans toute l'acception du mot, il mettait les intérêts publics au service de son ambition et les aurait volontiers sacrifiés s'il eût été nécessaire.

Afin de prévenir son rappel à Yün-nan-fu, il écrivit au vice-roi qu'à la suite d'une expédition longue et pénible, sa santé ainsi que celle de ses troupes (pour lesquelles il préparait une demande de récompenses) était tellement compromise qu'il se voyait forcé de solliciter l'autorisation de rester quelque temps dans la ville qu'il avait délivrée l'année précédente. Le vice-roi consentit à sa demande et, quelques mois plus tard, il recevait de Pékin le décret qui l'élevait au grade de Fu-t'ai. Cette dignité, si ardemment souhaitée, endormit momentanément son insatiable ambition. Comme gouverneur de la province, il avait le droit de correspondre

La vie laborieuse des montagnes, où s'était écoulée son enfance, lui avait donné un tempérament robuste qui, joint à une certaine aptitude d'organisation et à son goût pour la carrière des armes, le firent choisir par ses supérieurs pour diriger le corps de milice qu'on levait contre les rebelles. Heureux de pouvoir se livrer à une vie active, il fit son possible pour assurer le succès de ses entreprises, et obtint bientôt la réputation d'un fonctionnaire exemplaire. Adroit politique, ne blessant jamais aucune susceptibilité et toujours prodigue de compliments envers ceux qui étaient au pouvoir, il prit la voie la plus courte, mais non des plus louables, pour arriver à la fortune.

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec Ma Ju-lung, lorsque celui-ci défendait la cause musulmane, Ts'ên Yü-ying fut blessé plusieurs fois. Le chef mahométan, quoique vainqueur, lui témoigna de la considération et se plut à rendre hommage à ses qualités. Cependant, malgré le zèle qu'il montrait à la tête de ses miliciens, Ts'ên n'embrassa pas avec beaucoup d'enthousiasme la cause de ses compatriotes; il ménageait autant que possible ses adversaires, car à cette époque l'horizon était sombre, et il voulait, en observant la marche des évènements, se réserver la possibilité de se ranger plus tard du côté qui lui offrirait le plus d'avantages. C'est de cette manière qu'il se fit un ami de Ma Ju-lung, auquel il assura, en mainte occasion, que le jour n'était pas loin où le gouvernement impérial, chassé de la province, ferait place à une administration indépendante et que dans ce cas il lui offrirait ses services. Ceci explique comment Ma Ju-lung, lorsqu'il fut au pouvoir, lui prêta ses bons offices et concourut à le faire nommer Fan-t'ai.

avec Pékin, et désormais le vice-roi ne pouvait adopter aucune mesure importante sans le consulter. Ce dernier l'invita à venir prendre possession de son poste, mais il resta sourd à ses appels et persista plus que jamais à se tenir éloigné de la capitale où Ma Ju-lung était tout-puissant.

Avant d'aller plus loin, jetons un coup d'œil sur la vie de ce personnage qui, par la haute position qu'il occupe maintenant, est appelé à jouer un rôle considérable dans les dernières phases de cette longue guerre.

Il naquit de parents pauvres, dans les montagnes des environs de Hsi-lin-hsien (西 林 縣). Cette petite ville du Kuang-hsi est située sur la route que prennent les voyageurs et les marchandises qui remontent le bras inférieur de la rivière de Canton jusqu'à Pai-sê (白 色), où ils suivent la voie de terre pour passer dans le Yün-nan. Il fut adopté par la famille d'un propriétaire aisé, qui n'avait pas d'enfants. Ses nouveaux parents ne tardèrent pas à le prendre en affection, et lui firent donner sa première éducation dans une école de la ville. A dix-neuf ans, il avait étudié les nombreux livres dont la connaissance est requise pour les examens de bachelier; néanmoins, la première fois qu'il se présenta, il échoua, mais il travailla avec tant d'ardeur qu'il fut reçu Hsiu-ts'ai (秀 才) l'année suivante. Pourvu de ce titre, il quitta sa famille adoptive pour aller dans le Yün-nan, où il espérait obtenir plus vite une position officielle. Grâce à des recommandations, il réussit à entrer comme écrivain dans un Ya-mên, où il avança si bien, qu'aux débuts de la rébellion, nous le trouvons mandarin du grade de Chih-hsien[1] (知 縣), dans le district d'I-liang (宜 良).

[1] Il n'était que Fên-hsien, mais il remplissait l'intérim de *chih-hsien* (sous-préfet).

La vie laborieuse des montagnes, où s'était écoulée son enfance, lui avait donné un tempérament robuste qui, joint à une certaine aptitude d'organisation et à son goût pour la carrière des armes, le firent choisir par ses supérieurs pour diriger le corps de milice qu'on levait contre les rebelles. Heureux de pouvoir se livrer à une vie active, il fit son possible pour assurer le succès de ses entreprises, et obtint bientôt la réputation d'un fonctionnaire exemplaire. Adroit politique, ne blessant jamais aucune susceptibilité et toujours prodigue de compliments envers ceux qui étaient au pouvoir, il prit la voie la plus courte, mais non des plus louables, pour arriver à la fortune.

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec Ma Ju-lung, lorsque celui-ci défendait la cause musulmane, Ts'ên Yü-ying fut blessé plusieurs fois. Le chef mahométan, quoique vainqueur, lui témoigna de la considération et se plut à rendre hommage à ses qualités. Cependant, malgré le zèle qu'il montrait à la tête de ses miliciens, Ts'ên n'embrassa pas avec beaucoup d'enthousiasme la cause de ses compatriotes; il ménageait autant que possible ses adversaires, car à cette époque l'horizon était sombre, et il voulait, en observant la marche des évènements, se réserver la possibilité de se ranger plus tard du côté qui lui offrirait le plus d'avantages. C'est de cette manière qu'il se fit un ami de Ma Ju-lung, auquel il assura, en mainte occasion, que le jour n'était pas loin où le gouvernement impérial, chassé de la province, ferait place à une administration indépendante et que dans ce cas il lui offrirait ses services. Ceci explique comment Ma Ju-lung, lorsqu'il fut au pouvoir, lui prêta ses bons offices et concourut à le faire nommer Fan-t'ai.

1866. — Les nouvelles de l'ouest devenaient peu rassurantes. Les aborigènes qui habitent de ce côté sont divisés en plusieurs tribus, se distingant les unes des autres par le langage et par les traits physiques. Ces tribus, qui forment la majeure partie de la population, se rangèrent en masse sous l'étendard du sultan de Ta-li, non par sympathie pour les mahométans, mais en haine des Chinois dont ils subissent le joug parce qu'ils ne sont ni assez forts ni assez unis pour devenir indépendants.

Le Yüan-shuai ou sultan sut adroitement exploiter ces vieilles rancunes et faire entrevoir aux indigènes une ère nouvelle. Il promit de leur rendre une partie de leur ancienne indépendance; mais, pour atteindre à ce résultat, il fallait que tous les chefs de tribus, qui désormais relevaient de son gouvernement, prissent les armes pour l'aider à renverser le colosse chinois. L'armée du sultan, augmentée de ces différents auxiliaires, ayant complété son organisation, fit des préparatifs pour continuer sa marche sur Yünnan-fu.

Au sud et à l'est, la situation était du reste plus satisfaisante; les chefs rebelles demeuraient en général tranquilles chez eux; quelques-uns seulement, plus turbulents et plus ambitieux, cherchaient querelle à leurs voisins et épuisaient leurs forces en combats stériles.

Cette tranquillité relative engagea Ma Ju-lung à précipiter son départ pour le théâtre de la guerre, d'autant plus que pendant son absence, Li Ch'un (李 春), général de brigade musulman, auquel Ma Ju-lung laissait l'administration militaire de la capitale, et Ts'ên Yü-ying, qui se trouvait dans les environs de Ch'ü-ching-fu, pouvaient, en cas de nouvelles complications, rétablir l'ordre autour de Yün-nan-fu.

Les *liang-t'ai* qui précédaient l'expédition étant partis et l'argent nécessaire aux premiers besoins ayant été réuni, rien ne retardait plus le départ des troupes. Les premiers corps devaient s'avancer jusqu'à Kuang-t'ung-hsien; d'autres devaient les suivre de près et attendre dans cette ville le gros de l'armée. Tous les soldats chinois de l'expédition avaient très peu de notions du métier militaire, et comme la bravoure est une qualité à laquelle ils sont indifférents et qu'ils étaient, pour la plupart, *Min-p'ing*[1] (民 兵), ils auraient préféré rester dans leurs foyers. Les vétérans des campagnes précédentes voyaient avec plaisir cette expédition, qui leur promettait une forte rémunération s'ils revenaient victorieux.

1867. — Après toutes les compagnies, Ma Ju-lung, escorté d'une garde composée d'hommes d'élite, sortit de la capitale; le vice-roi et tous les mandarins l'accompagnèrent jusqu'à la porte de l'ouest, suivis eux-mêmes d'une grande foule, avide de ces sortes de spectacles.

A peine les lignes impériales eurent-elles atteint Kuang-t'ung-hsien (廣 通 縣) que les rebelles de Ta-li, depuis longtemps préparés à toutes les éventualités, se mirent en devoir de recevoir leurs ennemis.

Dans cet intervalle, la marche des troupes de Ma Julung fut retardée, par suite de leur mauvaise organisation et du besoin d'argent qui se fit sentir au bout de quelques jours. On attendait de la capitale des fonds qui n'arrivaient pas, pour la bonne raison que les ressources de la province étaient épuisées.

Ma Ju-lung, que l'inaction consumait, proposa au vice-roi d'avancer lui-même les sommes nécessaires à la condition

[1] Peuple-soldat, hommes des milices.

d'en être remboursé plus tard. Cette combinaison, à laquelle les mandarins ne s'attendaient guère, vu qu'aucun d'eux n'était assez dévoué au gouvernement qu'ils servaient pour faire une proposition si désintéressée en des circonstances défavorables, leur prouva encore une fois qu'ils pouvaient avoir confiance en Ma Ju-lung. Le vice-roi accepta avec reconnaissance, de sorte que l'expédition projetée put suivre son cours.

Pendant que les fonctionnaires du gouvernement légal perdaient ce temps précieux, les soldats de Tu Wên-hsiu marchaient à la rencontre de leurs adversaires, qui, reconnaissant la nécessité d'éviter la confusion à laquelle donnaient lieu, un jour de combat, les couleurs multicolores impériales, décidèrent d'adopter l'étendard rouge en opposition à l'étendard blanc des insurgés.

Ma Ju-lung quitta Lao-ya-kuan pour se rendre à Lu-fêng-hsien (祿豐縣), où il avait à régler l'ordre des corps qui l'avaient précédé.

La route impériale qui conduit à Ta-li-fu présente beaucoup de difficultés, surtout pour une armée. Dans certains endroits, les montagnes sont très élevées, et leurs sentiers escarpés sont si mal entretenus que les muletiers qui les fréquentent sont obligés de se transformer en cantonniers pour y faire passer leurs chevaux.

A Lu-fêng, ayant appris que les rebelles s'avançaient, Ma Ju-lung fit presser le pas à ses troupes; il passa successivement Shê-tzŭ (舍資), Kuang-t'ung-hsien, où ses avant-gardes l'attendaient, et poursuivit sa route jusqu'à Ch'u-hsiung-fu; là, il établit son quartier général. Il revit avec plaisir cette ville qui avait été le théâtre d'un de ses plus beaux exploits, lorsque, défendant la cause musulmane, il était venu

infliger une sévère punition à ceux qui avaient massacré ses frères. Il trouva néanmoins beaucoup de sympathie chez les habitants, malgré l'horreur que leur inspirait la guerre avec tout son cortège de misères; ainsi ils avaient à pourvoir aux exigences des mandarins, et c'était sur eux que pesaient toutes les corvées, dont la plus fatigante était de travailler aux fortifications.

Ma Ju-lung venait de sortir de Lu-fêng, lorsqu'un courrier expédié par sa famille vint lui annoncer une subite indisposition du vice-roi. Elle ne tarda pas à prendre un caractère alarmant, et, malgré les soins des docteurs chinois, la population de Yün-nan-fu eut la douleur de voir expirer, après quatre jours d'atroces souffrances, ce magistrat intègre, qui, pendant les quelques années qu'il avait administré la province, avait su acquérir l'affection générale. Cette mort inattendue, qui survenait en un moment critique, donna lieu à beaucoup de commentaires : les uns, qui avaient vécu dans l'intimité du défunt, croyaient à un empoisonnement; les autres, tout en partageant cette opinion, en rejetaient la faute sur les musulmans qui auraient séduit un membre de la famille pour se débarrasser de sa personne. Et pourtant, en se rappelant les positions importantes qu'occupaient les musulmans et les bonnes relations de leurs chefs avec le vice-roi, on ne comprenait pas quel intérêt ils auraient eu à le faire mourir; il semblait, au contraire, qu'ils avaient tout avantage à conserver à la tête de l'administration un haut fonctionnaire qui faisait preuve d'une extrême bienveillance à leur égard.

Cette nouvelle porta un coup terrible à Ma Ju-lung. Il eut un instant l'intention de rentrer dans la capitale pour mettre un peu d'ordre aux affaires, mais après mûres

réflexions sur la responsabilité qu'il avait acceptée comme chef d'armée, il se contenta d'envoyer des ordres sévères à Li Ch'un, qui commandait la garnison. De son côté, la population conçut de cet évènement de vives appréhensions, parce qu'elle redoutait (à tort heureusement) un nouveau revirement politique.

Ts'ên Yü-ying allait désormais se trouver à la tête de l'administration civile. Quant à Ma Ju-lung, quoique conservant la direction des affaires militaires, il était hiérarchiquement placé sous les ordres du vice-roi intérimaire, qui, depuis sa nomination au poste de Fu-t'ai, dévoilait son caractère impérieux et despotique.

L'armée de Ma Ju-lung et celle de Tu Wên-hsiu ne tardèrent pas à se rencontrer. Dès les premiers engagements, on se battit de part et d'autre avec une certaine bravoure; mais plus tard on se relâcha de cette louable émulation. Quelques chefs musulmans, qui servaient sous les ordres de Ma Ju-lung, manifestèrent des sentiments d'indifférence, et même une certaine répugnance à combattre contre leurs coreligionnaires; il en eût été autrement si, au lieu de musulmans, ils avaient eu affaire à des Chinois. Les rebelles mirent à profit ces moments d'hésitation pour se rapprocher d'eux et chercher à les détourner de leur devoir; aux postes avancés on se fit de mutuelles concessions, de sorte que la discipline en souffrit grandement et que la démoralisation gagna chaque jour du terrain. Une mutinerie, ou une défection, était à craindre d'un moment à l'autre.

Le général, impuissant à maîtriser le mauvais esprit qui animait ses soldats, et craignant qu'un plus long séjour n'amenât un désastre, prit le parti de se replier sur la

capitale; toutefois, avant de mettre à exécution cet acte qui répugnait à son amour-propre de soldat, il réunit ses troupes, essaya de les encourager par des promesses d'argent et les conduisit en personne contre l'ennemi. Dans le combat, qui tourna contre lui, il fut blessé d'un coup de feu. Convaincu qu'il n'obtiendrait rien de ses soldats, il rebroussa chemin. Cette retraite fut désastreuse pour les impériaux; beaucoup d'entre eux, exténués de fatigue, s'arrêtaient dans les villages et s'y cachaient, de peur de tomber aux mains des rebelles qui les poursuivaient. Des fuyards erraient dans toutes les directions, et ceux qu'on prenait étaient passés par les armes. A la fin, les rebelles, las de couper des têtes, se contentaient de couper les oreilles de leurs prisonniers et les emportaient comme pièces de conviction afin d'obtenir la gratification promise[1].

Ma Ju-lung fut sérieusement affecté de cet échec; il perdait son prestige vis-à-vis de ses collègues de la capitale, qui, connaissant sa bravoure et ses qualités militaires, s'attendaient à le voir revenir victorieux. Quoique très mécontent des officiers et soldats qui avaient montré tant de faiblesse, il lui était impossible, à cause de la fausse position dans laquelle il se trouvait, de faire des exemples. Comme sa blessure était sans gravité, il passa peu de jours à Anning-chou pour cantonner dans les environs les troupes sur lesquelles il pouvait compter, et, au lieu de rentrer à Yünnan-fu, il descendit dans la plaine, et s'installa dans une maison de campagne appelée Huang-hua-lou (黃花樓),

[1] Ordinairement, les chefs de corps, afin de stimuler l'ardeur des troupes, aussi bien chez les impériaux que chez les rebelles, promettaient une prime pour chaque tête ou paire d'oreilles que les soldats rapporteraient au quartier général. Cette prime variait selon l'importance et le grade de la victime.

qu'il avait fait construire sur les bords du lac. Accablé par sa défaite, ce ne fut que sur les instances réitérées des autorités provinciales qu'il consentit enfin à revenir en ville. Les esprits étaient déjà surexcités par les derniers revers, et l'arrivée des corps d'expédition qui avaient le plus souffert porta la panique à son comble. Chacun était persuadé que les musulmans, Ma Ju-lung le premier, trahissaient; mais on n'osait le dire tout haut de crainte d'éveiller la susceptibilité de ceux qui étaient au pouvoir.

La position des impériaux, loin de s'améliorer, s'aggravait tous les jours, et les rebelles faisaient des progrès malgré les forces déployées contre eux. La guerre se localisait, et le plus souvent dans un sens favorable au gouvernement: tous les Kuan-shih, ou chefs qui avaient un peu d'autorité, marchaient à la tête des paysans contre l'ennemi commun; mais ces efforts isolés ne faisaient que retarder la marche lente mais sûre de l'envahisseur.

Nous arrivons maintenant à une période très confuse de l'insurrection : les rebelles sont victorieux; ils couvrent presque toute la province, et le gouvernement, accablé de tous côtés, laisse ses partisans dispersés agir à leur guise, tandis qu'il ne se préoccupe que de Tu Wên-hsiu, qui s'avance sur la capitale.

1868. — Le Yüan-shuai (sultan) s'assura le concours des villes du nord-est avant de continuer sa marche sur Yünnan-fu, dont il méditait depuis longtemps la conquête. Les corps qui opéraient dans les districts des puits à sel trouvaient les habitants organisés en milice et décidés à défendre leurs intérêts. Quelques-uns de ces puits tombèrent entre leurs mains sans grande résistance, tandis que d'autres, Hei-ching

(黑 井) et Pai-yên-ching (白 鹽 井), par exemple, furent le théâtre de luttes sanglantes; pris et repris plusieurs fois, ils finirent par rester aux insurgés.

Aussitôt maîtres de ces riches districts[1], ils y établirent des garnisons, réorganisèrent les exploitations, et les négociants ou marchands, n'ayant en vue que les affaires, s'habituèrent bien vite à circuler et à trafiquer parmi les armées belligérantes. Ces nouvelles ressources permirent aux rebelles d'augmenter leur armée, déjà nombreuse, sans toucher au trésor de leur capitale (Ta-li-fu).

Cet avantage, si important pour les rebelles, devait être la ruine des impériaux. En effet, ceux-ci avaient non seulement perdu le plus clair de leurs revenus, mais aussi le sel allait leur manquer puisque Hei-ching, le dernier puits en leur possession, venait d'être pris par les rebelles. Les puits du département de P'u-erh-fu et de Lin-an, qui auraient pu leur être d'un grand secours, se trouvaient entre les mains des rebelles et de Liang Shih-mei. Les impériaux se voyaient contraints d'acheter au Ssŭ-ch'uan le sel qui, à raison des frais de transport, coûtait fort cher. Le gouvernement facilita l'approvisionnement en abolissant provisoirement les droits, mais par la suite, la voie du Ssŭ-ch'uan ayant été interceptée

[1]

Yüan-hsing-ching	(元 興 井)	Situés dans le district de Kuang-t'ung-hsien.
Yung-chi-ching	(永 濟 井)	
Hei-ching	(黑 井)	
Lang-ching	(琅 井)	
Tsao-hsi-ching	(草 溪 井)	Dans le district de Kuang-t'ung-hsien.
A-lou-ching	(阿 漏 井)	
Pai-ching	(白 井)	Dans l'arrondissement de Chên-nan.
Shih-kao-ching	(石 膏 井)	Dans le département de P'u-erh-fu.
Mêng-yeh-ching	(猛 也 井)	

qu'il avait fait construire sur les bords du lac. Accablé par sa défaite, ce ne fut que sur les instances réitérées des autorités provinciales qu'il consentit enfin à revenir en ville. Les esprits étaient déjà surexcités par les derniers revers, et l'arrivée des corps d'expédition qui avaient le plus souffert porta la panique à son comble. Chacun était persuadé que les musulmans, Ma Ju-lung le premier, trahissaient; mais on n'osait le dire tout haut de crainte d'éveiller la susceptibilité de ceux qui étaient au pouvoir.

La position des impériaux, loin de s'améliorer, s'aggravait tous les jours, et les rebelles faisaient des progrès malgré les forces déployées contre eux. La guerre se localisait, et le plus souvent dans un sens favorable au gouvernement: tous les Kuan-shih, ou chefs qui avaient un peu d'autorité, marchaient à la tête des paysans contre l'ennemi commun; mais ces efforts isolés ne faisaient que retarder la marche lente mais sûre de l'envahisseur.

Nous arrivons maintenant à une période très confuse de l'insurrection : les rebelles sont victorieux; ils couvrent presque toute la province, et le gouvernement, accablé de tous côtés, laisse ses partisans dispersés agir à leur guise, tandis qu'il ne se préoccupe que de Tu Wên-hsiu, qui s'avance sur la capitale.

1868. — Le Yüan-shuai (sultan) s'assura le concours des villes du nord-est avant de continuer sa marche sur Yün-nan-fu, dont il méditait depuis longtemps la conquête. Les corps qui opéraient dans les districts des puits à sel trouvaient les habitants organisés en milice et décidés à défendre leurs intérêts. Quelques-uns de ces puits tombèrent entre leurs mains sans grande résistance, tandis que d'autres, Hei-ching

(黑 井) et Pai-yên-ching (白 鹽 井), par exemple, furent le théâtre de luttes sanglantes; pris et repris plusieurs fois, ils finirent par rester aux insurgés.

Aussitôt maîtres de ces riches districts[1], ils y établirent des garnisons, réorganisèrent les exploitations, et les négociants ou marchands, n'ayant en vue que les affaires, s'habituèrent bien vite à circuler et à trafiquer parmi les armées belligérantes. Ces nouvelles ressources permirent aux rebelles d'augmenter leur armée, déjà nombreuse, sans toucher au trésor de leur capitale (Ta-li-fu).

Cet avantage, si important pour les rebelles, devait être la ruine des impériaux. En effet, ceux-ci avaient non seulement perdu le plus clair de leurs revenus, mais aussi le sel allait leur manquer puisque Hei-ching, le dernier puits en leur possession, venait d'être pris par les rebelles. Les puits du département de P'u-erh-fu et de Lin-an, qui auraient pu leur être d'un grand secours, se trouvaient entre les mains des rebelles et de Liang Shih-mei. Les impériaux se voyaient contraints d'acheter au Ssŭ-ch'uan le sel qui, à raison des frais de transport, coûtait fort cher. Le gouvernement facilita l'approvisionnement en abolissant provisoirement les droits, mais par la suite, la voie du Ssŭ-ch'uan ayant été interceptée

[1]

Yüan-hsing-ching	(元 興 井)	Situés dans le district de Kuang-t'ung-hsien.
Yung-chi-ching	(永 濟 井)	
Hei-ching	(黑 井)	
Lang-ching	(琅 井)	
Tsao-hsi-ching	(草 溪 井)	Dans le district de Kuang-t'ung-hsien.
A-lou-ching	(阿 漏 井)	
Pai-ching	(白 井)	Dans l'arrondissement de Chên-nan.
Shih-kao-ching	(石 膏 井)	Dans le département de P'u-erh-fu.
Mêng-yeh-ching	(猛 也 井)	

par les rebelles, il fallut se procurer chez l'ennemi le sel dont on avait besoin. Une telle façon d'agir peut paraître surprenante à première vue : c'était fournir des armes à la rébellion en lui donnant les moyens de continuer la lutte. Mais si les rebelles avaient quelque intérêt, au point de vue militaire, à ne pas vendre à l'ennemi une denrée indispensable, ils avaient, avant tout, besoin d'argent.

Les différents corps sous les ordres de chefs appelés *Ta-ssŭ* (大 司), désignés par Tu Wên-hsiu et dont nous donnons ci-après[1] les noms et grades, s'établirent aux environs de Lu-fêng et poussèrent jusqu'à An-ning-chou en refoulant les impériaux partout où ils les rencontrèrent. Ils se fortifièrent dans cette dernière ville avant de franchir la chaîne de montagnes qui les séparaient de la capitale; le gros de l'armée arrivant, les premiers s'avancèrent jusqu'à Pi-chi-k'ou (碧 鷄 口) et de là descendirent dans la plaine de K'un-ming.

Afin d'empêcher l'investissement complet de Yün-nan-fu, les impériaux portèrent une grande partie de leurs forces du côté de la porte de l'est pour protéger la route de P'an-ch'iao (板 橋), qui assurait le ravitaillement.

Des émissaires du sultan de Ta-li portèrent aux chefs de district où les musulmans avaient la direction des affaires, des lettres, où ce personnage les exhortait à se ranger sous sa bannière, qui devait dans un avenir prochain flotter sur toute la province. Séduits par cette perspective qui leur assurait le pouvoir, non moins que par la conformité de religion, beaucoup d'entre eux se joignirent aux rebelles.

Les chefs et soldats de l'armée de Ma Ju-lung, qui s'étaient moralement compromis dans la dernière campagne,

[1] Voir à la fin du chapitre, p. 118 et 119.

crurent le moment arrivé de faire éclater leurs sympathies pour les rebelles; les plus influents s'efforcèrent de convertir à leurs sentiments le général et Ma Tê-hsing, qui restèrent fidèles au gouvernement impérial. Les mécontents cherchèrent alors à jeter le désordre dans la ville. Ma Ju-lung, qui surveillait attentivement les progrès de la conspiration, jugea opportun d'arrêter le mal avant de lui laisser prendre des proportions plus sérieuses, et soumit à ses collègues un plan qu'ils adoptèrent. Comptant sur le dévouement éprouvé de quelques chefs et de leurs troupes, il fit fermer les portes de la ville et donna l'ordre d'arrêter ceux qu'on lui avait désignés comme les plus coupables. Quarante officiers de tous grades ainsi qu'un grand nombre de soldats eurent la tête tranchée. Quant à ceux qui n'étaient que faiblement compromis, ils se hâtèrent, dès que cela fut possible, de sortir de la ville, où leur vie était en danger. Cette mesure énergique eut les plus salutaires effets : elle élimina de la garnison tous les éléments mauvais ou douteux, fit taire les soupçons de trahison et rétablit la confiance du peuple en Ma Ju-lung, confiance que les derniers évènements avaient fortement ébranlée.

Comme les rebelles étaient bien plus nombreux que ne l'exigeait l'investissement de la capitale, les corps inactifs furent répartis dans toutes les directions pour venir en aide à ceux qui avaient arboré leurs couleurs. Encore quelques mois et la province était subjuguée par la rébellion; tout l'ouest et le sud-ouest, depuis Ssŭ-mao-t'ing (思茅廳) jusqu'à Yung-pei-t'ing (永北廳), étaient déjà déclarés en sa faveur, et, dans l'est, quelques villes avaient levé l'étendard de la révolte et n'attendaient qu'une occasion pour suivre le mouvement.

Sung Yen-ch'un, qui, dès les premières années de la rébellion, s'était échappé de Ch'u-hsiung-fu sous des habits de paysan, avait été promu au grade de Tao-t'ai, puis à celui de Fan-t'ai, quelques mois avant la mort du vice-roi Lao, le 27 février 1867. Ce fut lui (en l'absence du Fu-t'ai Ts'ên Yü-ying, continuant à guerroyer dans l'est), qui remplit les fonctions de vice-roi par intérim. Il déploya beaucoup de zèle dans l'administration de la guerre, et profita de ses bonnes relations avec le T'i-tu pour réclamer la restitution de son fils qui, depuis la prise de Ch'u-hsiung, était entre les mains de Ma Ch'êng-lin. Ce dernier, à la demande de Ma Ju-lung, sous les ordres duquel il se trouvait, ne fit aucune objection à rendre le jeune prisonnier, que son père, dont il était l'unique héritier, s'empressa d'envoyer dans le Chiang-hsi, au milieu de sa famille.

Pendant que les belligérants sont en présence, examinons de plus près ces armées ambulantes, si vite réunies et dispersées. La principale armée de Tu Wên-hsiu assiégeait la capitale dans un état satisfaisant d'organisation, et les revenus des puits à sel suffisaient à peu près à son entretien; elle pouvait, ainsi que nous l'avons vu, attendre patiemment l'issue du siège. Le gouvernement de Ta-li n'avait à s'occuper que d'expédier des convois de munitions sur les points où ils étaient demandés. Dans certaines localités où les chefs se procuraient les matières premières, on fabriquait la poudre.

Les musulmans, plus expérimentés que les Chinois sur l'art de la guerre, avaient tiré de la Birmanie, par l'intermédiaire des caravanes, une grande quantité d'armes à feu (des fusils à pierre la plupart) de toutes formes et de toutes

provenances[1]. Ces armes, depuis longtemps mises au rebut en Europe, avaient été vendues par des Anglais aux Birmans qui, à leur tour, les cédaient aux rebelles. Le nombre n'en était pas suffisant pour permettre d'en distribuer à tous les combattants; on en livrait une certaine quantité aux chefs qui les répartissaient entre les soldats placés aux avant-postes ou dans les positions difficiles. Le reste des troupes était armé à la chinoise, c'est-à-dire de lances, de piques et de fusils à mèche. Dans un pays où les armuriers n'existent pas, chaque soldat possédant une arme, bonne ou mauvaise, doit l'entretenir à ses frais, et si, le jour du combat, il va au feu avec un fusil hors de service, il est victime de sa propre négligence. En fait d'artillerie, l'armée ne possédait que de gros fusils de 5 à 6 centimètres de diamètre, longs de 2^{m},60 environ, en fer forgé et montés sur des pivots adaptés à des chevalets.

Les impériaux, armés du fusil à mèche dont la portée est dérisoire, ne tardèrent pas à reconnaître la supériorité des armes de leurs adversaires. S'ils avaient tous été pourvus d'armes à feu, ils auraient eu, en bien des cas, l'avantage sur les rebelles qui opéraient dans l'intérieur. Mais le gouvernement, pris à l'improviste, n'avait pas eu le temps de compléter l'armement, de sorte que la majeure partie de ses défenseurs n'avaient que des lances, des piques ou des sabres. Sous le rapport de l'artillerie, les impériaux n'étaient guère mieux partagés; tout ce dont ils pouvaient disposer consistait en pièces de rempart fondues au dix-septième siècle sous la direction des Jésuites, et qui, sous une épaisse

[1] Parmi celles, que nous avons vues figuraient des fusils de rempart, de manufacture allemande et anglaise, et beaucoup de fusils français portant sur la platine: *Fabrique de Châtellerault, 1830.*

couche de rouille, portent le monogramme de la fameuse compagnie.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis l'investissement de la ville; des deux côtés on avait exécuté de grands travaux, et les impériaux avaient opéré des sorties dont le résultat avait été désastreux. La voie de l'est, la seule par laquelle ils se ravitaillaient, fut prise par les rebelles; et, s'ils n'étaient secourus, ils devaient forcément être réduits par famine.

1869. — Ts'ên Yü-ying, que nous avons laissé à Ch'ü-ching-fu, apprenant que les communications avec la capitale étaient interceptées, laissa 2,000 ou 3,000 hommes à son frère qui était à Hsuan-wei (宣 威), et quitta son quartier général avec six bataillons[1] pour se porter au secours de la capitale. Son arrivée à Ta-pan-ch'iao (大 板 橋) fut connue des rebelles, qui renforcèrent aussitôt leurs postes; malgré ces précautions, ils n'empêchèrent pas la jonction des troupes impériales; les nouveaux venus se retranchèrent solidement dans leurs positions, chèrement reconquises, et le ravitaillement de Yün-nan-fu continua comme par le passé. Le Fu-t'ai rentra dans la capitale et prit une part active à la défense.

Il serait difficile de retracer les scènes de désolation et de tuerie sans exemple qui se succédèrent pendant cette période. Les évènements étaient arrivés à un tel point que le moindre revirement pouvait faire pencher la balance en faveur de la rébellion; les mois se suivaient sans améliorer le sort des impériaux, et la nombreuse population qui s'était réfugiée dans la capitale en était réduite à la dernière

[1] Le bataillon ou *liang-tzŭ* (梁 子) est fort de 500 hommes.

extrémité. Les vivres étaient hors de prix, car les convois n'arrivaient à destination qu'avec des précautions infinies; le feu des rebelles couvrait la route, et de temps à autre même les voyageurs en étaient victimes. Au nord, des bandes de pillards sortis on ne sait d'où dévalisaient les gens et arrêtaient les convois. La route du Ssŭ-ch'uan, coupée en divers endroits, rendait très difficile le transport des marchandises. L'autorité provinciale ne savait plus comment faire face aux exigences de la situation; les coffres de l'État étaient vides, et il n'y avait à compter sur aucune ressource puisque tout le pays était entre les mains des rebelles ou de chefs qui administraient eux-mêmes.

Le Fu-t'ai profita de la confiance que son retour avait fait naître pour adresser un appel aux commerçants et propriétaires qui avaient des capitaux disponibles; il leur représenta la position comme désespérée s'ils ne venaient, par leurs ressources, l'aider à sortir du mauvais pas où il se trouvait, et leur promit en échange de leurs avances des bons sur le trésor de la province, remboursables à la fin des hostilités. Ceux qui avaient des fonds disponibles, répondirent bon gré mal gré à l'appel du Fu-t'ai, aimant mieux courir la chance d'être remboursés à longue échéance que d'être pillés par les rebelles.

Après plus d'une année de luttes continuelles qui n'avaient eu pour résultat que d'aggraver la situation des deux armées, le général des rebelles, le Ta-ssŭ-jung (大司戎), pressé par Tu Wên-hsiu, essaya de pousser les opérations du siège. Le Yüan-shuai, ne recevant depuis longtemps que des nouvelles évasives, perdait patience et craignait, avec juste raison, qu'un trop long séjour sous les murs de Yün-nan-fu ne finît par démoraliser ses troupes et par ruiner son prestige. Il

commençait à entrevoir sous des couleurs plus sombres l'accomplissement de son rêve.

En effet, les rebelles, qui, depuis plus d'un an, campaient dans la plaine, ne traitaient plus les impériaux en ennemis. Leur commandant en chef, le Ta-ssŭ-jung, avait établi son quartier général à environ 2,000 mètres à l'ouest de la ville, sur les rives du lac; fatigué par la chaleur d'un climat auquel il n'était pas habitué, il était dans un tel délabrement de santé qu'il dut s'en rapporter à ses collègues en ce qui concernait les opérations militaires. Ma Ju-lung, ayant eu connaissance du laisser-aller qui commençait à se manifester dans les rangs ennemis, s'efforça de ramener, par des promesses, les chefs subalternes à de meilleurs sentiments, les engageant fortement à rentrer dans le devoir et leur assurant qu'aucun châtiment ne leur serait infligé. Les voies étant ainsi préparées, plusieurs Ta-ssŭ, rassurés par ces déclarations, opérèrent leur soumission, et quelques jours après, l'on put voir flotter le drapeau rouge (couleur des impériaux) dans tous les camps qui cernaient le nord-est de la ville et qui, la veille encore, arboraient le drapeau blanc.

Ce premier revirement fut le signal de la décadence de Tu Wên-hsiu; il était désormais impossible à ses troupes, à moins de lever d'autres corps, de continuer le siège; car, outre les victimes de la guerre, la maladie décimait leurs rangs; les cadavres restés sans sépulture avaient vicié l'air, et les fièvres pernicieuses faisaient des vides dans les deux armées. Le Ta-ssŭ-jung, le grand chef des rebelles, fut, pour leur malheur, une des nombreuses victimes de l'épidémie, et sa mort produisit parmi eux un grand découragement. Les chefs n'arrivant plus à s'entendre, les affaires restèrent

en souffrance jusqu'à ce que Tu Wên-hsiu eut désigné un nouveau généralissime.

Les assiégés profitèrent de la discorde qui régnait chez leurs ennemis pour opérer des sorties; Ma Ju-lung réussit à forcer quelques positions et se disposait à poursuivre son avantage lorsqu'il fut blessé par un biscaïen du poids de 320 grammes, lancé par un fusil de rempart; ce projectile, après avoir traversé ses deux cuirasses, avait déchiré le bas-ventre sans toutefois attaquer les intestins. Relevé sur le champ de bataille dans un état déplorable, il resta quelques jours entre la vie et la mort, mais grâce à des soins assidus et à sa robuste constitution, son rétablissement ne fut bientôt plus qu'une question de temps.

Le gouvernement de Pékin, informé des circonstances dans lesquelles le général avait été blessé, lui envoya une lettre de condoléance et lui expédia en même temps, comme preuve du grand intérêt qu'on lui portait, une foule de médicaments de la pharmacie impériale[1].

Trois mois s'étaient écoulés depuis la blessure de Ma Ju-lung, et les armées, toujours en présence, n'avaient fait aucun progrès. Durant la maladie de Ma Ju-lung, les petits chefs rebelles, encouragés par leurs amis qui s'étaient mis à la disposition de ce général, se soumirent à leur tour au Fu-t'ai qui les fit torturer de la façon la plus affreuse : les uns furent exécutés par vingt coups de sabre, d'autres furent enterrés jusqu'à mi-corps, la tête la première et les jambes en l'air comme des piquets; ceux qui résistaient ou qui étaient reconnus pour des gens dévoués à leur cause, avaient les jarrets coupés avant d'aller au supplice. Les habitants,

[1] Heureusement pour lui, il était guéri lorsque ces médicaments arrivèrent à Yün-nan-fu.

quoique accoutumés depuis la rébellion, à voir rouler des têtes, ne pouvaient s'empêcher de blâmer ces raffinements de cruauté. Aussi tous les rebelles qui étaient revenus à de meilleurs sentiments, apprenant le sort de leurs camarades, continuèrent à servir dans les rangs de Tu Wên-hsiu, et ce ne fut que trois mois plus tard, lorsque Ma Ju-lung reprit son service, que les soumissions continuèrent.

Bientôt les rebelles, affaiblis par les désertions ou par les sorties que faisaient les impériaux, ne furent plus en mesure d'occuper efficacement une aussi grande étendue de terrain. Toute la plaine qui s'étend de la ville jusqu'à Hsiao-panch'iao était transformée en un immense camp où flottait le drapeau blanc; sur les collines bordant la plaine à l'est et sur les remparts, le drapeau rouge des impériaux indiquait des lignes fortement accentuées. Les rebelles, comprenant que l'occupation de certains points stratégiques pourrait compromettre leur retraite, réunirent leurs troupes éparses et se retranchèrent au pied des montagnes qui bordent le lac au nord et à l'est. Deux routes de plus furent rendues à la capitale.

Bien que le nombre et les rangs des insurgés se fussent beaucoup éclaircis, la plupart d'entre eux étaient disposés à se défendre derrière les redoutes qu'ils venaient d'élever; il leur était pénible d'abandonner cette belle plaine, sujet de tant d'espérances ambitieuses et où reposaient des milliers de leurs camarades. Pendant que les soldats disputaient pied à pied le terrain conquis par leurs armes, Tu Wênhsiu voyait d'un seul coup ses plus belles espérances détruites; au lieu d'être accablé par le poids de son infortune, il ne songea plus qu'à remplir les vides causés par la défection de ses partisans; il nomma Yang Wei (楊 威), son gendre, pour successeur du Ta-ssŭ-jung. Puis il leva de

nouvelles troupes. Malheureusement pour lui, ces renforts arrivèrent trop tard : pendant le temps qu'avait exigé le rassemblement de ses nouvelles forces, les impériaux, que stimulait l'immédiate perspective de délivrer la capitale, avaient réussi, sauf sur quelques points fortifiés des bords du lac, à refouler les insurgés jusqu'à An-ning-chou.

Dès que la plaine fut débarrassée, excepté à l'ouest, les paysans et marchands de la banlieue, réfugiés dans la capitale, se hâtèrent de regagner leurs foyers, qu'ils retrouvèrent dans le plus grand désordre : presque toutes les maisons étaient en mauvais état, pour ne pas dire en ruines, et tout ce qui était de quelque valeur avait été enlevé.

Le dégagement des environs de la capitale était assurément un avantage inespéré pour les impériaux; mais il ne leur donnait pas le droit de croire tout terminé. Loin de là : les chefs qui avaient accepté la ligue, et auxquels Tu Wên-hsiu avait conféré des titres de Ta-ssŭ et autres, continuaient ses rapports avec lui et obéissaient à ses ordres. Or, comme toutes les localités du Yün-nan, sauf de rares exceptions, relevaient de ces chefs et que chacun d'eux y avait installé une garnison plus que suffisante à les défendre, c'était non plus une armée qu'il s'agissait de vaincre, mais une foule de sièges qu'il fallait faire d'un lieu à l'autre. Par mesure de précaution autant que par nécessité, les impôts étaient reçus en nature au lieu de l'être en argent, de sorte que chaque ville rebelle était munie de provisions en abondance et pouvait supporter un siège sans trop d'inconvénients. C'est donc pendant cette période de luttes successives et de sièges dispendieux que nous allons voir les impériaux poursuivre la délivrance de leur territoire.

NOMS DES PRINCIPAUX CHEFS DE CORPS

QUI ONT SERVI SOUS LES ORDRES DU SULTAN DE TA-LI PENDANT LA RÉBELLION

Les Ta-ssŭ (大司):

Le Ta-ssŭ-hêng, Yang Jung	(大司衡楊榮)	à Mêng-hua-t'ing.
— k'un, Ma Hsü	(大司閫馬旭)	à Ch'êng-chiang
— fan, An Wên-i	(大司樊安文義)	à Yung-ch'ang.
— jung, Ma Kuo-ch'un	(大司戎馬國春)	
— chiang, Tuan Ch'êng-kung	(大司彊段成功)	à la capitale (Ta-li).
— t'u, Ma Tei-ts'ai	(大司徒馬得才)	à Ta-li-fu.
— ching, Ma Chin-pao	(大司徑馬金保)	
— k'ung, Li Kuo-lun	(大司空李國倫)	
— ting, Ma Ch'êng-hsi	(大司定馬成喜)	à T'êng-yüeh-chou.
— i, Ma Wên-ch'êng	(大司議馬文誠)	
— i, Ma San-hsi	(大司義馬三喜)	à Ch'u-hsiung-fu.
— chih, Chang Yüan-lin	(大司智張元林)	
— hsün, Mi Ying-shan	(大司勳米應山)	à Heu-chin.
— chêng, Liu Ch'êng	(大司正劉誠)	à Yün-lung-chou.
— k'ou, Li Fang-yüan	(大司寇李方元)	
— wei, Yao Tei-shêng	(大司衛姚得勝)	à Pai-chin.
— liao, Yang Chêng-p'êng	(大司署楊正鵬)	à K'un-yang-chou.
— li, Liu Kang	(大司吏劉剛)	à Ta-li-fu.
— ma, Yang Tei-ming	(大司馬楊得明)	à Yün-chou.
— chêng, Ma Tei-chung	(大司征馬得仲)	à Yün-nan-hsien.

Le Ta-ssŭ-chün, Ma Ch'ing		(大司俊馬清)	à Lung-lin.
—	fu, T'ien Ch'ing-yü	(大司撫田慶餘)	à Hsin-hsing-chou.
—	chao, Ma Nien-yü	(大司招馬年玉)	à Yung-pei.
—	lung, Liu Ying-kuei	(大司隆劉應貴)	à Yung-pei.
—	chi, Ma Kuo-hsi	(大司竒馬國璽)	à Chao-chou.
—	fa, Ma Jung-yao	(大司法馬榮耀)	à Shun-lin.

Le Kua-li-chün-lio (掛理軍畧):

Yang Wei (楊威) Il était gendre de Tu Wên-hsiu et avait la haute direction de l'armée.

Le Ta-tu-tu (大都督):

Ts'ai Ting-tung (蔡庭棟) Gouverneur de la capitale (Ta-li-fu).

Le Tsung-li nei-ko chün-ki ta-tchung-tsai
(總理內閣軍機大冢宰):

Ma Chung-shan (馬仲山) Il avait la direction des affaires privées de Tu Wên-hsiu et la garde de la cité.

Le Ta-ts'an-chün (大參軍):

Liu Shang-chung (劉尙仲) Neveu du Fu-t'ai ou gouverneur de la province du Hu-nan, Liu K'uen.

CHAPITRE V

LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

(SUITE)

LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

(SUITE)

La cour de Pékin, malgré sa confiance dans les talents administratifs de Ma Ju-lung, ne pouvait laisser plus longtemps inoccupé le poste de vice-roi, vacant depuis la mort de Pa; elle y désigna le Fu-t'ai du Kuei-chou, Liu Yü-chao (劉嶽昭), avec pleins pouvoirs sur le Kuei-chou et le Yün-nan.

La carrière de ce personnage nous offre un exemple de ces avancements rapides qui se produisent dans les temps de troubles. Né à Hsiang-hsiang-hsien (湘鄉縣), dans le Hu-nan, il entra au service militaire à l'époque où cette province armait contre la rébellion. Il eut occasion de se faire remarquer en quelques circonstances, si bien que Tsêng Kuo-fan (曾國藩), sous les ordres duquel il servait, le prit en amitié. Devenu mandarin par la force des événements, il traversa toutes les phases du mandarinat, et dût à l'influence de son protecteur le grade de Fu-t'ai du Kuei-chou. C'est de là qu'il fut élevé à la vice-royauté. D'un naturel bon mais faible, il contracta en vieillissant la funeste habitude de fumer l'opium, et perdit bientôt l'énergie qui lui avait valu son rapide avancement. Dans le Kuei-chou, il

s'acquitta de ses fonctions d'une manière satisfaisante; mais, au Yün-nan, il vint se heurter contre l'autorité presque tyrannique du Fu-t'ai, qui, plus adroit que lui, finit par neutraliser la sienne. Sa nomination dans une province exposée aux convulsions de la guerre civile fut loin de lui plaire, et il ne l'accepta que par obéissance. En quittant le Kuei-chou, il emmena avec lui, comme garde de confiance, quelques bataillons du Hu-nan, son pays natal.

Dès les premiers pas qu'il fit dans la province, il éprouva de vives sensations à la vue des scènes de désolation qu'il traversait tous les jours : le peuple, de mœurs rustiques et altières, habitué depuis quelques années à porter les armes, lui produisit une impression si peu favorable qu'il s'imaginait partout être au milieu de rebelles. A Ch'ü-ch'ing-fu, il déclara que pour le moment il établirait là sa résidence, afin de nettoyer le pays qui était infesté de bandes armées.

La capitale délivrée, les mandarins songèrent à poursuivre l'ennemi. L'armée fut divisée en deux corps, qui reçurent pour les commander Yang Yü-k'o (楊玉科) et Li Hsin-ku (李信古)[1], en récompense de la part active qu'ils avaient prise à la défense. Le premier devait opérer sur la route du sud, et l'autre plus au nord. Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, la tâche des fonctionnaires était hérissée de difficultés : l'argent, ce nerf de la guerre, manquait partout, et l'administration était endettée.

Le vice-roi, informé par le Fu-t'ai et Ma Ju-lung du déplorable état des finances et des conséquences qui devaient en résulter pour la conduite des opérations militaires, adressa

[1] Ces deux officiers de fortune faisaient partie des nombreux chefs que la rébellion avait mis en évidence.

un mémoire au gouvernement central et peignit la situation comme désespéré s'il ne lui venait en aide. Le gouvernement répondit au vice-roi en lui ouvrant des crédits sur les six provinces du Ssŭ-ch'uan, du Kuang-tung, du Chiang-su, du Chê-chiang, du Hu-pei et du Hu-nan; la première de ces provinces devait payer 20,000 taëls par mois (160,000 fr. environ) et les autres 10,000 chacune; et ces différentes sommes devaient être remises mensuellement à des mandarins envoyés à cet effet par le vice-roi. Le Ssŭ-ch'uan, qui touchait au Yün-nan, était intéressé à voir cesser la guerre civile, car non seulement elle menaçait ses frontières, mais encore son commerce avec cette province en souffrait beaucoup; aussi dès que les Wei-yüan[1] (委 員) du vice-roi se présentèrent, le paiement ne souffrit pas de retard. Cet empressement à satisfaire aux ordres de Pékin fut loin d'être aussi marqué dans les autres provinces : les délégués chargés de ces missions étaient en général assez mal reçus, et ce n'est qu'après une attente de plusieurs mois que les gouvernements provinciaux, pour se débarrasser de leur présence, leur remettaient une faible partie de ce qu'ils devaient.

Les versements réguliers du Ssŭ-ch'uan (qui furent quelquefois volés en route) permirent de faire face aux plus urgentes nécessités, et les marchands qui avaient avancé des sommes importantes n'eurent plus la crainte de tout perdre: on distribua des à-comptes de solde aux troupes, on surveilla mieux les deux routes du Ssŭ-ch'uan, et le commerce prit un peu plus d'extension.

Les corps désignés pour continuer la campagne une fois partis, le Fu-t'ai quitta Yün-nan-fu pour Yang-lin (楊 林). afin de défendre la voie de Tung-ch'uan, qui était menacée,

[1] Délégués, agents.

Yang Shêng-tsung, celui-là même qui avait fait exécuter un mandarin civil, n'en était pas moins parvenu, à force de corruption et d'argent, au grade de général de brigade. Son ambition grandit avec son titre, et comme tant d'autres il se voyait déjà l'homme indispensable de la province. Infatué de sa personne, il négligea la discipline et, au lieu de vivre au bivouac comme ses collègues, il allait en ville goûter, au milieu d'une société choisie, les plaisirs que pouvaient lui procurer ses revenus. Les rebelles, informés de son absence, un jour qu'il avait quitté le camp pour une partie de ce genre, tombèrent à l'improviste sur ses troupes, les battirent et s'emparèrent de la forte position qu'elles occupaient. A la suite de ce revers qui menaçait de compromettre la route de Chao-t'ung, ouverte au prix de grands sacrifices, il fut destitué et cassé de son grade. Quoique abattu par cette défaite qui brisait sa carrière militaire, il ne perdit pas courage, réunit quelques hommes sous ses ordres et se mit à la disposition du vice-roi, auquel il fit présent de deux canons rayés de montagne qu'il avait achetés à Shang-hai avec l'intention, alors qu'il était Chên-t'ai, d'en armer ses troupes.

Le vice-roi, depuis son arrivée dans le Yün-nan, avait eu le temps de se familiariser avec les coutumes et surtout avec l'organisation militaire de cette province, et il se disposait à marcher sur Hsün-tien-chou (尋甸州), ville occupée par les rebelles, lorsque le cadeau de Yang Shêng-tsung lui parvint. Ne possédant que quelques pièces de l'arsenal de Nankin, trop lourdes pour ce pays montagneux, il accepta les deux obusiers qui lui étaient offerts, mais refusa les services du donateur sous prétexte qu'il avait décidé de ne pas employer les gens du pays.

Ses troupes, composées entièrement de soldats du Hu-nan, qui aimaient plus à piller qu'à se battre, se réjouissaient d'avance du large butin que leur offrait une ville où, suivant leur opinion, les rebelles devaient avoir entassé le fruit de leurs nombreuses rapines. En arrivant dans la plaine à l'extrémité de laquelle la ville est bâtie, elles s'emparèrent, sans perdre trop de monde, de quelques travaux avancés et s'apprêtèrent à commencer le siège. Tout à coup les rebelles, qui jusque là n'avaient pas donné signe de vie, firent une sortie en colonnes serrées, bousculèrent les impériaux et prirent quatre pièces d'artillerie, entre autres celles de Yang Shêng-tsung; la déroute fut si désastreuse et la poursuite si énergique que le vice-roi, posté sur une petite éminence à quelques lis de l'action, s'enfuit en oubliant dans sa tente son chapeau et ses bottes.

Cependant, par un singulier revirement, les rebelles, au lieu de poursuivre et de compléter leur avantage, envoyèrent au vice-roi qu'ils avaient battu une députation de notables pour lui faire des propositions de soumission.

Cette démarche des vainqueurs, à laquelle il était loin de s'attendre, reçut un favorable accueil du vice-roi, qui vit tout de suite le moyen de changer sa défaite en victoire. Comme il n'était pas familier avec ce genre de négociations, il invita Ma Ju-lung à venir lui prêter le secours de son expérience. Celui-ci, se conformant aux promesses d'amnistie, n'excepta de la capitulation que trois chefs qui avaient déserté l'armée impériale pour passer au service des rebelles : ils furent décapités. Quant au vice-roi, il rentra à Ch'ü-ch'ing-fu.

Le Fu-t'ai, qui opérait dans les environs de Yang-lin d'où il avait refoulé les bandes qui troublaient ces parages,

prétendant que sa présence était nécessaire à la capitale, quitta ses troupes pour y rentrer. Superstitieux au-delà de toute expression, il croyait les devins doués de facultés surnaturelles, et en entretenait à son service, afin, disait-il, de pénétrer les causes secrètes du fléau qui dévastait la province; il lisait aussi dans les astres pour y prévoir les évènements à venir et ne craignait pas d'affirmer qu'il n'avait jamais engagé de bataille sans les avoir consultés. La crédulité de son caractère en faisait le jouet des charlatans de bas étage qui savaient l'exploiter au gré de leur cupidité ou de leurs rancunes.

L'anecdote suivante nous a été racontée par des notables et des mandarins dignes de foi. Un jour qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles du nord-est où son frère venait d'essuyer un grave échec, il manda un de ces devins que les Chinois appellent *Hsing-shih* (星士), et voulut savoir de lui pourquoi les troubles continuaient à désoler la province. Celui-ci, soit ruse, soit embarras, ne fit pas de réponse, et sous prétexte de l'importance de la question, il demanda quelques jours pour y réfléchir mûrement.

Lorsque notre homme revint au palais du gouverneur, il avait revêtu ses plus beaux habits et paraissait radieux. Le Fu-t'ai, fermement convaincu qu'il allait enfin connaître le grand secret de la guerre civile, prêta une oreille attentive. Après avoir pris une attitude d'oracle; le devin lui dit, avec cette emphase particulière en tous pays aux sycophantes de son espèce, comment il était parvenu à découvrir la vérité.

« J'ai lu, » dit-il, « dans les vieux livres conservés depuis » plusieurs générations comme le bien le plus précieux de » ma famille, que toutes les fois que dans une province ou



» dans une localité existe un être difforme, dont la tête est
» beaucoup plus grosse qu'à l'ordinaire, il n'y a plus de repos
» possible pour les habitants : cette tête, émanation du dragon
» noir, a le pouvoir de troubler, par sa seule pensée, la popu-
» lation la plus paisible de l'empire et de causer les plus
» grands ravages. Il faut, » continua-t-il, « pour qu'une paix
» de dix mille années puisse régner dans votre province, que
» Votre Excellence fasse rechercher l'individu en possession
» de cette tête démoniaque et qu'elle le fasse disparaître, car,
» le chasser ne serait qu'une demi-mesure qui n'aurait pas
» de bon résultat. »

Or, voici ce qui arriva :

Il y avait à Yün-nan-fu un pauvre diable, natif des environs, qui avait perdu ses parents ainsi que le peu qu'il possédait pendant la rébellion. En venant au monde, sa tête était si volumineuse et en telle disproportion avec le reste de son corps qu'il passa pour un phénomène ; on ne le désignait que sous le sobriquet de Ta-t'ou-jên (大頭人), l'homme à la grosse tête. Cette difformité se développant avec l'âge, il fut incapable d'aucun travail manuel. Après la perte de sa famille, il vint dans la capitale et s'attacha à une troupe de saltimbanques ; ensuite il se mit à parcourir les rues en sifflant du nez d'une façon si burlesque, qu'il réussit à gagner son pain, grâce à la charité des passants. C'est ce mendiant que le Fu-t'ai, tout ému de la confidence de son oracle, fit amener devant lui. On lui demanda force détails sur sa naissance, et on lui enjoignit de quitter immédiatement la capitale et d'aller exercer son industrie ailleurs. Il s'éloigna, muni de quelques milliers de sapèques et d'une petite provision de riz, que lui fit donner le Fu-t'ai, et se mit en route pour le sud.

Quelques mois se passèrent; l'être difforme avait disparu et cependant les affaires de la province n'allaient guère mieux. Dans le nord, Yang Shêng-tsung, auquel le vice-roi avait adjoint Ma Tien-shun[1] (馬甸順) pour refouler les bandes de Miao-tzŭ et de pillards qui de temps à autre descendaient de leurs montagnes, avait voulu les traquer jusque dans leurs repaires et avait vu ses troupes taillées en pièces. Malgré cet échec, le Fu-t'ai était persuadé de l'excellence du moyen qu'il avait employé pour extirper le fléau de la guerre. Il apprit un jour par sa police que l'homme malfaisant avait reparu en ville. En effet, ce malheureux, après avoir dépensé ce qu'on lui avait donné à son départ, n'ayant pas trouvé dans les petites villes à exercer sa singulière industrie, était retourné à Yün-nan-fu dans la plus grande misère. Le Fu-t'ai s'empressa de consulter le devin pour savoir comment se débarrasser de cet être que le malin esprit se plaisait à lui renvoyer. « Si vous lui donnez de » l'argent comme la première fois, » répondit le devin, « il » faut vous attendre à le voir revenir. » Comme il s'agissait d'une mesure de salut public, le Fu-t'ai fit arrêter le Ta-t'ou-jên par ses estafiers et donna l'ordre de l'enterrer vivant. Il est inutile, pensons-nous, de faire remarquer que les choses allèrent le même train qu'auparavant, que le crédit des charlatans n'en fut pas moins puissant sur le faible esprit du Fu-t'ai, et que ce haut fonctionnaire ne soupçonna jamais qu'il eût sacrifié un innocent à ses sottes imaginations.

[1] Ma Tien-shun est un des chefs de Hsün-tien-chou. Ce fut lui qui, après la défaite du vice-roi, prit l'initiative de la soumission; les services qu'il rendit alors lui valurent la reconnaissance du vice-roi qui, non seulement lui fit grâce de la vie, mais lui donna un commandement. Ce fut aussi lui qui donna à Ma Ju-lung les pièces d'artillerie tombées au pouvoir de ses soldats.

Parmi les chefs rebelles faits prisonniers dans les combats livrés aux environs de la capitale et dans la plaine de K'un-ming-hsien, se trouvaient Yang Wei, gendre de Tu Wên-hsiu, et sa femme. Cette nouvelle amazone, ne craignant pas d'exposer sa vie pour le succès de la cause de son père, fut prise par les soldats de Ma Ju-lung à la tête d'un corps qu'elle commandait. Son mari, que Tu Wên-hsiu avait élevé au grade de *Ta-tu-tu* (大都督), avait quitté Ta-li pour aller dans l'est prendre le commandement en chef que la mort du Ta-ssŭ-jung avait laissé vacant.

Conduits devant le Fu-t'ai, celui-ci voulut les faire mettre à la torture et décapiter ensuite; Ma Ju-lung s'y opposa, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et sous son expresse responsabilité, qu'ils furent épargnés. Les deux époux, que Ma Ju-lung espérait ramener à de meilleurs sentiments ainsi que le sultan de Ta-li, furent l'objet de grandes attentions de sa part; il ne négligea rien pour leur rendre le séjour de la ville agréable et, bien que prisonniers de guerre, il leur fut permis de se promener dans les environs. Malgré tous les avantages que Ma Ju-lung se plut à faire briller à leurs yeux, il ne réussit pas à modifier le courant de leurs idées. Ils avaient tous deux une confiance absolue dans les plans du sultan de Ta-li, et en croyaient le triomphe prochain. Un tel aveuglement, que n'ébranlait même pas la crainte de la mort, ôta à Ma Ju-lung l'espoir qu'il caressait d'arriver à une prompte pacification de la province, et il laissa les évènements s'accomplir.

Le Fu-t'ai, apprenant la prochaine arrivée du vice-roi qu'il ne connaissait que par correspondance, mais qu'il détestait parce qu'il était son supérieur, réunit entre ses mains les rênes de l'administration civile, et, afin de diminuer

l'influence de Ma Ju-lung, qui entravait ses projets ambitieux, il fit tous ses efforts pour lui ravir l'administration de la guerre dont il était provisoirement chargé.

Après avoir neutralisé à peu près l'influence des mandarins, le Fu-t'ai commença ses préparatifs contre Ch'êng-kung et Ch'êng-chiang, qu'occupaient les rebelles.

Le chef de Lin-an (Liang Shih-mei), que le Fu-t'ai avait invité à plusieurs reprises à se rendre auprès de lui, s'obstinait à s'en tenir éloigné, de crainte qu'à l'exemple des chefs qui avaient fait leur soumission, il ne fut à son tour attiré dans un piège. Cependant, malgré son caractère indépendant, et pour ne pas fournir de sujet de mécontentement, il donna à son frère Liang Shih-wei quelques bataillons pour les mettre à la disposition de la défense. Le Fu-t'ai, dissimulant son dépit, accepta le renfort et l'expédia aussitôt contre Chin-ning-chou[1] (晉甯州).

En même temps que Liang Shih-wei hâtait les opérations du siège pour retourner à Lin-an où des complications venaient de surgir, Chang Pao-hou[2], investi d'un commandement, se disposait à quitter la capitale pour aller assiéger K'un-yang.

Le vice-roi, à peu près inactif jusque là, profita de ce moment de calme pour s'avancer jusqu'à la capitale. Il

[1] Ville située au sud de la capitale, sur la rive du lac de K'un-yang.

[2] Simple palefrenier de Ma-ho, mandarin militaire, lorsque la rébellion éclata, il se distingua par sa hardiesse et parvint au mandarinat lors du siège de la capitale. Le Fu-t'ai, l'ayant vu payer de sa personne et le sachant d'ailleurs dévoué à ses intérêts, lui confia la direction des corps qui allaient opérer devant K'un-yang, que Yang Ch'êng-p'êng occupait depuis quelques mois. Ce dernier chef, prisonnier à Ta-li, avait quitté les rangs impériaux pour épouser la cause de Tu Wên-hsiu.

laissa la plus grande partie de ses troupes sous les ordres de son général Hu (胡), qu'il chargea de maintenir libre la route de Yung-ning, où se montraient des bandes de pillards.

Le commerce, stagnant à cause du peu de sûreté des routes, commençait à refleurir : une partie des négociants qui avaient fui au moment du danger, rentrèrent dans leurs foyers, et la douane de Lao-wa-t'an, la plus productive de la province, vint contribuer au rétablissement des finances. Tout l'argent provenant des autres octrois et des crédits mensuels que le gouvernement avait ouverts dans six provinces était versé au trésor et mis à la disposition du vice-roi, qui le distribuait selon les besoins de chaque corps d'armée. Le Fu-t'ai aurait voulu obtenir l'administration de ces ressources et en disposer à sa guise; mis de côté par le vice-roi, il eut recours, pour en venir à ses fins, à ses armes habituelles, la corruption et l'intrigue. Il écrivit à Pékin que dans l'état actuel de la défense, ses ressources pécuniaires étant très limitées, il ne lui était pas possible d'obtenir la libération du territoire; mais que, si le gouvernement impérial lui en fournissait les moyens, il se chargeait de donner une grande impulsion aux affaires et d'arriver à une prompte solution. Ce mémoire, accompagné d'un cadeau important à l'adresse d'un des hauts dignitaires de l'empire, eut le résultat auquel s'attendait son auteur. Le gouvernement, voyant que le vice-roi n'avait encore rien fait de notable, lui retira la moitié des crédits qu'il lui avait alloués et les transmit au Fu-t'ai. Ce dernier, enivré d'une telle faveur, ne mit plus de bornes à son ambition, et le sceau de la vice-royauté devint l'objet de sa convoitise. Il envoya un Liang-t'ai du grade de Tao-t'ai à Ch'ung-ch'ing-fu avec l'ordre de hâter la rentrée des fonds, et assuré désormais

que l'argent ne lui manquerait pas, il renforça ses corps et se disposa à aller rejoindre ses troupes qui opéraient devant Ch'êng-kung-hsien. L'arrivée du vice-roi retarda quelque peu son départ, et bien qu'il n'eût aucune sympathie pour ce fonctionnaire, il l'accueillit avec les démonstrations de la plus sincère cordialité.

Dès son entrée en fonctions, le vice-roi se trouva très embarrassé : il ne connaissait point les affaires en cours d'exécution, et même avec le concours de Ma Ju-lung, il ne voulait prendre aucune initiative. Il n'osait se décider à rien sans avoir eu au préalable l'approbation du Fu-t'ai, et comme le Fu-t'ai ne la donnait jamais, force lui était d'accepter tout ce que faisait ce dernier. Ce manque total de volonté porta le dernier coup à l'autorité du vice-roi, et, à partir de ce moment, le Fu-t'ai ne le regarda plus que comme un instrument à sa dévotion.

Ma Ju-lung, que la conduite de son ancien protégé et l'insigne faiblesse du vice-roi avaient péniblement affecté, éprouva une déception nouvelle qui faillit porter une grave atteinte à son crédit : Yang Wei, qu'il traitait avec toutes sortes d'égards, prit la fuite en emportant quelques fusils de luxe, dont le T'i-t'ai lui avait fait cadeau. Ma Ju-lung, sur qui planaient des soupçons de complicité, envoya aussitôt à la recherche du prisonnier, mais on ne put retrouver sa trace. Sa femme, qui avait probablement facilité l'évasion, refusa de donner aucun renseignement. Quelque temps après on apprit qu'il était arrivé à Ta-li-fu, et qu'il s'occupait d'organiser une autre expédition contre les impériaux. Dès lors, Ma Ju-lung, qui s'était porté garant de la parole de Yang Wei, fit exécuter sa femme sur la place publique, où une foule immense vint assister à la mort de cette héroïne.

Depuis qu'il se croyait en possession de la faveur du gouvernement central, le Fu-t'ai mettait toutes les entraves possibles aux projets de son ancien protecteur. Maintenant qu'il exerçait le pouvoir, il prétendait avoir seul la gloire de terminer la guerre; ainsi, quand le vice-roi, d'accord avec Ma Ju-lung, voulait préparer une expédition, trouvait-il des objections pour l'empêcher. Ma Ju-lung avait compris depuis longtemps que l'ingratitude serait l'unique récompense qu'il retirerait de cette nature ambitieuse et vaine qui, non seulement n'avait pas la mémoire d'un bienfait, mais encore fermait sa porte à sa propre mère[1].

Les rebelles, quoique occupant Ch'êng-kung, n'en faisaient pas leur centre d'opérations, aussi, après quelques mois de combats, abandonnèrent-ils cette ville pour se retrancher sur la route de Ch'êng-chiang, qu'ils avaient hérissée de fortifications. La ville rentrée au pouvoir des impériaux, le Fu-t'ai continua sa marche sur Ch'êng-chiang-fu.

Ma Ju-lung, que l'inaction consumait, finit par ébranler la torpeur du vice-roi, obtint de lui les fonds nécessaires et s'apprêta à partir pour le sud afin de reprendre Hsin-hsing-chou, que les rebelles occupaient depuis 1860. Yang Shêng-

[1] Il refusa de voir sa mère, après qu'elle eût épousé en secondes noces un perruquier, métier qui, en Chine, est méprisé par la classe des mandarins. Ce second mari étant mort, elle se trouva sans ressources, et, poussée par le besoin, se présenta au Ya-mên du Fu-t'ai, son fils, qui la fit chasser sous prétexte qu'elle était folle. A la suite de cette dure réception, elle se retira dans une maison de modeste apparence, dans le quartier de la porte de l'est, où le vice-roi et Ma Ju-lung, ayant pitié de sa détresse, lui faisaient parvenir les moyens de vivre. Pendant ce temps-là, la mère adoptive du Fu-t'ai était somptueusement installée dans son Ya-mên, où elle commandait en maîtresse. Le troisième frère de ce mandarin, qui, à cette époque, était à la tête d'un corps d'armée avec le grade de Tao-t'ai, moins ambitieux et animé de meilleurs sentiments, venait en cachette voir sa mère dans sa triste retraite et lui apportait, en même temps que des consolations, l'argent dont il pouvait disposer.

tsung et Ma Tien-shun, ayant nettoyé d'ennemis la route de Chao-tung, étaient venus se mettre à sa disposition.

Les préparatifs étaient terminés et déjà quelques bataillons étaient en marche lorsque des ordres de Pékin enjoignirent au Fu-t'ai de se diriger contre Ch'êng-ch'iang et à Ma Ju-lung d'opérer dans le sud; il devait, d'après l'itinéraire qui lui était tracé, occuper Hsin-hsing, où il se disposait à aller, Tung-k'ou (東口), Ho-hsi (河西), et de là descendre à Kuang-i. Le vice-roi, ne craignant plus de blesser le Fu-t'ai, ne négligea rien pour l'exécution de ce programme.

Après avoir emporté Chin-ning-chou, qui ne fit pas une longue résistance, Ma Ju-lung s'arrêta quelques jours à K'un-yang, pour aider de ses conseils Chang Pao-hou, qui en faisait le siège. Les défenseurs de cette ville, sous les ordres de Yang Chêng-p'êng[1], avaient repoussé toutes les attaques avec un tel succès, que des renforts avaient été demandés à la capitale. Nous ne raconterons pas les péripéties de ce siège, qui ne dura pas moins de huit mois. A la fin, Chang Pao-hou souscrivit aux conditions proposées par les rebelles, et d'après lesquelles la vie et les biens des habitants devaient être respectés, les chefs élevés au grade de mandarin, et les soldats licenciés. Chang Pao-hou, fidèle aux instructions dictées par le Fu-t'ai, accepta ces conditions, en soulevant cependant quelques difficultés afin de ne pas éveiller les soupçons. Deux portes furent livrées aux impériaux, et, le jour désigné pour l'entrée des troupes, les

[1] C'est le même qui commandait un corps d'armée lors de l'expédition de Ts'ên Yü-ying dans l'ouest; il fut fait prisonnier à Pin-ch'uan-chou et conduit à Ta-li; il fut ensuite relâché à la prière de Ma Tê-hsing. Ayant eu à se plaindre de l'administration provinciale, il déserta les rangs des impériaux pour se rallier au sultan de Ta-li, dont il devint un des plus ardents lieutenants. Attiré dans un piège par Chang Pao-hou, il fut exécuté et sa tête exposée au pilori de la capitale.

chefs furent invités au quartier général chinois, où ils furent décapités à l'issue d'un somptueux festin. Cette trahison causa une violente rumeur parmi les musulmans; mais, sans leur laisser le temps de courir aux armes, les impériaux se précipitèrent dans la ville et la livrèrent au massacre et au pillage. Environ trois cents personnes notables eurent la tête tranchée et le reste de la population fut chassé sans pitié.

La prise de K'un-yang-fu fit un grand bien au commerce: le lac libre, les marchandises venant au sud, bien qu'obligées de s'écarter de la voie directe afin d'éviter Hsin-hsing-chou que les rebelles occupaient, pouvaient être embarquées à K'un-yang au lieu d'être transportées à dos de mulet jusqu'à An-ning et de cette ville à la capitale.

L'arrivée de Ma Ju-lung et de ses troupes dans la plaine de Hsin-hsing redonna du courage à la population. Les villages qui avaient refusé d'arborer le pavillon blanc avaient été en partie rasés; les autres s'étaient soumis par force plus que par sympathie. Aussi tous ceux du nord de la plaine s'empressèrent de reconnaître l'autorité légale; quant à ceux de l'est, habités par des mahométans et sur lesquels les rebelles comptaient le plus, ils étaient fatigués de cet état de désordre qui arrêtait toutes les affaires, et offrirent spontanément au général d'établir son quartier général à Ta-ying-t'ou (大 營 頭), ce qu'il accepta. Les Kuan-shih des environs, ainsi que les Tu-ssŭ, vinrent aussi avec un grand nombre de miliciens se mettre à sa disposition.

Les rebelles, abandonnés de tous côtés, en furent réduits à défendre les approches de la ville. Des fortins et des retranchements avaient été élevés sur les ponts du cours d'eau qui descend de Ta-ying-t'ou. Après avoir opposé une

certaine résistance, ils furent ramenés sous les murs de la cité. Maître de ces positions et d'une partie des faubourgs, Ma Ju-lung écrivit au chef T'ien Chin-shih (田進士) pour l'inviter à cesser les hostilités, l'assurant que la population et les propriétés seraient respectées et que, dans le cas contraire, la ville allait être bombardée. Le chef ne daigna pas répondre à cet appel, mais il communiqua le contenu de la lettre aux notables; une partie d'entre eux, confiants dans la parole du général, virent dans cette démarche le moyen de se soustraire aux horreurs d'une ville prise d'assaut; d'autres demandèrent à continuer la défense, mais leur nombre diminua de jour en jour. Le parti de la paix envoya secrètement au quartier général pour connaître et discuter les conditions de la capitulation. Ma Ju-lung, outre ce qu'il avait déjà offert, se contenta d'exiger la tête du principal chef militaire et une indemnité de guerre pour ses soldats.

Cet arrangement conclu, les notables qui en avaient pris l'initiative, ne sachant comment s'emparer du chef désigné sans provoquer des troubles dans la ville, prièrent Ma Julung de simuler une attaque, pendant laquelle on pourrait se défaire de lui. En effet, le chef, au premier mouvement des impériaux, conduisit ses troupes au feu, mais à peine fut-il sorti qu'une balle tirée par derrière l'atteignit à la tête et le renversa. Hu Yung (胡永), commandant de sa garde, lui coupa la tête; le signal de convention fut arboré sur les remparts, et les impériaux entrèrent dans la ville.

L'occupation eut lieu sans le moindre désordre; la tête du chef fut exposée pendant quelques jours sur le marché des faubourgs et envoyée ensuite à la capitale. Huit à dix mauvais sujets qui avaient essayé de fomenter une conspiration furent exécutés.

La libération de la ville ne pouvait être aussi complète que le croyait la population; car, la plus grande partie des familles musulmanes qui s'y étaient réfugiées étant étrangères au département, il fallait attendre, pour régler la question d'évacuation, que les localités dont elles étaient originaires fussent reprises sur les rebelles; cet état de choses continua pour elles jusqu'en 1871, époque à laquelle la réoccupation de plusieurs bourgs environnants permit de rendre à chacun sa propriété.

Ma Ju-lung envoya quelques bataillons contre Hsiao-tung-k'ou (小東口), Han-i-ts'un (漢夷村), Ta-tung-k'ou (大東口), villages situés à 80 lis de la ville, dans les montagnes et à l'entrée de la plaine de Tung-hai. L'expédition ayant échoué et la saison des pluies arrivant, il revint dans la capitale[1] avec son armée après une campagne de six mois, se promettant de continuer son itinéraire ainsi que le lui avait tracé la cour de Pékin, aussitôt que la saison serait favorable.

Le Fu-t'ai était toujours à Ch'êng-kung-hsien, où il attendait que ses troupes eussent chassé les rebelles des positions qu'ils tenaient sur les hauteurs qui dominent la plaine de Ch'êng-chiang-fu. Ces derniers, sachant que leurs adversaires ne leur feraient point de quartier, se battaient avec cette ténacité qui caractérise les fanatiques musulmans, de sorte que les impériaux n'avançaient que très lentement et en perdant beaucoup d'hommes. Quand le Fu-t'ai apprit la

[1] Ma Tê-hsing était resté à Yün-nan-fu; mais il vivait retiré depuis la capture de Ma Yung. La plaine et la ville de Hsin-hsing une fois rendues à l'administration provinciale, il alla s'établir à Ta-ying-t'ou parmi ses coreligionnaires, et quoique fort avancé en âge (il avait alors soixante-dix-neuf ans), il se maria avec une jeune veuve.

victoire de Ma Ju-lung, qui avait eu à surmonter, disait-on, des obstacles considérables, son amour-propre fut sensiblement froissé, et à partir de ce moment il n'épargna rien pour triompher à son tour. Il mit la tête des insurgés à prix et celle des chefs en particulier, puis il se rapprocha du centre des opérations et offrit une somme de 300 taëls pour chaque fortin que prendraient ses braves. Ce moyen fut assez efficace : les bataillons, au risque de perdre du monde, entraînés par l'appât de l'argent, se précipitaient sous le feu meurtrier des rebelles qui ne lâchaient pied qu'à la dernière extrémité. Enfin, après quelques mois de luttes et d'énormes sacrifices, le Fu-t'ai réussit à prendre position dans la plaine, où d'autres difficultés non moins sérieuses l'attendaient; tous les villages, tous les points stratégiques étaient barricadés et prêts à la résistance; il fallait faire le siège d'un village après l'autre avant d'arriver au pied des remparts, où une autre défense non moins énergique était préparée.

Yang Shêng-tsung, qui ne pensait toujours qu'au grade de mandarin qu'il avait perdu, n'ayant rien à faire depuis son retour de Hsin-hsing-chou, alla offrir ses services au Fu-t'ai, qui les accepta. Il espérait que ce semblant de patriotisme, joint aux services qu'il avait rendus dans les campagnes précédentes et au siège de Hsin-hsing en particulier, seraient de puissants auxiliaires pour racheter sa faute.

Bien que l'armée du Fu-t'ai eût reçu des renforts considérables et cinq ou six pièces d'artillerie venues de Nankin, avec des canonniers qui en connaissaient la manœuvre, il avançait lentement. Tout présageait que le siège serait long, coûteux et meurtrier, mais il était évident que la victoire devait finalement rester aux impériaux.

Nous laisserons Ts'ên Yü-ying pour suivre dans l'ouest la campagne que les impériaux avaient entamée l'année précédente.

Les troupes placées sous les ordres de Yang Yü-k'o et de Li Hsin-ku (李信古) avaient, au début, obtenu des avantages; mais, dans la région des salines, les rebelles, sentant que cette dernière ressource allait leur échapper, faisaient tous leurs efforts pour s'y maintenir. Chaque pas était hérissé d'obstacles; la guerre par bataillons avait fait place aux escarmouches de partisans et les moindres accidents de terrain étaient fortifiés. Yang Yü-k'o, de son côté, jugeait avec raison que s'il pouvait occuper cette partie du district, c'était frapper l'insurrection au cœur en lui ôtant tout moyen de se prolonger. Repoussé à différentes reprises, il fut enveloppé par des troupes fraîches venant de Ta-li; sa déroute fut complète, et il perdit tout son matériel. A la suite de cette défaite, il sollicita des renforts à la capitale, et lorsqu'il reprit l'offensive, il culbuta les rebelles, s'empara des puits à sel et poussa jusqu'à Chêng-nan-chou[1], pendant que Li Hsin-ku faisait aussi des progrès dans le nord.

Maître de disposer des revenus du territoire conquis pour satisfaire aux exigences de la guerre, Yang Yü-k'o en tira parti pour augmenter l'effectif de ses forces. La population des villes encore au pouvoir des rebelles, fatiguée de se trouver constamment entre l'enclume et le marteau et doutant fort que le sultan pût maintenir longtemps son autorité,

[1] En marche sur cette ville, Yang Yü-k'o captura un convoi de lingots d'or et d'argent appartenant à un chef rebelle qui opérait plus au sud : il garda ce butin comme sa propriété.

voyait avancer les impériaux avec plaisir et n'attendait qu'une occasion pour se prononcer en leur faveur.

La belle saison arrivée, Ma Ju-lung se disposa à réunir ses troupes éparses et à commencer la campagne sur Tung-k'ou, mais il trouva ici de nouveaux obstacles à l'accomplissement de ses projets : le Fu-t'ai s'opposa à ce que les Liang-t'ai du général missent en réquisition le riz destiné à ses soldats sous le fallacieux prétexte que, sa propre armée ayant été considérablement augmentée, il avait besoin de toutes les ressources en nature que pouvait fournir le département et les environs. Il ne fallut rien moins qu'une protestation énergique du vice-roi, poussé à bout par un acte aussi arbitraire, pour ramener le Fu-t'ai au sentiment du devoir. Les négociations entamées à ce sujet retardèrent le départ du général, qui ne quitta la capitale que dans le courant du onzième mois. A Hsin-hsing-chou, il régla certaines questions de terrains qui avaient été mal définies entre les habitants et les Chinois, et se rendit ensuite à Tung-shan, puis à Tung-k'ou.

C'est ici que se place notre arrivée à Yün-nan-fu. Après quelques jours de repos, notre première visite fut pour le Fu-t'ai, que nous allâmes trouver à Ch'êng-chiang. Quoique très occupé par le siège de cette ville, il nous reçut cordialement, nous fit visiter ses positions, les travaux entrepris et le peu d'artillerie dont il disposait. Il vint ensuite nous voir et, avant de partir, nous demanda des renseignements sur la fabrication des capsules de guerre; l'expérience qu'il avait eue des armes à feu pendant le siège de la capitale lui avait donné l'idée de réformer son armement. Il avait, en conséquence, avec les subsides provenant des

provinces, fait acheter un grand nombre de fusils européens; or, comme il lui fallait beaucoup de capsules et que celles qui lui arrivaient des ports de mer étaient souvent en mauvais état et fort chères, il pria le vice-roi de Nan-king de lui envoyer quelques ouvriers capables de fabriquer des amorces et de fondre des projectiles. Ces ouvriers arrivés en 1870, on emboutit des capsules à la main; mais quand il fallut faire du fulminate, ils ne purent y réussir. C'est sur cette composition inflammable qu'il voulait obtenir des renseignements et même assister à sa fabrication; il insista pour qu'une expérience fût faite sous ses yeux. Comme nos bagages étaient restés à la capitale, nous y retournâmes chercher les ingrédients nécessaires afin de satisfaire sa curiosité.

Pendant nos quelques jours d'absence de la capitale, Ma Ju-lung, informé de notre arrivée par les mandarins que nous avions trouvés à Chan-i-chou (霑益州), avait dépêché un courrier de Hsin-hsing pour nous inviter à venir dans cette ville. Afin de ne pas perdre de temps, M. Dupuis s'embarqua le soir même pour se rendre à l'invitation de Ma Ju-lung, et le lendemain de son départ, le frère du Fu-t'ai ayant désigné un mandarin et des hommes pour porter nos bagages, nous quittâmes de nouveau la capitale pour retourner à Ch'êng-chiang.

Depuis cinq jours que nous étions partis, des évènements avaient eu lieu. Le Fu-t'ai, impatient de terminer une campagne qui menaçait de se prolonger puisqu'il ne pouvait réduire les insurgés par la famine, chercha, par ses promesses, à les amener à se soumettre, et il pensa qu'un musulman seul serait à même de mener ce projet à bonne fin. Ma Chung[1], qui

[1] Ce mandarin, élevé au grade de Hsieh-t'ai (colonel) par Ma Ju-lung, quitta ce dernier et passa, dans l'espoir d'un avancement plus rapide, au service du

commandait un corps musulman, fut choisi pour remplir cette mission. Il lui fut facile d'entrer en relations avec les insurgés, et il déploya toute son éloquence pour les convaincre des avantages que leur offrait une solution pacifique : quiconque ferait sa soumission aurait la vie sauve et les propriétés seraient respectées. Une vingtaine d'hommes se laissèrent gagner par ces paroles et sortirent à la faveur de la nuit; car ils savaient que le grand chef Yao Hsiao-chi avait répondu au Fu-t'ai qu'il était décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Furieux de cette réponse, le Fu-t'ai s'en vengea sur les déserteurs, qu'il fit exécuter, sans leur adresser une question.

Les chefs inférieurs crièrent vengeance, firent des sorties, surprirent quelques camps, et enlevèrent beaucoup d'armes et de munitions. Le lendemain, nous étions de retour au quartier général. Le Fu-t'ai, encore surexcité, allait interroger quatre prisonniers lorsque, nous voyant arriver: « Voyez », dit-il, en montrant ces pauvres diables humblement agenouillés, « si les brigands d'Europe ressemblent à » ceux-ci; je ne crois pas, » ajouta-t-il, « qu'il y ait nulle » part des coquins aussi tenaces qu'eux ». D'après la description qu'on nous avait faite des rebelles, nous pensions trouver chez ces fervents sectateurs de Mahomet des physionomies au moins farouches, sinon sauvages, mais ce fut le contraire: ceux qui étaient devant nous, jeunes encore, avaient des figures sympathiques et l'air fier. Ils répondirent avec fermeté et s'entendirent condamner à mort sans donner le moindre signe d'émotion; ils semblaient même heureux d'avoir fait le sacrifice de leur vie pour le succès de leur cause.

Fu-t'ai, qui l'employa comme un instrument. Il fut depuis promu au grade de Chên-t'ai (général de brigade).

Le Fu-t'ai, satisfait de l'expérience chimique qu'il avait vu faire, nous réitéra, en nous congédiant, l'assurance que la ville serait prise avant la fin de l'année. Il était difficile de croire à une conclusion aussi rapide, et comme nous le laissions voir, il ajouta : « Il faut que je les prenne tous » comme dans une souricière, et devrais-je acheter le riz[1] » plus cher encore, je ne quitterai pas d'ici avant que tous » les habitants soient exterminés ».

Le jour de l'an étant proche, malgré notre désir de descendre à Hsin-hsing, nous ne pûmes quitter la capitale que le 7 de la première lune, et nous n'arrivâmes dans cette dernière ville que le 10, à trois heures de l'après-midi, après avoir perdu un jour en route par suite du mauvais temps.

Dès notre entrée en ville, nous trouvions à la porte de l'ouest des serviteurs de Ma Ch'êng[2]; ce dernier avait été chargé par Ma Ju-lung de nous préparer des logements. La maison dans laquelle on nous conduisit est l'une des plus belles; elle avait été construite par un riche musulman qui

[1] A ce moment, le riz commençait à manquer; il coûtait à la capitale 18 taëls le *tan* de Yün-nan-fu, qui équivaut à 776 livres chinoises; le siége durait depuis si longtemps et les troupes étaient si nombreuses que les ressources étaient épuisées; il fallait donc faire des réquisitions loin du théâtre de la guerre, et les frais de transport étant très onéreux, le gouvernement l'achetait à meilleur compte sur place.

[2] Ce mandarin, originaire de Yung-ch'ang, servit longtemps sous les ordres de Tu Wen-hsiu avec le titre de Ta-ssŭ-ting (大 司 定), et fut chargé pendant les cinq premières années de la guerre civile de surveiller la frontière de Birmanie; il s'établit à T'êng-yüeh-chou (騰 越 州). Appelé à faire partie de l'expédition que le Yuan-shuai (sultan) organisait contre la capitale, il se distingua dans la prise des puits à sel, s'empara de Sung-ming-chou, guerroya dans toute la partie nord et fit sa soumission aux impériaux en 1870. Amené à la capitale, il eût été passé par les armes comme une partie de ses collègues, si Ma Ju-lung, sous la protection duquel il s'était placé, ne lui eût sauvé la vie.

fut tué avant d'avoir pu l'habiter. Comme nous nous disposions le lendemain à aller faire visite au général, nous reçûmes de sa part quelques provisions, et il nous fit prévenir par un de ses aides de camp que des nouvelles reçues pendant la nuit l'obligeaient de partir en toute hâte pour Tung-shan (東山), où opéraient ses troupes, mais qu'il espérait rentrer le soir même.

Or, voici ce qui avait eu lieu.

Ses camps, jusque là installés à Tung-shan, avaient été portés en avant : on voulait occuper le plateau de Kuang-shan, situé à 20 lis au sud-est et alors libre d'ennemis. A peine ce mouvement fut-il dessiné que les gens de Tung-k'ou, informés par leurs espions, accoururent parmi les ruines qui couronnent le plateau et, cachés derrière les buissons et les haies qui bordent les chemins, ils attendirent. Les impériaux, sous les ordres de Yang Ssŭ-jun (楊思潤), de Hsia Ju-hsiao et d'autres officiers, se mirent en marche, tellement convaincus de l'absence de l'ennemi qu'ils allaient dans le plus grand désordre et sans avoir même chargé leurs armes. Les insurgés, blottis sous bois, les laissèrent s'enfoncer dans le piège qu'ils leur avaient tendu et, dès que la colonne fut à peu près engagée tout entière dans le défilé, ils ouvrirent le feu de droite et de gauche : une horrible confusion s'ensuivit et rien ne put arrêter la panique qui s'empara des soldats. Yang Ssŭ-jun trouva la mort en tentant un dernier effort, et Hsia Ju-hsiao, abandonné par les siens, fut blessé, impitoyablement mutilé à coups de sabre et laissé pour mort sur le champ de bataille. Le chef des rebelles, Hu Kuei-chih (胡貴志), reconnaissant Yang Ssŭ-jun contre lequel il disait avoir des griefs, exerça sur son cadavre les représailles d'un sauvage : il lui ouvrit la poitrine, arracha son

cœur encore chaud, le fit frire dans une marmite et le mangea avec quelques soldats. Environ cent vingt musulmans et trente Chinois périrent dans cette embuscade; ceux de Hsin-hsing furent les plus éprouvés : cinquante-cinq manquèrent à l'appel.

C'est à la suite de cette désastreuse nouvelle que Ma Julung était parti précipitamment. Son arrivée au camp ramena la confiance; il rassembla aussitôt quelques bataillons et se mit à leur tête. Cette fois, ils redoublèrent de précautions; une partie de la garde du général, armée de fusils Peabody nouveau système, marchait en avant. Le plateau de Kuangshan était désert; mais en descendant dans la vallée, l'avant-garde rencontra des fortins bien défendus. Le combat s'engagea et eut pour résultat la défaite des rebelles; ceux-ci, croyant avoir à faire à des adversaires armés comme eux, essayèrent à plusieurs reprises un mouvement offensif, et, bien que beaucoup d'entre eux portassent des cuirasses à l'épreuve de la balle du fusil chinois, ils furent punis de leur témérité et décimés par ces armes à tir rapide qu'on employait pour la première fois au Yün-nan. Le général, escorté de sa garde, rentra au village de Liang-hai-ts'un (梁海村), emmenant avec lui des prisonniers, beaucoup de butin, et un grand nombre de têtes qui furent envoyées le lendemain à la capitale. Cette petite victoire releva le moral des troupes et rassura les pessimistes de Yün-nan-fu.

Ces complications ne permirent pas au général de s'éloigner du centre de ses opérations. Il donna l'ordre à Ma Ch'êng de rester à Hsin-hsing-chou pour veiller à la sécurité générale et concentra toutes ses forces à Liang-hai-ts'un, où nous le rejoignîmes quelques jours plus tard.

Pendant ce temps, le Fu-t'ai, devant Ch'êng-chiang, avait épuisé ses moyens d'action sans arriver à rien, et il pressa Ma Chung de renouer ses relations avec les insurgés, en l'assurant qu'il donnerait une très forte somme d'argent et un grade de mandarin à celui qui, disait-il, serait assez patriote pour assassiner le chef des rebelles et, par cet acte, racheter les fautes de la population.

Le beau-frère du chef rebelle, jaloux de la position de ce dernier, fut celui qui s'aboucha avec Ma Chung; par ses relations de parenté avec Yao Hsiao-ch'i, nul mieux que lui ne pouvait mettre ce projet à exécution. Le crime était facile à commettre, mais il fallait trouver ensuite le moyen de sortir de cette cité qui voulait lutter jusqu'au bout. Enivré de l'espoir de devenir riche et mandarin, il chercha d'abord à se créer des partisans, tentative dans laquelle il échoua complètement, à cause de la mauvaise foi du Fu-t'ai, qui avait, une fois déjà, violé si ouvertement ses promesses. Cependant, à l'aide de quelques gens tarés, il prépara le guet-apens et attendit le moment propice.

Yao Hsiao-ch'i, l'un des officiers les plus énergiques et des meilleurs administrateurs qui fussent venus à Ta-li sous les ordres du Ta-ssŭ-jung, avait prit la direction de la défense de Ch'êng-chiang, et avait su se rendre populaire. Partisan déclaré de Tu Wên-hsiu et surtout bon musulman, il était décidé à combattre jusqu'à épuisement de ses ressources; et, comme il était largement pourvu de toutes choses, il pouvait attendre les évènements. Malgré les dépêches peu rassurantes qu'il recevait de temps à autre du gouvernement de Ta-li, il espérait que le sultan viendrait à son secours pour refouler au loin ces hordes impériales qui, depuis plus d'un an, lui créaient les plus graves inquiétudes.

Il voyait cependant avec regret s'éclaircir les rangs de ses braves, et les gens faibles qui ne craignaient pas de parler de capitulation lui faisaient mal augurer pour l'avenir.

Un jour, après avoir terminé son inspection autour de la ville pour se rendre compte des changements à faire dans les positions, il s'étendit sur un *K'ang-ch'uang*[1] et y fuma une pipe d'opium; il l'avait à peine finie qu'un coup de pistolet tiré par son beau-frère l'atteignait en pleine poitrine et le tua presque sur le coup.

A cette funeste nouvelle un certain désordre se produisit: l'assassin et ses complices voulurent en profiter pour ouvrir les portes aux impériaux qui étaient avertis; mais ils avaient compté sans le dévouement des soldats, qui firent avorter la trahison. Arrêtés par eux, ils furent envoyés au supplice, et la femme de Yao Hsiao-ch'i qui avait, dit-on, trempé dans le complot, partagea leur sort.

La mort de Yao Hsiao-ch'i porta un coup mortel à la résistance de la cité. L'union qui avait existé jusque là parmi les défenseurs fit place au découragement, et les nouveaux chefs n'avaient point, malgré leur zèle, assez d'autorité pour apaiser l'effervescence des esprits.

Le Fu-t'ai, averti que la discorde s'était glissée parmi les rebelles, mit en avant toutes ses batteries politiques et fit proposer des conditions de capitulation par Ma Chung. Ce dernier, afin de donner plus de crédit à ses paroles, proposa aux délégués de la ville de les conduire chez le Fu-t'ai et, malgré les craintes légitimes que leur inspirait cette visite, ils s'y rendirent. Le Fu-t'ai les reçut avec beaucoup d'affabilité, leur exprima sa satisfaction de les voir rentrer dans

[1] Espèce de lit de camp sur lequel les Chinois fument l'opium; il fut importé de Mongolie en Chine sous la dynastie actuelle.

le devoir, et les congédia avec la ferme assurance qu'il ne tomberait pas une seule tête. Cette entrevue produisit le meilleur effet et, réconfortés par ces bonnes paroles, les délégués s'en retournèrent fort tranquilles. A peine étaient-ils partis que le Fu-t'ai promettait à ses soldats le pillage de la ville pendant trois jours.

Au jour fixé pour la capitulation, les rebelles, fidèles à leur engagement, ouvrirent les portes. Dès qu'on eut pris possession de quelques quartiers, le massacre commença: les soldats se ruèrent comme des forcenés sur les habitants, tuant, pillant et saccageant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Les musulmans, outrés de la trahison dont ils étaient victimes, coururent aux armes et se barricadèrent dans un quartier isolé. Une querelle s'éleva tout à coup entre les pillards des différents bataillons; des injures on en vint aux coups, puis aux armes, si bien que le sang coula. Shao Ta-jên (邵 大 人), envoyé par le Fu-t'ai pour rétablir l'ordre, dut employer la force, ce qui augmenta la confusion. La mêlée fut terrible; lorsqu'à la nuit le combat cessa, trois à quatre cents soldats gisaient sur le terrain.

Les rebelles qui avaient pris l'offensive profitèrent du désordre pour gagner au large; mais les femmes, les enfants et les vieillards, n'ayant pu les suivre, furent victimes de la rage des impériaux. L'ordre rétabli, le massacre recommença. Des femmes, épouvantées de se voir livrées à la brutalité des soldats, se suicidèrent en se jetant dans les puits avec leurs enfants; celles que la peur de la mort avait retenues, furent violées et vendues ensuite au plus offrant. C'est ainsi que 5,000 à 6,000 créatures humaines subirent un sort infâme. Les vieillards furent tous passés par les armes et leurs têtes exposées sur les remparts.

Quatre à cinq jours après ces scènes de carnage, les rues étant encore souillées de sang et les cadavres laissés partout sans sépulture, le Fu-t'ai, impatient de contempler son œuvre, entra dans la ville. Son premier acte fut de mander Shao T'ien-kuei et son ami Yang Hsiao-lao (楊 小 老), auxquels il reprocha sévèrement d'avoir employé la force contre leurs collègues. Ceux-ci firent remarquer à Son Excellence qu'ayant été chargés de rétablir l'ordre, il leur avait été impossible, vu la surexcitation des esprits, de faire mettre bas les armes sans employer la force. Le Fu-t'ai parut mécontent de ces explications et déclara que, si pareil fait se renouvelait, il en punirait de mort les auteurs. Une violente dispute s'ensuivit, et Shao T'ien-kuei reprocha vertement au Fu-t'ai son hypocrisie. Puis, en entendant donner l'ordre de s'emparer de sa personne, il tira de sa ceinture un pistolet à deux coups et ajusta son supérieur; au même instant un des aides de camp, qui avait vu le geste, se jeta en avant et tomba percé des deux balles destinées au Fu-t'ai. L'ami de Shao T'ien-kuei, se voyant perdu, allait aussi prendre l'offensive, lorsqu'il fut arrêté.

Le Fu-t'ai, terrifié de la scène qui venait d'avoir lieu et du danger auquel il venait d'échapper, restait immobile et sans voix. Revenu de sa stupeur, il ordonna la double exécution, séance tenante et sous ses yeux. Il rendit ensuite un arrêté contre les familles de ces officiers et envoya des exprès à la capitale pour qu'on lui amenât les femmes et les enfants des coupables : il les fit mourir peu de temps après.

A la suite de ces déplorables évènements, une partie des chefs qui avaient prêté leur concours aux impériaux furent renvoyés dans leurs foyers. Ainsi finit le siège de Ch'êng-chiang qui avait coûté tant d'hommes et d'argent, quand il

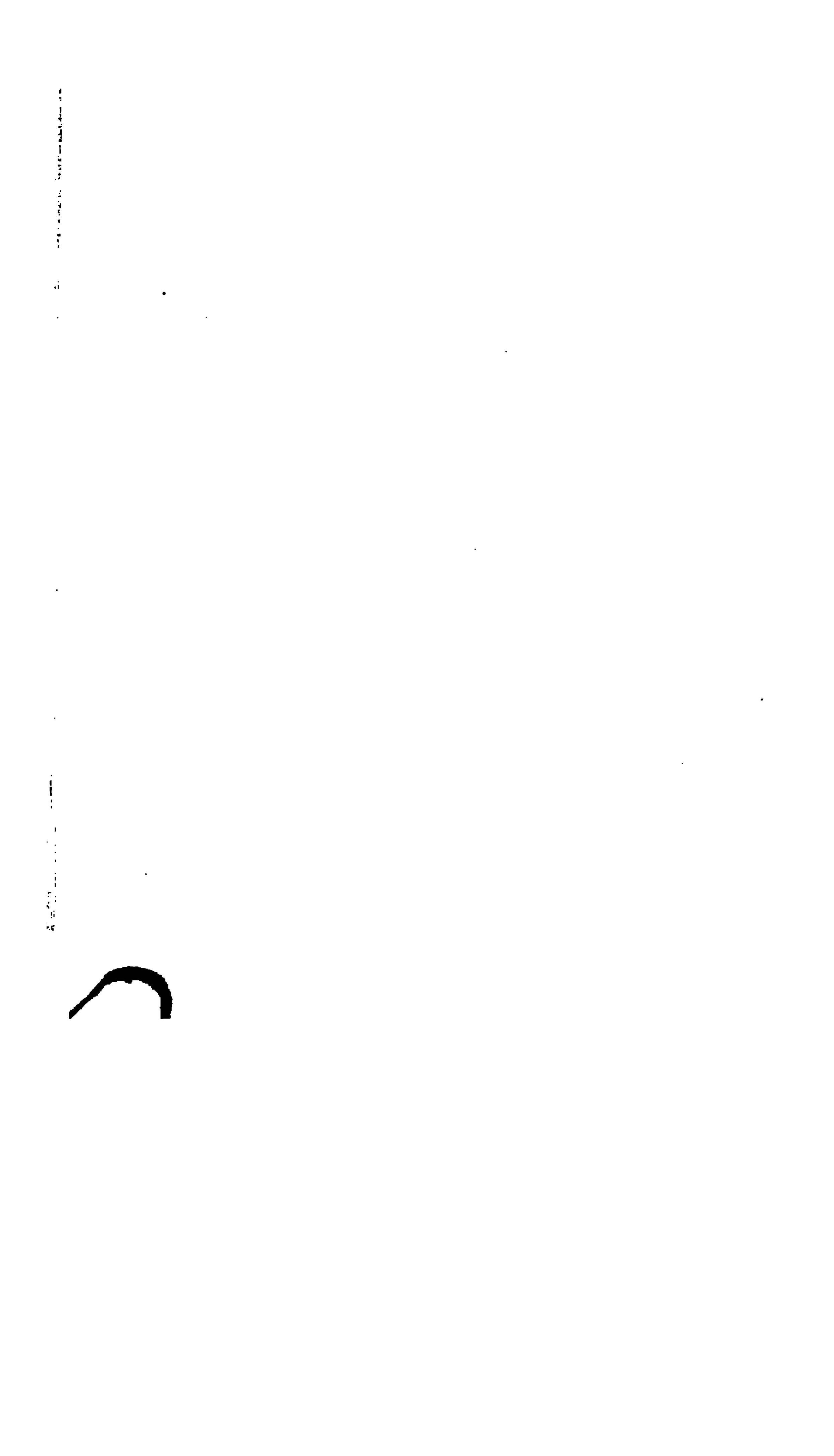
aurait fallu si peu de chose pour faire rentrer les égarés dans le devoir, afin d'obtenir les mêmes résultats que Ma Ju-lung et d'autres, et de conserver ainsi à la province des milliers de bras vigoureux, si nécessaires pour sortir du mauvais pas où l'avait plongée la rébellion.

Le Fu-t'ai remit la direction civile de Ch'êng-chiang à un mandarin du grade de Chih-fu (知府), y laissa une forte garnison et revint à la capitale, où il fut reçu très froidement. Ch'êng-chiang au pouvoir des impériaux, tout le département était désormais tranquille. Il ne restait plus pour compléter la pacification de cette région que quelques points éloignés : Kuang-i, Lin-an, Pu-hsi et Tung-k'ou, où Ma Julung opérait.

CHAPITRE VI

LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

(FIN)



LA RÉBELLION MUSULMANE AU YÜN-NAN

(FIN)

Avril 1871. — Depuis son arrivée sur le théâtre de la guerre, grâce aux armes à tir rapide et au peu d'artillerie dont il disposait, Ma Ju-lung avait en quelques jours pris toutes les positions extérieures des insurgés et s'apprêtait à assiéger les villages.

Le hameau de Hsiao-tung-k'ou, qui n'avait tourné à la révolte que sous la pression de Han-i-ts'un (漢夷村) et Ta-tung-k'ou, offrit sa soumission au général; elle fut acceptée à la condition que la tête du chef Hu K'ai-k'ou (胡開口) serait livrée. A quelques jours de là, le général faisait sa toilette de combat lorsqu'un homme, un sac sur l'épaule, se prosterna à ses pieds et lui présenta la tête ensanglantée du chef rebelle; il en fit un examen minutieux, appela ceux de sa garde qui l'avaient connu, et l'identité constatée, il fit remettre une gratificatien de 10 taëls au porteur. Ces mots de *toilette de combat* s'appliquent à l'habitude qu'avait Ma Ju-lung, lorsqu'il allait prendre possession d'une localité rebelle, de passer une cotte de mailles en cuivre sous celle de soie qu'il portait ordinairement. Les anciens du village, qui avaient beaucoup contribué à la

capitulation, vinrent en dehors des murs se prosterner devant le général et le remercièrent d'avoir bien voulu les reconnaître pour ses partisans (8 avril).

L'occupation de Hsiao-tung-k'ou sema le désordre chez les insurgés, ils se voyaient cernés de tous côtés. Ma Ch'êng-lin, à la fois prêtre et grand chef, jugeant la situation désespérée, usa de son influence sur le sexe faible pour le convaincre que le moment de passer dans un autre monde était arrivé, que les portes du ciel étaient ouvertes et qu'il fallait profiter de ce que Mahomet appelait ses fidèles pour aller le rejoindre. Une grande partie des femmes s'empoisonnèrent avec de l'opium et en firent prendre aussi à leurs enfants, de sorte que les hommes restèrent presque seuls pour défendre leurs dépouilles.

Les impériaux, au lieu de tirer parti de l'affaissement de leurs adversaires, pensaient que quelques jours leur suffiraient pour s'emparer des villages, et ils négligeaient d'occuper les points stratégiques et les passages difficiles de la montagne. Cet excès de confiance leur coûta cher : les rebelles, revenus de l'abattement où ils étaient tombés, cherchaient à gagner du temps pour se fortifier et, dans cette intention, ils demandèrent à connaître les conditions de capitulation. Ma Ju-lung, que le temps perdu en vaines négociations impatientait, leur posa un ultimatum, auquel ils répondirent en envoyant Ma Lin[1] (馬 林) et Hu Kuei-chih[2] (胡 貴 知) comme parlementaires. Après de longs pourparlers qui n'eurent aucun résultat, le général s'aperçut

[1] Il faisait partie du comité de la défense; accusé par Ma Ch'êng-lin d'entretenir de secrètes menées avec les impériaux, il fut exécuté comme traître.

[2] C'est ce même chef qui commandait la sortie contre les impériaux à Kuang-shan et qui mangea le cœur de Yang Ssŭ-jun.

trop tard qu'il était joué, renvoya Ma Lin, garda le second prisonnier de guerre, et les hostilités recommencèrent.

Les mois s'écoulaient sans amener aucune amélioration. Ma Ju-lung voulut employer plusieurs fois son prisonnier comme intermédiaire dans des négociations nouvelles; n'y ayant pas réussi, il décida d'en faire un exemple. Il pensa d'abord à l'envoyer dans une cage à la capitale, mais réfléchissant qu'il pourrait être délivré en route, il le fit décapiter et envoya sa tête au vice-roi, qui la fit exposer au pilori de Yün-nan-fu.

L'argent commençait à manquer au camp, et, malgré des demandes réitérées, le vice-roi n'en envoyait point; entièrement dominé par le Fu-t'ai, il n'osait plus rien faire sans l'approbation de ce fonctionnaire, qui voyait des rivaux dans tous les généraux plus heureux ou plus habiles que lui. Les travaux du siège étant à peu près terminés, une attaque générale fut projetée pour le 29 juin : elle eut lieu avec succès; les villages furent forcés, mais sur un retour offensif de l'ennemi, il fallut les évacuer presque aussitôt. Dans cette affaire, Ma Ju-lung eut la cuisse traversée d'une balle; la fusillade était si bien nourrie, qu'à nuit close seulement, on put enlever le général de l'endroit où il était tombé.

Souffrant beaucoup de sa blessure, et n'ayant aucun soulagement à espérer au milieu des montagnes, Ma Ju-lung remit le commandement au plus ancien des chefs de corps, et rentra à Ta-ying-t'ou (大營頭), village musulman situé dans la plaine de Hsin-hsing.

De retour à la capitale, le Fu-t'ai s'occupa activement d'organiser une expédition contre Kuang-i. Il était bien aise que Ma Ju-lung, qui avait reçu de Pékin l'ordre de

soumettre ce district, fut retenu par le siège de Tung-k'ou. Il se promettait de châtier d'une façon exemplaire ce nid de mahométans, qui, bien qu'ayant fourni un contingent de soldats au gouvernement de Yün-nan alors que la capitale était menacée, refusaient de reconnaître l'autorité provinciale. Au moment même où l'on méditait de les détruire, ils avaient envoyé, en signe de soumission, trois cents de leurs meilleurs soldats à Ma Ju-lung, qui avait accepté leur concours.

Nonobstant la mauvaise récolte, et la persistance des pluies qui se succédèrent cette année-là pendant cent sept jours, les denrées étaient à un assez bas prix; le commerce avait repris dans tous les districts que le gouvernement pouvait protéger. Des points très importants, au sud et à l'ouest, étaient encore insoumis, mais relativement au passé, l'on pouvait regarder la rébellion comme vaincue, et la pacification générale n'était plus qu'une question de temps.

Le Fu-t'ai et sa garde quittèrent la capitale le 27 septembre 1871; ils s'arrêtèrent quelques jours à Chiang-ch'uan (江 川) et poursuivirent leur marche jusqu'à T'ung-hai (通 海). Le Fu-t'ai déploya ses troupes dans la plaine de Ch'i-chiang-pa, où il les rejoignit quand elles furent solidement établies, et installa son quartier général dans la bourgade de Sha-pa (沙 粑), distante seulement de 4 à 5 lis de Kuang-i. De là, il pouvait aisément surveiller les opérations militaires et, en Chine plus qu'ailleurs, l'œil du maître ayant beaucoup d'influence, les ordres étaient plus promptement exécutés.

Les rebelles, préparés à tous les évènements, n'avaient fait aucun mouvement pour entraver la marche des impériaux; ils comptaient beaucoup sur leur courage et sur

l'homogénéité qui les unissait pour montrer au Fu-t'ai, qui s'était flatté de les réduire dans l'espace d'un mois, qu'ils étaient au moins aussi braves que ses troupes. Ils crurent donc superflu, vu leur petit nombre, d'occuper des positions en dehors du plateau sur lequel était bâti leur village, et ils se contentèrent de concentrer sur ce point leur résistance.

Les impériaux disposèrent leurs colonnes autour du plateau et se mirent en mesure de commencer le siège. Les combats, presque insignifiants jusqu'alors, prirent un caractère meurtrier; l'argent ne manquant pas, le Fu-t'ai mit à prix les positions ennemies, et ce moyen, qui avait réussi à Ch'êng-chiang, eut ici un égal succès. Les bataillons, poussés par l'amour du lucre, allaient se heurter contre des retranchements formidables, derrière lesquels les musulmans préféraient la mort à une prudente retraite. Cependant, avec le temps et malgré les pertes éprouvées tous les jours par les impériaux, ils parvinrent à occuper une partie extérieure du plateau. Alors, des difficultés autrement sérieuses se présentèrent : avant d'arriver à Kuang-i, il fallait forcer deux ceintures de fortins.

Le Fu-t'ai, sensiblement désappointé, ordonna une nouvelle levée d'hommes. Liang Shih-mei en amena 4,000; mais, comme il était en mauvais termes avec le gouverneur, il omit à dessein de lui faire visite et alla directement prendre position à l'endroit qui lui avait été désigné, au sud de la ville. Le Fu-t'ai, blessé de ce procédé si contraire aux coutumes chinoises, le lui fit savoir par un de ses officiers qui était aussi l'ami de Liang. « Je viens, » répondit celui-ci, « me » mettre avec mes soldats à la disposition de mon pays, et » non pas à celle d'un homme pour lequel j'ai le plus pro» fond mépris. Je ferai mon devoir comme je le dois, et

» aussitôt ma tâche terminée, je rentrerai dans mes foyers. » Le Fu-t'ai, à qui cette réponse fut textuellement rapportée, ne répliqua rien; mais, dès ce moment, il combina sa vengeance.

Après le départ de Ma Ju-lung, les chefs auxquels il avait confié le commandement négligèrent leur devoir et ne poussèrent pas les travaux du siège de Tung-k'ou. Les rebelles, que cette nonchalance enhardit, firent une sortie, s'emparèrent des lignes avancées et bousculèrent l'ennemi jusqu'au village de Hsiao-tung-k'ou. Ce coup de main mit en leur pouvoir une grande quantité de munitions, et, n'étant pas assez nombreux pour occuper les camps qu'ils avaient pris, ils y mirent le feu. Les officiers impériaux, humiliés de cet échec, allèrent à Ta-ying-t'ou faire leurs excuses au T'i-t'ai et lui demandèrent de leur accorder quelques jours pour prendre leur revanche ou traiter de la capitulation.

Le chef des insurgés, Ma Ch'êng-lin[1] (馬 成 林), surnommé Lao-t'a-lang (老 他 郞), parce qu'il était natif de T'a-lang, ayant été tué par un éclat d'obus, son lieutenant, Yang Chin-p'ing (楊 金 平), lui succéda. Ce dernier, animé de sentiments différents, offrit à Ma Ju-lung de traiter avec lui de la capitulation.

Les négociations traînèrent en longueur; cependant le chef rebelle finit par accepter les conditions de Ma Ju-lung : il consentit à livrer trente-trois têtes exigées par ce dernier, à

[1] Ce qui contribua beaucoup à prolonger la durée du siège de ces deux villages, c'est que Ma Ch'êng-lin, quoique musulman, appartenait à une secte nouvelle appelée *Hsin-chia*, c'est-à-dire religion nouvelle de Mahomet, établie depuis quelques années; Ma Ch'êng-lin étant considéré comme le chef de cette secte et Ma Ju-lung étant mahométan de vieille date, il existait un certain antagonisme entre eux.

payer une petite indemnité pour le licenciement des troupes et la destruction des fortifications. La veille du jour de la capitulation, il y eut une certaine effervescence; mais Yang Chin-p'ing avait pris des dispositions pour empêcher les troubles. Les têtes promises furent envoyées au quartier général, munies chacune d'un écriteau, et le même jour on les expédia à la capitale.

Les questions d'ordre général réglées, Ma Ju-lung laissa à Tung-k'ou un corps d'occupation, licencia les autres et retourna, avec sa garde, à Hsin-hsing-chou. Durant les fêtes du nouvel an chinois, il fit venir sa troupe d'artistes qu'il avait laissée à la capitale et la fit jouer pendant un mois au théâtre de Chiu-lung pour divertir la population.

Il reçut ensuite de Pékin l'ordre d'aller pacifier P'u-hsi, puis de réduire, dans l'ouest, Shun-ning (順 寧) et Yün-chou (雲 州).

A Kuang-i, le Fu-t'ai n'avançait pas. Les rebelles, au lieu de ralentir leurs moyens de défense, travaillaient activement à détruire les galeries souterraines que les impériaux creusaient pour faire sauter leurs remparts. Environ cinquante galeries avaient été creusées et coupées à temps; celles qui avaient pu être chargées étaient trop profondes et, par conséquent, de nul effet.

Le Fu-t'ai, qui avait fondé de grandes espérances sur le bombardement, fut, par la suite, forcé de discontinuer ce moyen d'action. Une grande partie des obus n'éclatant pas, les assiégés, pour les mettre à profit, eurent l'idée de fondre deux canons en étain garnis intérieurement de feuilles de tôle, à l'aide desquels ils renvoyaient à l'ennemi ses propres projectiles. Bien que très imparfaits, ces engins étaient assez puissants pour lancer des obus ronds de 19 centimètres. Les

rebelles avaient aussi miné tous leurs fortins, et à peine les impériaux en prenaient-ils possession qu'ils ne tardaient pas à être foudroyés par l'explosion et enfouis sous les décombres. Ce stratagème réussit plusieurs fois et, dans la suite, les impériaux n'osaient plus occuper les positions abandonnées.

Malgré toute l'activité dont ses troupes faisaient preuve, Liang Shih-mei était mal considéré; le Fu-t'ai ne manquait pas de faire peser les fautes des autres sur ses soldats; on l'accusait, en outre, d'avoir des intelligences avec les insurgés. Ce chef, d'une nature indépendante et fière, las de cette fausse situation, avertit le Fu-t'ai qu'étant obligé de revenir à Lin-an pour affaires, il le priait de faire occuper sa place, et il partit.

1872. — Dès les premières chaleurs du printemps, la peste, sous forme de boutons appelés par les Chinois *yang-tzŭ*[1] (痒子), commença à se déclarer avec une certaine intensité dans les rangs impériaux. Le Fu-t'ai lui-même en fut atteint et dut, sur les conseils de son médecin, quitter le théâtre de la guerre et rentrer à Tung-hai pour se soigner.

Hu Hsiu-lin (胡秀林), chargé du commandement pendant son absence, voyant tous les jours les rangs décimés par le fléau, tenta des démarches auprès des insurgés en se faisant fort d'obtenir du Fu-t'ai toutes les conditions qui seraient arrêtées d'un commun accord; mais les rebelles, qui avaient la mémoire des capitulations comme les entendait le Fu-t'ai, accueillirent mal ces avances.

[1] C'est la peste dont nous avons parlé dans l'*Itinéraire de Ch'ung-ch'ing-fu à Yün-nan-fu*.

L'entretien d'une armée si nombreuse commençait à créer de grandes difficultés, et les approvisionnements tendant à diminuer, il était urgent d'y remédier sans retard. Toute la partie riche du sud-est et du sud-ouest dépendait de Liang Shih-mei et d'autres chefs indépendants; il ne fallait donc pas songer à rien tirer de ce côté. L'autorité discrétionnaire qu'ont les mandarins d'imposer les paysans dans des cas semblables s'était déjà exercée dans les districts de Chiang-ch'uan, Hsin-hsing, Tung-hai, Chin-ning, Ch'i-chiang-pa, etc.; chevaux, muletiers de corvée, riz, argent, tout avait été réquisitionné; la population, très éprouvée par les luttes sans nombre qu'elle avait eu à soutenir pendant une longue période, commençait à murmurer contre l'arbitraire des mandarins. Du côté de Hsi-o-hsien (習峩縣), Ho-hsi-hsien (河西縣), I-mên-hsien (易門縣), etc., les demandes avaient été assez mal reçues : la population, en grande partie montagnarde, dirigée par des T'u-ssŭ, avait d'abord refusé, mais ensuite sur les instances des *wei-yüan* (委員) ou délégués, elle se résigna à contribuer aux besoins du moment.

La récolte, cette année-là, ayant été de moitié inférieure à celle des années précédentes, le prix des céréales resta assez élevé. Après le jour de l'an chinois, le riz, par suite des demandes importantes pour l'armée, augmenta, de 12 à 14 taëls le picul *(tan)* de la capitale, à 23 et 25 taëls. Cette énorme hausse obligea un grand nombre de familles pauvres à remplacer le riz par des fèves, des pommes de terre et du maïs. La famine sévit plus fortement en certains endroits, et des vols audacieux dont la misère était le mobile furent commis, de sorte que les voyageurs ne circulaient plus en sûreté.

Six mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Yang Yü-k'o devant Yün-nan-hsien. Ce général, très jaloux de popularité, traitait avec beaucoup d'égards les montagnards de ces parages, et ses revenus augmentant à mesure qu'il avançait lui permettaient d'être généreux. Dans ces districts on ne connaissait que lui et il se croyait en conséquence tout-puissant; en sa qualité de militaire, il avait en mépris tout lettré ou mandarin civil; quant à lui, il ne rêvait que dictature et était toujours prêt à sévir contre quiconque n'exécutait pas scrupuleusement ses ordres. Les mandarins civils avec lesquels il était en relations ne l'approchaient qu'en tremblant et ne manquaient pas de caresser sa vanité en l'accablant de flatteries, auxquelles il ne restait pas insensible.

Afin de pousser le siège de Yün-nan-hsien, il débuta par creuser des mines pour faire brèche aux remparts; puis, réfléchissant que ce moyen était long, coûteux et peut-être peu efficace, il proposa aux chefs de capituler. La ville, peuplée de musulmans, d'I-jên, de Min-chia et de Chinois, était réduite à la dernière extrémité par suite des privations de toutes sortes qu'elle avait endurées; ajoutant foi aux promesses du général, elle se soumit. Suivant leur coupable habitude, les impériaux ne tinrent aucun compte de leurs engagements, massacrèrent les habitants et les maisons furent mises à sac. Après avoir établi un octroi aux portes de la ville, Yang Yü-k'o porta son quartier général à Chao-chou (趙州), où ses troupes l'avaient précédé.

Lorsque Tu Wen-hsiu connut la prise de Yün-nan-hsien et le massacre qui l'avait suivie, il ne sut comment regagner la popularité que ces désastres successifs lui avaient fait perdre, et, bien qu'il fît tous ses efforts pour éviter la ruine qui s'annonçait comme proche, il ne pouvait plus arrêter les

progrès des impériaux. La masse des gens de l'ouest qui avait grossi ses corps victorieux, obéissant plutôt à des intérêts qu'à des convictions, l'abandonna dans le malheur et se rallia sans vergogne à la bannière impériale.

Voyant son armée réduite, Tu Wen-hsiu ne laissa qu'un corps d'observation à Chao-chou pour arrêter la marche de Yang Yü-k'o, et il concentra ses principales forces derrière les puissantes fortifications de Hsia-kuan (下關) et de Shang-kuan (上關), contre lesquelles il espérait que l'ennemi viendrait se briser.

Les premiers corps de Yang Yü-k'o rencontrèrent sous les murs de Chao-chou un peu de résistance. Yang Wei[1], qui commandait la petite garnison, craignant d'avoir, en cas de siège, ses communications coupées dans une localité dépourvue de vivres, se retira, au bout de quelques jours, derrière les fortifications de Hsia-kuan. Les impériaux le suivirent de près.

Devant ces remparts presque inaccessibles, Yang Yü-k'o, que le succès avait habitué à ne douter de rien, fut, malgré le peu de cas qu'il faisait de ses adversaires, obligé de faire un long séjour.

Tu Wen-hsiu, refoulé avec ses troupes dans Ta-li et ses dépendances, réunit le grand conseil pour délibérer sur le meilleur parti à suivre. Ceux des membres qui n'étaient pas unis au chef du pouvoir par des liens de famille proposèrent un système de capitulation qu'ils croyaient de nature à être mis en pratique. Les O-hung (阿洪), qui avaient en partie la direction des affaires, se prononcèrent avec force pour la guerre à outrance. Le Yuan-shuai, bien qu'aussi adulé

[1] Ce chef, prisonnier avec sa femme, avait été, comme nous l'avons vu, confié à la garde de Ma Ju-lung; après s'être évadé de la capitale, il était revenu prendre du service auprès du sultan de Ta-li.

qu'auparavant, sentait que le moment n'était pas loin où son autorité, ébranlée par des défaites successives, serait méconnue, et que ceux-là mêmes qu'il avait comblés d'honneurs s'empresseraient de le livrer à l'ennemi. Toutefois, il avait fondé sa dernière espérance dans les lignes de Hsia-kuan, et, malgré les protestations de ses conseillers qui redoutaient une trahison, il remit le commandement de cette position à Tung Fei-lung (董飛龍), Chinois d'origine comme lui, mais musulman par adoption, dans lequel il avait la plus grande confiance.

Le Fu-t'ai, à peu près guéri de la peste, employa sa convalescence à se venger du mépris que Liang Shih-mei lui avait récemment témoigné. Par le canal des mandarins de Lin-an, ses subordonnés, il se mit en rapport avec des lettrés influents de la ville, qui entretenaient des griefs contre l'administration de Liang Shih-mei. Quand ces lettrés vinrent le trouver à Tung-hai, il les reçut avec de grandes démonstrations de politesse et leur déclara, pour flatter leur orgueil, qu'il était décidé à mettre un frein à l'état d'indépendance dans lequel se trouvait le département de Lin-an; et qu'il était déplorable de le voir entre les mains d'un chef comme Liang, quand il y avait tant de lettrés et de mandarins civils plus capables que lui d'occuper ce poste. Puis il leur promit de récompenser largement leurs services s'ils voulaient se conformer à ses instructions. Quatre d'entre eux acceptèrent ce compromis et rentrèrent à Lin-an munis d'une petite somme d'argent, que leur donna le Fu-t'ai pour obvier aux premières dépenses.

Shên Chao-fu, le premier dictateur de Lin-an, que nous avons vu au commencement de ce récit renversé par Liang

Shih-mei, n'en était pas moins resté son ami, et sans qu'il se mêlat aucunement de l'administration, ses avis étaient assez bien accueillis. Ce fut lui que les lettrés choisirent pour l'instrument de leur complot. Aux premières ouvertures, il manifesta une vive indignation; mais les tentateurs lui tracèrent un tableau si brillant des avantages dont il serait comblé, lui et les siens, ils firent si adroitement miroiter devant ses yeux éblouis le grade de Chên-t'ai (général de brigade) qu'il ambitionnait secrètement, que le faible vieillard se laissa ébranler. Le titre de Lin-an-chên (臨 安 鎮), que le Fu-t'ai lui expédia par dépêche, quitte à l'en dépouiller plus tard, le persuada tout-à-fait. Il ne songea plus dès lors qu'à se débarrasser de celui qui le traitait en ami. Dans une excursion que fit Liang Shih-mei hors la ville, il se mêla au cortège avec quelques affidés. Dans un endroit écarté, le chef fut saisi et garrotté; se voyant victime d'un piège, il n'eut que des paroles de mépris pour le Judas qui l'avait trahi. Le sang-froid dont il donna preuve durant les préparatifs de son exécution émut à tel point le traître qu'il faillit ordonner de les suspendre; mais, l'ambition reprenant le dessus, il laissa ses sicaires achever leur besogne (juin).

Le crime consommé, le nouveau dictateur envoya la tête de sa victime au Fu-t'ai, et lui rappela en même temps ses engagements en l'informant qu'il avait pris possession de son poste.

Quand Ts'ên Yü-ying eut la tête de son ennemi et qu'il ne vit plus d'obstacles sérieux à ses projets, il résolut de faire disparaître les instruments de sa vengeance. Il refusa d'abord à Shên Chao-fu le grade qu'il lui avait promis, et distribua des gratifications aux quatre lettrés. Puis il pria le vice-roi d'informer le gouvernement de l'assassinat de

Liang Shih-mei. Le vice-roi, au courant de cette affaire et répugnant à servir les ténébreuses visées du Fu-t'ai, répondit que, puisqu'il était sur les lieux, il lui appartenait d'envoyer un rapport à Pékin. C'est ce que fit le Fu-t'ai, et il le rédigea dans des termes accablants pour Shên Chao-fu.

De retour à Lin-an, les lettrés ne savaient comment se disculper auprès de Shên Chao-fu de la mauvaise foi du Fu-t'ai. Shên, déjà en proie au remords, entra, en voyant son ambition déçue, dans une fureur indescriptible; par son ordre, les lettrés furent arrêtés, conduits pieds nus jusqu'à l'endroit où était tombé Liang Shih-mei, et exécutés. Ce nouveau crime produisit une mauvaise impression sur la population, et les familles des lettrés, très influentes dans certains villages, demandèrent vengeance au Fu-t'ai. Celui-ci, qui avait reçu au sujet de Shên Chao-fu pleins pouvoirs de Pékin, envoya aussitôt Hu Hsiu-lin (胡 秀 林) contre lui.

Yang Yü-k'o campait depuis quelques mois sur les rives du lac à distance des projectiles des rebelles; dans l'impossibilité où il était d'emporter leurs lignes de vive force, il eut recours à l'intrigue et fit des avances à leur commandant Tung Fei-lung. Ce dernier, jugeant la partie perdue pour le sultan et le moment venu de se réhabiliter auprès du gouvernement régulier, entama des négociations. Des prêtres mahométans qui en furent informés dénoncèrent le fait à Tu Wên-hsiu qui leur adressa des reproches et les traita d'envieux. Des officiers lui portèrent la même nouvelles : ils furent éconduits. Deux jours plus tard, Ta-li-fu put voir dès le matin le drapeau rouge flotter sur les positions inexpugnables de Hsia-kuan. On cria à la trahison, on arrêta des mesures pour barrer le chemin aux impériaux,

mais il n'était plus temps : l'ennemi venait de pénétrer en vainqueur dans la plaine de Hsia-kuan, qui s'étend du lac à la montagne Ts'ang-shan (倉 山), aux flancs de laquelle la ville est adossée (juillet).

Yang Yü-k'o s'empressa de faire connaître au Fu-t'ai l'importante capture, et l'engagea en même temps à presser le siège de Kuang-i, s'il voulait, ainsi qu'il en avait manifesté le désir, être présent à la prise de Ta-li-fu. Le Fu-t'ai, impatient de partir pour l'ouest, se décida à poser ses conditions aux rebelles, mais elles ne furent pas acceptées, et les hostilités recommencèrent.

Hu Hsiu-lin, en arrivant à Lin-an, trouva une grande partie des villages sous les armes, et tous ceux du nord de la plaine vinrent lui offrir leur concours. Shên Chao-fu et ses partisans s'étaient retranchés dans les villages de l'ouest. Dès que les troupes furent en présence, Hu Hsiu-lin, avant d'engager le combat, lança des proclamations invitant les gens qui désiraient la tranquillité à se tenir à l'écart; un grand nombre d'habitants qui s'étaient laissés entraîner par les agents de Shên Chao-fu rentrèrent dans leurs foyers. Malgré cela, l'ancien chef de Lin-an avait encore assez de soldats pour opposer une vive résistance à ses adversaires. Les premières attaques de Hu Hsiu-lin furent repoussées, et ce ne fut qu'après plusieurs tentatives que les impériaux réussirent à s'emparer des positions de Shên Chao-fu et le refoulèrent dans son village. Impuissant à prendre l'offensive et presque abandonné par les siens, il avala une boule d'opium avant de se mettre à la tête d'une sortie qu'il avait préparée et, à peine le combat commencé, il s'affaissait, foudroyé par le poison à peu de distance des assaillants. Ceux-ci,

croyant qu'il était tombé sous leurs balles, lui coupèrent la tête et l'apportèrent à Hu Hsiu-lin afin d'obtenir la prime offerte par le Fu-t'ai. Aussitôt tous ses partisans se débandèrent; sa famille fut exterminée; son fils aîné seul s'échappa grâce à un déguisement, emportant avec lui les pièces qui compromettaient le Fu-t'ai et que ce dernier avait espéré s'approprier (juillet).

Hu Hsiu-lin installa officiellement le préfet de Lin-an, lui laissa quelques bataillons pour maintenir l'ordre et revint à Kuang-i. Le Fu-t'ai, pour le récompenser du succès qu'il venait de remporter, le proposa pour le grade de Chên-t'ai et lui donna par intérim le poste de Lin-an-chên, avec la promesse de lui faire obtenir plus tard le Huang-ma-kua (黃 馬 褂) ou casaque jaune.

Ainsi débarrassé de tous ceux qui faisaient obstacle à son ambition, le Fu-t'ai informa la cour de Pékin que les assassins de Liang Shih-mei avaient été passés par les armes.

Après avoir, à force d'argent, gagné les chefs rebelles qui occupaient une partie de la plaine, le Fu-t'ai s'était avancé près de Wu-li-ch'iao (五 里 橋); mais le siège de Kuang-i n'en marcha pas plus vite. Dévoré du désir d'assister à la prise de Ta-li qu'il pensait être le couronnement de ses exploits, le général était disposé à faire des concessions aux assiégés (cela ne lui coûtait guère), et il ne demandait qu'à traiter. N'ayant pas sous la main les agents qu'il lui fallait pour ouvrir les négociations d'une manière efficace, et bien que dans de très mauvais termes avec Ma Ju-lung, il lui écrivit une lettre pleine de flatteries pour lui demander quatre de ses officiers dont les familles résidaient à Kuang-i, afin, disait-il, de l'aider à ramener dans la bonne

voie cette population égarée. Ma Ju-lung, sans tenir compte de ses griefs personnels, ne fit aucune objection à sa demande et lui envoya les officiers en question.

Ma Fu (馬富), Ma Ch'êng-yung (馬成永), Ma Tso (馬佐) et Ma Chih-hsing (馬志興), tous quatre faisant partie de la garde du Ti-t'ai, se mirent en route. A Tung-hai, ils furent très bien reçus par le Fu-t'ai, qui leur donna ses instructions et des saufs-conduits pour sortir du village assiégé quand ils le désireraient.

Dès leur arrivée à Kuang-i, les hostilités qui, depuis quelques mois, étaient menées avec négligence, furent tout-à-fait suspendues. Leurs parents et amis, ainsi que la population en général, fêtèrent leur bienvenue comme un présage de la paix future. Les habitants, quoique fort éprouvés par la durée du siège, consentaient bien à traiter, mais ne voulaient sacrifier aucun des leurs : ils entendaient conserver leur organisation comme par le passé à moins que le Fu-t'ai ne s'engageât à leur rendre leurs propriétés de Hui-lung dans la plaine de Lin-an, dont ils avaient été chassés au début des troubles.

Au bout de quelques jours consacrés à échanger des explications de toutes sortes, les officiers parvinrent à persuader à l'un des principaux chefs, Ta T'ou-wu (大頭五), de se rendre avec deux d'entre eux auprès du Fu-t'ai.

Ce chef, plus énergique et plus brave que son collègue Ma Min-kung, quitta Kuang-i en compagnie de Ma Tso et de Ma Ch'êng-yung et arriva à Tung-hai le 20 du neuvième mois[1] (21 octobre 1872). Le Fu-t'ai, heureux du résultat de

[1] Nous nous trouvions à Tung-hai en route pour Mêng-tzŭ au moment de leur arrivée. Comme nous désirions voir Ma Ch'êng-yung pour connaître les nouvelles avant de quitter cette ville, nous retardâmes notre départ d'un jour.

la mission des *wei-yüan*, mais craignant que le chef ne se livrât sur lui à des voies de fait, ne voulut pas le recevoir avant que toutes les questions de capitulation fussent réglées, et il délégua à cet effet Ma Chung, qu'il avait fait venir de la capitale dans cette intention.

Ma Chung et Ta T'ou-wu, qui se connaissaient déjà, purent discuter à leur aise, et le dernier, comprenant que le Fu-t'ai, après une campagne aussi longue et coûteuse, ne pouvait se retirer sans une satisfaction quelconque, céda sur quelques points et la capitulation fut arrêtée : Kuang-i devait être évacué et les terrains de Hui-lung restitués, ainsi que la grande vallée qui se déroule entre Kuang-i et Tung-shan[1] pour ceux qui n'auraient pas le moyen de supporter les frais de déplacement; quatre mois leur étaient accordés pour vider les lieux.

Ces conventions réglées, le Fu-t'ai reçut Ta T'ou-wu en grande cérémonie; il le félicita des bons sentiments qui l'avaient conduit à mettre fin à une guerre qui avait déjà fait tant de victimes, le remercia du caractère conciliant dont il avait fait preuve en cette circonstance et, pour lui prouver sa reconnaissance, lui donna 200 taëls en argent et le bouton bleu avec le grade de colonel. Il le pria ensuite de rentrer à Kuang-i prendre la direction des affaires pendant que son collègue Ma Min-kung viendrait le voir à son tour.

Tant de prévenances et de faveurs après une guerre à outrance parurent de mauvais augure à Ta T'ou-wu; cependant, voyant tous ses amis satisfaits et convaincus que ces

[1] Tung-shan (東山) est le nom d'une vallée située à 10 lis de Kuang-i; à l'est, un petit village, bâti à l'extrémité de la plaine, a été fortifié par les rebelles. Il ne faut pas confondre cette localité avec le Tung-shan de Hsin-hsing.

arrangements ne cachaient rien de suspect, il se rassura et revint à Kuang-i rendre compte de sa mission.

Ma Min-kung, homme brusque et doué d'une force peu commune, refusa de se rendre à l'invitation du Fu-t'ai; ce ne fut que sur les instances des notables qu'il se résigna à s'acquitter de ce devoir. De même que Ta T'ou-wu, il fut présenté en sortant de la ville à Hu Hsiu-lin par les deux officiers qui avaient accompagné son collègue, et il se rendit à Tung-hai. Dès son arrivée, le Fu-t'ai donna l'ordre de le surveiller de près et il recommanda à Hu Hsiu-lin d'attirer Ta T'ou-wu dans son camp, de le garrotter et de l'envoyer à Tung-hai, où devait se jouer le dernier acte du siège de Kuang-i. Ce ne fut pas sans peine que ce général put attirer Ta T'ou-wu dans le piège qu'il lui préparait; il y réussit pourtant, et pendant que ce chef était à fumer l'opium dans la tente de son hôte, il fut garrotté et envoyé à Tung-hai; par mesure de précaution et pour éviter qu'il ne s'échappât en route, on lui coupa les jarrets.

Les deux chefs une fois en son pouvoir, le Fu-t'ai put savourer sa vengeance à son aise. Ma Min-kung, qui était une espèce d'Hercule, chercha à rompre ses liens, mais il n'y put parvenir, et cette tentative lui valut, à lui et à son compagnon d'infortune, de nouvelles tortures. Dépouillés de leurs vêtements, ils furent roulés nus sur un plancher où l'on avait planté des clous très pointus d'un pouce de long, de telle sorte qu'à chaque tour qu'on les forçait de faire leur chair se déchirait et ruisselait de sang. Ainsi mutilés, ils furent rendus au bourreau, qui les décapita; leurs corps restèrent sans sépulture et les têtes furent envoyées à Lin-an, leur département, pour y être exposées sur les remparts jusqu'à décomposition complète.

Lorsque la trahison et l'affreuse torture infligée aux deux chefs furent connues à Kuang-i, il n'y eut qu'un cri pour reprendre les armes et demander vengeance; les envoyés de Ma Ju-lung furent maltraités, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent mis à mort comme ayant participé à la trahison. Cette crise passée, et lorsqu'on vit arriver Ma Chung avec pleins pouvoirs du Fu-t'ai pour faire exécuter les conventions, les esprits se calmèrent. Le Fu-t'ai, auquel la crainte d'arriver trop tard à Ta-li avait seule fait accepter cette capitulation peu louable pour lui et ses troupes, licencia les corps irréguliers et donna aux autres rendez-vous à la capitale, où il devait les attendre pour se diriger vers l'ouest. Ma Chung seul resta avec ses hommes pour terminer les affaires de Kuang-i.

Ts'ên Yü-ying donna l'ordre à Hu Hsiu-lin d'aller à Lin-an prendre possession de son poste de Lin-an-chên; il régla les comptes des Liang-t'ai et retourna à la capitale (24 novembre 1872). A peine était-il installé depuis quelques jours dans son Ya-mên que de nouvelles missives de Yang Yü-k'o, lui annonçant les progrès de l'expédition, l'invitaient à partir sans retard.

Trop ambitieux pour manquer une aussi belle occasion de paraître le vainqueur de Tu Wên-hsiu, le seul chef rebelle que redoutât la cour de Pékin, il se hâta d'expédier les affaires pressantes; il s'entendit avec le trésorier-payeur général ou Fan-t'ai, réunit tout l'argent disponible dans les caisses du gouvernement, emprunta une forte somme aux négociants de la capitale auxquels il donna en paiement des bons de son Liang-t'ai[1] de Ch'ung-ch'ing, et rappela en

[1] Le fils du Fu-t'ai avait épousé en 1871 la fille de Hu Tao-t'ai, alors Liang-t'ai à Ch'ung-ch'ing-fu.

toute hâte ses chefs de corps. Les préparatifs d'une expédition pour des parages aussi éloignés prennent d'habitude beaucoup de temps, mais ici, le cas était si impérieux que tout fut réglé en quelques jours. Il expédia quelques bataillons en guise d'avant-garde pour annoncer son arrivée et quitta lui-même Yün-nan-fu aussi paisiblement qu'il y était entré en revenant de Tung-hai.

Kuang-i libre, Liang Shih-mei assassiné et remplacé par Hu Hsiu-lin, il ne restait plus au sud en fait de rebelles que quelques chefs à Mêng-tzŭ et un autre à Kuo-chiu. Cependant, malgré leur caractère indépendant et l'arbitraire dont ils faisaient preuve quelquefois, ils n'empêchaient pas le commerce de reprendre un peu d'activité; la province était désormais pacifiée depuis le Chin-sha-chiang au nord jusqu'au A-ti-chiang[1] (阿 底 江) ou Hung-chiang (紅 江) au sud. L'est était soumis depuis longtemps et sauf quelques vols à main armée, rien n'était venu troubler la tranquillité de ce côté. Il ne restait donc que la partie occidentale, située entre Ta-li, Mêng-hua (蒙 化), Yung-ch'ang (永 昌), Shun-ning (順 寧), Yün-chou (雲 州) jusqu'à la frontière de la Birmanie qui fut encore au pouvoir de la rébellion.

Depuis que la capitale avait été délivrée et Ch'êng-chiang et Hsin-hsing rendus aux impériaux, on pouvait suivre les progrès faits par le mouvement régénérateur. Aux marchands du pays venaient se joindre ceux du Ssŭ-ch'uan, du Kuei-chou et quelques-uns du Chiang-hsi, et la population qui avait fui devant la guerre rentrait peu à peu en possession de ses terres.

[1] Ce fleuve prend un nom dans chaque district qu'il traverse : à Yuan-chiang il est connu sous le nom de la ville; plus bas il 'est appelé A-ti-chiang, et à Man-hao Hung-chiang.

Ce fut pendant la onzième année du règne de T'ung-chih (1872) qu'une grande partie de la population du sud et de l'ouest fut réintégrée dans les lieux et places qu'elle occupait avant la rébellion. Ceux qui, ruinés par la guerre, n'avaient pas les moyens de prendre possession de leurs biens, devaient néanmoins en faire la déclaration dans le district où ils résidaient sous peine de perdre leurs titres de propriété. Dans beaucoup de préfectures, de *chou* et de *hsien*, les registres du cadastre avaient disparu; on trouvait même difficilement dans les archives des Ya-mên, en partie détruites, des renseignements de nature à éclaircir les affaires; de là une foule de discussions sans issue. Malgré les moyens de conciliation employés par les mandarins civils et militaires afin de satisfaire leurs administrés, ils ne purent y arriver : ceux, dont les propriétés étaient plus ou moins bien situées, profitaient de ce qu'il n'y avait plus de preuves pour demander plus qu'il ne leur revenait; ces faits s'étant reproduits dans plusieurs districts, l'administration civile déclara comme appartenant à l'état tous les terrains dont les propriétaires avaient disparu, et fit la part des autres d'après les déclarations des notables du pays. Dès lors, toutes les difficultés furent aplanies, car chacun, craignant l'arbitrage des notables, recherch a la conciliation.

Le commerce et l'agriculture n'étaient pas seuls en bonne voie de rétablissement; l'industrie minière, peut-être la plus éprouvée de toutes en raison du grand nombre de travailleurs qu'elle avait perdus, faisait des efforts pour reprendre ses exploitations abandonnées. Les gens du Lin-an, qui avaient moins souffert que ceux du nord ou de l'ouest, s'étaient remis avec joie à leurs travaux.

Après une aussi longue guerre civile, les habitants des districts reconquis croyaient se trouver encore au moment où, à chaque instant, il fallait être prêt à prendre la pique, le fusil ou la lance. Aussi faisaient-ils disparaître les traces du fléau aussi vite que leurs ressources le permettaient : des plaines entières, naguère en friche, étaient rendues à la culture, et le nombre des terres incultes diminuait chaque jour.

Dans la zone des puits à sel où plusieurs centaines d'ouvriers sont employés, les dégâts, quoique importants, furent réparés sans retard; les entrepreneurs des différentes exploitations que l'inaction avait presque ruinés, ne tardèrent pas à reprendre le dessus, grâce aux débouchés assurés de leurs produits[1].

Sur la route de Ta-li que suivait le Fu-t'ai, le mouvement était le même, les villes presque désertes se repeuplaient peu à peu, les I-jên et autres indigènes qui avaient quitté leurs montagnes pour se réfugier dans des localités plus calmes allaient reprendre leurs occupations; malheureusement une grande partie de ceux qui étaient partis manquaient à l'appel.

Au-delà de Ch'u-hsiung-fu et de Chên-nan-chou, l'activité était moins grande, la majorité des habitants ayant été entraînés par l'armée comme soldats ou corvéables; il ne restait dans ces districts que les femmes, les vieillards et les enfants, et les luttes auxquelles avait donné lieu la retraite des troupes de Tu Wên-hsiu, avaient détruit le peu qui avait été respecté pendant leur occupation.

Le Fu-t'ai, sur tout son parcours, et sauf dans les villes qui avoisinaient la capitale, trouva la population indifférente. Les montagnards aux allures rustiques, peu habitués à voir

[1] Tous les puits à sel sont donnés à l'entreprise; en dehors des sommes que produisent ces locations, le gouvernement perçoit des droits sur tout le sel extrait.

chez eux de grands mandarins, ne s'en occupaient pas plus que du moindre de leurs chefs. Si le Fu-t'ai n'avait eu la précaution, comme font du reste tous les fonctionnaires en voyage, d'envoyer une avant-garde aux stations où il devait s'arrêter, il aurait bien souvent manqué du nécessaire. Arrivé à Yün-nan-hsien, la première ville occupée par une garnison régulière, il y trouva des serviteurs dévoués et tous les honneurs dus à son rang; de cette place jusqu'à Hsia-kuan, une garde spéciale envoyée par Yang Yü-k'o l'accompagna jusqu'à Hsiao-kuan-i[1], où un logement avait été préparé à son intention.

Depuis le départ du Fu-t'ai, Yang Yü-k'o avait mis le temps à profit : aidé par Tung Fei-lung, le traître de Hsia-kuan, il avait réussi par des promesses à occuper les quelques villages qui leur barraient le passage de Ta-li, et il se trouvait à Wu-li-ch'iao (五 里 橋); c'est là qu'était établi son quartier général lorsque le Fu-t'ai arriva.

Tu Wên-hsiu, voyant que la fortune l'abandonnait, ne savait plus quel parti prendre. Une distance de 3 lis seulement le séparait des postes impériaux. Parmi ses soldats, les uns, découragés par l'incurie des chefs et le peu d'espoir que leur offrait la situation, cherchaient le moyen de se soustraire à une mort certaine; les autres, et ils étaient nombreux, témoins des capitulations précédentes où la population entière avait été massacrée par les hordes impériales, étaient résolus à se défendre jusqu'au bout. En effet, toutes les villes où les impériaux étaient entrés victorieux présentaient un hideux spectacle : les sectateurs de Mahomet avaient été passés par les armes et leurs femmes vendues

[1] Ce village est situé dans la plaine qui s'étend entre Hsia-kuan et la ville, presque sur les rives du lac.

ou déshonorées. Ceux d'entre eux donc qui avaient vu ces scènes de carnage ou qui avaient à pleurer un père, une femme ou un enfant, voulaient continuer la lutte à outrance. Les chefs ne voyaient plus de salut que dans la trahison, mais la population les forçait en quelque sorte à rester fidèles. Des sorties furent faites, des combats sanglants furent livrés sous les murs de la cité, mais sans résultats; les impériaux, solidement établis et en nombre imposant, avançaient de plus en plus leurs lignes, de sorte que, malgré la bravoure que déployaient les musulmans dévoués à leur cause, ils étaient toujours vaincus.

Le Yüan-shuai, à l'approche de sa dernière heure, n'hésitait pas à faire le sacrifice de sa vie; s'accusant de toutes les infortunes dont le peuple avait été victime, il était prêt à offrir sa tête pour lui épargner les horreurs de l'entrée des ennemis. Ainsi écrasé par le remords, il fit cesser les hostilités, réunit le conseil de la défense pour lui faire part de sa décision et proposa de choisir des délégués pour discuter avec les impériaux les conditions de capitulation.

Yang Yü-k'o, prévenu par ses espions de ce qui se passait, ne fut pas étonné de voir hisser sur les remparts de la ville le drapeau parlementaire; désireux, autant que les assiégés, de terminer cette campagne qui, pensait-il, lui donnerait pour récompense de ses services le titre de T'i-tu (général de division) avec le poste de Ta-li qu'il ambitionnait, il reçut les délégués en grande cérémonie et fut très poli avec eux, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Comme il ne pouvait rien décider avant de consulter le Fu-t'ai, il les pria de revenir le lendemain, leur dit qu'alors il serait en état de discuter avec eux les conditions définitives; il ajouta que

le Fu-t'ai était bien disposé pour eux, et que, dans tous les cas, la population, à l'exception de quelques chefs dont l'empereur exigeait les têtes, serait respectée.

Yang Yü-k'o se présenta le jour même à Hsiao-kuan-i pour s'entendre avec le Fu-t'ai. Ce dernier, se voyant à la veille de prendre une éclatante vengeance, combina son plan de façon que tous les musulmans qui habitaient la cité, et même ceux qui avaient fait leur soumission depuis que les impériaux étaient dans la plaine de Hsia-kuan, fussent massacrés en même temps. Pour arriver à ce résultat, il fallait mettre en pratique ce semblant de protection qui lui avait déjà si bien réussi à Ch'êng-chiang, Kuang-i, etc. Yang Yü-k'o, non moins fourbe et adroit que lui quand il s'agissait d'intrigues, retourna dans son camp afin d'étudier ses futures victimes et de choisir la combinaison qui lui assurerait le plus éclatant succès.

Yang Tei-ming (楊得明), chef de l'organisation militaire de Ta-li, fut choisi comme chef de la députation. Il se rendit deux fois au quartier général de Yang Yü-k'o avant de lui présenter ses collègues, et quand tout fut convenu avec Tu Wên-hsiu, toute la commission, composée de Tsung Fu (宗富), de Ma Nien-yü (馬年玉), de Ma Kuo-hsi (馬國璽) et de Yang Tei-ming, se rendit chez Yang Yü-k'o, où devait avoir lieu la conférence. Le général chinois parla de sa visite au Fu-t'ai et des difficultés qu'il avait eues à obtenir des conditions honorables. Le Fu-t'ai, dit-il, avait enfin consenti, à sa demande, à ce que la tête de Tu Wên-hsiu fût la rançon de la ville et à ce que les habitants eussent la vie sauve, mais, pour faire face à une partie des dépenses occasionnées par l'expédition, la ville aurait en outre à payer une indemnité.

Malgré les conditions avantageuses proposées par le Fu-t'ai, le parti de la résistance ne s'abusait pas sur la valeur des promesses qui étaient faites; il était convaincu qu'elles n'avaient pour objet que de paralyser ses moyens afin de le détruire ensuite; il citait l'héroïque défense de Kuang-i, où près de 5,000 hommes avaient non seulement tenu en échec pendant dix-huit mois une armée formidable, mais l'avaient contrainte à lever le siège.

Après quelques jours de discussions très orageuses entre les chefs, le parti de la capitulation l'emporta. Les meneurs de ce mouvement, auxquels Yang Yü-k'o avait promis, par ordre du Fu-t'ai, des fonctions officielles et des boutons de mandarin, allèrent porter la nouvelle au général chinois, et ils lui promirent, comme preuve de leur sincérité, de lui apporter le lendemain le sceau officiel de Tu Wên-hsiu[1], ce qui fut fait.

Durant l'intervalle qui suivit la remise du sceau et la rentrée des impériaux, il se passa en ville des scènes émouvantes. Tu Wên-hsiu, que ses coreligionnaires avaient élevé seize ans auparavant au grade de généralissime pour le remercier de l'heureux fait d'armes qui les avait rendus maîtres de Ta-li, ce prince dont les désirs avaient été jusque là considérés comme des ordres, et qui avait si long temps tenu tête au gouvernement impérial, Tu Wên-hsiu se voyait

[1] Ce sceau était carré et mesurait environ 10 centimètres de chaque côté; un lion debout sur ses quatre pattes avec un rubis dans la gueule en formait la poignée; le tout était en or massif et pesait 86 taëls, représentant une valeur de 11,234 fr. Nous étions chez Ma Ju-lung lorsqu'il fut apporté chez lui et nous en relevâmes des empreintes. Ce sceau, divisé en deux parties : l'une, à droite, portant en chinois (écriture *ch'uan* antique) le titre et le nom de Tu, Tsung-t'ung ping-ma ta-yüan-shuai Tu (總統兵馬大元帥杜), l'autre la traduction en arabe, figure sur le frontispice de cet ouvrage.

délaissé par ses parents, ses amis, ses courtisans, ses créatures; tous ces gens-là le sacrifiaient au dernier moment dans l'espoir de sauver leurs familles et les richesses dont le régime qu'il avait fondé les avait comblés.

Yang Wei, l'ancien prisonnier de Ma Ju-lung, fit tous ses efforts pour rétablir l'équilibre; mais il dut s'incliner devant Yang Tei-ming, qui, à la tête du parti de la paix, avait déjà livré les points stratégiques des faubourgs de la ville. Les impériaux, considérant la suspension d'armes comme la paix définitive, entraient en ville; Yang Yü-k'o lui-même allait fumer l'opium chez Yang Tei-ming.

Tu Wên-hsiu, à qui ce déchaînement de douleurs morales avait ôté toute énergie, n'était plus que l'ombre de lui-même; il attendait avec résignation l'heure qui le délivrerait de ses derniers tourments. Ses femmes et plusieurs de ses enfants[1], ne voulant pas lui survivre, s'empoisonnèrent sous ses yeux et, un jour avant de quitter son palais, il fit détruire les objets de valeur qu'il possédait et jeter dans le lac ceux qu'on ne put briser.

Le 15 janvier 1873, Tu Wên-hsiu revêtit ses plus beaux habits de cérémonie, et agissant jusqu'au bout de sa carrière en souverain, fit préparer son palanquin jaune, couleur dont l'empereur de la Chine a seul le droit de se servir. Avant de quitter son palais, il dit un dernier adieu à cette cité dans laquelle s'était écoulées les plus belles années de sa vie; il jeta un dernier coup d'œil sur la chaîne de montagnes, appelée Ts'ang-shan (蒼 山), et qui était une de

[1] Deux membres de sa famille, un garçon de cinq ans et une fille de neuf, lui survécurent. Pris par Yang Yü-k'o et remis au Fu-t'ai, ils furent envoyés à la capitale, et de là on les dirigea sur Pékin. L'un d'eux mourut en route.

ses promenades favorites. Avant de sortir de ses appartements, il avala une boule d'opium et de la fiente de paon, adressa quelques recommandations à Yang Wei, et passa dans la salle d'audience, où Tsung Fu, Ma Nien-yü, Ma Kuo-hsi et Yang Tei-ming avaient tout fait préparer pour le départ.

Le parcours que devait suivre le cortège pour se rendre à la porte du sud, était encombré de gens du peuple qui venaient se prosterner une dernière fois sur le passage du sultan; ce défilé avait un caractère solennel, et beaucoup de personnes, bien que n'ayant pas eu toujours à se louer de l'administration du sultan déchu, ne purent cacher leur émotion. Tu Wên-hsiu, dont les sens commençaient à être paralysés par le poison, semblait peu inquiet de ce qui se passait autour de lui; en arrivant aux portes de la ville, il fit un grand effort pour sortir de son palanquin afin de remercier la foule et les chefs qui l'avaient accompagné et recommanda ses enfants à Yang Wei. Une escorte de soldats impériaux, envoyée par Yang Yü-k'o, le conduisit dans le village occupé par ce général. Ce dernier se montra respectueux en présence du chef vaincu : il lui adressa quelques questions auxquelles Tu Wên-hsiu répondit avec beaucoup de difficulté. Puis, voyant qu'il ne tirerait que des paroles confuses de cet homme dont les moments étaient comptés, il le fit partir pour Hsiao-kuan-i, où résidait le Fu-t'ai, afin que celui-ci pût au moins le voir vivant. Il était déjà trop tard : malgré la diligence que firent les porteurs, ils n'atteignirent le village qu'à six heures du soir, et leur illustre prisonnier avait perdu connaissance. On le porta devant le Fu-t'ai; on essaya de le ranimer, on lui posa des questions; mais tout fut inutile, il rendit le dernier soupir peu après son arrivée, vers sept heures.

Le lendemain, le Fu-t'ai fit couper la tête du cadavre, et un courrier spécial, chargé de ce fardeau, fut expédié en toute hâte pour la capitale, où elle fut mise dans du miel avant son envoi à Pékin.

Quatre jours après la mort de Tu Wên-hsiu, Yang Yü-k'o se disposa à prendre possession du palais du vaincu, où, grâce aux soins toujours empressés de Yang Tei-ming et d'autres chefs, tout avait été préparé pour le recevoir. Tous ces intrigants, qui allaient bientôt être punis de l'égoïsme et du lâche abandon dont ils avaient fait preuve, se pavanaient en public sous leurs costumes neufs de mandarins chinois.

Le vingt-unième jour de la douzième lune (19 janvier 1873), Yang Yü-k'o quitta son quartier de Wu-li-ch'iao et entra dans Ta-li avec une partie de ses troupes en attendant que des arrangements fussent faits pour recevoir le reste. Dès qu'il fut installé dans le Ya-mên du Yüan-shuai défunt, il prit vis-à-vis du Fu-t'ai des allures plus indépendantes tout en se tenant dans les limites des convenances. Cela ne l'empêcha pas de se conformer en tous points aux ordres qui lui furent transmis pour organiser le massacre sur une grande échelle. Yang Tei-ming et ses collègues furent chargés de placer trois ou quatre soldats dans chaque famille musulmane; cela fait, Yang Yü-k'o prit toutes ses précautions.

Le Fu-t'ai, sous prétexte de fêter la délivrance de la ville, invita tous les chefs musulmans à un grand dîner; ceux qui avaient ouvertement combattu la capitulation soupçonnèrent un piège dans cette invitation, tandis que ceux qui en avaient été les moteurs, et auxquels les honneurs avaient été prodigués, n'y virent qu'une cérémonie ordinaire. Yang Yü-k'o

allégua une indisposition pour rester chez lui et envoya un de ses lieutenants à sa place. Tous les autres invités s'y rendirent; le Fu-t'ai les reçut fort bien, les combla d'éloges, et, au moment de passer dans la salle du festin, des soldats postés à cet effet s'emparèrent des invités qui leur furent signalés, et dix-sept têtes roulèrent à terre. Ensuite, le Fu-t'ai donna l'ordre de tirer six coups de canon, signal convenu pour commencer le massacre en ville. C'était le onzième jour de l'occupation. Ce qui suivit est indescriptible: les soldats se ruaient sans pitié sur ceux même qui leur avaient donné l'hospitalité, de sorte que la population, qui croyait tout terminé, prise au dépourvu, ne songea pas à se défendre; bientôt l'instinct de la conservation reprit le dessus et, bien que le massacre continuât, la nuit permit aux hommes énergiques de se réunir en groupes. Le soleil levant en montra 5,000 à 6,000, qui s'étaient fait une arme de tout ce qui leur était tombé sous la main, et prêts à vendre chèrement leur vie. L'armée impériale, trop occupée du pillage, ne fit pas d'opposition sérieuse pour empêcher ce mouvement. Cette multitude, éperdue, sans la moindre ressource, sortit par la porte du sud et gagna Hsia-kuan, pour de là se rendre à Mêng-hua-t'ing, situé à 70 lis de Ta-li.

Dans les villages de Lao-yang (絡 陽), de Ta-ch'iao (大 橋) et les faubourgs au nord de la ville, on comptait les victimes par milliers; là, les soldats, fatigués de couper des têtes, mettaïent le feu aux maisons et attendaient, les armes chargées, la sortie des habitants; c'est ainsi que les villages de Ta-kuan-i (大 關 驛) et Kuan-yin-t'ang (觀 音 堂) furent traités. Ailleurs, les impériaux forçaient les habitants à manger du porc sous peine d'être passés par les armes.

Après trois jours de cette boucherie humaine, Ta-li et ses environs présentaient un spectacle navrant : sur 50,000 hommes qu'ils comptaient alors 30,000 avaient péri dans ces journées néfastes, et le reste fut dispersé[1].

A Ta-li, tout était dans le plus grand désordre lorsque le Fu-t'ai fut informé par ses agents que Ma Ju-lung, d'accord avec le vice-roi, organisait une expédition contre les villes de Shun-ning-fu (順寧府) et de Yün-chou (雲州), ainsi que la cour de Pékin l'avait ordonné. Afin d'empêcher Ma Ju-lung de se mettre en route, il écrivit au vice-roi pour lui annoncer que Ta-li étant définitivement entre ses mains, il avait décidé, afin d'utiliser ses troupes et pour ne pas fatiguer Ma Ju-lung, déjà fort éprouvé par ses blessures, d'envoyer une partie de ses forces contre ces deux villes; il pensait qu'étant sur les lieux, il conduirait plus rapidement cette campagne.

Le vice-roi, en recevant cette missive, fut forcé, malgré les ordres de Pékin, et afin d'éviter le conflit qui n'aurait manqué de se produire si les deux antagonistes s'étaient trouvés en présence, d'arrêter l'expédition projetée. Le T'i-t'ai fit néanmoins partir deux corps sous les ordres de Ma I-chang, son beau-frère, et de Hsia Ju-hsiu, ce même mandarin mutilé à Kuan-shan.

L'envoi de troupes à Shun-ning n'avait pas eu lieu, comme le Fu-t'ai l'avait mandé au vice-roi, puisque, quand les corps de Ma Ju-lung arrivèrent à Ta-li, ils y trouvèrent l'expédition

[1] A la suite de ce massacre, le Fu-t'ai, pour mieux convaincre les habitants de Yün-nan-fu qu'ils n'avaient plus rien à craindre de la rébellion, expédia à la capitale vingt-quatre grands paniers, formant la charge de douze bêtes de somme, et contenant des oreilles humaines cousues par paires. Ce trophée de la prise de Ta-li fut exposé au pilori de Yün-nan-fu avec les dix-sept têtes des chefs.

en voie de formation. L'ordre avait bien été donné à Yang Yü-k'o de prendre la direction dès colonnes de marche, mais il n'en avait rien fait. Ce général refusa même de partir sous prétexte qu'il avait besoin de repos, et le Fu-t'ai envoya à sa place Hsü Ying-teh (序應得) et Chiang Tsung-han (蔣宗漢).

Les chefs rebelles de Shun-ning-fu, déconcertés par les nouvelles désastreuses qu'ils venaient de recevoir, ne savaient plus à quoi se résoudre : la mort de Tu Wên-hsiu, l'occupation de Ta-li et le massacre de ses habitants avaient paralysé leurs mouvements. La population, en présence des préparatifs de guerre, força les chefs à les suspendre; et ils demandèrent à traiter. Il est vrai que n'ayant pas prévu le cas où la ville pourrait être assiégée, ils n'avaient fait aucun ravitaillement.

Cette capitulation eut lieu à peu près dans les mêmes conditions que les autres : les chefs furent exécutés et une grande partie des maisons pillées; les impériaux firent grâce à la population pourvu qu'elle mangeât du porc et qu'elle élevât cet animal. Ils enrôlèrent sous leur bannière tous ceux qui voulurent être soldats, et vers la fin de mars 1873, ils se dirigèrent sur Yün-chou.

Cette ville, encouragée par la reddition pacifique de sa voisine, ne chercha pas à résister. Elle ouvrit ses portes le cinquième jour de la quatrième lune (1er mai 1873). Nous laisserons les troupes impériales continuer leur marche victorieuse jusqu'à Yung-ch'ang-fu (永昌府), où elles arrivèrent le 17 mai suivant pour se joindre ensuite à celles qui assiégeaient T'êng-yüeh-t'ing (騰越廳).

Mêng-hua-hsien, assiégée par des forces considérables, venait d'être le théâtre de luttes désespérées. La population,

renforcée par les fuyards de Ta-li, après avoir épuisé tous les moyens de résistance, chercha un refuge dans la mort plutôt que de se livrer à la fureur des soldats impériaux. On rassembla tous les objets précieux dans un bloc de maisons qu'on remplit également de meubles et d'objets de luxe et on y mit le feu. Ce brasier était à peine éteint que du poison fut distribué aux femmes, aux enfants et aux vieillards, et lorsque les hommes valides qui soutenaient le choc des impériaux restèrent à peu près seuls, ils mirent le feu aux quatre coins de la ville et ouvrirent les portes aux assiégeants; la plupart des défenseurs trouvèrent la mort dans les flammes, un petit nombre s'échappèrent, et tous ceux qui furent pris furent passés par les armes.

La fin tragique de cette population eut lieu dans le courant du troisième mois (mars 1873); les soldats, qui comptaient trouver là une partie des trésors soustraits de Ta-li, furent désappointés. Les corps ayant pris part à ce siège furent en partie dirigés sur T'êng-yüĉh-t'ing et l'autre rentra sous les murs de Hsia-kuan.

La prise de Ta-li peut être considérée comme le coup de grâce donné à la rébellion. Trois mois avaient suffi pour porter le théâtre de la guerre sur la frontière occidentale de la province. Il est vrai que les villes de cette partie, sauf Mêng-hua-t'ing, voyant le foyer de la résistance détruit et n'ayant plus de direction, n'avaient fait qu'une opposition factice. Tous les fuyards des quelques villes que nous venons de voir occupées par les impériaux s'étaient réfugiés dans T'êng-yüĉh-t'ing, leur dernière ressource et la seule position qui leur permit, par son éloignement du centre des opérations, de tenter la résistance.

Li Hsin-ku, avec son corps d'armée, était depuis longtemps devant cette ville, s'efforçant inutilement à couper les communications des insurgés. Il avait cependant gagné à lui quelques chefs de tribus de I-chia[1], de Pa-i, de Min-chia et des Lissous, qui lui avaient apporté le concours de leurs milices; mais ces gens étaient si mal armés que leurs services étaient presque nuls. Quand les différents corps que nous avons vus en marche dans cette direction arrivèrent, la ville fut complètement investie.

Au commencement de la cinquième lune (juin 1873), les habitants de T'êng-yüêh, à bout de ressources, capitulèrent; les troupes entrèrent en ville le 10 juin, et, selon l'habitude, commirent beaucoup d'excès. Cependant, il est juste d'ajouter que, sauf le pillage, qui fut général, la population fut moins maltraitée que dans les sièges précédents. Un grand nombre de chefs profitèrent du relâchement de surveillance qui eut lieu pendant les négociations pour s'évader, et ils se réfugièrent dans le village de Hu-hsü-ying (胡 叙 營), situé à 10 lis de là et bâti sur le faîte d'une montagne accessible seulement de deux côtés. Li Hsin-ku, informé du fait, envoya Chiang Ping-t'ang (蔣 炳 棠) et Ma Ch'êng-chi (馬 誠 吉) à la poursuite des fugitifs. Les chefs des villages refusèrent de les livrer, mais sous la pression des fonctionnaires impériaux qui menaçaient de tout détruire, trois rebelles furent livrés et amenés au quartier général de Li Hsin-ku, où ils furent exécutés.

Les généraux chinois, sous prétexte de poursuivre les rebelles, auraient bien voulu pousser plus avant leurs conquêtes, mais les autorités supérieures, craignant le soulèvement de ces tribus montagnardes, décidèrent de s'arrêter là, et Li

[1] Les I-chia ne sont autres que les I-jên dans cette partie de la province.

Hsin-ku, après avoir mis ordre aux affaires urgentes, rentra à Hsia-kuan.

T'êng-yüêh-chou tombé au pouvoir des impériaux, le dernier repaire des rebelles était détruit; plus au sud, sur la lisière de la province, c'est-à-dire entre les frontières mal définies des Shans, des Chinois et des Birmans, il restait encore quelques cantons où la population, plus sauvage que rebelle, refusa de se ranger sous la bannière des mandarins chinois; mais afin qu'on la laissât en paix, elle consentit à payer un léger tribut en nature aux autorités des districts les plus proches.

Dans toute la partie comprise entre Mêng-hua-t'ing et T'êng-yüêh, où les troupes impériales n'avaient pour ainsi dire fait que passer, le pays était moins dépeuplé que dans les autres parties où l'occupation et les luttes avaient été longues. Après la prise de Shun-ning, de Yün-chou, de T'êng-yüêh, etc., tout l'ouest était désormais libre. On laissa des corps d'occupation dans chacune de ces villes et le gros de l'armée fut dirigé sur Ta-li, où elle fut en partie licenciée.

Le Fu-t'ai, rentré dans Ta-li depuis le mois de mars, après avoir visité la cité et les fortifications, s'occupa du classement des mandarins du département. Beaucoup de fonctionnaires, nommés depuis longtemps à des postes occupés par les rebelles, étaient venus à Hsia-kuan faire acte de présence. Aussitôt que le classement fut terminé pour eux ainsi que pour ceux de l'ordre militaire, ils reçurent leurs instructions et partirent pour le lieu de leur résidence. Yang Yü-k'o fut désigné pour remplir le poste de Ta-li en attendant que la cour de Pékin eût confirmé sa nomination. Chiang Tsung-han qui avait guerroyé dans

l'extrême ouest, fut envoyé à T'êng-yüêh-t'ing jusqu'à l'arrivée du titulaire[1].

La question administrative réglée, il s'agissait de mettre un peu d'ordre dans les affaires de la population, car beaucoup de propriétaires étaient morts ou absents. Quoique les musulmans eussent été cruellement décimés, il en restait encore un assez grand nombre dans les environs de Ta-li, qui avaient accepté du service dans les rangs impériaux avant et après la trahison de Hsia-kuan, ou bien qu'on avait reconnus innocents. Le Fu-t'ai, voulant autant que possible les écarter de cette partie de la province où ils avaient été si longtemps les maîtres, décréta propriété de l'État tous les immeubles appartenant à ceux qui n'avaient pas changé de religion. La même sentence fut appliquée sur tout le territoire faisant partie du département de Ta-li.

Le Fu-t'ai, dont la présence n'était plus nécessaire dans ces parages, revint à Yün-nan-fu (septembre 1873).

Pendant l'absence de ce personnage, le vice-roi et Ma Ju-lung n'avaient pas perdu leur temps : beaucoup de districts furent purgés de bandes de maraudeurs qui les infestaient. Au sud, dans le district de P'u-êrh-fu et de Shih-p'ing, des chefs jusque là indépendants, se rangèrent sous la bannière impériale, et les mandarins civils purent exercer leur autorité sans difficulté. Les chefs de Mêng-tzŭ-hsien, bien que se battant entre eux et s'administrant eux-mêmes, en firent autant. A Ta-chuang et à Sha-tien, les Tsung-t'ung, élus par le peuple, firent place aux Wei-yuan délégués par le Chih-chou d'A-mi et furent chargés de percevoir les taxes.

[1] Yang Shêng-tsung fut, quelques mois après le retour du Fu-t'ai à la capitale, nommé Chên-t'ai de T'êng-yüêh-chou, mais il ne prit pas possession de son poste.

Ainsi finit cette guerre civile, le plus terrible fléau qu'ait à supporter un pays. Les ravages causés pendant cette période de seize années sont au-dessous de tout ce qu'une nation civilisée peut imaginer. Il est intéressant de voir une population, naguère aussi pacifique que celle du Yün-nan, devenir en si peu de temps l'une des plus guerrières de l'empire. Intelligents, énergiques, fiers et calmes, les habitants du Yün-nan ont su, même dans les moments les plus critiques, tirer parti de la situation qui leur était faite: laboureurs le matin, on les voyait l'après-midi le fusil ou la lance au poing monter la garde devant leurs villages menacés, et toujours prêts à vendre chèrement leur vie. Chose remarquable! au lieu de se laisser abattre par les calamités que leur a valu l'incurie de l'administration provinciale, ils sont toujours restés à leurs postes, confiants dans l'avenir et dans les ressources exceptionnelles que la richesse de leur pays mettait à leur disposition, pour réparer leurs forces, reprendre les travaux et l'industrie dès que le dernier souffle de la tourmente aurait disparu.

CHAPITRE V

LA MÉTALLURGIE AU YŨN-NAN

LA MÉTALLURGIE AU YÜN-NAN

De toutes les mines qui se trouvent au Yün-nan, les mines de fer sont les plus nombreuses et celles qui paraissent avoir été le plus anciennement exploitées par les aborigènes, avant même que les Chinois, plus avancés qu'eux dans l'art métallurgique, n'y eussent pénétré.

Cette branche d'industrie, d'une si grande importance aujourd'hui, et restée jusqu'alors dans l'enfance, commença à prendre quelque développement dès l'arrivée des conquérants, et surtout après la pacification de la province si heureusement opérée par Wu San-kuei (吳三貴); en effet, ce général mit un peu d'ordre dans l'administration, ouvrit plusieurs routes et encouragea les industriels.

Le fer est si commun dans cette région, que nous ne connaissons pas un seul district, si petit qu'il soit, qui ne possède un ou plusieurs gisements de ce métal; mais, comme les concessionnaires de mines cherchent, avant tout, les plus voisines des centres de population et des cours d'eau, et comme aussi les frais du transport, qui se fait à dos de mulet, diminuent de beaucoup les bénéfices, il en résulte que l'on exploite seulement les gisements les plus productifs.

Le minerai traité dans presque tous les hauts fourneaux que nous avons visités est de l'oxyde de fer magnétique ou du peroxyde de fer d'une très grande richesse. On le trouve en amas considérables sur des collines qu'on exploite à ciel ouvert, ou bien en perçant des galeries horizontales sur le flanc des montagnes. Dans l'un et l'autre cas l'extraction en est facile. Au reste, lorsqu'une galerie atteint la profondeur de 125 à 150 mètres, elle est abandonnée, à moins que le rendement ne soit exceptionnel; alors, bien que plus onéreuse, l'exploitation continue jusqu'à ce que les dépenses égalent les bénéfices. Comme les gisements sont abondants en minerai et nombreux, on quitte facilement une galerie pour en ouvrir une autre à côté. L'extraction et l'abatage sont confiés à des I-jên; ces indigènes des montagnes, habitués aux rudes travaux, s'acquittent sans effort de cette besogne, moyennant un faible salaire.

Le minerai rendu dans l'usine, située à une faible distance du lieu d'exploitation, passe sous un martinet, armé d'une tête en fer, de 6 à 7 centimètres de diamètre, pour être concassé et passé ensuite au tamis. Deux hommes, ordinairement des montagnards, sont chargés de cette opération : l'un, par le poids de son corps, fait soulever le martinet, tandis que l'autre pousse dessous le minerai qui doit être écrasé. Puis le minerai est passé sur un tamis, dont les trous n'ont pas plus de 4 millimètres de diamètre; les morceaux trop gros sont replacés sous le martinet. Dans cette opération les ouvriers doivent s'appliquer à faire le moins de poussier possible, car, d'après les chefs fondeurs, quand le minerai est trop fin, au lieu de s'arrêter entre les charbons, il descend quelquefois directement dans la cuve; comme dans sa course il n'a pas le temps de se réduire, en tombant au

Haut fourneau employé par les industriels du Yün-nan.

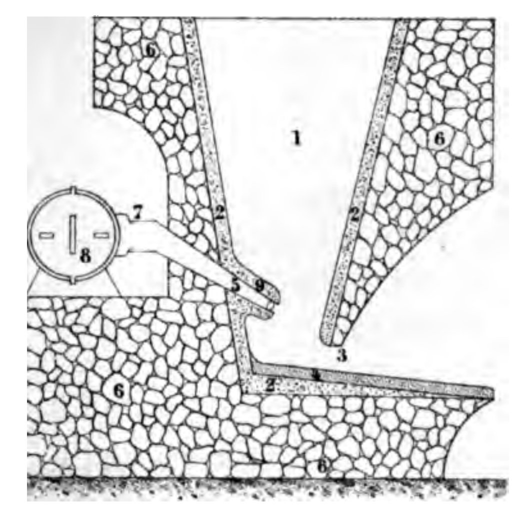


FIG. I.

1 *Intérieur du fourneau.*

2 *Couche de sable réfractaire.*

3 *Trou de coulée.*

4 *Épaisseur de brasque.*

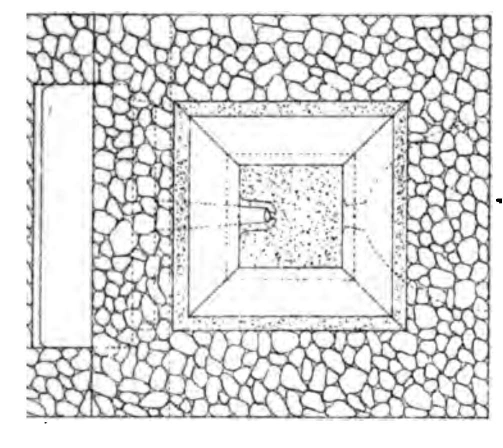
5 *Tuyère.*

6 *Massif du fourneau.*

7 *Porte servant à décrasser la tuyère et à suivre la marche de l'opération.*

8 *Soufflet, il est généralement mis en mouvement par une roue hydraulique.*

9 *Nez de la tuyère.*



Echelle

1 2 3 4 5 6 7 8 9 1 2 3 Mèt.

A. Martin Sc.

fond il produit un abaissement de température dans la masse fondue et le graphite se sépare.

Le minerai tamisé et préalablement lavé est prêt à subir la fusion.

La figure 1 donne la coupe et le plan du fourneau employé dans toutes les usines de la province pour ce traitement. L'extérieur en est carré, et l'intérieur présente la figure d'un cône quadrangulaire renversé. Le bas est muni d'une porte, comme dans les cubilots, qu'on bouche avec du sable réfractaire pendant la durée de l'opération. C'est aussi par cette ouverture qu'on fait évacuer le métal en fusion et qu'on retire toutes les scories qui ne sont pas assez coulantes pour sortir d'elles-mêmes.

La tuyère, la pièce la plus importante du fourneau, est en sable réfractaire, garnie jusqu'à une certaine longueur d'un tube en fer forgé, qui sert à maintenir le sable et aussi de conduit pour le vent; le museau avance considérablement dans le fourneau et l'inclinaison est telle que le vent vient frapper juste à l'angle opposé du fond du fourneau. D'après ce que disent les meilleurs ouvriers fondeurs, la bonne marche de l'opération dépend beaucoup de l'inclinaison de la tuyère; aussi mettent-ils beaucoup de soin à la confectionner. Son diamètre au bout du museau est de 7 à 8 centimètres et va s'agrandissant jusqu'au manchon, où s'adapte le soufflet.

Le fond du fourneau est brasqué avec une composition, formée de 4 parties de charbon de bois pulvérisé et 1 partie d'argile; cet amalgame est mis en place par couches de 2 à 3 centimètres d'épaisseur jusqu'à concurrence de la hauteur voulue. Cette brasque a pour effet d'empêcher le laitier et les scories, qui ne s'échappent que quand on débouche le fourneau pour faire couler la fonte, de s'attacher au

fond de la cuve, et par là d'en rendre le nettoyage plus facile.

La machine soufflante en usage dans toutes les usines du Yün-nan est aussi simple que peu coûteuse. Elle se compose d'un gros tronc d'arbre évidé comme un cylindre, mesurant environ $1^m,50$ à $1^m,75$ de long, dans lequel se meut un piston, dont la couronne est garnie de plumes afin qu'il n'y ait pas de perte d'air; presque aux deux extrémités sont pratiquées deux ouvertures, qui donnent accès sur le côté du corps du cylindre, où est fixée une boîte qui forme le réservoir d'air; les deux ouvertures sont garnies de soupapes se mouvant en sens contraire, de façon que, quand l'une donne passage à l'air qui doit alimenter le fourneau, l'autre soit fermée, et *vice versa*. Sur les fonds du cylindre, qu'on retire à volonté, sont aussi fixées deux soupapes, qui laissent entrer l'air quand le piston fonctionne dans l'un ou l'autre sens. Le diamètre de ces soufflets dans les plus grandes usines est de 35 à 55 centimètres. Comme il est difficile de trouver beaucoup de troncs d'arbres secs et sans défaut, la rareté fait qu'un soufflet rond dans les dimensions citées plus haut coûte de 90 à 200 taëls; c'est un prix relativement élevé. Quoique les soufflets ronds soient en général préférés par les industriels, dans quelques endroits on fait faire, par mesure d'économie, les mêmes machines en planches et carrées; elles coûtent presque moitié moins et rendent autant de services.

Quand un cours d'eau coule près de l'usine, ce qui est presque toujours le cas, on y pratique une saignée à une certaine hauteur, de manière à obtenir une chute suffisante employée comme force motrice pour mettre l'appareil en mouvement. L'eau en tombant fait mouvoir une roue à

cuiller dans le genre de celles en usage dans les moulins du midi de la France. Cette roue, dont le diamètre n'excède pas $0^m,80$ à $1^m,20$, porte à la partie supérieure de son arbre un excentrique, où vient s'emmancher, à l'aide d'une petite bielle, la tige du piston du soufflet ; de cette sorte, la roue, dans son mouvement circulaire horizontal, communique sa rotation à l'excentrique, qui à son tour entraîne le piston et produit ainsi la ventilation voulue. Tout le mécanisme est en bois dur et des plus grossiers. La roue motrice, dans les conditions ordinaires, exécute 25 à 30 tours par minute. Un homme est spécialement chargé de veiller à la marche de l'appareil et donne plus ou moins de vent, selon l'allure du fourneau. Le soufflet est placé de façon à ce que l'ouvrier de service puisse voir par la tuyère, sans rien arrêter, si la cuve est pleine de fonte ou si la tuyère est obstruée ; en ce dernier cas, il enlève l'obstacle au moyen d'un long ringard.

Le combustible employé pour ce traitement est du charbon de bois, en bûches longues de 35 à 40 centimètres, dont les deux tiers seulement sont carbonisés. Ce charbon, de qualité inférieure et composé de toute essence de bois, est fabriqué par les I-jên des montagnes voisines. Ils sont interrompus dans ce travail par la saison des pluies, qui a lieu de juin à septembre. La grande quantité de combustible qui leur est demandée pendant les autres mois de l'année fait qu'ils se consacrent entièrement à ce genre d'industrie et qu'ils peuvent en vendre les produits à très bon marché. D'habitude, les exploitants ou propriétaires de forges, afin de s'assurer d'avance un approvisionnement de combustible, passent des contrats avec les I-jên : ces derniers s'engagent à en livrer chaque jour une certaine quantité au prix modique

de 3 sapèques par livre de forge, laquelle pèse 60 pour 100 en plus que la livre chinoise ordinaire et équivaut environ à 1 kilogramme. Or, sur les marchés, le prix le plus bas du charbon de bois est de 8 à 10 sapèques la livre ordinaire. Le change de la sapèque est généralement de 2,000 au taël d'argent.

Après cette brève description d'un haut-fourneau et des matières nécessaires à son entretien, faisons voir comment il fonctionne pendant une campagne.

Dès que le fourneau, après avoir marché quelque temps, est assez refroidi pour en permettre l'accès aux ouvriers, on se met à le réparer; puis on le laisse sécher quelques jours, et quand le chef ouvrier le juge en état de fournir une nouvelle campagne, on procède au chargement, et l'on commence à donner le vent.

Le charbon et le minerai sont pesés d'avance à raison de $^2/_3$ de charbon pour $^1/_3$ de minerai. Le chef ouvrier, chargé de la conduite, fait donner plus ou moins de vent et diminuer ou augmenter les charges de minerai ou de charbon, d'après l'allure. Après cinq ou six heures de marche, il fait préparer des moules de sable sur le sol de l'usine pour y recevoir la fonte; ensuite, on débouche le fourneau et l'on amène la fonte dans les moules. Pendant le coulage, et même un moment avant de boucher, on cesse d'ajouter du minerai et on diminue la force du vent.

Aussitôt que le flot de métal a cessé de couler, on retire, au moment opportun, toutes les scories trop épaisses et, le nettoyage terminé, le chef ouvrier façonne un grand bouchon en paille à peu près du diamètre de l'ouverture qu'il a faite, et l'introduit dans le fourneau; avant que cette paille soit

consumée, il rebouche l'ouverture avec du sable comme précédemment. Alors, on donne le vent et le chargement recommence.

Le fourneau remis en marche, les ouvriers profitent de ce que les plaques provenant de la coulée sont encore chaudes pour les casser. Si la fonte ainsi obtenue est destinée aux industriels qui fabriquent les casseroles, les socs de charrue, et autres ustensiles, les plaques sont divisées de façon à ce que deux ou trois morceaux au plus composent la charge d'un cheval. Quand, au contraire, elle est destinée à être traitée dans l'usine en fer ductile, ils font les morceaux aussi petits que possible pour ne pas avoir à les casser de nouveau avant le traitement.

Chaque coulée, dans un fourneau qui fonctionne bien, est seulement de 150 à 200 kilogrammes; l'opération se répétant quatre fois en vingt-quatre heures, on arrive à un total de 600 à 800 kilos de matière produite en une journée.

Un haut-fourneau chinois, établi dans les meilleures conditions, ne peut marcher plus de quarante jours sans s'arrêter; bien souvent avant ce temps, le sable qui forme les parois du fourneau entre en fusion, la tuyère est plus ou moins en mauvais état et quelquefois même en partie fondue. Aussi le chef ouvrier, afin d'obtenir un rendement raisonnable, fait-il forcer la charge de charbon pour la même quantité de minerai; mais ce procédé ne produit pas des résultats satisfaisants; le fond du fourneau étant en partie obstrué par le sable fondu, la cuve devient si étroite qu'elle ne contient presque plus de matière; la marche de l'appareil est compromise, et si l'on ne suspend pas les travaux, il y a perte.

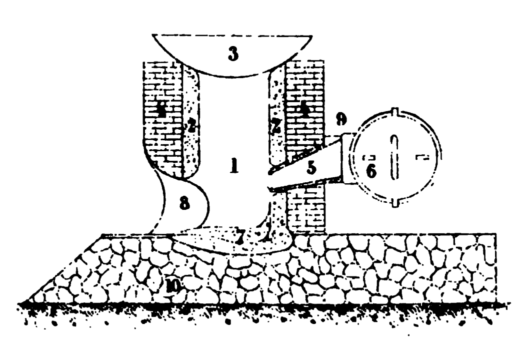
Dans quelques usines, deux fourneaux sont bâtis à côté l'un de l'autre : si l'un est hors de service, afin de ne pas interrompre les travaux, surtout dans la bonne saison, on se sert de l'autre. Après chaque campagne, il faut au moins quinze jours pour le réparer et le mettre en état; le sable de l'intérieur est changé ainsi que le museau de la tuyère. Ce travail par lui-même n'exigerait pas un si long temps, s'il n'était retardé par la nécessité d'attendre le refroidissement complet.

Pendant qu'on exécute les réparations, d'autres ouvriers de l'usine préparent du minerai et pèsent les charges de charbon pour la prochaine campagne. Au reste, jamais on ne met le fourneau en marche avant d'avoir en magasin assez de combustible et de minerai pour au moins trente jours.

Le fourneau, bâti en plein air, n'a rien qui le protège contre les intempéries; le minerai et le charbon sont seuls mis à couvert sous des hangars couverts en chaume; mais ces toitures sont si légères que la pluie les traverse facilement. Une ou deux petites maisons, en planches mal jointes et également couvertes en chaume, servent d'asile aux ouvriers ainsi qu'au patron. Ce dernier, comme tous les Chinois, race méfiante et âpre au gain, s'éloigne rarement des endroits où ses intérêts sont en jeu et, s'il est forcé de s'absenter, ce n'est pas sans avoir mis à sa place un membre de sa famille ou un intéressé; car il n'a pas la moindre confiance en ses ouvriers.

D'après les renseignements que nous avons recueillis, l'installation d'une usine métallurgique du genre de celle que nous venons de décrire, et fonctionnant dans les meilleures conditions possibles, ne coûte pas, tout compris, au dessus de 300 taëls.

Fourneau employé pour le traitement de la fonte en fer ductile.



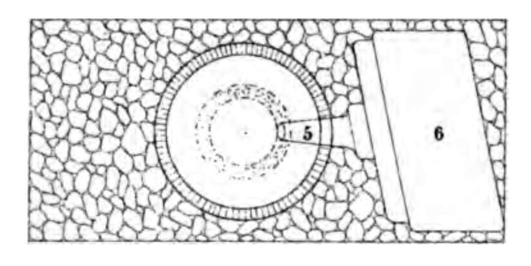


FIG. II.

1 *Intérieur du fourneau.*

2 *Couche de sable réfractaire.*

3 *Casserole remplie d'eau, elle bouche le haut du fourneau quand le métal est fondu.*

4 *Massif du fourneau, il est bâti en briques séchées au soleil.*

5 *Tuyère.*

6 *Soufflet mu à bras.*

7 *Couche de brasque.*

8 *Ouverture par où on retire le métal.*

9 *Petite porte qui permet de voir si la tuyère est obstruée et de suivre la marche de l'opération.*

Échelle

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 1 2 3 Mèt.

A. Maron Sc

Quelquefois, pendant que l'appareil est en marche, il éclate un violent orage : le torrent, qui fournit la prise d'eau, emporte le barrage ou inonde les parties basses de l'usine. L'eau, qui sert de force motrice, n'étant plus en assez grande quantité, l'appareil serait arrêté dans sa marche; mais, en ce cas, qui a été prévu, l'on ne fait que débrayer la bielle fixée sur l'arbre de la roue, et, à l'aide d'une longue poignée qu'on adapte à la tige du piston, quatre hommes manœuvrent le soufflet, et l'opération continue. Heureusement ces crues sont passagères; on se hâte de réparer les dégâts après la pluie, et il est rare qu'il se produise quelque accident.

Dans presque toutes les usines, après six mois de travail, quand la fonte n'est pas destinée aux fabricants de poteries en fonte ou autres fondeurs, on éteint le haut-fourneau et l'on traite le produit en fer ductile.

La fonte obtenue par le traitement que nous avons décrit est généralement à grain fin, truité, et très résistante. Les plaques coulées dans les premiers jours, c'est-à-dire après les réparations du fourneau, ont un grain plus gros et plus gris, et peuvent, par conséquent, être facilement entamées par la lime. Ces premières coulées ne peuvent servir de règle; toutefois, on peut dire que les produits des hauts-fourneaux en général sont fonte truitée sur fond blanc.

Le traitement de la fonte en fer ductile s'opère, dans toutes les usines du Yün-nan, par une méthode analogue à la forge catalane, mais sur une plus petite échelle.

La figure 2 représente une coupe et un plan du fourneau

L'extérieur en est rond, et l'intérieur a la forme d'un cylindre creux; la tuyère, au lieu d'avancer dans le fourneau, ne fait pas saillie, et dans le bas est pratiquée une ouverture par où l'on retire la matière; par sa forme et sa disposition, ce fourneau ressemble à un cubilot, si ce n'est qu'il est moins élevé que ce dernier et qu'il ne fonctionne pas de même.

L'intérieur du fourneau, soigneusement réparé après chaque campagne, est rempli de combustible et mis en marche. Comme pour le haut-fourneau, le charbon de bois est le combustible partout employé. Le soufflet est tout-à-fait pareil à celui des hauts-fourneaux, sauf les dimensions, qui en sont réduites; comme l'autre, il est mis en mouvement par un cours d'eau dérivé du canal principal, et très souvent aussi par des I-jên, hommes ou femmes. Dans cette opération l'on ne pèse pas le combustible; on s'attache surtout à fondre le plus de matière avec le moins de charbon possible. La fonte seule est pesée : la charge ordinaire est de 20 livres chinoises, ce qui en fait 80 pour une opération.

Dès que le vent souffle, la fonte ne tarde pas à atteindre une température très élevée et à entrer en fusion. Aussitôt que le chef ouvrier pense que toute la matière est fondue, ce dont il peut s'assurer en regardant par la petite ouverture ménagée sur la tuyère, il fait un trou, de 30 millimètres environ, tout en haut du sable qui ferme la porte de coulée, et il l'agrandit jusqu'à ce que le bain de matière en fusion vienne l'affleurer; puis, le fourneau rempli de charbon, afin que tout le vent passe sur le bain de matière, il fait mettre sur la partie supérieure du fourneau une casserole ronde en fonte pleine d'eau, qui bouche hermétiquement l'ouverture. Après cela, on active le vent : l'échappement,

qui s'opérait tout à l'heure par la bouche du fourneau étant intercepté, a lieu maintenant par le bas. Sous le jet réducteur de l'oxygène, la matière ne tarde pas à perdre de sa fluidité; on hâte l'oxydation en introduisant par l'ouverture une perche de bois vert qui fait bouillonner la masse liquide, procédé qui a pour but de faire affluer tous les molécules du métal sous l'action oxydante de la tuyère.

Une demi-heure de cette marche suffit pour que le métal s'épaississe beaucoup; néanmoins, l'ouvrier continue de le remuer avec le ringard, et, quand il suppose que la masse offre assez de consistance pour être prise avec des pinces sans couler, il agrandit l'ouverture, sort le métal et le transporte sur un bloc de fonte, où il est divisé en plusieurs parties qui passent successivement sur l'enclume. Chaque morceau est d'abord forgé à petits coups; quand la matière fait corps, on frappe dessus à tour de bras. Après deux chaudes, le métal est spongieux et peu homogène; dans cet état, les indigènes l'appellent Mao-t'ieh, et il a besoin, pour être rendu à l'état ductile, de subir une ou plusieurs chaudes dans une forge ordinaire.

Les lopins de Mao-t'ieh sont envoyés à la forge située dans l'établissement; là ils sont soumis à un dernier traitement, avant d'être livrés au commerce.

Les morceaux les moins défectueux ou les plus homogènes sont forgés en plaques de 15 à 20 centimètres de long sur 8 à 12 de large et environ 20 à 30 millimètres d'épaisseur. Ces plaques, réputées pour être de première qualité, sont vendues aux établissements du gouvernement pour la fabrication des canons de fusil ainsi qu'aux forgerons, au prix de T. 3,50 (24 fr. 50 c.) les 100 livres de forge, ce qui équivaut à 160 livres chinoises ordinaires ou à 100 kilogrammes.

Les lopins de qualité inférieure sont mis à part et traités avec bien moins de soin; on les forge habituellement en barres de 30 à 35 centimètres de long sur un pouce carré; ils constituent le fer de deuxième qualité, lequel est vendu au prix de T. 2,50 à T. 2,75 et quelquefois T. 3,00 (17 fr. 50 c., 19 fr. 15 c. à 21 fr.) par 100 livres de forge.

Si l'on compare ces prix à celui de la fonte qu'on trouve dans toutes les usines au prix de T. 1,00 à T. 1,10 (7 fr. à 7 fr. 70 c.) par 100 kilos, on se demande, quand on énumère le nombre d'ouvriers, la quantité de charbon et les provisions de bouche pour nourrir tout ce personnel, comment on peut, avec des moyens si imparfaits et des dépenses si multiples, réaliser des bénéfices. Hâtons-nous d'ajouter pour mieux éclaircir cette question, que les travaux des hauts-fourneaux et du traitement en fer ductile sont faits par des montagnards auxquels se joignent parfois des femmes. Celles-ci, nous l'avons dit, sont non moins robustes que les hommes et, comme eux, habituées dès leur enfance aux plus rudes besognes. Ces gens, quoique peu rétribués et d'une rare sobriété, travaillent plus utilement que les Chinois, et de plus, ils se contentent d'un salaire qui suffirait à peine aux Chinois pour leurs menues dépenses.

Dans quelques usines, celles surtout dont les propriétaires ont des revenus, on ne vend que le fer de première qualité; l'autre est manufacturé dans l'usine même en fers à cheval, anneaux, clous de toutes les dimensions et une foule d'autres objets.

Rien de plus original qu'un atelier de forge de ce genre: huit à dix petites forges, munies chacune d'un petit soufflet du type ordinaire, mis en mouvement par un enfant, sont disposées dans un angle de l'établissement; quelques hommes

président à l'opération et débitent le fer en baguettes qu'ils passent ensuite aux femmes. Tout ce travail est généralement fait aux pièces; aussi, faut-il voir avec quelle activité chacun expédie sa besogne. Les femmes surtout se font remarquer par la dextérité et la vitesse avec laquelle elles forgent les clous; leur travail est disposé de telle façon que la forge ne s'arrête jamais; le soufflet marche lentement, il est vrai, mais comme elles ont toujours cinq à six tiges au feu, elles en quittent une pour en prendre une autre. Il en est de même pour les fers à cheval ainsi que pour les articles de quincaillerie en fer forgé qu'on rencontre sur tous les marchés.

On comprend à présent comment les maîtres de forge trouvent moyen d'écouler leurs produits avantageusement; en outre, comme la main d'œuvre est moins chère dans les montagnes que dans les villes, les marchands, boutiquiers, constructeurs ou autres, trouvant à s'approvisionner à meilleur compte, ne commandent aux forgerons des villes ou villages que les objets dont ils ont besoin au jour le jour.

A l'industrie du fer il nous reste à ajouter, avant de passer au traitement de l'acier tel qu'il est pratiqué par les indigènes, quelques mots sur les fabricants de poteries en fonte.

Au Yün-nan, cette catégorie d'artisans semble s'être localisée à Lu-fêng-hsien (祿豐縣), département de Yün-nan-fu, et à Lu-nan-chou (路南州), village du département de Lin-an-fu, au nord de cette ville. Dans ces deux endroits, cette industrie est entre les mains d'une classe d'artisans qu'on appelle Kuo-chiang ou potiers en fonte; ils font peu d'apprentis et exercent, pour ainsi dire, un monopole.

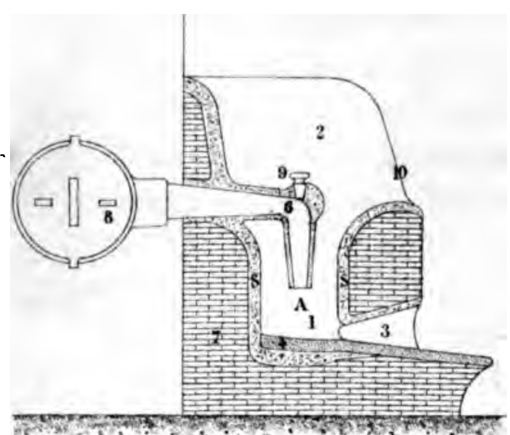
Les poteries de Lu-fêng ont une grande réputation : elles sont un peu plus minces que celles de Lu-nan, demandent par conséquent moins de combustible et joignent à l'avantage économique, très apprécié des Chinois, une forme plus gracieuse et aussi une plus longue durée. Malgré la différence qui existe entre les deux fabriques, les produits de chacune d'elles se trouvent sur tous les marchés et s'écoulent également bien. On rencontre ces manufactures, comme il est dit plus haut, près des hauts-fourneaux ou du moins à peu de distance, et la plupart du temps dans les montagnes, où le bon marché de la matière première permet de vendre à bas prix.

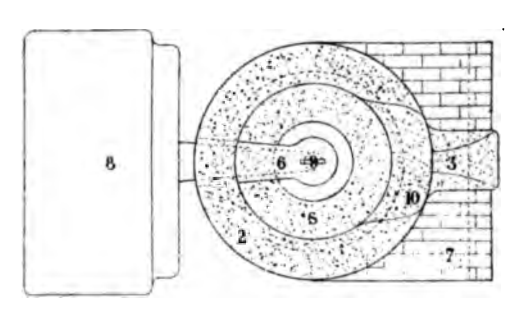
Dans la saison pluvieuse, c'est-à-dire quatre mois durant, les fourneaux chôment : tous les ouvriers sont occupés à confectionner des moules ou à réparer ceux qui ont été avariés dans les fontes précédentes. Ce travail, en raison de la faible épaisseur que doivent avoir les objets coulés, soit environ 2 millimètres et 3 au plus, exige des soins particuliers et de la précision; le tout est fait au trousseau ébauché par les aides, et le finissage est confié aux meilleurs ouvriers.

Le corps de ces moules consiste en argile mélangée à une herbe qui croît sur les montagnes et nommée *Shan-ts'ao* (山草); cette herbe donne beaucoup de résistance au moule et l'empêche aussi de se fendre. Dans les grands moules pour les chaudières qui ont de $0^{m},80$ à $1^{m},30$ de diamètre, le poids devient considérable : chaque chape est soigneusement armée de nombreux tirants en fer qui soutiennent la masse. La partie intérieure est composée de plusieurs couches de charbon de bois broyé grossièrement et mélangé avec un peu d'argile; la couche qui doit être en contact avec le

Fourneau employé par les industriels indigènes qui fabriquent les poteries en fonte employées dans les ménages chinois.

FIG. III.





1 *Cuve du fourneau.*

2 *Intérieur du fourneau.*

3 *Trou de coulée.*

4 *Sole du fourneau, la couche supérieure est composée de brasque.*

5 *Épaisseur de sable réfractaire.*

6 *Tuyère, elle plonge verticalement dans le milieu du fourneau. La mauvaise ventilation nécessite cette disposition qui permet d'obtenir la fonte très chaude, indispensable pour couler ces objets.*

7 *Massif du fourneau, bâti en briques séchées au soleil.*

8 *Soufflet.*

9 *Bouchon mobile en fer, il permet de voir si la tuyère n'est pas obstruée.*

10 *Ouverture du chargement.*

Échelle

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 1 2 3 Mèt.

A Martin Sc

métal en fusion est fort mince et préparée avec $^3/_4$ de poussier de charbon et $^1/_4$ d'argile. Un moule ainsi fait et bien soigné peut supporter la fonte de 150 à 200 pièces.

Les moules sont ensuite séchés pendant quelques jours à l'air libre, mais non au soleil; puis on les dispose dans l'atelier pour achever le séchage. On garnit de charbon les parties concaves ou convexes qui doivent être en contact avec le métal, et on met le feu par dessus; la chaleur pénètre peu à peu et quand tous les charbons sont enflammés, l'humidité, sous forme de vapeur, s'échappe par tous les évents. Après cette cuisson qui ne dure pas moins de quatre heures, toute l'humidité a disparu et l'intérieur des moules a une apparence de brique rouge. Avant qu'ils soient entièrement refroidis, un ouvrier passe sur toutes les parties qui doivent être en contact avec le métal, une couche de noir de fumée. Dès lors ils sont prêts à recevoir le métal liquide.

Dans un établissement de ce genre les moules, par leur variété de forme et de grandeur, composent le principal outillage et représentent une valeur réelle.

Le fourneau, qui est, après les moules, une pièce importante, peut être monté dans l'espace de quelques jours et n'importe où; la seule difficulté se trouve dans la confection de la tuyère.

La figure 3 représente la coupe et le plan du fourneau le plus en usage.

Ce fourneau, qu'on pourrait mieux comparer à une calebasse qu'à un cubilot, est très peu élevé; le soufflet ressemble à ceux dont nous avons parlé. La tuyère, ainsi que le montre le profil, fait un angle droit et plonge verticalement au milieu du fond du fourneau. Comme son museau

plonge dans les régions où la température est très élevée et que le haut est presque toujours couvert de charbons, il s'ensuit qu'elle fondrait au bout de quelques jours d'usage si l'on n'employait dans sa confection la meilleure terre réfractaire qu'on puisse se procurer. C'est donc à cette pièce, la plus importante du fourneau, qu'on apporte le plus de science. Quand la terre réfractaire ne réunit pas toutes les qualités requises, on y mélange environ $1/3$ de débris de porcelaine préalablement réduits en poussière assez fine. D'après les exploitants, cette composition, longue à préparer, donne de bons résultats; une tuyère ainsi façonnée (la partie verticale seulement) ne demande pas moins de quinze jours de travail. L'expérience leur a démontré qu'une tuyère pouvant résister longtemps au feu doit être composée de 7 à 8 minces couches de matière; mais dans aucun cas une nouvelle épaisseur ne doit être ajoutée avant que la précédente soit parfaitement sèche.

Dans le haut il y a un trou, bouché pendant l'opération avec un morceau de fer pourvu d'un anneau. L'objet de cette ouverture est de permettre, à l'aide d'un ringard introduit dans le trou, de faire disparaître les scories ou le sable fondu qui peut obstruer la tuyère pendant la marche du fourneau.

Le fourneau par lui-même exige peu de soins dans sa construction; on le bâtit ordinairement avec des briques simplement séchées au soleil. La carcasse ainsi faite, on lui donne la forme et les dimensions voulues en ajoutant des couches de sable. A la partie inférieure est ménagée une ouverture, qui est bouchée pendant l'opération et par laquelle on fait écouler la matière. Le fond est couvert d'un lit d'épaisses couches de brasque, préparé dans les

mêmes proportions que pour le haut-fourneau. Dans les conditions ordinaires de marche, c'est-à-dire afin d'obtenir de la fonte assez fluide pour couler les poteries les plus minces, le charbon étant de première qualité, on évalue la consommation journalière du combustible à 70 livres pour 100 de fonte de première fusion.

Si, par cette façon de placer la tuyère, on a l'avantage d'obtenir de la fonte très fluide, la production laisse beaucoup à désirer : c'est tout au plus si un fourneau fonctionnant parfaitement bien, et depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir, peut fondre 500 kilogrammes de matière. Du reste, comme le personnel de ces usines est peu nombreux, les ouvriers ont assez à faire, malgré cette petite quantité de fonte, à démouler les pièces coulées, à réparer les écorchures des moules et à repasser une couche de noir avant de recevoir une coulée nouvelle.

Cette catégorie d'industriels, que les Chinois nomment *Kuo-chiang* (鍋 匠) ou fabricants de casseroles, qui s'imaginaient avoir porté l'industrie du fer à sa perfection, ne furent pas peu étonnés, de même que les propriétaires de hauts-fourneaux, d'apprendre qu'au Yang-p'ao-chü[1] (洋 炮 局) de Hsin-hsing-chou, au moyen d'une machine, dite Ti-fêng[2] (地 風), mue par deux chevaux, on fournissait assez de vent pour faire marcher trois fourneaux à la fois, dont un seul en une heure égalait ce que les leurs pouvaient faire en un jour. Ils furent d'abord incrédules, prétendant qu'on voulait déprécier leur savoir; ensuite, poussés par la curiosité, ils vinrent de tous côtés et quelquefois d'assez loin pour voir fonctionner cette machine singulière.

[1] Fabrique de canons européens.

[2] Vent souterrain.

14*

Avant de clore le traitement du minerai de fer pour passer à celui des métaux plus précieux, il nous reste à parler des procédés employés pour traiter le minerai avec lequel se fabrique l'acier.

La manufacture d'acier la plus renommée de l'est et du sud du Yün-nan est sans contredit celle de Lao-lu-kuan (老 魯 關), au double point de vue de la quantité de matière et de la qualité. Ce village est situé à 250 lis de la capitale, à 80 de Hsin-hsing-chou et à 40 de Hsi-o-hsien. Malgré les frais du transport qui a lieu presque entièrement à dos de mulet, le produit ne circule pas au-delà de Yün-nan-fu.

Le minerai qui entre dans la confection de l'acier est à peu près le même que celui employé par les hauts-fourneaux; cependant il est un peu plus terne, plus dur et par conséquent plus dense.

Pour nous rendre compte par voie sèche de la différence de rendement, nous avons fait traiter par le haut-fourneau plusieurs sacs de ce minerai. Le résultat a été en moyenne de 67 pour 100, et le produit de la fonte parfaitement blanche et très cassante.

Les galeries d'extraction que nous avons visitées sont percées presque au pied de montagnes, éloignées seulement d'une vingtaine de lis du village. Ici, l'extraction offre quelques difficultés, mais comme les travaux sont moins actifs que dans les usines à fer, comme aussi le traitement est plus long et plus coûteux, les propriétaires ne font extraire dans la bonne saison que la quantité qui leur est nécessaire.

Le minerai est transporté à l'usine à dos de mulet ou de bœuf. Des femmes Lo-lo sont chargées d'en faire le triage et le concassent en même temps en morceaux de la grosseur d'un

Fourneau employé pour le traitement du minerai de fer, destiné à être traité pour Acier.

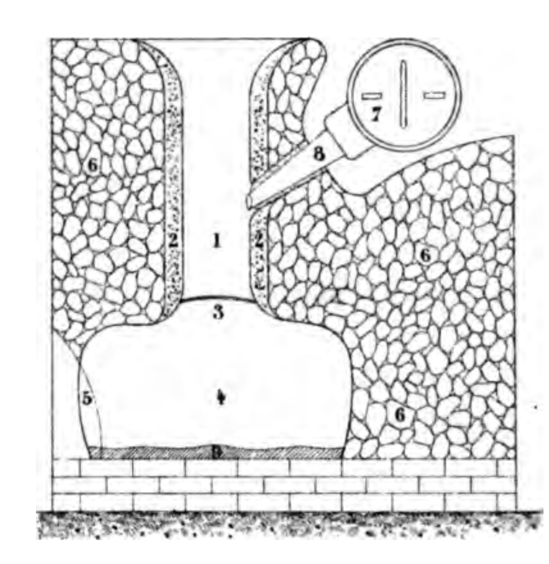
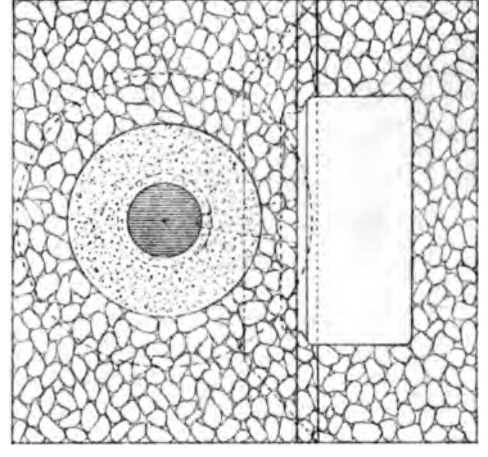


FIG. IV.



1 *Intérieur du fourneau.*
2 *Couche de sable réfractaire*
3 *Grille en fer qui supporte l charge et permet à la mati ère fondue de s'écouler dai le fond.*
4 *Chambre où le métal fondu se solidifie.*
5 *Porte servant à retirer le bl de métal.*
6 *Massif en pierre de grès, il est quelquefois construit en briques.*
7 *Soufflet mis en mouvement par une roue hydraulique ou par des femmes.*
8 *Tuyère.*
9 *Couche de charbon pilé, ch empêche la matière d'ad -rer au fond du fourneau.*



Échelle

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 1 2 3 Mèt.

A. Martin Sc.

centimètre cube environ; on lui fait subir un lavage pour le nettoyer de l'argile qui le couvre; après quoi il est prêt à supporter la fusion.

Le fourneau employé à ce traitement diffère complètement de ceux déjà décrits. La figure 4 en représente une coupe et un plan. Le corps du fourneau, construit en grès très friable, qui paraît être la pierre la plus réfractaire du pays, demande beaucoup de soin et surtout une grande habitude. Dans son axe est ménagé un trou circulaire, qui constitue le fourneau proprement dit. Les parois sont recouvertes de plusieurs couches de sable réfractaire; le haut est sensiblement évasé de façon à faciliter la descente du minerai et du combustible au fur et à mesure que l'affaissement se produit.

Dans sa partie inférieure se trouve un grand espace ménagé dans la bâtisse, dont le fond est brasqué; c'est là que le métal en fondant vient s'agglomérer sous forme de gouttelettes reliées ensemble par le laitier. A environ 25 centimètres plus bas que le trou de la tuyère, est disposée une grille, laquelle, tout en permettant au métal en fusion de s'échapper, retient au passage tous les charbons incandescents; cette grille, en fer forgé, présente d'un barreau à l'autre une ouverture de 15 millimètres environ.

Comme le montre la figure 4, l'inclinaison de la tuyère est considérable : les chefs ouvriers attachent une grande importance à sa position et prétendent que la bonne marche et la production en dépendent beaucoup. « Si la tuyère est » horizontale, » disent-ils, « la chaleur développée n'est pas suffisante et la réduction se fait imparfaitement. » Malgré son inclinaison et contrairement aux dispositions que nous avons déjà signalées et à celles que nous verrons encore,

la tuyère n'a pas de museau qui plonge dans l'intérieur du fourneau. Les ouvriers, questionnés sur cette particularité, disent que la matière ne devant pas séjourner dans la cuve puisqu'elle s'échappe par la grille à mesure qu'elle se produit, le museau n'aurait point d'utilité.

Le soufflet, toujours du même type, a des dimensions différentes; quelquefois, quand il y a un cours d'eau près de l'usine, il est mis en mouvement par une roue hydraulique; souvent, il est mû par des femmes et des hommes.

Afin de donner plus de clarté à la description que nous venons de faire du fourneau, il nous reste à le suivre dans sa marche.

L'intérieur étant réparé et séché après chaque campagne, le chef ouvrier le fait garnir de charbon et on commence à donner le vent.

Le combustible employé durant tout le traitement est du charbon de bois de chêne parfaitement brûlé. De même que celui que nous avons vu fournir dans les usines à fer, il est rendu dans l'établissement même par les montagnards au prix de 6 sapèques la livre chinoise de forge, soit 1 kilogramme environ. Bien qu'il revienne plus cher, en apparence, que celui en usage auparavant, il est en réalité à tout aussi bon marché : sa durée au feu étant plus longue permet d'augmenter la quantité de minerai pour une même quantité de charbon.

Dès que le vent est donné, l'ouvrier surveillant fait fermer hermétiquement, avec des dalles en pierre faites tout exprès, l'ouverture pratiquée sous le fourneau et qui permet de retirer le bloc de métal quand l'opération est terminée. On commence alors à charger le minerai, pesé d'avance et mis en tas avec du charbon dans la proportion de $^3/_5$ de charbon

pour $^{2}/_{5}$ de minerai. La première charge un peu descendue, on active le vent et le chargement continue; quelquefois, quand le fourneau fonctionne mieux qu'à l'ordinaire, on augmente la quantité de minerai pour la même quantité de charbon.

L'appareil ainsi en marche, on entend bientôt le clapotement du métal en fusion qui tombe goutte à goutte dans la partie inférieure, où il se refroidit. Afin de prévenir un abaissement de température trop brusque, le fond de ce récipient est couvert d'une couche de charbon pilé, laquelle aide aussi au dégagement du bloc.

L'opération se poursuit ainsi nuit et jour jusqu'à ce qu'elle soit interrompue par le sable de l'intérieur, qui d'habitude commence à fondre au bout de quatre à cinq jours. Du reste, après ce laps de temps, la partie inférieure est à peu près pleine de matière, ce qui, malgré tout, obligerait également à s'arrêter.

La durée d'une campagne, y compris les réparations, ne dépasse pas huit à dix jours; durant ce temps la production peut être évaluée à 15 livres de fonte. Cette matière, qui a tout-à-fait l'apparence du métal blanc, a besoin, pour être convertie à l'état ductile, d'être soumise à un autre traitement.

Le bloc de métal est amené sur le sol de l'usine, où on le débarrasse en gros des scories qui le couvrent; en ce moment, il ressemble à une énorme pierre grisâtre pleine de trous. Le bloc est ensuite divisé par de gros marteaux en fonte emmanchés au bout de tiges de bois très flexibles. Les morceaux agglutinés par les scories sont concassés dans un mortier. Après les avoir nettoyés, ceux dont la grosseur varie entre un œuf de pigeon et une bille à jouer sont

lavés, puis envoyés à la forge, où ils sont définitivement traités en acier ductile.

Le raffinage de ce métal s'opère dans des forges semblables à celles des forgerons d'Europe. La matière, préparée comme il est dit plus haut, est mise au feu par charge de 20 livres à la fois; un soufflet, au moins aussi grand que celui qui a servi au traitement précédent, fournit le vent nécessaire. Le combustible employé est, comme dans toutes les forges de la province, du charbon de bois blanc. Quand la première charge est à peu près arrivée au rouge cerise, le chef ouvrier en fait ajouter une autre, et ainsi de suite jusqu'à concurrence de trois charges formant un poids d'environ 60 livres. Dans cette opération, le soufflet est mis en mouvement par trois hommes, qui frappent devant au moment voulu. Dès que la matière passe au rouge blanc, deux ouvriers, postés de chaque côté du fourneau, la brassent avec des ringards; elle pétille sous le vent de la tuyère et lance des étincelles; quand la masse est assez amalgamée pour être portée sous le marteau (ce que le chef ouvrier constate fort bien à l'aspect du métal), les ouvriers s'arment de longues pinces et portent le bloc sur l'enclume; puis cinq ou six de leurs camarades frappent dessus à petits coups, mais aussi vite que possible. Durant ce premier martelage, il sort du métal des scories très fluides. Après deux chaudes comme celle qui vient d'être décrite, le lopin, dont l'apparence paraît au dehors très homogène, est coupé en quatre parts, de manière à donner libre cours aux corps étrangers qui peuvent être emprisonnés dans la masse. Chaque morceau est ensuite forgé séparément jusqu'à ce que l'ouvrier chargé de ce travail trouve que le raffinage est complet; il le fait alors rougir pour la

quatrième fois afin de lui donner sa forme définitive, c'est-à-dire rectangulaire.

Une opération de ce genre produit environ 40 livres de matière parfaitement homogène, vendu sur les marchés du pays comme acier de première qualité. Les résidus du fourneau, c'est-à-dire les bouts et les morceaux qui sont de qualité inférieure, sont forgés ensemble et vendus comme acier de seconde qualité; c'est celle-ci qui est employée pour aciérer les instruments agricoles et les outils de divers corps d'état.

Le prix de revient de ce métal, dans les conditions ordinaires de bonne récolte, est de 8 taëls (56 fr.) les 100 kilogrammes pour la première qualité, et de 6 taëls (42 fr.) pour la seconde. Nous avons dit « de bonne récolte » parce que le prix des grains exerce une grande influence sur tous les produits de l'industrie. Au Yün-nan, plus encore que dans les autres provinces, cette augmentation est plus sensible à cause de la difficulté des moyens de transport qui, comme on le sait, se font tous à dos de mulet ou par des portefaix.

Par ce succinct exposé des différents traitements que subit le minerai de fer au Yün-nan, on est étonné, après avoir vu les usines, qui fonctionnent de la manière la plus simple il est vrai, mais très imparfaitement, de trouver les divers produits énumérés à un prix si modique. Nous ne parlerons pas des immenses avantages que retirerait cette branche de l'industrie si les procédés européens pouvaient être appliqués dans cette riche contrée. La différence entre les deux systèmes est si grande, au point de vue de la production comme à celui de la qualité, qu'il n'est pas possible de les mettre en présence. Cependant, quoique cette industrie soit appelée à prendre un grand développement, elle paraîtra tout-à-fait secondaire si on la compare aux nombreux gisements d'autres

métaux beaucoup plus précieux, dont l'exploitation est presque aussi facile, sinon plus, que celle dont il vient d'être parlé.

Après les mines de fer, viennent ensuite, comme nombre, celles de cuivre. Ce minerai se présente dans le Yünnan sous diverses formes : on trouve la pyrite, le cuivre gris et le cuivre oxydulé; ce dernier paraît être le plus commun.

Les nombreuses mines de cuivre que possède le Yün-nan ont été en grande partie cause que le gouvernement de Pékin n'a pas hésité à faire de grands sacrifices pour y dompter la rébellion musulmane. Il est difficile de préciser les endroits où les gisements sont le plus nombreux : il y en a partout. On place pourtant le nord-est en première ligne. Les mines du. sud sont peu exploitées à cause des difficultés de transport. Bien que la rébellion ait arrêté les travaux dans une grande partie des mines de l'ouest, du sud et de l'est, celles du nord-est et quelques-unes du centre ont continué quand même à fournir au commerce, à l'industrie et au gouvernement les produits dont ils avaient besoin. Ces mines, situées dans le district de K'un-yang-chou et de Tung-ch'uan-fu (東川府), sont susceptibles de produire une grande quantité de métal; malheureusement les exigences fiscales réduisent les industriels à n'exploiter que sur une petite échelle.

L'ouest possède quelques gisements très importants, parmi lesquels se trouve du cuivre natif. Le meilleur filon d'une de ces mines, d'abord très productive, disparut, après plusieurs années, au milieu d'une roche calcaire renfermant un peu de sulfate de cuivre. Les exploitants ne furent pas

découragés : la nature de cette roche leur faisant espérer une prompte solution, ils dirigèrent si bien leurs travaux qu'au bout de quelques semaines ils se virent en présence d'un immense bloc de métal parfaitement malléable et que tous leurs moyens d'extraction ne parvinrent pas à entamer. La masse qui venait d'être mise à découvert ne mesurait pas moins de 200 pieds cubes. Croyant avoir trouvé un trésor, ils firent de grandes dépenses et essayèrent de tout, jusqu'à couper des morceaux avec des ciseaux; mais les angles une fois arrondis, ce moyen ne valait plus rien; le bloc n'offrait plus de prise à leurs instruments, ils furent forcés de l'abandonner.

Depuis cette époque, la rébellion a occupé le département de Yung-ch'ang (永 昌); les galeries, n'étant plus entretenues, ont été envahies par les eaux, et de la riche et grande exploitation de Yung-pei (永 北), où se trouvait cette mine, il ne reste aujourd'hui que des traces.

Le plus grand obstacle que rencontre l'industrie du cuivre, et qui s'oppose à son développement, est la nécessité où sont les industriels de remettre au gouvernement provincial au moins la moitié de leurs produits : une partie est employée à frapper des sapèques et l'autre envoyée à Pékin. Cette fourniture est payée aux industriels au-dessous du prix de revient; la différence est supportée par la moitié qui est livrée au commerce, ce qui en augmente sensiblement la valeur. De plus, la matière destinée au commerce est sujette à un droit considérable au sortir des lieux de production, au bénéfice de la caisse provinciale. Un mandarin est délégué par le trésorier général ou Fan-t'ai pour la perception de ce droit et pour veiller à ce qu'il n'y ait pas de fraude.

Aux exigences du gouvernement il faut ajouter la cupidité des mandarins collecteurs; et voilà pourquoi cette industrie, qui serait une source de richesse pour la province, reste stationnaire et ne rend qu'une faible partie de ce qu'elle pourrait produire[1].

De toutes les mines que nous avons visité durant notre séjour au Yün-nan, celles de cuivre sont exploitées le plus profondément dans les entrailles des montagnes.

Ce métal se trouve rarement à fleur de terre. La plupart du temps, la découverte s'en fait sur différents indices : tantôt ce sont des sources qui déposent du sulfate de cuivre à bord des terrains qu'elles traversent, tantôt les pluies torrentielles entraînent des fragments de pyrite de qualité inférieure. C'est toujours sur le flanc des montagnes qu'on ouvre les galeries; elles sont en général horizontales et, si c'est possible, légèrement inclinées vers la sortie. La facilité de les percer permet d'opérer des sondages profonds et à peu de frais.

Quand on rencontre des cours d'eau souterrains à une trop grande profondeur pour les faire écouler par l'entrée, on installe un système de pompes en bambou; mais c'est-là un moyen peu efficace d'épuisement, et si les sources sont abondantes, toute la science de l'exploitant est en défaut : il est forcé d'abandonner l'entreprise. Souvent il pourrait percer

[1] En 1872, à la demande de quelques marchands et de mandarins en disponibilité, le gouverneur autorisa la formation d'une société à la tête de laquelle était un mandarin du grade de Tao-t'ai (道 台). Le but de cette société était d'encourager, par l'avance de capitaux, les industriels à donner un plus grand développement à leurs travaux; elle devait, en outre, acheter tout le cuivre produit à un prix plus élevé que celui fixé par l'état et acquitter les taxes. Cette association, fondée avec un capital trop restreint, ne réussit pas; au reste la paix n'était pas encore parfaitement rétablie dans la province et les métallurgistes, de crainte de nouveaux troubles, n'osèrent se risquer.

des galeries basses d'écoulement; n'étant pas certain du succès et craignant de risquer ses capitaux sur une chance douteuse, il préfère chercher ailleurs. En général, le Chinois n'aime pas se lancer dans des complications au fond desquelles il ne voit pas clair; pratique et prudent avant tout, il s'en tient à ce qu'il sait et à ce qu'il comprend bien, et une exploitation restreinte lui permet de se rendre compte au bout de la semaine de son gain ou de sa perte.

Dans les mines de cuivre l'organisation ouvrière est bien différente de celle des mines de fer ou d'acier. Dans celles-ci les mêmes ouvriers sont quelquefois occupés à extraire le minerai, à le préparer, même à le fondre; dans les premières au contraire, ces deux opérations sont tout-à-fait distinctes et indépendantes l'une de l'autre : ceux qui sont chargés de l'extraction et de l'abatage ne font pas autre chose, et il en est de même pour ceux employés au fourneau et au lavage.

Les mineurs qui font partie d'une exploitation sont généralement groupés par dix à quinze, et ont un chef appelé *K'o-chang* (客長). C'est lui qui dirige les travaux d'exploitation ou d'extraction; il est aussi délégué auprès du propriétaire pour défendre les intérêts de l'association. On choisit de préférence pour ce poste un ouvrier respectable, dont toute la vie s'est passée dans les mines et qui possède un grand fonds d'expérience pratique. Sa responsabilité est grande, car, de son administration et de l'intelligence qu'il déploie dans la conduite des travaux dépend la réussite de l'entreprise.

Quand les produits de la mine sont abondants ce qui arrive bien souvent, d'autres ouvriers sont appelés à joindre l'association. Le chiffre limité d'abord augmente jusqu'à concurrence de quelques centaines; en ce cas, le premier chef prend

la direction générale des affaires et tous les autres sont sous ses ordres.

Les ouvriers mineurs se divisent en deux classes : ceux qui portent le minerai à l'extérieur et ceux qui l'extraient. Les premiers sont considérés comme ouvriers de seconde classe; les seconds, plus instruits dans les choses du métier, sont les mineurs proprement dits et ont passé par le degré précédent. Ils sont tous recrutés parmi les jeunes gens les plus robustes. Les extracteurs de minerai sont aussi quelquefois abateurs; c'est ce qui a lieu surtout dans les mines de galène argentifère et d'étain, ainsi que dans celles de cuivre à galeries profondes, où les moyens d'aération ne sont pas suffisants; dans bien des endroits, c'est tout juste si un mineur arrivé au fond de la galerie a le temps d'abattre sa charge et de s'en retourner sans être oppressé.

Ordinairement les ouvriers qui ont confiance en leur K'o-chang forment une association, et ont droit, au lieu de salaire, à un dividende sur les bénéfices de l'exploitation. S'ils sont salariés, les mineurs proprement dits reçoivent T. 2,00 par mois (14 fr. 50 c.) et les autres T. 1,00 à 1,50 (7 fr. 25 c. à 10 fr. environ).

Le propriétaire d'une ou de plusieurs mines charge un K'o-chang des exploitations. Celui-ci traite directement avec le propriétaire, qui fournit l'argent, les céréales et autres objets nécessaires aux travaux de l'exploitation. Quant au maître, il ne peut réclamer les produits comme sa propriété. Le minerai extrait appartient aux ouvriers; mais à leur tour ils sont tenus de vendre ces produits au propriétaire qui les commandite à moins qu'il ne refuse de les acheter. Comme le propriétaire possède toujours des fourneaux, il achète la matière. Le K'o-chang, au nom de l'association, en discute

avec lui la valeur d'après la qualité du minerai. S'ils ne s'accordent pas, ce qui est rare, et pour empêcher le commanditaire d'abuser de sa position pour obtenir le minerai à meilleur compte, le règlement des mines les renvoie devant une commission d'arbitres mi-partie, qui résoud sans appel le différend.

Ce mode d'arrangement, très favorable aux ouvriers, leur permet, s'ils rencontrent de riches filons, de gagner rapidement une certaine somme d'argent. De son côté, le commanditaire, lors du règlement des comptes, commence par prélever ses débours, plus l'intérêt de l'argent qui est à un taux élevé; et sa part est encore fort belle dans les bénéfices réalisés par l'association.

Si, par contre, les travaux sont improductifs, toutes les dépenses restent à sa charge.

Survient-il au cours des travaux quelques difficultés entre le chef ouvrier et le patron à la suite desquelles ce dernier veuille fermer la mine, nul n'a le droit de s'y opposer. Toutefois, dans les mines de cuivre sur lesquelles l'état exerce un rigoureux contrôle, si une mine qui produisait des bénéfices a été fermée par son propriétaire, ou si elle est demandée par un autre, on oblige le détenteur à continuer l'exploitation, et s'il n'a pas de fonds, on lui accorde quelques mois pour s'en procurer. Le cas que nous venons de signaler, bien que figurant dans les anciens règlements, n'est jamais mis en pratique. Dans les mines du sud, de l'est et de l'ouest le règlement diffère en ce sens que dès qu'une concession a été accordée par le mandarin de la localité, le propriétaire est entièrement libre d'y agir à sa guise.

Il résulte, d'après les conventions qui ont lieu entre ouvriers et patrons, que chacun étant plus ou moins intéressé

s'efforce pour produire le plus possible et l'accord règne toujours entre eux.

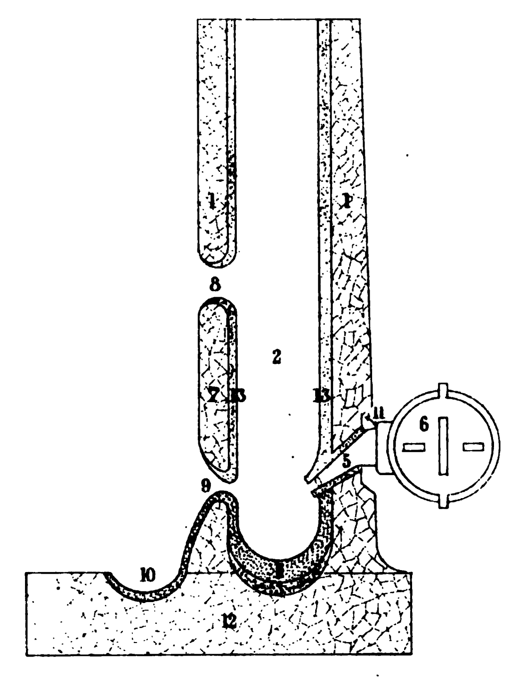
La figure 5 représente le profil et le plan du fourneau employé dans presque toutes les usines à cuivre de la province. Sa hauteur varie entre 2 et 3 mètres; l'intérieur, d'une forme cylindrique jusqu'en haut, est formé de plusieurs couches de sable le plus réfractaire qu'on trouve dans la localité. Toute la partie inférieure, depuis le trou de chargement jusqu'au fond de la cuve, est construite de façon à être aisément démolie sans endommager la supérieure; c'est par cette ouverture qu'on retire le métal quand la cuve est pleine.

Comme dans les fourneaux précédents, la tuyère a besoin d'être confectionnée avec beaucoup de soin. L'inclinaison en est au moins aussi forte que celle du haut-fourneau; le museau s'avance juste assez pour porter le vent au milieu de la cuve.

La machine soufflante est absolument dans les mêmes conditions que celles que nous connaissons déjà et fonctionne de la même manière; elle est très souvent mue par des hommes.

Sur la façade est ménagée une ouverture de 7 à 8 centimètres de diamètre, pratiquée à la hauteur où finit la cuve; c'est par là que s'écoulent les scories. Quand l'intérieur du fourneau est plein de matière, ce que l'ouvrier constate facilement par le métal qui s'échappe du trou aux scories, on arrête l'opération. Le devant du fourneau est démoli, les charbons sont retirés, et quand le bain de matière est tout-à-fait dégagé, on jette dessus une espèce de bouillon, que les Chinois appellent *mi-t'ang* (米 湯), soupe au riz. Cette eau

Fourneau pour le traitement du minerai de cuivre.



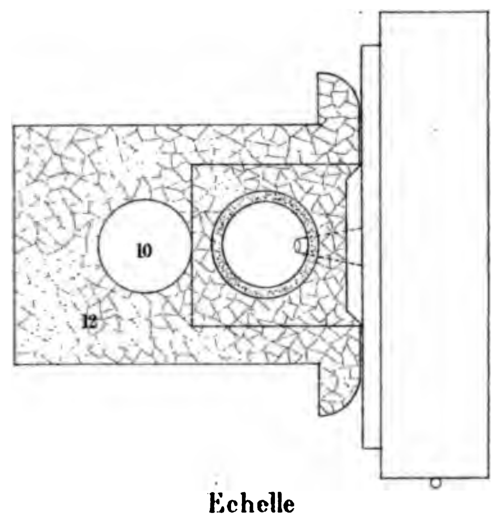


FIG. V.

1 *Massif du fourneau.*
2 *Intérieur du fourneau.*
3 *Couche de charbon grossièrement concassé.*
4 *Couche de brasque très fine.*
5 *Tuyère.*
6 *Soufflet, généralement mu par des hommes.*
7 *Devanture du massif, elle est démolie quand le creuset est plein afin de permettre de retirer les disques de métal.*
8 *Porte de chargement.*
9 *Ouverture par où s'écoulent les scories.*
10 *Réservoir où les scories viennent se solidifier.*
11 *Porte s'ouvrant dans le sens de la flèche, elle permet de suivre la marche de l'opération et de déboucher la tuyère quelquefois obstruée.*
12 *Soubassement, il est construit, de même que le massif, en pierre de grès rouge.*
13 *Épaisseur de sable réfractaire.*

Echelle

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 1 2 3 Mèt.

A. Martin Sc.

qui provient de la cuisson du riz, tout en refroidissant le métal, produit un effet acide et décape toute la surface et lui donne une couleur rose qui aide beaucoup à la vente. Dès que l'eau de riz est évaporée et que la couche supérieure est assez résistante pour être enlevée avec des pinces, on retire ce premier tourteau et l'on poursuit jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Ces tourteaux sont mis à refroidir sur le sol de l'usine, où l'on a préalablement étendu une épaisse couche de rameaux verts de sapin; on recouvre la matière, et quand tout est réduit en cendres, on achève de refroidir les tourteaux dans l'eau claire : l'acide provenant du sapin les décape à fond et ils sont bons à être vendus comme cuivre brut.

Le combustible employé pour ce traitement est de deux sortes : tantôt, c'est du charbon de bois blanc, tantôt du charbon de chêne mélangé au premier. Ajoutons néanmoins que, l'essence de sapin dominant dans les montagnes où sont établies la plupart des usines, c'est en général ce charbon qui est employé.

Le minerai apporté dans l'usine est trié et rangé par catégories; il est ensuite concassé et débourbé pour le débarrasser de la gangue qui l'entoure. Avant de le mettre au fourneau, on y ajoute un cinquième de son poids d'une pierre siliceuse également concassée, que les indigènes nomment *Kai-shih* (改 石), c'est-à-dire pierre qui corrige ou modifie. Dans la mine de T'an-tan, où, dans les environs de Hsüan-wei-chou (宣 威 州), on va chercher cette pierre, elle revient, rendue dans l'usine, à 1 sapèque $1/2$ la livre[1]. Cette pierre a pour effet de précipiter la réduction du minerai et

[1] Le change d'un taël (once d'argent) était, au moment de notre passage en novembre 1873, de 1,800 sapèques.

de donner plus de fluidité aux scories ou *sao*. Quelquefois aussi d'après l'allure du fourneau et la qualité du minerai traité, l'on ajoute de vieilles scories, surtout celles qu'on suppose contenir du cuivre non réduit.

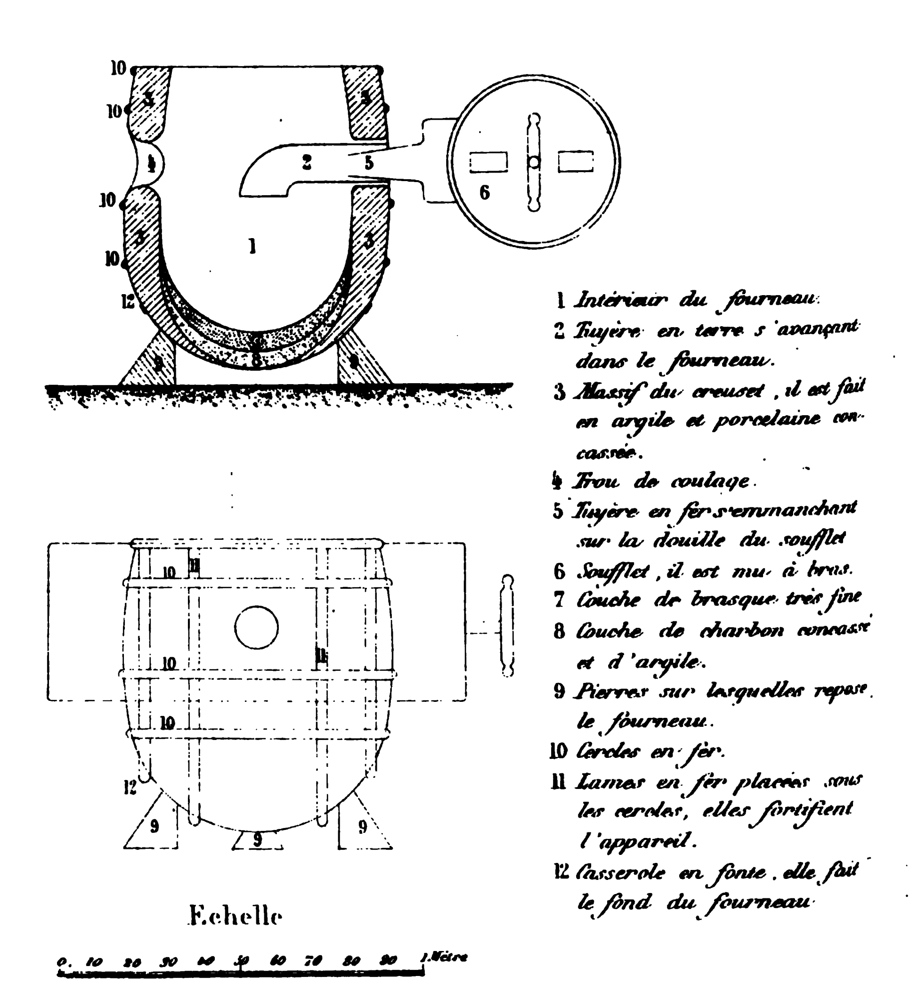
Quand le fourneau est réparé à neuf, on évalue qu'il faut une fois et demie autant de charbon que de minerai; mais dès que l'intérieur ou que la tuyère sont avariés, il faut augmenter de beaucoup la charge de combustible pour obtenir le même résultat. Pendant la marche, les scories s'écoulent incessamment; l'ouvrier les retire, comme il est dit plus haut, à mesure qu'elles se solidifient, et met à part celles qui paraissent contenir du métal non réduit. Un fourneau tel que celui que nous venons de décrire contient environ 350 à 400 livres de matière. Cette première matte cuivreuse renferme d'ordinaire 55 à 70 pour 100 de cuivre pur; en cet état, elle est vendue au prix de T. 4,50 à 5,50 le picul (100 livres chinoises). Dans les établissements un peu importants, ce cuivre, au lieu d'être livré au commerce, subit une ou deux opérations qui l'amènent à un état de pureté tel qu'il n'a plus besoin que d'une dernière fonte pour être parfaitement malléable.

Après cette seconde opération, c'est-à-dire quand il est à l'état de cuivre fondu ou *Chu-t'ung* (鑄 銅), ils est livré au gouvernement. Bien que contenant encore 10 à 15 pour 100 de matières étrangères, oxydes de différentes natures, il est employé par les mandarins dans la fonderie de sapèques de Yün-nan-fu; là il est mélangé à un alliage composé de 30 pour 100 de zinc *ta-hua*[1] (大 花), ou zinc à

[1] Les mines de zinc produisent deux qualités bien distinctes : la première a la cassure brillante et de grands cristaux (Ta-hua, *grande fleur*); la seconde a la cassure mate et le grain plus fin (Hsiao-hua, *petite fleur*).

Fourneau à affiner le cuivre.

FIG. VI



A Martin. Sc

de fleur, et de 2 pour 100 de plomb; c'est du moins la ›osition qui sert aux sapèques en cours dans la province. ɜu d'usines épurent leurs produits jusqu'à complète mal-.lité, à cause du surcroît de fourneaux et d'ouvriers ‹ige cette opération; la plupart préfèrent vendre leurs uits à l'état de Chu-t'ung (cuivre fondu). Dans cet état, t propre aux travaux de fonte qui ne demandent pas grande pureté, et il est recherché pour les grosses :s. Par l'effet de cette seconde fusion, sa valeur est blement augmentée : le premier produit que nous avons plus haut de T. 4,50 à 5,50 en vaut alors de 7,50 à les 100 *catties* ou livres chinoises.

affinage du cuivre, quand il n'a pas lieu dans les mines, ui arrive généralement, est fait par une classe d'arti- de la capitale appelés *Kai-t'ung-chiang* (改銅匠) ou ɜurs de cuivre. Les fabriques d'ustensiles de ménage us ceux qui ont besoin de cuivre pur pour leurs travaux venir ces ouvriers chez eux pour opérer sur place.

ɜ fourneau à affiner est d'une construction particulière ɜ ressemble en rien à ceux dont nous avons déjà parlé. .ieu d'être bâti à demeure, il est mobile, et pour faire uer la matière on le fait basculer au moyen de longues hes de bois blanc.

ı figure 6 représente la coupe et l'extérieur du fourneau :é sur les trois pierres qui lui servent de support. La e inférieure, c'est-à-dire la base, est faite avec une dière en fonte hors d'usage, dont les dimensions varient : 50 à 90 centimètres de diamètre.

:tte première base établie, on élève dessus, avec un nge formé de 2 parties d'argile pour 1 partie de dé- de poteries concassées, une muraille circulaire, de 7 à

8 centimètres d'épaisseur, jusqu'à la hauteur de 75 à 85 centimètres. Pour que la partie déjà bâtie ne s'affaisse pas sur elle-même, on n'ajoute le mélange que peu à peu, mais pas avant que celle qui vient d'être posée soit un peu résistante. Ce travail est très long, car, outre le temps de préparer le mélange, il faut aussi le battre constamment avec des palettes de bois afin de le rendre plus homogène et d'éviter les fissures qui ne manquent de se produire à mesure que l'eau s'évapore.

Dès que la cage du fourneau est montée, il est armé tout autour de lames en fer plat et solidement cerclé. On pratique ensuite deux ouvertures, l'une où doit passer la tuyère, l'autre, aussi large et à la même hauteur, pour l'écoulement de la matière en fusion, et qui sert aussi à brasser le métal.

Ce fourneau est brasqué à l'intérieur, seulement lorsque la masse est parfaitement sèche. Les premières couches de brasque sont fournies avec du charbon de bois concassé et une partie d'argile; on met du charbon pour faciliter l'échappement des gaz ou de l'humidité par les évents ménagés tout autour du fond. Les couches suivantes sont préparées avec du poussier de charbon, en augmentant un peu la quantité d'argile pour empêcher le métal en fusion de filtrer au travers. L'intérieur, brasqué jusqu'au tour des ouvertures, est séché durant quelques jours à l'air libre; puis pour le sécher définitivement, et afin de ne pas brûler la brasque, on enduit l'intérieur d'une mince couche de terre glaise presque liquide; on remplit la cuve de charbon de bois de sapin, et on met le feu par le haut avec des charbons embrasés; la combustion s'opère lentement et les parties trop humides laissent évaporer l'eau sans occasionner de fissures.

Il y a deux tuyères pour chaque opération : ce sont des cylindres de 30 centimètres de long, de la même matière que celle qui a servi à faire le fourneau; l'une est droite, et l'autre a le museau arrondi de façon à envoyer le vent perpendiculairement au milieu du fond. La première est employée pour commencer l'opération; mais aussitôt que toute la matière est fondue, elle fait place à la seconde. Cette nouvelle tuyère installée, on procède à l'affinage; cette partie du traitement, dite par les Chinois *P'ên-t'ung* (噴銅), a pour but de faire successivement passer toutes les molécules du métal sous le vent oxydant de la tuyère et de les mettre en contact avec le charbon, que de temps à autre on jette à la surface du bain. Les ouvriers brassent constamment la matière avec des perches de sapin, qui la font bouillonner. Les hommes qui sont au soufflet le manœuvrent par secousses pour activer l'opération; c'est cette manière de souffler qui a fait donner à l'opération le nom de P'ên-t'ung (soufflage du cuivre).

Après une heure environ de marche dans ces conditions, le métal est à peu près débarrassé de tous les oxydes; l'ouvrier surveillant enlève les scories à mesure qu'elles se forment, et quand il pense que la matière, par les essais qu'il prend, est assez dépouillée, on passe au coulage.

Le fourneau, comme nous l'avons vu, est mobile. On commence d'abord par enlever les tuyères; on débarrasse ensuite la surface du charbon qui la recouvre, et des hommes, armés de longues barres en bois, font basculer le fourneau sur les deux pierres de devant, pendant que d'autres reçoivent la matière dans des moules établis sur le sol de l'usine ou dans des poches. Afin d'empêcher, quand la matière est presque toute coulée, le fourneau qui est très incliné de

tomber en avant, deux hommes le maintiennent avec des barres et aident à le replacer d'aplomb.

Ces artisans, dont la spécialité est d'affiner le cuivre, ont une telle habitude du métier que bien souvent ils ne prennent pas la peine de prendre des essais et qu'ils connaissent à vue d'œil si l'opération est terminée ou non. Ils ne se bornent pas à opérer sur le cuivre qui dans les mines a été fondu une deuxième fois, ils traitent aussi beaucoup de cuivre de première fusion et l'amènent à l'état de cuivre fondu ou *Chu-t'ung;* dans cet état il est généralement employé pour tous les objets en cuivre fondu. Quand il est destiné aux marchands de poteries de cuivre, il est affiné jusqu'à ce qu'il soit parfaitement malléable.

La rébellion, en interrompant tous les travaux et en paralysant le commerce, a jeté le plus grand désarroi dans l'industrie minière; les exploitations ne fonctionnant presque plus, tous les métaux ont considérablement renchéri : ainsi le cuivre affiné dit *Shu-t'ung* (熟 銅), qui, avant la rébellion, ne valait que T. 10 à 11 (70 à 77 fr.) le picul, se vendait en 1873 T. 17 à 18 (119 à 126 fr.).

Si en général presque tous les métaux se trouvent répandus en gisements importants et nombreux dans le Yün-nan, l'étain est peut-être le seul qu'on ne trouve que dans un endroit, à Kuo-chiu, district du département de Lin-an, à 30 lis de Mêng-tzŭ-hsien. Ce village, par sa situation au centre de montagnes très élevées dont les ramifications s'étendent vers le sud jusqu'à la frontière du Tong-king, est aujourd'hui le centre d'une exploitation des plus florissantes de la province.

Si l'on doit en croire la tradition, on ouvrit au hasard les premières galeries, il y a environ deux cents ans, alors qu'

ce pays était désert et couvert de forêts. Les premiers mineurs qui se hasardèrent dans ces parages étaient conduits par un chef bien connu dans les environs. Possédant une certaine somme d'argent qu'il avait gagnée dans les mines, il réunit quelques mineurs dévoués et vint avec eux s'établir au milieu des bois dans l'intention d'y faire fortune. Après avoir choisi les endroits qui d'après leur expérience paraissaient les plus propices, ils se mirent courageusement à l'œuvre, mais sans succès. Les galeries s'approfondissaient tous les jours, sans que le moindre indice du métal qu'ils cherchaient vînt leur donner une lueur d'espoir. Des mois se passèrent ainsi sans amener de changement. L'argent diminuant, les provisions furent un peu économisées. Le chef cessa de manger du riz pour se nourrir de *tou-fu*[1] (豆 腐). Malgré les privations qu'on s'imposait, les dépenses n'allaient pas moins leur train : le dernier lingot fut échangé contre des céréales; encore quelques jours, et les ressources allaient être épuisées. Les ouvriers, s'apercevant des inquiétudes de leur chef, essayèrent de le persuader de chercher ailleurs; il s'y refusa. Cependant, à la suite d'une visite minutieuse dans les galeries, n'ayant relevé aucun signe de la présence du métal, il quitta le chantier pour ne plus y revenir. Dans le courant de la même journée, un des ouvriers découvrit une veine puissante de galène argentifère. Détachant plusieurs échantillons du précieux métal, ils se mirent en quête du chef pour lui communiquer l'heureuse trouvaille, et ne parvinrent à le rejoindre qu'à 30 ou 40 lis de la mine.

[1] Farine de haricots moulus avec de l'eau chaude, précipitée avec du plâtre, elle se prend comme du lait caillé; elle est ensuite mise entre des linges et pressé pour en exprimer toute l'eau qu'elle contient. Dans cet état elle ressemble beaucoup à du fromage blanc, mais a une odeur accentuée de haricots.

D'après les indigènes, cette exploitation devint si fructueuse que les premiers associés firent chacun une jolie fortune. En témoignage d'actions de grâces au génie de la montagne qui avait favorisé leurs travaux, ils élevèrent dans le voisinage deux magnifiques temples. Bientôt, une foule d'ouvriers, attirés par l'espoir du gain, affluèrent à Kuo-chiu, et ce district, naguère désert, se peupla rapidement. De nombreuses galeries furent percées avec succès, et depuis cette époque, ce massif montagneux a fourni une grande quantité de métal.

Quoique éprouvée par la rébellion qui lui a enlevé un grand nombre de bras, et par la fermeture du Tong-king, cette grande exploitation occupe encore environ 3,000 personnes, dont les deux tiers sont employées à l'extraction et au traitement du minerai; le reste exploite la galène argentifère, le cuivre, le zinc et le fer; mais ces derniers minerais ne sont pas le sujet d'un traitement très actif à cause des frais de transport.

Plusieurs des grands propriétaires actuels qui se succèdent de père en fils, nous ont assuré que certaines galeries longtemps exploitées pour de la galène ont subitement présenté dans les filons des interruptions, à la suite desquelles la galène a totalement disparu pour faire place à de puissants filons d'oxyde d'étain, d'un excellent rapport.

Le traitement de ce minerai, tel qu'il est pratiqué p[illegible] les indigènes, est des plus simples, et les résultats obten[illegible] quoique laissant à désirer sous le rapport de la pur[illegible] et de la production, peuvent être considérés comme sat[illegible]faisants.

e même que pour les autres minéraux, les diverses manitions forment deux parties distinctes : l'extraction et le ement au fourneau.

'extraction a lieu selon les mêmes règles à peu près que les autres exploitations. L'association que nous avons fonctionner pour la métallurgie du cuivre est ici presque iême, et nous en avons signalé les légères différences la partie de l'itinéraire de Sha-tien à Ta-chuang et à -chiu.

e minerai d'étain, avant d'être descendu à l'usine, reçoit avage sommaire sur les lieux même de l'extraction : il débarrassé d'une partie de sa gangue, et vendu dans cet par le chef ouvrier ou K'o-chang à celui qui comman- la mine. Le prix en est débattu entre les parties et gé au cours du jour; si le commanditaire refuse de ieter, le chef ouvrier est autorisé par le règlement à le lre à d'autres industriels. Si dans le traitement au four- i il y a perte, l'acheteur ne peut exercer aucun re- s contre les mineurs. Du reste, les personnes char- de faire ces achats ont une telle habitude du minerai lles voient à première vue ce qu'il est susceptible de uire.

e minerai amené dans l'usine est d'abord broyé sous ourdes meules en pierre, armées de cuirasses en fer u et traînées par des buffles dans une auge en forme Puis il est passé à travers un tamis assez fin; les elles trop grosses reviennent sous le moulin, tandis que autres sont envoyées au lavoir pour y être débourbées deux lavages successifs. Ainsi réduit et nettoyé, le erai est mis au fourneau, où on le mélange avec un uième de scories provenant du traitement précédent; on

augmente ou diminue la quantité, d'après la marche de l'opération.

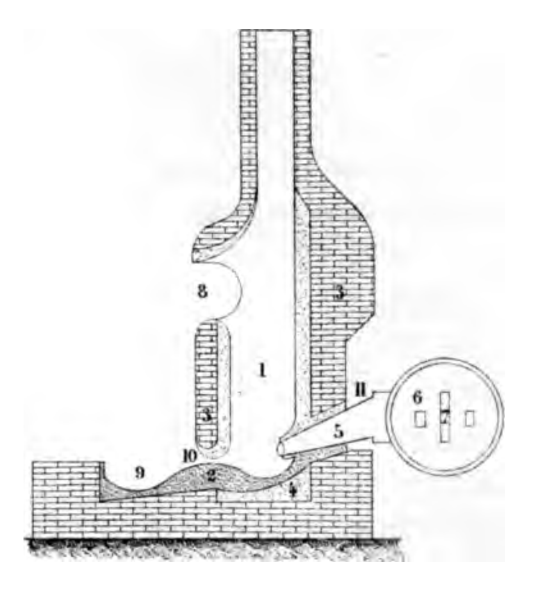
La figure 7 représente le profil et le plan du fourneau adopté pour ce traitement. Sa hauteur varie entre 3 et 4 mètres; l'intérieur est garni de plusieurs couches de sable quartzeux. A environ $1^m,50$ du fond, il y a une ouverture qui sert de porte de chargement. Le fond du fourneau, en sable réfractaire, forme un creux où vient se réchauffer la matière fondue, avant de s'écouler par l'ouverture ménagée à cet effet; elle va se réunir ensuite dans le bassin extérieur, où elle est maintenue à une très haute température par la flamme qui s'échappe constamment de cette ouverture.

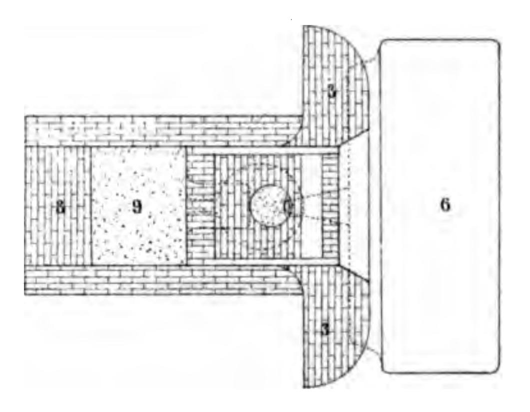
La machine soufflante est la même que celle employée pour les autres traitements; elle est mue à bras d'hommes. La disposition de la tuyère est ici très variable : certains chefs d'usine prétendent qu'une forte inclinaison est avantageuse, et d'autres affirment le contraire; cependant, elles sont toutes plus ou moins inclinées, et le museau plonge dans le fourneau.

On fait usage pour combustible de charbon de bois blanc, mélangé quelquefois avec d'autres essences. La difficulté de trouver près des exploitations le combustible nécessaire a commencé à se faire sentir. Tout ce massif, couvert à l'origine de forêts, est aujourd'hui presque déboisé; dans les environs tout a été coupé et le charbon employé actuellement est produit par les I-jên qui habitent les montagnes, éloignées de 30 à 40 lis du centre des chantiers. Par suite des frais de transport qui s'opère en général à dos d'hommes, le prix du charbon a sensiblement augmenté, surtout depuis quelques années; pourtant les industriels font des contrats

Fourneau pour le traitement du minerai d'étain et de galène argentifère.

FIG. VII.





1 *Intérieur du fourneau.*

2 *Couche de brasque.*

3 *Massif du fourneau.*

4 *Couche de sable réfractaire.*

5 *Tuyère.*

6 *Soufflet mis en mouvement par des hommes.*

7 *Poignée du soufflet.*

8 *Porte de chargement.*

9 *Bassin où vient s'accumuler le métal.*

10 *Ouverture par où la matière s'écoule à mesure qu'elle se produit.*

11 *Petite porte qui permet de visiter la tuyère et de suivre la marche de l'opération.*

Echelle

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 1 2 3 Mèt

A. Martin, Sc.

ison de 5 sapèques la livre chinoise, prix un peu in-
ur à celui du marché de Mêng-tzŭ.

vant la rébellion, une partie des industriels employaient harbon de terre de Ta-chuang[1] et celui de Lin-an[2]. Ce e de combustible était transporté sur les lieux mêmes des charrettes de la localité. Depuis la rébellion, les nts ont coupé les routes qui n'étaient plus entretenues, ι circulation étant devenue impossible, ce combustible a forcément abandonné. Le rétablissement de la paix fait rer que les routes une fois restaurées, le charbon de ;, dont les gisements sont nombreux dans les environs, dra remplir le vide causé par le déboisement.

e fourneau, réparé à neuf et convenablement séché, est)li de charbon, et quatre hommes chargés de la ma- vre du soufflet donnent le vent. Dès que le bassin ex- ur qui sert de récipient au métal est suffisamment ffé par le jet de flamme qui s'échappe de l'ouverture, harge le minerai. D'abord les charges de minerai sont es; mais la marche devenue régulière, on augmente la ıtité jusqu'à la concurrence de $^2/_3$ de combustible pour e minerai. Au bout de quelques heures, on fait arriver ent par secousses. Nous ne savons jusqu'à quel point : manière de procéder, que nous avons vu mettre en que pour le cuivre, est nécessaire pour l'étain; toujours l que toutes les usines suivent la même routine.

e fourneau continue à marcher nuit et jour jusqu'à ce le minerai soit entièrement traité ou que le sable de

'e charbon est très sulfureux et friable; il était mis en briquettes et brûlé ıes heures dans un four à charbon de bois, d'où il sortait à l'état de coke.
Cette qualité est très appréciée; elle dégage beaucoup de calorique, ne fait : fumée et est aussi légère que le coke.

l'intérieur soit fondu. S'il arrive que le museau de la tuyère fonde ou se dégrade, on suspend l'opération.

Lorsque le récipient extérieur est plein ou que l'ouvrier juge la quantité de matière suffisante pour couler plusieurs saumons, on procède au coulage. Dans le hangar qui abrite le fourneau sont disposés des moules en sable, tous d'égales dimensions. Les saumons qui en sortent mesurent environ 65 à 70 centimètres de long, 25 à 30 de large et 4 à 6 d'épaisseur; ils pèsent environ 120 livres chinoises et forment, coupés par le milieu, la charge ordinaire d'un cheval. On les partage en deux pour faire mieux apprécier la qualité de matière à vendre, et cela évite bien des difficultés.

Comme le métal qui tombe dans le récipient est couvert de scories, malgré la précaution d'écumer la surface avant de remplir les moules, toute la matière est portée avec de petites poches dans une grande chaudière en fonte, sur laquelle est disposée un treillis très fin, en fil de fer, qui intercepte les matières étrangères que le métal peut contenir. La température du métal étant encore trop élevée, l'ouvrier le laisse refroidir afin que le retrait n'amène pas de trous au milieu du lingot, ce qui arrive quand il est trop chaud.

Les nombreuses galeries produisent des sortes de minerai différentes; bien que toutes soient traitées dans le même fourneau, chaque provenance a, pour ainsi dire, un traitement particulier; le produit en est coulé séparément et constitue la première, deuxième et troisième qualité.

Avant la rébellion, c'est-à-dire à l'époque où les mines étaient en plein rapport, la valeur de l'étain de première qualité était de T. 9 (63 fr.), la seconde et la troisième de T. 8 et 7,50 (56 et 52 fr. 50 c.) le picul, soit 100 livres chinoises (60 kilos). Depuis il y a eu de grands changements:

ébellion a considérablement diminué le nombre des tra-
leurs; le commerce a restreint ses commandes, les ex-
:ants ont perdu beaucoup d'argent; en outre, des filons,
s très riches, sont taris; toutes ces raisons ont fait hausser
prix de revient et de vente. Pendant les deux visites
nous avons faites à Kuo-chiu, le prix de l'étain était
ıême : la première qualité valait T. 15,25 (107 fr. 75 c.)
'. 13 à 13,50 (91 à 94 fr. 50 c.) les deux autres. Au
s de juin 1873, quoique le nombre des travailleurs eût
nenté, les produits ne suffisaient pas à satisfaire les nom-
ises demandes des négociants de Canton, du Kuang-hsi
u nord du Yün-nan. Tous ces négociants, qui viennent
ou deux fois par an faire sur place leurs achats d'étain,
gnant de manquer de matière, font des contrats d'avance
onnent même de forts à-comptes pour s'assurer la pré-
nce; mais il est entendu que l'acheteur doit payer le
ıl au cours du jour où il en accepte livraison.

endant la rébellion, et même jusqu'en 1873, le gouverne-
t provincial n'ayant qu'une autorité nominale dans tout
ıidi de la province, les chefs de district se partageaient
e eux les revenus. Les douanes ou octrois étaient occupés
les agents de ces chefs, qui percevaient un droit fixe
les marchandises ou objets de consommation à l'entrée
ı la sortie de leur territoire. A Kuo-chiu, outre la taxe
percevait le chef de la localité, taxe destinée à sub-
r aux besoins du *Kung-chü* (公局) ou maison com-
e, Liang Shih-mei, qui administrait le département de
an, prélevait un impôt de 5 pour 100 sur tout le métal
sortait du village; il en était de même pour les autres
›s du département. Les deux tiers de cet impôt faisaient
ır à la caisse départementale; le dernier tiers était destiné

à couvrir les dépenses, et s'il y avait un reste, la maison commune de la localité en bénéficiait. Par la suite, Chang Lai-ch'ing (張來清), dit Chang Lao-pan (張老板), qui, de même que Liang Shih-mei à Lin-an, cherchait à faire reconnaître son autorité à Mêng-tzŭ, flatta la haine que le chef de Lin-an portait aux musulmans de Sha-tien et de Ta-chuang, et se mit à son service avec toutes les forces dont il disposait. De cette alliance résulta l'expédition dont nous avons parlé. Après la campagne, Chang Lao-pan reçut en dédommagement de Liang Shih-mei un sixième des revenus de Kuo-chiu. A la mort de ce dernier, le gouvernement s'occupa de réorganiser cette riche partie de la province; mais ce ne fut qu'au milieu de 1873 que le trésorier général du Yün-nan délégua des mandarins pour reprendre possession de toutes les perceptions.

L'or et l'argent se trouvent au Yün-nan sous différentes formes; les gisements en sont nombreux et en général faciles à exploiter.

L'argent occupe une bonne place dans les richesses métallurgiques de la province; sa grande valeur en a fait étudier le traitement d'une manière spéciale.

Le minerai d'argent ou galène argentifère est divisé en trois sortes : à grandes, à moyennes, à petites facettes. La première est très abondante dans le sud et le sud-est; on la rencontre en amas et en filons importants; elle est très riche en plomb, mais contient si peu d'argent que, dans quelques usines où avant la rébellion le plomb trouvait un facile débouché[1], elle était exploitée seulement pour ce métal.

[1] Il descendait le fleuve Rouge par Man-hao et rentrait en Chine par mer, après avoir traversé le Toug-king.

Parfois, à côté des gisements de ce minerai, on trouve d'autres filons plus riches en argent; le grain du minerai est plus petit; c'est ce qu'on nomme en chinois *hsiao-hua* (小 花) ou petite fleur, ou galène à petites facettes. Comme dans cette sorte la proportion d'argent est plus importante, le minerai est d'abord traité comme du plomb ordinaire et coupellé ensuite dans un fourneau spécial.

Outre la quantité notable d'argent associée à presque toute la galène de la province, elle contient aussi une certaine proportion d'or. Afin de donner une idée de la richesse de ce minerai, nous dirons, en passant, qu'un petit lingot d'argent de la valeur de T. 4,00 (28 fr.), provenant des mines de Kuo-chiu, où après la coupellation l'argent est livré au commerce et n'est pas le sujet d'un traitement spécial, a produit un bouton d'or, de T. 0,35 (2 fr. 45 c.).

Dans quelques districts, tels que Shih-yang-ch'ang, Pai-niu (白 牛), Ma-lung (馬 龍), du département de Lin-an, on trouve des filons puissants d'un minerai jaunâtre, moins chargé de plomb, plus riche en argent, et détenant, en outre, une notable quantité d'or; aussi, après avoir été amené au titre voulu, l'argent est traité à son tour pour en retirer l'or qu'il contient.

A Kuo-chiu, la galène argentifère est loin d'être aussi riche que dans les localités citées plus haut; toutefois, quand le travail est sagement conduit, les bénéfices réalisés sont au-dessus d'une bonne moyenne. Ainsi que dans toutes les exploitations de ce genre que nous avons visitées, le traitement est le même; nous allons suivre celui qu'on pratique à Kuo-chiu, en nous réservant de revenir sur cette question quand nous parlerons de la manière d'extraire l'or de l'argent.

L'extraction de la galène a lieu dans les mêmes conditions que les autres minerais, et les mineurs sont organisés d'après le même principe. L'industriel qui fournit les fonds aux mineurs achète le produit de leur travail et le fait traiter lui même; la façon d'opérer est différente et exige, à cause de la valeur du métal, beaucoup d'expérience de la part des ouvriers.

Le minerai apporté dans l'usine est d'abord broyé et lavé. Le fourneau est ordinairement construit au dehors et sur un endroit élevé, afin que la fumée suffocante et les gaz qui s'échappent aient un libre cours et n'affectent pas les ouvriers. Cette exposition en plein air ne leur permet de travailler que pendant la bonne saison; du reste, comme au Yün-nan il pleut seulement en été, le reste de l'année il fait assez beau temps pour traiter une bien plus grande quantité de matière qu'on n'en peut extraire.

Le minerai est mélangé à une faible partie de scories; la quantité varie d'après la qualité du minerai et la marche du fourneau. On alimente le feu avec du charbon de bois blanc, chargé dans la proportion de $^2/_3$ de charbon pour $^1/_3$ de minerai, proportion modifiée toutefois selon la marche du fourneau, la qualité du minerai et celle du charbon.

Le personnel d'un fourneau se compose de deux chefs ouvriers, de deux aides et de six souffleurs, trois pour le jour et trois pour la nuit. La conduite du fourneau n'offre aucune difficulté, si ce n'est la surveillance minutieuse du chargement. Le chef ouvrier fait augmenter ou diminuer les charges du minerai d'après le résultat qu'il obtient; de temps à autre, il introduit par l'ouverture où s'écoule le métal une perche de bois vert, pour le faire bouillonner et en activer la réduction.

Le plomb qui provient de ce traitement est moulé en saumons, du poids de 40 à 45 livres chinoises; il est ensuite envoyé au four à coupelle, placé d'ordinaire sous un hangar voisin.

Le système de coupellation, employé par les indigènes pour séparer l'argent du plomb de première fusion, diffère des procédés européens; il est beaucoup plus long, mais il vaut la peine d'être étudié à cause de certains détails du traitement.

Le fourneau, qu'il conviendrait plutôt d'appeller *four*, parce qu'il a la forme, sauf quelques modifications, du four le boulanger, est bâti en briques et induit à l'intérieur de plusieurs couches de sable réfractaire.

La figure 8 représente la coupe d'un fourneau suivant 'axe et une vue de face. Le diamètre varie de 1m,50 à 3 mètres, et la hauteur est d'environ 1m,75. La sole est égèrement concave et formée de plusieurs couches de brasque; elle est inclinée vers la porte de chargement, ce qui permet de retirer plus aisément la matière après l'opération. La porte supérieure est spécialement ménagée pour le chargement du combustible; c'est par là qu'on introduit le charbon le bois[1] mis en paquets de 4 à 5 livres chinoises; il est posé symétriquement et le plus légèrement possible afin de ne pas branler la grille en sable qui le supporte. La hauteur du dôme du four est d'environ 1 mètre; au milieu, entre le dôme t la sole, est placé un grillage presque concentrique à la voûte, fait en sable réfractaire, et sur lequel on place le combustible. On allume le feu, et aussitôt que l'intérieur du four est très chaud, le plomb à coupeller est placé sur la sole, où il ne tarde pas à fondre. La porte par laquelle on

[1] Cette opération, exigeant un feu vif et prolongé, ne peut être menée à bonne n qu'avec du charbon de bois dur qui résiste longtemps au feu.

a chargé le métal est bouchée avec du sable jusqu'à la hauteur probable qu'atteindra la matière en fusion.

A mesure que la température s'élève le métal s'oxyde, et bientôt la litharge se forme. Dès que cette dernière commence à paraître, on ajoute d'autres paquets de charbon et on garnit tout-à-fait la grille. La température continuant à s'élever, l'oxyde fond rapidement. Enfin tout le bain se couvre de litharge assez fluide, et l'ouvrier fait une rigole, avec le ringard, qu'il abaisse à mesure que la matière diminue. L'opération arrivée à ce point, il ne reste plus qu'à surveiller la marche, à écouler la litharge et à entretenir un feu à peu près égal afin de maintenir la température aussi élevée que possible jusqu'à ce que tout le métal soit passé à l'état de litharge.

La quantité de matière, chargée à chaque opération dans ces fours que les indigènes appellent *Chao-tzŭ* (燒子), ne dépasse pas 700 livres chinoises. Ce système de coupellation est très lent : il ne faut pas moins de trois jours pour que la matière se transforme en litharge; il est vrai que celle-ci est d'excellente qualité.

La fin de l'opération est caractérisée par un abaissement de température et par une lueur très vive qui s'échappe au moment où le plomb est tout-à-fait oxydé; la matière qui reste semble prendre feu sous la haute température du four. Dès ce moment le traitement est regardé comme terminé; on laisse abaisser la température et, pendant que le métal est encore chaud, on y jette de l'eau afin de rendre le nettoyage plus commode. L'argent qui reste sur la sole est loin d'être pur : il contient 15 à 20 pour 100 de matières étrangères et a besoin du raffinage pour être amené au titre de 98 pour 100 exigé par le gouvernement.

Après chaque opération la porte de chargement est agrandie de façon à permettre le passage d'un homme pour faire dans le four les réparations nécessaires. Comme la brasque de la sole contient généralement beaucoup de litharge et un peu d'argent, elle est réduite en morceaux et remplacée par de nouvelles couches. En un mot, le four tout entier est mis en état de fournir une nouvelle campagne.

La litharge est mise au fourneau qui a traité le minerai; elle est fondue avec une faible partie de scories, et le plomb qui en sort est moulé en petits saumons n'excédant pas en poids 60 livres chinoises, ce qui équivaut à la moitié de la charge d'un cheval. La litharge qui provient des mines du sud, de l'ouest et du centre est rarement vendue à l'industrie; on lui préfère celle du nord et du département de Chao-t'ung à cause de la faible distance qui sépare ces mines de la capitale, où ces produits sont en partie traités. Les mines de ce dernier département étant peu éloignées du Yang-tzŭ ou Chin-sha-chiang trouvent un facile débouché : le plomb, l'argent et le cuivre suivent cette voie fluviale et se répandent dans tout le Ssŭ-ch'uan. Le produit des mines du département de Lin-an[1] est transporté à dos de mulet jusque dans le Kuang-hsi, ou vendu dans les villes des environs; celui de l'ouest trouve un faible débouché dans le pays même et celui du nord-ouest va en partie dans le Thibet.

Le gâteau d'argent que nous avons vu retirer du four est coupé en morceaux et envoyé chez le raffineur que les indigènes nomment *Hsiao-chiang* (硝匠); là il est mis au titre. Cette opération s'exécute dans une forge ordinaire: l'argent est fondu dans un creuset en contact avec du

[1] L'exploitation de quelques-unes de ces mines et de celles du nord a été reprise depuis peu, mais sur une petite échelle.

charbon de bois pilé. Dès que tout le métal est fondu, et que la surface bouillonne, signe de haute température, deux ouvriers placés de chaque côté de la forge soufflent par secousses,. à l'aide d'un long tube en fer, sur le métal en fusion. Sous l'action de l'oxygène, la surface se couvre d'une couche de matière oxydée noire qu'on enlève à mesure qu'elle se forme. Pendant cette opération la température a baissé sensiblement; les ouvriers arrêtent le soufflet, on recharge le feu, et quand la matière est de nouveau assez fluide, on recommence à souffler sur le bain jusqu'à ce que le chef ouvrier juge, par ses essais, que le métal est au titre désiré.

Les lingotières dans lesquelles l'argent affiné est coulé ont différentes formes : ce sont des creusets de fonte ayant au centre tantôt une cavité hémisphérique, pouvant contenir environ 8 à 10 taëls de matière, tantôt un ovale étranglé. Ce dernier moule ne sert que pour les petits lingots de la valeur de 2 taëls et au-dessous. Le moule le plus en usage et celui qui est adopté par le gouvernement présente une forme rectangulaire arrondie aux angles. La figure ci-jointe donne le dessin d'un de ces lingots; son épaisseur atteint près de 1 centimètre et sa longueur est de 4. Pendant qu'il est encore chaud, il est poinçonné par les agents du Kung-ku (公 估). Le lingot représenté ci-dessus porte dans le milieu un coup de ciseau fait par un essayeur qui doutait du titre, quoiqu'il



portât l'estampille du Kung-ku. Les lingots estampés comme nous venons de dire ont la même valeur dans toute la province, c'est-à-dire que l'argent est reconnu au titre officiel de 98 pour 100.

Dans beaucoup de mines les industriels se donnent rarement la peine de faire affiner convenablement leur argent : ils se contentent de l'envoyer chez le Hsiao-chiang, qui le débarrasse d'une partie du plomb qu'il contient et l'amène au titre de 98 pour 100, titre accepté dans toute la province et sur les marchés comme argent de première qualité ; dans cet état, il est livré au commerce.

Il est rare de trouver aux mines ou sur les marchés voisins du bon argent ; celui qui passe pour le meilleur est au titre de 90 pour 100 environ : cette proportion descend en certains endroits à $^8/_{10}$ et même jusqu'à $^7/_{10}$. Les marchands qui trafiquent dans ces parages ont besoin d'exercer une grande surveillance s'ils ne veulent être dupés.

Ces divers titres de monnaie entravent considérablement les affaires, car, dans toute opération commerciale le vendeur, avant de conclure un marché, est obligé de voir le métal avec lequel il sera payé ; et souvent même il va chez l'essayeur, qui, moyennant une faible rétribution, lui indique le titre exact ; dès lors, il fait ses comptes en conséquence et réclame un excédant, afin de balancer la perte qu'il éprouvera au change.

Tous les droits perçus par les douanes ou barrières sont payés avec ce qu'il y a de plus mauvais en argent. Malgré leurs protestations, les mandarins-percepteurs ne parviennent pas à obtenir mieux ; ils menacent quelquefois de retenir les marchandises ou d'arrêter les convois, mais sans succès. Le

voyageur ou muletier qui amène un convoi des frontières, ou qui vient de l'intérieur, ne porte en général avec lui que l'argent dont le titre a cours sur toute sa route; or, comme il n'a que juste le nécessaire pour faire le voyage, les mandarins sont forcés d'accepter l'argent qu'on leur donne, si mauvais qu'il soit.

Rien de plus curieux que les produits d'une perception, surtout dans le sud : on trouve à côté des lingots toutes espèces d'ornements et de bijoux; le pauvre ou celui qui est à court d'argent s'acquitte avec des boutons du même métal, d'autres avec des bracelets, des parures de femme; c'est surtout dans les perceptions des marchés que ces derniers objets sont les plus nombreux. A la fin de chaque mois, le produit des douanes et des barrières est centralisé par les agents du trésorier général. Cet argent est envoyé à la capitale où il est affiné au titre de 98 pour 100, le plus haut de la province.

Nous avons vu précédemment que presque toutes les mines d'argent de la province contiennent une notable quantité d'or. Pendant longtemps il fut impossible aux industriels de séparer les deux métaux, et par contre l'argent qui contenait le plus d'or passait, à cause de sa couleur douteuse, pour être de qualité inférieure. Les affineurs, de leur côté, ne parvenaient pas à trouver le moyen de rompre cet alliage. C'est un affineur, natif du Chiang-hsi et attaché à la mine de Ma-lung, qui le premier trouva le moyen d'isoler l'argent de ce métal étranger, qui n'était autre que l'or. Il fit une grande fortune, et ce ne fut qu'à sa mort que son invention fut connue. Son procédé consistait simplement à fondre l'argent dans un creuset, puis, à l'aide d'un bâton de soufre, à

'ormer du sulfure d'argent. Le sulfure est recueilli à mesure qu'il se forme, et quand tout le métal est passé à l'état de sulfure, l'or contenu dans l'argent traité tombe au fond du creuset. Ce procédé, quoique négligeant une certaine quantité d'or, donne de très bons résultats, aussi est-il mis en pratique dans presque toutes les mines d'argent de la province.

Les gisements d'or sont nombreux au Yün-nan; beaucoup ont été ruinés par la rébellion, quelques-uns seulement sont exploités.

Le traitement de l'or diffère presque dans chaque mine: à Ta-lang, on exploite les terres par lavage. Dans le département de K'ai-hua, où il se rencontre en filons dans une roche quartzeuse très dure, quelques exploitations par lavage donnent aussi de bons résultats. A Yung-pei, les terres riches en or sont traitées par amalgame avec du mercure; ce métal est ensuite évaporé dans des cornues. Un grand nombre de torrents charrient de l'or, mais pas assez pour donner lieu à des travaux suivis; néanmoins les riverains, pendant la morte saison, s'occupent à laver le sable et leurs efforts sont souvent récompensés.

Le mercure se présente sous diverses formes. Dans le département de Ta-li on exploitait avant la rébellion plusieurs gisements de cinabre. Le traitement consiste à griller le minerai dans un fourneau; les gaz qui en proviennent vont se condenser dans des espèces de jarres, disposées au nombre de trois ou quatre de chaque côté du fourneau et réunies entre elles par des tubes en terre glaise; au fond de ces jarres il y a une certaine quantité d'eau qui aide à la condensation des vapeurs mercurielles. Dans certains

endroits on emploie de grandes cornues en terre, dont l'extrémité plonge dans une bâche pleine d'eau; ce dernier système est surtout en usage dans les localités où les terres contiennent du mercure natif. Aux environs de Ta-chuang, on a exploité un gisement de mercure natif : après avoir retiré ce métal, on se contentait de soumettre les terres à une haute température dans une cornue et les gaz se condensaient dans des récipients à eau; cette exploitation abandonnée pendant la rébellion n'a pas été reprise.

Plusieurs gisements de blende d'une grande richesse et d'une extraction facile ont été exploités. Quelques-uns ont été ruinés par les rebelles, d'autres sont presque épuisés, et ceux qui peuvent encore donner de bons résultats ne sont pas exploités à cause de l'absence de débouchés. Au moment où nous avons quitté la province, un seul gisement était exploité dans le district de P'ing-i-hsien. Cette mine fournit presque tout le zinc dont la province a besoin; la demande étant insignifiante, il y a peu d'ouvriers employés.

Le minerai, après avoir été préalablement débourbé et broyé sous la meule, est traité dans une espèce de cornue entièrement construite en argile; on la nomme Hua-kuan-lu, parce qu'elle a la forme d'une jarre. Le minerai est entouré de charbon de tous les côtés et enfermé hermétiquement pour éviter le contact de l'air. Deux ou quatre cornues forment le chargement d'un fourneau. La réduction terminée, on procède au coulage de la matière.

Lors de notre départ, le prix de zinc de première qualité était de T. 4,20 (29 fr. 40 c.) le picul (environ 60 kilogrammes); la deuxième qualité valait T. 3,50 (24 fr. 50 c.). C'est un prix considéré comme très élevé, car, quand toutes

; mines étaient en plein produit, le cours régulier était de 2,50 (17 fr. 50 c.).

Le district de Kuo-chiu produit aussi de la calamine; ie galerie ouverte comme essai a donné de bons résultats, alheureusement la rébellion a empêché qu'on donnât suite cette exploitation.

Afin de donner une idée plus nette de la richesse métal-gique de cette province, nous croyons utile de relever la te des principales mines de cuivre, d'argent, d'or et autres, essée par départements.

Dans cette liste nous avons omis d'indiquer la production chaque mine, telle qu'elle est rapportée dans le texte inois du Tien-nan-kuan-ch'ang, règlement des mines du ys de Tien-nan (aujourd'hui province du Yün-nan).

Ce travail, rédigé depuis longues années, a perdu beau-ıp de sa valeur par suite des changements survenus dans exploitations : un grand nombre de mines, alors floris-ntes, sont presque épuisées, l'impôt qu'elles payaient a esque partout été réduit et en certains endroits annulé, ıdis que dans quelques départements de nouvelles conces-ns ont été exploitées.

Depuis le début de la guerre civile, la production métal-rgique de cette riche contrée a été à peu près nulle. A ésent que le calme est rétabli, le gouvernement, quoique sireux de rouvrir toutes ces mines, source de revenu, site à le faire par crainte de nouveaux désordres.

Si, d'après les chiffres indiqués dans le document cité ıs haut, on veut connaître la quantité de cuivre dont aque mine était gratuitement redevable au gouvernement Pékin, on trouve l'énorme total de 7,645,659 livres

chinoises (5,093,712 kilogrammes), sans compter 1,239,385 livres chinoises (826,252 kilogrammes) à fournir à la province pour les manufactures de sapèques, soit ensemble 5,919,964 kilogrammes pour les deux impôts.

L'impôt (*shui-k'o,* 稅 課) fixé par le gouvernement, et dont les mandarins sont responsables, est de 10 pour 100 sur tout le cuivre que produit chaque mine. Un autre droit de 4 pour 100 appelé *chüan-k'o* (捐 課) est perçu par le vice-roi (1,239,385 livres chinoises), pour les besoins de la province. Un troisième, fixé à 10 pour 100, n'est pas obligatoire, mais les marchands l'acquittent assez régulièrement: c'est le *ts'ai-t'ung-ch'ang* (採 銅 廠), qui est en partie employé aux frais de transport et à l'amélioration des voies de communication. En admettant que les trois impôts fussent payés par toutes les mines de cuivre, ce qui n'est pas le cas, il faudrait estimer à 24 pour 100 environ le tribut annuel prélevée sur le métal produit.

Il n'est pas possible de douter que ce document contienne de graves erreurs, car, les industriels avec lesquels nous avons vérifié les chiffres prétendent que, même au moment où la province était le plus prospère, l'impôt, dont le chiffre énorme est mentionné plus haut, n'a jamais été aussi haut, à beaucoup près. Quant à nous, nous nous garderons de donner une estimation même approximative, attendu que pendant notre séjour dans cette province peu d'exploitations fonctionnaient et celles-là manquaient d'argent et d'ouvriers.

DÉPARTEMENT DE YÜN-NAN-FU.

La mine de Wan-pao (萬 寶), dans le district d'I-mên. à 50 lis nord-ouest, est administrée par le mandarin de cette dernière ville. Ouverte sous l'empereur Ch'ien-lung,

été fort productive. C'est une de celles qui, pendant
ellion et avec un personnel restreint, n'ont pas cessé
ictionner.

is le même massif se trouve la mine de San-chia
家); elle fut ouverte par trois familles musulmanes,
son nom qui signifie *trois familles.* Au commencement
oubles, les musulmans en furent chassés, et depuis
st entre les mains des Chinois.

près les statistiques de cette époque, la production de
eux mines est estimée à 270,000 livres chinoises de
par an; le manque de bras et l'épuisement de cer-
filons l'ont réduite à $^1/_{10}$ environ. Il existe d'autres
ents dans les environs; mais la guerre civile, en
iant les ressources, n'a pas permis de poursuivre les
x.

mine de Ta-mei (大 美), située à 30 lis nord de
i-hsien (羅 次 縣), dans la montagne de Kuan-yün
雲), fut ouverte la vingt-huitième année du règne de
-lung; elle était abondante, mais quelques filons se
puisés, et la rébellion a presque ruiné l'exploitation.

mine de Shih-tzŭ-wei (獅 子 尾), située à 200 lis
d de Wu-ting-chou, dans la montagne appelée Yüan-
元 寶), n'a rien produit pendant les dix-sept années
erre civile. Elle est dirigée par un petit mandarin,
sous les ordres du préfet de Tung-ch'uan. Ouverte
a dynastie des Ming, elle donna de mauvais résultats
qu'elle était mal administrée. Dans la quarante-troi-
année du règne de Ch'ien-lung, elle fut imposée à
) livres de cuivre par an.

mine de Ta-pao-shan (大 寶 山), à 120 lis de Wu-
iou, est sous la direction du mandarin de cette ville.

Ouverte la trentième année de l'empereur Ch'ien-lung, elle ne produit plus qu'un minerai médiocre; d'autres galeries percées dans les environs ont donné de meilleurs résultats. En raison de l'infériorité de son produit, le prix du cuivre fut fixé à 6 taëls par 100 livres chinoises.

Département de Tung-ch'uan.

La mine de T'ang-tan (湯丹), à 170 lis nord-est de Tung-ch'uan et à 80 de Hsüan-wei, a ses fourneaux sur le flanc d'une colline, au pied de laquelle passe la grand'route de Yung-ning-hsien à Yün-nan-fu. Cette mine, qui date des Ming, fut d'abord d'un rapport insignifiant; sous Ch'ien-lung, des industriels intelligents ouvrirent de nouvelles galeries qui donnèrent des résultats magnifiques. Durant sa période de prospérité, sa production était estimée à 30,000 livres chinoises. Sous le règne suivant, les filons s'épuisèrent et les exploitants, ne pouvant plus faire face aux dépenses, menacèrent de fermer la mine si le gouvernement ne diminuait l'impôt, ce qu'il fit. Le prix du cuivre resta le même, soit T. 7.452 par 100 livres chinoises.

Depuis cette époque, de grands changements ont eu lieu: l'abondance des filons diminuant, les taxes ont été encore réduites, et aujourd'hui, bien que la rébellion n'ait pas dévasté ces parages, les travaux y sont conduits avec lenteur. En janvier 1871 et décembre 1873, le propriétaire de la mine, que nous avons vu dans ces deux occasions, se plaignait de l'épuisement des filons et surtout du manque de capitaux; la main d'œuvre ayant fort augmenté par suite de la rareté des ouvriers, il nous assura qu'il se verrait forcé d'arrêter l'exploitation, si le gouvernement ne se décidait pas à payer le cuivre plus cher.

La mine de Lu-lu (碌碌), située à 160 lis ouest de Hui-i, dans la montagne Lu-hsüeh-shan (露雪山), est sous la direction du mandarin de Tung-ch'uan. Elle fut détachée de la province du Ssŭ-ch'uan, dont elle faisait partie, dans la quatrième année du règne de Yung-chêng. Sa production étant alors considérable, elle fut taxée à une redevance annuelle d'environ un million de livres. Depuis les industriels ont obtenu plusieurs réductions; en outre, la rébellion l'a presque ruinée. Dans les mines qui précèdent, les impôts et le prix du cuivre sont les mêmes qu'à T'ang-tan.

Les mines de Ta-shui, celles de Tzŭ-niu-p'o (紫牛坡), de Mao-lu (茂麓), de Tzŭ-ch'ang (子廠) et de P'u-erh-shan (普洱山) ont beaucoup produit à une certaine époque; mais la guerre civile a complètement désorganisé les exploitations. Sur la rive opposée du Chin-sha-chiang, dépendante du Ssŭ-ch'uan, se trouvent les mines de Chin-sha-tzŭ-ch'ang (金沙子廠), de Chin-yüan et de Ta-fêng-ling (大楓嶺).

Le district de Tung-ch'uan possède aussi de nombreux gisements de galène argentifère. La mine de Mien-hua-ti (棉花地), au nord-ouest de Ch'iao-chia, sur les confins du Ssŭ-ch'uan, est très productive. Citons encore celles de Ch'in-niu, au sud-ouest de Hui-i; de Ch'iao-lien (巧簾), à l'est de Hui-i; et de Kuan-shan (官山) : cette dernière n'est ouverte que depuis quelques années.

DÉPARTEMENT DE CHAO-T'UNG.

Cette préfecture, comme la précédente, est une des plus riches en gisements métallifères, qui de tous temps ont été l'objet d'exploitations suivies. Parmi les plus considérables figure au premier rang celle de Jên-lao-shan (人老山),

à 490 lis nord-ouest de Ta-kuan-t'ing; elle n'est séparée de Chen-hsiung que par une chaîne de hautes montagnes. Le même district possède la mine de Ch'ien-chu (箭竹), dans un endroit nommé Ting-mu (丁木) : ses filons s'étendent presque sous les eaux du Chin-sha-chiang. Ces deux mines sont placées sous la direction du mandarin de Ta-kuan-t'ing.

La mine de Lo-ma (樂馬), qui fait partie du district de Yung-shan-hsien, est située à Lung-t'ou-shan (龍頭山): elle est renommée pour la grande quantité d'argent qu'y contient le cuivre; le mandarin de cette dernière ville l'administre. Jadis très productive, la rébellion l'a presque ruinée.

Dans le district de T'ien-sha (天沙), on trouve la mine de Hsiao-yen-fang (小巖坊), placée sous les ordres du mandarin de Yung-shan-hsien. Au nord-ouest de cette ville est la mine de Chang-fa-p'o (長發坡), dans un endroit appelé Ko-k'uei (戈魁), sous la direction du même mandarin.

Trois autres mines, produisant de la galène argentifère, sont situées à Niu-kai-tien (牛盖店), à Lan-shih-liang et à Hsin-kai-tzŭ (新結子); ces deux dernières, bien que la galène soit abondante et très riche en plomb, produisent peu d'argent.

DÉPARTEMENT DE CH'ÊNG-CHIANG.

Dans ce département il y a sept mines de cuivre : elles se trouvent toutes sur le district de Lu-nan-chou et dépendent du mandarin de cette ville.

La plus importante est Fêng-huang-p'o (鳳凰坡), située à 60 lis de Lu-nan-chou : elle fut ouverte dans la première année du règne de Ch'ien-lung et imposée presque à la même époque que les autres.

Citons ensuite Hung-shih-yen (紅石巖), à l'est de la ville; Hung-p'o (紅坡), dans le même massif et à 50 lis de la ville; Ta-hsing (大興), qui en est à 30 lis; Tzŭ-ch'ang, T'ung-tzŭ-hsiao-ch'ing (童子小青), et Fa-ku (發古); les trois dernières, quoique ayant des noms différents, sont ouvertes dans les mêmes parages que les précédentes et comptent comme leurs dépendances. Ces exploitations, déjà affaiblies, n'ont presque rien produit durant la guerre civile.

Au sud du département, on a signalé l'existence de deux gisements de galène, mais l'état de trouble n'a pas permis de donner suite à l'exploitation.

Département de Ch'ü-ching.

La mine de Shuang-lung (双龍), à 95 lis nord-ouest de Hsün-tien, fut ouverte sous Ch'ien-lung; elle fut imposée peu de temps après, et le prix du cuivre fixé au même taux que dans les précédentes. Cette mine a donné naissance à celles de Tz'ŭ-ying (茨營) et de Tzŭ-ch'ang (子廠).

Dans le même département on trouve plusieurs gisements de blende et de galène. La mine de zinc, située dans le district de P'ing-i-hsien, fournit une grande quantité de ce métal au gouvernement. La mine de galène argentifère de Kuei-i (貴義) est aussi très riche; malheureusement, depuis la rébellion ces exploitations sont fort languissantes.

Département de Shun-ning.

La mine de Ning-t'ai (寧台), à 520 lis au sud de cette ville, sur le territoire des T'u-ssŭ, peu importante lors de l'ouverture, a été fructueuse par la suite. Au même district se rattachent les mines de Tzŭ-ch'ang, de Shui-hsi (水洩),

de Ti-ma (底馬), de Ch'uang-ma-ling (基麻嶺), et de Lo-han-shan (羅漢山).

Au sud-ouest de la mine de Ning-t'ai se trouvent les mines d'argent de Yung-ch'ing (永清) et de Ma-lin (馬林).

Toutes ces mines, sur lesquelles le mandarin de Shun-ning exerçait une certaine autorité, bien que situées sur le territoire des T'u-ssŭ, sont tombées au pouvoir des rebelles et n'ont plus rien rapporté depuis au gouvernement.

Département de Lin-an.

Les mines de cuivre y sont au nombre de trois. La première, I-tu (義都), est située dans le district de Hsi-o-hsien, à 150 lis ouest de cette ville, dans la montagne de Ch'ing-lung (青龍). Comme elle n'est distante que de 100 lis d'I-mên (義門), elle est placée sous l'autorité du mandarin de cette ville. La seconde, Chin-ch'ai (金釵), sur le territoire et à 90 lis sud-ouest de Mêng-tzŭ, fut ouverte sous Ch'ien-lung. Elle produit une qualité de cuivre noir, que les Chinois nomment *wu-t'ung* (烏銅); cette couleur, paraît-il, provient au cuivre d'une petite quantité d'or et de plomb qu'il contient. Les moyens de transport étant très onéreux, bien que les filons soient importants, l'exploitation est presque délaissée. La troisième, Lu-kuang (綠礦), est située au nord de Ning-chou, dont le mandarin l'administre.

Les mines de Kuo-chiu fournissent beaucoup d'étain, d'argent, du cuivre et du fer dans le même massif; on y trouve aussi des gisements de blende. La mine de Lung-chou (龍州) renferme des filons abondants de galène argentifère, et la richesse de celle de Mêng-ho (孟河) n'est pas moins remarquable.

Il y a aussi d'autres gisements à l'est et au sud de Ta-chuang; mais l'état de désordre en a empêché l'exploitation.

Département de Ta-li.

Les mines de ce département sont très nombreuses; mais la guerre civile s'y est déchaînée avec tant de furie que beaucoup ont été forcées de suspendre les travaux, et depuis la paix il y en a peu qui soient en activité.

La mine de Pai-yang (白羊), située au nord-ouest, dans le district de Yün-lung (雲龍) sur la montagne de Pai-yang, a d'abord été exploitée pour le minerai d'argent, et dès son ouverture elle produisit une grande quantité de ce métal; par la suite, des filons de cuivre furent découverts dans la même montagne, de sorte que, quand la rébellion éclata, elle produisait l'un et l'autre.

La mine de Ta-kun, située, un peu plus au nord que la précédente, dans la montagne appelée Ta-kun, fut ouverte un peu après l'autre; sa production est loin d'être aussi importante que la première. On compte aussi les mines de Tzŭ-ch'ang, Lo-i-k'o-chê-tien (樂依岢者甸), Man-lang-shan (蠻浪山), Hui-t'u-p'ing, Sha-ho (沙河). En fait de mines d'argent, on n'en exploite que trois : Ta-mei-ti, Ta-ku-ti et Pai-yang-shan.

Les environs de Chao-chou produisent une pierre ou terre très jaune dite *shih-huang* (石黃), qui sert à faire des couleurs.

Département de Ch'u-hsiung.

Quatre mines de cuivre ont été exploitées dans ce département. La première, Chai-shui-ch'ing (寨水青), est située à 300 lis sud de la ville de Nan-an; Ma-lung (馬龍) est

à 250 lis ouest de la même ville; Hsiang-shu-p'o (香樹坡), dans la montagne de Fêng-huang (鳳凰), à 215 lis est de Nan-an-chou; et Hsiu-ch'un (秀春), à 130 lis sud de Ting-yüan-hsien. Ces quatre mines, très productives avant la rébellion, ont été abandonnées pendant la guerre et n'étaient pas encore reprises à notre départ.

Les mines d'argent, sans être nombreuses, sont d'un rapport très rémunérateur; Yung-shên (永紳) est au sud-ouest de Nan-an, dans la montagne de Chiu-t'ai (舊泰); Shih-yang (石羊), peut-être la plus riche, fut ouverte la vingt-quatrième année du règne de K'ang-hsi; Ma-lung est au sud-ouest de Nan-an. Le minerai qui en sort contient une notable quantité d'or, que les indigènes retirent en transformant l'argent en sulfure; l'or contenu dans l'argent est précipité au fond du creuset.

Département de Li-chiang.

La mine de Hui-lung (廻龍), à 300 lis ouest de cette préfecture, dans la montagne du même nom, produit, en même temps que du minerai de cuivre, de la galène argentifère très riche. Plusieurs galeries ont été ouvertes dans le même massif. Les mines de Lung-pao (隆寶) et de Cha-chu (扎朱) sont situées à 150 lis sud-ouest de Li-chiang.

Près de Yung-pei se trouve la mine de Tê-pao-p'ing (得保坪). Cette exploitation pendant longtemps a donné de bons résultats; puis les filons ayant tout à coup cessé, l'on est arrivé, en poursuivant les travaux, devant un énorme bloc de cuivre natif parfaitement malléable; mais les procédés indigènes n'ont pas réussi à l'entamer.

Dans ce département nous ne connaissons que trois mines d'argent : Hui-lung, dont nous avons déjà parlé; Lan-shui-t'ou

et Pao-p'ing, qui se sont réunies après quelques années d'exploitation.

Département de Yung-ch'ang.

Il ne possède qu'une seule mine d'argent qui paye l'impôt, c'est celle de San-tao-k'ou (三道口); elle est située dans le district de Yung-p'ing et régie par le mandarin de cette ville.

District de Yüan-chiang.

On y trouve les mines de Ch'ing-lung (青龍), à 70 lis nord-est de cette ville; ses filons s'étendent jusqu'aux montagnes de Hsin-p'ing; et de Mêng-yang, dans le même massif; toutes deux sont administrées par le mandarin de Yüan-chiang.

Plusieurs gisements de galène argentifère ont été signalés dans les environs. Au sud de Hsin-p'ing la mine d'argent de Tai-ho a été un moment très productive; elle a été fermée pendant la rébellion. D'autres gisements nous ont été signalés à l'ouest de cette ville; quelques-uns sont exploités par les montagnards.

A ces gisements métallifères il faut joindre une foule d'autres productions non moins importantes. Par exemple, nous citerons en première ligne plusieurs variétés de pierres précieuses, rubis, topaze, saphir, cristal de roche, qu'on rencontre dans tout le midi.

Dans l'ouest, les environs de Ta-li produisent une espèce de marbre, dont les veines représentent par leur disposition toutes espèces de figures. Cette pierre, très estimée des

Chinois, était avant la rébellion le sujet d'une exploitation régulière. Nous en avons vu figurant des maisons, des arbres, des profils de chat ou de cheval, d'un dessin régulier. Le prix varie d'après la rareté ou la perfection de la figure et la grandeur de la pierre : un dessus de table, mesurant environ 70 centimètres en carré et 5 d'épaisseur, représentant plusieurs hommes et une tête de singe, a été achetée par un mandarin au prix de 200 taëls (1,400 fr.).

C'est aussi dans l'ouest qu'on trouve ce magnifique jade, dont la réputation est établie dans tout le Céleste Empire. Shun-ning et Yün-chou sont donnés, d'après les indigènes, pour les endroits où il est le plus commun. Bien que la qualité soit supérieure au jade du sud, elle est au-dessous de celui de T'êng-yüeh-t'ing et du sud de Yung-ch'ang. Dans ces derniers districts il n'est peut-être pas aussi abondant que dans les précédents, mais sa couleur le fait rechercher davantage.

CHAPITRE VIII

LES ROUTES COMMERCIALES DU YÜN-NAN

ROUTES COMMERCIALES DU YÜN-NAN

La fin de la guerre civile, en rendant le calme aux provinces du Yün-nan et du Kuei-chou, a permis au mouvement commercial, auparavant si actif dans ces parages, de reprendre de l'essor.

Six voies de communication sont à présent libres pour le transit du commerce et de l'industrie. Les unes sont longues, coûteuses et pénibles, d'autres sont presque impraticables à cause du système de Li-kin (péages de barrière), exercé sur toutes les marchandises qui passent d'une province dans une autre. Une seule offre une voie fluviale navigable jusque dans la province qui nous occupe, et réunit à peu près toutes les conditions désirables, aussi bien au point de vue du court trajet que de la facilité de transport, et par conséquent d'une grande économie de temps; mais elle a été jusqu'en 1873 au pouvoir des rebelles, dont l'arbitraire n'a pas tardé à dériver le courant commercial vers la voie de Canton : nous voulons parler de la route par le fleuve du Tung-king, le Song-koi ou fleuve Rouge.

Le Yün-nan, à cause des grands cours d'eau qui l'arrosent dans tous les sens, semble être privilégié par la nature. Le Lan-tsang-chiang ou Chiu-lung-chiang, qui prend sa source

dans le Thibet, est encaissé, comme les autres fleuves de la province, entre de hautes montagnes. Le Lu-chiang, aux eaux troubles et profondes, coule plus à l'ouest et presque parallèlement au premier; il prend aussi sa source dans le Thibet, et, comme le précédent, a creusé son lit au fond de gorges abruptes. Au nord, le Chin-sha-chiang, ou rivière au Sable d'or, prend aussi sa source dans le massif du Thibet, et, par la longue courbe qu'il fait en remontant au nord, sert de frontière entre le Yün-nan et le Ssŭ-ch'uan. Il reçoit sur son parcours, ainsi que tous les autres du reste, un grand nombre d'affluents.

De ces fleuves, qui, jusqu'à la mer, arrosent de leurs eaux fécondes le vaste territoire qu'ils traversent, aucun n'est navigable jusque dans la province qui nous occupe; ils présentent des interruptions plus ou moins nombreuses et à peu près insurmontables.

Le Song-koi ou fleuve Rouge, qui se forme dans le Yün-nan même, est le seul qui, bien que d'un parcours relativement peu étendu, soit partout navigable; il offre une voie sûre, courte et facile, tandis que les autres, en y comprenant la rivière de Canton, outre les difficultés de la navigation, correspondent à des cours d'eau plus ou moins importants qui forment la frontière ou en passent à quelques journées.

La première route consiste à remonter le Yang-tzŭ-chiang jusqu'à Yao-chou, première ville du Hu-nan, située à l'entrée du lac Tung-t'ing. Après avoir traversé cette dernière province, on entre dans celle de Kuei-chou, qu'on traverse dans sa plus grande largeur, pour passer de là dans le Yün-nan. Il ne faut pas moins de quatre-vingts journées

dans les conditions ordinaires pour parcourir la distance qui sépare Hankow de Yün-nan-fu.

Cette voie, considérée comme la plus courte de celles qui suivent le Yang-tzŭ-chiang, est généralement adoptée par les mandarins ou les fonctionnaires qui se rendent à Pékin. Elle ne peut convenir au commerce à cause des droits que les marchandises ont à payer en pénétrant dans le Hu-nan, le Kuei-chou et le Yün-nan. Fermée depuis longtemps, par l'insurrection des Miao-tzŭ et des musulmans, qui occupaient plusieurs villes dans le Kuei-chou, elle a été dégagée vers la fin de 1873; depuis, elle est très fréquentée par les voyageurs ou fonctionnaires, dont les bagages sont exempts de droits. C'est la voie que suivit le regretté A. R. Margary, du service consulaire anglais, pour se rendre au Yün-nan.

Les droits que perçoivent les barrières provinciales, quoique élevés, ne sont pas les seuls sujets de plainte des négociants. On sait que dans ces pays de montagnes tous les transports se font à dos de mulet; or, comme la navigation ne va pas au-delà de Ch'ên-yüan-fu, et que de cette ville à la capitale du Yün-nan il reste encore trente-et-une journées de marche par terre, l'accroissement de frais seul fait rejeter cette voie. Le prix de location d'un mulet par jour est d'environ T. 0,30 (2 fr. 10 c.); et chaque bête ne peut porter que 60 kilos environ. On a donc un total de T. 9,30 (65 fr. 10 c.) par charge d'animal pour arriver jusqu'à Yün-nan-fu et *vice versa*. Ces frais de transport et les droits qu'il faut acquitter au profit des trois provinces font que cette voie, quoique plus courte que celle du haut Yang-tzŭ, n'est pas fréquentée par le négoce.

En remontant le même fleuve, nous trouvons deux autres routes. La première quitte le Yang-tzŭ à Na-ch'i-hsien pour

prendre une petite rivière, qui conduit, après quelques jours de navigation, à Yung-ning-hsien. C'est un trajet de quatre-vingts journées. Dans cette dernière ville on quitte la rivière pour la route de terre : vingt à vingt-un jours de marche à travers les montagnes du Ssŭ-chuan et du Kuei-chou sont nécessaires pour atteindre Yün-nan-fu.

Cette voie que nous suivîmes en 1871 et 1873, parce qu'à cette époque celle du Kuei-chou n'était pas entièrement libre, présente, de même que cette dernière, les mêmes entraves pour le commerce; c'est-à-dire que, traversant le Kuei-chou par le nord-ouest, les marchandises doivent acquitter les droits de barrière que les mandarins perçoivent en faveur de cette province. Pendant notre séjour au Yün-nan, elle était très fréquentée par les fonctionnaires, par les lettrés qui vont à Pékin pour passer leurs examens, et par les voyageurs; mais, depuis l'ouverture de la route du Kuei-chou par le Hu-nan, elle a été à peu près délaissée au profit de cette dernière.

Actuellement la plus importante, et celle par laquelle tout le mouvement commercial pénètre au Yün-nan, est la route de Shui-fu.

Les marchandises provenant des ports à travers le Ssŭ-ch'uan peuvent être expédiées en barque jusqu'à Shui-fu, et suivre ensuite la route de terre. Quelques articles de peu de valeur remontent le Ta-kuan-ho jusqu'à une certaine limite, mais la navigation en est si dangereuse que les négociants se résignent au sacrifice de quelques jours de transport de plus à dos de mulet plutôt que d'affronter les nombreux rapides et les roches qui obstruent le lit de cette rivière. Par cette voie on entre directement du Ssŭ-ch'uan dans le Yün-nan, et l'on n'a qu'un droit à payer à Lao-wa-t'an, bureau de douane du Yün-nan.

Bien que les dépenses occasionnées par un plus long trajet sur le fleuve, la perte de temps et l'intérêt de l'argent soient assez sensibles pour être appréciés, le droit de barrière qu'on évite en laissant de côté le Kuei-chou compense et au-delà tous ces menus frais. Cette voie fut suivie en 1868 par les membres de la commission française d'exploration dirigée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, et en 1875 par la mission anglaise à la tête de laquelle était M. Grosvenor, secrétaire de la légation d'Angleterre à Pékin. La route de terre, à partir de Shui-fu, passe successivement dans les villes de Ta-kuan-t'ing, de Chao-t'ung-fu, de Tung-ch'uan-fu, de Yang-lin, et arrive à Yün-nan-fu après vingt-deux journées de marche environ.

Si nous contournons la province dans toute la partie nord pour descendre à l'ouest, nous trouvons de ce côté la voie commerciale de Ta-li-fu à Bhamo. Cette route, que depuis plusieurs années les Anglais s'efforcent d'explorer, a été en dernier lieu suivie par Margary, puis par la mission Grosvenor, envoyée spécialement pour faire une enquête sur l'assassinat dont Margary a été victime. L'intérêt qu'a le gouvernement anglais de créer une route commerciale pour relier ses possessions de l'Inde avec les riches provinces du sud-ouest de la Chine en a fait un sujet tout particulier d'études.

Durant la dictature du sultan de Ta-li, plusieurs tentatives pour pénétrer jusqu'à cette ville furent faites, mais toutes échouèrent devant la méfiance musulmane; les voyageurs[1], ne pouvant pousser au-delà de T'êng-yüeh et Yung-ch'ang-fu, bornèrent leurs observations entre cette dernière ville et la frontière. Malgré les échecs que les uns après les autres ont essuyés les explorateurs, la nation anglaise

[1] Captain Sprye, Major Sladen (1868), Colonel Horace Browne.

avec cette persévérance qui la caractérise, loin de se laisser décourager par l'insuccès, n'en a que recherché avec plus d'ardeur le moyen d'arriver à franchir la barrière qu'un gouvernement personnel et arbitraire voulait lui opposer.

Depuis la chute du sultan de Ta-li, Margary accomplit sans difficulté le parcours jusqu'à Bhamo, mais le guet-apens dont il fut victime à son retour avec la mission commandée par le colonel Browne, obligea ce dernier à rebrousser chemin. Cette catastrophe ne permit pas à la mission de donner suite aux études qu'elle se proposait de faire sur cette extrémité encore peu connue de la province.

D'après ce que nous ont appris les voyageurs précédents, les indigènes et enfin la dernière mission d'enquête, il résulte que cette voie commerciale, trait d'union naturel entre les possessions britanniques et le Yün-nan, présente de graves obstacles. Nous ne parlerons pas des difficultés qui peuvent survenir avec les tribus qui habitent ces parages; ces montagnards, quand ils ne sont pas excités par les fonctionnaires, sont, au dire des gens qui ont vécu parmi eux, doux et sociables, de sorte qu'il est toujours facile de s'entendre avec eux. Nous insisterons plutôt sur la configuration physique du pays et sur les obstacles naturels qu'il faut y vaincre.

On ne doit pas compter moins de dix-huit à vingt jours, dans les conditions ordinaires de marche, pour aller de Bhamo à Ta-li-fu; c'est un trajet des plus pénibles. Toute cette partie de la province est sillonnée de hautes chaînes de montagnes presque parallèles, entre lesquelles coulent dans des vallées profondes les fleuves que nous avons nommés.

Les transports par terre, très onéreux par eux-mêmes, le sont encore davantage par cette voie à cause des localités

pestilentielles que les muletiers disent être forcés de traverser[1]. Ma Tê-hsing, qui avait fait plusieurs fois ce voyage, nous a souvent dit que ces parages ne pouvaient être fréquentés en été à cause des miasmes pestilentiels qui se dégagent des fleuves. Si l'on en croit les Chinois, respirer le brouillard matinal qui s'élève sur l'eau suffit à donner la mort en quelques heures; aussi, n'est-ce qu'en se bouchant le nez et les oreilles et surtout en fumant quelques pipes d'opium, regardé comme un préservatif, qu'ils s'aventurent à traverser ces dangereux endroits. Ma Tê-hsing nous a assuré n'en avoir jamais souffert, mais il a vu beaucoup des gens de la caravane (car, à cette époque, on ne pouvait traverser ces montagnes qu'en troupe et en armes) être attaqués de fièvres pernicieuses contre lesquelles on ne connaissait pas de remède. Il était d'avis que ces endroits ne sont pas bons à habiter; cependant les Chinois superstitieux ont beaucoup exagéré le mal.

Les marchandises qui, avant la rébellion et depuis que le calme est rétabli, arrivent par cette voie, dépassent rarement Ta-li-fu. De là elles ont encore quatorze jours de marche par terre pour être rendues à la capitale. Or, en supposant que le prix de transport soit sur tout le trajet de T. 0,30 par cheval, ce qui est le cours régulier au Yün-nan, nous trouvons que le poids de 100 livres chinoises (60 kilos) coûte pour trente-quatre jours de marche T. 10,20 (71 fr. 40 c.); et nous n'y faisons pas entrer les droits de douane et autres dépenses. A notre connaissance, peu de marchandises peuvent supporter des frais si dispendieux. D'un autre côté,

[1] Nous avons vu les habitants du plateau de Mêng-tzŭ donner les mêmes raisons pour se rendre à Man-hao, et ceux de Yüan-chiang refuser, à moins d'être bien payés, de franchir la frontière pour entrer dans le Laos, d'où vient une grande partie du coton consommé dans tout l'est et le sud du Yün-nan.

la configuration du pays ne permet pas, à moins d'énormes dépenses, que le gouvernement chinois ne fera certainement pas, d'adopter un autre moyen de locomotion, la route actuelle étant tracée dans des parages trop abrupts. Il s'ensuit donc que les produits pénétrant au Yün-nan par cette voie ne peuvent guère avancer au-delà de Ta-li-fu, parce qu'alors, ils rencontrent la concurrence des produits expédiés à meilleur marché par les autres routes. Comme la population entre Ta-li-fu et Bhamo est surtout montagnarde et que les villes sont peu peuplées, le courant d'importation est, pour ainsi dire, limité. Quant à l'exportation, il n'y a que les métaux provenant des mines situées à l'extrémité ouest, les drogues médicinales et un peu de thé qui puissent descendre par cette voie.

La seule possibilité, à notre avis, d'établir une route commerciale en état de desservir toute la province à partir de la capitale et de dériver à son profit le courant des affaires qui se divise aujourd'hui entre les autres voies, consisterait dans l'établissement d'un chemin de fer entre Ta-li-fu et Bhamo. Ce projet, qui a été de la part des explorateurs anglais l'objet d'études sérieuses, est entouré de grands écueils et exige non seulement des travaux gigantesques, mais aussi des sommes d'argent considérables. En présence d'une pareille entreprise on se demande si le bénéfice, quelque important qu'il fût, serait en rapport avec les dépenses. La question d'argent serait facile à résoudre, car les capitalistes anglais ne manqueraient pas de faire crédit à une telle entreprise; mais là n'est pas la seule pierre d'achoppement : il faudrait auparavant s'assurer du consentement des gouvernements sur le territoire desquels la ligne projetée devrait passer, et c'est là un obstacle à peu près invincible

puis en vingt-cinq jours au moins à la capitale. Total, un peu plus de trois mois.

Le Hsi-chiang, d'après ce que nous ont rapporté plusieurs voyageurs qui l'ont suivi à différentes époques de l'année, offre au moins autant d'obstacles à la navigation que le Yang-tzŭ-chiang; les rapides y sont multipliés et difficiles à franchir; de plus, les rives sont infestées de pirates, qui de temps à autre pillent les bateaux qui passent. Malgré les efforts des autorités chinoises pour assurer la sécurité des marchands, on ne peut compter que sur une protection relative dans certains districts du Kuang-hsi.

Avant la fermeture de la voie du Tung-king, le courant commercial, en ce qui concernait le Yün-nan, était très restreint; mais depuis sa fermeture, tous les produits des mines du sud et de l'est ont pris cette route. Les droits de douane que les produits qui viennent de Canton ont à acquitter dans les provinces du Kuang-hsi et du Yün-nan, ainsi que les frais de transport, sont très élevés; cependant, on importe par là une quantité d'articles de production chinoise et européenne, qui sont vendus sur les marchés du sud du Yün-nan à plus bas prix que ceux qui arrivent par la route de Chaot'ung-fu en traversant tout le Ssŭ-ch'uan; route considérée par les marchands comme la plus économique.

La sixième route, celle qui, d'après la situation géographique de la province, est appelée à prendre le plus grand développement, est sans contredit celle de Man-hao par le fleuve Rouge ou Song-koi.

Cette route fluviale, à notre avis la route naturelle du Yün-nan, était, avant la révolution qui a dévasté cette région, suivie par tout le courant commercial qui alimentait une

rtie des provinces du sud, de l'ouest et de l'est de la ıine. En effet, il suffit de jeter un coup d'œil sur la rte de l'Indo-Chine pour être frappé de son court trajet, on la compare à celles que nous avions décrites.

D'après les résidents de Man-hao, qui ont fait plusieurs is le voyage, il ne faut pas plus de quinze à vingt jours our remonter le fleuve, de la ville de Hanoi à Man-hao[1]. n supposant que le chiffre de vingt jours, donné plus haut, oit au-dessous de la moyenne et en l'élevant à vingt-cinq, e qui est beaucoup plus qu'il ne faut, nous constatons une conomie de temps considérable : les bateaux peuvent faire leux voyages pendant que les marchandises parties de Han-:ow arrivent à Shui-fu, où elles quittent le Yang-tzŭ-chiang our la route de terre. Si nous ajoutons les dix journées écessaires pour se rendre par terre de Man-hao à Yün-an-fu, le total nous montre que *trente-cinq* jours sont plus ue suffisants aux marchandises venant de la mer pour être endues à la capitale, c'est-à-dire au cœur du Yün-nan.

Si les marchandises sont expédiées à bord d'un vapeur e Saïgon, de Hong-kong ou de Canton, nous devons ajouter inq jours de plus pour la traversée jusqu'à Hanoi, de sorte ue dans l'espace de quarante jours les négociants de la capi-ıle pourront recevoir des expéditions des ports du littoral.

L'économie de temps et de frais de transport ne sont pas es seuls avantages que le commerce retirera de cette route. aïgon et Hong-kong étant des ports francs, les marchan-ises européennes ou autres qui en partiront à destination

[1] Plusieurs d'entre eux nous ont assuré que, avant que le fleuve ne fût fermé u commerce, les marchandises, embarquées à Canton sur des jonques chinoises, eur parvenaient souvent, après avoir été transbordées dans le Tung-king, dans 'espace de *trente* jours.

du Yün-nan éviteront des frais de douane et n'auroı payer qu'un droit de transit en faveur du Tung-king, elles seront transbordées, et un droit d'entrée à la fronı du Yün-nan; elles s'affranchiront ainsi des droits onéı des péages de provinces.

L'Angleterre, cela n'est pas douteux, a un grand avanı à établir une route commerciale qui puisse relier ses pos sions de l'Inde avec le sud-ouest de la Chine. De son c la France n'a pas un moindre intérêt, à cause de sa col de Cochinchine et du protectorat qu'elle exerce sur le Tu king, à faciliter le développement commercial de la voie question.

Le fleuve Rouge, dans son état actuel, peut, d'après informations, être remonté par des bateaux à vapeur d tirant d'eau de 60 centimètres environ, même pendant saison des basses eaux. De mai à décembre (saison crues), il est facile à des bateaux calant jusqu'à $1^{m},80$ remonter jusqu'à Man-hao, sans nulle crainte de touc Cependant, en raison des nombreux rapides qui se trou entre Lao-kai et Man-hao, et plus particulièrement e Hsin-kai et Man-hao, il y a lieu de croire que Lao-kai, sa position limitrophe du Yün-nan et du Tung-king, devieı le point extrême de la navigation à vapeur et l'entrepôı Yün-nan. Pour arriver là, une seule difficulté est à vaiı c'est la vitesse du courant, qui, au témoignage des persoı qui ont navigué à l'époque des hautes eaux, est moiı que sur le Yang-tzŭ-chiang.

Il sera nécessaire d'exécuter quelques travaux hy graphiques, de faire disparaître plusieurs barrages de ga et de purger les rives du fleuve des pirates au pavi noir qui en infestent le cours. La sécurité ainsi éta

ette route, aujourd'hui désertée par le commerce, servira écessairement, pour tous les motifs que nous avons exposés, e principal débouché à tout le commerce des provinces du ud-ouest de la Chine.

D'autre part, si le gouvernement chinois, entraîné par le louvement du progrès et reconnaissant lui-même la nécessité e créer des moyens de locomotion plus rapides, se décide secouer les entraves de son antique civilisation pour intro-uire les voies ferrées sur son territoire, quelles routes pro-iteront le plus de ce nouveau mode de transport? Il suffit, our répondre à cette question, de voir la distance et les lifficultés que présentent les routes de terre.

Le premier projet d'un chemin de fer a été indiqué par e capitaine Sprye. Il consiste dans un tracé qui relierait Rangoun à Kiang-hung, sur le Mei-kong (environ 450 milles), t qu'on prolongerait ensuite à l'intérieur du Yün-nan. Bien ue ce projet puisse procurer de grands avantages aux con-rées et à la population qu'il intéresse, son long parcours t par conséquent les frais qu'auraient à supporter les mar-handises lui donnent peu de chance de succès.

A l'ouest il y a la route de Bhamo à Ta-li. Quoique elle-ci soit plus courte que la précédente, les obstacles aturels y sont accumulés au point de rendre l'établissement 'une voie ferrée presque chimérique. Dans le sud-est, une gne pourrait aisément être créée de Pai-sê-t'ing à Yün-an-fu; mais, comme nous l'avons vu, la pénible navigation u Hsi-chiang, les frais de transport et le peu de sécurité u'on trouve sur le cours de ce fleuve, font de cette voie n faible auxiliaire. Nous ne parlerons pas des routes du ang-tzŭ-chiang, qui, par leur position géographique, sont ut-à-fait en dehors de la question.

Sans vouloir exagérer l'importance de la route du T
king, dont nous avons fait ressortir les avantages, e
place pourtant, dans l'hypothèse d'une voie ferrée, en
mière ligne. En effet, si l'on considère la faible dis
qui sépare Mêng-tzŭ et Man-hao de la capitale, on
qu'il suffira de quelques heures pour se rendre du 1
Rouge dans cette dernière ville. Les travaux et le
penses à faire sont peu de chose, si on les rapproch
autres lignes. La route de l'ouest, celle qui passe
Lin-an, Tung-hai, Hsin-hsing-chou, Chin-ning et Yün-na
est assez accidentée jusqu'à Lin-an; sauf quelques co
qu'il faudrait percer, le tracé n'offre pas de diffic
sérieuses. A partir de ce point, on pourrait s'élever
une suite de montagnes pour redescendre dans la plain
Ch'i-chiang, gravir ensuite le plateau de Tung-hai e
descendre à Hsin-hsing-chou. De cette ville à Kuei-
on peut contourner les collines et gagner directeme
capitale en suivant la rive orientale du lac. Du côté
c'est-à-dire en passant par A-mi-chou, Mi-lo, Lu-nan, I-
et Yün-nan-fu, la ligne peut être tracée jusqu'à la ca
avec bien moins de difficulté; bien que le terrain soit
propice, il faudrait cependant contourner quelques ch
de montagnes, mais ces travaux ne rencontreraient pas
stacles sérieux.

Avec des avantages d'une si haute importance, on doi
clure sans peine que le mouvement commercial, en g
partie, sinon tout entier, destiné aux provinces du sud-
qui suit à présent les voies du Yang-tzŭ ou du Hsi-ch
sera forcément entraîné de ce côté. Il est difficil
dire jusqu'à quel point un chemin de fer établi dans
partie du Yün-nan porterait atteinte au commerce d

à l'ouest du Kuei-chou et au nord du Ssŭ-ch'uan, arrivant maintenant par le Yang-tzŭ. Le trafic de ces deux provinces se fera peut-être par la vieille route, non pas qu'il n'y eût avantage à faire passer les produits d'importation et d'exportation par la voie du Tung-king, mais parce que les habitants, aussi bien chinois qu'indigènes, ont leurs intérêts trop intimement liés avec ceux des marchands du Ssŭ-ch'uan; ensuite, le haut Yang-tzŭ avec les vastes agglomérations de population qui bordent ses rives, ses grands marchés et les facilités de transport et de débouché, font que cette voie, même en perdant le trafic des provinces du sud-ouest, sera toujours la plus grande artère commerciale de l'empire chinois.

Il est peut-être un peu prématuré de croire que le gouvernement ait l'intention d'établir des voies ferrées. Le besoin de moyens de transport plus rapides, dans les provinces qui ne possèdent pas ce système de canaux qui fait la richesse de celles du littoral, ne s'est pas encore fait sentir avec assez de force pour attirer l'attention du gouvernement. Cependant, il y a tout lieu de croire que, si un système de transport plus rapide avait pu être organisé pour porter secours aux provinces qui ont tant souffert de la famine en ces dernières années, on aurait évité de grands désastres, et cette population que la faim a chassée de ses foyers, au lieu d'errer d'une province à l'autre pour se créer des ressources, aurait été secourue à temps chez elle. La disette, qui dans l'intérieur a réduit le peuple à la misère, a aussi éprouvé les provinces du littoral, mais là, grâce à la navigation à vapeur, le mal a passé presque inaperçu, parce que, aussitôt que les grains ont manqué, on en a expédié des autres ports.

Qu'on jette un coup d'œil en arrière et que l'on compare la Chine d'aujourd'hui à ce qu'elle était en 1842 : quel progrès, sans s'en apercevoir, n'a-t-elle pas fait vers la civilisation moderne! Des arsenaux ont été créés dans différentes provinces; celui de Fu-chou, fondé et dirigé par des officiers français a déjà doté la Chine d'une marine de guerre, et formé dans ses écoles des ingénieurs et des officiers de vaisseau dont une mission en Europe complète l'instruction et l'expérience; on a établi des lignes télégraphiques; une flotte à vapeur de commerce promène sur les mers et les fleuves le pavillon chinois, qu'on ne voyait autrefois que sur des jonques. La création de *steamers* a forcé le gouvernement, pour les alimenter du combustible nécessaire, d'ordonner l'exploitation à l'européenne de quelques gisements de houille. C'est là une tentative qui donne de légitimes espérances, et l'on peut attendre avec confiance le moment prochain où les riches mines de l'intérieur, et celles du Yün-nan en particulier, cesseront d'être livrées à la routine. Ce vœu, du reste, nous l'avons entendu formuler par les populations intéressées dans cette féconde industrie.

FIN

NOTES SUR LA PESTE AU YÜN-NAN[1]

La maladie connue au Yün-nan sous le nom de *yang-tzŭ* (痒子), et qui paraît n'être autre que la peste bubonique, y fait chaque année de nombreuses victimes; elle sévit aussi quelquefois dans le Laos et sur la frontière du Kuei-chou.

D'après les renseignements que nous avons pu obtenir parmi les notables, cette maladie semble venir de la Birmanie, d'où elle est transmise par les caravanes qui trafiquent entre les deux pays. On n'est pas d'accord sur l'époque de son apparition dans le Yün-nan : les uns disent (et la plus grande partie de la population est de cet avis) que le centre et l'est de la province n'ont connu le fléau qu'au début de la rébellion; d'autres prétendent qu'il s'est montré dans l'extrême ouest jusqu'à Ta-li-fu, quelques années auparavant. En supposant que cette dernière hypothèse soit vraie, l'épidémie a dû passer bien légèrement dans ces parages, puisqu'on n'en a pas eu connaissance dans les autres districts.

Depuis le commencement de la guerre civile, cette terrible maladie s'est déchaînée avec fureur sur la province et continue, encore aujourd'hui que la province est paisible, à y exercer ses ravages.

Ce qui ferait croire que cette épidémie n'est due qu'aux miasmes malfaisants qui s'exhalent de la terre, c'est que les petits animaux qui vivent dans les égouts ou sous la terre sont atteints les premiers, les rats par exemple. Dès qu'ils se sentent malades, ils sortent par bandes, font irruption dans l'intérieur des maisons, courent affolés, et, après quelques tours sur eux-mêmes, tombent morts; le plus souvent ils crèvent sous les planchers, ce qui détermine dans les appartements des odeurs infectes, dont on ne découvre que trop tard la cause. Le même phénomène se produit chez tous les autres animaux, grands et petits : les buffles, les bœufs, les moutons et les chèvres sont frappés du même mal, et parfois aussi les oiseaux de basse-cour, mais, parmi ces derniers, la maladie fait moins de victimes.

[1] Nous résumons ici nos observations sur la peste, dont nous avons déjà parlé, nommément pp. 75, 76, de la première partie. Ainsi condensées, ces notes faciliteront les recherches de ceux que concerne cette question spéciale.

A notre arrivée dans la province, nous refusions d'ajouter foi aux nombreux témoignages des indigènes, en les mettant sur le compte de leur imagination troublée ou de leurs idées superstitieuses; mais quand l'épidémie éclata dans le district même où nous nous trouvions, il nous fut facile de nous convaincre de leur véracité.

Dès que ces symptômes avant-coureurs se manifestent, la population ne tarde pas à être attaquée à son tour. On prend alors les précautions estimées le plus efficaces pour se garantir du fléau. Presque partout, afin de purifier les maisons, on allume du feu dans toutes les chambres, et dans certains districts on cesse de manger du porc.

Chez l'homme, la maladie s'annonce par une fièvre violente, accompagnée d'une soif intense; quelques heures après, une tumeur d'un rouge foncé commence à paraître aux aisselles, à l'aine ou au cou; la fièvre s'accentue de plus en plus, et le malade ne tarde pas à perdre connaissance. La tumeur grossit d'habitude jusqu'au second jour et reste ensuite stationnaire. A partir de ce moment, le malade paraît reprendre ses sens, mais il est encore en grand danger; car, si la tumeur, jusqu'alors très dure, devient molle et si la fièvre ne diminue pas, il est considéré comme perdu; dans le cas contraire, si la tumeur perce en dehors, ce qui arrive rarement, il y a espoir de le sauver; mais, arrivé à ce point, le malade est si affaibli que, bien que la tumeur ait abouti, il meurt d'épuisement.

Quelques médecins chinois ont essayé d'inciser ces tumeurs; mais, soit que l'opération ait été mal faite ou trop tardivement, bien peu de malades y survivent; quand ils sont à bout de ressources, ils ont recours au musc qu'ils ordonnent à la dernière extrémité et à fortes doses.

Pendant notre séjour au Yün-nan, nous avons vu un grand nombre de cas, et nous devons dire que la plupart ont eu un dénouement funeste. Dans les endroits où la peste ne fait que passer, on peut estimer que le nombre de ses victimes est environ de 4 à 6 pour 100; tandis que dans d'autres districts, plus rudement éprouvés, la population est complètement décimée, et des familles entières disparaissent les unes après les autres. Dans les parages où l'épidémie sévit avec tant de violence, les habitants n'hésitent pas à abandonner leurs demeures et leurs récoltes sur pied pour aller camper sur les hauteurs où, bien souvent, le fléau les poursuit.

Ce qui, à notre avis, contribue beaucoup à aggraver cette déplorable situation, c'est que les Chinois, superstitieux comme ils le sont, au lieu d'enterrer les pestiférés, se contentent de les placer dans des bières qu'ils exposent au soleil, soit sur la pente des collines ou en plein champ. Ils s'ensuit que les gens qui voyagent ou circulent dans les environs des villages empestés sont à peu près asphyxiés par les odeurs nauséabondes que répandent les cadavres en décomposition.

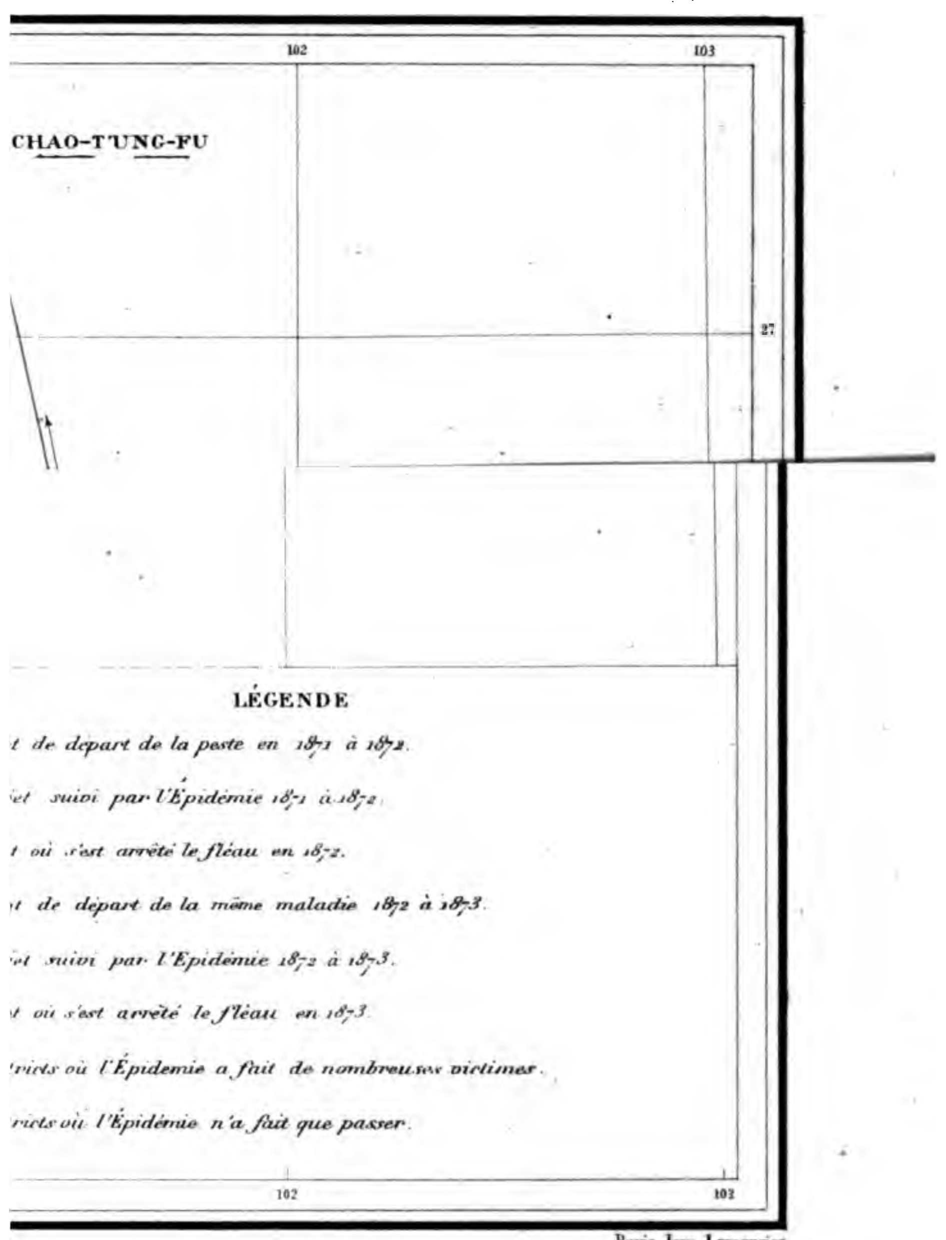
Pendant les années 1871, 1872 et 1873, nous avons remarqué que le début de l'épidémie se manifeste toujours au commencement de la plantation du riz, c'est-à-dire de mai à juin; après cette époque, elle sévit avec vigueur dans les localités

qu'elle traverse. Durant l'été, qui est, au Yün-nan, la saison des pluies, elle continue de se propager avec moins d'activité; toutefois, c'est pour reprendre une intensité nouvelle à l'époque de la moisson, et c'est à partir de ce moment jusqu'à la fin de l'année, qu'elle fait le plus de victimes.

Un fait étrange, que nous avons observé dans plusieurs endroits au midi et au nord de la province, c'est que l'épidémie, au lieu d'englober tous les lieux habités, villes et villages, qui se trouvent sur sa route, passe à côté sans y toucher, les franchit même, et revient quelques mois après, ou l'année suivante, frapper l'endroit oublié. Voici un autre fait, non moins curieux que le précédent : après s'être déclarée dans presque tous les villages dispersés dans les plaines, l'épidémie éclate sur les montagnes où elle produit de nombreux ravages parmi les aborigènes. D'après ce que nous avons vu par nous-même et la façon irrégulière dont la maladie se présente, elle paraît importée sur les hauteurs par les hommes ou femmes qui vont, à certaines époques de l'année, travailler dans les plaines. C'est surtout, comme nous l'avons dit plus haut, après la plantation du riz ou quand la récolte est terminée que le fléau quitte le pays bas pour aller sévir sur les hauteurs.

L'esquisse, montrant la marche suivie par la maladie pendant les années 1871, 1872 et 1873, a été dressée d'après des notes officielles fournies par les fonctionnaires des lieux pestiférés et d'après nos propres renseignements.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, RUE BONAPARTE 28, PARIS.



Paris, Imp. Lemercier

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DEUXIÈME PARTIE

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS L'OUVRAGE

LISTE

DES

VILLES DE LA PROVINCE DU YÜN-NAN

CLASSÉES PAR DÉPARTEMENTS D'APRÈS LA GÉOGRAPHIE CHINOISE.

Le Département de
Yün-nan (雲南府) *comprend:*

Yün-nan Fu	雲南府
Sung-ming Chou	嵩明州
Chin-ning »	晋甯州
An-ning »	安甯州
K'un-yang »	昆陽州

Sous-Préfectures

K'un-ming Hsien	昆明縣
Fu-min »	富民縣
I-liang »	宜良縣
Ch'êng-kung »	呈貢縣
Lo-tz'ŭ »	羅次縣
Lu-fêng »	祿豐縣
I-mên »	易門縣

Le Département de
Ta-li (大理府) *comprend:*

Ta-li Fu	大理府
Chao Chou	趙州
Têng-ch'uan »	鄧川州
Pin-ch'uan »	賓川州
Yün-lung »	雲龍州

Sous-Préfectures

T'ai-ho Hsien	太和縣
Yün-nan »	雲南縣
Lang-ch'iung »	浪穹縣

Le Département de
Lin-an (臨安府) *comprend:*

Lin-an Fu	臨安府
Shih-p'ing Chou	石屏州
A-mi »	阿迷州
Ning »	甯州

Sous-Préfectures

Chien-shui Hsien	建水縣
T'ung-hai »	通海縣
Ho-hsi »	河西縣
Hsi-o »	習峩縣
Mêng-tzŭ »	蒙自縣

Le Département de
Ch'u-hsiung (楚雄府) *comprend:*

Ch'u-hsiung Fu	楚雄府
Yao Chou	姚州
Nan-an »	南安州
Chên-nan »	鎮南州

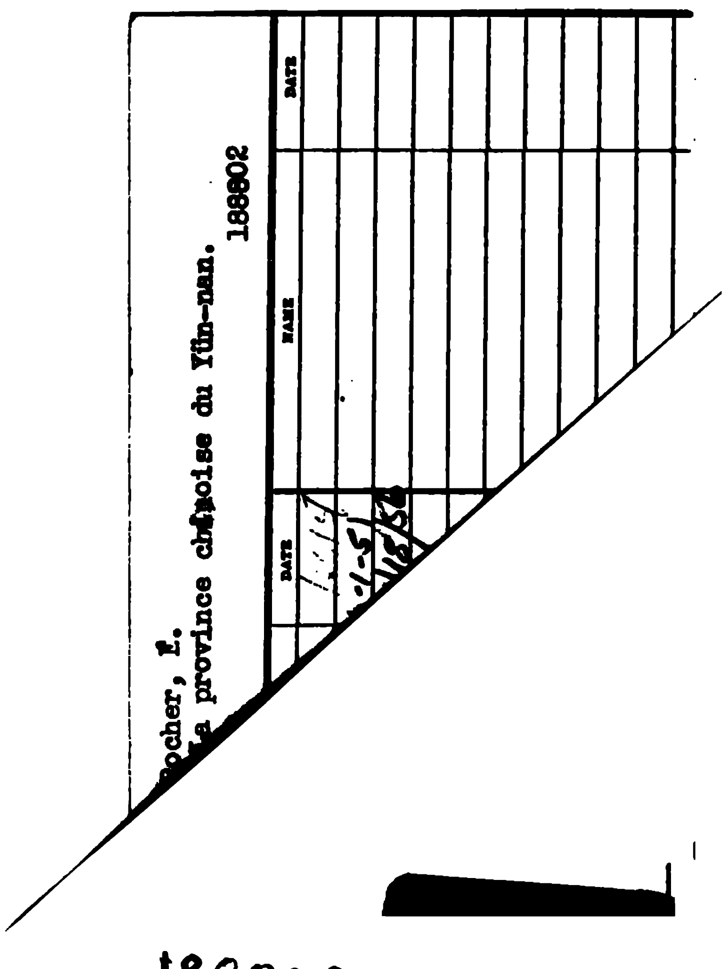
ERRATA

PREMIÈRE PARTIE

Page	ligne				
11	13	*au lieu de:*	Hu-nan	*lisez:*	Ho-nan.
74, 79, 148, *bas de la page*		—	chap. V	—	2° part. et su
93	4	*omettez:*	de l'exhumation		
93	7	*au lieu de:*	procèdent à cette opération y	—	les port
125	28	—	Ma Chung	—	Ma Ch'
126	19	—	Commandant	—	T'u ssŭ *gène).*
127	27	—	Tung-haï	—	Tung k
176	30	—	Ch'ü ch'eng	—	Ch'ü-ch
197	18	—	du texte	—	D'origir embr mism faire *Ma j*
198	30	—	quelques jours	—	quelque
200	15	—	en charrette	—	à chev
200	25	—	15 lis	—	5 lis.
201	28	—	T'ung-haï .	—	Hsin-hs
206	23	—	entre autres le Si-tsao-tang	—	dont le est la Si-tsa

DEUXIÈME PARTIE

123	4	*au lieu de:*	Pa	*lisez:*	*Lao Ts*



188802

